

LE PARALLÉLISME LOGICO-GRAMMATICAL

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Ch. SERRUS

Professeur agrégé de philosophie
au Lycée Charlemagne

Δεῖ δὲ αἰεὶ παντὸς περὶ
τὸ πρᾶγμα αὐτὸ μᾶλλον διὰ
λόγον ἢ τοῦνομα μόνον συνο-
μολογήσασθαι χωρὶς λόγου.

(PLATON. *Sophiste*, 218 c.)

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

**LE PARALLÉLISME
LOGICO-GRAMMATICAL**

LE PARALLÉLISME LOGICO-GRAMMATICAL

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Ch. SERRUS

Professeur agrégé de philosophie
au Lycée Charlemagne

Δεῖ δὲ αἰεὶ παντὸς περὶ
τὸ πρᾶγμα αὐτὸ μᾶλλον διὰ
λόγον ἢ τοῦνομα μόνον συνο-
μολογήσασθαι χωρὶς λόγου.

(PLATON. *Sophiste*, 218 c.)

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1933

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays



A

M. LÉON BRUNSCHVIG

en témoignage de respectueuse admiration

PRÉFACE

Cet ouvrage a pour but de dénoncer l'erreur doctrinale la plus grave qui ait pesé sur les destinées de la logique et de la philosophie, à savoir la croyance en un parallélisme logico-grammatical. Nous demandons au lecteur d'aborder notre travail, autant qu'il le pourra, sans idées préconçues, et de suspendre son jugement tant qu'il n'aura pas parcouru jusqu'au bout le détail de notre argumentation. L'attitude que nous avons prise suppose un bouleversement de toutes les habitudes grammaticales et logiques, et l'abandon de traditions en apparence très respectables puisqu'elles remontent pour nous à l'antiquité grecque.

Nos pensées se coulent sans effort dans les mots et dans les tournures de notre langue maternelle, et elles se présentent concrètement à notre âme dans la forme d'un discours intérieur qui paraît fidèlement les suivre. Nous savons qu'elles auraient pu être exprimées dans des systèmes très différents, puisqu'il existe une pluralité d'idiomes. Mais le montage à la fois cérébral et psychique qu'ont créé en nous des siècles de pratique indo-européenne, ne nous semble pas être foncièrement un caprice de l'histoire ; nous ne le lions pas au hasard qui nous a fait naître précisément en ce temps et dans ce pays. Nous admettons au moins confusément que les grammaires empiriques contiennent et recouvrent une grammaire générale, sinon une grammaire pure, dont les démarches sont moulées sur celles de la pensée ; et s'il faut mettre des degrés de perfection entre les grammaires empiriques dans la mesure où elles réaliseraient cette grammaire pure, on admet volontiers la supériorité

rité de la langue maternelle dont on apprécie la commodité et dont les doctes nous ont fait comprendre le mécanisme.

C'est pourquoi les philosophies se sont construites en très grande partie sur des valeurs grammaticales prises pour des valeurs logiques. Elles ont proposé comme canon de la science une logique du discours.

Or il n'y a pas lieu de poser un parallélisme logico-grammatical. La légalité du langage n'est point la légalité de la pensée, et il est vain d'établir entre elles quelque correspondance que ce soit. On ne peut apprécier la propriété d'un discours qu'en le confrontant en bloc avec le sens qu'il prétend exprimer, et cette propriété d'ailleurs résulte de toutes les ressources du langage, au nombre desquelles il faut compter le vocabulaire, l'accentuation, la gesticulation et le style ; mais elle ne résulte aucunement de la grammaire qui fait toujours violence à la logique et qui n'avait point à suivre les démarches de la pensée. La grammaire est un instrument remarquable de langage, mais il convient de ne pas lui demander plus que ce que peut donner un instrument. Pour y trouver une occasion d'erreurs, il a fallu ne pas comprendre sa destination réelle. Ce que nous affirmons donc c'est que le formel du langage ne reproduit pas le formel de la pensée.

Cette disparité, que prouvent aujourd'hui la théorie de la science et la linguistique, a faussé les définitions grammaticales et les définitions logiques dans la mesure où elles s'appuyaient les unes sur les autres. Il doit en résulter un changement de nomenclature qui pourrait dérouter le lecteur et sur lequel nous voulons présenter quelques explications.

Nous prendrons d'abord pour exemple le terme de *prédical* que l'on rencontrera presque à toutes les pages de ce livre. En vérité ce mot n'appartient en propre ni à la logique, ni à la grammaire, puisqu'il ne désigne ni un élément de pensée, ni un élément de langage,

mais le rapport d'un sens et d'une expression. D'ailleurs la signification en est très générale, et l'étymologie la donne avec suffisamment de clarté. Le prédicat, c'est ce que nous énonçons. Le lecteur qui voudra bien oublier ses préjugés reconnaîtra très simplement que ce prédicat ressemble beaucoup au jugement lui-même ; à vrai dire il en est l'énonciation. Cette définition est uniquement tirée de la séméiologie.

Considérons maintenant ce qu'en dit la grammaire. Elle évite généralement le mot, comme s'il appartenait exclusivement au vocabulaire de la logique (ce qui est faux, puisqu'il contient la pensée d'une expression verbale). Mais elle n'ignore pas la chose, comme il ressort de cette définition de Port-Royal : « Il est aisé de voir que la proposition doit avoir deux termes : l'un de qui l'on affirme ou de qui l'on nie ; et l'autre que l'on affirme ou que l'on nie, lequel s'appelle *attribut* ou *praedicatum*. » (*Logique*, II^e partie, début du chap. III.) Si l'on n'emploie pas ensuite le nom de prédicat, c'est qu'on le confond dans tous les cas avec l'attribut.

Girault Duvivier dira : « Dans toute proposition il y a trois parties essentielles, le sujet, le verbe et l'attribut. Le sujet est l'objet d'un jugement. L'attribut est la qualité que l'on juge convenir au sujet ; il en exprime la manière d'être. Le verbe, qui est toujours le mot *être*, affirme que la qualité exprimée par l'attribut appartient au sujet. » (*Grammaire des grammairiens*, I, p. 545.) Voici bien une construction arbitraire de grammairiens : en définissant l'attribut comme ce qui se rapporte à un sujet ou se réfère sans droit à une doctrine logique suivant laquelle la copule exprimerait le rapport réellement posé dans le prédicat. C'est jouer alors sur les mots que de définir le prédicat comme la chose énoncée, puisque l'énonciation est supposée porter sur le lien de l'attribut et du sujet. Enfin il y a abus à prétendre que la chose énoncée est toujours un attribut,

Or il arrivera, en suite des progrès de la science.

que le logicien dénoncera la théorie de la prédication attributive, quand il apercevra que le mathématicien ne rapporte point des manières d'être à des substances en disant que deux et deux font quatre. En même temps le grammairien, qui sera devenu un linguiste, reconnaîtra les droits des propositions sans sujet et des phrases sans verbe ; pour lui aussi la prédication débordera l'attribution ; la copule, qui constitue une pièce importante de l'organisme grammatical, ne lui paraîtra plus exprimer un rapport réel de la pensée. Le mot de *prédicat* sera alors réintégré dans la grammaire avec le sens non équivoque que lui donnait la séméiologie ; c'est ainsi, par exemple, que nous le rencontrerons sous la plume de M. Meillet.

Les logiciens ont longtemps reproduit les conceptions de la grammaire. Un dictionnaire de philosophie, d'ailleurs scrupuleux et précis, donne les définitions suivantes : « PRÉDICAT [*L. praedicare*, attribuer]. — *Log. form.* Syn. : attribut¹.

PRÉDICATIF (JUGEMENT). — *Log. form.* (Syn. : jugement d'inhérence). Celui qui consiste à affirmer ou à nier un prédicat d'un sujet².

Reportons-nous aux définitions auxquelles l'auteur nous renvoie :

ATTRIBUT. — *Log. form.* 1 (syn. : prédicat). Terme qui, dans une proposition, désigne ce qu'on affirme ou nie du sujet².

SUJET. — *Log. form.* 2 (opp. : prédicat, attribut¹). Dans une proposition : ce dont on affirme ou nie quelque chose. »

Certes, le jugement est toujours thétique, et c'est en quoi il comporte de l'affirmation (ou de la négation). Mais cette fonction, ne se confond pas avec celle par laquelle il met en relation deux ou plusieurs termes, et c'est pourquoi on ne doit pas la caractériser par le lien du sujet et de l'attribut. Nous préférons pour des raisons que notre étude exposera longuement, le sens n° 1

que le même auteur donne au mot sujet comme son sens vulgaire : « SUJET. — *Vulg.* 1. Ce sur quoi porte la réflexion, le sentiment, etc. : sujet d'un discours, un sujet de mécontentement. » (CUVILLIER, *Petit vocabulaire de la langue philosophique.*)

Ces indications suivent d'assez près le *Vocabulaire de Philosophie* de M. Lalande :

« PRÉDICAT. — A) Dans toute énonciation où l'on peut distinguer ce dont on parle et ce qu'on en affirme ou nie, le premier terme est appelé *sujet*, et le second prédicat.

B) Dans un jugement de prédication... le prédicat est l'attribut qui est affirmé ou nié d'un sujet, c'est-à-dire qui consiste en une action ou un caractère appartenant à ce sujet. »

Les « observations » se rapportant à cet article posent la question des propositions impersonnelles, qui semblent réduites à un prédicat, et M. Lalande la clôt par cette remarque : « La meilleure manière de parler, en pareil cas, semble être qu'il y a là des jugements indivis, qui n'ont ni sujet, ni prédicat, et qu'il y a lieu de les distinguer des jugements de prédication, où l'assertion est analysée. »

En second lieu ces « observations » traitent des propositions de relation, qui, d'après M. Lachelier, n'auraient pas à proprement parler de prédicat : Pierre est fils de Paul ; Fontainebleau est moins grand que Versailles.

Ce sont bien là cependant des énonciations (*praedicata*) et même des énonciations à l'occasion d'un sujet. Mais ce sujet n'entre pas dans l'économie du jugement, lequel consiste à lier indissolublement deux termes au moyen d'une relation sans que l'un puisse être considéré, à quelque titre que ce soit, comme une substance, l'autre comme une manière d'être. Ainsi, comme dans le cas de l'impersonnel, c'est le jugement tout entier qui constitue le prédicat réel de ma pensée. Une doctrine grammaticale était l'origine des fausses définitions qui supposaient

toujours un sujet nécessaire à l'acte de la prédication.

Nous nous proposons de démontrer que toute proposition est, par son sens, relationnelle, même la proposition spontanée, même la proposition empirique, et que l'objet du jugement, c'est-à-dire son sujet grammatical n'entre jamais dans l'économie de la pensée.

Il n'y a en somme qu'un inconvénient restreint à appeler l'attribut grammatical un prédicat, et à le mettre toujours en corrélation avec un sujet également grammatical, si l'on se résigne à ne voir dans la grammaire qu'un outil de langage. C'est affaire, après tout, de vocabulaire, encore que, pour éviter l'équivoque, il soit bon de ne pas choisir trop arbitrairement ses termes. Mais voici ce qui pourra arriver : ce qui se trouvera en corrélation avec un sujet grammatical, c'est-à-dire avec un sujet de verbe, ne sera pas toujours la chose véritablement énoncée. Il y aura des prédicats réels qui passeront comme des sujets dans le langage. Nous aurons à considérer beaucoup de ces redressements de valeurs que le sens nous obligera à opérer, contre les suggestions de la forme. La dénonciation des faux prédicats et des faux sujets sera la plus grave par les conséquences qu'elle aura sur la théorie de la connaissance.

La vieille grammaire définissait le nom par la fonction du sujet, auquel il convenait de donner la prééminence, comme il se doit lorsqu'on considère, dans la métaphysique substantialiste, un rapport de la substance et de son attribut. Il est vrai que lorsqu'on passe du conceptualisme à la philosophie du jugement, c'est le prédicat qui devient l'essentiel. La nouvelle grammaire, mieux informée, définira au contraire le nom par la prédication, dont il permettra de fixer une forme, la prédication nominale. Quelques explications ne seront pas inutiles, dans cette préface même, sur la distinction moderne de la proposition nominale et de la proposition verbale, conséquence de la théorie du prédicat dans son application à la pensée spontanée. (La grammaire

ne pourra pas sortir des exigences, trop spéciales de la pensée réfléchie.)

Nous énonçons spontanément soit des états, soit des procès ; soit des notions stables, soit des notions d'événements ou d'actions : Pierre est malade ; Pierre est venu dimanche. Le prédicat, dans le premier cas, est un nom, dans le deuxième un verbe (le sujet est toujours un nom parce qu'il évoque naturellement la pensée d'une notion stable). Il y a certes de la contingence dans cette terminologie qui, conformément à une vieille tradition fort explicable, range les substantifs et les adjectifs dans la catégorie de nom — et qui les oppose au verbe. Il y a des langues, comme le chinois, dans lesquelles on ne peut distinguer par leur forme les noms et les verbes. Le verbe d'ailleurs, étant un concept, appelle lui aussi la « dénomination ». Mais on est convenu de faire correspondre la notion de nom à des concepts qui désignaient des états (qualité ou nature) et celle de verbe à des concepts qui désignaient, au sens large, des événements ou des actions. On appellera donc proposition nominale celle dont le prédicat est un nom (le ciel est bleu) et proposition verbale celle dont le prédicat est un verbe (le cheval court).

Nous constaterons que la proposition nominale n'exprime qu'exceptionnellement un jugement attributif, et que dans ce cas même elle ne comporte jamais la supposition d'une substance. La dualité de deux schèmes, nominal et verbal, doit avoir sur la logique une importance considérable ; elle oblige la linguistique à une révision totale du problème de la grammaire générale.

Ce sont toutes les conséquences de ce changement de nomenclature que nous nous proposons de présenter dans cette étude. Notre exposition comporte trois parties indépendantes, mais concourant à des fins communes. La première recherche se tire d'une réflexion générale sur la fonction de signification. Il convenait de fixer la place et la destination de la grammaire dans l'ensem-

ble des faits séméiologiques. La seconde s'attache au problème de la grammaire générale, reposant et discutant les motifs des écoles. C'est la partie historique, scientifique, critique, pour tout dire la partie centrale de notre travail. La troisième donne, sous la forme de conclusions générales, une théorie de la grammaire en face d'une théorie indépendante, non grammaticale, de la pensée. La première pose des questions, et si elle laisse entrevoir des solutions, ce n'est qu'à titre d'hypothèses que suggère l'acte de signification. Elles ne sont encore portées que par une dialectique. La seconde est d'information positive. La troisième enfin cherche à réaliser la promesse des deux autres en insérant dans la théorie de la connaissance des préoccupations nouvelles tirées de la linguistique et de la séméiologie.

Une telle méthode impliquait des redites. Nous les avons crues inévitables et pédagogiquement utiles. Il ne faut point oublier que nous avons à contrarier des habitudes et à en créer de nouvelles dans l'esprit du lecteur. C'est dans ce but que nous avons inséré à la fin des chapitres ou au commencement des grandes divisions des résumés qui devaient constituer des haltes commodas et reposantes ; tel cet important chapitre de transition que nous avons inséré aux pages 385-391.

Mais la répétition de faits ou d'arguments constitue-t-elle à proprement parler une redite quand les arguments, disposés dans un autre ordre à différents stades de la recherche constituent des preuves différentes, et quand ils s'approfondissent eux-mêmes en prenant des aspects variés ? On s'appuie constamment sur les mêmes théorèmes dans un ouvrage de mathématiques. Nous avons donc estimé que la portée des propositions n'est pas la même au cours d'une démonstration dont les motifs se renouvellent sans cesse, et c'est pourquoi nous présentons notre ouvrage dans l'ordre même où les différentes parties s'en sont présentées dans notre pensée.

PREMIÈRE PARTIE

**SÉMÉIOLOGIE ET THÉORIE
DE LA CONNAISSANCE**

CHAPITRE PREMIER

Séméiologie et théorie de la connaissance

Dans quel sens et dans quelle mesure la signification est-elle nécessaire à la pensée ? — Considérations de théorie de la connaissance. — Aperçu général sur la multiplicité des problèmes et la position des écoles.

Le souci de rigueur qui caractérise les mathématiques modernes impose à la logique elle-même une révision de ses concepts. Il est urgent de distinguer les relations primitives qui servent de base aux opérations intellectuelles des éléments secondaires de la technique logique. Il faut, en particulier, libérer la pensée des exigences et des contingences grammaticales.

Les objets dont s'occupe la théorie de la connaissance sont généralement donnés en rapport avec des expressions verbales. Notre pensée, dès qu'elle possède quelque degré d'organisation et de complexité, se présente à nous sous l'aspect d'un langage intérieur. Il n'y a pas de science sans langage, pas de mathématique savante sans formulaire, pas de pensée ordonnée qui n'ait comme support un système grammatical. Conduire sa raison dans le dédale des pensées possibles, cela suppose que l'on puisse jouer avec des mots, avec des formes de propositions ou des schèmes de phrases, et l'art de ne point errer, remarque Pascal, consiste d'abord en celui de bien utiliser le langage, et de chercher toujours sous les termes ou les assemblages de termes, le sens qu'ils doivent exprimer.

Mais les rapports de la pensée et du langage sont complexes et leur correspondance obscure. Écartons pro-

visoirement les questions relatives à la possibilité même de la signification et à sa nécessité (car il se peut qu'il y ait une nécessité d'expression inhérente à toute connaissance). Ce sont là de gros problèmes de philosophie critique intéressant les fondements de la séméiologie et probablement aussi ceux de la pensée. On ne peut les aborder sans préparation, et il faut les faire apparaître à leur rang, dans un ordre de recherches déterminé. Il suffira de considérer ici que la convenance des signifiants linguistiques et de leurs signifiés, exigée par l'usage même de la parole, n'est pas toujours réalisée comme nous le désirerions. C'est en somme un lieu commun de signaler les « dangers » du langage, et de montrer qu'il n'exprime jamais entièrement ce que nous voulons dire. Mais cette démonstration n'a guère été faite que pour les mots, qui ne traduisent que la partie banale et communicable de nos idées. Il est certain que la signification que leur attache le dictionnaire ne répond que très grossièrement à l'usage que j'en fais et qu'il faut chaque fois en délimiter le sens pour l'appropriier à ma pensée. Ce sens réel ne passe même pas entièrement dans le contexte ; il demeure enfermé dans ma conscience, où il constitue ce que nous appellerons une *intention de signification*. Mais on conçoit du moins un bon usage des définitions nominales qui permettrait de parer à la plupart de ces dangers, et il y a malgré tout une pensée qui parvient à l'expression exacte ; c'est la science.

A vrai dire le vocabulaire ne pose guère de question spéciale, à cause de la contingence radicale du choix de l'expression. L'association du mot et de l'idée est un fait simple, et l'arbitraire qui a présidé à sa formation lui laisse de la souplesse dans les applications qu'on en peut faire. Il y a un choix possible, plus ou moins heureux, des mots et de leurs combinaisons. Ce qu'un vocabulaire ne donne pas, un ensemble de termes bien choisis pourra le rendre ; sans compter que nous avons les ressources de la mimique, de l'accent et du geste, qui forment un commen-

taire vivant de nos paroles. L'effort en vue de l'appropriation des termes est ce qui fait le bon écrivain. Les qualités expressives caractérisent le bon poète et le bon orateur. Moyennant quoi, « l'éloquence est une peinture de la pensée, et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait » (1).

Il n'en est point tout à fait ainsi de l'usage de la grammaire, car il n'est pas certain *a priori* qu'elle dessine la vraie texture des jugements, ni qu'elle suive les démarches réelles de l'esprit dans la déduction. Elle est bien cependant la charpente du discours, comme la logique est celle de la pensée. Mais il n'est plus très aisé d'approprier ici le signifiant au signifié, et leur rapport n'est pas aussi simple que celui de l'idée et du mot. *C'est un préjugé de supposer sans preuves que le schème grammatical est la reproduction fidèle d'un schème de la pensée.* Ajoutons que l'usage d'une grammaire est beaucoup moins arbitraire et moins souple que celui d'un vocabulaire : on n'a pas à définir pour soi-même ni à commenter pour les autres les formes que l'on emploie, et l'on ne peut guère en inventer de nouvelles. Il faut se conformer plus strictement à la coutume. S'il y a des dangers de la fixité des formes de langage pour une pensée nuancée et personnelle, c'est ici qu'ils nous font courir les plus gros risques. C'est pourquoi une étude du rapport logico-grammatical nous paraît devoir entrer dans la théorie de la connaissance, au moins indirectement et en dehors des motifs que nous pourrions avoir de l'y incorporer d'une façon plus intime, comme on y considère les sources possibles de l'erreur, influence des sens, jeu de l'imagination, lois de la mémoire, puissance de l'habitude, inclination, etc... (2).

Cependant on avait pu croire, à la suite des interpréteurs d'Aristote, à une concordance parfaite de la

(1) Pascal, *Pensées*. éd. Brunschvicg, p. 329.

(2) Voir Kant, *Crit. de la r. pure*, B. 77.

logique et de la grammaire. Telle fut par exemple la théorie de Port-Royal, des Encyclopédistes et des Idéologues. La légalité du discours leur semblait commandée par des exigences de la pensée. C'est en somme la solution populaire de la question, celle qui a introduit dans les classes l'exercice de grammaire qu'on appelle « l'analyse logique ». L'erreur de langage devient une *faute* de vocabulaire ou de grammaire. Elle ne peut plus être rapportée qu'au « mauvais » usage, ou aux éléments contingents qui font la diversité des idiomes. Mais il doit exister un usage « correct » et « intelligent » des formes grammaticales qui nous en préserve. Il y a, dans cette supposition d'une valeur logique des formes du discours, l'affirmation d'une grammaire générale, c'est-à-dire d'un invariant universel des langues du monde. On la fonde sur la croyance en une identité de structure de l'esprit humain.

Une pareille attitude ne doit pas craindre la confrontation avec la linguistique. En fait elle a été souvent présentée comme une doctrine positive ; mais il nous paraît urgent de poser à son sujet le problème critique.

L'histoire de la philosophie nous apprend encore que la difficulté a été souvent levée par la suppression de la logique ; telle est la solution nominaliste du problème de la connaissance. Les mots sont substitués aux idées, et les permutations de mots aux opérations de la pensée. « Que dirons-nous maintenant, demande Hobbes à Descartes, si peut-être le raisonnement n'est rien autre chose qu'un assemblage et enchaînement de noms par ce mot : *est* ? D'où il s'ensuivrait que, par la raison, nous ne concluons rien du tout touchant la nature des choses, mais seulement touchant leurs appellations. C'est-à-dire que, par elle, nous voyons simplement si nous assemblons bien ou mal les noms des choses, selon les conventions que nous avons faites à notre fantaisie touchant leurs significations (1). » Ce que l'on considérerait comme de la

(1) Descartes, Rép. aux 3^{es} objections, A. et T. IX, p. 132. .

logique n'était donc en réalité que de la grammaire ; mais comme le nominalisme ne met rien à la place de ce qu'il supprime, il se trouve en somme d'accord avec les écoles philosophiques adverses sur l'adéquation de la pensée et du langage, et il n'est point disposé à reconnaître la moindre infidélité de la grammaire. C'est pourquoi les nominalistes du Moyen-Age ont cru détenir la saine interprétation de la logique aristotélicienne, et se sont appliqués, beaucoup plus que leurs adversaires réalistes, à compter les figures et les modes du syllogisme. On leur doit à peu près tout l'enseignement de la logique formelle, avec son symbolisme et ses schèmes, tel qu'il est encore pratiqué dans les écoles (1). Et c'est sans doute aussi pourquoi Stuart-Mill s'est toujours déclaré respectueux de la doctrine classique du syllogisme : « On verra, écrit-il, que l'auteur ne partage nullement le mépris de quelques philosophes modernes pour l'art syllogistique, bien que la théorie scientifique usuelle sur laquelle on appuie sa défense lui paraisse erronée (2). »

Beaucoup d'adversaires résolus du nominalisme, dans les temps modernes, lui feront d'importantes concessions, dans le but de purifier à l'extrême leur concept de logique. Telle sera la position de Fr. Brentano. C'est à quoi pousse le souci d'éviter les compromissions avec la psychologie et avec la grammaire. De telles écoles ont alors reporté sur le langage presque toutes les démarches de la pensée que décrivaient les Analytiques. Mais on ne voit plus guère ce qui peut rester comme la part de la logique : Brentano laisse subsister une théorie très appauvrie de l'inférence et de la conclusion fondée sur un sens du verbe être ; il abandonne à la grammaire toutes les permutations qui laissent inchangée la signification de la phrase (3).

Mais l'attitude la plus intéressante à notre point de vue sera celle du conceptualisme moderne, à cause de sa

(1) Prantl, *Geschichte der Logik*, t. II, p. 35 et seq.

(2) Stuart-Mill, *Logique*, tr. fr. de Peisse, p. 4.

(3) Voir *infra*, 2^e partie, ch. V.

supposition d'un fondement structural de la connaissance : il se présente aujourd'hui comme une philosophie des catégories et de la logique pure. Qu'il soit en même temps une philosophie critique, c'est un fait à prendre comme tel. Mais le criticisme peut s'engager dans d'autres voies que le conceptualisme : chercher les conditions de la connaissance pour en vérifier les fondements, cela peut ne pas aboutir nécessairement à les définir comme formes *a priori* de l'entendement ou de la sensibilité.

Kant semble avoir admis une adéquation *normale* de la pensée et du discours, et même une valeur logique des formes grammaticales (suivant les idées communément répandues au XVIII^e siècle), de même qu'il a traité du rapport *normal* de l'intuition et du concept ; dans l'économie réelle du système de la raison pure n'interviennent pas les causes de l'erreur, psychologiques ou grammaticales. Il n'est question que d'une adéquation idéale ou abstraite de la sensibilité et de l'entendement, c'est-à-dire des conditions *a priori* de cette adéquation. C'est pour cela, semble-t-il, qu'aucune place n'est faite, dans la *Critique de la raison pure*, aux considérations de linguistique.

On sait que Kant décrit un schème dans lequel se fait, au moyen de la fonction du jugement, la rencontre de l'intuition et du concept. Il a omis, dans ce schème, le rapport séméiologique de la pensée et de son expression. Le chef du criticisme, en quête d'une logique pure, a pu croire que l'expression suit l'acte de pensée sans faire corps avec lui, et que la psychologie suffit à expliquer cette opération de seconde importance. On pouvait donc l'éliminer de la critique, comme on en éliminait la psychologie elle-même. Elle ne l'intéressait qu'indirectement, comme source d'erreurs possibles ; et il ne fallait la comprendre que dans l'usage général de l'imagination, à laquelle se rapportent les préjugés et les sophismes.

Mais il n'est d'abord pas très sûr qu'il n'y ait que de l'imagination dans le langage. Sans doute on peut parler à son sujet de montage mental, résultat d'habitudes psy-

chologiques, et de montage corporel. La psychologie, qui étudie la production de la pensée, la prend à la fois dans un rapport psycho-physique et dans sa relation avec une constitution biologique déterminée. S'il n'y avait que cela dans le discours, à savoir des attitudes du corps ou des associations mécaniques, il n'intéresserait point la théorie de la connaissance. On le décrirait comme une activité automatique. Les images qui le composent n'auraient point la valeur de signes. Or le langage n'est point le langage si l'on n'y considère que la combinaison des images ou des mouvements, et si l'on y fait abstraction de sa valeur expressive. Il faut tenir compte de l'*intention de signification*, c'est-à-dire à la fois de la volonté d'expression et de l'orientation du discours vers un sens. Il y a incontestablement une finalité du langage, à savoir la pensée, qui nous oblige à considérer en lui une activité intellectuelle. Mais comme une pensée n'est concrètement saisissable qu'en tant qu'elle s'exprime, comme on peut être tenté de la chercher dans le langage, et en particulier dans la grammaire, il n'y a qu'un moyen de sauver la logique du nominalisme, c'est de recourir à l'*intention de signification* ; car le nominalisme poussé dans ses dernières conséquences, évidemment inavouées, supprimerait la signification par élimination de la chose signifiée, et ne garderait du langage que son matériel sonore. C'est ce que répond Descartes aux objections de Hobbes : « L'assemblage qui se fait dans le raisonnement n'est pas celui des noms, mais bien celui des choses signifiées par les noms, et je m'étonne que le contraire puisse venir en l'esprit de personne (1). »

On entrevoit dès lors de nouveaux rapports possibles de la grammaire et de la théorie de la connaissance. Peut-être celle-là s'incorpore-t-elle à celle-ci, non pas indirectement, mais directement, comme un support sans lequel la pensée ne sera plus concevable. Le schème pourra la

(1) Descartes, Rép. aux 3^{es} objections, A. et T. IX, p. 139.

comprendre, au même titre que l'intuition et que la fonction du jugement. Le fait logique sera emprisonné à la fois dans un fait de représentation et dans un fait de langage, et une double signification pèsera sur lui, puisqu'il sera signifiant par rapport à l'intuition qu'il traduira en concepts, signifié par rapport aux mots ou aux phrases dans lesquels il sera lui-même exprimé. Mais il faut supposer pour cela une union intime de l'image verbale et de l'idée, de la forme grammaticale et de la forme logique ; il les faut hétérogènes, mais liées, quitte à trouver le moyen terme qui permettrait le passage des unes aux autres, comme le temps avait été, dans le schématisme Kantien, le lien commun des objets et des catégories. Cette supposition pouvait être faite par la philosophie transcendante, et elle le fut en effet. Un disciple moderne de Kant, M. Husserl, met le rapport logico-grammatical à la base de la théorie de la connaissance ; et loin de considérer dans la grammaire un accessoire, il voit en elle le seul moyen d'accéder au fait logique. C'est là un criticisme qui prend le formel de la pensée non dans la science, mais dans le langage. La séméiologie y devient un élément indispensable de la philosophie.

Nous devons nous arrêter ici aux motifs principaux que l'on donne au profit de cette doctrine. On veut prouver que l'incorporation de la pensée au langage est totale ; mais cela peut s'entendre en deux sens. Si l'on veut dire tout simplement qu'il n'y a pas de pensée sans expression matérielle, — ce qui demande d'ailleurs une démonstration, ne serait-ce que pour répondre aux conclusions de l'école de Würzburg sur la pensée sans images et sans mots, — le débat ne servira guère à résoudre qu'un problème de fait, et il ne sera pas très intéressant pour la théorie de la connaissance. Pour que se justifie la position de M. Husserl, ainsi comprise, il suffira que la pensée discursive ait besoin du secours des signes. Mais cette interprétation

n'affecte pas, ni ne prouve, l'existence d'une pensée pure. Ainsi ne sera point levée la grosse difficulté du kantisme, et en général du conceptualisme, sur la nature de la catégorie. L'entendement kantien ne fonctionne jamais à vide, et l'auteur de la Critique a cependant cru pouvoir le penser indépendamment de la sensibilité, sans laquelle il ne produirait pas de connaissance. De la même façon on pourrait estimer que la pensée pure, toujours mêlée à l'expression, en est indépendante. Ce n'est pas par la psychologie objective, ni par l'introspection, qu'on doit résoudre ce problème, et, quelle que soit l'influence effective du matériel sonore du discours sur le développement de la pensée, ce n'est pas de lui qu'il doit être question dans la philosophie de M. Husserl.

Nous en arrivons donc à l'autre interprétation, beaucoup plus subtile et profonde : la pensée ne pourrait être prise que comme le *sens* d'un discours, sinon comme le sens d'un assemblage déterminé de mots, du moins comme le sens idéal et commun de plusieurs textes possibles, voire d'une infinité de systèmes d'expressions formulées dans toutes les langues du monde. *On n'accéderait à la théorie de la connaissance que par la séméiologie.* De ce point de vue, le problème de la pensée discursive s'étendrait bien au delà de ce que peuvent en enseigner les caractères intrinsèques de la parole.

Nous donnerons nos raisons de nous attacher à ce principe husserlien qu'une pensée ne s'appréhende que comme un sens, et qu'elle se développe nécessairement comme un langage. Était-il cependant légitime de faire sortir la légalité de la connaissance d'une « grammaire pure », et fallait-il réaliser le sens du discours par des intuitions d'essences ? Que fallait-il attendre de la séméiologie pour le problème de l'adéquation des formes du langage et des formes de la pensée ? Si nous admettons le point de départ de M. Husserl, nous sommes moins sûr de la validité de ses solutions.

Ce sera toujours un gros mérite de cette école d'avoir

voulu amener à la clarté et à la distinction le rapport de signification, que l'on considérerait trop facilement comme un rapport simple, fautive, nous semble-t-il, d'avoir dépassé le vocabulaire. Mais qu'est-ce que cette grammaire pure qu'il faudra mettre en corrélation avec une logique pure ? Était-il légitime de chercher la logique dans les démarches grammaticales, en se fondant sur une conception *a priori* des rapports de la pensée et de son expression ? A quelle logique la grammaire serait-elle adéquate ? Si elle doit correspondre assez bien au contenu de la syllogistique, répond-elle aux exigences de la science moderne, sur laquelle il faut bien cependant que la logique se modèle ? Pourquoi enfin nous arrive-t-il si souvent de ne pas savoir dire tout ce que nous voulons, ou d'avoir l'impression que nous avons très mal dit ce que nous pensions ? N'est-ce là qu'un effet des contingences du langage, lesquelles recouvriraient une légalité plus subtile, s'imposant *a priori* à toute volonté d'expression ? En supposant même la perfection du rapport, serions-nous sûrs de découvrir la logique dans la grammaire ?

On peut en douter. Il faut donc amener à la clarté le rapport de l'expression et du sens et souligner d'abord ce qu'il y a de contingent et d'accidentel dans l'expression. Nous saurons alors si l'on a le droit de parler, ne serait-ce même que dans l'idéal, d'un invariant de signification, et si la séméiologie peut servir la logique en lui ouvrant un nouveau champ de recherches. Les traductions semblent prouver, comme cas extrême, que des expressions différentes peuvent n'avoir en commun qu'un sens. La correspondance qu'elles supposent, — celle d'un sens —, pourrait prouver l'existence d'une pensée dégagée au moins de la contingence des langues, et sortant de la diversité des expressions dialectales. Cela est-il un argument décisif contre la grammaire générale, c'est-à-dire contre la supposition d'une unité de structure des langues du monde, et médiatement d'une identité de structure de l'esprit humain ? Mais ne pourrait-on pas aussi, avec

M. Husserl, en faire sortir la pensée d'une grammaire pure, prise par delà les procédés empiriques d'expression, et concrétisant en quelque sorte l'idée d'une logique pure? Une identité fonctionnelle, une sorte d'identité dans la différence, aurait alors imposé aux langues des attitudes grammaticales comparables, sinon communes. Mais il se peut aussi qu'il faille renoncer à chercher une correspondance illusoire des fonctions de langage et des fonctions de pensée.

Ainsi se pose le problème de la destination de la grammaire. Elle pouvait être l'instrument du discours sans avoir à suivre fidèlement la pensée. L'adéquation nécessairement requise pour qu'il y ait *expression* pouvait n'être point réalisée par elle. *On pouvait avoir pris pour du grammatical du pur logique, ou au contraire pour du logique ce qui n'était que du grammatical.* La philosophie demande des déterminations précises des concepts de grammaire et de logique; car elle peut craindre une confusion des théories, qui aurait vicié la logique classique, ou qui nous aurait trompés sur sa véritable portée. S'il y a une convenance de la logique aristotélicienne et du langage, cela peut aujourd'hui signifier que cette logique n'était en vérité que de la grammaire; et c'est d'autant plus grave pour la pensée moderne que c'est sur elle encore qu'est construite l'Analytique de Kant (1).

Les nombreux problèmes que nous venons de poser justifieront notre recherche. Nous nous proposons d'étudier, sans idées préconçues, le rapport logico-grammatical. Mais ce rapport, nous l'insérerons, pour mieux en comprendre la nature, dans un concept général de séméiologie, et nous aurons à déterminer d'abord dans

(1) « Ce qui montre que la logique est entrée depuis les temps les plus anciens dans cette voie certaine, c'est que, depuis Aristote, elle n'a pas eu besoin de faire un pas en arrière; à moins que l'on ne regarde comme des améliorations le retranchement de quelques subtilités inutiles... Il est aussi digne de remarque que jusqu'ici elle n'a pu faire un seul pas en avant, et qu'aussi, selon toute apparence, elle semble arrêtée et achevée. » *Crit. de la r. pure*, préface de la 2^e édit., B. 7.

quelle mesure la **symbolisation** est nécessaire à la pensée.

Ajoutons donc au schème **kantien** (1), les signes qui accompagnent la connaissance. Ce schème nous paraît comporter trois pouvoirs distincts, une **faculté** d'intuition, une faculté de jugement, une faculté d'expression, qui déterminent en lui trois couches : la **sensibilité**, la connaissance, le langage. Et les moyens de ce langage sont eux-mêmes très variés : ce sont des gestes et des attitudes physiques, des images-signes (telle l'intuition exemplaire qui nous fait penser les relations générales du triangle dans le triangle concret tracé au tableau noir), des vocabulaires, des grammaires, des formulaires. Y a-t-il là, dans cette fonction de signification, une exigence inéluctable de la connaissance ? Et quels en sont alors les effets sur la pensée ?

Le problème n'est évidemment pas le même pour les rapports différents qui peuvent se présenter. Il y a une multiplicité et un échelonnement des actes séméiologiques, du langage naturel et de l'induction épicurienne au langage volontaire, du discours vulgaire au formulaire de la science, du vocabulaire à la grammaire, bref d'un système de notation quel qu'il soit à un autre système, et dans un même système d'un élément à l'autre.

Nous étudierons l'expression de la pensée dans la parole, et plus précisément les rapports de la logique et de la forme grammaticale de la phrase. Pour cela nous devons d'abord considérer la relation de l'idée et du mot à laquelle nous ajouterons leur commune relation aux images, conscient de ne travailler que sur des abstractions (car l'image isolée de la représentation n'a pas plus d'existence que l'idée séparée de son jugement et le mot séparé de sa phrase). Ce schème nous présente le rapport séméiologique élémentaire qui consiste à mettre un signe (arbitraire) en face d'une

(1) Le schème kantien est la combinaison de l'intuition et de la catégorie ; le schème transcendantal, celui de l'intuition pure et de la catégorie.

idée. Il répond à l'acte tout simple de la dénomination, qui rappelle, sans pourtant se confondre avec lui, celui de la désignation.

Nous examinerons ensuite la phrase et le discours comme expressions de nos jugements et de nos raisonnements. La forme abstraite en est le rapport logico-grammatical. Il se distingue de tous les autres par sa complexité, et les absorbe. Les systèmes précédents, peuvent s'y trouver engagés, comme la mimique et les procédés du langage naturel, ainsi que les effets du style. Mais en lui passent de plus des systèmes particuliers de notation, comme par exemple le formulaire de la science. Car le langage mathématique s'exprime encore dans les formes de la langue commune, au moyen de la grammaire populaire. Cela fait un enchevêtrement de significations qui pourrait être une cause d'embarras, mais qui peut aussi servir à mieux comprendre, par comparaison, la nature et la portée de l'expression grammaticale, objet de cette étude.

Mais la grammaire, et le langage avec elle, constituent un rapport séméiologique que préparent des formes plus rudimentaires d'expression et que dépasse la science. Il nous a donc paru nécessaire de considérer aussi, pour les opposer à ce rapport, les deux formes séméiologiques extrêmes dans lesquelles se produit la connaissance, et de dégager les notions du signifiant et du signifié dans la pensée primitive et dans la science.

Le fait de langage procède évidemment d'un système d'expression prélinguistique et il engendre l'expression scientifique. C'est par rapport à chacune de ces formes que la grammaire devra être définie.

CHAPITRE II

La pensée prélinguistique et son expression

Le langage comme manifestation d'une activité symbolique générale, déjà nécessitée par l'adaptation et révélée par le comportement. Impossibilité d'expliquer l'induction épicurienne par les lois de l'association, qui ne sauraient conférer à une image la valeur d'un signe. — L'utilisation des signes dans la pensée du primitif ; elle y apparaît surtout avec le besoin de raisonner. — La préparation du langage chez l'enfant et sa perte chez l'aphasique. Importance du montage grammatical. — Premières considérations de séméiologie relatives à l'effectuation du sens.

En parcourant la série des différents rapports de signification, nous constaterons que la science utilise les formules les plus commodes, et qu'elle s'aide elle-même d'un « montage » à la fois cérébral et psychologique, — organisation d'habitudes et d'associations, — qui ménage l'effort intellectuel et agit mécaniquement au cours de la réflexion.

Que la pensée la plus savante emploie les procédés d'expression les plus simples, il ne saurait y avoir là sujet d'étonnement. C'est un résultat de l'idéal de clarté et de distinction sans cesse poursuivi par le mathématicien.

Ces formules pourtant sont trop artificielles et d'un certain point de vue trop instables pour être confondues avec les schèmes de la langue commune, et l'intention de signification qui leur correspond n'est pas celle qui nous porte à couler nos pensées dans la forme du jugement attributif à sujet, copule, prédicat. Il y a ici un enregis-

trement plus profond, puisqu'il est contemporain de notre première éducation et des efforts que nous avons dû produire pour nous assimiler la parole, et parce qu'il est imposé davantage par les besoins de la vie de relation. C'est ce montage, fortement incorporé sous forme de « réflexes conditionnels » et d'habitudes, que la maladie peut abolir et sur lequel ont porté presque constamment les théories des localisations cérébrales (1).

Le langage, bien qu'il occupe une place tout à fait à part dans l'ensemble des faits séméiologiques, tient d'abord, par sa base corporelle, à toute une activité qui prédispose à la signification, et qui est contemporaine de nos adaptations les plus anciennes. Les associations sensitivo-motrices et les réflexes conditionnels portent la perception, sous la forme d'une attente, bien au delà de la donnée actuelle. Une intelligence y trouve l'occasion de transformer certaines images en signes. Elles deviennent promesses de représentations, servent à former des anticipations et des analogies. L'activité de signification devient ainsi le principal facteur de l'adaptation humaine à l'univers. La vue d'un arbre ou d'une maison pourrait déclencher une multitude de réactions. En fait, elle est interprétée dans un sens déterminé, exactement comme un vocable à significations multiples est entraîné dans le sens général du contexte. « Nos réactions, remarque Kostyleff, ne sont presque jamais directes. Notre vie est dominée par des systématisations de ce genre. Qu'on pense à un voyageur qui dort dans une chambre d'hôtel ! On frappe deux coups à la porte et, avant de se rappeler où il est, il sait que l'heure arrive, qu'il doit se lever, s'habiller et prendre le train. Des écoliers jouent dans un préau. La cloche sonne et l'animation baisse comme par enchantement. Certains ne se rappellent même pas quelle est la leçon qui les attend, mais ils ont déjà conscience

(1) Voir Cassirer, Pathologie de la conscience symbolique. *Journal de Psychologie*, 1929 (traduction Koyré).

qu'il faut rentrer, reprendre les livres et répondre à des questions désagréables...

« Lorsque au réveil mon regard tombe sur les chaussures, cette vue pourrait produire une réaction verbo-motrice, mais je ne les nommerai pas ; elle pourrait produire un jugement, mais je ne dirai pas si elles sont plus ou moins bien faites ; elle pourrait déterminer un mouvement de préhension, mais je ne bougerai pas ; d'une manière tout instinctive je chercherai d'abord du regard où se trouve le tire-boulons (1). » La signification de chaussures aperçues à la vitrine d'un grand magasin se traduirait par d'autres systèmes de réactions, par exemple un mouvement vers le porte-monnaie, et notre perception ainsi que notre jugement, sont orientés par ces réflexes. C'est là affaire d'adaptation et de comportement.

Mais ce que la psychologie du comportement n'explique pas, c'est, dans l'activité symbolique, ce qui se rapporte à l'interprétation et au sens, c'est-à-dire ce qu'elle contient proprement d'activité intellectuelle. Les réflexes conditionnels sont certainement une exigence de la conscience qui comprend et qui juge ; mais ils restent malgré tout extrinsèques à l'acte de jugement. Le *sens* est chose qu'il faut pouvoir penser ; c'est un rapport dont les termes doivent être explicités dans la conscience, et qui ne paraissent inhérents à la représentation qu'à une imagination et à une pensée qui ont su les rapprocher. Les correspondances qu'ont célébrées les poètes symbolistes sont des interprétations humaines.

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Ce ne sont là que des métaphores ; mais elles ne diffèrent pas foncièrement de ces rapports que la science

(1) Kostyleff, *Le mécanisme cérébral de la pensée*, pp. 65 et 66.

découvrir par induction entre les événements, et en quoi consistait la σημείωσις épicurienne : « Si cette femme a du lait, c'est qu'elle a enfanté ; le sang est le signe de la blessure. » Mais les réflexes conditionnels eux-mêmes, dès qu'ils passaient le seuil de la conscience, c'est-à-dire quand ils se traduisaient en rapports, engendraient des actes de signification.

L'activité de pensée se révèle dans l'effort de signification, dont elle est inséparable, et sans laquelle d'ailleurs elle ne saurait être conçue. Claparède va jusqu'à croire que c'est « le défaut du sentiment de rapport de signe à chose signifiée (ou, en tous cas, le défaut d'abstraction de ce sentiment), qui est la cause de l'absence du langage chez les animaux (1) ».

Il y a là une union intime de la symbolisation et de la conception que révèlent déjà les formes les plus simples de la connaissance. C'est que la signification est toujours le produit d'une activité intellectuelle qui s'exerce sur les images et qui est proprement la fonction logique ; c'est elle qui conduit au concept, parce qu'elle aboutit à la pensée. Späier remarque que l'image a toujours une signification, ce qui revient à dire qu'elle est déjà un concept (2). Elle n'est pas signe par elle-même, mais par relation ; elle le devient dans des complexes d'états de conscience.

Les lois de la psychologie prédisposent l'image à ce rôle, et il est très certain que les combinaisons supérieures sont rendues possibles par les groupements déjà montés spontanément. La pensée, portant sur des relations, devait être symbolique sous l'influence de l'association des idées, dès qu'elle sut interpréter une consécution comme le rapport possible d'un signifiant et d'un signifié. Il y a là une conséquence immédiate de l'évocation ou de la réminiscence, qui expliquera, dans des montages

(1) Claparède, *L'association des idées*, p. 382.

(2) Voir Späier, *La pensée concrète, essai sur le symbolisme intellectuel*, 1^{re} partie (la pensée judiciaire).

plus personnels, tout ce qu'un mot peut contenir pour nous de sens. « Certains éléments de la conscience contiennent des germes évidents de ce qui va venir. Par exemple dans l'association cygne-chant, la perception du mot cygne contient déjà en germe la pensée de Lohengrin et la légende du chant du cygne (1). » Mais il ne suffit pas de s'en tenir au langage proprement dit et à la mimique, qui est déjà un langage : la séméiologie touche par tout son contenu à la source des recherches portant sur la pensée logique. Elle fait connaître toutes les formes de la signification : ce qu'en contiennent l'événement, ou le fait, ou la chose perçue, tout ce qu'une action humaine comporte de sens, comme de passer des gants ou de lacer des souliers. Elle est à la base de toutes les opérations d'induction ou d'analogie : la pensée voit dans le sang la marque de la blessure ; car, l'induction, — et l'analogie qui la prépare, — supposent des rapports de signification. Ce fut le gros mérite des écoles épicuriennes et stoïciennes des III et II^e siècles d'avoir fait sortir l'occasion d'une séméiologie de la succession des événements : Leur σημείωσις est une compréhension au moyen de signes.

« Le signe, dit l'Encyclopédie, est un effet apparent au moyen duquel on parvient à la connaissance d'un effet plus caché, dérobé au témoignage des sens. » C'était le développement d'une doctrine d'Aristote qui, bien qu'il ait poursuivi surtout sa logique dans le sens du syllogisme, avait cependant compris l'importance des signes et de l'induction. Ce sont des exemples aristotéliens que reproduiront les disputes épicuriennes. Les stoïciens s'attacheront aussi à cette doctrine. Mais on en trouve le souvenir même chez les adversaires du dogmatisme, comme Carnéade, qui acceptait des conclusions comme celle de la fumée au feu, étant d'ailleurs entendu qu'il ne

(1) Messer, cité par Kostyleff, *Le mécanisme cérébral de la pensée*, pp. 55-56.

s'agit pas de l'essence de la fumée, mais seulement de son apparence. Enfin les médecins de tous les temps ont fait grand état de ce rapport, sur lequel se fonde l'art du diagnostic. Les aphorismes d'Hippocrate sont un modèle du genre, réclamant l'observation réitérée et la concordance des syndromes, pour que soit bien prouvée la correspondance des effets-signes et de leurs causes supposées. Ainsi se monte, dans l'entendement humain un des rapports les plus féconds de la science, la causalité.

Penser, c'est donc bien toujours chercher un sens, vivifier la donnée sensible par toute notre expérience, la grossir de toutes nos interprétations. La métaphore, l'allégorie, le symbole sont des objets de la séméiologie, comme l'induction épicurienne, comme la pensée logique elle-même et la science, puisque toutes ces formes impliquent que l'on a vu des rapports dans la représentation, et que, par là même, on a jugé. L'expression de l'émotion est un langage naturel dès qu'elle est *comprise*. Elle n'est point un cas isolé dans l'ensemble des faits séméiologiques.

Avec le langage proprement dit la vie intellectuelle nous apparaît sous un nouvel aspect. Ici l'homme se propose de reproduire au moyen de la parole le mouvement de ses idées. Mais cette utilisation du rapport de signification va au rebours de la précédente. Nous le plions maintenant à nos desseins de pensée, et nous le faisons servir à la communication sociale. Le langage suppose une connaissance déjà en possession de ses moyens, capable de se développer, mais moins directement inventive, puisqu'elle suit, et ne précède pas, l'aperception des rapports objectifs. Il répond au besoin de cette pensée que l'on appellera discursive, et s'il suppose lui-même de l'ingéniosité, c'est celle que requiert une connaissance qui cherche à se symboliser en vue de l'expression. De la même façon il faudra distinguer dans la science l'effort d'invention qui va vers la découverte des rapports iné-

aits et l'effort de symbolisation inséparable de l'utilisation logique. Mais les procédés d'invention ne se codifient pas, et Pascal a eu raison de les exclure de la méthode. L'art du moins peut nous donner des enseignements plus directement utiles parce que l'expression est ici une fin. La conception artistique est la promesse d'une œuvre qu'il faudra effectuer et qui est de la nature du langage, puisqu'elle appartient à l'ordre de l'évocation. Aussi comprenons-nous l'importance donnée par M. Paul Valéry à la technique, c'est-à-dire à ce qui fait le fond même de l'art.

On peut caractériser cette nouvelle utilisation du signe par ce que M. Husserl appellera *l'intention de signification*, et qui est à la fois volonté de symboliser (conformément à l'usage courant de ces termes), et orientation vers un sens (ce que donne l'étymologie du mot intention telle qu'elle se retrouve dans l'emploi qu'en fait la philosophie aristotélicienne). On remarquera de plus que le rapport du signe et de la chose signifiée est ici pleinement artificiel, le langage étant significatif par convention.

Cependant, la langue, telle que nous l'impose la société et que nous la recevons par l'éducation, est incorporée à notre organisme mental et corporel sous la forme de ces réflexes conditionnels que décrivait M. Kostyleff, au point que nous ne parlerions pas et que nous ne penserions pas sans eux. L'imagination verbale et la motricité se confondent ici tellement qu'on ne peut concevoir l'une sans l'autre. Les mécanismes de l'audition et de la phonation se mêlent jusque dans le langage intérieur, et y préparent par là même le jugement. C'est un fait remarquable que celui qui juge ne puisse d'abord voir son jugement qu'à travers une construction de phrase que lui a imposée la langue commune, et qui s'est offerte spontanément à lui. « Le monde, dit M. Cassirer, n'est pas (seulement) compris et pensé par l'homme au moyen de la langue ; sa vision du monde et la façon de vivre dans

cette vision sont déjà déterminés par le langage (1). » Cette influence qui s'exerce ainsi sur notre pensée n'est plus celle de la représentation. Ces suggestions ne sont plus naturelles : elles procèdent d'un instrument que nos ancêtres ont construit pour leurs besoins de connaissance et qui, ainsi, préforment en partie notre science. Il faut de l'intelligence pour les entendre, pour s'assimiler les procédés du discours. Les ouvrages de M. Piaget nous apprennent justement comment l'enfant reçoit la langue commune et comment elle le dispose à un certain animisme, comment il s'imagine penser par la bouche, quels avantages enfin et quels inconvénients intellectuels représente pour lui cette acquisition ; car « la pensée crée la langue, puis la dépasse ; mais la langue rejaillit sur la pensée et cherche à l'emprisonner (2). » Il y a de toutes façons réaction de celui qui reçoit le langage et assimilation active ; il y a, dans le fait d'en user, même maladroitement, intention de signification. C'est le sens qui, une fois encore, sauve ici la pensée de l'interprétation qu'en donne l'épiphénoménisme (3).

Mais les démarches intellectuelles qui accompagnent l'activité de langage seront évidemment plus nettes dans les efforts primitifs de symbolisation, antérieurs à la possession de la langue. C'est pourquoi nous nous proposons d'étudier la pensée prélinguistique, celle du primitif ou de l'enfant, dans sa tendance à l'expression. C'est parce qu'un formulaire trop parfait peut dispenser de l'invention que nous avons précisément intérêt à considérer les démarches toujours personnelles de la pensée prélinguistique. La connaissance jeune et active est moins du psittacisme qu'elle ne le deviendra plus tard sous l'influence de la routine.

(1) Cassirer, *op. cit.*, p. 291.

(2) Piaget, *La représentation du monde chez l'enfant*, p. 251.

(3) « J'appelle conscience épiphénomène une conscience qui assiste impuissante au fonctionnement d'un mécanisme transformateur ; et alors je prétends que c'est le mécanisme qui est important. » Le Dantec, *L'Athéisme*, p. 289. Cette doctrine nous paraît surtout échouer devant les faits de langage, qui nous révèlent l'activité de l'esprit.

L'enfant et le primitif possèdent une intelligence pratique, vivante, qui leur permet des formules d'adaptation. Leurs opérations mentales sont d'ailleurs très spontanées et très naturelles : l'image-signe est à la fois effet et cause du développement de l'intelligence, et elle conduit très simplement à l'usage de la parole.

Nous postulons donc en eux, sans y insister davantage, la fonction symbolique générale, créatrice de rapports, et sans laquelle ils n'auraient rien à exprimer. Ce qui nous intéresse ici c'est l'invention de leur vocabulaire de gestes ou d'images et l'utilisation qu'ils en font dans le raisonnement. Comme la première pensée s'extériorise violemment en actes, en mimique, en cris, elle dispose déjà de procédés d'expression qui doivent permettre de reconnaître en elle de la signification intentionnelle.

M. Lévy-Bruhl, dont il suffira de rappeler ici les études qui ont si fortement contribué à nous faire connaître l'âme primitive, signale l'extrême pauvreté du vocabulaire de la numération dans les sociétés dites inférieures. Les peuplades de l'Australie centrale et de l'Amérique du Sud n'ont guère de noms pour aller au delà de trois ou de quatre. Là cependant ne s'arrête pas leur pouvoir de compter ; mais le primitif y emploie des procédés de fortune, qu'il faut chaque fois renouveler, et il invente des symbolismes qui sont souvent d'une complexité extrême : calcul mimé au moyen duquel l'Australien établit une correspondance terme à terme des objets qu'il veut compter avec les différentes parties de son corps, au point que les noms de nombres paraissent être, pour l'observateur inaverti, des noms de doigts, ou de membres, ou d'articulations..., représentations au moyen de cailloux ou de morceaux de papier, etc... (1). On remarquera que la notion de correspondance, telle que la comprennent ces indigènes, est utilisée par le mathématicien pour la définition de l'égalité de nombres cardinaux.

(1) Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, ch. V, (pp. 204 et sqq.).

Cette activité de signification n'apparaît jamais mieux que lorsque le primitif utilise le symbolisme dans des raisonnements, parce qu'il lui faut alors dépasser le stade de la dénomination. On suit ici dans leur traduction en signes les démarches d'une pensée indépendante de l'imagination, bien qu'elle soit très concrète, et déjà logique. Mais les désignations dont nous parlions avaient justement pour but des opérations arithmétiques. Elles se rapportaient à des calculs d'impôts et à des partages proportionnels entre tribus. Il est assurément mal aisé de refaire le travail mental de ces indigènes de Bornéo ou de ces Zunis qui improvisaient leurs expressions et pensaient en équivalents. On voit cependant que l'effort intellectuel a consisté à inventer un régime de signes pour amener à la clarté des rapports difficiles ou inaccoutumés, puis à pratiquer des substitutions de signes qui sont déjà des raisonnements. Nous en rapprocherons le cas de cette vieille femme du Bas-Guadalquivir dont M. Brunschvicg nous rapporte l'histoire ; elle exprimait son âge en langage monétaire « ayant dissocié la relation de nombre et l'usage de la monnaie » (1). Certes, il y a là une application bien gauche du rapport de signification, mais le langage, comme le dit W. James, suppose la compréhension du signe comme signe, c'est-à-dire un acte d'intelligence (2), et si le génie est dans le fait de concevoir les analogies, il faut supposer du génie dans l'invention des formes de la parole.

La fonction de juger produit le rapport qui fait d'une image le substitut d'autres images. Elle use de l'imagerie à rebours de l'attitude qui consiste à s'y perdre... Mais on conçoit combien la pensée sera facilitée par des systèmes cohérents et bien organisés de signes, au lieu de cette improvisation de tous les instants à laquelle se livre le primitif, dès qu'il sort des relations étroites de pensée,

(1) Voir L. Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*, p. 24.

(2) *Psych. Review*, II, p. 356.

d'habitudes et d'action qui suffisent à sa vie journalière. Il ne s'agit pour cela que d'avoir utilisé judicieusement une aptitude. Quand le primitif pense, avec quelque suite dans ses idées, en faisant de certaines images le substitut d'une classe, il utilise déjà un langage. Du fait d'avoir conféré à des données sensibles la valeur de signes, il passera à une utilisation délibérée des gestes et de la mimique, et il songera à inventer des signes arbitraires, symboles d'images ou même de relations. Nous verrons, en étudiant la pensée discursive, qu'elle ne pouvait pas s'appuyer indéfiniment sur l'imagination concrète, et qu'elle avait besoin de figurer la relation, pour s'y tenir, par le mot. Nous n'en donnerons provisoirement pour preuve que la nécessité où l'on est de conserver dans la mémoire (qui ne garde que des images matérielles) les mots signes de relations.

De toutes façons le langage apparaît comme une manifestation et comme une exigence de la vie spirituelle. Bien qu'il ait une existence matérielle, il appartient beaucoup moins à la nature physique qu'au monde de la culture. Nous dirions volontiers qu'il est l'un de ces carrefours où la nature et l'esprit se rencontrent ; car s'il n'est qu'un assemblage de sons, il tient toute sa raison d'être du sens qu'il cherche à exprimer. Aussi M. Delacroix peut-il écrire : « Le langage est un moment de la constitution des choses par l'esprit », ou encore : « La pensée fait le langage en se faisant soi-même comme langage intérieur (1). » Les efforts de symbolisation du primitif nous ont révélé cette activité intellectuelle.

Il est en somme moins aisé de tirer parti de la mentalité enfantine, — de l'être qui ne sait pas encore parler (*in-fans*), et qui nous révélerait vraiment, si nous avions d'autres procédés d'information que ceux de la psychologie du comportement, les gaucheries de la pensée prélinguistique. Il faudrait pouvoir partir de l'âme de l'enfant

(1) Delacroix, *La pensée et le langage*, pp. 125 et 126.

pour décrire la genèse du langage et même refaire l'expérience de Ptolémée Soter qui, à ce que rapporte la légende, laissa vivre deux nouveau-nés en dehors de tout commerce humain pour les écouter balbutier un jour leurs premiers mots. Mais comme nous n'avons plus le loisir d'entreprendre de pareilles recherches, nous ne pouvons attendre des études nombreuses consacrées à l'âme de l'enfant qu'un éclaircissement relatif à l'assimilation de la langue commune et à tirer une fois encore parti des gaucheries ou des tâtonnements des premiers procédés d'expression. Le geste constitue à peu près tout le bagage expressif de l'enfant. M. Lévy-Bruhl signale bien aussi l'usage d'un langage par gestes dans un grand nombre de sociétés inférieures ; mais il coexiste avec le langage vocal, et il le rappelle en partie, ce qui l'empêche d'être, comme celui de l'enfant, une gesticulation pure. Or, désigner une chose par une attitude ou par un geste, c'est déjà en avoir l'idée, parce que c'est en avoir la pensée distincte. Il est vrai que de pareilles idées sont difficiles à exploiter, parce qu'elles ont une composition très pauvre, ou même n'en comportent pas, comme lorsqu'il n'y a point en elles au moins une ébauche de classification.

Elles ne correspondent encore qu'à la découpeure de la représentation (externe ou interne), et il n'y a pas grand'chose à en tirer au point de vue de la pensée logique. Les premiers efforts de classement ne seront pas très réussis, parce qu'une pensée se perd d'abord dans la multitude des choses et de leurs aspects. D'où les classificateurs si nombreux des grammaires primitives. Il y a une sorte d'équilibre à trouver entre une complexité incommode des procédés d'expression et une trop grande simplicité. Il ne peut être que le fruit d'un long développement mental.

L'enfant cependant se « monte » en vue de l'existence, pensant en symboles avant même de posséder le langage. La fonction est près de naître ; elle n'apparaîtrait pas si l'enfant n'était déjà capable de juger et de reconnaître.

Quelque paradoxe qu'il y ait à s'exprimer ainsi, on ne peut s'empêcher de considérer avec Hoeffding (1), W. James (2), Ruysen (3), que l'éveil de la conscience commence avec la re-connaissance et la re-présentation. Puis, du fait de conférer à des données sensibles la valeur d'un signe, l'enfant passera à une utilisation des gestes (au sens le plus large, qui englobe la mimique), probablement par imitation, de toutes manières par désir de symboliser. On a noté souvent l'appropriation de ces gestes, qui ne laissent pas subsister de doute sur leur destination. Cette pensée expressive se développe d'ailleurs dans le sens de la désignation, autant qu'on en puisse juger de l'extérieur, et l'enfant ne paraît d'abord capable que d'inférences qui restent très près de l'association.

L'apparition très brusque du langage vers le dix-huitième ou le vingtième mois, paraît révéler un développement soudain de l'intelligence, ce qui doit être exact à condition que l'on ne confonde point les effets et les causes. L'enfant était tout prêt à acquérir le langage, mais la fonction nouvelle va le rendre apte à substituer des termes les uns aux autres, si bien que l'acquisition de la langue qu'il entend parler est à la fois la cause et l'effet du développement mental.

Pour expliquer ces opérations, il ne suffit plus de faire appel à un montage cérébral. L'enfant saura parler et calculer quand il sera entré dans le secret de ces « combinatoires » que sont la parole et le calcul, quand il possédera l'usage de la langue et de la numération. Empruntons encore un exemple à ce dernier domaine. L'enfant, selon Binet, arrive à former par ses propres moyens la pensée de groupes de trois ou quatre objets, qu'il arrive à distinguer de l'unité ; mais il ne dépasse guère spontanément ces nombres. En classe on lui enseigne à compter, et

(1) Hoeffding, *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, note de la page 147.

(2) W. James, *Principles of Psychology*, I, pp. 438 et sqq.

(3) Th. Ruysen, *Essai sur l'évolution psychologique du jugement*, p. 100.

il apprend par cœur les noms de chiffres, jusqu'à neuf. Puis un jour, il sait construire la série numérique ; il a compris le procédé de formation... Un bambin de quatre ans et demi, quand il fit cette découverte, voulut passer sa nuit à compter mentalement « jusqu'à mille ». — De même le petit élève qui écrit dans sa dictée : *Ils jettent*, sans qu'il ait eu dans la prononciation quelque indication que ce soit du pluriel, seulement commandé par le sens général de la phrase, possède la maîtrise de la langue dans la mesure où elle comporte le montage grammatical.

Enfin, les dessins des enfants portent la marque de ces schématisations spontanées qui sont, à leur façon, un langage (1). Il s'agit là non plus seulement de combinaisons cérébrales, mais d'habitudes intellectuelles et de véritables instruments de pensée.

En somme, la pensée s'éveille quand l'enfant découvre une utilisation symbolique de ses images, parmi lesquelles il y aura les sons proférés par les êtres qui l'entourent. A ce point de vue, l'assimilation du langage courant, qui ne peut être que très tardive, marque un haut degré de ce progrès. Mais l'enfant a déjà interprété beaucoup d'autres images ; et d'ailleurs, pour qu'il puisse parler, il faut qu'il ait déjà compris beaucoup de ce qui se disait autour de lui. Enfin avant de parler par mots, il a parlé comme il a pu, c'est-à-dire par la mimique et par le geste.

Il est juste de remarquer que l'éducation des organes vocaux présente pour lui de très grosses difficultés, et qu'il « est obligé de reproduire syllabe par syllabe, c'est-à-dire par une sorte d'attention analytique, les mots que sa mémoire auditive reçoit en blocs massifs (2) ». Il y a une concordance à établir entre l'audition et la phonation,

(1) P. Guillaume parle aussi à propos de l'enfant d'une imitation symbolique : *L'imitation chez l'enfant*, pp. 128 et sqq. Voir aussi 4^e partie (p. 137) : Conscience de l'imitation.

(2) Th. Ruyssen, *op. cit.*, p. 129.

qui implique de l'exercice et qui nous interdit de considérer dans le langage une « faculté ».

L'intérêt des recherches de séméiologie pour la théorie de la connaissance est de nous présenter les préoccupations de pensée dans des agencements matériels de mots, qui seraient bien la plus étrange chose, et la plus incompréhensible, — à savoir de vaines combinaisons de sons, si on ne supposait derrière eux la fonction de jugement. Nous croyons qu'il y a là la seule preuve positive que l'on puisse donner de l'autonomie de la pensée. Et cependant, de l'incorporation de la parole à notre organisme, sous forme de réflexes somatiques, on a souvent cru pouvoir étayer la théorie épiphénoméniste de la conscience et de la connaissance. « La pensée, disait Setchénoff, c'est les deux premiers tiers d'un réflexe cérébral ». « Que l'on voie... Newton transcrire sur le papier les lois qui gouvernent l'Univers, partout la pensée se résout en mouvements musculaires (1). » Les pragmatistes font des concessions à cette théorie qui lie la pensée à l'action. Baldwin, W. James, Ruyssen y ont plus ou moins sacrifié, et ce dernier la fonde sur un argument qui pouvait paraître vrai en 1904, mais qu'infirmement les récents progrès de la physiologie cérébrale. Voici cet argument : « L'aphasie motrice, la plus fréquente précisément, semble bien prouver que l'acquisition, la perte ou le trouble des coordinations verbo-motrices n'a rien de commun avec l'état de santé ou d'anémie intellectuelle (2). » Il n'en est rien : La perte de l'usage des mots est justement la perte de la fonction de signification dans ce qu'elle a d'intellectuel ; les récentes études de P. Marie, Jackson et Head ne laissent pas subsister de doute à cet égard. Au demeurant, les déficiences du langage pourront elles-mêmes nous éclairer sur la portée véritable du

(1) Cité par Kostyleff dans : *Le mécanisme cérébral de la pensée*, p. 5, et dans : *Les travaux de l'école de psychologie russe*. Revue philosophique, nov. 1910, p. 483.

(2) Th. Ruyssen, *op. cit.*, p. 130.

rapport séméiologique, et elles constitueront une contre-épreuve à l'étude de son acquisition.

Les théories nouvelles de l'aphasie révèlent une activité symbolique qui déborde le langage, et qui suppose le jugement. Elles rattachent la perte du langage à un trouble général de la fonction de signification. L'aphasie a des équivalents dans tous les systèmes d'actions qui comportent un sens : « Lors des troubles de la parole, comme lors des troubles de l'action, il s'agit d'un seul et même trouble qui consiste dans l'incapacité de mettre en œuvre la fonction symbolique (1). » Il y a des comportements, — ou des déficiences de comportement, — qui supposent une incapacité de signifier. On a souvent décrit les troubles de la reconnaissance des objets liés à l'apraxie ; ils pèsent doublement sur la pensée, puisqu'ils rendent impossibles à la fois l'aperception des rapports et la construction des symboles. Au demeurant « les tableaux cliniques des maladies que l'on désigne par les noms d'aphasie, d'apraxie, d'agnosie, sont très étroitement liés (2) ». De telles remarques illustrent la théorie qui ramenait le langage à une activité plus générale, tenant, semble-t-il, à une fonction primaire de l'esprit et sans laquelle l'homme ne saurait vivre.

Nous n'avons donc pas seulement affaire, dans l'aphasie, à des troubles moteurs qui affecteraient directement la phonation, et qui nous empêcheraient de placer des mots en face de nos idées, mais à un véritable trouble de la signification qui est une maladie mentale. D'ailleurs l'aphasie n'est pas la perte des mots, mais celle du montage grammatical. Elle ne porte pas sur la fonction de désignation, mais sur le pouvoir d'assembler les termes dans une phrase. A la rigueur, un trouble de la désignation pourrait marquer un trouble de la fonction conceptuelle ; mais ceci est beaucoup plus grave : la perte de la

(1) Cassirer, *Pathologie de la conscience symbolique*, Journal de psychologie, 1929, p.301.

(2) *Ibid.*, p. 308.

fonction grammaticale correspond à celle du jugement, puisqu'elle nous rend incapables d'exprimer les relations prédicatives (quelle que soit d'ailleurs la fidélité des traductions qu'elle en donne). L'aphasique en vérité ne trouve pas ses mots parce qu'il n'a rien à dire ; il ne sait plus juger. Le Dr P. Marie distingue l'incoordination purement motrice, l'anarthrie, de la vraie aphasie qui atténue le « comportement spirituel » du sujet. Il parle d'un « déficit intellectuel », qui n'est d'ailleurs pas de la démence, et qu'il faut distinguer de l'hébétude du paralytique général, mais qui porte sur l'activité symbolique. C'est un « déficit intellectuel spécialisé pour le langage » (1). Jackson donne des précisions sur la nature de cette déficience : « La perte du langage est identique à la perte de la faculté de former des propositions... Perdre la parole, ce n'est pas du tout perdre des mots (2). » La fonction représentative en est atteinte, comme la conscience de l'objet. Le pouvoir de comprendre les relations est aboli, car c'est essentiellement la relation que symbolise le langage, et en vue de quoi il s'est constitué lui-même comme système de rapports. Les liens de la langue nous préservent à tous les instants de la dissolution des synthèses mentales. En perdre l'usage, c'est courir infailliblement à l'incoordination des idées. L'aphasique est donc un homme qui ne sait plus penser, parce qu'il ne peut plus se servir de la parole. Entre l'enfant et lui, il y a la différence d'un psychisme plein de promesses et d'un psychisme dégénéré, d'une pensée toute fraîche, qui veut passer à l'expression pour se produire, et d'une pensée abolie. Le montage que supposait le jugement, et sans lequel nous accordons qu'il ne pouvait pas se développer en connaissance, était fait d'habitudes verbales et gram-

(1) *Ibid.*, p. 307.

(2) *Ibid.*, p. 299. — Un malade de Head, atteint d'*aphasie syntaxique*, déclarait : « Je puis saisir le sens d'une phrase si elle est isolée, mais je n'en comprends pas tous les mots. Je ne peux comprendre le milieu d'un paragraphe ; il faut que je retourne en arrière, et que je recommence à partir du point précédent. » (Cité par Cassirer, *op. cit.*, p. 336).

maticales. On pensera ici à cet autre montage que Poincaré faisait intervenir dans l'invention mathématique (1). Ce n'est point là ramener le jugement à un simple jeu des réflexes conditionnels, si les mots, la grammaire et le formulaire sont essentiellement des outils de signification.

M. Cassirer conçoit un « centre méthodologique » de recherches qui porteraient, le plus largement possible, sur les faits de signification. Il déborderait la psychiatrie et la psychologie même, et intéresserait directement la théorie de la connaissance. On peut en croire l'auteur, dont les conclusions sur la conscience symbolique portent déjà la condamnation d'un empirisme étroit et de toutes les théories de la table rase et révèlent une fonction organisatrice qui n'est pas sans rapport avec l'unité kantienne de l'aperception.

Nous sommes maintenant en mesure d'analyser le rapport de signification dans ce que nous en a déjà appris la pensée prélinguistique.

Cette pensée s'élevait au-dessus du simple découpage de la représentation ; elle dépassait même le stade de l'image *générique*. La nécessité de raisonner la conduisait à user de l'image *symbolique*, en quoi elle se révélait capable d'enfermer dans des métaphores des idées de rapports. Son instrument de signification avait été très concret, et son procédé n'avait encore consisté qu'à attacher un signe, c'est-à-dire une dénomination, à une idée. Il est intéressant de constater qu'on ne peut pas parler, à l'occasion de cette ébauche de langage, où la mimique joue un si grand rôle, de propositions ni de phrases. Celles-ci n'apparaîtront que dans des rapports séméiologiques plus évolués.

Mais la simplicité du rapport que nous avons étudié peut constituer un avantage : Peut-être servira-t-il à résoudre le problème du sens, ou, comme le dit M. Hus-

(1) H. Poincaré, *Science et méthode*, p. 58.

serl, de l'effectuation de la signification (1) : Qu'est-ce que réaliser le sens d'une expression ou d'un signe ? Sans doute, c'est penser l'idée qui leur correspond, le langage ne faisant que traduire une ordonnance de la représentation, interne ou externe, schématisée dans des concepts. Mais cette réponse n'est pas satisfaisante, puisqu'il s'agit précisément de savoir d'abord sous quelle forme l'idée se présente à la conscience, si c'est toujours comme sens d'un langage ou tout au moins d'un symbole, — puis le genre de réalité qu'il convient de lui reconnaître (2). Or l'essence, selon M. Husserl, — tout au moins l'essence logique à laquelle correspond la pensée de la composition conceptuelle, ne peut être prise que dans la construction grammaticale du discours qui la donne en symbole ; et la réalisation du sens de ce symbole se produirait dans un acte spécial d'intuition qui placerait l'esprit face à face avec l'intelligible : Οὕτω τοίνυν καὶ τὸ τῆς ψυχῆς ὥδε νόει, avait déjà dit Platon, comparant la connaissance à l'acte de la vision ; ὅταν μὲν, οὗ καταλαμβάνει ἀλήθειά τε καὶ τὸ ὄν, εἰς τοῦτο ἀπερείσηται, ἐνόησέ τε καὶ ἔγνω αὐτὸ καὶ νοῦν ἔχειν φαίνεται (3). Mais le tremplin n'est plus ici la connaissance sensible, c'est l'ordre grammatical des mots.

L'intuition de l'essence, la *Wesenschau* doit porter, comme contemplation, sur « toutes les évidences d'ordre essentiel ». Elle est la compréhension indécomposable d'un sens ; comme toutes les formes d'intuition, elle est immédiateté, simplicité et originalité d'un savoir.

Nous accorderons volontiers que l'intuition sensible pure ne peut pas fournir la totalité du sens d'une pensée. L'idée de sensibilité est d'ailleurs très complexe ; la

(1) La séméiologie husserlienne contient un assez grand nombre de termes dont il est difficile de donner des équivalents français, comme : *Ideale Bedeutung*, *Bedeutungseinheit*, *Bedeutungsintention*, *Bedeutungserfüllung*, etc..., où *Bedeutung* désigne les concepts considérés dans leur réalité objective et pris en dehors des mots qui leur servent de support. Nous nous efforcerons d'en faire comprendre chaque fois la signification.

(2) Les préoccupations de M. Spaier, dans l'ouvrage que nous avons cité, se rapportent à ce problème.

(3) Rép. VI, 509 D.

science la résout en un certain nombre de rapports psycho-physiologiques et psycho-physiques qui insèrent en elle de la variation et nous interdisent d'en considérer les données comme des absolus. Ces données ne sont que des abstractions prises sur une connaissance concrète. Mais la supposition d'une *Wesenschau* résout-elle le problème de la connaissance ?

Elle devait le résoudre au moyen de la grammaire. Mais il y a une expression qui ne comporte pas encore l'ordonnance grammaticale : la pensée prélinguistique nous a paru s'éveiller à la signification à l'occasion de ses premières démarches logiques ; mais on ne peut pas dire que la construction de cette connaissance soit passée dans l'économie de son langage gesticulé (ou gauchement signifié). L'âme primitive nous révélait une pensée qui ne disposait pas encore de syntaxe et qui cependant parvenait à l'expression. Il serait grave, pour le rapport de signification, que la grammaire ne soit pas nécessaire au discours. Une partie considérable de l'argumentation de M. Husserl croûlerait dans cette supposition, que pourrait bien confirmer par surcroît l'étude du formulaire mathématique. Désigner l'essence pourrait n'être affaire que de vocabulaire, non de construction grammaticale, et il faudrait renoncer à demander au discours quelque renseignement que ce soit sur les démarches de la pensée. La démonstration ne peut pas en être encore entreprise. Mais ce que nous devons dès maintenant constater, si l'acte de signification peut ne consister qu'à mettre un nom ou un signe quelconque en face d'une idée, c'est que le rapport de l'intention et de la réalisation du sens ne peut plus être ce que demandait M. Husserl. Le signe est arbitraire, et ne tient par rien au concept dont il est la marque, sinon par une association artificielle au moyen de laquelle le concept prend de la fixité.

L'induction épicurienne, plus objective, est de la pensée symbolique, mais non du langage. Le langage suppose la volonté d'utiliser les symboles en vue de l'évoca-

tion. Ceci est préparé par cela, et le langage des sens, comme dit Cassirer, a précédé celui de la pensée : « Il est certain que, pour qu'on puisse désigner verbalement des formes des mondes de la perception ou de l'intuition, il est indispensable qu'elles soient préalablement unies dans une *vision* ; mais, d'autre part, cette vision ne reçoit sa constance et sa durée que par sa fixation dans le mot (1). » *Il y a donc une intention de signification qui n'est pas direction vers une pensée, mais seulement vers une forme de langage.* Elle est tendance d'une pensée à se créer ou à se choisir des procédés d'expression. Et si cela est nécessaire, ce n'est pas pour des raisons obscures, renouvelées de la scolastique ; il n'y a pas une vertu de la signification d'où sortirait la pensée ; il ne faut pas concevoir le langage comme une *faculté* qu'il suffirait de poser pour résoudre tous les problèmes de séméiologie, même le problème des rapports du sens et de l'expression. Il y a un sens qui sort directement de l'intuition sensible, comme première manifestation de l'activité conceptuelle ; s'il tend à l'expression, c'est en vertu des conditions psychologiques d'une connaissance qui sera humaine dans son fond et qui aura besoin de s'appuyer sur le langage pour se développer. Il y a un moment de toute pensée où la parole ne vaut plus que comme référence possible à des idées entièrement perdues de vue. Elle joue alors comme procédé mnémonique. Une démonstration mathématique un peu longue requiert elle-même la fixité de l'écrit ; c'est pourquoi on ne saurait en poursuivre de telle en rêve, parce que nous n'y disposerions que d'un tableau imaginaire qui ne garderait pas nos formules, ces formules que nous ne relisons cependant pas à tous les moments, mais auxquelles nous pouvons toujours recourir. Une connaissance qui raisonne s'appuie donc sur les mots ; mais si l'on ne veut pas donner à la signification la nature d'une entité, il faut

(1) Cassirer, *op. cit.*, p. 322.

chercher l'effectuation du rapport séméiologique dans la création de l'expression, aux fins que nous venons de déterminer, non dans celle du sens. On peut craindre dès lors que la *Wesenschau*, appliquée tout au moins aux faits de langage, ne perde jusqu'à sa raison d'être, et que les difficultés de la théorie de la connaissance, rapports de l'image et de l'idée, de l'idée et du jugement, problèmes d'adéquation comportant les valeurs du vrai et du faux, rôle et nature de l'évidence, n'en soient pas résolues. On n'aperçoit même pas la contribution que la séméiologie pourrait porter aux questions de la vérité et de l'erreur. On se demande quel gage la phénoménologie pourra elle-même donner de la vérité de ses inférences, et si elle pourra nous garantir autre chose que la sincérité de ses descriptions. En somme, M. Husserl prétendait déplacer les problèmes de l'adéquation, de l'évidence et de la vérité pour en faire l'adéquation, l'évidence et la vérité du sens de nos paroles. Mais cela ne se peut que si l'on fait de la signification une faculté, et si l'on accroît les difficultés du kantisme, en faisant intervenir dans la connaissance une forme *a priori* de la signification (1).

Le langage ne sera jamais qu'un instrument de la pensée ; mais il peut être un instrument rebelle, et la réaction même qu'il provoque sur le cours de nos idées oblige le théoricien de la connaissance à le prendre en considération. Il n'aide l'intuition réalisante que par une évocation imaginative ; quand il la dessert, il devient cause d'inadéquation. Il n'est jamais un facteur de l'acte par lequel nous créons le sens. Mais puisqu'un formulaire peut agir, par ses exigences, sur le cours même de la pensée, nous devons maintenant considérer le schème où se rencontrent, avec les mots qui composent le discours, l'intuition sensible et la connaissance logique, faite de concepts, de jugements et de raisonnements.

(1) A ce propos, M. Vendryes écrit très justement : « Il est faux de considérer le langage comme une entité idéale évoluant indépendamment des hommes et poursuivant ses fins propres. » *Le langage*, p. 420.

CHAPITRE III

Le Discours et la Langue

- a)* La parole comme signifiant sonore ; comparaison avec les autres systèmes de notation ; *b)* La langue. C'est le discours sans la parole. — Elle a la nature d'une institution sociale. Contribution de la sociologie au problème de la signification ; *c)* Les deux éléments de la langue : le vocabulaire et la syntaxe. — Comment les rapports de l'idée et du mot, du jugement et de la phrase, constituent des rapports séméiologiques différents. — Étude de la dénomination.

C'est un fait à prendre comme tel que le langage est oral, et qu'il doit par suite se plier aux exigences de la parole. Cela est vrai même du langage des sourds-muets, puisqu'il a été construit par des « entendants » au moyen de correspondances qui en font un symbolisme du second degré.

Or un signifiant comme la parole se déploie sur une seule ligne ; un signifiant visuel disposait de plusieurs dimensions et pouvait représenter dans un même temps une simultanéité. C'est pourquoi la notation musicale peut figurer l'harmonie. Le signifié est ici sonore, pour un signifiant visuel. Il ne faut pas objecter que la musique est complexe, et que les accords sont sensibles à l'oreille jusque dans leur composition : la voix humaine est unilinéaire, et pour créer de l'harmonie dans le chant, il faut plusieurs voix ; le chant choral peut seul y parvenir.

La parole humaine se déroule donc dans le temps, et elle n'a qu'une dimension. Il y a là un phénomène remarquable, dont dépend, comme le dit de Saussure,

tout le mécanisme de la langue (1). Nous ajouterons que la technique même de la pensée doit composer avec ces exigences, comme d'ailleurs avec toutes les conditions matérielles de l'expression, telle l'organisation physiologique de la phonation. De nombreuses contingences du rapport logico-grammatical devront être expliquées ainsi, par la nécessité où nous sommes de développer dans le temps, psychologiquement et par le langage, une pensée en droit intemporelle.

Les sons de la parole se succèdent avec une vitesse inégale, mais limitée et variable avec les individus. Elle ne peut pas dépasser le temps au moins nécessaire à l'émission. Il y a des raccourcis de l'articulation, comme il y en a de la lecture visuelle ; ils sont généralement commandés par la rapidité de la pensée ou de la compréhension. Or ce signifié qu'on appelle une pensée est psychologiquement temporel et unilinéaire, comme le signifiant sonore ; mais il est logiquement intemporel et complexe, si bien qu'on ne peut parler d'un mouvement effectif des idées qu'en considération de la nature psychologique de la connaissance. On doit admettre que ce mouvement est plus rapide que celui des mots, puisqu'il nous oblige à en précipiter le débit. Le signifiant constitue donc pour la pensée une retenue et une gêne. Tous les orateurs ont constaté que certaines de leurs idées leur échappaient, et les écrivains doivent se fier à leur mémoire pour fixer avec la lenteur de l'écriture même très abrégée la phrase, dont les éléments se sont produits avec une telle rapidité qu'on pouvait les croire simultanés. Ils ne l'étaient point, cependant, puisque c'étaient encore des éléments de langage. En vérité tout se passe ici dans le domaine de la représentation et dans celui de l'expression verbale. S'il y a rivalité, c'est entre deux ordres d'actes psychologiques : la vision mentale des mots, qui est une ébauche d'émis-

(1) De Saussure, *Linguistique Générale*, p. 103.

sion, et l'émission effective, parlée ou écrite. Le mouvement plus rapide des idées est encore un mouvement de l'expression et il indique seulement que le langage intérieur, fait d'images verbales, non de mots prononcés, est plus prompt que le langage émis. Il emprunte des raccourcis, et procède, lorsque la méditation n'est point paresseuse, par abréviations et par sauts. Il n'exprime donc que des pensées incomplètes et se contente souvent d'un sentiment confus de la liaison, laquelle ne se pense clairement que lorsqu'elle s'exprime dans le discours achevé (celui qui prend la fixité de l'écrit). Il convenait donc de s'entendre sur le sens de ces mots : le mouvement des idées. On pouvait comparer entre elles deux vitesses, mais non point une durée avec ce qui, dans l'hypothèse d'une pensée pure, n'eût point comporté de durée.

Les conditions psychologiques et matérielles d'un discours qui se développe, association, mémoire, attention, connexions sensitivo-motrices, parole, pèsent sur l'intention de signification, et, par elle, sur la connaissance. Elles déterminent la pensée discursive, non pas en tant que pensée, mais comme exprimée par la parole.

Nous développons notre pensée dans le temps parce que nous ne pouvons faire autrement et parce que nous n'avons pas l'intuition intellectuelle qui en présenterait simultanément et comme en dehors du temps tous les éléments avec leur ordonnance. « Concevoir, dit M. Bergson, est un pis aller dans les cas où l'on ne peut pas percevoir, et raisonner ne s'impose que dans la mesure où l'on doit combler les vides de la perception externe ou interne, et en étendre la portée... Les conceptions les plus ingénieusement assemblées, et les raisonnements les plus savamment échafaudés s'écroulent comme des châteaux de cartes le jour où un fait — un seul fait réellement aperçu, — vient heurter ces conceptions et ces raisonnements. Il n'y a d'ailleurs pas un métaphysicien, pas un théologien, qui ne soit prêt à affirmer qu'un être parfait est celui qui connaît toutes choses

intuitivement sans avoir à passer par l'intermédiaire du raisonnement, de l'abstraction, ni de la généralisation (1). » On sait aussi que pour M. Bergson le sens du discours apparaît en bloc (2), en conséquence de la simultanéité des éléments de la pensée. La phrase a une unité de sens en elle-même, qui n'est point une unité sensible ou matérielle, et les premiers mots sont depuis longtemps dans le non-être quand on prononce les derniers. Nous pouvons déjà pressentir qu'il faudra mettre tout le discours en face de la pensée, et se défier des correspondances de détail que l'on pourrait être tenté de poser entre eux.

Nous devons donc étudier maintenant le rapport de ce signifiant et de ce signifié, qui forment une nouvelle unité séméiologique. Le schème *image* — *idée* — *mot* est trop simple pour en rendre la complexité. Il n'implique que le moindre des rapports séméiologiques engagés dans le langage, le rapport du mot et de l'idée, c'est-à-dire tout simplement, la dénomination.

Avec le discours apparaissent, sinon des formes de pensées originales (elles étaient contenues en puissance dans la connaissance prélinguistique), du moins des formes nouvelles d'expression, comportant des conditions d'adéquation spéciales. Ce sont ces formes que l'on a engagées un peu hâtivement dans la question des rapports de la pensée et du langage, sans confronter le langage avec les autres systèmes de signes, ni les intentions du langage avec les autres intentions de signification.

L'expression verbale de la connaissance est le terme d'un long développement, et il a fallu bien des étapes pour arriver à se donner un outil aussi subtil qu'une grammaire ; mais on conçoit qu'on ait pu passer continuellement de la compréhension par signes aux procédés rudimentaires d'expression, puis aux langues les plus

(1) Bergson, *La perception du changement* (Oxford, 1911), p. 5.

(2) Voir *Le matérialisme actuel*, Ch. II, de M. Bergson (sur l'âme et le corps), pp. 42 et sqq.

évoluées. Cela ne serait pas, d'abord, sans un organe infiniment mobile, le cerveau, comportant un dispositif moteur d'une extrême souplesse. Il n'est pas question de savoir ici si la nature nous a donné tout justement l'appareil du langage, ou si l'on peut expliquer la parole par une différenciation de la fonction cérébrale, comme fait l'école russe de Pavlov quand elle l'explique par un jeu des réflexes conditionnels. Le prétendu langage naturel, qui se ramenait à l'expression des émotions, a pu préparer le langage conventionnel dans la mesure où il a été compris, mais il lui manque l'intention de signification pour qu'il soit en réalité un langage.

Le discours est composé de signes volontairement utilisés et dans une certaine mesure choisis comme procédés d'expression. Il est, d'après Aristote, significatif par convention (*κατὰ συνθήκην*) (1). Il fallait un système souple, une combinatoire permettant de reproduire les différences, en nombre infini, de nos idées ; rien n'y convenait mieux que les « paroles ailées » dont a parlé Homère.

Les produits de la pensée logique sont des concepts, des jugements et des raisonnements, et le langage a effectivement pour but de les exprimer. C'est par là que le discours diffère des systèmes de signes qui, comme la notation musicale, doivent évoquer de la représentation (2). Il y a à la base de la musique un symbolisme

(1) Arist., II. ἔργ. II, 4.

(2) La musique diffère par la nature de sa notation, non seulement de la pensée exprimée mais encore des arts plastiques. On dit bien d'un tableau qu'il « représente » par exemple une nature morte (copiée, ou imitée, ou imaginée librement). Mais les éléments de la peinture ou de la sculpture sont eux-mêmes pris dans la nature, sans qu'il puisse être question ici, à proprement parler, de langage.

On pourrait créer une notation des couleurs et des formes faite d'une matière qui leur serait hétérogène. En fait, quand on veut simplement évoquer des impressions visuelles, on se sert, comme le narrateur ou le poète, du langage courant ; on décrit ainsi les spectacles de la nature ou les œuvres d'art. On parle alors, par métaphore, de touches exactes ou de notation fidèle. Mais la description littéraire n'est pas à la nature ou aux arts plastiques, comme la notation sonore à la musique. Le but qu'elle poursuit est l'évocation imaginative directe. On peut encore considérer comme notation

réfléchi et volontaire, mais ce symbolisme n'a point pour fin de suivre les contours d'une pensée (sinon de ce qu'on appelle, mais seulement par métaphore, la pensée musicale) (1).

Mais le discours, en dehors de la fin esthétique que lui donnent les poètes, qui sont des ciseleurs de mots, a pour but d'évoquer de la pensée. Dès qu'il existe, ce procédé d'expression se surajoute aux autres : on pense en mots et en phrases, et la connaissance devient un langage intérieur. La complication est telle que le formulaire de la science s'exposera lui-même dans la langue commune, au point que les valeurs grammaticales se

l'esquisse d'un dessin ou d'un tableau. Mais l'esquisse en est la réalisation partielle. La notation n'est alors que l'ébauche ou la copie (à l'échelle près). Mais la musique a un langage réel, et elle procède vraiment par symbolisme, puisqu'elle évoque l'ordonnance des sons par une écriture appropriée.

En somme on invente ou on reproduit avec des images visuelles un spectacle visuel, mais on « exécute » un morceau de musique, ce qui veut dire que l'on effectue la signification d'une partition écrite. C'est pourquoi la musique intéresse la séméiologie beaucoup plus directement que les arts plastiques.

(1) On ne peut en effet parler que par métaphore de la « pensée musicale », parce que la musique ne nous transporte pas dans le monde de l'ordonnance conceptuelle. Elle se meut dans le plan de la représentation, et dans un ordre des sons qui est un pur produit de l'imagination humaine. Mais elle n'est point représentative. Elle est née le jour où les hommes ont donné aux sons et à leurs combinaisons une certaine valeur affective qui s'est plus tard transformée en valeur esthétique.

Tout s'y passe sur le plan de la synthèse intuitive. Comprendre la musique, c'est savoir vivre dans ce monde des sons affecté de valeurs esthétiques. Ce n'est point compréhension intellectuelle.

Sans doute, la musique organise les sons suivant les règles de l'harmonie. Mais les lois physiques de l'harmonie ne sont point son domaine ; elles appartiennent à l'acoustique. La musique comme tous les arts ne dépend de la science que dans la mesure où elle comporte une technique. Il faut bien que les combinaisons qu'elle présente aient été des possibles, quoique, en dehors de l'art humain, on ne les ait point trouvées réalisées comme telles dans la nature. La science en traite comme de concepts et elle décrit leur structure. De même, s'il y a des moments dans la composition musicale où l'artiste *vit* dans le monde des sons, et qui sont proprement les moments d'inspiration, il en est d'autres où il pense cette composition musicale en concepts, où il compte des intervalles, où il applique délibérément les lois de l'harmonie. Mais ce qui fait la musique c'est tout autre chose, à savoir la valeur esthétique de l'ordonnance (non sa pensée conceptuelle).

Joindre ensuite l'évocation à l'impression musicale, c'est se disposer à penser à l'occasion d'une mélodie, ou d'une symphonie ; mais ce n'est point penser *musicalement*.

retrouveront dans le langage du mathématicien : le jugement algébrique, passant par la grammaire, comportera des sujets, des verbes et des compléments qui n'interviendront d'ailleurs aucunement dans son sens. D'ailleurs il existe de nombreux systèmes de signalisation qui sont ou de simples abréviations ou des procédés directs d'évocation, un code maritime, une convention télégraphique, etc... On peut déclancher une attaque au moyen d'un signal, dire avec un seul geste : « Allez ! » ou même « : Allongez le tir. » Le langage étant tout à fait conventionnel, n'importe quelle clé peut être prise. A ce point de vue la plus merveilleuse invention humaine a été l'écriture qui avait pour fin la notation de la parole. Ce signifiant visuel n'a pas eu d'influence directe sur la pensée, parce qu'il n'était qu'un signifiant du deuxième degré (1). Mais lorsque l'écriture a pris d'autres fins que celles de noter le discours, quand elle a voulu par exemple souligner les accords dans la phrase par des procédés de pure graphie, suivant des conceptions qui n'étaient point toujours justifiées, elle est devenue une source de réels dangers, et un embarras légitimement redouté des linguistes. Il y a certainement plus de fidélité dans la notation musicale.

L'écriture étant constituée, on pourra construire le Morse, ou les conventions sténographiques, que d'ailleurs on tend de plus en plus à modeler sur le son. En dernière analyse, tous ces systèmes dérivés de notation d'idées devront être rapportés à la parole.

Le discours est le corrélatif primitif de la pensée, le seul spontané et total, parce qu'il donne ce que ne donne pas l'exposition scientifique, et ce à quoi elle est indifférente, à savoir la pensée avec son ton affectif et avec les nuances qu'elle requiert dès que l'esprit de

(1) L'écriture paraîtrait correspondre plus fidèlement que la parole à la notation musicale ; mais elle n'est elle-même qu'une figuration de la parole ; et comme elle reproduit un signifiant sonore, elle ne peut évoquer que successivement, non simultanément.

finesse entre en jeu. Il est le langage de l'art, de la méditation et de la vie plus que la science. Mais sous ce revêtement la pensée se retrouve-t-elle exactement ? La perfection de l'adéquation que réalise l'expression mathématique a-t-elle son équivalent dans le discours ? Quelle correspondance peut-on attendre d'une parole et d'une pensée, quel parallélisme entre le développement des idées dans la connaissance et le mouvement des mots dans le langage ? Comment ce que je veux dire se rapporte-t-il à la manière dont je le dis ? C'est ici que nous allons voir se multiplier les difficultés et naître les problèmes que nous avons dessein de poser et de résoudre dans notre étude.

Sans doute, l'idéal de l'adéquation de la pensée et de son expression est toujours sous-entendu à l'usage du langage. La contingence est dans l'effectuation, non dans l'intention de la signification. Elle n'est surtout pas dans l'intention générale de penser au moyen de signes. La logique est immanente au discours, et lui crée comme une sorte de finalité intellectuelle. Mais ce rapport, on ne peut le poser qu'entre la pensée et le discours intégral, le discours avec toutes ses ressources, dont le but est évidemment de rendre la totalité d'un sens. Et comme dans le sens il faut comprendre les valeurs, il faut noter dans l'expression les nuances affectives. C'est surtout affaire de style, du moins quand le style n'est point un vain ornement et ne répond pas à un souci de plate rhétorique. Nous ne contesterons pas qu'il puisse y avoir parfois « plus de pensée dans un style que dans un algorithme, plus de vérité dans un mot saisissant que dans une explication savante, bref une autre transparence que celle de la caractéristique purifiante (1) ». En vérité le formulaire n'était que le langage adéquat des sciences exactes. Il peut arriver quelquefois

(1) J. Paliard, *Études philosophiques*, juin 1929, p. 26. Réponse à une communication que nous avons faite à la Société Philosophique du Sud-Est.

que la logique trouve son compte au désordre apparent du langage, quand le style devient la revanche du sens contre la forme, quand le penseur s'est fait une syntaxe personnelle remédiant aux déficiences de la syntaxe commune. La véritable éloquence se moque de l'éloquence, c'est-à-dire des règles de la rhétorique. Elle porte son ordre en elle-même. Le mauvais style brise souvent l'ordre d'une pensée ; mais il arrive inversement que la composition du discours soit commandée avec une brutalité expressive par le développement des idées comme dans les *Pensées* de Pascal : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » C'est ainsi que s'expliquent souvent, par une influence de la logique, les anacoluthes et tous les changements inattendus de la construction. On voit enfin l'esprit imposer par les procédés du geste et de l'accentuation le sens véritable des mots que la grammaire oblige à couler dans des formes convenues, ne donnant pas les valeurs logiques véritables. Il peut arriver par exemple que les prédicats grammaticaux ne soient pas les prédicats réels, comme dans cette phrase : *Je n'ai pas vu Paul, mais Pierre est venu*, où *Pierre* n'a que grammaticalement la nature d'un sujet, — ou encore cette autre phrase dans laquelle la négation est l'objet véritable de l'énonciation : *Il ne viendra pas !* Ainsi le discours s'est absorbé la mimique et l'accent. Il ne faudra donc pas appeler grammaire la syntaxe capricieuse d'un auteur, ni nos habitudes de langage, nos formes accoutumées, mais personnelles de construction ou d'accord. « Le style c'est l'homme même. » Chaque penseur a sa syntaxe, qui n'est pas la syntaxe commune ; ses inversions, sa manière de poser les prédicats, de mettre en relief les sommets de sa pensée. Pour apprendre la perfection de l'élocution, il faudra s'inspirer de l'exemple des grands écrivains et comprendre leurs aspirations, beaucoup plus que leur emprunter leurs tournures. C'est affaire d'art bien plus que de science.

Or, sous le discours, il y a la langue, et dans la langue la grammaire, un remarquable système, à la fois théorique et pratique, de formes d'expressions. La langue ne nous appartient plus : nous ne l'avons pas façonnée à notre gré. C'est une institution que nous avons trouvée préformée à notre naissance, et dans laquelle s'est faite notre éducation. Il faut l'abstraire de la parole, comme un schème qui n'a pas de sens par lui-même, mais qui est un instrument de la signification. Elle est, dit de Saussure, « le langage moins la parole (1) ». Elle forme un système synchronique qui a ses lois ; les plus remarquables de ces lois, exprimant son ordonnance interne, sont celles de la grammaire.

On doit considérer la langue à plusieurs points de vue.

Psychologiquement, elle est faite d'habitudes au moyen desquelles nous comprenons et parvenons à nous faire comprendre.

Physiologiquement, elle a pour support un ensemble de dispositions motrices montées dans le cerveau, et constamment à notre service. On s'est étonné que rien du langage ne passe par hérédité d'une génération à l'autre. Il y a dans cette façon de poser la question un malentendu : pour qu'il y ait langage, il ne suffit pas de pouvoir émettre de la voix ; il faut qu'il y ait compréhension de sens, donc développement de l'intelligence. On ne conçoit pas, sur les données de la psychologie moderne, un individu qui manifesterait en naissant, de quelque façon que ce soit, l'activité de langage, car il faudrait qu'il pense effectivement, avant même que d'avoir une expérience. De Bonald, qui identifiait la raison et le verbe dans une même révélation de la divinité, reconnaissait cependant pour l'un et l'autre la nécessité d'une éducation.

Enfin, nous plaçant au point de vue de la sociologie, nous considérerons dans la langue une forme de l'obliga-

(1) De Saussure, *Linguistique Générale*, p. 112.

tion et une manifestation des mœurs. « Elle est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer, ni la modifier. Elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté (1). »

La langue est une institution. Il appartient à la sociologie de nous éclairer sur sa nature, et de traiter le problème décisif de la grammaire générale. Nous n'avons pas à raviver ici le célèbre débat qui s'est élevé, dans l'école même de Durkheim, entre rationalistes et empiristes (2). En fait le rationalisme de Durkheim ne l'a point conduit à une philosophie de l'histoire, et l'on peut conjecturer qu'il admettait implicitement (3) des langues irréductibles, plutôt qu'une langue universelle, qu'il eût fallu supposer soit à l'origine, soit au terme de l'évolution sociale. Mais il importe davantage d'évoquer le conflit du psychologisme et du sociologisme qui n'a point cessé de préoccuper tous les penseurs de

(1) *Ibid.*, p. 31.

(2) La sociologie est, ou bien comme pour A. Comte et pour Durkheim, un idéal où toute activité se trouve préformée, ou, comme pour Lévy-Bruhl, une simple réalité historique. Selon qu'on s'attache à l'un ou à l'autre aspect, la sociologie est soit organisante pour la connaissance, soit au contraire raison des diversités.

(3) On eût désiré posséder la théorie sociologique du langage qui eût servi à étayer la théorie sociologique de la connaissance ; mais l'école de Durkheim ne l'a point donnée. On ne peut se contenter de quelques remarques éparses d'où il ressort, par exemple, que les noms par lesquels nous désignons les familles et les classes logiques sont ceux qui servaient à marquer, dans les tribus primitives, les liens de parenté. (Voir Durkheim et Mauss, *Année soc.*, t. VI « les classifications primitives ».) Les travaux de Durkheim, si riches par ailleurs, n'ont pas beaucoup aidé à sortir des considérations générales sur la nature sociale du langage. Ce sont des linguistes, en particulier MM. Meillet, et Vendryes qui tiennent la rubrique *langage* dans l'*année sociologique* ou qui traitent de l'*homo loquens* dans une Bibliothèque de Synthèse historique au cours d'une étude générale de l'évolution de l'humanité. (*Le langage*, par J. Vendryes.) L'information n'en est que plus sûre. On connaît cependant les scrupules de ces deux savants qui se garderaient l'un et l'autre de mêler à leurs études positives des considérations de philosophie, même sociale. (Sur la méfiance de la linguistique à l'égard des théories, voir les paroles de M. Vendryes à la société française de philosophie, *Bulletin de la soc. fr. de philosophie*, 1912, pp. 69 à 71.)

La leçon d'ouverture au Collège de France du cours de M. Meillet (*Revue bleue*, 1906) peut être considérée comme le manifeste de la méthode sociologique appliquée aux faits de langage.

l'école, et d'où pourra sortir un certain éclaircissement des rapports de la logique et du langage.

Une influence sociale s'exerce incontestablement sur notre connaissance ; nous pensons dans des formes que nous n'avons pas créées, et qui nous ont été imposées par l'éducation. On peut même conjecturer que le langage ne se serait pas formé sans le commerce humain, commerce des idées et des sentiments, plus encore que des produits ou des services, et que les besoins de la vie sociale ont été pour l'individu la première occasion de penser. On dira que la parole était déjà nécessaire pour raisonner, donc pour vivre, et que l'homme, par conséquent, n'aurait pu s'en passer. La conscience prélinguistique nous a paru manifester déjà l'intention de signification. Mais on admettra volontiers que la connaissance serait restée très rudimentaire, comme d'ailleurs nos besoins, si nous avions vécu hors de toute société. La pensée a trouvé dans la possession du langage, qui était pour l'individu un legs social, une occasion remarquable de se développer. Toutes les démonstrations qui tendent à prouver que les trois évolutions de l'intelligence, du langage et de la vie sociale sont parallèles, sont inattaquables, et il n'y a rien à reprendre, par exemple, à ces paroles de M. Goblot : « *Démonstration, réfutation, discussion, objection*, tous ces termes trahissent le caractère sociologique de la logique. *Convaincre*, c'est triompher d'un adversaire, c'est une contrainte exercée par une intelligence sur une autre. La logique apparaît historiquement sous la forme sociale du *dialogue* et prend le nom de *dialectique*. Elle se présente comme une espèce d'un art plus général, éminemment social, et même politique, l'art de persuader, de produire la conviction ou la croyance (1). »

Ainsi il serait vain de ne pas tenir compte de toutes manières du langage lorsqu'on fait la théorie de la

(1) Goblot, *Logique*, p. 37.

connaissance. Toutes les philosophies modernes font plus ou moins de concessions à l'idée qu'en ne pense pas sans des mots et sans une grammaire, donc sans la société. Selon M. Bergson, il n'y a point de catégorie qui ne vienne du langage, et qui ne soit l'œuvre de la collaboration d'un groupe. Mais qu'est-ce qui parle en nous ? Est-ce nous qui nous donnons le moyen de développer nos germes de connaissance ? M. Mauss a reconnu que la sociologie ne pouvait rendre compte de la notion d'activité symbolique, et qu'elle l'empruntait à la psychologie. Durkheim lui-même acceptait des germes individuels de rationalité : « Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait rien dans les représentations empiriques qui annonce les représentations rationnelles, ni qu'il n'y ait rien dans l'individu qui ne puisse être regardé comme l'annonce de la vie sociale. Si l'expérience était complètement étrangère à tout ce qui est rationnel, la raison ne pourrait pas s'y appliquer ; de même si la nature psychique de l'individu était absolument réfractaire à la vie sociale, la société serait impossible. Une analyse complète des catégories devrait donc rechercher jusque dans la conscience individuelle ces germes de rationalité (1). » Appliquons ce raisonnement au langage, Sous le langage, qui est automatisme, on reconnaît une activité irréductible qui fait irruption. La considération du langage nous oblige certes à écarter nettement le solipsisme absolu et l'idéalisme, mais la sociologie ne peut pas expliquer l'intention de signification. Comme dit M. Delacroix : « Toute la psychologie reparaît ici pour l'assimilation de la tradition, comme pour sa continuation et pour sa réforme (2)... » « La société multiplie l'intelligence humaine et ses œuvres, elle ne les crée point (3). » La résistance à l'obligation sociale, l'usage

(1) Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 22, note 2.

(2) Delacroix, *Le langage et la pensée*, p. 80.

(3) *Ibid.*, p. 93.

intelligent des règles, qui fait qu'on les plie à ses desseins, la revanche du sens sur la forme sont les manifestations d'un individualisme qui n'est autre chose que l'esprit critique.

En somme la société offre à l'individu avec cette belle institution qu'est une langue la possibilité de penser, si, comme nous avons essayé de l'établir plus haut, il n'y a point de déduction convenable sans un régime de signes. Mais il en sera de ces formes grammaticales toutes montées comme des catégories que l'on prend dans les mots : ceux-ci peuvent ne correspondre qu'à la partie la plus banale et la plus impersonnelle d'une pensée, puisqu'ils sont à l'usage de tous. Il faut se défier même de la facilité des manipulations que permet le langage. *Rien ne me garantit que les formes de langage expliquées par l'ethnographie et rapportées à des formes primitives de croyance répondront aux besoins de la pensée scientifique. Tout laisse croire au contraire que les préjugés sur lesquels a pu se construire une grammaire, comme l'animisme, qui a certainement inspiré le verbe, ou l'anthropomorphisme, qui est au fond de la conception du sujet, seront des dangers pour la connaissance rationnelle.* La doctrine de l'intention de signification a toujours pour objet de nous ramener au sens réel.

« Le langage, qui est le fait social par excellence, résulte des contacts sociaux. Il est devenu un des liens les plus forts qui unissent les sociétés, et il a dû son développement à l'existence d'un groupement social (1). » C'est ainsi que s'exprime très justement M. Vendryes. Mais c'est précisément pour cela que nous nous défierons du langage ; et nous plaçant au point de vue de la séméiologie, nous déterminerons d'abord les préjugés généraux qui peuvent naître de la position sociologique du problème. On peut prendre de l'obligation sociale pour de la nécessité logique et l'impersonnalité de la

(1) Vendryes, *Le langage*, p. 13.

langue pour l'objectivité de la pensée. La connaissance rencontre un obstacle dans la formule, c'est-à-dire dans d'usage de la langue.

Mais si les formes du langage ne sont que l'instrument d'une pensée reconnue indépendante, si la science n'est sociale que parce qu'elle est le produit d'une collaboration universelle dans laquelle chaque savant aura eu son rôle, on expliquera aisément les résistances et les inadéquations. On reconnaîtra, sous le convenu des paroles, ce qu'il peut y avoir de personnel dans un style ou dans une construction, dans un poème ou dans une démonstration de mathématicien. La langue est bien la meilleure ou la pire des choses. On ne penserait pas sans elle, et elle est cependant toujours prête à trahir la pensée.

On est porté, du fait que l'on suspend à la société à la fois la pensée et le langage, à des solutions trop rapides et souvent illusoirs du problème de leur adéquation. C'est la finalité intellectuelle du discours qu'il fallait considérer, et non point sa fonction sociale. La sociologie ne sert plus alors à traiter la question. Elle doit modestement l'abandonner, à moins cependant qu'elle n'affiche la prétention de donner la solution générale du problème de la connaissance. Mais elle cesse alors d'être une science pour devenir une philosophie. S'il est légitime d'en attendre des informations positives, nous n'avons que faire des vues *a priori* qu'elle pourrait nous offrir sur le problème de la grammaire générale.

Il convient de s'entendre quand on parle d'un aspect social de la pensée ; il faut faire une différence entre parler socialement et penser socialement, ce qui est la forme habituelle du préjugé. La théorie de la connaissance ne peut donner pour support à la science, de quelque façon que ce soit, la société, mais le moi, unité de l'aperception. Donc soutenir que la science est sociale, c'est une proposition aussi équivoque que si l'on disait d'un spectacle de la nature qu'il est social, parce qu'il

peut être commun à plusieurs hommes. La langue est une institution (1), mais elle n'est pas la pensée. Elle ne suffit même pas à en constituer l'expression, puisqu'elle est abstraite. Elle est faite de mots, qui sont la monnaie au moyen de laquelle on échange des idées, et d'une grammaire. Elle n'est que la forme du discours. Il appartient à la linguistique de nous apprendre si les grammaires sont particulières aux différents peuples, ou si elles comportent un certain nombre d'éléments universels. Sur ce point la sociologie peut attendre de la linguistique un éclaircissement de la nature du fait social, et quelques indications concernant les notions de civilisation et de progrès. La pluralité irréductible des langues pourrait démontrer la discontinuité des formes sociales ; leur unité donnerait un fondement à l'idée générale de civilisation. On ne rencontre guère d'institutions aussi bien définies, c'est-à-dire aussi bien fixées que les langues. Il y a là une matière commode, qui doit pouvoir servir de terme de comparaison pour les autres manifestations de l'obligation sociale. Mais ce serait un sophisme que d'y chercher un renseignement sur la texture de la connaissance.

Si la langue est effectivement reçue et transmise par l'éducation, il faut du moins qu'elle soit assimilée, et elle peut être modifiée. Elle est, pour l'individu qui l'emploie, un instrument dont il use avec originalité, et quelquefois avec indépendance. Ainsi l'influence que la société peut exercer sur la pensée par le langage n'est qu'une influence indirecte. La langue est une forme qui procure de grands avantages, mais qui fait courir de gros risques. Il faut lui rapporter les revanches possibles du mot sur l'idée et de la grammaire sur le jugement.

(1) Nous prenons ce terme dans le sens que lui donnent MM. Fauconnet et Mauss dans l'article : *Sociologie* de la grande Encyclopédie.

*
* *

Il avait fallu, pour découvrir la langue, éliminer les contingences du discours. Pour trouver la logique, il faudra éliminer les contingences de la langue. Cette recherche conduira-t-elle à une sorte d'invariant universel, à quelque chose comme une grammaire pure, plus abstraite encore que les grammaires réelles ? Restera-t-il enfin au fond du creuset quelque chose de permanent qui pourra sembler, dans le rapport de signification, adéquat à la forme de la pensée ?

Nous tenterons d'abord de dégager la logique de tout l'accidentel que le langage tient de son origine sociale et de son usage pratique. Nous contaterons, sans nous y arrêter davantage, la contingence naturelle du choix de l'expression. Le rapport symbolique est toujours une association de choses hétérogènes, ici une conception et un mot, un jugement et une phrase. L'induction épicurienne constatait, de la même façon, des rapports d'événements, dont elle ne pouvait pas donner une justification rationnelle, parce que la succession de deux faits purs, ou de deux événements purs, même réglée par la loi, est une association de choses dissemblables. La pensée y va d'un *ἕτερον* à un *ἕτερον*. La causalité laissera toujours distinctes les choses qu'elle unit. La chaleur n'est pas dans la dilatation comme l'égalité des rayons est dans la définition du cercle, c'est-à-dire comme la conséquence est dans le principe. Il y a donc toujours de la contingence dans le rapport de signification. Mais ce qui nous intéresse ici c'est la destination du signe : « Sans doute, dit de Saussure, on ne voit pas bien à quoi serviraient les mouvements phonatoires si la langue n'existait pas ; mais ils ne la constituent pas (1). »

Nous éliminerons donc dans l'étude de ce rapport la phonétique qui rapporte à la physiologie les variations

(1) De Saussure, *Linguistique Générale*, p. 56.

de la forme du mot, la sémantique, qui explique les changements de signification soit par des lois sociologiques, soit par les lois psychologiques de l'imitation, de l'analogie ou de l'habitude, et enfin la stylistique, pour les concessions qu'elle fait à l'esthétique, ou à la mode, ou aux exigences de la rhétorique ; ou plutôt nous ne les considérerons que si l'occasion nous est donnée de constater en elles des facteurs qui détournent le langage de sa destination fondamentale qui est l'expression de la pensée.

Or la langue comporte l'usage de deux rapports séméiologiques qui ne remplissent pas la même fonction : le vocabulaire et la grammaire. Il est assez difficile en fait de les distinguer ; car il est malaisé d'abstraire le vocable des fonctions grammaticales en vue desquelles il existe. Nous allons montrer cependant ce qui légitime et même nécessite cette abstraction. La forme de la pensée est la logique, et la forme du discours la grammaire. La grammaire commençant au moment où un assemblage de mots forme un sens par leurs rapports, on peut dire qu'il n'y a pas de langue sans grammaire. Platon remarquait déjà dans le *Cratyle*, et Aristote répétait dans les *Catégories* que l'usage de la langue suppose l'art d'assembler les mots dans un discours. La langue contient donc des mots isolés et une ordonnance de ces mots qui, sous certaines conditions, en particulier sous la condition essentielle de posséder un sens, constitue une grammaire. Cela fait deux rapports de signification tout à fait différents.

Nous ne nous arrêterons pas au rapport de l'idée et du mot, puisqu'il s'agit pour nous de savoir dans quelle mesure la construction du discours reproduit la structure de la pensée et quel genre de correspondance il y a entre elles. D'ailleurs l'existence du vocabulaire ne soulève pas de problèmes en dehors de ceux qui portent sur la séméiologie en général, à cause de la simplicité du rapport qui s'y trouve engagé et à cause

de sa contingence : employer un mot revient à poser un signe arbitraire en face d'une idée. C'est évidemment le procédé le plus élémentaire qu'utilise le langage, et il est, en droit, antérieur à la composition grammaticale. Mais il ne peut être suffisant pour exprimer une pensée, parce que la pensée commence avec le jugement.

La désignation est la marque du concept ; elle suppose tout au moins une analyse de la représentation.

Le concept s'exprime par un mot ou par un groupe de mots correspondant à une unité conceptuelle, mais ne formant point une phrase. Par suite il n'y a pas de correspondance nécessaire entre les idées et les vocables. Un concept très compliqué peut être exprimé par un seul mot, et il faut souvent plusieurs mots pour exprimer une idée très simple. Il y aurait correspondance terme à terme seulement pour ces concepts qui répondent à de simples images, et dont une intuition indécomposable remplit la pensée (par exemple celle de la pure qualité). Mais dans un seul mot comme *intégrale*, je peux enfermer la pensée de plusieurs ouvrages de mathématique. La désignation étant toujours arbitraire, on peut toujours attacher un mot simple à quelque idée que ce soit. Le mathématicien use généralement de la parenthèse pour délimiter ses concepts : $(A + B)$, mais il dit parfois, pour simplifier ses expressions : « J'appellerai k la quantité comprise entre parenthèses », ou bien il conçoit la totalité indénombrable des opérations possibles sur un système de grandeurs en la désignant par des signes comme ceux de l'intégration ou de la différence. Il n'y a pas autre chose dans la définition nominale : elle est une mise entre parenthèses opérée dans ma connaissance, là où n'est pas posée la relation, mais où il s'agit de termes reliés ; elle est une désignation ; elle peut être le symbole de l'application d'une opération ou de l'imposition d'un schème à un nombre indéfini de cas (telle l'idée générale de chien ou celle de triangle) et c'est à bon droit que la logistique, à cause de cet usage

des mots, a pu comparer le concept à une fonction ; il est toujours une classe et il peut être quelquefois une série.

Dans ces différents cas, nous n'avons pas dépassé la pensée d'un vocabulaire : Un mot est mis en face d'une idée, soit que le simple de la langue soit placé en regard de l'objet le plus simple de la pensée (la désignation étant déjà la marque du concept), soit que nous ayons posé par convention une définition nominale simple pour résumer la complexité d'une idée. La composition conceptuelle est relative ; elle est commandée, sans que nous le soupçonnions toujours, puisque nous prenons si volontiers nos concepts pour des choses, par les besoins du jugement et de la déduction.

Mais les mathématiques ne nous permettraient pas de désigner au moyen d'une seule lettre un jugement (une équation par exemple ou une inéquation) et la grammaire ne nous autorise pas davantage à résumer une proposition en un seul mot. Nous verrons qu'il existe des jugements très simples s'exprimant par une interjection (*hélas*) ou un mot-exclamation, (*l'étoile !...*), voire par un geste de surprise ou de peur ou de désir. Mais ce sont là des formes réfractaires à l'analyse grammaticale, bien qu'elles expriment de la pensée ; il y a plus, derrière ces termes ou ces gestes, que la seule activité conceptuelle. Pour les comprendre il faut dépasser la considération du vocabulaire.

Dans le plus grand nombre des cas, nous joignons au mot des compléments qui en spécifient le sens.

Le concept réel, celui que nous avons dans l'esprit, est évidemment le sens spécifié : *le livre de Pierre, un mal qui répand la terreur*. Les mots composés (et dont à l'usage on perd de vue la composition) nous fournissent des transitions commodes du mot simple au mot complété : *les gendarmes*, ou, en allemand : *Handschuh*. Et comme le concept pourra être dans la phrase nom, adjectif, verbe, voire adverbe ou interjection, au moins dans les langues qui font de telles distinctions, toutes

ces espèces de mots peuvent être complétées. On peut avoir pour désigner le concept verbal, soit des termes simples, soit des termes complexes : *Je chante*, ou : *Je chante une romance*. Inversement tous ces termes, sauf cependant le verbe, peuvent être compléments. Le complément est déjà une fonction grammaticale, puisqu'il fait que plusieurs mots concourent, par leur assemblage, à exprimer un sens total. La manière de le rendre nous importe beaucoup moins ici que sa fonction ; nous n'avons pas à faire encore état des deux grandes formes de la construction grammaticale, l'apposition et la rection, qui ne peuvent intéresser l'étude du rapport séméiologique *in abstracto*.

L'emploi du complément vient d'abord de ce que la langue commune ne peut évidemment pas nous fournir des mots pour chaque idée. Il faudrait alors désigner le plus grand nombre des choses dont on parle par des conventions personnelles, ainsi qu'on donne un prénom à chacun des membres d'une famille. D'ailleurs une langue doit présenter les avantages de tous les systèmes combinatoires et des régimes de permutations.

Elle répond à un principe d'économie et l'idéal serait d'exprimer le plus grand nombre de relations possibles avec le plus petit nombre de mots. La mesure est donnée par l'usage ; c'est lui qui fixe ce qu'il est utile de désigner directement.

Dès lors la correspondance cesse entre les idées et les mots. A un mot répond toujours un concept, celui que fixe la définition du dictionnaire, sans que nous puissions faire exception pour les mots accessoires ; mais à un concept ne répond plus nécessairement un mot. Il serait même vain de chercher un parallélisme entre le groupement grammatical des mots et l'ordonnance intérieure du concept. Le régime ne dessine que très rarement l'architecture de l'idée autour de son élément principal. Pas plus que le mot *lunette* n'évoque par lui-même la définition de la chose qu'il désigne, le mot

composé *gendarme* ne rappelle, par sa composition, le concept correspondant. Et il en est de même du mot complété, surtout quand la combinaison de ce mot et de ses compléments a une valeur générale (*les plantes monocotylédones*). On n'a pas d'autre ressource que de placer en bloc, en face du concept, les mots qui forment par leur ensemble une unité de sens. Inversement la relation, s'exprimant généralement par des termes du vocabulaire, ne préside pas nécessairement à la composition grammaticale. La contingence des désignations est donc toujours une source d'incertitudes. Notre premier contact, encore occasionnel, avec la grammaire, nous fait entrevoir déjà de grosses difficultés dans les rapports de la logique et du langage. Enfin, et c'est là la constatation la plus grave, la généralité du mot et celle de l'idée ne se recouvrent pas, bien que le langage soit la cause d'une certaine universalité que nous donnons à l'idée. C'est par le mot que l'idée générale arrive à reposer sur l'accord des esprits, et sa généralité n'est primitivement fondée que sur cet accord. Les vocables sont d'abord inconsciemment généraux, ou plus exactement il sont indéterminés et prêts à remplir plusieurs usages. Ils peuvent se spécifier en deux sens, en devenant des noms propres ou des noms communs de genres ou d'espèces. Ils deviennent alors des « noms appellatifs ». Mais il n'y a plus nécessairement accord entre la délimitation des mots et celle des idées. On ne crée pas un vocable pour chaque concept, parce qu'il en faudrait alors un nombre indéfini.

Nous apprenons des idées générales en apprenant des mots, et cependant *un acte de pensée isolé n'épuise jamais toute l'étendue de significations que le mot est susceptible de prendre*. C'est dans le contexte que se précise le sens, par un effort de l'esprit qui n'est pas toujours heureux, comme en témoignent les faux sens ou les contre-sens des traductions, et même ceux que l'on peut faire en lisant une page écrite dans la langue

maternelle. L'emploi des compléments a essentiellement pour but, non point de donner les déterminations réelles des idées, mais de suppléer aux déficiences du vocabulaire, et de nous faire user des mots, de façon à éviter l'équivoque. La règle est donc que la généralité du nom a plus d'extension que celle de l'idée. Elle ne comporte d'exception que pour la désignation des qualités élémentaires ; mais alors peut apparaître le danger exactement inverse de la synonymie. L'étude de la synonymie et de l'homonymie, ou plus généralement de la polysémie (plusieurs pensées pour une seule forme verbale) et de la polylexie (plusieurs formes verbales pour une seule pensée) devra guider le logicien dans ce travail de différenciation.

Que le signe ait une valeur générale, c'est une conséquence de son origine sociale et du besoin d'économie inhérent au langage. Cela ne pourrait rien prouver quant à la nature du concept.

Nous n'avons encore considéré qu'un mot dépouillé de formes grammaticales, c'est-à-dire une abstraction. Si ce mot avait une existence réelle et séparée, il aurait la valeur que l'on a longtemps attribuée aux racines. Il faudrait alors le concevoir comme une sorte de hiéroglyphe, ou même comme une marque arbitraire. Sa seule fonction serait d'être élément du langage, c'est-à-dire représentation originale d'une idée au moyen de voix ou d'articulations, et, médiatement, de lettres et de syllabes. C'est une opération préalablement nécessaire, en droit sinon en fait, que de mettre ainsi des signes en face des idées, idées abstraites ou pensées de relations, comme sont en mathématiques, le nombre, la fonction, la limite, la somme ou la différence.

La grammaire elle-même n'est attachée aux mots, que dans la mesure où ils peuvent recevoir un emploi dans la phrase (1). Il faut reconnaître que sans cet

(1) « Le mot résulte de l'association d'un sens donné à un ensemble donné de sons susceptible d'un emploi grammatical donné. » Meillet cité par Vendryes, *Le langage*, p. 105.

emploi ils n'auraient pas de raison d'être. Même, les linguistes ne considèrent plus la racine que comme une abstraction, et comme une sorte de thème phonétique destiné à porter les formes grammaticales (il est vrai que c'est d'un autre côté la seule partie significative du mot). Aussi serait-ce une erreur de considérer le nominatif, dans la déclinaison grecque ou latine, comme le cas de la dénomination et de le prendre pour un mot pur. Il y a de l'artifice à considérer une déclinaison qui serait une chute du nominatif dans des cas « obliques ». *Dominus* et *domini* sont des mots distincts, non point par le concept qu'ils évoquent, mais par les fonctions grammaticales différentes qu'ils peuvent remplir. La grammaire entre donc déjà dans la composition du mot, ou détermine tout au moins sa place quand la fonction n'en est pas autrement indiquée. Elle vient même en aide au lexique pour lui permettre des simplifications, des groupements, et par exemple pour signaler dans le vocabulaire des variations autour de thèmes communs : *chanterais*, *chanteriez*, *chantera*, *eût chanté*, ce que l'on appelle une conjugaison ; *dominus*, *dominum*, *domini*, *domino*, ce qu'on appelle une déclinaison.

Ces mots portent avec eux des morphèmes, qui semblent être des formes évoluées de mots-préfixes et de mots-suffixes, qui avaient été d'abord des compléments. Il y a des langues qui n'ont guère qu'une syntaxe de position. Mais le mot est toujours adapté à un usage grammatical ; il contient, avec une désignation, la possibilité de son emploi dans la phrase. Inversement une désinence, comme d'ailleurs une préposition, n'est jamais entièrement vide de sens, puisqu'elle peut être la marque d'un temps ou d'un lieu... ; les mots dits accessoires interviennent eux-mêmes comme signes de concepts, et leur valeur de signification, dès que la composition du discours devient sporadique, importe d'autant plus qu'il y a alors déficience de la fonction grammaticale. Des phrases, grammaticalement indépendantes peuvent être

reliées par le sens : *Veni, vidi, vici* ; les formules de liaison que l'on insérerait entre ces propositions n'entreraient dans la pensée que par leur sens conceptuel.

Si donc la grammaire est attachée aux mots, ce n'est pas en tant que le mot suppose derrière lui une organisation conceptuelle dont il est en bloc le signe : c'est en tant qu'on peut comparer entre eux les termes du vocabulaire pour en user dans le discours. Nous voici donc amenés à considérer le deuxième rapport séméiologique qui sert à définir la langue, le rapport logico-grammatical.

CHAPITRE IV

Le rapport logico-grammatical

§ 1. — NATURE ET RÔLE DE LA GRAMMAIRE

De l'idée de catégorie grammaticale. — Les fonctions et les morphèmes. — Les parties du discours.

Un philosophe danois du XVIII^e siècle, Højsgaard, cité par Höffding dans une étude célèbre sur *la base psychologique de la logique*, écrivait : « On considère un mot ou un discours grammaticalement quand on ne regarde pas tant les choses comprises par les mots que les mots eux-mêmes, leur ordonnance et leurs cas, ainsi que leurs relations ou indépendances mutuelles. Un philosophe au contraire ne considère que les choses rappelées par les mots (1). » La grammaire en effet est le système de relations qui unit les mots dans le discours. Elle est dans son genre une combinatoire ; mais ce qu'elle combine, ce ne sont pas les idées, comme la caractéristique que voulait réaliser Leibniz, ce sont des mots.

Tout y est solidaire : le système tout entier est engagé dans le moindre fait de langage, en apparence isolé. Le rôle des outils grammaticaux est de constituer, avec tous les éléments du discours, un ensemble organique. Il suffira de penser ici aux classificateurs, en particulier au genre et au nombre. De Saussure définit la grammaire comme une syntagme. Elle est l'architecture

(1) *Revue Philosophique*, 1901, t. II, p. 502, note 1.

du discours, et, du même coup, elle en est la légalité. La grammaire est d'autre part l'instrument commun dont se servent ceux qui emploient la même langue. On s'y soumet parce que c'est indispensable pour se faire comprendre des autres hommes, et par ce sentiment de conformisme qui nous impose le respect des institutions. Et comme la grammaire enseigne l'usage, elle est dans une certaine mesure normative. Mais cela peut s'expliquer par sa nature sociale ; la théorie de Durkheim est sur ce point inattaquable.

Pour le linguiste, la loi grammaticale n'est plus une prescription. Il s'agit pour lui d'édifier une science du langage rompue aux disciplines positives. On ne demande plus dès lors à une telle science de réglementer une pratique, sinon dans le sens où la théorie est engagée dans l'action, et où l'application sort directement de la connaissance de la loi. On ne dit pas des lois physiques qu'elles « s'appliquent » à la nature, puisqu'elles en sortent. La règle grammaticale ne doit pas avoir d'autre portée.

Cependant la grammaire traîne un lourd héritage d'erreurs, qui a fait naître à son égard la défiance. A. France trouve scandaleuse l'étude qu'on en fait dans les écoles, et beaucoup de linguistes pensent que la nouvelle science du langage doit être tout autre chose que la mauvaise grammaire qui en a longtemps tenu lieu. Ce qu'il faut proscrire, c'est la scolastique grammaticale, dominée par de faux principes et construite sur des idées *a priori* relatives à la correspondance de la pensée et du langage ; c'est aussi la grammaire de formation dite savante ou académique, trop souvent dominée par un idéal concernant la nature du langage *correct* ; c'est enfin la grammaire philosophique construite sur une vue substantialiste de la réalité, d'ailleurs solidaire de la métaphysique grammaticale.

Mais la grammaire existe, puisqu'elle est la légalité de la langue. C'est l'instrument que s'est forgé une pensée qui tendait à l'expression. Or parmi les systèmes de

signes, il n'en est pas de plus remarquablement organisé. La grammaire ne résulte pas de conventions délibérées, et c'est pour cela qu'on doit l'étudier comme une chose naturelle ; mais il y a un ordre de ce courant spontané ; à l'usage, ces formes se sont merveilleusement agencées ; elles méritent de retenir l'attention des érudits et des savants. Elles sont indispensables à la vie sociale. Il ne faut donc pas dire avec A. France qu'il est scandaleux d'enseigner la grammaire. Le tout est de la bien enseigner, parce qu'on se sera rendu un compte exact de la nature de ces phénomènes si spéciaux que sont les faits de langage, et en particulier des catégories grammaticales.

C'est une mauvaise méthode, pour la détermination de ces faits, de suivre le sens du discours et de s'inspirer d'un système de catégories logiques. Et c'est courir de gros risques, parce qu'il a pu y avoir beaucoup de souvenirs grammaticaux inconscients dans la philosophie des genres suprêmes ou dans celle des formes *a priori*. Il faut à la grammaire des méthodes plus positives de recherche. Elle ne peut que comparer des morphèmes et les expliquer dans chaque langue ; si elle parvient comme grammaire comparée, à les faire correspondre d'une langue à l'autre, au moins par la considération de leurs fonctions, on pourra parler d'une grammaire générale.

Les catégories grammaticales sont des schèmes de langage destinés à remplir des fonctions. Les genres, par exemple, sont des classificateurs qui jouent le rôle de purs outils grammaticaux pour l'expression de l'accord. De telles catégories mettent en relation les éléments de la phrase, en tant que celle-ci constitue une unité linguistique ; elles créent déjà de la liaison entre certains éléments du discours, qui constituent des unités relativement indépendantes. Elles contribuent, comme le sens, mais autrement que le sens, à faire de la phrase un tout.

Ce ne sont point des faits grammaticaux, comme les désinences, les affixes, les formes de construction, au moyen desquels on distingue, par exemple, des types de

conjugaisons ou de déclinaisons, mais des abstractions prises sur les faits grammaticaux. Ceux-ci sont incontestablement variables d'idiome à idiome. Certaines langues changent le mot lui-même dans ses différents emplois (comme *man* et *men*, en anglais), ou sa vocalisation (comme l'arabe), ou son accentuation ; le verbe sanscrit est tonique ou atone suivant son rôle (1). D'autres utilisent la flexion, d'autres encore l'agglutination (2). Il en est qui n'ont qu'une syntaxe de position. En général elles font intervenir à la fois plusieurs de ces procédés. Mais on groupe ces faits grammaticaux (3), on met de l'ordre dans cette variété ; et les catégories grammaticales sont des organisations de ces systèmes de signes sous certaines idées générales. Elles ne sont pas les morphèmes, mais les groupements de morphèmes. Un autre degré d'abstraction grammaticale conduira aux fonctions qu'elles sont destinées à remplir : la prédication, l'accord, ou le complément, qui ne concernent plus la morphologie, mais la syntaxe. Les catégories sont donc prises entre les morphèmes et les fonctions.

Il en existe des espèces variées, comme les nombres et les genres, les temps, les personnes et les modes, les cas ou les constructions qui en tiennent lieu, comme un emploi de prépositions ou simplement une place déterminée du mot, par lesquels peuvent se rendre le sujet, ou l'objet, ou l'instrument, ou le but. Ce sont là de pures valeurs grammaticales mises au service de la pensée qui juge et qui raisonne, et elles n'ont rien par conséquent des fins de la lexicologie.

De même, dans le système de Kant, l'idée empirique, même générale, n'est point une catégorie, et la catégorie

(1) Vendryes, *Le langage*, p. 95.

(2) Ce sont des mots agglutinés qui sont devenus des flexions.

(3) Il y a cependant des rapports de mots qui se déterminent par la comparaison de leurs formes sans être proprement grammaticaux, comme celui qui relie les deux mots : connu et inconnu. Mais c'est là affaire de vocabulaire. Nous devons nous en tenir ici aux éléments syntaxiques du discours.

est l'idée sous laquelle se pense une fonction de jugement. En appliquant cette terminologie à la grammaire, nous nous disposons à distinguer la morphologie de la syntaxe, sans méconnaître cependant leurs rapports, car il est évident que la morphologie nous présente des formes déjà toutes disposées à remplir des fonctions. Il y a donc d'une part le morphème, puis sa catégorie, et la fonction de la catégorie : *dominum* est une forme casuelle laquelle, entre autre usages, peut donner au mot la valeur du régime direct (1).

On peut agiter la question de savoir si les parties du discours doivent compter au nombre des catégories grammaticales. Elle est complexe et confuse. Les grammairiens les font entrer dans la morphologie dont elles déterminent le plan. Mais il faudrait pouvoir les définir entièrement par la fonction. Le verbe est toujours prédicat. Mais le substantif devrait être dans tous les cas le sujet, et l'adjectif toujours un complément (rien n'empêcherait d'ailleurs d'appeler tous les compléments des adjectifs, c'est-à-dire des adjonctions). Il n'y a rien à attendre ici de la logique, puisque le concept peut être indifféremment nom, adjectif, ou verbe, voire préposition, conjonction, etc. Mais ce n'est même pas par la fonction grammaticale qu'ont été distinguées les parties du discours. Tout ce que l'on peut accorder, c'est que les mots principaux, noms, adjectifs ou verbes, remplissent les fonctions essentielles de la phrase, sans délimitation très précise : le verbe ne peut être que prédicat, mais il partage ce rôle avec l'adjectif et le nom ; le nom peut être sujet, objet, complément indirect, attribut, épithète (Urbs Roma) ; il y a des adjectifs-sujets qui prennent la forme substantive. La définition au moyen des morphèmes, celle qui pose le verbe comme le mot qui se conjugue, le nom comme celui qui se décline ou qui

(1) Voir : M. Bréal, *Essai de sémantique*, pp. 226 et sqq., où sont groupés tous les sens de l'accusatif latin.

s'articule, manque évidemment de généralité et nous interdit de faire les correspondances de langue à langue. Il y a toujours de la convention dans la nomenclature des parties du discours. On a voulu cependant y mettre de la nécessité, si bien que c'est la théorie grammaticale qui contient le plus de scolastique persistante. L'étude des morphèmes du moins est affaire de connaissance positive ; elle n'appelle pas d'interprétation philosophique, tandis qu'il y a à coup sûr de la philosophie dans la détermination du nom comme substantif et dans les définitions couramment données de l'adjectif et du verbe. On leur a attribué de fausses natures, parce qu'on a cherché à faire de la grammaire raisonnée. Rien ne se justifie des différences que les langues ont établies entre leurs adjectifs, leurs substantifs, etc., et qui sont toujours relatives à un idiome particulier. Ce n'est pas sur ce point que l'on peut espérer trouver les fondements d'une grammaire générale.

Il faut toujours s'arrêter en grammaire à des nomenclatures très larges fondées sur la considération des fonctions. Nous définirons la forme de prédication qu'exprime le verbe et celle qu'exprime le nom ; M. Meillet nous apprendra à distinguer la phrase nominale et la phrase verbale. Nous reconnaitrons alors la contingence de certaines différences faites entre le substantif et l'adjectif, — qu'il vaut mieux grouper sous le genre du nom, conformément aux usages des vieux grammairiens. Nous comprendrons pourquoi des systèmes grammaticaux font intervenir des mots accessoires comme l'article ou la préposition. Ainsi, s'il y a quelque chose qui doive être commun à plusieurs langues ou à toutes, et qui ne puisse être rapporté à leur communauté d'origine (ce qui remettrait tout en question), il faut le chercher du côté des fonctions. Les formes sont de toutes façons contingentes, et les catégories participent elles-mêmes à la contingence radicale du système d'expression auquel elles appartiennent. Auraient-elles cependant quelque

valeur logique, ou même porteraient-elles un sens, un sens concret, qui pourrait les faire correspondre de langue à langue ?

Or par la catégorie grammaticale on ne pense rien, quoi qu'il puisse en paraître, quand on considère des systèmes où il est question de modes, de genres, de personnes ou de temps ; elle n'entre dans l'expression de la pensée que par les relations qu'elle établit entre les éléments du discours. Elle est la pensée de cette liaison des mots, et c'est en elle que réside le génie de la grammaire, que nous n'avons pas conçue autrement que comme un système de relations symboliques. Pour l'obtenir, on a fait abstraction de ce que les mots signifiaient et on a considéré les rapports qu'ils avaient dans la phrase : les cas du nom, par exemple, ne sont que les signes de valeurs grammaticales différentes. Ces catégories nous invitent donc, mieux que tous les autres procédés d'expression, à prendre en bloc le système grammatical, puisqu'elles en font précisément la liaison ; et comme elles ne répondent qu'à ce besoin, elles nous expliquent aussi comment la grammaire reste indifférente au sens du discours. Cependant, comme elles constituent les éléments formels de la phrase, on a eu la tentation de les confronter avec les formes de la logique. On s'est attaché pour leur détermination aux « catégories » aristotéliennes ou kantiennes, tout au moins à certaines idées très générales, comme par exemple celles du masculin et du féminin. Mais ce n'est pas par cette voie que l'on peut espérer résoudre le problème de leur origine ni connaître leur véritable destination. Elles ne sont que des organisations de signes, et l'on n'a pas le droit de supposer l'action de quelque entité logique qui aurait présidé à leur formation. D'ailleurs la langue, comme le dit excellemment de Saussure, n'est pas un mécanisme créé et agencé en vue des concepts à exprimer (1). Nous ajouterons qu'elle n'a pas davantage à

(1) De Saussure, *op. cit.*, p. 122.

s'inspirer de leurs rapports. Au demeurant on ne conteste guère l'absence de valeur logique pour certaines catégories grammaticales ; il est, par exemple, évident que la classification par genres n'est pas une classification naturelle ni une ordonnance des concepts ; le genre, cependant, est un bel outil grammatical.

Il faudrait que les formes de langage dépendent de la logique pour qu'il y ait en elles de la nécessité : car on ne conçoit pas d'autre autorité qui la leur conférerait. Mais on ne peut leur reconnaître aucune généralité. La linguistique répond à la question d'une façon irrécusable : elles sont contingentes et variables de peuple à peuple. L'Encyclopédie, elle-même, les a considérées comme des « accidents » du langage. Peut-être faudra-t-il chercher du côté des fonctions les éléments universels du discours, si cependant il en existe. Mais ce qui est certain, c'est que la catégorie grammaticale n'est jamais nécessaire ni générale, bien qu'elle soit un intermédiaire entre les fonctions et les formes ; elle est encore trop près des formes, qu'elle sert seulement à grouper. Ainsi se précisent pour nous les termes du problème que nous considérons comme le problème essentiel de la séméiologie ; s'il y a des rapports de la logique et du langage, il faudra pour les découvrir confronter la fonction de l'entendement et la fonction grammaticale ; rapport bien subtil, si l'une et l'autre doivent respectivement se réaliser dans des pensées de relations abstraites et dans des catégories grammaticales entre lesquelles nous savons désormais que nous ne pouvons pas espérer de concordance. Il est à craindre qu'on n'ait inféré une fausse fixité des formes logiques de la fixité de formes grammaticales qui ne leur correspondaient pas.

§ 2. — LE PROBLÈME DE L'INVARIANT UNIVERSEL
OU DE LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

C'est un problème de linguistique, qu'on n'a pas le droit de traiter en supposant une influence de la logique sur la forme du langage. — Difficulté de prouver la concordance des langues en dehors de la filiation historique, qui ne répond pas à nos préoccupations.

Nous touchons donc, en considérant le rapport séméiologique engagé dans la grammaire, aux problèmes essentiels de la philosophie du langage. Comme nous l'avons fait pour le vocabulaire, il faut ici considérer la nature du signifiant, celle du signifié, et le genre d'adéquation qui s'est établi entre eux. Mais nous ne pouvons attendre, avec la grammaire, une liaison aussi simple de l'énonciation et de la chose énoncée. Au vrai, le rapport général de la pensée et de son expression dans la parole est assez étroit pour qu'il soit impossible de négliger la grammaire, mais assez lâche pour que la succession des pensées soit reconnue indépendante de la série des mots. On a trop négligé les contingences grammaticales qui ont pesé sur le sort de la logique.

Aussi croyait-on que le langage, au moyen de sa légalité, devait fournir des armes à la philosophie de la raison contre les attaques du nominalisme. On admettait sans critique, depuis Aristote, une correspondance entre la forme générale du langage et celle de la pensée.

Telle fut la position des Grammairiens de Port-Royal, des Encyclopédistes et des Idéologues. Ce fut encore, tout près de nous, celle de Couturat. Ce penseur dit, parlant de la grammaire : « On se plaît de nos jours à chercher la logique et même la philosophie partout où elles ne sont pas. On les néglige ou on les dédaigne dans leur domaine propre (1). » Mais l'auteur n'est pas entré dans

(1) *Bull. Soc. fr. de ph.*, mai 1913, p. 162.

le détail de la correspondance qu'il affirmait, et, très averti cependant de l'état de la linguistique à notre époque, il n'a pas tenu compte des difficultés réelles du rapport logico-grammatical. Le logicien Dufumier pouvait lui opposer des doutes non moins légitimes : « La structure logique du langage nous révélera-t-elle des idées primitives et fondamentales de la logique, les catégories de la pensée ? J'ai quelque peine à le croire. La formule des nouveaux Essais me semble devoir être corrigée : les langues sont un miroir déformateur de l'esprit (1). »

En 1906, M. Husserl écrivait, à peu près comme Couturat : « Les objets que poursuit la logique pure sont immédiatement donnés dans un domaine grammatical. » Du moins la question était-elle abordée de front, et portée sur le domaine de la philosophie critique. L'auteur se préoccupait de monter un rapport séméiologique confrontant la grammaire et la logique. Il essayait de parvenir au dernier degré de l'abstraction pour découvrir la dernière forme du langage à mettre en parallèle avec la dernière forme de la logique. L'originalité de sa méthode « phénoménologique » consistait en ce que cette dernière idée de la grammaire ne devait pas être tirée inductivement des faits de langage, mais d'une réflexion naïve portant sur l'acte de signification. Il ne s'agissait que de savoir ce que nous voulions faire quand nous parlions notre pensée, et de connaître le sens vers lequel tendait spontanément l'usage général du discours. De toutes manières la logique était cherchée par delà le langage et en corrélation avec lui.

Nous suivrons M. Husserl dans la voie qu'il nous a tracée. Mais nous ne saurions sans dangers anticiper sur le résultat de cette recherche. Donnera-t-elle une logique pure, suivant fidèlement la grammaire empirique, ou indépendante d'elle, ou liée à une grammaire pure, qui ne peut être qu'une idée de la réflexion ? Ou bien, la contin-

(1) *Ibid.*, p. 163.

gence de l'expression ne va-t-elle pas recouvrir une contingence, autrement grave pour le sort de la logique, des formes de la connaissance ? La lutte traditionnelle des écoles autour du nominalisme prend aujourd'hui la forme suivante. Ceux qui s'attachent à la pensée d'une logique pure sont tous ceux qui s'attendent à découvrir des invariants universels de la pensée. Ils renouvellent plus ou moins gratuitement la vieille métaphysique de l'identité de l'esprit humain. Ce sont ceux qui poursuivent avec foi le rêve d'une grammaire générale, qui doit révéler, sous la diversité des constructions et des vocabulaires, les mêmes catégories essentielles. Ou bien encore, ce sont des philosophes kantiens qui s'attachent à la pensée de formes nécessaires de l'entendement, mises en corrélation avec des formes nécessaires de la grammaire (Couturat). Ce sont enfin ces néo-kantiens qui, avec M. Husserl, veulent réaliser le *sens* des formes grammaticales dans une *Wesenschau* conçue comme la forme d'existence du genre et de la catégorie logique.

D'autres estimeront au contraire que les variations de la grammaire servent la réflexion philosophique beaucoup mieux que les permanences. Ce sont, ou bien des nominalistes, ou bien des philosophes, tel M. Brunschvicg, qui considèrent que la structure de l'entendement n'est pas fixe et que la logique est un produit de la libre fonction du jugement. La science leur semble condamner l'idée d'une logique formelle à principes invariables. Ils remarquent que la logique, se modelant sur les mathématiques, tend à devenir elle-même une théorie des variétés multiples de plus en plus indifférente à son contenu, et qu'ainsi l'armature de la pensée se dégage de la connaissance vivante, telle que l'esprit humain l'a construite progressivement. Il ne fallait donc pas soumettre à une logique *a priori* ce qui fait au contraire sortir la logique de soi, par un mouvement spontané de création.

Il faudra éprouver cette doctrine à la faveur de l'étude du rapport logico-grammatical. Il est vrai que

notre méthode est en un sens inverse : la logique est le but, non le point de départ de notre recherche, et nous demandons, sans esprit préconçu, ce qui résulte pour elle de sa confrontation avec le discours. Mais la philosophie du jugement avait son mot à dire dans le sujet, car la solution des difficultés ne peut pas être seulement attendue de la linguistique ; elle dépend d'un rapport où entrent à la fois le fait de langage et le fait de pensée, l'un n'étant que « l'expression » de l'autre. Il faut donc bien admettre qu'elle sera finalement déterminée par la nature du second terme, à savoir par la nature des concepts et des jugements exprimés. Découvrirait-on même un invariant des langues qu'il faudrait prouver que la cause en est une logique immuable à laquelle répondrait un principe comparable au principe de la permanence des formes opératoires, qu'utilisent, dans certaines limites d'ailleurs, les mathématiciens. Mais la doctrine de M. Brunschvicg ruine la supposition des formes immuables de la logique, et par conséquent celle d'une nécessité grammaticale. Si elle est vraie, il ne se peut pas que cela ne se retrouve finalement dans les démarches de la langue.

La philosophie, s'appliquant au langage, doit donc se demander si la variation, qui fait d'abord distinguer une pluralité des langues du monde, puis, dans chaque langue, des contingences historiques et de l'irrationnel, est essentielle, ou si au contraire elle ne laisse pas subsister quelque invariant plus caché dû à une structure logique de l'entendement humain. Elle doit suivre à la fois la leçon des concordances et celle des variations. Mais comment conviendra-t-il de chercher et d'utiliser les unes et les autres ?

Ne nous arrêtons pas, au profit des concordances, à l'argument spécieux que l'on serait prêt à tirer de la possibilité des traductions. C'est un argument que fait valoir l'Encyclopédie. Or il ne prouve pas la correspondance des grammaires ; il peut tout au plus établir que

la pluralité des langues est un vaste fait de synonymie laissant inchangé le sens des textes sous la diversité fondamentale des formes. Mais comme nous devons faire un effort loyal pour comprendre ce que l'on doit entendre par grammaire universelle, nous ne retiendrons pas davantage cette objection trop facile que les langues ne possèdent pas toutes les mêmes catégories ; que le genre, le nombre, le temps, la personne, n'existent pas partout, et que, là où ils existent, ils ont des formes variées ; qu'il y a souvent confusion entre le verbe et l'adjectif, entre l'adjectif et le substantif ; qu'il y a des langues sans verbe... Les formes grammaticales, étant des faits de langage, sont comme telles injustifiables. C'est au point de vue des fonctions que nous devons nous placer ; il faut considérer l'accord plutôt que le genre ou le nombre, le complément plutôt que l'adjectif, la syntaxe plutôt que la morphologie. Mais pourra-t-on espérer découvrir ainsi un schème universel de proposition ? On sait qu'il ne faut pas s'attendre à une grande abondance du contenu de la grammaire générale. Si elle existe, elle doit se ramener à très peu de chose, peut-être simplement à une forme de jugement qui fixera les valeurs grammaticales essentielles.

Ce ne peut être celle de la proposition à sujet, verbe et compléments qu'emploient les langues indo-européennes et sémitiques, puisqu'il y a des langues sans verbe. Sera-ce du moins celle qui comporte le sujet, le prédicat et la copule ?

M. Husserl accepte pour forme originelle la proposition *S est P*. Sa seule différence avec Aristote est de prendre ce groupe pour un schème grammatical pur derrière lequel la réflexion « phénoménologique » doit découvrir la pure activité logique transcendantale.

Mais ce schème est-il vraiment universel ? Faut-il le reconnaître même dans les phrases qui ne comportent pas la copule, et par exemple dans la proposition verbale comme : *Je chante* ? La copule est-elle à ce point néces-

saire à l'expression de ce que je pense qu'il faudrait la supposer sous-entendue dans tous les idiomes si nombreux où elle n'existe pas ? Là même où elle paraît, a-t-elle toujours existé ? Est-ce enfin une exigence de la logique qui l'a fait apparaître dans les langues de civilisation ? Nous voudrions soumettre à l'épreuve de la critique scientifique ce que M. Husserl appelle l'*Urform S est P*, forme fondamentale dans laquelle doit se produire selon lui l'harmonie du logique et du grammatical. Comme la copule est l'âme de la logique classique, c'est le sort même de la logique aristotélécienne qui se trouve engagé dans le débat.

Quelle est alors la valeur de la liaison du sujet et de l'attribut, celui-ci cessant d'être une « qualité » de la chose et de valoir comme un complément, pour être élevé à la dignité de prédicat, c'est-à-dire d'objet de l'énonciation ? Que vaut enfin la vision aristotélécienne de la réalité liée à ce rapport de subordination qui était à la base de la logique classique ? A de telles questions on ne peut répondre qu'en utilisant les résultats de la linguistique et de la grammaire comparée, quelles qu'en soient d'ailleurs les insuffisances. Ceux même qui sont tombés dans les erreurs de la grammaire « philosophique » se sont donnés pour des savants et nous ont présenté leurs principes comme des inductions ; ils ont entrevu la faute, à laquelle cependant ils n'ont pas su échapper. Il faut éviter par-dessus tout l'explication soi-disant raisonnée des formes grammaticales, qui nous ferait tourner dans un cercle, puisqu'elle se tire des fins logiques du langage, et part de la supposition qu'il n'y a rien à changer à la doctrine de l'organon. Encore convient-il d'inventorier les ressources que mettent à notre disposition les grammaires comparées, et de se disposer à en interpréter les résultats. Il en existe une de l'indo-européen, une autre des langues sémitiques, une troisième du finno-hougrien. Cela fait, dans trois domaines, des grammaires générales d'inégale valeur (la

grammaire sémétique paraissant la moins sûre), mais qui laissent hors d'elles des quantités d'idiomes. Nous sommes bien éloignés de la constitution de la grammaire générale, celle qui doit fixer l'essentiel de la contexture de toutes les langues du monde. Mais ce que l'on sait de chaque famille ne répond pas au but de notre recherche, et pourrait même se retourner contre lui : la linguistique rapporte les ressemblances non à une destination commune, c'est-à-dire à la fonction de signification, mais à une communauté d'origine. L'identité de structure des langues indo-européennes tient à des circonstances historiques, et l'on a fait la preuve, par les lois phonétiques de transformation, qu'elles sont des différenciations d'un idiome primitif. Mais le problème d'origine ne nous éclaire pas. Il ne peut que faire naître la défiance à l'égard des similitudes constatées. Aurait-on ramené toutes les langues du monde à une même langue originelle qu'il n'en sortirait rien pour l'éclaircissement du rapport logico-grammatical. On aurait expliqué les ressemblances par des causes, quand il fallait le faire par des fins, comme lorsqu'il s'agit de fonctions. On aurait tracé une genèse historique, on n'aurait pas monté l'induction véritable, qui cherche le rapport constant de natures distinctes. *La détermination de la grammaire générale doit sortir de la comparaison de toutes les syntaxes, quelles qu'elles soient, et surtout de celles dont on pourra prouver l'indépendance.* Alors on peut espérer que lorsque s'étendra le champ de la comparaison, les variations accidentelles s'élimineront, et que sera révélée l'uniformité au moins partielle des formes d'expression. Sous l'infinie diversité des idiomes on aura découvert une sorte de résidu qui tiendra peut-être au fond primitif de la pensée humaine.

Ces recherches cependant comportent une extrême difficulté quand il s'agit de confronter des types de langages ne contenant pas de formes comparables, ou de recourir aux langues mortes, ou aux états anciens et aux

formes mortes de nos langues vivantes : les vocables et les morphèmes disparus n'ont laissé comme traces que des signes écrits, et l'écriture est elle-même la source de tant de variations accidentelles ! A supposer cependant que l'on découvre des invariants des langues du monde, et quelques schèmes vraiment universels du discours, faudra-t-il les expliquer par une influence de la logique, qui ferait irruption dans la grammaire ? Ne seraient-ils pas tout simplement des attitudes psychologiques, conditions de toute connaissance, mais ne pouvant suffire à expliquer le développement de la pensée ? Ce qui vaut pour l'expression du jugement spontané ou vulgaire vaudra-t-il encore pour la science, dont le langage est œuvre de réflexion ? « Le langage, écrit M. Delacroix, est un, et il n'y a qu'une langue humaine. Sous les procédés à elle propres que chaque langue met en jeu se retrouve un fond commun de conditions et de méthodes qui répondent à la constitution de l'esprit humain (1). » Mais s'il ne s'agit que des conditions de fait de la connaissance, la grammaire pourrait s'être pliée tout simplement à des exigences de la psychologie. Il se peut que dans les rapports de l'attribut et du sujet, du sujet et du verbe, qui sont deux formes distinctes de la prédication, il y ait seulement des ébauches de jugement et de pensée conceptuelle, voire des attitudes de la conscience empirique ; dès lors, l'adéquation d'une logique et d'un discours ne se produira pas dans ce rapport de signification qui a donné, par variations spontanées, le développement de nos grammaires. Le système pourra comporter de la généralité, mais non de la nécessité logique. Le langage ne sera plus qu'une fonction humaine, tout juste assez générale pour que s'y puisse caractériser le type spécifique de l'homme, l'*homo loquens*. Voilà ce que pourrait être la leçon des concordances. C'est aussi ce que prédispose à admettre la considération inverse des variations.

(1) Delacroix, *La pensée et la langue*, p. 79.

§ 3. — LA LEÇON DES VARIATIONS

Elles donnent les raisons qui doivent servir à critiquer ou tout au moins à interpréter, le concept de grammaire générale.

Des contingences qui pèsent sur la signification nous voudrions maintenant retenir celles qui portent spécialement sur le rapport logico-grammatical. Quel genre d'adéquation peut-on attendre d'un mouvement logique des idées dans le raisonnement et d'une succession de sons agencés en un discours ? Car c'est en cela que consiste ici l'hétérogénéité du signifiant et du signifié. Écoutons la leçon des variations, d'où peuvent naître des défiances à l'égard de la grammaire générale, et disposons-nous à reconnaître de nouvelles ambiguïtés de signes, d'une nature spéciale. Nous constaterons sans peine que l'architecture du discours ne se modèle pas sur celle de la pensée : le terme isolé ne correspond qu'exceptionnellement à l'idée, et l'ordre des termes ne reproduit pas celui des idées ; le schème de la proposition n'est pas le schème du jugement ; les démarches du raisonnement ne passent pas dans la grammaire ; de telle sorte que les relations, qui sont des formes de jugements possibles, s'expriment chaque fois par des moyens imprévus, et s'accommodent mal de l'armature rigide que s'est donnée la langue. Les variations essentielles porteront sur la contexture de la phrase, et elles démontreront la non universalité du schème *sujet, copule, attribut*, qui n'existe pas dans toutes les langues, et qui subit, là même où on le rencontre, la concurrence du schème *sujet, verbe, objet*.

Il y a deux sortes d'expressions dans la phrase, l'expression lexicologique et l'expression grammaticale. Une expression grammaticale diffère essentiellement d'une expression lexicologique. Sans doute il peut y avoir déjà de la grammaire dans un ordre de mots ; mais quelque chose s'est alors ajouté à la désignation.

Nous savons qu'il n'y a pas de problème des rapports du vocabulaire et des concepts : il suffit de constater leur hétérogénéité ; quant à leur correspondance, elle est affaire de convention. Et comme c'est ici le sens qui décide, — tandis qu'il faudra l'éliminer de la grammaire, — il est toujours facile de circonscrire le mot ou le groupe de mots qui expriment le concept.

La signification du mot est un simple ; la signification de la phrase est un complexe. Il est très malaisé de découvrir ce qui correspond au jugement dans le discours.

Le prédicat est toujours l'essentiel de la phrase, puisqu'il est l'objet même de l'énonciation. Les constructions impersonnelles prouveraient qu'il est seul grammaticalement nécessaire. Nous chercherons si la pensée, même dans ce cas, ne comporte pas de sujet.

De telles expressions cependant peuvent paraître exceptionnelles. N'y a-t-il pas tout au moins correspondance du jugement et de la proposition, quand il y a effectivement dans la proposition un sujet et un prédicat liés par une copule ? On a reconnu là la théorie classique, celle qui faisait admettre sans discussion une adéquation de la pensée et du discours dans le schème du jugement catégorique. Sur ce point on se croyait assuré de ne point tomber sur une contingence du discours, mais sur une nécessité grammaticale.

C'était une illusion, qui eut les répercussions les plus graves sur la philosophie, puisqu'on en retrouve encore l'influence dans la croyance à des formes *a priori* de l'entendement. Nous ne nions pas une correspondance possible du jugement et de la proposition simple (ou de l'indépendante, comme disent les grammairiens) : *le ciel est bleu*, et nous n'en excluons pas les cas où les sujets et les prédicats sont complétés : *Le cheval du métayer* (groupe sujet) *court sur la prairie* (groupe prédicat). Mais le jugement correspond le plus souvent à toute une phrase. La complication du régime grammatical vient d'abord de l'usage du complément : « Celui qui règne dans

les cieux... est aussi le seul qui... » Découper ici les propositions, ce serait comme prendre des mots définissant ensemble un concept pour les considérer isolément. Le jugement serait perdu de vue dans le premier cas, comme, dans le second, la composition conceptuelle. La phrase est la véritable unité linguistique, comme le jugement est la véritable unité logique. L'un et l'autre contiennent seuls un sens complet. Le concept est un fragment de jugement et le mot un fragment de phrase.

On ne prononce point de mots isolés, à moins qu'on ne prétende leur faire signifier un jugement (comme dans le langage abrégé d'un télégramme). Quand un homme prononce un nom seul, comme : *soleil*, nous devons considérer avec Bosanquet que c'est là une pensée incomplète qui, dans l'esprit de son auteur, impliquait toute une proposition (ne serait-ce que : « je prononce le mot soleil », ou « je pense en ce moment au soleil ») (1). *Un terme du discours ne constitue jamais un jugement par sa valeur lexicologique, c'est-à-dire par son sens.* La phrase peut se réduire à l'énonciation d'un adjectif : « Admirable ! », ou d'un nom : « L'étoile ! », voire d'une interjection, ce qui prouve déjà l'indépendance de la forme logique à l'égard de la forme grammaticale. Mais il y a alors sous ces mots des mouvements de pensée, de l'affirmation et du rapport. La phrase ici n'a point de composition, et elle forme cependant une énonciation complète, c'est-à-dire un prédicat réel.

En mathématiques, où le contenu de la pensée sera explicité, on ne fera pas une proposition avec $f(x)$; mais il faudra écrire par exemple : $f(x) = y$. Il est aujourd'hui établi que le concept est toujours un abstrait de jugement, et une promesse de jugements possibles. A l'égard du soleil, il y a une foule de propositions que nous pourrions énoncer. Le genre contient bien, comme le voyait Aristote, de l'indéterminé. Mais c'est de l'indé-

(1) Bosanquet, *Logique*, I, pp. 29 et sqq.

terminé propositionnel. On ne définit pas la classe antérieurement à la proposition et indépendamment d'elle. L'expression $f(x)$ signifiait pour le mathématicien : l'ensemble des x qui vérifient la relation posée : $f(x) = y$. De la même façon, le concept logique x deviendra proposition pour des valeurs qui seront données à la variable. La pensée consiste à choisir les prédicats qui seront vrais sous certaines conditions déterminées, par exemple ceux qui détermineront l'ensemble des mammifères auxquels convient le nom de félins. La classe, comme l'a établi Russell, est l'ensemble des valeurs pour lesquelles la fonction propositionnelle est vraie.

Il en est de même en grammaire. La phrase est antérieure au mot, qui n'est qu'une abstraction tardive. Les sujets eux-mêmes ne sont distingués des prédicats que par une abstraction qui sépare après coup les concepts les uns des autres. L'enfant qui s'éveille à la compréhension du langage discerne d'abord un sens global de la phrase ; mais il ne perçoit qu'un magma de sons qu'il débrouillera à la longue par des comparaisons plus ou moins spontanées. L'étude artificielle d'un vocabulaire aidera en lui un travail de discrimination que la nature devait déjà produire. L'analyse pourra être quelquefois défectueuse, comme chez ce bébé qui prononçait : un zomme, ayant mal interprété la liaison du pluriel : les hommes. Elle ne conduira pas spontanément à des distinctions aussi savantes que celles du substantif et de l'adjectif, du sujet et du prédicat. Mais il n'est pas très sûr que les distinctions des grammairiens, prises sur les mêmes blocs de vocables, aient été toujours à l'abri de toute critique !

Dans l'étude du rapport logico-grammatical, nous aurons à tenir compte de cette circonstance qu'il faut considérer un sens global comme relation d'un jugement et d'une phrase et que le découpage des mots est, de ce point de vue, un produit de la réflexion tardive. De ce point de vue seulement, car le mot garde toujours dans la phrase une valeur indépendante si l'on considère son

sens. Par là il est significatif d'idée, et il acquiert une importance capitale que rien ne pourrait remplacer. Dès qu'intervient une grammaire, il ne faut plus s'attacher aux idées, mais à des rapports de mots dans le discours ; et nous devons nous demander alors si ces rapports reproduisent fidèlement ceux de nos jugements et de nos raisonnements.

Chacun des deux domaines a certainement sa légalité. La grammaire elle-même a sa logique ; mais est-ce *la* logique tout court ? C'est ce dont, pour de nombreuses raisons, il nous sera permis de douter. L'unité théorique que représente le jugement est une unité fonctionnelle ou dynamique. Ce n'est pas l'ordonnance d'un résultat comme dans le cas de la composition conceptuelle. De là sort, pour la grammaire, la nécessité de se grossir de fonctions nouvelles, différentes de la fonction du complément. Ce seront celles du sujet et du prédicat, celui-ci pouvant être en gros soit un attribut, soit un verbe. Mais le schème de la phrase correspond-il nécessairement au schème du jugement, comme la tradition aristotélicienne le ferait admettre ?

La grammaire n'est qu'une pragmatique ; elle n'a pas à se préoccuper du sens ; elle contient un ordre qui peut être seulement celui d'une technique. On peut très bien concevoir une combinatoire des mots qui, étrangère aux mouvements de l'esprit, servirait pourtant à les exprimer. Le signifiant produirait la signification au moyen de la seule combinaison des signes, c'est-à-dire de leur arrangement, et on pourrait comparer cet ordre du discours à une grammaire. La compréhension du sens résulterait de la connaissance de la clé. On n'est pas très sûr que les mathématiques que nous avons dressées autour du monde physique, pour en faire notre science de ce monde, soient autre chose qu'un langage. Cependant cette méthode nous a réussi, puisqu'elle nous a permis de prévoir. Voici deux ordres de composition hétérogènes et qui, pourtant, se correspondent. Il est probable que la

grammaire ne se comporte pas tout à fait de la même manière à l'égard de la pensée et qu'elle a eu intérêt à suivre d'abord un schème de la connaissance spontanée. Mais une fois créé, ce schème a pu, et il a dû servir pour d'autres formes. Il y a là certainement une exigence de la loi d'économie qui préside au langage : il faut pouvoir couler un maximum de jugements possibles dans le plus petit nombre de formes commodes ; c'est à l'usage de déterminer le moment où la complexité devient une gêne, et où la simplicité est une source d'équivoques. L'idéal d'univocité pourrait être porté à la rigueur dans les préoccupations lexicologiques, encore qu'il n'ait jamais pu dispenser de l'usage des compléments. En grammaire il ne se comprend guère, s'il est établi que la logique comporte une combinaison indéfinie de formes dont la science augmentera toujours le nombre. La réduction des attitudes grammaticales à une forme fondamentale était inspirée par cette croyance que toute la logique était suspendue à la seule loi d'identité. On avait pris dans la simplicité des formes grammaticales cette fausse théorie de la pensée. Mais on aperçoit vite que la simplicité grammaticale s'imposait au discours, même s'il devait exister un nombre indéfini des formes de jugement. Si l'on supposait, d'ailleurs arbitrairement, que les propositions se coulent toutes dans le schème du sujet, de la copule et du prédicat, cela ne prouverait pas une correspondance de cette forme et de tous les jugements possibles. *Avec une science en voie de devenir, le grammatical ne peut pas être adéquat au fait logique.* La grammaire avait pu se construire sur les exigences très simples de la pensée spontanée, sans renouveler ensuite ses formes ; les permutations deviennent alors nécessaires pour faire servir ces formes à des expressions de pensées pour lesquelles elles n'étaient point faites. Bref, on ne conçoit pas une grammaire qui se modèlerait sur les relations logiques, puisque ce serait la grammaire correspondant à une science achevée. Et comment l'accorderait-on avec une connaissance

vivante, enrichissant toujours la forme de ses jugements, inventant des relations imprévues et les lois de ces relations ? Nous ne posons encore qu'une question. Elle est inévitablement suggérée par certaines attitudes de la logique moderne. Nous pouvons espérer plutôt un accord progressif de la science et de la réalité qu'un accord de la pensée et de son instrument grammatical.

Une logique qui ne suivrait pas le développement de la science et ne répondrait pas à ses exigences, serait une logique de fantaisie. Kant a vu la disproportion de la logique aristotélicienne et de la méthodologie des mathématiques. Il a signalé que les grandeurs ne se comportent pas comme les qualités. Il y a là l'ébauche d'une théorie que la logique moderne développe. Or pour toutes ces formes possibles il n'y a qu'une langue, qui est un moyen d'expression. On peut inférer *a priori* que les formes grammaticales seront simples. Mais il y a peut-être erreur à les ramener à l'unité. La linguistique nous amène à hésiter devant la valeur du schème général de la prédication : *S est P*. D'ailleurs on pourrait douter que la théorie classique réponde même à l'esprit des langues indo-européennes et des langues sémitiques, qui ont monté un terme d'une remarquable souplesse, le verbe. En vérité il y a ici rivalité de deux schèmes : celui qu'Aristote a mis à la mode et celui, plus technique, qui comporte le sujet, le verbe et le complément. Le verbe étant toujours un prédicat, il ne peut être question de le comparer à la copule. C'est donc la valeur de la copule qui est toujours en jeu. Sur la foi de la logique classique, et sans soupçonner qu'elle aurait pu être construite, sans précautions suffisantes, sur un schème de la phrase, on a cru qu'il fallait sous-entendre la copule partout où elle n'était pas exprimée. *Le roi règne*, devenait : *le roi est régnant*. Nous étudierons cette interprétation. Mais la valeur de la copule est aujourd'hui contestée par les linguistes. Elle ne remplit, dans les langues peu nombreuses qui l'emploient, qu'un rôle accessoire ; sa fonction est strictement gram-

maticale. Elle n'est plus significative de relation ; elle n'est même significative de rien ; c'est un mot creux. On peut donc garder comme une des formes générales de la proposition le rapport du sujet et de l'attribut, en excluant la copule, qui n'existe pas dans la proposition verbale. Ainsi le rapport apparaîtra, pour tous les cas, comme une consécution : *le ciel (est) bleu, le lion rugit*. Nous verrons que c'est lui restituer son sens originel.

Dans cette déchéance de la copule est engagé le sort de la logique, et même de la métaphysique, car elle était l'âme de la théorie classique du jugement et de la philosophie de l'identité. Le sujet, c'est-à-dire la substance, perd la prééminence dans le discours avant de la perdre dans la pensée. Car il devait l'emporter sur ses attributs d'autant que la substance l'emporte sur les accidents. La partie vraiment essentielle de la phrase devient le prédicat, et c'est sur cet élément que devra porter l'attention du logicien. La pensée ne consiste pas toute à transformer des qualités en prédicats, et le schème verbal devient réfractaire au traitement qu'on prétendait lui faire subir : il lie simplement le sujet au prédicat : *le lion rugit* ; d'où il apparaît qu'on peut aussi bien dire, sous réserve des déterminations accessoires qu'on devait faire porter à la copule, comme celles du temps de la personne et du mode : *la maison blanche*. En russe, le vrai rôle de la copule apparaît avec beaucoup plus de clarté puisqu'on ne la fait intervenir dans le discours que lorsque ces déterminations deviennent strictement nécessaires. Nous avons donc un schème de phrase qui comporte un sujet et un prédicat suffisamment déterminés par leurs fonctions respectives.

D'ailleurs la construction verbale est beaucoup plus importante dans nos langues indo-européennes que la construction attributive. On en trouverait une preuve indirecte dans le souci qu'on a eu d'appeler la copule un verbe. La statistique nous présente un autre argument. En fait le nombre des phrases verbales est infiniment

plus grand dans les langues de civilisation que celui des phrases à attribut. Enfin cette construction est grammaticalement la plus organique, et c'est dans le verbe que, là où il existe, se résument toutes les fonctions de la phrase. Aller au verbe, dans un texte à traduire, c'est tendre à l'élément sans lequel rien ne peut être compris et par rapport à quoi tout est remarquablement ordonné.

Ainsi la dualité des formes que nous constatons dans les langues évoluées doit nous faire rejeter l'universalité du schème *S et P*. La grammaire raisonnée n'a pas su éviter les erreurs de l'esprit de système ; mais la philosophie renchérit encore sur elle lorsqu'elle prend ce schème grammatical pour le schème logique du jugement. La discordance de la logique et de la grammaire était cependant assez prouvée par l'existence de la construction impersonnelle, des phrases sans sujet et des phrases sans verbe, et par l'embarras où l'on est de découvrir des sujets ou des verbes dans des constructions comme celles-ci : *Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches*, — ou encore : *Entrée des voyageurs à gauche*. Elle l'était aussi par l'emploi du mot-exclamation ou de l'interjection, qui sont de véritables jugements. Ces jugements ne s'expriment pas dans des propositions, ce qui les exclut de la grammaire, mais non de la pensée. Ils nous invitent du moins à ne pas chercher une correspondance nécessaire de la forme de la pensée et de celle de l'expression. Mais peut-on même admettre que les démarches de l'une soient figurées par les démarches de l'autre, lorsqu'il y a en face du jugement l'un des deux schèmes de phrases considérés plus haut ? Dans quelle mesure les couples du sujet et de l'attribut, du sujet et du verbe, représentent-ils des jugements ? Il y aurait danger à considérer d'emblée les propositions scientifiques. Il est beaucoup plus vraisemblable que les schèmes grammaticaux suivent les démarches de la pensée spontanée, c'est-à-dire de la pensée imaginative. Si l'on présume que la pensée scientifique est pleine de rapports logiques,

on aperçoit aussi que les déterminations grammaticales les plus nombreuses, celles du nombre, du temps, de la personne et du mode restent en dehors d'elle. Les propositions de la science s'expriment dans nos langues à la troisième personne de l'indicatif présent, mais cette forme n'a plus qu'un sens intemporel (ce qui fait qu'elle n'est plus un présent), et impersonnel (ce qui fait que la troisième personne se trouve là comme par accident), elle ne contient pas les modalités du doute, de l'affirmation ou de la nécessité qui sont cependant des modalités de la pensée. Michel Bréal voit là la pure pensée du verbe et son sens abstrait ; mais en fait, le verbe est quelque chose de plus concret et de plus riche. Il faut restituer à cette forme de langage les sens en vue desquels elle a été créée. Au demeurant, la pensée scientifique était une abstraction. Naville expose une théorie intéressante des jugements affirmatifs universels qui ont la valeur d'une loi. C'est trop peu, pense-t-il, de les exprimer dans un présent. Il faudrait dire : « Les félins ont toujours été, sont, et seront toujours des mammifères. » La relation scientifique comporte même la modalité, et sa vraie nature est celle du jugement conditionnel : « Si tel rapport est donné, tel autre doit s'ensuivre. » Ainsi il y a une signification hypothétique qui est plus primitive que la signification catégorique. C'était retrouver la critique que les stoïciens ont adressée à la philosophie aristotélicienne, lorsqu'à la subsumption ils ont substitué la dépendance. Les formes concrètes d'expression auraient donc précédé les formes abstraites, et sous les formes abstraites il faudrait savoir retrouver, pour faire la logique elle-même, les sens concrets. Une grammaire ne pouvait être adéquate qu'à des formes spontanées du jugement.

On peut les retrouver. Le rapport du sujet et du prédicat a d'abord été consécutif : *le ciel est bleu, le cheval court*. De ces deux propositions, l'une exprime un état, l'autre un procès. La première est dite *nominale* et la

seconde *verbale* pour des raisons de grammaire que nous exposerons en temps voulu. Pour celle qui marque un événement l'origine empirique est certaine, et il ne nous paraît pas qu'une contestation soit ici possible. Mais la première n'exprime elle-même, dans la pensée spontanée, qu'une liaison de fait. Ce serait de la pure fantaisie de supposer que j'y ordonne le ciel dans la catégorie des choses bleues, et que j'y pense le bleu dans la classe des couleurs. Mais j'avais un schème habituel du ciel, comme de la voûte que j'ai pu si souvent contempler, et j'y soude la pensée du bleu. La valeur générale de l'idée procède d'une réflexion tardive sur le jeu de la pensée. Mais cette valeur générale n'entre point en considération dans l'analyse grammaticale. Celle-ci vaut tout autant pour l'expression du jugement d'expérience, ou de la liaison de jugements d'expérience, que pour le jugement scientifique. L'association cependant n'explique pas la nature du rapport, car elle ne tient pas compte du fait que les termes reliés, même dans le jugement d'expérience, sont des concepts. Ces termes sont des groupements distincts qui se sont déterminés dans la forme de l'idée, si bien que leur propre liaison se posera, à l'intérieur même de ma conscience, dans la forme du jugement. Le rappel d'une image par une autre image, ou la consécution donnée directement dans la représentation ne sont que des occasions pour l'activité logique, qui en est indépendante. Mais tous les concepts ne sont pas des genres. Ils ne correspondent souvent, dans la pensée spontanée, qu'à un découpage pratiqué plus ou moins grossièrement dans les choses. Nous avons vu plus haut que désigner un objet c'était déjà en avoir la pensée distincte, et que, par conséquent, c'était en construire le concept. Or c'est par le jugement d'expérience qu'il faut expliquer la forme grammaticale. Encore dominés par l'association, les éléments de ce jugement doivent être déterminés comme contenus de conscience. Le prédicat, de ce point de vue, c'est ce qui entre dans la pensée, soit qu'il s'y

introduise comme connaissance nouvelle, soit qu'on le dégage d'un ensemble pour l'amener à la clarté de conscience. Le sujet, c'est l'ensemble ou l'état antérieur auquel est rapportée une connaissance nouvelle. Cette pensée comporte, comme dit Hoeffding, un *terminus a quo*, qui est son sujet, un *terminus ad quem* qui est son prédicat.

Mais le sujet n'a pas besoin d'être toujours formulé ; la première pensée a pu être uniquement prédicative. Quand je dis : Admirable ! On sait assez de quoi je veux parler et on ne s'intéresse qu'à ce que j'en dis. Ce cri : L'étoile ! m'est arraché lorsque, dans l'uniformité d'un ciel noir, vient à apparaître un point lumineux. Conséquence imprévue de cette théorie psychologique des formes grammaticales : elle m'oblige à considérer un sujet du jugement spontané même dans le cas des impersonnels ou des exclamations. Mais ce sujet n'a pas été énoncé. L'expression du sujet paraît avoir été une exigence de la pensée qui se communique, plus que de la pensée qui se renferme dans l'âme, car il faut, pour les autres hommes, expliciter nos définitions nominales et préciser les sujets de nos discours. Sans cela, pourquoi aurions-nous construit des schèmes nominaux et des schèmes verbaux à deux termes ? Ainsi, il y a un rapport à la base de la grammaire, mais c'est celui qui unit, à un moment déterminé, des éléments dans la conscience. Ce n'est pas celui qui fait l'objet réel du jugement. Penser ce rapport, c'est faire de la psychologie ; mais cette considération n'intervient pas dans l'intention de celui qui s'exprime. La grammaire ne pouvait prendre son origine que dans les exigences concrètes d'une connaissance vivante qui sait ce qu'elle pose sans avoir réfléchi sur les conditions, même psychologiques, de l'activité de pensée.

Puis, les schèmes qu'elle a montés, n'ont plus servi que d'instrument pour l'expression de tous les produits de la réflexion savante. Cette réflexion s'est mue sur un autre plan, mais elle a été rendue dans les mêmes formes.

La grammaire est devenue indifférente à un sens qu'elle ne pouvait plus suivre. La signification primitive de ses formes a été perdue de vue. Si nous avons bien compris la nature d'un rapport séméiologique, rien ne s'oppose à ce qu'il en ait été ainsi. Que demande-t-on à une grammaire, sinon de nous fournir une légalité de la langue assez simple et commode pour fixer des démarches de la pensée, quelque complexes et variées qu'elles puissent devenir ?

Etait-il alors légitime de conférer des valeurs logiques aux termes de la proposition catégorique, seule tenue pour fondamentale, puis de prétendre les en extraire quand on avait transformé ce schème grammatical en schème de pensée ? Nous devons exposer ici la théorie si intéressante et si profonde de Wundt sur ce qu'il appelle les « permutations ».

Le rapport classique du sujet et du prédicat, si l'on tient compte du sens qu'il porte en lui-même, ne convient même pas au jugement de subordination, c'est-à-dire à la logique aristotélicienne. Il s'accorde beaucoup mieux avec ces jugements que Wundt appelle narratifs et descriptifs, et qu'il distingue des jugements comparatifs, comme le jugement d'identité (1). Raconter une scène que l'on a vécue, ou dire que le ciel est sombre, cela se fait facilement dans la forme de la proposition verbale ou de la proposition nominale. C'est pour cela qu'elles ont été créées. Le jugement classique implique la comparaison de deux termes ; il exprime donc déjà de la pensée réfléchie, posant entre concepts une relation qui résulte de leur contenu. Il y a pensée réfléchie quand il y a conscience de la relation de deux termes, c'est-à-dire d'une dépendance, ou, comme disent les logisticiens, d'une implication. Ce n'est pas le cas du jugement empirique. Or c'est un principe de toute espèce de calcul logique ou

(1) Wundt *Logik*, (2^e édit.) pp. 183 et sqq. : Die Praedicatsformen der Urtheils.

donné, de leur côté, la classification. Le syllogisme en résultait, avec les théories du concept et du jugement qui lui servent de support. C'est ainsi que le genre s'est retrouvé jusque dans le concept de qualité. Nous n'en ferons pas immédiatement un grief à Aristote, parce que l'activité conceptuelle suppose toujours des interprétations de l'expérience sensible, et des déplacements de valeurs. S'appuyant sur la classification, cette logique a décrit, quoique d'une manière bien incomplète, l'ordre conceptuel. Les idées sont toujours construites ; celles d'Aristote le furent par induction, ce qui ne pouvait rendre compte que de leur nature de genres. Mais il se mêlait à la doctrine une vision substantialiste de la réalité qui était une erreur du langage et qui provenait de la présence dans la phrase de sujets grammaticaux. Le jugement logique parut dès lors comporter lui-même le sujet ; la « substance » de la nature, le « sujet » du logicien et le « substantif » du grammairien se fondaient dans une même pensée, incontestablement philosophique.

La permutation signalée par Wundt appelle donc un redressement parce qu'elle contient de la métaphysique inavouée et ne conduit pas à la figuration des vrais rapports. Elle aboutit au schème *S est P* qui ne correspond plus à la forme du jugement de la science. Et comme notre science cependant s'exprime dans le langage commun, même quand elle emploie un formulaire mathématique, comme ses phrases comportent encore des sujets, des verbes et des compléments, sinon des attributs et des copules, il y aura d'autres redressements, en nombre infini, à pratiquer pour transcender les valeurs grammaticales et considérer les véritables schèmes de jugement. En somme les contingences du rapport logico-grammatical procèdent des rapports de la pensée associative et de la pensée logique, et de l'insertion de valeurs psychologiques dans la logique par l'intermédiaire du langage. Mais, à moins de supposer l'intervention d'une faculté, nous ne pouvons admettre une influence intemporelle de

la logique sur la grammaire, et ce n'est pas par cette méthode suspecte que l'on donnera un fondement à l'idée de grammaire générale.

Les variations des syntaxes, plus que celles des vocabulaires, démontreront qu'il n'y avait rien de nécessaire dans la forme de la proposition indo-européenne, et qu'il ne fallait pas la tenir pour un schème général de pensée. Nous considérerons des langues qui ne connaissent pas la copule, d'autres même qui ignorent le verbe. Partant, nous serons amenés à croire que le sujet, ce pivot des constructions nominale et verbale n'est point indispensable à la grammaire. Si le nom existe partout, c'est parce que la *dénomination* est le fondement du vocabulaire et de la signification des idées. Mais il ne sera pas partout déterminé comme substantif, ni comme adjectif. Dans les langues où ils ont des existences bien caractérisées, nous constaterons des rivalités du nom et de l'adjectif, de l'adjectif et du verbe ; les grammairiens anciens ont indifféremment appelé le verbe un adjectif, ou l'adjectif attribut un verbe, ce qui n'est point illogique si l'on ramène toutes les propositions à la forme nominale *S est P*, mais ce que l'on ne peut plus soutenir si la construction verbale (à sujet, verbe et complément) est reconnue indépendante de la précédente, par son origine et par sa fonction. Enfin les grammaires particulières comporteront des « exceptions » à leurs règles trop artificiellement établies ; et ces exceptions devront nous mettre en défiance contre la validité du prétendu schème logico-grammatical : telles ces constructions impersonnelles, que la doctrine classique tenait pour des monstruosité et qui conviennent peut-être beaucoup mieux que les autres à l'expression du jugement relationnel.

Une langue a toujours sa métaphysique, et elle comporte même généralement plusieurs métaphysiques juxtaposées. L'invention du verbe a certainement procédé d'une pensée animiste, et le sujet a inspiré le substantialisme ; il en sortait bien un peu, puisqu'il était capable

d'y conduire. On n'aurait pas osé avouer une origine animiste de la logique, si on l'avait prise sur la proposition verbale ; mais le substantialisme, sur lequel a été fondée la dignité du nom, a semblé moins suspect. Nous combattons ici la philosophie qui a érigé le sujet de la grammaire en une catégorie logique. Nous contesterons même la nécessité grammaticale du sujet, en attendant que d'autres raisons, empruntées à une saine interprétation de la pensée réfléchie, nous le fassent rejeter de l'économie du jugement.

Que de violences sont faites au sens, quand on transforme une qualité en objet, quand on interprète le jugement de subordination comme jugement à sujet et prédicat, quand on ramène le jugement descriptif et le jugement narratif au jugement relationnel ! Si la relation considérée n'est que la relation des classes, quand nous dirons : *l'arbre est vert*, nous devons considérer l'ensemble des choses vertes, dans lesquelles ira se ranger l'arbre. Plus encore, il faudra retrouver la copule jusque dans la proposition verbale ; *l'enfant court* deviendra : *l'enfant est courant*. Est-ce bien dans les intentions du sujet qui veut naïvement exprimer ce qu'il perçoit ? Et dira-t-on de la même manière, lorsqu'il sera question d'un événement : « *il arrive que...* », qu'il faut le comprendre comme l'attribut générique dans lequel entre le sujet ? Ces substitutions ne sont même pas dans l'esprit de la grammaire. Elles supposent des interprétations tardives du schème de la proposition. Contre ces fausses suggestions il faut être toujours prêt à se référer au sens. On se libérera par là des contingences de la forme.

Il est sorti d'une mauvaise compréhension du rapport séméiologique qui lie le jugement à son expression de graves erreurs doctrinales qui ont vicié à la fois l'enseignement de la logique et celui de la grammaire. Ce sont les erreurs de la scolastique grammaticale, que nous dénoncerons dans les doctrines des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, et qui ont encore de nos jours des racines profondes dans

l'enseignement de la langue. Elles concernent la nature des prédicats et des sujets, et supposent une méconnaissance de leurs véritables rapports.

La disproportion ne sera pas moindre entre la technique du raisonnement et la grammaire. Un raisonnement pourra se condenser dans une proposition : *Malade, il n'est pas venu. — Homme, tu mourras !* Ce nous est une raison de plus d'admettre que la proposition n'est pas toujours l'équivalent du jugement logique. La déduction s'enferme quelquefois dans une phrase, mais elle y est sans rapport avec la construction grammaticale. Plus généralement elle se développe dans l'ensemble du discours. Les articulations en sont exprimées lexicologiquement, ou sous-entendues ; mais aucune catégorie de langage, nous voulons dire aucun système de morphèmes n'a été créé pour leur expression. C'est ainsi que la grammaire rejette de l'économie de la phrase toutes les formules de liaison, si lourdes de sens, et qui portent à l'intérieur même de ce sens, des fonctions logiques.

La psychologie, plus équitable que la grammaire, donne mieux à ces petits termes leur valeur de symboles, et marque leur importance dans les processus les plus élevés de la pensée. On sait comment l'école de Würzburg a révélé tout ce qu'ils contenaient d'attitudes mentales et de sentiments intellectuels, comme la conscience d'un rapport ou d'une règle, le sentiment d'un lien causal, d'une subordination d'idées, d'une coordination, ou d'une surordination. Selon Bühler il existe des pensées qui ne contiennent pas de notions explicites, mais des liaisons pures, ou qui fixent seulement une place dans l'ordonnance du contenu de ma conscience (*Platzbestimmtheiten innerhalb einer bewussten Ordnung*) (1). Ces pensées seraient à peine formulées ; quelquefois même elles manqueraient d'image verbale. Si cependant

(1) *Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge*, Archiv. f. G. Ph. 1907, (IX) et 1908 (XII).

elles tendent à l'expression, elles ne s'embarrassent certainement pas des formes d'une grammaire, et ne se préoccupent pas de la correction du discours. De telles études, si elles n'ont pas pour destination de montrer comment la logique fait irruption dans le langage, servent cependant la théorie suivant laquelle le discours n'est pas entièrement réglementé par son architecture grammaticale, et elles contribuent, bien qu'indirectement, à rendre une partie de leur valeur aux formules de liaisons.

Pour le logicien, ces mots sont essentiels dans tous les cas, parce qu'ils expriment la relation inhérente au concept ou explicitée dans le jugement, parce qu'ils marquent la relation des jugements dans le raisonnement, et parce qu'ils contiennent, dans leurs définitions, les symboles opératoires sur lesquels pourra s'édifier la déduction. Or cela encore reste en dehors de l'économie de la phrase. On ne l'exprime pas toujours ; mais quand on l'exprime c'est par le sens d'un mot. On a pu considérer souvent les conjonctions comme des mots accessoires, c'est-à-dire comme de simples outils de langage. Cela peut être vrai grammaticalement, et pour certains cas déterminés. Mais il ne faut pas confondre les exigences du langage et celles de la logique.

La grammaire philosophique s'est employée à mettre un ordre factice dans les formules de liaison, dont l'usage est si varié et si libre, et elle s'est placée ici encore au point de vue de la métaphysique beaucoup plus que de la linguistique. La grammaire est un système de formes, et elle ne peut pas s'intéresser au contenu de la pensée. La preuve en est qu'on peut dans une forme correcte couler des absurdités ou des erreurs. Il ne fallait donc pas chercher « si les conjonctions conviennent aux sujets unis accidentellement ou nécessairement », si elles « appellent l'existence réelle » ou désignent seulement « l'absence de contradiction ». Il ne peut y avoir que des dangers à mélanger ici les considérations de sens et les considéra-

tions de formes. « *Copulativa*, dit Priscien (1), *est quæ copulat tam verba quam sensum.* » Ce rapport d'une valeur grammaticale et d'un sens est encore équivoque. Les conjonctions n'unissent grammaticalement que des mots, mais elles lient des pensées par leur sens. La subordination des propositions n'est même pas un signe de la dépendance réelle des jugements. Elle est trop arbitraire pour qu'il soit possible au logicien de s'y attacher. Souvent le lien logique est sous-entendu. On ne le découvre sous le langage, quand il est exprimé, qu'en considérant le sens des mots.

C'est pourquoi les prépositions et les conjonctions sont des éléments très purs du discours, et qui rappellent les signes du formulaire scientifique. Elles sont souvent le centre de la pensée, le pivot de la prédication, comme lorsque j'énonce pour eux-mêmes la manière, ou l'instrument, ou le temps ou le lieu..., ou encore le rapport de deux propositions unies conformément au sens. Celles même qui lient une principale et une subordonnée important par leur signification, c'est-à-dire comme signes d'une idée, plus que par leur valeur grammaticale de lien. Ce sens se perd déjà dans la nomenclature qui désigne l'une de ces propositions comme principale, l'autre comme subordonnée, puisque le principal pour la pensée, c'est leur lien même, comme lorsque j'énonce qu'il y a rapport de causalité entre deux événements : *la barre de fer s'est allongée, la barre de fer a été chauffée.*

Le formulaire grammatical ne convient pas à l'expression de tels rapports parce qu'il n'est significatif de rien. On objectera que les temps, les genres, les nombres peuvent fournir des compléments concrets de l'idée, qui ne sont exprimés par rien d'autre dans la phrase, comme l'idée du passé dans : Ils venaient. Mais ce renseignement ne constitue pas le prédicat réel, qu'on ne fait point porter naturellement par une désinence. Il peut arriver

(1) *Prisc. Opera*, p. 1026.

exceptionnellement qu'on le fasse, comme dans ce discours : « Travaille-t-il ? — Non, mais il travaillera. » L'idée énoncée dans la dernière phrase est celle du futur. Mais que l'on juge alors de la difficulté qu'il y aurait à faire l'analyse logique de cette proposition, c'est-à-dire cette analyse qui doit être prise sur le sens, non sur la forme. Il faut renfermer la grammaire dans sa véritable fonction qui est de composer la phrase en un tout organique et de poser un sens en bloc comme l'expression d'une pensée. Elle dispose essentiellement pour cela de l'accord et du régime, qui marquent les vraies destinations des catégories grammaticales, même du temps et du mode, à plus forte raison du genre. Elle ne contient pas les éléments significatifs du discours et ne correspond même pas au formel de la connaissance, puisque celui-ci requiert, dans le langage, des prépositions ou des conjonctions à sens plein. Et sans doute on se fierait à elle si elle attachait à ses formes des emplois rigoureusement déterminés en vue de l'expression de la pensée. Mais il n'en est rien. Il arrive souvent que les subordonnées de forme soient les principales de sens (comme dans cette phrase : « Il n'est pas venu parce qu'il était malade », en réponse à la question : « Pourquoi n'est-il pas ici ? ») et cela suffit pour nous faire reporter sur la grammaire toute la théorie de la subordination. Mais le vrai rapport, celui autour duquel est construit le jugement, ou que l'on fait intervenir dans la déduction, peut être marqué par un *si*, ou un *donc*, ou un *parce que*. Il ne sera quelquefois évoqué que par un ordre des mots, voire par un geste ou un mouvement du style. Il y a des façons en nombre indéfini d'exprimer le rapport causal. Elles peuvent marquer des nuances du sens, et nous les employons par suite d'habitudes qui nous ont fait des syntaxes personnelles, imprévues, quelquefois gauches, mais souvent plus subtiles que la syntaxe elle-même. Mais ces procédés restent toujours en dehors du régime grammatical, qui répond à d'autres besoins.

En résumé, une réflexion encore très générale sur le rapport logico-grammatical nous a révélé que la pensée n'usait pas de la grammaire comme instrument d'expression pour ce qu'il y a en elle de spécifiquement logique. L'existence de correspondances de langue à langue nous a paru, jusqu'à plus ample information, tenir à une identité relative du type psychologique humain (peut-être même anthropologique). Nous avons eu des raisons de ne pas la rapporter à une identité de structure de l'intelligence et plus particulièrement à ce que les philosophes ont appelé « la raison ». Nous n'avions pas le droit de rejeter *a priori* le concept de grammaire générale ; mais nous savons que la linguistique aura seule le pouvoir d'en décider. Toute autre supposition est d'inspiration scolastique. parce qu'elle revient à faire jouer dans le langage une entité.

D'un autre côté, les variations du régime grammatical de peuple à peuple nous ont fait entrevoir des raisons plus directes de rejeter l'hypothèse d'une grammaire générale qui refléterait la contexture de la pensée, parce qu'elle nous a fait constater la contingence des valeurs grammaticales même essentielles (comme le sujet, la copule ou le verbe).

A ces motifs tirés de la considération des langues, s'en sont ajoutés d'autres, plus strictement séméiologiques, qui sortaient de la confrontation du signifiant et du signifié. C'est ainsi que nous avons pu noter l'expression lexicologique (et non grammaticale) des relations qui sont le support de la logique, l'indifférence de la grammaire au sens et enfin la contingence extrême des moyens d'expression du jugement et du raisonnement.

La pensée qui se formule dans le discours s'appelle, peut-être pour cette raison, en tout cas à cause de ressemblances très réelles de son développement et de celui de son expression verbale, la pensée discursive. Nous en étudierons plus tard la nature pour déterminer avec le plus de précision possible ce qui, dans la pensée, est

réfractaire au discours et ce qui, dans le discours, est réfractaire à la grammaire. La philosophie contemporaine se doit, devant le progrès de la science, de renouveler l'enseignement de la logique, en la purifiant de son contenu psychologique et grammatical. Il faut pouvoir distinguer avec sûreté le mouvement des idées dans la pensée du mouvement des mots dans le discours.

Mais la pensée possède, dans le formulaire de la science, un procédé d'expression qui doit précisément parer aux inconvénients de la langue commune. Ce formulaire nous porte au delà de l'expression grammaticale, et il nous ramène, par une évolution assez inattendue, aux formes les plus simples de la signification, qui avaient été, en un sens, celles de l'enfant et du primitif. Un tel signifiant, qui représente à coup sûr la perfection dans l'expression d'une pensée, devait déjà être pris en considération pour lui-même. Mais il faut l'étudier aussi dans son rapport avec son signifié, comme nous l'avons fait d'ailleurs pour tous les procédés d'expression. Or ce signifié convient mieux que tout autre à nous éclairer sur la nature de la connaissance.

Nous avons précisément le dessein d'exposer une théorie selon laquelle le jugement s'enferme tout entier dans le prédicat du discours, et qui donne comme forme spontanée du jugement la construction impersonnelle. Nous pensons que toute autre schématisation, comme celle qui suppose le sujet, la copule et l'attribut, comporte des souvenirs de la grammaire. Si cette théorie est exacte, elle doit être vérifiée par la science, qui contient les démarches réelles d'une pensée. Ainsi nous attendons de ce dernier rapport séméiologique qu'il prouve la doctrine du jugement prédicatif. Il constitue pour nous un cas privilégié, puisqu'il élimine précisément les préoccupations qui avaient fait insérer une grammaire dans l'intervalle de la pensée et de son expression.

CHAPITRE V

Le formulaire mathématique

Étude de l'expression en mathématique. — Nature de ce rapport séméiologique, qui ne comporte plus de grammaire ; forme qu'y prend la correspondance du signifiant et du signifié. — Problèmes que ce rapport doit servir à résoudre.

Les mathématiques nous présentent un rapport très simple du signifiant et du signifié. A chaque concept (idée particulière ou générale de grandeur ou de nombre, relation, ou opération) correspond exactement un signe. Le procédé séméiologique consiste donc à désigner chaque concept ; moyennant quoi, le mathématicien dit tout ce qu'il veut dire, sans que l'expression dépasse jamais sa pensée ou reste en deçà d'elle. C'est là une exigence stricte de la science. Les savants croient qu'ils ont seuls des pensées définies et ils affichent souvent du mépris pour les autres formes de connaissance. Ils ne voient pas assez que la perfection de leur pensée leur vient en grande partie du très bel instrument d'expression dont ils disposent, et que ce qui fait obstacle à la pensée vulgaire, c'est l'usage de mots à plusieurs sens (1) et de grammaires capricieuses. On pourrait peut-être remédier à ces dangers par la combinatoire qui avait été le rêve de Leibniz et qui impliquerait pour toute sorte de connaissances l'usage d'un formulaire. C'est toujours possible, parce qu'on peut amener à la clarté n'importe quelle pensée intuitive par une analyse rigoureuse de son contenu

1) Voir Arist. *Méta.*, V, 29, 1024 b 32.

conceptuel, quitte à fixer le moment où l'intuition cesse d'être perméable à l'intelligence et où l'esprit s'arrête devant un donné. Le mathématicien sait bien, puisqu'il manie des postulats, qu'il y a un résidu sensible dans sa pensée du mouvement, de l'espace et même du nombre ; d'autre part il énonce avec précision des jugements qui ne sont vrais que dans des limites, et son souci de l'exactitude n'apparaît jamais aussi bien que lorsqu'il détermine l'erreur possible.

Le formulaire doit servir à l'expression de concepts, de jugements et de raisonnements. La déduction se fraye un chemin à travers des formules. Le jugement s'y exprime, avec sa relation centrale et ses différents termes. La structure du concept s'y délimite et s'y dessine. Sans doute il arrive que l'idée ne soit désignée que par un signe arbitraire, — une lettre ou un nombre, — qui ne donne pas apparemment la marque de sa composition. Mais il arrive aussi que l'on conserve au cours de la déduction le souvenir des opérations qui lui ont donné naissance. Faire intervenir le signe de l'intégration dans une formule, c'est dessiner la complexité et l'ordonnance du concept. Mais il y a déjà, sous la lettre simple qui désigne un nombre, toute la pensée mathématique du nombre, c'est-à-dire un schème savant, qu'il faut pouvoir à tous les moments évoquer. Ainsi les concepts mathématiques, quels qu'ils soient, se trouvent toujours découpés dans l'ensemble des relations déjà posées ou connues ; les fonctions que concrétisent les signes abstraits du formulaire sont sous-entendues dans les significations nominales. Mais inversement, les signes fonctionnels ont besoin de déterminations nominales pour constituer avec elles des formules. Pris en lui-même, le signe algébrique ne porte que la pensée d'une fonction générale, comme celle d'addition, ou de dérivation, ou d'intégration. Mais ce n'est pas comme tel qu'il entre dans le jugement mathématique. De même n'y entrent pas le triangle en général, ni le polygone, mais les relations qui servent à définir des

grandeurs ou des figures particulières. *La formule ne contiendra donc jamais que des idées et des jugements spécifiés et déterminés, soit absolument, soit entre des limites.* Aussi faut-il toujours désigner expressément le concept, et créer pour lui un système *particulier* de notation au moyen de nombres ou de lettres. On écrira, par exemple, pour un triangle de côtés a, b, c ,

$$a^2 = b^2 + c^2 - 2bc \cos A$$

Il y a là des lettres qui sont des noms tout à fait arbitraires, puis des signes de relations qui déterminent un jugement (à savoir l'ensemble de l'équation), et qui fixent une contexture de concept (le développement de a^2 , a désignant un côté quelconque du triangle). Des parenthèses peuvent servir à isoler une idée. Il arrive qu'au cours de la déduction, et pour simplifier une expression trop longue, je dise : « J'appellerai K la quantité comprise entre parenthèses. » La charpente du raisonnement en devient plus nette ; la pensée s'abrège ainsi, ce qui est toujours le but d'un emploi de signes ou de définitions nominales. C'est toujours à cela que revient, en mathématiques, l'imposition d'un nom. On a démontré de nombreux théorèmes concernant les variations de fonctions et les limites ; puis un jour, quand on est bien en possession de tous ces rapports et que l'on peut faire la combinaison

$$\frac{f(x) - f(x_0)}{x - x_0}$$

on dit : La dérivée est la limite (en supposant qu'elle existe) vers laquelle tend le rapport de l'accroissement de la fonction à l'accroissement correspondant de la variable quand celle-ci tend vers zéro.

Il n'y a pas autre chose dans la désignation d'une structure conceptuelle par un mot à sens général ou par une lettre. Dans ce dernier cas, nous avons simplement affaire à un concept particularisé (l'ensemble des a , ou : la somme des a ; ou : chaque a). Une théorie déductive,

prise dans son ensemble, n'est elle-même qu'un vaste concept : pensée de l'espace, ou du nombre, ou du monde physique, etc., dont elle fixe la structure.

Mais la langue mathématique, dans ce qu'elle a de formel, ne contient pas les dénominations singulières. Elle est faite de signes de relations, qui la constituent à l'exclusion de tous autres, et qu'on utilise toujours dans des jugements particuliers. La proposition générale, axiome ou notion commune, postulat, théorème, s'énonce toujours en langage courant. On écrit : $a \times b = b \times a$, mais on énonce : La multiplication est commutative. On fait la démonstration sur un triangle particulier, mais on conclut : La somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits.

Cela vient de ce que la démonstration mathématique se fait toujours sur le cas singulier, et qu'elle utilise l'intuition exemplaire. Celle-ci soutient l'esprit durant tout le cours du raisonnement. Il y a là une exigence de la science, nettement aperçue par Kant (1). Il a vu que la grandeur n'entrait pas dans la pensée comme le genre de la logique classique, mais que les propositions devaient en être posées dans des cas particuliers. De même, on ne va pas de l'idée générale du triangle à ses déterminations, mais de ces déterminations possibles pour tous les cas particuliers à l'idée d'une classe définie par ces propriétés. C'est le sort d'une pensée qui construit le genre (2). Quand la classe intervient dans la déduction, comme c'est surtout le cas dans l'analyse, elle figure dans la formule comme symbole d'indétermination. On y fixe alors les limites entre lesquelles la grandeur pourra être prise arbitrairement. Il est remarquable que la pensée la plus savante soit en cela nominaliste et que le genre n'y soit

(1) *Crit. de la r. pure*, B. 182 : « En arithmétique, la vérité sort vraiment de la seule intuition, qui consiste dans l'acte de compter. »

(2) Sur la différence de l'induction baconienne et de la généralisation mathématique, voir notre *Esthétique transcendantale et science moderne*, ch. III, §§ c et d.

utilisé que comme connotation. On y considère toujours l'ordre dans un cas concret ; x y désigne le groupe des x , c'est-à-dire une collection de choses toujours réalisables. Cela même doit nous orienter pour l'interprétation des formules générales et pour l'usage des idées dans quelque pensée que ce soit.

On voit maintenant comment les concepts se découpent et s'expriment dans la pensée mathématique. La signification en est le support. Elle sert à délimiter une portion de ma connaissance, que je pense dans une unité conceptuelle et que je ferai entrer dans des jugements. Ces découpages n'ont de sens que s'ils doivent fournir des éléments pour des jugements possibles. Si dans d'autres domaines l'idée a pu sembler la pensée d'une chose, elle n'a, ici, que les caractères d'une relation. Est-ce assez dire pour résoudre la vieille question de la rivalité du jugement et du concept ? A ne considérer que les apparences, on pourrait croire que la forme de la pensée mathématique implique encore leur indépendance. Le formulaire semble mettre à la disposition de la pensée mathématique deux sortes de signes, des signes de jugements et des signes de concepts. Le symbole de l'addition n'entre que dans la composition de l'idée, dont il rappelle le procédé de formation et dont il fixe l'architecture. D'autre part, celui de l'égalité n'entre que dans l'expression d'un jugement. Est-ce à dire qu'il y aurait là deux espèces distinctes de relations, dont les secondes joueraient seules le rôle de la copule classique ? Ce n'est qu'une apparence.

Et d'abord, il y a intérêt à ne pas considérer le rapport du jugement mathématique comme une copule, à cause de l'ambiguïté qui ne manquerait pas de se produire en souvenir de la logique aristotélicienne (1). Mais il y a

(1) Dans la théorie classique la copule n'entre pas dans la composition du concept. Elle est un lien des idées, comme il apparaît encore dans la doctrine bien connue de Descartes. La philosophie du jugement pose au contraire l'inhérence de la relation à l'idée.

surtout nécessité à ne point considérer à part les signes de relation engagés dans les concepts. Dans la définition de l'addition sont compris les principes qui permettent de formuler ensuite des jugements. Les deux systèmes sont solidaires. *Les symboles qui entrent dans les idées mathématiques sont des symboles opératoires, et les principes qui servent à les définir fixent les règles qu'il faudra suivre dans l'inférence et dans la déduction.* Par la théorie de la multiplication je connais toutes les égalités ou inégalités qu'il sera légitime de poser au cours des raisonnements où elle interviendra. Donc les relations de jugement sont comprises dans ces principes. De même, je sous-entends, en posant le nombre n , tout le régime des opérations et des inférences comprises dans la notion de nombre. *La pensée mathématique ne permet dans aucun cas de séparer l'idée du jugement.* Voici donc un régime de signes qui permet de dessiner exactement la composition des idées et leur ordonnance dans la théorie. Le formulaire donne les moyens d'exprimer la relation inférée, ou la relation expressément posée dans le concept en vue de l'inférence. Usage des définitions nominales et permutation des signes au cours de la déduction, c'est en cela que se résume la séméiologie mathématique. Nous tenons là un remarquable procédé de signification, dont la perfection pourrait tenir à sa simplicité extrême. C'est un langage artificiel, mais qui ne ressemble plus au langage vulgaire d'où il est lentement sorti. Nous constaterons, après examen de ses procédés d'expression, qu'il n'a point de rapport avec une grammaire.

L'emploi des signes dans l'expression du concept ne soulève pas plus de difficultés que n'en soulève l'usage du vocabulaire dans la langue courante : il revient à donner un nom arbitraire à l'idée. « D'où il paraît que les définitions sont très libres et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites, car il n'est rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on

n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms en donnant le même à deux choses différentes. Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre (1). »

Il importe davantage de connaître comment sont désignées les relations. Elles impliquent un système de notation un peu plus constant puisqu'il faut s'y tenir au cours de la déduction, quels que soient les exemples ou les concepts particuliers qui y figurent successivement. D'ailleurs les exigences de la vie sociale imposent aux savants d'une époque donnée un formulaire à peu près uniforme. Mais le formulaire reste affaire de convention et on l'adopte en l'employant (en quoi il n'est pas sans rapport avec les règles d'un jeu). Or le procédé de signification est encore ici très simple : *Il consiste à faire correspondre un signe invariable aux concepts de liaisons* (idées de rapports proprement dits ou d'opérations). C'est un procédé lexicologique qui ne comporte pas de grammaire et qui requiert une idée par signe. Une relation pensée pour elle-même (non dans les jugements dont elle est le support) est encore un concept, et la désigner devient affaire de vocabulaire. C'est comme telle qu'on l'énonce à sa place convenable. *Ces expressions ne comportent pas d'autre syntaxe qu'une syntaxe élémentaire de position et l'ordre qu'elles figurent est directement l'ordre chronologique de la succession des idées dans la déduction ou dans l'inférence* (2). Il n'existe donc pas des variations de ces signes, qui seraient les marques de leurs fonctions dans l'économie générale de la formule. La comparaison souvent faite de l'algèbre à une grammaire n'est qu'une

(1) Pascal, *Pensées*, édit. Brunschvicg, p. 166.

(2) Il en résulte que ce langage sera compris par n'importe quel homme de la terre qui en possèdera la clé, même si cet homme éprouve de la difficulté à le traduire dans la langue dont il use dans la vie courante. Mais il pourra n'être point porté à donner aux différents termes les valeurs grammaticales que nous leur attachons. Il est fort utile de remarquer que les formules mathématiques peuvent ainsi comporter bien des lectures différentes.

surtout nécessité à ne point considérer à part les signes de relation engagés dans les concepts. Dans la définition de l'addition sont compris les principes qui permettent de formuler ensuite des jugements. Les deux systèmes sont solidaires. *Les symboles qui entrent dans les idées mathématiques sont des symboles opératoires, et les principes qui servent à les définir fixent les règles qu'il faudra suivre dans l'inférence et dans la déduction.* Par la théorie de la multiplication je connais toutes les égalités ou inégalités qu'il sera légitime de poser au cours des raisonnements où elle interviendra. Donc les relations de jugement sont comprises dans ces principes. De même, je sous-entends, en posant le nombre n , tout le régime des opérations et des inférences comprises dans la notion de nombre. *La pensée mathématique ne permet dans aucun cas de séparer l'idée du jugement.* Voici donc un régime de signes qui permet de dessiner exactement la composition des idées et leur ordonnance dans la théorie. Le formulaire donne les moyens d'exprimer la relation inférée, ou la relation expressément posée dans le concept en vue de l'inférence. Usage des définitions nominales et permutation des signes au cours de la déduction, c'est en cela que se résume la séméiologie mathématique. Nous tenons là un remarquable procédé de signification, dont la perfection pourrait tenir à sa simplicité extrême. C'est un langage artificiel, mais qui ne ressemble plus au langage vulgaire d'où il est lentement sorti. Nous constaterons, après examen de ses procédés d'expression, qu'il n'a point de rapport avec une grammaire.

L'emploi des signes dans l'expression du concept ne soulève pas plus de difficultés que n'en soulève l'usage du vocabulaire dans la langue courante : il revient à donner un nom arbitraire à l'idée. « D'où il paraît que les définitions sont très libres et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites, car il n'est rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on

n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms en donnant le même à deux choses différentes. Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre (1). »

Il importe davantage de connaître comment sont désignées les relations. Elles impliquent un système de notation un peu plus constant puisqu'il faut s'y tenir au cours de la déduction, quels que soient les exemples ou les concepts particuliers qui y figurent successivement. D'ailleurs les exigences de la vie sociale imposent aux savants d'une époque donnée un formulaire à peu près uniforme. Mais le formulaire reste affaire de convention et on l'adopte en l'employant (en quoi il n'est pas sans rapport avec les règles d'un jeu). Or le procédé de signification est encore ici très simple : *Il consiste à faire correspondre un signe invariable aux concepts de liaisons* (idées de rapports proprement dits ou d'opérations). C'est un procédé lexicologique qui ne comporte pas de grammaire et qui requiert une idée par signe. Une relation pensée pour elle-même (non dans les jugements dont elle est le support) est encore un concept, et la désigner devient affaire de vocabulaire. C'est comme telle qu'on l'énonce à sa place convenable. *Ces expressions ne comportent pas d'autre syntaxe qu'une syntaxe élémentaire de position et l'ordre qu'elles figurent est directement l'ordre chronologique de la succession des idées dans la déduction ou dans l'inférence* (2). Il n'existe donc pas des variations de ces signes, qui seraient les marques de leurs fonctions dans l'économie générale de la formule. La comparaison souvent faite de l'algèbre à une grammaire n'est qu'une

(1) Pascal, *Pensées*, édit. Brunschvicg, p. 166.

(2) Il en résulte que ce langage sera compris par n'importe quel homme de la terre qui en possèdera la clé, même si cet homme éprouve de la difficulté à le traduire dans la langue dont il use dans la vie courante. Mais il pourra n'être point porté à donner aux différents termes les valeurs grammaticales que nous leur attachons. Il est fort utile de remarquer que les formules mathématiques peuvent ainsi comporter bien des lectures différentes.

métaphore. Nous tenons avec l'algèbre un procédé d'expression fort intéressant qui peut déjà nous incliner à croire que la morphologie du discours pourra ne pas marquer des fonctions logiques, mais seulement des fonctions grammaticales.

D'ailleurs la formule même particulière ($AB = BC$) aura toujours une valeur intemporelle qui la rend indépendante du système grammatical. Nous coulons nos pensées scientifiques et nos jugements généraux dans la forme des jugements de perception ou d'événement, sans bien voir que nous faisons usage de « catégories » grammaticales comme la personne, le nombre, le présent, l'indicatif, etc. qui perdent toute leur signification réelle, et y deviennent des éléments fictifs.

Il faut aller plus loin : dans une expression comme :

$$(a + b)^2 = a^2 + 2ab + b^2$$

il ne subsiste plus aucune valeur grammaticale réelle, il n'y a point de sujet ni d'attribut, partant point de copule ; il n'y a pas davantage de verbe, puisqu'il serait absurde d'y voir l'action d'un sujet $(a + b)^2$ qui retomberait sur un complément direct $(a^2 + 2ab + b^2)$ (1). Peut-être sera-ce tout simplement la fonction d'un discours de se forger une légalité étrangère aux démarches de l'esprit, lui appartenant en propre, et conférant une sorte de vie grammaticale aux mots qui le composent. Ici du moins point de compromission avec le langage. Et cependant, la composition et la succession des formules dans la démonstration d'un théorème de mathématiques ou dans la résolution d'un problème expriment bien des

(1) Le formulaire est donc a *fortiori* libéré de la métaphysique du langage. On s'étonnera donc de voir un auteur du XVIII^e siècle, Guyton de Morveau, demander une nomenclature de la science conforme au génie de la langue, c'est-à-dire à une « convenance du matériel de sons, de la métaphysique du style, avec les opinions et les habitudes de la nation. » Voir *Histoire de la langue française*, par F. Brunot, t. VI, 1^{re} partie, p. 654. Guyton de Morveau s'en tenait heureusement à la nomenclature, et même à la nomenclature chimique ; son opinion néanmoins nous a paru intéressante.

démarches de la pensée, et si l'on doit chercher quelque part la logique, c'est bien ici que l'on a des chances de la rencontrer.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le formulaire passe au milieu des expressions du langage commun, et qu'il est lui-même emporté dans le courant grammatical du discours. Il comprend bien, en effet, des sujets et des compléments directs, et, en un sens, il sort de la grammaire. Il n'a pas toujours existé, bien qu'il ait été toujours dans les tendances des mathématiques, puisque les systèmes de numération en furent la première expression. Mais il fallait une science bien en possession de ses moyens pour se forger une symbolisation comme celle dont nous disposons aujourd'hui (1).

Le formulaire a été une différenciation tardive du langage parlé. Il a finalement dispensé de l'expression par les mots et par les phrases, toujours lourde et convenant mal à mettre en relief les valeurs proprement mathématiques, ou plus exactement il lui a substitué d'autres mots et d'autres phrases où les fonctions grammaticales sont devenues indifférentes au sens. Chaque signe est apparu d'abord comme une abréviation de la graphie ; puis il est devenu une condensation de la pensée. Dès lors le formulaire a pris corps, et a été un langage indépendant, dont les combinaisons n'étaient plus que mathématiques.

S'il a atteint cette rigueur, c'est parce qu'il s'est constitué par corrections délibérées, comme système artificiel de notation. Il rappelle à ce point de vue le langage de la musique et l'écriture, l'un se modelant sur les rapports de sons, l'autre voulant être une image conven-

(1) Descartes écrivait encore ses équations presque entièrement dans le latin courant. Il ne disposait que des signes $+$ et $-$ dont l'usage ne s'était répandu qu'au xv^e s. et il dut se forger pour lui-même un signe de l'égalité (∞ , figurant le æ de *æqualis*) parce qu'il n'en existait point encore. On doit à Descartes la forme actuelle de l'exposant, dont les origines remontent au xiv^e s. Mais les signes de la multiplication et de la division n'apparaîtront qu'à la fin du $xvii^e$ s.

tionnelle des paroles. Lui seul a pris pour fin de reproduire les mouvements d'une pensée, probablement parce que les démarches habituelles du discours n'y convenaient guère (1).

Les avantages du formulaire sont, « d'éclairer et d'abrégé le discours » (2) et de mettre en relief les rapports simples. C'est un instrument d'analyse. Mais il est peut-être plus que cela : et sa véritable portée nous sera révélée par l'espèce des rapports que ce signifiant soutient avec son signifié. Il n'est pas douteux, à considérer seulement l'histoire, que la pensée scientifique ne s'actualise que dans des procédés de signification. Y aurait-il là une exigence de la connaissance telle que penser ce serait nécessairement se mouvoir dans des symboles ? S'il ne s'agissait que de se placer au point de vue psychologique, la réponse ne ferait point de doute. Car je peux bien

(1) Un critique de Desargues, M. de Beaugrand, appréciait ainsi le langage de ce mathématicien : « Certes, il est impossible à ceux qui savent la science sur laquelle il a voulu débiter ses pensées de s'empêcher de rire en considérant ses rameaux droits, pliés et déployés, ses branches moyennes et couplées, ses couples de brins relatives ou gemellées entre elles, ses nœuds moyens simples, les moyens doubles, les extrêmes inférieurs, extérieurs, les rectangles gémeaux, les relatifs, les bornales droites, et une infinité d'autres termes qui sont plus capables de mettre les esprits en *involution* ou d'en faire des *souches réciproques* que de leur donner quelque nouvelle lumière dans les mathématiques. »

Condorcet fut un des premiers à entrevoir l'urgence d'une langue sûre et abstraite, distincte de la langue commune : « Le moment approche, dit-il, où la langue alphabétique ne sera plus assez rapide, ni assez riche, ni assez précise, pour répondre aux besoins des Sciences ; elles seront forcées de s'arrêter, ou il faudra créer pour chacune une langue dont les signes, invariablement déterminés, expriment les objets de nos connaissances, les diverses combinaisons de nos idées, les opérations auxquelles nous soumettons les productions de la nature, et celles que nous exécutons sur nos propres idées, qui soient enfin pour tous les genres de la Science, mais avec plus de perfection encore, ce que la langue de l'algèbre est pour l'analyse mathématique. » (Éloge de Bergmann, *Hist. Acad. des Sc.*, 1784, p. 41.)

C'est bien en effet ce que nous cherchons à établir dans notre étude de la signification mathématique.

Notre attention a été attirée sur ces textes par notre collègue Max Fuchs auquel on doit le très bel exposé sur la *Langue des Sciences* dans l'*Histoire de la langue française, des origines à 1900* (Ferdinand Brunot). Voir le 2^e fascicule du tome VI, le XVIII^e siècle. Le chapitre est très documenté sur tout ce qui touche à la nomenclature scientifique et constitue un instrument de travail de premier ordre.

(2) Pascal, *Pensées*, édit. Brunschvig, p. 166.

m'appuyer sur l'intuition exemplaire ; mais si je trace deux triangles égaux ou semblables sur mon tableau noir, les relations n'en sont pas écrites dans l'image. La relation, c'est de toutes façons ce qui requiert un esprit pour être posé. D'ailleurs ma pensée porte sur les relations du triangle en général ; on peut donc admettre que le contenu formel de ma pensée n'a de support imaginaire que dans le symbole. C'est pour cela que l'algèbre a pris cette importance. Tenir dans une égale clarté tout l'ensemble des rapports engagés dans une démonstration ou un problème est impossible, même pour un Inaudi, malgré sa monstrueuse mémoire des chiffres, parce qu'opérer n'est point démontrer ni résoudre, et qu'on imagine des raccourcis d'opérations. Et puis Inaudi lui-même a besoin de voir ou d'entendre. En fait, il entend surtout. C'est un phénomène de mémoire auditive, mais non point de *pensée* mathématique (1).

Les psychologues ont pu croire que dans le cas de la pensée intérieure sans mots apparents il y avait l'expression verbale, non articulée. Quelques-uns ajoutent même qu'elle n'a pas besoin d'être expressément imaginée pour jouer un rôle (2). La pensée mathématique du moins se meut dans des symboles clairs et ne se conçoit pas sans eux. Elle vérifie le mot de M. Delacroix : « Toute pensée est symbolique. Toute pensée construit d'abord des signes qu'elle substitue aux choses (3). » Il est nécessaire de chercher la raison de cette utilisation des signes dans la connaissance la plus réfléchie ; elle est liée aux conditions de la pensée discursive. Penser la relation pure, en mathématique, c'est penser le régime des axiomes qui

(1) Voir Binet, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*, pp. 64 et sqq.

(2) Problème de la pensée sans image traité par M. Binet et l'école de Würzburg, discuté par Spaier, à l'occasion des « attitudes de conscience », *La pensée concrète*, pp. 68 et sqq. Voir aussi Bovet : *La conscience du devoir dans l'introspection provoquée. — Les conditions de l'obligation de conscience* (Année psychologique t. XVIII) en particulier § IV.

(3) Delacroix, *La pensée et le langage*, p. 84.

serviront à l'exploiter. Il est vrai qu'au cours de la déduction je considère des concepts de relations appliqués à des grandeurs déterminées ; en géométrie, je m'appuie constamment sur l'intuition exemplaire. Je puis donc penser à la rigueur l'égalité de A et de B sans l'exprimer, en voyant A et B. Mais je ne penserai ainsi que le dernier rapport, car mon attention ne peut pas en retenir une pluralité. L'idée antérieure n'a pas d'autre support que la mémoire, et elle ne peut figurer dans ma pensée que comme signe. Ainsi penser mathématiquement, cela ne se peut sans langage abrégatif et figuratif. Nous avons vu l'importance de la définition nominale ; la règle que nous fixait Pascal, d'être toujours prêts à substituer la définition au terme défini, nous enjoignait, tout simplement, de tenir compte toujours de l'intention de signification,

Descartes a remarquablement exposé ces exigences de la pensée discursive qui s'appuie sur la mémoire et qui a besoin de fixer souvent au moyen de subterfuges l'ordre des relations. Lorsque la démonstration est longue, nous ne pouvons en avoir tous les termes présents dans un même moment. Nous devons nous fier au souvenir qui nous rappelle que telle proposition a été précédemment démontrée, mais qui ne donne pas l'évidence des raisons (1). Si un argument contraire se présente, il pourra faire mettre en doute cette proposition dont les raisons ne sont pas actuellement dans ma pensée (2). Aussi faut-il reprendre fréquemment la démonstration, en bien graver les termes par l'habitude, de manière à obtenir une pseudo-intuition de toute la chaîne des propositions. Car l'habitude permet de passer plus rapidement d'un terme à l'autre, donc d'en embrasser un plus grand nombre par la pensée, et elle fortifie notre croyance (3). Cela ne se peut pas strictement sans lan-

(1) Reg. III (A. et T. t. X, p. 370), VII (A. et T. t. X, p. 388).

(2) Rép. aux 2^e obj. *Ibid.* p. 104

(3) Reg. VII (*loc. cit.*).

gage parce que si tout est également actualisé et clair dans des proportions qui composent un ouvrage de mathématique, le courant de conscience, même orienté par la réflexion ne comporte pas la distinction de tous les éléments qui composent une pensée, ni la définition « actuelle » de tous ses termes. Il faut y supposer du virtuel et de l'imprécis. Dans tous les cas l'attention ne porte que sur la dernière relation ; elle ne fixe que la dernière inférence. Il faut compter sur la mémoire et l'appuyer elle-même sur la graphie, pour que nous restions certains de la fixité de nos jugements, contre les « puissances trompeuses » qui les déforment en agissant constamment sur leur contenu. La simplicité du formulaire était donc requise d'abord pour faciliter la mémoire. Et c'est pourquoi il a pu sembler qu'il tenait lieu de pensée, ce qui en serait une piètre conception. Il est vrai cependant qu'on peut manier longtemps le formulaire sans penser, et en croyant le faire. Le verbalisme des mathématiques est plus dangereux que le verbalisme vulgaire. Singulier langage, qui arrive à se faire oublier, jusqu'à donner dans certains cas, l'impression de la pensée ! Mais cette revanche de la forme, dont les vrais savants se défient par-dessus tout, est une conséquence de la perfection de l'instrument qu'ils se sont donné.

Qu'est-ce donc que ce signifié qu'il est si difficile de penser en dehors de son rapport avec son signifiant, et que nous posons ici comme un sens ? Qu'y a-t-il que l'intuition exemplaire ne donnait pas et qui se trouve *exprimé* dans la formule ? Le nominalisme avait-il tort de substituer aux permutations de concepts dans la connaissance des permutations de mots ? Nous voulons ici considérer la valeur du genre comme sens et chercher le rôle des symboles $+$, $-$, $\times$, etc... comme instruments d'une pensée. C'est une question de psychologie, de séméiologie et de théorie de la connaissance, qui porte sur l'intention et sur la réalisation de la signification.

Par intention de signification on sait que nous enten-

donc à la fois la volonté d'exprimer quelque chose et la tendance (*intentio*) de l'expression vers un sens. Ce n'est point là jouer sur les mots, parce que ce n'est pas par hasard que la notion du *sens* est à la fois celle d'une pensée et d'une direction, et que la finalité intellectuelle comprend à la fois l'idée d'une ordonnance conceptuelle et celle d'un but.

M. Delacroix estime qu'il y a une intelligence verbale. « S'il y a un irrationnel à la base du langage, si tout le système de la langue repose sur le principe irrationnel de l'arbitraire du signe, qui, appliqué sans restriction, aboutirait à la complication suprême, le langage repose sur la rationalisation de cet irrationnel (1). »

Conçoit-on un langage « où tout serait motivé » ? Le formulaire des mathématiques est assurément celui qui s'approcherait le plus de cet idéal. Mais cela tient à ce qu'il est une création artificielle ou plus exactement une spécialisation artificielle du langage commun, et une technique construite délibérément pour la pensée. Il ne s'agit pas ici de décrire comment « la pensée fait le langage en se faisant soi-même comme un langage intérieur (2) » ni comment le langage est devenu « un moment de la constitution des choses par l'esprit (3) ». Ici, tout est volontairement explicité. L'ordonnance du concept, celle du jugement et de la déduction sont fidèlement reproduites en symboles. S'il y a une pensée qui peut se passer des mots, parce qu'elle serait plus ramassée encore et plus rapide que le langage intérieur, ce n'est pas la science, qui veut des connaissances définies ; et il est curieux de constater que la pensée la plus intellectuelle est celle qui se conçoit le moins sans le support des signes. On oublie ici qu'il y a de l'irrationnel dans le rapport du signifiant et du signifié, parce qu'on ne court pas le risque d'être dupe des mots.

(1) Delacroix, *La pensée et le langage*, p. 211.

(2) *Ibid.*, p. 125.

(3) *Ibid.*, p. 126.

Les permutations de symboles sont intellectuellement valables dès qu'elles cessent d'être mécaniques et qu'elles deviennent des permutations de sens, c'est-à-dire dès qu'elles sont les marques sensibles d'un mouvement des idées. Apprendre les mathématiques, c'est en un sens apprendre à manier un formulaire, mais dans le but de s'en servir. Savoir que dans une équation on peut faire passer les termes d'un côté à l'autre de l'égalité en changeant les signes, ce n'est que posséder les règles d'un jeu, tant qu'il y manque le sens des opérations que l'on effectue. On peut faire jouer automatiquement les symboles ; mais leur ordonnance recouvre une légalité qui se trouve être directement (et non hypothétiquement) la légalité d'une pensée. L'adéquation, si rare pour les formes de langage, est ici réalisée ; mais ce fut affaire d'art ; on ne le pouvait que pour une pensée qui crée ses principes, qui est claire et distincte dans toutes ses idées, et qui peut alors manier sans danger le rapport de signification. Rien n'est plus étroitement lié que les deux termes qu'il unit, et rien n'est plus facilement distingué. Et comme nous ne possédons qu'une pensée discursive, comme une idée, prise dans son abstraction ne peut être objet de souvenir, comme il faut un artifice pour que tous les éléments complexes d'une pensée soient posés ensemble, nous ne voyons pas qu'on puisse appréhender autrement que dans des signes le contenu de cette pensée. Elle s'offre à nous dans un remarquable rapport séméiologique, et jamais en dehors de lui. L'introspection ne donne que des représentations ou des signes. Il ne reste plus comme tâche pour l'entendement que de leur reconnaître, ou de leur conférer, ou de leur inventer un sens. Mais pour se penser, ce sens a dû d'abord s'appuyer sur le langage dans lequel s'exprimaient les pensées précédentes et qui ont conduit à lui. Le formulaire, c'est la condensation de tout mon savoir antérieur, utilisable au maximum sous cette forme. Puis, ce qu'il y a d'original dans le rapport nouveau

devra se figer à son tour dans une expression nominale, il nous faudra pour cela inventer des mots ou des signes. Il faut de toutes façons créer une perception artificielle pour donner à la relation pensée la valeur d'une chose concrète, la libérer de mes états d'âme pour la faire exister objectivement, en et pour soi, et lui conférer les avantages d'une représentation : remémoration facile, fixation de l'attention, etc... La structure d'un paysage, qui est une forme conceptuelle, n'a pas besoin d'être symbolisée tant que le paysage s'étale devant mes yeux ou dans mon souvenir (1). Il y a peut-être de cela dans la pensée mathématique qui s'imagine, nous voulons dire dans la géométrie, et l'on peut se mouvoir directement, par la pensée, dans l'espace de l'*analysis situs* voire dans l'espace-temps de Einstein. On peut s'appuyer peut-être pendant un temps, à savoir tant qu'on n'en éprouvera point du vertige, sur l'intuition imaginaire des sphères dont le centre est partout et la circonférence nulle part... C'est encore support intuitif d'une pensée, et représentation enrichie par le concept, c'est-à-dire par tout ce que nous en fait comprendre la science. On ne penserait déjà pas la grandeur dans l'abstrait, ni la relation entre choses qui ne se représentent plus aisément, ni à plus forte raison la relation en soi. L'abstraire pour n'avoir plus à considérer le couple des choses entre lesquelles on l'avait posée, — ce qui ne la rend pas indéfiniment utilisable, cela suppose qu'on la signifie. Se placer au point de vue d'une pensée intemporelle et inimaginable c'est évidemment considérer un sens caché et subtil de la représentation ; mais il faut que ce sens prenne corps dans un langage.

Nous concevons donc des signes qui indiquent clairement que la pensée est intervenue dans l'intervalle de la représentation et du langage. C'est leur valeur de

(1) Nous ne prétendons pas que le sens puisse s'effectuer dans la perception pure. Cela ne signifierait rien, puisqu'un sens requiert toujours un esprit qui le pense et qui le pose.

signe qui proteste contre l'interprétation nominaliste de la connaissance, et qui fait que les mots, bien qu'ils appartiennent à l'imagerie, n'ont pas du tout dans l'esprit le rôle des autres images. L'importance de la désignation est telle que la pensée mathématique s'est progressivement enveloppée de formules.

De même, quand les logisticiens ont voulu décrire les opérations intellectuelles, ils n'ont su que proposer un algorithme. C'est que l'activité conceptuelle échappe, comme telle, à l'introspection. Nous ne la saisissons que dans des permutations de signes, et, le plus souvent, dans nos démarches grammaticales. Nous n'en connaissons que les résultats, ce qui explique, nous semble-t-il, qu'on ait pris si souvent la pensée pour une contemplation. Le pur savoir est donc une abstraction, puisqu'il serait un savoir sans intuition.

Mais la pensée est du moins connaissable dans le rapport de signification. Elle est dans l'unité indissoluble que forment la représentation, le jugement et l'expression verbale. Elle correspond objectivement au sens (la relation signifiée), et subjectivement à l'intention de signification. Il faut la prendre dans le langage de la science. Nous chercherons dans la suite de ce travail si on peut espérer la trouver aussi dans la grammaire.

Notons provisoirement les conclusions suivantes :

Le formulaire de la science reproduit scrupuleusement les démarches de la pensée dans la déduction, et il n'a cependant pas de rapport avec la forme grammaticale de la proposition. Il s'est donné une existence propre, indépendante du langage commun.

Il a pour fin d'exprimer les relations qu'il suffira de poser pour qu'il y ait jugement, et qui se retrouvent dans la texture du concept. D'où il suit d'abord que la nature du jugement n'est pas convenablement caractérisée par la pensée de la copule, et que l'on ne peut d'autre part séparer le sort du concept et celui du jugement. Le concept est toujours arbitrairement découpé

dans la connaissance comme élément d'un jugement effectif ou d'un jugement possible.

Il est dès à présent certain que ces relations ne se ramènent pas à la copule classique. Nous serons plus tard en mesure de démontrer qu'elles ne s'y ramènent jamais, parce que les valeurs logiques engagées dans le jugement de relation ne sont pas celles du jugement aristotélicien.

Ajoutons enfin que le formulaire est nécessaire à la pensée mathématique, au point qu'on ne saurait la concevoir sans lui. C'est une pensée sans grammaire, mais non point une pensée sans langage.

CHAPITRE VI

La pensée discursive

Le problème de l'autonomie de la pensée. — La connaissance n'est-elle discursive qu'en considération des influences extérieures qui s'exercent sur elle, et en particulier des exigences de la grammaire ? — Logique substantialiste et logique relationnelle. — Analyse grammaticale et analyse logique. — Indépendance déjà entrevue des deux légalités, celle du langage et celle de la pensée. — Objet des recherches ultérieures.

Les problèmes que nous avons envisagés sortaient directement du rapport séméiologique. Il reste à les coordonner, en vue des solutions d'ensemble, comme ont fait les écoles que nous étudierons dans notre second livre.

Nous mettrons à part le nominalisme ; poussé à ses dernières conséquences il supprimerait la signification par élimination de la chose signifiée, et ne conserverait du langage que son matériel sonore. D'ailleurs il a accepté sans y rien changer, toutes les formes de la logique aristotélicienne. Il l'a considérée comme une propédeutique qui devait être tenue à l'abri des disputes d'écoles ; mais il la ramenait, sans suffisamment de critique, à la grammaire, si bien que son enseignement grammatical lui-même fut court et de peu de portée.

Cette philosophie, que préoccupaient les rapports de l'essence et de l'existence, n'a pas su mettre en discussion la valeur ni le rôle de la copule dans la proposition. Il a en somme manqué aux nominalistes d'être de véritables

linguistes. Ayant supprimé la nécessité des concepts, qui parurent dès lors constituer une matière indifférente, ils maintinrent la nécessité des formes de langage. Ils crurent certainement à une grammaire générale, pensant que le latin était une langue universelle et que ses principes devaient valoir pour toutes les langues du monde. Il est vrai que cette illusion pouvait être entretenue par les idiomes dont ils usaient dans la vie courante.

On peut dire que les nominalistes ont été les inventeurs de la logique formelle, s'il faut entendre par là une logique indifférente à son contenu de pensée et se suffisant à elle-même. Ils ont préparé ainsi le conceptualisme. L'*organon* fut pour eux la science fondamentale, et l'on doit aux grands nominalistes des xiv^e et xv^e siècles, la fixation de la terminologie que nous avons apprise. Leur manie de compter les figures et les modes leur attira d'ailleurs la raillerie des penseurs de la Renaissance, à qui ce formulaire vide ne parut correspondre aucunement aux exigences de la science.

Le nominalisme a toujours porté le poids de traditions dont Locke, Bacon, et Stuart-Mill lui-même ne seront pas entièrement libérés. Quand parut, en 1843, le *Système de logique inductive et déductive* ce livre eut un énorme succès, parce qu'il contrastait avec le pédantisme des ouvrages scolastiques de son époque, comme celui de Whateley. La matière en était vivante et concrète. Il est cependant intéressant de constater ici que s'il donnait une signification originale et un nouveau fondement à l'*organon* aristotélicien, il en laissait inchangé le contenu. Quant à Bacon, sa critique prudente du syllogisme n'avait été qu'une arme de combat contre la science disputeuse et vaine du Moyen-âge. Le *De Dignitate* consacre, il est vrai, d'excellents développements à la grammaire. Mais l'induction baconienne, allant à des genres de plus en plus pauvres ne vise qu'à justifier la déduction aristotélicienne. La science moderne n'y retrouve pas ses procédés féconds d'invention et de généralisation, ni les exi-

gences véritables de l'explication par la cause, au moyen de laquelle elle dépasse si nettement le point de vue de la classification.

Il faut défendre l'autonomie de la pensée contre le nominalisme et le psychologisme moderne, au moyen de la seule arme efficace, à savoir la séméiologie, car, s'il y a des conditions de fait de la connaissance, en particulier, des conditions de langage, la séméiologie n'est évidemment pas disposée à les méconnaître ; mais elle tient, avec l'intention de signification, l'argument qui doit sauver la logique.

Il est vrai que la nécessité de raisonner tire en partie son origine des condensations opérées par le langage et des actes psychologiques par lesquels se produit une pensée concrète. Il faut faire la part de la grammaire et de la psychologie pour tenter de dégager les démarches vraiment logiques de l'esprit. Il faut distinguer ce qui est discursif dans la pensée prise en elle-même et ce qui le devient du fait des influences extérieures qu'elle subit.

Les lois du raisonnement s'expliquent en grande partie par le besoin que nous avons de parler intérieurement notre pensée et de nous faire comprendre des autres hommes. Les systèmes de signes, dans l'intimité de ma conscience, sont des systèmes d'abréviations qui vérifient la loi d'économie de Mach, et le raisonnement est d'abord nécessité par l'emploi de ces signes abrégatifs. Sans l'usage des définitions nominales et du formulaire, il n'y aurait pas de pensée mathématique ; plus généralement il n'y aurait pas de pensée discursive, c'est-à-dire, comme l'écrit Descartes, de « mouvement continu et non interrompu de la connaissance, avec une intuition claire de chaque chose ». Il faut expliciter les formules nominales, non seulement pour être compris des autres, mais encore, pour porter la clarté et la distinction dans nos propres idées. Le langage est un montage mental. *Il s'est introduit en lui beaucoup de formules abrégées que*

nous devons développer, de sorte qu'avec un autre vocabulaire et surtout avec une autre langue, il est certain que nous ne conduirions pas de la même façon le cours de notre pensée. Il suffirait d'une division différente des parties du discours, de l'absence du verbe, d'une distribution nouvelle des classes d'êtres ou d'objets, d'autres rapports des adjectifs et des noms, des noms communs et des noms propres, bref d'un bouleversement de nos habitudes grammaticales. *Pierre* se dit pour : *l'homme qui est Pierre*, et qu'à ce titre je pourrais aussi bien appeler : *le mortel*. La proposition du syllogisme : *L'homme est mortel*, ou : *Pierre est un homme*, n'a donc souvent d'autre fin que de nous faire développer nos définitions pour la clarté de la connaissance, c'est-à-dire dans un but psychologique. D'autre part une pensée doit constamment rapporter les noms de genres aux espèces, voire aux individus. Les phénomènes d'homonymie ou de synonymie posent à chaque moment des problèmes que notre esprit doit résoudre ; et *c'est de cette indétermination du sens des mots que sort fréquemment, au moins pour la pensée vulgaire, le besoin de raisonner*, car cette pensée s'arrête plus volontiers au nom du genre qu'à celui de l'espèce ou de l'individu. On entend dire couramment : *Je vais à la maison*, ou, *Attelle le cheval*, formules dans lesquelles les noms désignent incontestablement des choses ou des êtres particuliers. Le mot étale son contenu de pensée dans la définition nominale, et ce déploiement retombe à son tour en démarches de grammaire. Or, la définition nominale est un élément indispensable de la pensée scientifique. Elle est affaire de langage et elle entre cependant directement dans l'économie de la déduction.

Mais il est une autre influence que les mathématiciens du moins ont su éviter, et qui est cette fois désastreuse. Nous touchons ici au point critique des rapports de la pensée et du langage. *Le discours, en particulier au moyen de la grammaire, oblige constamment la pensée à une ana-*

lyse de son contenu qui risque de n'être point conforme aux exigences de la logique. Il y a des préoccupations qui nous viennent de la nécessité de formuler des sujets, même quand la pensée n'en comporte pas. Nous pouvons être dupes de la construction de la phrase, de l'ordre des mots, et de leur composition, desquels résulte la forme générale du discours. La pensée discursive court constamment le risque d'être une pensée déformée et infidèle. Il est à craindre que les logiciens eux-mêmes aient été trop souvent victimes de telles illusions créées et entretenues par le langage, et qu'ils n'aient érigé des erreurs spontanées en erreurs doctrinales portant sur la nature de la connaissance.

Combien de fois a-t-on pris sans critique l'analyse grammaticale pour de l'analyse logique et les rythmes de synthèse et d'analyse inhérents au discours pour des compositions ou des décompositions de jugements ou de raisonnements !

On classait naguère encore les langues en analytiques et synthétiques, ce qui fut l'occasion de comparaisons artificielles entre la construction du discours et l'ordonnance de la pensée. La construction synthétique, qui donne les compléments avant les termes complétés, et rejette à la fin de la phrase les éléments essentiels, paraissait rendre assez bien l'instantanéité de la perception. On a même parlé de langues polysynthétiques, qui mettent le plus possible de déterminations grammaticales dans un vocable et semblent condenser la pensée au maximum. La phrase analytique, plus paresseuse, reproduirait mieux les caractères de la pensée logique (1). Mais c'est de cette analyse qu'il faut précisément se défier, parce qu'elle n'est que de la grammaire. La construction analytique du français lui vient incontestablement de l'usure des désinences latines ; il ne faut donc pas la rapporter à une

(1) Voir par ex. R. de La Grasserie, *De l'involution et de l'ordre respectif des idées révélés par le langage*, Revue philosophique, 1896, t. I, pp. 602 et sqq.

influence de la logique. L'ordre des mots y est devenu beaucoup plus important pour l'expression des fonctions grammaticales. Mais il ne faut pas y voir un ordre des idées. *Pierre aime Paul* ne se justifie pas plus que : *Paulum amat Petrus*, si ce n'est par une exigence de notre grammaire française, qui use de l'ordre des mots pour marquer les fonctions dans la phrase. Dans les places mêmes du sujet et de l'attribut il n'y a point de nécessité, comme le montre cette phrase : « Comme il est grand, le monde ! » Au vrai la classification des deux types de langues est fautive, parce que les deux procédés coexistent partout, chez les individus et chez les peuples, à des degrés divers. Les écrivains cherchent une phrase expressive, nerveuse, condensée au maximum : *Urbem captam hostis diripuit* ; mais le peuple dilue sa pensée dans un discours nonchalant, volontiers « analytique ». Il y a de l'habitude sociale, souvent inexplicable, dans l'ordre des mots. On pense par clichés, et on a beaucoup moins de libertés qu'on ne croit dans l'usage d'une langue. Ainsi le grec ancien disait : ἔδοξε τῇ βούλῃ, plus volontiers que τῇ βούλῃ ἔδοξεν. Quand le verbe grec ou latin se trouve rejeté à la fin de la phrase, c'est affaire de convention, plus que de raison, et la prétendue règle d'ailleurs comporte des exceptions nombreuses. Pourquoi, par exemple, les formules de dédicace sont-elles ainsi construites : Πύρρος ἐποίησεν Ἀθηναῖος ? (1). L'allemand emploie sans cause l'ordre analytique dans ses propositions principales, l'ordre synthétique dans ses subordonnées. A supposer pourtant que la distinction des deux types fût recevable, nous préfererions donner l'avantage, contre les linguistes auxquels nous nous référerions, à la construction synthétique, puisqu'elle présente le prédicat, armé de toutes pièces, à la fin de la phrase. Ce n'est pas l'instantanéité de l'intuition qu'il faut évoquer, mais celle du sens, que contient en effet le

(1) Vendryes, *Le langage*, p. 170.

prédicat. Il y a une involution des idées que la grammaire ne peut pas rendre. Il y a une charpente interne du concept que le mot ne traduit pas. Faire apparaître l'unité du sens le mieux possible est affaire de style et de procédé. Cela peut passer dans la construction, mais dans la mesure où la construction n'est plus grammaticale.

Ainsi la pensée tirait du langage la nécessité de se développer dans le temps ; l'usage des mots appelait des explications et des raisonnements ; l'ordre grammatical pouvait imposer une succession des idées dans laquelle la pensée ne trouvait pas son compte. Il était difficile de lui résister, dangereux de s'y laisser prendre.

Cependant, ce n'est pas seulement la condition du discours d'impliquer la durée. La pensée n'est pas seulement discursive parce qu'elle se parle, mais parce que, si l'on considère ses conditions psychologiques, elle suppose la mémoire. Descartes a remarquablement décrit ces exigences de la connaissance humaine qui comporte de fréquentes récapitulations pour s'assurer qu'aucun terme ne manque dans la chaîne des intermédiaires.

L'acte psychologique qui correspond à la pensée du concept et du jugement est l'attention. Mais l'attention est plus ou moins compréhensive ; elle porte, dans un même temps, sur plus ou moins de rapports. C'est pourquoi d'ailleurs les concepts sont inégaux de richesse dans les différents esprits. Or, le champ de la vision interne est forcément limité, et la pensée devient vite confuse si l'attention doit porter simultanément sur un trop grand nombre de relations. Il ne faut pas tirer ici argument de l'amplitude d'esprit du mathématicien. Cette amplitude est une qualité de la mémoire, plus que de la pensée et elle est singulièrement favorisée par la perfection du vocabulaire.

Ainsi la pensée discursive, qui s'appuie sur la mémoire, est faite d'actes successifs d'attention. Ces exigences combinées avec celles de la parole, rendent singulièrement difficile la conception d'une pensée pure.

Il faudrait étudier scientifiquement, mais on a à peine ébauché cette étude, la différence des deux développements temporels, celui de l'attention et celui de l'expression verbale (1). Ils sont à coup sûr indépendants et se portent réciproquement de la gêne. La règle est que l'intention de signification soit plus rapide que l'acte d'expression, qui est matériel, et que les idées soient ainsi plus promptes que les mots, les jugements que les phrases. Encore faut-il manifester de la prudence : l'attention ne fixe que des images, et la mémoire ne porte sur les idées que par l'intermédiaire des mots. Ainsi les deux influences se combinent, et la véritable disproportion, comme nous en faisons plus haut la remarque, est entre l'ébauche de l'expression et sa réalisation dans la parole, entre une attitude mentale ou un déclanchement de réflexes, et l'émission effective de la voix. Il y a là un fait avec lequel doit compter le psychologue, et plus encore le philosophe qui se préoccupe des conditions de fait de la connaissance.

De la psychologie et de la grammaire, et de leur union, doit sortir une technique secondaire du raisonnement qu'il faut distinguer de la technique proprement logique. Grammaire et psychologie influent sur la connaissance. Mais jusqu'où s'étendent leurs exigences ? Et que faudrait-il considérer comme appartenant en propre à la pensée ?

Le lien de la pensée et de la forme verbale est le plus grand obstacle à l'idée d'une pensée pure ; mais c'est affaire de discernement de considérer le sens d'un discours indépendamment des mots et des valeurs grammaticales. On peut y parvenir dans tous les cas par un effort de réflexion ; les études de linguistique doivent y aider, car connaître la portée exacte d'une grammaire, c'est se disposer à distinguer le discours de la science.

(1) Voir R. de La Grasserie ; *De l'involution et de l'ordre respectif des idées révélées par le langage*, et, du même auteur : *La catégorie psychologique de la classification révélée par le langage*. (Revue philosophique, 1896, T. I et 1898, t. I.)

On peut donc espérer atteindre les vrais éléments de la pensée formulée dans la langue commune ; il y faut beaucoup de précautions, parce que, l'habitude aidant, on peut prendre des démarches grammaticales pour des démarches logiques. Mais on a plus de chances de trouver la pensée là où elle a su d'instinct se libérer des contingences du langage et où elle a dépouillé toute subjectivité. Il faut donc la demander à la pensée impersonnelle du mathématicien et dans l'exposition même de la science, qui la présente sous la forme d'un sens ou d'une orientation de signification. Ici, l'expression s'est libérée des valeurs grammaticales au point de les faire complètement oublier, et la déduction se figure avec fidélité ; cette pensée n'est plus gênée par rien, puisque le système de désignation ne consiste plus qu'à donner un nom à chaque idée, et puisqu'elle se dégage clairement de la contingence radicale du choix de l'expression ; le sens sort sans obstacle de ce signifiant. Ainsi, même si la pensée ne peut s'appréhender que dans des images verbales, elle en devient indépendante dès que l'on a dégagé, sous la forme d'un sens, la finalité intellectuelle du discours.

Or on rencontre, dans un livre de mathématiques, des jugements et des concepts, c'est-à-dire des produits de la connaissance. Ils nous révèlent ce vers quoi tendaient nos efforts de signification. Ils constituent, par leur ensemble, un ordre. Nous n'avons pas d'autre ressource que de nous placer devant cet ordre que réalise la science comme on se place devant un ordre naturel, ou devant un ordre idéal ; car un système de valeurs représente lui aussi une ordonnance, et quand nous le pensons, nous le pensons objectivement. La logique sort tout entière de la composition conceptuelle, où qu'elle se rencontre, et elle nous apprend à l'exploiter.

Dès lors, les permutations qui vont se produire au cours de la déduction ne seront plus seulement des permutations de formes verbales. On les expliquera en dis-

tinguant la relation complexe des relations élémentaires qui la composent. Il est certain que les prémisses ne sont pas antérieures chronologiquement à la conclusion, et que l'on possède celle-ci quand celles-là sont convenablement posées et rassemblées. Il ne faut donc pas considérer la déduction dans ce qu'elle a d'opératoire, c'est-à-dire encore de psychologique, mais les mouvements intemporels de la synthèse et de l'analyse dans la pensée. Il y a dans la science de l'antérieur et du postérieur, parce qu'il y a des principes et des conséquences, des conditions et des conditionnés, et si la pensée se meut au cours de la déduction, il ne peut s'agir que d'un mouvement idéal qui consiste à prendre alternativement sur la relation deux sortes de points de vue, celui de l'analyse et celui de la synthèse, selon que l'on s'arrête à la considération du multiple relié ou que l'on fixe la liaison elle-même. « Il faut, disait Platon, ramener la multiplicité des choses à l'unité par la division, puis diviser de nouveau l'idée jusqu'à l'espèce indivisible en suivant l'articulation naturelle des concepts (1). »

La participation à l'un résultera, comme dit excellemment M. Brunschvicg, du progrès continu de l'analyse (2). Une nature est vue à travers des relations qui se peuvent envelopper ou développer parce qu'elles sont des pensées *d'ordres*. Et c'est pour cela qu'il y a une dialectique. La dialectique sort de l'ordonnance systématique des relations et de cet idéal de théoricité dont la science est faite. Elle résulte de la structure de nos systèmes. *Dès que le mouvement de l'esprit consiste à composer un ordre, ou à le suivre, il cesse d'appartenir, comme tel, à la psychologie ; et il ne peut plus être exprimé au moyen de la grammaire.* Ainsi l'ordre conceptuel se libère de l'ordre grammatical. Il reste quelque chose, dans la pensée de la relation, quand on a fait abstraction des conditions de fait de la connaissance.

(1) Phédon, 265 D.

(2) Brunschvicg, *Le progrès de la conscience*, t. II, *in fine*.

Le langage aiderait la pensée si le découpage des mots répondait à celui des idées, et si les démarches grammaticales suivaient les démarches logiques. Mais les groupements de relations se font sur un autre plan que le groupement des mots. Nous avons des raisons de croire que les mouvements de synthèse et d'analyse de la pensée ne pouvaient pas être suivis par le langage et que rien du jugement ne passe dans celui-ci, ni son déploiement dans la déduction, ni son repliement dans le concept. Les rythmes de la pensée influent sur le discours, mais ils n'en déterminent pas la charpente.

Si nous en rencontrons des traces dans l'expression, elles ne se confondent pas avec les exigences de la composition ou de la décomposition grammaticales qui ne correspondent qu'à des démarches verbales. Cette influence d'ailleurs ne saurait être que très générale. Elle peut expliquer qu'une langue soit plus ou moins commode ou plus ou moins souple. Elle a pu retenir dans certains idiomes le déploiement paresseux de la phrase, et favoriser les condensations de formes. Il n'est même pas sûr qu'on lui doive le verbe, cet instrument parfait d'expression. Parler du génie d'une langue, cela relève de la psychologie beaucoup plus que de la logique, et la pensée doit finalement trouver son compte dans le discours le plus nonchalant comme dans la forme la plus ferme et la plus abrégée. Si l'on s'en tenait à la pauvre ordonnance que décrit la logique classique, et d'où sortent des théories tout à fait insuffisantes du rythme de la synthèse et de l'analyse, on pourrait encore croire que les deux ordres se correspondent au moins dans une certaine mesure. Mais la science nous fait aujourd'hui concevoir des compositions de concepts que rien n'annonce dans la description aristotélicienne. Il y a plusieurs sens des rapports de la partie et du tout : « Le simple, dit M. Brunschvicg, désignera en premier lieu la partie par rapport au tout, l'atome par rapport au corps visible ; en second lieu le concept qui a le minimum de compréhension,

l'abstrait par rapport au concret ; en troisième lieu, la relation qui est le plus directement et le plus facilement intelligible par rapport à la relation complexe qu'elle sert à débrouiller (1). »

Kant avait remarqué très justement que les *quanta* ne se comportaient pas entre eux comme les espèces et les genres. Douze n'est pas dans quarante comme le rouge est dans la cerise ou l'arboréité dans le chêne. Ranger la circonférence, l'ellipse, l'hyperbole, la parabole dans la classe des courbes, ce fut d'abord s'en tenir à peu près à la description classique des concepts. Mais les appeler des courbes du second degré, puis des sections coniques, c'est comprendre autrement leur composition et leurs rapports. C'est ouvrir à la déduction de nouvelles voies qui ne sont plus syllogistiques. Rassembler les variétés de nombres sous la forme $(a + bi)$ ou même sous des formes plus compliquées, c'est réaliser des pensées d'ordres tout à fait originales et imprévues. Et alors, à quelle logique notre grammaire sera-t-elle adéquate ? Quel accord espérer du langage, nécessairement traditionaliste, et d'une science en voie de progression ?

La grammaire ne pouvait pas créer des formes de langage pour toutes ces pensées dont l'architecture était imprévisible ni des rapports de phrases pour des déductions d'ailleurs peu populaires, mais que la logique ne peut plus ignorer. Ces pensées, cependant, et ces formes n'ont pas d'autre moyen de se communiquer que de se couler dans les moules de la langue commune. Il n'est déjà pas sûr, il est même fort peu probable, que la proposition se soit construite sur un rapport d'identité. D'ailleurs les vieux logiciens eux-mêmes ne sont point d'accord à son sujet. Les logiciens de la qualité ne veulent pas confondre l'affirmation et la négation avec l'inclusion ou l'exclusion des classes ; et, considérant comme équivalentes ou

(1) Brunshvicg, *L'orientation du rationalisme*. Revue de méta., 1920, pp. 294 et sqq.

équipollentes les formes de langage qui laissent le sens inchangé, ils sont amenés à dénoncer dans la plupart des opérations de la théorie classique des démarches artificielles intéressant surtout le jeu de la négation dans le discours. Ils tendent donc plus que leurs adversaires à reporter la technique du syllogisme sur la grammaire. Mais les conditions du rapport logico-grammatical changent à plus forte raison quand on ajoute à l'identité toutes les relations, en nombre indéfini, que peut nous fournir la science.

Il est probable que pour découvrir la structure du jugement nous aurons à transcender la grammaire. Il faudra chercher, sous le discours et malgré les valeurs de langage, la relation et ses différents termes, qui se réfugient toujours dans le prédicat ; car celui-ci contient nécessairement la relation centrale du jugement et l'indication des éléments qui la composent ; or c'est cette expression qui compte seule du point de vue du sens. Les valeurs déplacées se retrouvent alors sans difficulté, et elles fixent la contexture réelle de la connaissance. Le formulaire les développe et les explicite. C'est pourquoi il est le langage de la science, devenu indifférent à la composition grammaticale. Il favorise l'analyse et répond directement aux besoins de la pensée.

Dès lors *si nous pouvons attendre un accord progressif de la science et de la réalité, nous n'avons pas à espérer un accord de la pensée et de son instrument grammatical.* Il n'y aura pas d'inconvénient à utiliser comme procédé d'expression un instrument aussi souple et aussi commode que la grammaire, dès lors qu'on aura reconnu que la charpente du langage n'est point celle de nos concepts ni de nos jugements. Il suffira d'avoir porté à l'éclaircissement les notions de catégorie grammaticale et de catégorie logique, en entendant provisoirement par là, — sous bénéfice de déterminations ultérieures, — les formes d'une structure grammaticale et celles d'une structure logique. Nous nous disposerons ainsi à voir

comment le langage réalise sa destination principale, qui est une intention de signification, à côté de buts accessoires comme de communiquer notre pensée aux autres hommes, ou de la faire agréer par des artifices du discours, ou de lui donner un revêtement poétique... Nous reconnaitrons que la correspondance de la pensée et du langage doit être prise sur les deux blocs qu'ils forment, et qu'il ne faut pas la chercher dans le détail de leur composition. Mais il aura fallu passer par la constatation des erreurs de toute sorte qui peuvent naître de l'inadéquation grammatico-logique : erreurs de ceux, grammairiens ou philosophes, qui prendraient pour de la logique ce qui n'est que de la grammaire, ou pour de la grammaire ce qui n'est que de la logique ; erreurs aussi de métaphysiciens trop prompts à tirer des arguments décisifs de la forme verbale de la proposition, comme ceux qui accordent « une union, dans la grammaire, entre les parties du discours dont les types primitifs s'unissent d'eux-mêmes dans la nature..., les grands objets de l'union naturelle étant la substance et l'attribut (1) ». Il a suffi de mal interpréter des contingences du langage, et de prendre des habitudes pour de la nécessité.

Mais incontestablement plus graves sont les erreurs qui naissent dans l'usage même de la langue. L'instrument, infidèle à sa destination, est devenu pour celui qui parle une source d'erreurs systématiques. On lui doit la plupart des « clichés » et des tournures qui rendent la pensée incertaine. On ne saurait trop répéter que *la grammaire est indifférente au sens*. Il faut s'en rendre compte pour éviter les retours offensifs de la forme, c'est-à-dire pour parer aux inconvénients qu'il y a à penser dans des formes convenues.

C'est là l'erreur spontanée : création de faux sujets ou de faux prédicats, confusions des prédicats et des attributs, etc. On lui doit de se perdre dans le dédale de

(1) Harris, *Hermès*, p. 250 de la trad. fr. Voir aussi, p. 29.

l'analyse grammaticale, de ne pas se reconnaître dans l'ordonnance des mots que l'on emploie, et de laisser échapper la valeur de ce qu'on veut dire. Nous savons que les prédicats grammaticaux ne sont que rarement les prédicats réels et qu'il y a des valeurs de la phrase qui ne sont point celles de la pensée. Celui qui a la maîtrise du langage est celui qui sait nettement ce qu'il veut dire et qui impose s'il le faut à des formes rebelles de se plier à sa volonté de signification. L'autre attitude au contraire consiste à se laisser entraîner par les habitudes verbales. Le psittacisme n'est pas seulement dans l'emploi de vocables creux ; il consiste moins à se griser de mots que de formules ; sa manifestation la plus insidieuse est l'abus irraisonné des formes grammaticales qui apparaissent comme la plus vaine des choses, et la pire, quand on les détourne de leur pure destination d'instrument. Cet instrument, sans doute, est très différent des autres, puisqu'il consiste dans l'emploi de mots qui valent par leurs rapports, de manière à former, par leur ensemble, un sens. C'est un mécanisme subtil, puisqu'il est au service d'une activité de pensée. Mais les combinaisons du langage pouvaient ne pas être les relations logiques, et, en fait, elles ne le sont pas.

D'ailleurs les adéquations ne sont pas du même ordre. Le langage réalise son but, *quels que soient les moyens employés*, dès que l'on aboutit à la compréhension ou à l'expression. La pensée est donc la finalité du langage sans être nécessairement celle de la grammaire. Il faudrait, pour qu'elle le soit devenue, que la logique ait imposé à celle-ci une sorte de contexture idéale pouvant donner un sens à l'idée d'une grammaire pure. Encore le rapport resterait-il, en droit, contingent, tant qu'on n'aurait pas prouvé la nécessité de cette union par quelque exigence *a priori*, donc inéluctable, de la connaissance. L'accord fut postulé sans preuve par le logicisme grammatical, par les vieux grammairiens de Port-Royal ou de l'Encyclopédie et par les idéologues ; il ne fut pas

discuté par Kant. Mais M. Husserl comprit que ce devait être une exigence du criticisme de le porter à l'éclaircissement. Lui seul a tenté de le justifier, de la seule façon possible, c'est-à-dire dans l'esprit de la philosophie transcendante, en liant le signifiant et le signifié dans un rapport séméiologique nécessaire. Ce rapport devait produire corrélativement les concepts de grammaire pure et de logique pure, toutes les compromissions s'effaçant à ce degré de purification. Ici, aucun enseignement n'est plus attendu désormais de la science positive, qui, impuissante à justifier ses propres principes, doit les attendre d'une philosophie critique en quête des conditions *a priori* de la connaissance. Mais est-ce là l'attitude que la théorie de la connaissance doit prendre devant la science ? Était-il déjà légitime de la soumettre à un organon à valeur de nécessité ? Et n'est-ce pas renchérir considérablement sur la philosophie kantienne, que de chercher maintenant la pensée, comme dans son expression nécessaire, à travers les formes d'une grammaire pure ? De toutes façons il faudra être reconnaissant à M. Husserl d'avoir ainsi posé le problème. Mais si ce mode de solution ne semble pas acceptable, si, pour tout dire, c'est à la science qu'il appartient de prononcer sur la valeur du langage et sur celle de la logique, leur genre de correspondance ne pourra sortir que de l'information positive. Finalement, c'est entre la phénoménologie husserlienne et la linguistique que devra se circonscrire le débat.

Il nous semble inutile d'insister davantage sur la très grande importance d'un problème que les écoles, jusqu'à nos jours, ont trop simplement résolu. Peut-être beaucoup des malaises de la pensée contemporaine tiennent-ils à la confusion longtemps entretenue sur ces rapports de la connaissance et de son expression. Il est cependant incontestable que la philosophie moderne prend une conscience de plus en plus précise de la question. En France, des systèmes comme ceux de M. Bergson et de

M. Brunschvicg la posent en termes vigoureux. M. Cassirer, en Allemagne, étudie les manifestations, normales et pathologiques, de la pensée symbolique, en particulier dans son très bel ouvrage *Die Philosophie in der symbolischen Form* (1), et nous venons de voir que l'école phénoménologique mettait la séméiologie au point de départ de ses recherches sur la connaissance. Nous citerons enfin ce texte d'E. Lask, qui pose dans les termes les plus précis la question qui va maintenant nous retenir : « Es kommt alles darauf an ob der Gliederung nach Subjekt und Prädicat eine bloss psychologisch-grammatische, oder eine sachliche und logische Bedeutung zukommt (2). »

(1) Le tome II de cet ouvrage est consacré au langage. (Die Logik der Philosophie.)

(2) E. Lask, *Gesammelte Schriften*, II, p. 322.

DEUXIÈME PARTIE

**LE PROBLÈME
DE LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE**

CHAPITRE PREMIER

Le Logicisme grammatical

L'opposition, en grammaire, de la raison et de l'usage. —

Histoire du logicisme grammatical. — Sa grammaire générale, à prétention scientifique, n'a été qu'une grammaire pure tirée de la supposition d'une identité de structure de l'esprit humain.

Existe-t-il en grammaire d'autre autorité que celle de l'usage ? La linguistique, qui est une science positive, se contente d'exposer et de comparer des états de langage. Elle considère l'ordre et la légalité du discours, dont la grammaire sera l'expression consciente.

Les grammairiens se sont souvent placés à ce point de vue, et leur tâche est irréprochable quand ils n'ont d'autre ambition que de décrire la langue de leur époque : « Ceux-là se trompent lourdement, dit Vaugelas, et pêchent contre le premier principe des langues qui veulent raisonner sur la nôtre, et qui condamnent beaucoup de choses généralement reçues parce qu'elles sont contre la raison : car la raison n'y est point du tout considérée, il n'y a que l'usage de l'analogie (1). » L'Académie ne fait pas œuvre vaine quand elle se donne pour tâche d'exposer « les règles que l'usage a établies », et lorsqu'elle borne son rôle « à dégager ces règles de l'observation du langage vivant (2) ».

Mais on a souvent légiféré en grammaire au nom d'une autre autorité que la coutume. On distinguait,

(1) Vaugelas, *Remarques sur la langue française*, I, p. 23.

(2) *Grammaire de l'Académie française*, p. 1.

au temps de Cicéron, un bon et un mauvais usage, puisqu'il écrit : « *Impetratum est a consuetudine ut peccare suavitatis causa liceret* (1). » Quant à l'Encyclopédie, elle nous interdit même d'opposer l'usage à la grammaire, au nom de ce principe que l'usage n'a pas de droits (2). Il faut qu'il se plie aux lois immuables de la pensée. Ainsi, l'autorité à laquelle on soumet la grammaire n'est autre que la « saine logique » dont on ne peut s'écarter sans risquer les pires désordres.

C'était depuis Aristote une croyance admise sans discussion que les paroles expriment fidèlement les affections de l'âme, et que les formes du discours reproduisent celles de la pensée (3). *Nous appellerons logicisme grammatical cette attitude d'école qui consiste à expliquer toujours une forme grammaticale par une forme logique qu'on lui fait correspondre* (4). Longtemps on n'y a point vu de difficulté. Mais le logicisme grammatical a eu un jour à se défendre contre le nominalisme, et c'est dans cette dispute qu'il a pris nettement conscience de lui-même. Désormais, il fait appel à la raison raisonnante, ce qui le rend suspect à la science. Il crée la « grammaire philosophique », et s'il pose d'emblée la correspondance des formes grammaticales et des formes logiques, il éprouve le besoin de la justifier et de la défendre à la fois contre le nominalisme et contre un logicisme intempérant ; car il redoute autant l'hégémonie de la grammaire que celle de la logique pure. Par sa position même il représente un compromis entre des tendances extrêmes

(1) Cicéron, de *Orat.*, 47.

(2) Encyclopédie, art. *Grammaire*, t. XVI, p. 487. Cet article, que nous aurons souvent l'occasion de citer, est de Douchet et Beauzée.

(3) *La grammaire de l'Académie*, exprime la même opinion (p. 1). « Les règles essentielles de la grammaire ne sont pas arbitraires en dépit de leur origine le plus souvent empirique, mais procèdent des règles mêmes de l'esprit humain. »

(4) Le logicisme, en général, est la tendance à tout expliquer par la voie de la réflexion logique, même les phénomènes de conscience (il s'oppose alors au psychologisme). En fait c'est la doctrine qui voit dans la logique aristotélicienne le vrai type de la connaissance philosophique.

et se condamne à tenir un équilibre difficile. Aussi est-ce une histoire très complexe que celle des disputes dans lesquelles il s'est trouvé engagé, histoire au cours de laquelle il est arrivé plusieurs fois au nominalisme de servir la cause de la grammaire générale tandis que le logicisme inclinait à la défiance vis-à-vis du discours.

Sous le nom de logicisme grammatical nous grouperons un certain nombre d'écoles très différentes entre elles, et de penseurs dont quelques uns sont des scolastiques attardés et d'autres les continuateurs de l'esprit de la Renaissance, dont certains sont de francs rationalistes, (aristotéliens ou cartésiens) et d'autres au contraire des empiristes (1). Les idéologues diffèrent profondément des Encyclopédistes, comme ceux-ci différaient profondément des logiciens de Port-Royal. Et cependant, il y a eu entre Port-Royal, les Encyclopédistes et les Idéologues, un certain nombre de principes communs touchant la nature de la grammaire et ses rapports avec la pensée ; ces principes, dont l'enseignement du XIX^e siècle sera encore inspiré, servent à définir le logicisme grammatical.

La grammaire philosophique a commencé avec les travaux de Port-Royal. En 1660 Arnaud et Lancelot font paraître la *Grammaire générale et raisonnée* ; bientôt après Arnaud et Nicole donneront la célèbre *Logique*, et un commentateur remarquera que « la meilleure logique qui eût encore paru suivit de près la meilleure grammaire (2) ». Dès lors les grammaires générales ou grammaires des grammaires se multiplient ; elles sont en faveur dans les écoles, comme le prouvent les traités didactiques de Bonhours, de Desmarais, du père Buffier

(1) On prendra une idée de ce synchrétisme dans des affirmations comme celle de Destutt de Tracy, soutenant que la logique et la grammaire générale de MM. de Port-Royal ont fait naître Locke.

Voir l'*Idéologie*, (édit. de 1824). Préface pp. XVIII à XXI.

(2) Harris, *Hermès*, tr. fr. Discours préliminaire, p. LXXVI. Cf. LXXIV : « (Ces deux ouvrages) feront à jamais époque l'un dans la philosophie grammaticale, et l'autre dans la science du raisonnement. »

ou de l'abbé Dangeau ; elle font une partie considérable des préoccupations de l'Encyclopédie. Nous sommes bien ici à l'apogée du logicisme grammatical. Ce fut un courant essentiellement français, inspiré par cette langue du XVIII^e siècle, dont Lanson a pu dire qu'elle ne parle qu'à l'esprit, « une claire prose algébrique, ayant l'exacte propriété de l'exposition scientifique (1) ».

Vinrent ensuite les Idéologues, plus grammairiens que philosophes, ou qui plaçaient du moins la base de leur rationalisme dans la Grammaire (2).

Le XIX^e siècle maintiendra longtemps cet enseignement sans y rien ajouter d'original. Mais de nouvelles dispositions se font jour, sous l'influence des linguistes, et bientôt il ne subsistera plus qu'à l'état honteux. Cependant il conserve encore des attaches solides dans la pédagogie contemporaine.

Ce qui caractérise le logicisme grammatical, c'est la double croyance dans l'unicité de la grammaire et dans l'unicité de la logique, celle-ci étant donnée comme la raison de celle-là. D'où deux sortes de prétentions, liées et cependant distinctes : celle de rechercher une grammaire générale par des procédés de linguistes, et celle d'atteindre une grammaire pure, dont les principes sont demandés directement à la logique formelle. D'une part, on se dispose à appliquer la méthode comparative, comme cela est supposé dans le concept de grammaire générale, et on fait leur part aux contingences. Mais de l'autre, on cherche à donner à cette grammaire le support d'une philosophie, et on lui impose *a priori*

(1) Lanson, *L'art d'écrire*, p. 143, Dauzat a dit fort justement de la langue classique : « Nos écrivains se servent d'un vocabulaire relativement restreint d'où sont bannis tous les termes populaires et techniques ; ils dédaignent le pittoresque, la rareté de la forme, et visent avant tout à exprimer des idées générales communes à tous les hommes. »

(2) « Pour être idéologue, dit Destutt de Tracy, il faut être grammairien philosophe. » *Mémoires sur Kant*, fin.

Sur l'enseignement de la grammaire générale dans les écoles centrales à l'époque du directoire, voir : Brunot. *Hist. de la langue fr.*, t. IX, Ch. 8, pp. 327 et sqq.

une légalité. On paraît se soumettre aux exigences de la science en même temps que l'on s'attache au principe rationaliste de l'identité de structure de l'esprit humain. On mêle des problèmes de fait et des problèmes de droit. Cette dualité de tendances ne rend pas très aisée l'interprétation des grammaires qui ont paru un peu partout au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle, et dont l'inspiration est remarquablement uniforme.

Nous n'avons certes pas le droit de rejeter sans examen le concept de grammaire générale, ni celui de grammaire pure. Des linguistiques comme M. Meillet restent attachés à la première et des philosophes comme M. Husserl ont prétendu justifier la seconde, au moyen des principes de la philosophie transcendante. Nous examinerons leurs doctrines et leurs motifs. Pour nous en tenir ici à la grammaire générale, nous chercherons à quoi elle se réduit, — M. Meillet accorde que c'est très peu de chose, — et quelle peut être la cause d'une certaine universalité des formes de langage. Il n'est point sûr que ce soient des besoins de la pensée. Mais le danger du logicisme classique a été dans l'incessant mélange des points de vue, qui fait que l'on ne sait jamais si l'on a affaire à une grammaire générale à base d'induction, ou à une grammaire pure tirée des exigences *a priori* de l'esprit. Si la grammaire générale est soutenue par des inductions, ses motifs sont légitimes, et conformes à l'esprit général de la science. C'est à l'expérience de prouver qu'elle existe, et sa valeur dépend du degré de l'information.

De ce point de vue, on saura gré aux théoriciens de Port-Royal et de l'Encyclopédie de quelques bonnes intentions. Lancelot écrit dans la préface de la célèbre grammaire qu'il composa avec Nicole : « L'engagement ou je me suis trouvé de travailler aux grammaires de diverses langues m'a souvent porté à rechercher les raisons de plusieurs choses qui sont communes à toutes les langues, ou particulières à quelques unes. » Et Beauzée

recommandait de se placer toujours « devant les phénomènes grammaticaux dont l'observation doit servir de base au système des principes généraux ». On ne pourrait alors que leur reprocher d'avoir produit une tentative prématurée, et constater combien leur science fut courte. En fait elle ne s'étendait guère au delà de la connaissance des langues mortes de l'antiquité classique, des langues romanes, de l'anglais et de l'allemand modernes (1). Ils ont d'ailleurs ignoré à peu près tout de la linguistique dynamique, et n'ont pas vu comment il fallait comprendre la filiation des idiomes. D'autre part leur méthode fut artificielle et livresque ; ils préférèrent à l'étude directe des langues la connaissance des grammairiens, Priscien, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Théodecte ; ils discutèrent Aristote et ses commentateurs.

Mais si leur bonne foi est hors de doute, leur attitude est équivoque. Ces penseurs étaient guidés à leur insu par la logique aristotélicienne ; ils furent toujours obsédés par l'idée de la grammaire philosophique qui orientait inévitablement leurs inductions dans le même sens, comme il ressort d'un autre fragment du même texte de Beauzée : « J'ai cru devoir traiter les principes du langage comme on traite ceux de la physique, de la géométrie, ceux de toutes les sciences parce que nous n'avons en effet qu'une logique, et que l'esprit humain, si je peux risquer cette expression, est nécessairement assujéti au même mécanisme, quelles que soient les matières qui l'occupent. En suivant constamment cette méthode, j'ai trouvé partout les mêmes vues, les mêmes principes généraux, la même unité dans les lois communes du langage. J'ai vu que les différences des langues, que les idio-

(1) Nous n'avons jamais rencontré dans les œuvres du XVIII^e siècle quelques allusions sans portée aux autres langues, pour lesquelles cependant il existait parfois des grammaires très complètes et suffisamment érudites, comme c'était le cas pour l'hébreu et pour l'arabe. Harris parlant d'une division en trois des parties du discours écrit : « Cette division est la même que dans les langues orientales, dont les grammaires, à ce qu'on dit, n'admettent pas un plus grand nombre d'éléments. » (*Hermès*, tr. fr., p. 34).

tismes ne sont que des aspects différents des mêmes principes généraux, ou des applications différentes des lois communes ou fondamentales,... qu'en conséquence, tous les peuples de la terre, malgré la diversité des idiomes, parlent absolument le même langage, sans anomalie et sans exception, et qu'enfin on peut réduire à un assez petit nombre les éléments nécessaires du langage, et à une méthode simple, courte, uniforme et facile l'enseignement de toutes les langues. Je dis : les éléments nécessaires du langage, parce qu'ils sont en effet dans toutes les langues d'une nécessité indispensable pour rendre sensible l'exposition analytique et métaphysique de la pensée (1). »

Dès lors ces grammaires font la supposition d'un invariant universel des langues du monde, parce qu'elles postulent l'identité de structure de l'esprit humain. Elles distinguent deux sortes de principes du langage, ceux qui sont d'une vérité éternelle, et qui suivent l'analyse de la pensée d'où ils résultent, et d'autre part les principes hypothétiques, dépendant des conventions ou du hasard, et par lesquels s'explique la pluralité des idiomes. Les premiers servent à former la grammaire générale et les autres sont l'objet des grammaires particulières (2). Une grammaire peut alors être normative, puisqu'elle contient une part de vérité universelle et puisqu'elle légifère au nom de la plus haute autorité et de la plus incontestée, à savoir la rectitude de la pensée. La lexicologie y prend sa source comme la syntaxe ; l'orthologie en dépend comme l'orthographie. On pourrait s'étonner de cette allusion au langage écrit ; l'écriture n'est-elle pas contingente au second degré, puisqu'elle ajoute ses propres contingences à celles du langage oral ? Mais elle est elle-même tributaire de

(1) *Grammaire générale*, Préface, p. VIII.

(2) Voir l'Encyclopédie, (article : grammaire), Beauzée, Girault Duvivier, Sicard, etc..., qui donnent de la grammaire une définition initiale tout à fait concordante.

principes universels, et c'est en leur nom qu'elle impose par exemple un certain usage général des signes de ponctuation, qui concernent « le développement logique du discours écrit », et doivent être l'objet d'une « distinction raisonnée (1) ».

Ainsi, quand on aura dépouillé une langue quelle qu'elle soit de ses caractères particuliers — et contingents (car elle ne traduit malgré tout la pensée que dans la mesure « où la fidélité peut se trouver dans la représentation sensible d'une chose purement spirituelle »), il restera la logique, la logique immuable d'Aristote, qui aura partout imposé le même schème général de la phrase et des principes nécessaires concernant l'assemblage des mots dans le discours. C'est en apparence une théorie très simple des rapports de la grammaire et de la logique.

Cette simplicité cependant dissimule mal l'insuffisance de l'analyse séméiologique d'où l'on prétendait faire sortir la grammaire générale. Le fait logique est posé d'emblée comme le corrélatif d'un fait de langage. Leur différence dès lors ne peut être que celle de l'exprimé et de l'expression, et il faut aller jusqu'à la supposition de leur parfaite convenance. Le nominalisme aura beau jeu pour demander ce qu'est le fait logique en dehors de son support grammatical. D'autre part, si la grammaire générale se confond avec la logique même, reste-t-elle vraiment une grammaire ? De toutes façons, *c'est une pensée fort obscure que celle d'un mouvement des idées correspondant terme à terme à un mouvement des mots*. Il faudra une argumentation laborieuse comme celle des *Logische Untersuchungen*, ou de la *Formale und Transzendente Logik*, de M. Husserl, pour essayer de donner un sens spécifique à l'idée de Logique pure. Ce sont là des difficultés qui ont pesé sur le logicisme et qui l'ont

(1) Encyclopédie, art. ponctuation (début) et art. grammaire (fin). — Beauzée, *Grammaire générale*, p. 572.

engagé précisément dans les voies de la phénoménologie husserlienne, rejetant délibérément la notion d'une grammaire abstraite. Nous verrons le logicisme, au cours des discussions qu'il aura soulevées, faire à ses adversaires beaucoup de concessions, et reporter le plus possible de détermination du jugement et du raisonnement sur le langage, par excès de scrupules ou de purisme, au point même qu'il paraîtra quelquefois, comme chez Brentano, se recourber en nominalisme. Les motifs cesseront du moins d'être équivoques : la cause de la grammaire générale sera dissociée de celle de la grammaire pure. Celle-ci ne sera plus portée que par une dialectique, c'est-à-dire par une réflexion *a priori* sur le rapport de signification. Elle n'aura pas été introduite par la linguistique positive, qui, comme savoir empirique, ne pouvait pas servir de fondement à la légalité du discours. Elle devra s'expliquer toute entière par sa relation idéale avec la logique pure.

Mais ces difficultés n'ont pas été immédiatement aperçues ; les grammairiens du XVIII^e siècle n'ont pas vu qu'il restait de l'équivoque dans leur supposition de catégories de langage universelles et nécessaires. Le schématisme grammatical, quelle que soit l'origine des morphèmes qui le constituent, ne peut pas constituer à lui seul un procédé d'expression. Il y concourt seulement, avec le vocabulaire et le style... Il est indifférent au sens, puisque dans une même forme peuvent se couler des pensées en nombre indéfini, même des absurdités. Quand on le prend dans son abstraction, c'est-à-dire précisément dans sa nature, il est difficile de fixer d'emblée ses rapports avec la connaissance. Mais on a trouvé « naturel » d'admettre que les démarches grammaticales avaient dû suivre les démarches de la logique, et qu'il restait *quelque chose dans le formalisme de la grammaire qui représentait fidèlement le formalisme de la pensée*. Nous verrons que c'était, dans la doctrine classique, un schème de la proposition.

Il y a là une grave supposition philosophique pour laquelle on ne peut pas se contenter de présomptions ni s'appuyer seulement sur la tradition. En fait, ce qu'est supposée suivre la grammaire générale, c'est un système de formes *vides* et *fixes*, quelque chose comme la catégorie de Kant, posée antérieurement à la science, et comme la condition de sa validité.

On peut affirmer que si la logique aristotélicienne avait gardé son prestige dans les écoles et y avait été tenue sans discussion pour une canonique immuable, les grammairiens continueraient à étayer leur enseignement de cette logique, et de la métaphysique substantialiste qu'elle suppose. Mais il n'en est plus tout à fait ainsi, et une révolution dans la logique, qui s'accomplit sous nos yeux, remet aujourd'hui en question la valeur et la portée des fonctions grammaticales. Celles-ci changent de sens quand la logique elle-même change de forme, et quand elle devient une discipline positive occupée à démembrer les méthodes spontanément suivies par le savant.

En vérité le rapport logico-grammatical est plus complexe qu'on ne le croyait, et ce problème d'adéquation ne comporte pas une solution aussi rapide. Évidemment la grammaire concourt à l'expression du sens. Mais la parole n'est le symbole de la pensée que quand toute la parole se dresse en face de toute la pensée. Il y a peut-être des correspondances de détail, qu'il importera de déterminer avec le secours de la linguistique. Celle-ci se préoccupe des rapports du phonème et du sémantème, et elle cherche ce qu'il faut mettre en regard du morphème grammatical. Mais elle nous donne surtout des raisons de défiance. Quand des démarches de la pensée sont passées sous la forme d'habitudes ou de clichés dans la grammaire, à côté des autres habitudes qui n'avaient point de rapport aux exigences de l'esprit, elles cessent de valoir universellement. Elles ne sont plus que des cadres tout préparés dont s'accommode

la paresse, ou l'usage. Et puis, la coutume est chose tellement capricieuse et variable, surtout celle qui a semé à la surface de la terre la diversité des idiomes ! Fallait-il du moins opposer à l'usage une sorte d'influence intemporelle de la logique en soi ? Mais on ne peut plus admettre une telle logique. Le déclin de la grammaire philosophique est venu quand la variabilité des formes de pensées a paru si radicale qu'on ne pouvait plus ou presque plus reconnaître l'action d'une semblable cause. Les grammairiens se sont mués en linguistes au moment où les logiciens se faisaient psychologues et mathématiciens.

Mais les linguistes ne se sont pas toujours rendu compte de cette transformation de la logique qui s'opère sous nos yeux. Ils pouvaient y trouver l'occasion d'une révision du problème qui les préoccupe toujours ; mais la superstition de la logique formelle est tenace ; peut-être paraît-elle encore à beaucoup de savants la base solide et nécessaire de toute pensée, bien qu'ils se défient dans leurs études spéciales, des conceptions *a priori*. Mais, même sans le savoir, ces savants et ces linguistiques ont participé à un courant qui emportait, avec la vieille grammaire *a priori* et normative, la logique même d'Aristote. Dans ce cas comme dans tous les autres, la philosophie et la science évoluaient dans le même sens.

Nous allons maintenant étudier, après cet examen préliminaire du rapport séméiologique posé par le logicisme, les deux concepts qu'il a produits de grammaire générale et de grammaire pure.

CHAPITRE II

La grammaire philosophique

Critique de la valeur logique attribuée aux divers éléments de la phrase par le logicisme grammatical.

§ 1. — DE L'IDÉE GÉNÉRALE D'UNE GRAMMAIRE RAISONNÉE OU PHILOSOPHIQUE

Ce fut pour l'Encyclopédie un incontestable mérite de porter la grammaire générale sur le domaine des fonctions et de reconnaître la contingence des formes. Mais les fonctions sont immédiatement placées sous la dépendance des principes de la pensée. Ce sont : le *complément*, la *prédication*, la *construction analytique de la phrase et de la période*. Les procédés d'expression sont variables et spéciaux à chaque langue ; mais ils sont équivalents puisqu'ils remplissent partout les mêmes rôles.

Le logicisme a donc su faire leur part, quelquefois même avec une libéralité prudente, aux éléments de variations. En somme la grammaire ne désapprouve pas ce qui, ne lui étant pas nécessaire, ne contrarie pas son but ; mais, elle dénonce comme des aberrations les licences qu'on prendrait avec la logique. La langue peut se plier aux exigences de l'euphonie et de la rhétorique ; elle accueille les figures de style comme, par exemple, « la construction pathétique ». Elle accepte même jusque dans l'architecture grammaticale de la phrase des accidents « communément indiqués par des formes différentes, telles qu'il plaît aux usages arbitraires de la langue de les fixer. De là les genres, les cas, les nombres, les personnes,

les temps, les modes (1) ». La génération des formes peut prendre tous les aspects variés de la conjugaison et de la déclinaison. Mais quelle que soit l'importance grammaticale de ces procédés, ils appartiennent à l'ordre de l'énonciation plutôt qu'à celui de la pensée. Ainsi les grammaires particulières exposent les façons infiniment diverses dont les principes sont entrés dans l'usage, ce qui les rend difficiles et complexes. L'Encyclopédie, qui représente, à la veille de la révolution, l'esprit nouveau, a fait un bel effort pour propager la connaissance des langues vivantes ; comme La Bruyère, elle a pensé qu'« elles sont utiles à toutes les conditions des hommes et qu'elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile et agréable érudition ». Et cela en effet intéresse la pratique de la vie, et est affaire d'information. Mais la grammaire générale seule est éducative, parce qu'elle est une connaissance raisonnée, et parce qu'elle conduit aux principes immuables de la langue, qui sont précisément les principes de la philosophie et de la logique. Il n'est pas de matière d'enseignement plus féconde pour la formation de l'esprit.

Ce qu'il y a de permanent dans les grammaires, ce sont d'abord les parties du discours, qui « spécifient » le mot conformément au rôle qu'il doit jouer dans la pensée, en complément du sens qui lui est donné dans le vocabulaire. Quelle que soit l'indistinction apparente dans laquelle peuvent les tenir les langues, qui sont plus ou moins parfaites, leur nombre est nécessaire ; c'est ainsi par exemple qu'il faut partout des déterminatifs. Les parties du discours sont données comme des promotions de la logique, c'est-à-dire comme des valeurs grammaticales qui s'attachent aux mots en suite de la fonction des idées qu'ils représentent. Ce qui fait donc qu'un mot est substantif, adjectif ou verbe, c'est « la différence des points de vue sous lesquels l'esprit peut envisager l'idée

(1) Encyclopédie, art. grammaire.

fondamentale relativement à l'analyse de la pensée. » On comprend dès lors la nécessité d'espèces de mots partout identiques, et « assujetties à peu près aux mêmes espèces d'accidents », pour remplir les mêmes fonctions grammaticales essentielles. Cependant on conçoit une hiérarchie de ces parties du discours : il y a des dérivations de fonctions qui produisent accessoirement le pronom ou l'adverbe, ou la préposition. D'un point de vue plus formel, dont la justification est encore tirée des exigences de la logique, il y a des mots variables et des mots invariables, dont la distinction rappelle, sans la recouvrir parfaitement, celle des mots principaux et des mots accessoires. Il faut rejeter de la construction grammaticale proprement dite les termes invariables qui n'ont que leur valeur lexicologique (*or, mais, hélas !*) ; mais il faut y retenir les adverbes, que nous employons comme compléments de verbes, d'adjectifs ou de noms, les prépositions et les conjonctions, qui donnent la valeur de compléments aux mots ou aux propositions sur lesquelles elles portent. Cependant, la préposition incorpore cette valeur à son régime moins directement que ne font les langues à déclinaison ; la linguistique nous apprend dans le même sens que lorsque la préposition régit un cas, elle est une adjonction tardive à la forme simplement déclinée : (*Eo Romam*). De même de nombreux adverbes ont été primitivement ou des ablatifs ou des génitifs, ou des locatifs... (*fore*).

Cette distinction des mots principaux et des mots accessoires remonte à l'antiquité grecque (1), et elle est

(1) A la suite de Platon (Sophiste, 262 D.) et d'Aristote, Cat. 2, 1a 16) on a considéré comme parties essentielles du discours les noms et les verbes, parce qu'ils étaient des éléments nécessaires et suffisants de la proposition. (Voir Priscien, in : *Prisciani grammatici Caesariensis opera*, 1527. *De constructione et ordinatione partium orationis* I, XVIII : *Partes orationes unde nomen sumant*. — I, XIV : *An praeter nomen et verbum sint partes*.) Dans les noms il faut comprendre ici les adjectifs, conformément à l'ancienne nomenclature, car ils peuvent être substantifs ou attributifs. Il faut en effet remarquer que le nom-complément ou le nom-attribut ne diffèrent pas de l'adjectif par la fonction ; d'autre part le nom commun n'a guère dans la logique classique que la valeur d'une qualité. — Les Stoïciens diviseront les

encore en faveur dans les temps modernes. Nous aurons l'occasion d'y revenir (1).

Les véritables fonctions syntaxiques, les pures fonctions grammaticales, apparaissent avec les mots variables, c'est-à-dire avec les modifications des noms, pronoms, articles, adjectifs ou verbes, qui dessinent proprement l'architecture de la langue. Alors interviennent dans le discours l'accord, le régime et la construction. L'accord, dit l'Encyclopédie, est l'uniformité des accidents communs à plusieurs mots, et il doit marquer que ces mots expriment conjointement un seul objet. Le régime est le signe de la subordination et du complément. La construction enfin place chaque mot au rang qui lui convient ; et si l'on y use de conventions, puisque l'ordre des mots peut différer entre les langues (selon par exemple qu'elles possèdent ou ne possèdent pas la déclinaison des noms), il faut que dans tous les cas l'esprit puisse retrouver sans équivoque l'ordonnance intemporelle des concepts sous l'ordonnance des mots. C'est surtout pour la construction analytique de la phrase et de la période

noms en propres et appellatifs, multipliant ainsi les parties du discours, (Voir Prisc., *ibid.*)

Cette doctrine suppose que l'unité du discours est la proposition catégorique. La copule détermine les valeurs grammaticales des éléments de cette proposition et leur division en termes substantifs et termes attributifs. Nous avons vu que cette distinction ne correspondait pas à celle du nom et de l'adjectif ; de même, elle ne permet pas de faire la différence de l'adjectif et du verbe, puisque celui-ci devient dans tous les cas un attributif.

Les autres termes du discours ne comportent pas de sens par eux-mêmes, mais ils sont significatifs par composition. On les appelle συγκαταγορήματα, ou *consignificantia*. Déjà dans sa *Poétique*, où il n'avait plus à se placer uniquement au point de vue de la logique, Aristote joignait au nom et au verbe, l'article et la conjonction. « D'autres allaient plus loin, écrit Harris, en séparant le pronom du nom, le participe et l'adverbe du verbe, et la préposition de la conjonction. Les latins allèrent plus loin encore, et séparèrent l'interjection de l'adverbe, avec laquelle les grecs l'avaient toujours confondue. » (*Hermès*, trad. fr., p. 33.)

Il faudra entendre par mots principaux ceux qui correspondent à des notions particularisées et représentables, et par mots accessoires ceux qui ne prennent de sens que par les autres, tels les mots qui servent à l'articulation. L'adverbe est un intermédiaire entre les mots principaux et les mots accessoires ; il peut remplir dans la phrase le rôle du complément et même du prédicat : *Il est dehors*.

(1) Voir *infra*, pp. 278 et sqq.

qu'ont été créés les conjonctions et les adverbess à sens conjonctif. Le génie du langage et de la grammaire tient dans ces fonctions qui assurent les rapports des éléments du discours. On admet sans discussion que ce sont des rapports logiques.

Il résulte de là que le mot peut porter trois sortes de significations. Il désigne *fondamentalement* l'idée ; c'est sa valeur dans le vocabulaire, qu'il faut considérer à part de son utilisation grammaticale. Il désigne *spécifiquement* quelque'une des parties du discours, nom, pronom, verbe... Enfin il désigne *accidentellement* le genre, le nombre, le temps, la personne ou le mode, c'est-à-dire ce que nous avons considéré comme les pures catégories grammaticales (1). Toute cette architecture de la langue, dans ce qu'elle a d'essentiel est une conséquence des principes mêmes de la pensée :

1^o Il y a un *schème de proposition* présentant les mêmes éléments dans toutes les langues du monde à savoir : un sujet, une copule et un attribut ;

2^o Il existe une *construction analytique des phrases et des périodes* qui doit se retrouver dans toutes les grammaires, parce que les langues doivent assujettir indissolublement leur marche aux lois de l'analyse logique de la pensée ;

3^o Il y a enfin une *fonction générale de complément*, parce que dans toutes les langues on rencontre des mots ou des propositions dont le sens incomplet appelle des déterminations (2).

On reconnaît en cette doctrine deux sortes d'arguments qu'il faut dissocier : que ces fonctions se retrouvent partout, ce doit être affaire d'observation ou d'induction ; la preuve ne pourra résulter que d'une recherche positive qui sera l'œuvre du temps. Mais affirmer qu'elles *doivent* être partout les mêmes et qu'on ne les conçoit pas autre-

(1) Voir Encyclopédie, Art. *mot*. Voir aussi Art. *Construction*.

(2) Encyclopédie, art. *grammaire*.

ment, c'est faire intervenir une raison *a priori*, et se placer au point de vue d'une science normative. En fait, l'école a oscillé entre les deux tendances, justifiant l'une par l'autre l'universalité de fait et la nécessité de droit.

Il convient de déterminer dans quelle mesure il y avait une inspiration aristotélicienne à la base de la grammaire philosophique ; car cet accord qu'on postule des éléments formels du discours et de la logique, c'est celui de la grammaire générale et de la logique classique, avec ses concepts, ses jugements attributifs et ses syllogismes. Or nous constaterons assez vite que cette grammaire, si l'on considère son étendue, a emprunté en somme peu de chose à l'organon ; que la théorie du complément se développe indépendamment de celle du concept, et que la construction analytique reste éloignée de la construction du syllogisme. Seule demeurera essentiellement la correspondance du jugement catégorique et de la proposition. C'est peu comme contenu, mais c'est beaucoup comme importance. En fait, la doctrine grammaticale, même dans ces écoles rationalistes, est courte ; mais l'importance de la grammaire générale ne doit pas se mesurer à son étendue.

§ 2. — LE JUGEMENT D'ATTRIBUTION SELON LA GRAMMAIRE PHILOSOPHIQUE

Platon décrit sous le nom de *συμπλοκή* l'union des noms et des verbes dans la proposition (*l'homme apprend*) (1). Aristote enseigne, dans le même esprit, que des mots séparés comme *homme, blancheur, court, triomphe* ne constituent pas un discours, parce qu'ils n'expriment ni vérité, ni erreur (2). Aussi a-t-on répété après eux que la proposition est l'élément véritable du discours, et qu'elle suffit à faire une phrase, mais que les mots isolés n'ont

(1) Soph. 262, D.

(2) Cat. 2, 1 a 16.

point de signification. Il faut s'entendre. Parler de parties de discours, c'est supposer un état de différenciation que beaucoup de langues n'ont pas atteint. Préciser quelles sont les parties du discours que l'on y engage est plus grave encore ; car c'est les supposer universelles. D'ailleurs la pensée de Platon est fausse. C'est trop demander encore que d'exiger des noms et des verbes. Dans nos langues indo-européennes elles-mêmes et dans le grec du IV^e siècle, il suffit à la proposition de contenir des noms, surtout si l'on considère l'adjectif comme un nom, conformément à une tradition ancienne qui n'est point sans valeur. Il est vrai que Platon ne pouvait pas savoir que la copule est un faux verbe... Le verbe, le vrai verbe, celui qui met de la vie dans le langage et qui « régit » des compléments divers, n'est point du tout nécessaire, puisqu'il ne caractérise qu'un type spécial de proposition (qu'à cause de cela on appelle la proposition verbale).

Ce qui est seulement vrai, c'est qu'il faut qu'il y ait composition, *συνπλοκή*, pour qu'on puisse parler de grammaire. La grammaire est un syntagme et elle met de l'ordonnance dans l'assemblage des mots, ne disposerait-elle pour cela que de leur place.

Or l'élément réel de la grammaire est la proposition, parce que la proposition peut avoir un sens complet, et que, d'autre part, un discours est composé de plusieurs propositions. Le mot isolé n'est qu'une abstraction.

Il y a bien déjà des rapports grammaticaux dans des formes comme *liber Petri*, qui contiennent des compléments de noms ; mais ces expressions sont encore découpées arbitrairement dans le discours, et elles se ramènent au cas que nous venons de considérer. Dans le même sens on constatera que le mot à désinence (par exemple un accusatif) porte une valeur grammaticale, mais que, pour qu'il appartienne au *système* grammatical, il faut le supposer incorporé à une phrase ou formant lui-même toute la phrase.

Cela veut-il dire que l'appareil grammatical est

nécessaire à l'expression des rapports logiques de la pensée et que le jugement, par exemple, a besoin d'être signifié par la proposition ? Non, car ce que nous disions de la proposition ne s'applique plus au jugement : un mot isolé peut, de ce point de vue, valoir toute une phrase. Quand je dis : *Superbe !* ou *Étonnant !* il y a de l'affirmation dans mon attitude, c'est-à-dire de l'énonciation. Une interjection y suffit, ou un geste ; ce sont de vrais prédicats, qui constituent déjà des jugements, car le prédicat seul est nécessaire à la pensée et au discours. (Remarquons que ce terme de prédicat n'appartient en vérité ni à la pensée, ni au discours, mais à la séméiologie, qui traite de leurs rapports.) Ainsi un mot isolé peut ne pas faire une proposition, tout en signifiant un jugement. La remarque célèbre d'Aristote sur les mots séparés ne se rapportait pas à la logique, mais au langage ; et de ce point de vue même elle était trop étroite, puisqu'un mot isolé peut faire une expression complète. Selon la doctrine de l'Encyclopédie, il existe un schème de proposition qui constitue la base de la construction grammaticale. C'est celui de la proposition catégorique, avec son sujet, sa copule et son prédicat. Il convient à toutes les espèces de propositions, même à la subordonnée.

Cette théorie de la grammaire repose dès lors sur les principes de la métaphysique substantialiste, puisque le discours va exprimer dans tous les cas l'objet ou la substance « dans lesquels l'esprit aperçoit l'existence ou la non-existence d'une modification ». Construite sur une telle vision de la réalité, la phrase ne pourra pas ne pas comporter toujours ces mêmes éléments, c'est-à-dire la totalité de ses parties logiques, et il faudra suppléer par le sens aux insuffisances de la langue ou à ses obscurités dans les cas où l'usage aurait autorisé « de véritables fautes contre les principes immuables dictés par la nature (1) ». Tel sera le cas des impersonnels.

(1) Encycl., art. grammaire.

On remarquera que le schème proposé n'est pas celui du sujet, du verbe et des compléments, qui est beaucoup plus conforme à l'esprit des langues indo-européennes. En vérité l'école a oscillé entre deux interprétations, et les motifs n'en sont pas difficiles à trouver. Elle a été d'une part attirée par la philosophie aristotélicienne des catégories, conformément à laquelle le sujet est ce qui demeure stable, derrière le changement des qualités. Mais d'autre part le génie des langues gréco-latines s'était comme condensé dans le verbe, ce merveilleux outil du discours, qui exprime tant de choses à la fois, et auquel toute la phrase est comme suspendue. Or la prééminence du verbe comportait une autre métaphysique, plus spontanée, une sorte d'animisme si fréquemment constatée par l'ethnographie chez les peuples primitifs. « La langue, dit Jerusalem, dramatise toujours les jugements les plus simples (1). » C'est ainsi que le verbe a désigné l'action, entendue au sens le plus large (Pierre dort, se repose : Pierre fait l'action de dormir, de se reposer. — Pierre ne fait rien : Pierre fait l'action de ne rien faire), et, sauf le cas de la phrase nominale, qui rapporte une qualité à une chose ou à un être, on a conçu la relation du sujet et du prédicat comme celle d'un agent et de sa volonté ou de sa production. Il y a eu finalement « analogie entre le rapport du sujet au prédicat et le rapport de la chose aux qualités ou celui de la volonté aux actions. (2) ».

(1) Jerusalem. — *Urtheilsfunction*, p. 9.

(2) M. Piaget découvre dans l'âme de l'enfant un semblable animisme qui lui fait attribuer une conscience aux choses et entre dans sa conception de la vie. Voir la *Représentation du monde chez l'enfant*, ch. V, VI et VII. — Par contre, M. Lévy-Bruhl met en doute la validité générale de cette explication de la mentalité primitive. (Voir : *le Surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, p. 81.) Mais il reconnaît l'existence de rêves animistes, et ne veut que substituer les mots de forces inconnues à ceux de forces psychiques. Il s'agit donc tout au moins de mythes qui rempliraient, dans la pensée primitive, le rôle de la causalité. En somme MM. Lévy-Bruhl et Piaget sont d'accord sur ce point que le mouvement et la causalité ont déterminé le langage d'action et les représentations dites « animistes » de l'enfant et du primitif. Cela suffit pour notre thèse.

Les deux systèmes se sont juxtaposés. Les Encyclopédistes ont eu l'intuition de cette importance du verbe dans l'indo-européen ; et elle s'impose évidemment à tout esprit exempt de préjugés. Mais ils étaient, comme Arnaud et Lancelot, des rationalistes, imbus à la fois d'Aristote et de Descartes. Comme Descartes avait construit une méthode, ils prétendirent construire une grammaire raisonnée (mais on ne cherche pas la méthode de la science comme on cherche celle de la grammaire). Ils lui donnèrent pour base, sans discussion, la théorie aristotélicienne du jugement catégorique, et le verbe dut contenir pour eux à la fois la copule et le prédicat : *Louis XIV est ayant régné.*

Dans cette rivalité du nom et du verbe, c'est le nom qui devait l'emporter, le nom pris dans sa fonction naturelle de sujet et à son cas normal, le « nominatif ». La déclinaison en part comme d'une donnée nécessaire ; mais à partir de là elle s'engage dans la contingence des formes, et elle « dévie », les autres cas n'étant que des chutes (πτῶσεις, casus) de cette forme fondamentale (1). « Nous observons, dit Harris, que dans toute pensée régulière et exacte, la *substance* de la nature, le *sujet* du logicien et le *substantif* du grammairien sont tous désignés par ce cas que nous appelons nominatif (2). » Les autres emplois du nom sont dérivés ; les cas que portent les autres termes du discours, en particulier les adjectifs, sont le résultat d'une attraction exercée par le nom ; ils ne sont employés que par imitation, et marquent en effet la dépendance ; le nominatif de l'attribut n'est lui-même qu'une apparence de nominatif. Dans la métaphysique substantialiste, il

On connaît l'importance donnée par Max Müller à cet animisme pour l'explication des faits de linguistique. Elle l'a conduit à la célèbre théorie de la racine verbale.

M. Piaget pense que l'animisme de l'enfant lui est précisément inspiré par le langage ambiant (*op. cit.*, p. 251). Action et réaction... Les deux suppositions se complètent et viennent également en aide à notre théorie.

(1) Ammonius, Comment. du *de Interpr.*, p. 35.

(2) Harris, *Hermès*, tr. fr., p. 263.

fallait donner la prééminence au nom, « pour autant que la substance l'emporte sur les accidents » ; dès lors on ne peut pas concevoir de jugement sans sujet, puisqu'il ne peut y avoir de propositions sans nominatif.

L'école rappelle avec complaisance que tous les grammairiens anciens, Sanctius, Priscien, Apollonius, etc., ont rejeté les impersonnels. La construction de ces verbes est incomplète et défectueuse. Il faut leur rendre le nominatif dont ils sont privés, par un appel au sens : *nominatus cognatae significationis*. On interprétera donc : *me paenitet* comme : *paenitentia me tenet*, sinon même comme : *paenitentia me paenitet* : « Mais, remarque Beauzief, la règle commune qui veut que le nominatif de ces verbes (car c'est ainsi que l'on désigne le sujet) se mette à l'accusatif et que le régime de la chose soit le génitif est donc une règle ridicule à tous égards, puisqu'elle est contraire à la règle générale et nécessaire qui assigne le nominatif comme le sujet de tout verbe personnel. » Il cherche donc des constructions plus compliquées où joue amplement, comme dans la prétendue analyse logique, le sous-entendu. *Tui me miseret*, de Cicéron, doit être traduit : *Sors tui me miseret* ; *hujus facti me piget* (du même auteur), par : *Memoria hujus facti me piget*. *Fratris me pudet*, de Térence, deviendra : *Vita fratris me pudet*. Dans d'autres cas, il suffira de sous-entendre : *res*, comme dans la phrase : *Accidit ut Athenienses cheronosum colonos vellent mittere* (Nep.), que l'on reconstituera comme ceci : *Res accidit ita ut...* quant à une proposition comme : *Il faut aimer Dieu*, elle équivaut à : *Il aimer Dieu faut* (c'est-à-dire manque, est nécessaire). Ici « le déterminatif est joint à *il* par simple apposition ».

Mais s'il faut toujours un sujet de la proposition, l'esprit peut se borner, à la rigueur, à en énoncer l'existence, tout au moins cette existence « intellectuelle » comprise dans la signification de la copule. La logique ne se concevait pas sans ontologie. Il fallait que l'être subs-

tantiel existât pour qu'on pût lui rapporter des modifications. « Les verbes être, devenir, *esse*, *fieri*, etc... sont tous employés pour exprimer le genre universel. Les latins les ont appelés verbes substantifs, et les grecs verbes d'existence (1). » C'est une telle pensée que l'on exprime dans la phrase : *le soleil est brillant*, et que l'on sous-entend dans : *le soleil se lève*. Dès lors, la proposition contiendra soit un sujet absolu : *B est*, soit un sujet modifié : *B est rond* ; et l'affirmation d'existence, érigée en prédicat réel, pourra elle-même signifier soit l'existence variable des choses senties (*l'orange est mûre*) soit l'existence invariable des objets en rapport avec la science ou l'intelligence (*la diagonale du carré est incommensurable à son côté*). La désignation de l'existence du sujet devenait la caractéristique distinctive du verbe (2) ce qui est incontestablement faux, puisque le jugement attributif lui-même ne pose point le sujet, mais le prédicat (ici, la modification du sujet).

La pensée du verbe se condensant ainsi dans la copule, l'idée particulière qu'il contenait (l'idée de course, par exemple), n'entraît dans la proposition que comme un attribut. Cette doctrine produisait la confusion du verbe proprement dit et de l'adjectif. Les commentateurs d'Aristote n'avaient pas toujours compris pourquoi le Stagyrite avait donné à certains adjectifs la dénomination de verbe. Mais c'est que tout aussi bien le verbe, en dehors de la copule qu'il contient, et qui ramène à la pensée de la catégorie d'existence, n'est qu'un attribut de la proposition, c'est-à-dire un adjectif, comme cela doit résulter encore de la métaphysique substantialiste. Ammonius l'explique dans son *Commentarius in sectionem secundam libri Aristotelis de Interpretatione*, *parte*

(1) Harris, *Hermès*, tr. fr., p. 82.

(2) Encycl., art. *Verbe*. Dumarsais reprend la même idée dans sa *Grammaire générale*, I, p. 235 : « Les verbes sont des mots qui expriment des êtres indéterminés, en les désignant par l'idée précise de l'existence intellectuelle, avec la relation à un attribut. »

octava (1). Il conviendrait selon lui d'appeler verbes tous les attributs de la proposition.

Dans le schème ainsi monté, rien ne passe des temps ni des modes. Nous sommes bien devant la copule intemporelle de la logique classique. Sans doute on l'exprime encore dans une forme concrète, à la troisième personne du présent de l'indicatif. Mais cette personne est fictive et ce temps représente en vérité « l'absence de toute détermination de temps, comme quand nous disons : La Seine passe à Paris, la terre tourne autour du soleil, bien mal acquis ne profite pas. Cette sorte de présent, c'est le verbe pris en lui-même (2) ». Dans cette doctrine, le temps est un accident du discours ; il n'appartient pas à la copule, mais au verbe concret, τὸ προσημαῖνον χρόνον. Aussi Thurot pose-t-il la nécessité de ne considérer comme temps des verbes dans la grammaire que « les formes matériellement et sensiblement distinctes entre elles (3) ». Parmi les modes, il faudra faire un sort spécial à l'indicatif qui porte la pensée de l'assertion, c'est-à-dire, comme la définira Kant, de l'affirmation et de la négation posées comme réelles. Mais que dire de l'optatif, ou du subjonctif, ou de l'impératif ? Le verbe concret contient beaucoup de déterminations qui doivent être prises pour extrinsèques à la logique et qu'il faut exclure d'une grammaire générale. L'Encyclopédie a reconnu que la modalité diffère beaucoup d'idiome à idiome, et qu'elle n'a pas de fondement rationnel. Priscien avait dit très exactement : *Modi sunt diversae inclinationis animi, quas varia consequitur declinatio verbi*. Théodore de Gaza les considérait lui aussi comme des affections de l'âme ou comme des volontés, exprimées par quelque voix ou son articulé. (Gram., IV). Ces définitions contiennent beaucoup de vérité. Elles font apparaître que les

(1) P. 27.

(2) Bréal, *Essai de sémantique*, p. 339.

(3) *Hermès*, p. 127 (note du commentateur). Sur les temps du verbe, voir *infra*, pp. 417 et sqq.

modes grammaticaux sont en dehors de la logique, s'ils ne sont pas en dehors de la psychologie. Peut-être faudrait-il y ajouter quelques déterminations de la pensée réfléchie, qui appartiendraient à la métaphysique, comme les idées de possibilité, d'existence ou de nécessité qui déterminent la portée d'une connaissance, mais restent étrangères à sa composition. Les jugements de valeur entrent dans les mêmes formes de raisonnement que les jugements de réalité, et il n'existe pas pour eux de logique spéciale. Il serait donc vain de chercher ici un accord de la logique et de la grammaire. Nous ferons entrer dans la modalité l'affirmation et la négation, la certitude et le doute (même quand ils ne s'expriment pas dans des formes de langage), — l'interrogation, dont les formes sont toujours si réfractaires à l'analyse grammaticale, — l'espérance, le souhait, l'ordre, la dépréciation...

Mais les modes se sont vidés de leur sens en devenant des catégories grammaticales. A la limite ils ont pu n'en plus contenir, et il n'ont plus été alors que des instruments de langage ; on a perdu de vue leur origine. Ils avaient été d'abord employés pour l'expression des mouvements de l'âme. De même, la perception avait inspiré la forme du jugement catégorique, et l'action celle de la proposition verbale. Il en est résulté des schèmes variés de la phrases, des impératifs ou des conditionnels, des indicatifs à forme nominale ou verbale, des propositions rapportant des qualités à des choses déjà connues, ou exprimant des procès. Puis ces montages grammaticaux ont vécu d'une existence indépendante, et l'on s'en est servi pour toutes sortes de pensées pour lesquelles ils n'avaient pas été construits. Par exemple ils ont été employés dans l'expression de la pensée réfléchie, et même de la science, à laquelle ils ne convenaient pas. Les formes de langage entrent dans l'esprit par leur sens, qui n'est pas pris en considération par la grammaire, et par leur fonction grammaticale, qui est indépendante de leur sens. Tels

sont les temps et les personnes, et telle est aussi la modalité, qu'on n'avait pu incorporer à la logique que par un véritable défi à la raison. Plusieurs de ces formes ne servent plus aujourd'hui qu'à marquer l'accord (comme le temps et le mode de la subordonnée dans la concordance des temps et dans la concordance des modes). En somme l'adéquation de la pensée et du langage est plus ou moins étroite, selon la forme de construction employée et la nature des choses que l'on veut exprimer. D'autres ressources que la grammaire interviennent pour donner une appropriation plus exacte aux formes, par exemple le vocabulaire. C'est toujours le sens qui détermine la vraie modalité : *Je veux* est un impératif, et *je désire*, un optatif ; une interjection est un mode, mais le mode que nous considérons ici n'est plus une catégorie grammaticale ; c'est le mode réel. L'Encyclopédie, trop préoccupée de grammaire, n'a pas su donner la théorie concrète du langage. Elle a méconnu sa véritable richesse qui est dans la multiplicité de ses ressources et dans l'imprévu qu'il apporte dans ses procédés d'expression. Elle l'a enserré dans une légalité trop étroite, dont elle faussait d'ailleurs la signification. Seul peut lui compter comme une bonne intention le fait d'avoir exclu les modes de la logique et de les interpréter au moyen de la psychologie.

Il y avait erreur à prendre la forme du jugement catégorique comme le type auquel devaient se ramener toutes les autres formes. Il y avait erreur à décomposer le verbe en copule et attribut, et à supposer dans tous les cas un sujet de la proposition. Il eût mieux valu dire, mais c'est presque une tautologie, qu'il n'y a pas de proposition sans prédicat. Il est vrai qu'il ne faut plus alors concevoir dans tous les cas le prédicat comme un attribut, ce qui serait nécessairement le rapporter à un nom. C'est de là que doit sortir la prééminence du verbe ; car il a toujours dans la phrase la valeur d'un prédicat, et, à la différence des autres parties du discours, qui ont plusieurs fonctions, il ne peut jouer que ce rôle.

§ 3. — CRITIQUE DE LA THÉORIE PRÉCÉDENTE.

Les vrais sujets et les vrais prédicats. — La déchéance de la copule. — Importance de la construction impersonnelle, qui répond mieux que la proposition attributive à la véritable nature du jugement.

Nous relèverons à la fois, dans la doctrine que nous venons d'exposer, des fautes contre la logique et des fautes contre la grammaire. L'attribut ne devait pas être confondu avec le prédicat, d'où une fausse théorie initiale de la prédication. La copule ne devait pas être érigée en verbe essentiel, puisqu'elle n'est même pas un verbe, comme nous l'enseigne la linguistique (1). Mais elle ne devait pas non plus être considérée comme la pièce fondamentale du jugement, puisqu'elle n'est le signe de la relation que dans la logique des classes, où même il y a avantage, si l'on veut en comprendre la nature, à la remplacer par l'implication. L'erreur est ici grammaticale et logique à la fois. Mais la faute d'où semblent dériver toutes les autres est la prééminence accordée au sujet de la proposition : le sujet n'est pas un élément du jugement et, comme catégorie grammaticale, il est un accident du langage. Bref le schème *A est B* n'est ni le schème nécessaire du jugement, ni le schème nécessaire de l'énonciation : il a paru l'être dans les langues indo-européennes où il est en effet d'un emploi très général mais non exclusif, et c'est de là qu'il est passé dans la philosophie comme forme prétendue du jugement catégorique.

(1) Il y a abus à tirer argument du sens existentiel du verbe être, comme le faisait Sicard dans son cours de grammaire générale, en des termes dont on goûtera la saveur. « Nous apprendrons à notre élève que ce mot fut peut-être un des premiers que dut prononcer la tendresse de la première mère, qui voulut rassurer son mari sur l'apparence de mort de son premier enfant endormi sur ses genoux : Il vit, dit-elle ; j'entends le souffle de sa bouche (et une mère ne saurait s'y tromper), ce souffle est celui de la vie ; il existe, il est. » (Cité par Brunot, *Hist. de la l. fr.*, IX, p. 307.)

Nous nous proposons de montrer que la copule et le sujet n'appartiennent pas à la logique et qu'ils sont responsables de la confusion du prédicat et de l'attribut.

La contingence de la copule, qui est en grammaire un mot accessoire, n'est plus aujourd'hui à démontrer. Les documents que la linguistique met à notre disposition sont probants et nombreux. La construction des phrases à verbe être a fait l'objet d'études particulières très instructives, comme celle de Barbelenet : *La phrase à verbe être dans l'Ionien d'érodoïe*, et de Marouzeau : *La phrase à verbe être en la'in*. La copule partout où elle existe est une invention tardive, et là même elle n'est point d'un emploi universel. La phrase à verbe ne la comporte pas : *Le lion rugit*. Beaucoup de langages du monde ignorent la copule et s'en passent fort bien. Le choix du sanscrit a porté arbitrairement sur le verbe qui signifiait l'existence, et qui, pour jouer ce rôle grammatical, s'est vidé de son sens. Encore ce verbe ne s'employait-il pas au présent de l'indicatif. Dans le grec homérique, la copule n'est pas encore fixée et elle est souvent omise. Il y a six mots au moins pour l'exprimer : γίγνεσθαι, ὑπάρχειν, τυγχάνειν, κυρεῖν, πέλεσθαι, et enfin εἶναι (1). Le verbe être de l'anglo-saxon comporte dans sa conjugaison plusieurs racines différentes, ce qui nous instruit sur son origine. L'espagnol lui donne deux formes : *ser* et *estar* (2). En russe, on ne l'emploie point pour la troisième personne de l'indicatif présent, qui est la forme intemporelle du verbe : ce qui laisse entendre que la copule a eu pour fonction de marquer les temps, les modes, et les personnes dès que cela devenait nécessaire

(1) Voir Meillet et Vendryes, *Traité de Grammaire comparée des langues classiques*, 1927, pp. 537 sqq., et Meillet MSM, XIV, début.

(2) *Ser* exprime un état durable et *estar* un état passager. *Estar* vient de *stare*, être debout. Mais *ser* ne vient pas, comme on le croit souvent, du latin *esse*. Il signifiait primitivement être assis (*sedere*). Le *d* intervocalique tombe toujours dans le passage du latin à l'espagnol. Dans les textes antérieurs à l'époque classique on trouve toujours : *seer*. Les deux *e* se sont fondus en un seul, conformément à une autre loi philologique.

pour la clarté du discours, mais qu'elle ne contient pas en soi le sens relationnel que lui faisait désigner la logique classique. Le couple sujet-prédicat (maison blanche) est suffisamment distingué par l'ordre des mots du couple épithète-nom (blanche maison). Mais en dehors de l'indo-européen l'usage du verbe être devient plus incertain encore. « Les propositions nominales du turc se passaient à l'origine et se passent encore souvent de la copule (1). » Celle-ci est une invention tardive pour laquelle on emploie le verbe *se tenir debout*, et seulement à la troisième personne. Pour les deux autres personnes le turc utilise une copule pronominale sous forme de suffixe ; et la phrase se trouve ainsi comporter deux pronoms de même forme, l'un précédant, l'autre suivant le prédicat et se soudant à lui : *je orphelin — je* (ce qui indique la valeur purement grammaticale de ce second pronom c'est qu'il n'est point accentué). Le mandchou emploie aussi la copule pronominale, et à l'exclusion de toute autre. Par contre le mongol utilise toujours le verbe être (*bügü, бүxü*). En samoyède, pour dire je suis homme, je suis grand, on dit : homme moi, grand moi.

Mais dans les langues dites polysynthétiques, qui enferment dans la pensée du verbe le complément direct, le complément indirect, et le sujet, ou tout au moins leur rappel, la nécessité d'une copule se faisait sentir davantage, comme support de toutes ces indications grammaticales. Tel est le cas du basque, dont le verbe fondamental est *Izan*. Ce verbe traduit en même temps les auxiliaires être et avoir. Ce qui montre qu'il n'a guère de sens, et ne compte que par sa fonction grammaticale. Il possède rien qu'au présent de l'indicatif, cent soixante quinze formes différentes, sans compter les formes spéciales de la conjugaison masculine et féminine (3).

(1) *Les langues du monde*, p. 208.

(2) *Ibid.*, p. 209.

(3) De Kolovrat, *Qu'est-ce que la langue basque ?* (Nice, 1928). p. 12.

L'esprit humain pouvait donc se passer de la copule, et la grammaire l'a utilisée pour sa commodité, comme nous le verrons plus tard en étudiant les différences de la phrase nominale et de la phrase verbale. Mais nous devons prévoir une critique facile : ce mot, nous dira-t-on est tellement essentiel qu'il a pu être sous-entendu. Il désigne un rapport suffisamment clair et toujours nécessaire, celui du sujet et du prédicat. Il ne restera rien cependant de cette critique si nous démontrons qu'il faut exclure le sujet de la logique, et qu'une proposition grammaticale peut ne comporter qu'un prédicat.

Le sujet appartient incontestablement à la grammaire, mais il n'y apparaît qu'à la faveur de la confusion du prédicat et de l'attribut. Il est devenu un élément essentiel de certains schèmes grammaticaux, mais non de tous, puisqu'il y a des propositions sans sujets (*subjektlose Sätze*) : *il pleut*, — *Voici la source*. Nous ne parlons pas des cas où l'énonciation se réduit à un mot invariable ou à un nom : *oui*, *non*, *hélas ! l'étoile !* (1) parce que s'il y a ici incontestablement des jugements, il n'y a pas cependant de composition grammaticale. Peut-on même dire qu'il y a un sujet exprimé dans le latin : *imitor patrem* ? Comment faire l'analyse de cette phrase ? Et n'est-il pas curieux que l'on ne fasse point pratiquer dans les écoles, dans la même forme que notre

(1) Les mots *oui* et *non* expriment généralement l'accord ou le désaccord avec un jugement déjà énoncé (par exemple sous la forme d'une question). Ils ont une valeur propositionnelle. Ce sont des acquiescements ou des refus ; mais ils possèdent d'abord, dans l'intention du sujet, tout le contenu des jugements qui les a motivés.

Il est vrai que dans certains cas, ils ne sont que des interjections, comme par exemple dans l'expression d'un étonnement ou d'un doute (*Non !* signifiant : *pas possible*, ou : *qui l'eût cru !*), c'est au sens d'en décider, mais on remarquera alors que l'interjection est déjà, elle aussi, un jugement, quoique il soit plus difficile de le prouver. Elle exprime des modalités généralement plus complexes que l'affirmation ou la négation. Mais elle est toujours une attitude, et pose quelque chose (à savoir un état d'âme). De plus elle contient un rapport, comme toute idée (l'opposition de deux états de conscience, celui qu'elle décrit et celui qui le précédait immédiatement).

analyse grammaticale, l'analyse des propositions latines, à cause précisément de cette absence des sujets grammaticaux ? On dira qu'ils sont évoqués par la terminaison du verbe. Cela prouve qu'ils étaient en effet dans les intentions de celui qui parle, mais non dans l'économie de la phrase. En espagnol on néglige aussi le sujet pronominal, et en français même il n'est pas très sûr qu'il n'ait point simplement la valeur d'une particule liée au verbe. A vrai dire, quand le thème général de la pensée est assez clair, le sujet ne passe pas dans l'expression, comme lorsque nous disons : *Superbe !* le sujet étant étalé devant nous sous la forme du paysage contemplé. On peut facilement constater que dans le langage intérieur, c'est-à-dire pour une pensée renfermée dans le secret d'une conscience, il n'y a guère de sujets grammaticaux, parce que l'on sait de quoi l'on s'entretient intimement : les pronoms s'y multiplient, sans que soient énoncés les choses ou les êtres qu'ils évoquent : *Elle viendra !* Les impersonnels y sont fréquents et les jugements s'y condensent dans des mots isolés. Ce langage ressemble souvent à la rédaction d'un télégramme où l'on évite les mots inutiles, ou à ces notes rapides que l'on prend dans un cours. De même, c'est un fait d'expérience courante que dans le langage de l'enfant il n'y a d'abord que des prédicats : *joli, y a plus, momo*. L'enfant ne nomme pas son père, mais il l'interpelle ou le montre, et le « papa » qu'il prononce est incontestablement un prédicat : (Voici) papa !

On a remarqué très justement que celui qui parle n'avait pas besoin d'exprimer pour lui-même un sujet de la phrase, mais qu'il devait le faire pour se faire comprendre des autres hommes. L'énonciation du sujet a donc été une nécessité de la vie sociale, et comme la grammaire était une institution, elle a dû répondre dans le plus grand nombre des cas à ce besoin. Voilà pourquoi cette catégorie est devenue une pièce importante du régime grammatical.

Mais si le sujet est un élément très général du discours il n'est cependant point universel, et il n'intéresse point la logique parce qu'il n'est point un élément du jugement relationnel. Le schème qui lui rapporte un prédicat ne représente pas avec fidélité le contenu de la pensée réfléchie, et ne donne point leur vraie valeur aux éléments reliés. Mais il ne correspond pas non plus au jugement spontané, qui demande lui-même à être pris par delà son expression grammaticale, et il ne s'interprète qu'à la faveur de la psychologie.

Pour étudier la portée réelle du jugement spontané, nous utiliserons la règle de Port-Royal : le prédicat c'est ce que l'on dit, et le sujet, c'est ce de quoi on le dit. Celui-ci est la pensée dans laquelle on s'établit, celui-là, ce que l'on en fait connaître, ou tout au moins ce que l'on demande d'en apercevoir. Le sujet c'est ce qui est su et qui va de soi, le « gond sur lequel tourne la porte ».

C'est donc une influence psychologique qui le fait intervenir quand on l'exprime consciemment. Le jugement qui unit un état de conscience antérieur à un état postérieur et marque l'orientation effective de la pensée de ce *terminus a quo* à ce *terminus ad quem* (nous empruntons encore à Hoeffding ces dénominations) (1) est déjà un jugement véritable, puisqu'il en comporte les éléments essentiels : une affirmation (ou une négation) et un rapport. Mais c'est rapport à l'intérieur d'une conscience, bien différent en cela de celui que nous faisait considérer la philosophie substantialiste. Le phénoménisme est ici beaucoup plus près de la vérité, parce qu'il nous enferme du moins dans la conscience. Interpréter le sujet comme substrat, cela ne se peut que dans certains cas où le bloc antérieur des pensées correspond à un concept d'être ou de chose. Mais, outre que la philosophie de

(1) Hoeffding, *la base psychologique des jugements logiques* dans : *Revue philosophique*, 1901, t. 2, p. 503.

la substance est très suspecte et ne s'accorde pas avec les principes de la science, le rationalisme classique lui-même a dû remarquer que seul alors l'individu devrait être sujet ; on laisse ainsi échapper la plupart des sujets incontestablement grammaticaux (noms communs, adjectifs, infinitifs, etc.), et presque tous les sujets psychologiques réels.

Car dès que l'on admet cette interprétation il faut reconnaître des sujets de toutes les pensées, même quand ils ne sont pas exprimés. C'est la température, ou le sort, quand nous disons : *il fait beau*, ou : *ça va de mal en pis* ; l'obscurité de la nuit ou l'uniformité du ciel quand nous disons soudain : *l'étoile !*, un état peut être heureux, peut être indifférent, quand nous nous exclamons : *hélas !* C'est le titre du livre que nous lisons : *La pensée et la langue, Histoire de la civilisation, Géographie économique, Les peuples de la terre*, ou le chapitre de la science auquel on rapporte la relation étudiée :

Proportions. — « Le produit des extrêmes est égal au produit des moyens. » Mais on n'a pas plus à formuler ces sujets très réels de nos pensées que l'on n'a à dire constamment que l'on fait de la géographie quand on étudie le Mexique ou le régime hydrographique de l'Europe centrale, ou même à exprimer des objets plus particuliers de la recherche.

De même on pourra schématiser ainsi la pensée suivante :

Température. — Il fait beau (ce que l'on peut d'ailleurs exprimer dans cette formule équivalente et plus conforme au type classique : le temps est beau).

Température. — Il pleut (formule qu'on ne peut plus maintenant exprimer dans le schème classique).

Dès lors il faut interpréter de la même manière la phrase à sujet, copule, prédicat, en éliminer la copule qui est explétive, et en construire ainsi le schème :

Pierre : grand,
comme on dit : *Pierre* : chante.

En conséquence de cette détermination des sujets nous nous disposons à reconnaître dans tous les cas le prédicat réel. Le sujet est incontestablement, dans l'interrogation, l'idée sur laquelle elle porte, la manière, ou le lieu, ou l'instrument, ou la personne... « Qui y avait-il à cette réunion ? Pierre s'y trouvait. » Voilà un sujet grammatical servant à exprimer un prédicat réel. « Où se promène-t-il ? — Il se promène dans le jardin. » Dans le jardin n'est pas par le sens un complément mais le prédicat réel.

« Que fait-il ? Il se promène dans le jardin. » Ici, c'est toute la réponse qui constitue le prédicat. Si on le conteste, d'ailleurs à tort, pour la tournure française, à cause de la présence du pronom personnel, la phrase latine du moins ne le permettra pas : *ambulat in horto*. Ces déplacements de valeur ne sont pas rares. Une négation peut être le prédicat réel : *Maintenant, il ne viendra pas !* Mais l'accent met toujours en relief ce que dissimule la construction grammaticale ; il opère une sorte de redressement des valeurs et représente la revanche du sens sur la forme.

Ce souci de dégager le sujet comme pour le mettre en relief a inspiré de nombreuses constructions que l'on rencontre dans beaucoup de langues primitives. On pouvait dire : *Pierre, il chante* ou *Pierre, lui grand*. Ainsi s'expliquent les formes : *Pierre, Paul, lui frappe lui*, qui comportent deux sujets. On constate ici que la pensée du sujet est évoquée ensuite dans la phrase verbale par les mots accessoires (des pronoms) ou des désinences. Elle est seulement incorporée au verbe dans : *amo, amas...* Mais désinences et mots accessoires sauf dans quelques phrases nominales (*ego nominor leo*), ne sont que des rappels de sujets réels présents dans la pensée mais non exprimés. Voici encore un curieux exemple de sujet réel exprimé par un verbe : *adsum qui feci*. On retrouve de telles tendances dans le langage vulgaire. M. Vendryès qui a étudié l'abus des termes accessoires dans les tour-

nures populaires françaises, a recueilli des expressions comme celle-ci : « Il l'a-ti-jamais attrapé le gendarme, son voleur ? » Il y a presque équivalence avec la tournure : *Pierre, Paul, lui frappe lui*, que nous rencontrons dans les langues primitives (1). Il y a dans les deux cas un bloc sujet séparé de la véritable proposition, qui prend alors la valeur d'un prédicat global. L'exemple de M. Vendryès est d'ailleurs curieux de toutes manières avec ses premiers mots : *Il l'a-ti-jamais* qui ne font qu'annoncer les fonctions grammaticales, son prédicat central : *attrapé*, sa dernière partie enfin qui ne contient plus que des indications nominales et qui ressemble à un titre de fable : *Le gendarme et son voleur*.

• Il faut reconnaître que de telles constructions, possèdent plus de valeur affective dans le français correct, parce qu'elles y sont exceptionnelles. On en tire des effets de style : *Pierre, il va venir*. — *J'y vais, moi, à Paris*. Il existe, cependant des cas où elles sont vraiment grammaticales : *Pourquoi les oiseaux chantent-ils ?* D'ailleurs les enfants les emploient couramment en dehors de la phrase interrogative : *Maman, les oiseaux ils chantent*.

Nous serons amenés à des considérations toutes semblables si nous prenons le sujet, dans la phrase verbale, en corrélation avec son complément direct. Nous avons remarqué l'incertitude de l'encyclopédie pour le choix du schème fondamental. Fallait-il prendre la proposition attributive, ou la proposition construite sur le verbe, ce merveilleux outil des langues indo-européennes et des langues sémitiques ? Mais malgré les éloges qu'on lui décernait, on ne lui reconnaissait que la valeur d'un attribut et d'un adjectif. L'importance grammaticale a cédé devant une prétendue exigence de la logique. Avec le verbe, qui désigne l'action, apparaît la corrélation du sujet et de l'objet. Elle doit être interprétée elle aussi dans l'esprit de notre théorie psychologique, comme nous

(1) Voir *infra*, p. 303.

y invitent des constructions, très répandues à la surface de la terre, qui ne la font pas de la même façon.

S'il y a un sujet de la relation, il ne peut être constitué que par ses termes pris dans leur pluralité, c'est-à-dire en dehors de leur liaison. C'est là l'état antérieur de ma connaissance, d'une connaissance qui contenait du divers, et dans laquelle la relation pensée va insérer de l'unité et de l'ordre. Il y a fort à parier que lorsqu'un réel substantif s'est glissé parmi les compléments du verbe, — ce qui, à y regarder de près, devrait être une monstruosité, c'est que le sujet de la proposition était multiple. On ne s'est jamais bien expliqué sur les rapports du sujet et de l'objet, qui sont tous deux des êtres ou des choses, et non des qualités (même et surtout aux regards de la philosophie substantialiste).

C'est que beaucoup de phrases comportent deux sujets ou plus, non point sans doute si je dis : *Pierre est grand*, mais dès que j'énonce par exemple que *Pierre est plus grand que Paul*. On interpréterait de la même manière *Pierre frappe Paul*, étant bien entendu que nous ne tenons pas compte de la valeur grammaticale des termes, mais des conditions psychologiques de la connaissance. Plusieurs logiciens l'ont compris, ainsi que plusieurs philosophes qui s'attachaient à la théorie de la connaissance. C'est ainsi qu'Émile Lask distingue, pour la plupart des cas, la forme du jugement aristotélicien, prise dans la grammaire, de la vraie contexture logique : « Dans les structures *A est différent de B*, ou : *A est la cause de B*, A remplit grammaticalement le rôle du sujet, et : *être différent de*, *être la cause de*, celui du prédicat. Mais le groupement logique de ces éléments consisterait à prendre ensemble A et B et à placer en regard la forme catégoriale, différence ou causalité (1). » Nous ne suivons pas l'auteur quand il admet que la forme de la proposition catégorique serait légitime lorsque le jugement pose

(1) E. Lask, *Die Logik der Philosophie*, p. 338.

une existence, une valeur ou une identité, parce que dans ces différents cas la copule exprimerait la liaison réelle. Mais nous lui saurons gré d'avoir pris de la liberté à l'égard du schème aristotélicien, et d'avoir voulu se libérer de la logique classique, qui laissait subsister dans l'objet, par excès de formalisme, trop d'éléments irrationnels. Par là, c'est-à-dire au moyen d'une théorie métagrammaticale qui traiterait de la forme conceptuelle véritable, et qui ne verrait pas nécessairement le rapport de la catégorie à l'objet à travers le schème de la proposition catégorique, Lask espérait rénover le criticisme. Nos intentions seraient les mêmes si l'auteur renonçait à faire intervenir l'*a priori* dans la connaissance. Du moins lui saurons-nous gré de réintégrer dans la logique toutes les formes de compositions conceptuelles, ce que réclame précisément la théorie du jugement relationnel ; et, à sa conception près de la raison, nous accepterons sa définition du jugement comme un effort pour introduire dans la forme du concept ce qui n'est pas par soi conceptuel. « Urteilen bedeutet... das Hineinstellen des Unbegrifflichen ins Begriffliche (1). »

On peut rapprocher de cette doctrine l'interprétation que M. Parodi donne du jugement mathématique d'égalité : $A = B$ équivaut selon ce philosophe à : *A et B sont égaux* ; ce qui est vrai, à la condition cependant que, tenant compte des caractères intrinsèques de la relation exprimée, on ne considère pas qu'ils sont égaux comme on dit de la tomate et de la cerise qu'elles sont rouges ; car ils sont égaux *entre eux*, et leur pensée réapparaît ainsi dans le prédicat où ils n'ont pas cessé d'être. On écrirait donc conformément à notre schème :

A et B : égaux entre eux

ou tout simplement : *A et B : $A = B$* . Cet exemple montre bien que le sujet n'a qu'une valeur psychologique et

(1) *Ibid.*, p. 335.

qu'il est véritablement étranger à la composition logique du jugement. On ne prendra jamais trop de précautions pour distinguer entre elles les exigences de la grammaire, celles de la psychologie et celles de la pensée.

On acceptera sans doute sans résistance cette théorie pour le jugement réfléchi, si nettement indifférent à son expression dans la langue commune, et pour lequel les valeurs grammaticales s'éliminent d'elles-mêmes. A quoi peut bien servir l'analyse qui révélerait dans la proposition $A = B$ un sujet A qui ferait l'action d'égaliser, laquelle retomberait sur B comme sur le complément direct du verbe ? L'absurdité de cette interprétation saute aux yeux. Plus insidieuse serait la décomposition en sujet, copule et attribut telle que la suppose le logicisme grammatical : *A est égalant B*. Le syllogisme construit sur de pareils permutations est fantaisiste parce que s'il conclut c'est par la vertu de l'égalité et non par celle de l'inclusion de l'espèce dans les genres. Encore faut-il l'exprimer de manière à lui éviter deux moyens termes, ce qui le rendrait formellement faux, et dire :

A est égalant B .

Égalant B est égalant C (et non : B est égalant C).

A est égalant C .

Il n'y a en tout ceci ni sujet ni copule. Chacune de ces énonciations est en bloc un prédicat : car je n'y pose pas en gros l'égalité, mais l'égalité particulière de A et de B . Il faut substituer au schème verbal la relation donnée avec ses deux termes : $a R b$. L'attention ne porte alors que sur ce qui intéresse la pensée, mais sur tout ce qui l'intéresse. Nous écrirons donc dans notre notation : sujet : *A et B* ; prédicat : $A = B$, ou, si l'on veut : *A et B : égaux entre eux*. C'est à cette condition exclusive que le jugement pourra être exploité dans la déduction. M. Luquet parle à bon droit de ces « raisonnements asyllogistiques dont les propositions expriment entre leurs termes des relations autres que la relation d'attribution ».

Le même auteur remarque encore que la déduction

sylogistique n'est même pas caractérisée par la conclusion du genre à l'espèce (1). On ne saurait mieux dire, car tout est prédicat dans la phrase qui affirme que les mammifères sont vertébrés, parce que ce sont là les deux termes d'une corrélation qui serait incomplète avec l'énonciation séparée d'un sujet : *Mammifères et vertébrés : il y a inclusion de la classe des mammifères dans celle des vertébrés*. Toute autre interprétation romprait l'équilibre de cette pensée et n'en exprimerait pas la charpente. Elle dissimulerait le sens réel de la déduction, et ferait mal comprendre ensuite le rôle du moyen terme.

Quand l'énonciation est un jugement réfléchi, la forme grammaticale est certainement inadéquate. La confusion n'est pas possible dans la pensée mathématique, où l'on perd totalement de vue la construction de la proposition. Mais cette construction ne donne même pas le sens de l'inclusion des idées dans le jugement catégorique, avec son ordination de genres et d'espèces. C'est du moins à tort que l'on prétendra la lui faire exprimer. Quand je dis : *Molière, c'est Poquelin*, je pose un rapport d'identité, comme dans une définition nominale. Il n'y a donc pas ici de sujet ni d'attribut. A plus forte raison n'y en a-t-il point quand je pose un rapport de classes. Mais quand je pense le substantialisme lui-même dans la forme du rapport de l'attribut et du sujet, c'est en vérité toute cette pensée qui, entrant dans mon discours, en devient le prédicat. *L'assimilation est déjà illégitime entre la forme nominale (le soleil est brillant) et la forme verbale (le soleil se couche). Elle l'est a fortiori entre la forme grammaticale de la proposition et le jugement relationnel*.

Il suffira, pour le logicien, d'avoir ramené le rapport psychologique du sujet et du prédicat à une liaison consécutive (produite dans l'expérience interne), sans avoir à se préoccuper davantage de leur sens. Il ne sait que

(1) Luquet, *Logique, morale et métaphysique*, pp. 49 et 47.

manier des relations ; c'est tout ce qu'il retient des concepts, dont la valeur de vérité ou d'objectivité ne l'intéresse point. Ce que l'on peut faire avec une consécution est limité, comme ce que l'on peut faire d'une succession d'événements. Certains sujets du moins désigneraient-ils des substances et certains prédicats leurs qualités ? Tout proteste contre cette interprétation scolastique et ontologique de la pensée. Ce rapport est suspect dès que l'on a reconnu que l'esprit ne pouvait se mouvoir que dans les relations. La substance arrêterait quelque part le système des inférences relationnelles ; elle mettrait le concept à la base du jugement, alors que le jugement est le premier élément concret de la connaissance. Il n'y a plus de qualités, nous voulons dire d'attributs, dès qu'il n'y a plus de choses et dès que le concept est arbitrairement découpé dans l'ensemble des relations qui forment la science. Nous connaissons donc le rapport réfléchi, qui ne se ramène pas à l'attribution, et le rapport consécutif, qui peut lui-même recouvrir une légalité que la réflexion dégagera. Entre les deux, nous ne connaissons pas le rapport de la qualité et de la substance. Il faut se résigner à reconnaître que l'on est substantialiste par le fait seul d'admettre que le sujet de la proposition est un élément de la pensée. Cette constatation doit s'imposer à ceux qui, conservant encore le sujet comme tel, se croiraient cependant libérés de la scolastique.

La déchéance du sujet grammatical, par rapport à l'interprétation substantialiste qu'on en donnait, ne pouvait pas ne pas rejaillir sur son corrélatif, le prédicat grammatical.

Mais comment opposerait-on ici des prédicats grammaticaux à des prédicats réels ? Si la prédication est l'énonciation de ce que je pense, elle n'appartient ni à la grammaire, ni à la logique, mais à la séméiologie. On conçoit alors de fausses extensions du schème de l'attribution, mais non un abus de la fonction prédicative.

Nous sommes au point des rapports de la pensée et du langage où leur sens, à l'intérieur de la signification, doit permettre de fixer les valeurs réelles de la phrase. Mais la grammaire ayant produit des déplacements de ces valeurs, il se trouve que la plupart de ses prédicats sont faux. Ils correspondent à des sujets fictifs, et ne sont plus ce qu'ils paraissaient être, à savoir l'objet de l'énonciation. La grosse erreur de la théorie classique avait été d'admettre que la copule posait l'existence du sujet, alors que ce qui est toujours posé par le jugement, c'est un prédicat. « Le fait de séparer le sujet du verbe et du prédicat, remarque Jerusalem, porte l'esprit à substantifier le sujet (1). » Dans : *le ciel est bleu*, je ne pose pas l'existence du ciel, mais je dis qu'il est bleu. Énoncerais-je même l'existence réelle d'un sujet que ce serait poser un prédicat : *Il y a un Dieu*. Dans certains cas, la modification est affirmée avec le sujet grammatical ; dans d'autres, elle en est indépendante. Mais alors la modification constitue tout le prédicat, et forme le jugement complet. Il est bien évident que ces erreurs ne sont point dans la grammaire, si l'on ne se résigne à ne voir en elle qu'un instrument de langage, dont les schèmes sont en nombre restreint ; mais elles tiennent aux fausses interprétations qu'on en donne. Le sujet grammatical est assurément une réalité ; mais il n'a rien à voir avec la théorie de la connaissance. Si le prédicat grammatical est ce qu'on met en corrélation avec le sujet, il est évident qu'il ne correspondra plus à l'objet de l'énonciation. Sans doute, c'est affaire de nomenclature, mais il n'était point inutile de montrer que ce sens du prédicat ne s'accordait point avec celui que la séméiologie nous impose.

Il y a erreur d'autre part à confondre dans tous les cas les prédicats et les attributs. Le jugement attributif n'est qu'une forme de jugement possible. Le prédicat

(1) Jerusalem, *Urtheilsfunction*, p. 109.

de la phrase nominale n'est même pas toujours un attribut. Mais le verbe n'est sûrement pas une qualité, et il ne désigne pas non plus une classe d'extension plus large que son sujet, comme le supposerait sa décomposition en copule et participe. Le schème de la proposition classique ne convient point à l'expression du procès ou de l'événement : *La bataille de Marignan a eu lieu en 1515.* — *Philippe le Bel a régné après Philippe Auguste.* *Jacques chante une romance.*

Nous savons aussi que l'égalité ne peut pas être traitée comme un attribut, puisqu'elle doit résulter de la confrontation de deux termes dont aucun ne peut être sujet (sinon grammaticalement). Nous avons bien le droit de dénoncer alors la fausse extension du schème de l'attribution, et les faux sujets, et les faux prédicats du discours.

Il ne faut pas laisser l'expression nous cacher les prédicats réels dans lesquels se réfugient les sens de nos pensées ; il faut réaliser dans tous les cas l'indépendance des sujets. La relation du sujet et du prédicat dont la philosophie doit évidemment faire son profit, n'était point prise en considération par la science qui s'établit dans l'objet. La théorie classique avait été grammaticale et psychologique sans le savoir.

Il y a un moment où le schème de la phrase n'est plus qu'une forme grammaticale. C'est à partir de là, semble-t-il qu'on pourrait parler de grammaire pure pour désigner des valeurs de langage sans mélange de sens, et d'une activité fonctionnelle qui est plus que de l'imagination, mais qui n'est que de l'art. La métaphysique du langage alors n'est plus qu'un souvenir et elle entraîne dans sa chute le substantialisme, qui en est une conséquence.

Ainsi les jugements de la science ne comportent pas de sujet, et le logicien ne retient que la contexture du prédicat réel. Ces constatations cependant pourront sembler encore insuffisantes parce qu'elles ne portent

que sur la pensée réfléchie. Exclure le sujet du jugement est chose grave, et il faut la prouver jusqu'au bout. On peut penser que le jugement spontané, sauf quelques exceptions négligeables, se coule dans la forme classique, et que cela suffit à la justifier. Cela même est une erreur créée et entretenue par la présence de la copule : c'est la copule qui nous cache toujours la vraie portée du jugement originel, et nous empêche de voir que la prédication est seule essentielle et primitive.

D'ailleurs, si le jugement d'expérience est déjà de la pensée, s'il exprime la consécution en l'informant, s'il la pense comme rapport (par exemple comme succession temporelle) et y joint l'affirmation, la différence ne sera que de degré, et non point de nature, entre la pensée spontanée et la pensée réfléchie. Imposer un nom à une chose, c'est déjà en avoir la pensée distincte, et c'est par conséquent en avoir construit le concept. Mais comme ce qu'on énonce c'est toujours le jugement, il faut que soit jointe au concept au moins l'affirmation.

Il n'est pas vrai, d'autre part, que la science ne porte que sur du général, si elle a pour but d'expliquer ce qui arrive, — le fait, au moyen d'un déterminisme ou d'une raison. La pensée spontanée n'est donc, en comparaison d'elle que gauchement explicative, et si elle semble seulement enregistrer l'événement, elle le fait dans un système de concepts qui en représente dans une certaine mesure et la raison et l'ordre. La pensée de l'individuel et celle de l'événement ne supposent pas toujours le genre, mais ils impliquent à coup sûr la relation. Nous suivons sur ce point encore la doctrine cartésienne, qui fait la pensée coextensive à la conscience.

La même théorie doit donc s'appliquer au jugement spontané. Par sa forme logique il ne peut pas différer fondamentalement de la science, et ce qu'il y a de jugement en lui est certainement sans rapport avec le schème de la proposition. La phrase à sujet n'est jamais, comme telle, l'expression d'un jugement.

Au vrai, son expression dans les formules classiques est la déformation d'une expression primitive, peut-être de cet impersonnel dont on faisait une exception, et qui semble plus près des vraies démarches de l'esprit. Le rationalisme contemporain considère le psychologisme comme la pire des formes de l'empirisme. On demande de toute part de purifier la logique, et d'éliminer de la théorie de la connaissance tout ce qui pourrait y être d'origine psychologique. Il n'y a qu'un moyen de le faire : c'est de prendre pour texture du jugement la relation, et d'en exclure le sujet.

La proposition, qui a été vraisemblablement la première phrase, n'a pu sortir que du jugement de perception ou du jugement de volonté. Elle a peut-être accompagné le geste de commandement du chef, comme l'a conjecturé Michel Bréal ; les formes primitives du verbe seraient l'impératif, pour l'énonciation de l'ordre, et le parfait qui en relate l'exécution. La phrase volitive est intéressante parce qu'elle est près du geste et nous ramène aux procédés du langage naturel. Peut-être le concept séparé est-il apparu d'abord comme la pensée de la chose sur laquelle portait l'ordre, et comme un élément en somme subordonné (un complément de la pensée de l'action).

Le jugement de perception n'est-il pas tout aussi primitif, et ne correspond-il pas à la pensée du contenu imaginaire de l'esprit ? N'est-il pas le produit de l'activité intellectuelle du moindre degré par laquelle l'homme aurait pensé ses consécutions, ou s'est-il détaché, comme le suppose Bréal, du jugement d'action, de telle sorte que l'affirmation y resterait comme le souvenir de la volonté fondamentale ? Nous ne croyons pas que la linguistique puisse répondre à ces questions avec certitude. Nous manquerons toujours ici de documentation, parce que des idiomes réduits à l'une ou l'autre de ces catégories d'expressions ou même à toutes deux, sans formes dérivées, ne peuvent être que très antérieurs à l'écriture, ou appartiennent à des peuplades qui participent très peu au

commerce humain. Mais toute la psychologie, et en particulier la psychologie génétique, qui cherche des équivalents biologiques du jugement et décrit des comportements qui commencent à la sensibilité et au réflexe, accrédite notre supposition d'une phrase primitive exprimant simplement le jugement de perception ou le jugement de volonté. La persistance des impersonnels doit être un souvenir de cette prédication élémentaire qui pourrait avoir été la première forme du jugement spontané.

Rien ne nous paraissait plus faible que la doctrine encyclopédiste des propositions sans sujet. Aujourd'hui les « impersonnelles » sont mieux traitées (1), et la théorie de la connaissance n'a plus le droit de les négliger, parce que par delà le substantialisme grammatical elles ruinent le substantialisme logique. Elles confirment la déchéance de la copule, qu'il faut exclure de la logique en même temps que le sujet. Elles accentuent la valeur de la prédication, qui porte la réelle pensée du jugement, et si elles n'en présentent que la forme la plus simple, elles disposent à comprendre mieux la valeur des propositions de la science. Car elles montrent que le sujet peut être absent de la proposition et de la phrase, et nous révèlent des formes de pensées qui ne le comportent pas.

Malheureusement la discussion engagée sur la fréquence des impersonnels dans les langues primitives, est demeurée confuse. La question est compliquée par l'existence de langues dont la grammaire ne comporte pas de verbes. Mais la séméiologie peut suppléer ici aux incertitudes de la linguistique. Il ne s'agit en somme que de

(1) On ne peut songer à donner une bibliographie de la question. Bornons-nous à citer, en dehors de l'Encyclopédie (en part. article *Construction* où les impersonnels sont étudiés à l'occasion de la construction figurée) et des grammairiens déjà cités au cours du chapitre, Harris, Beauzée, Dumarsais..., les ouvrages célèbres de Miklosich : *Subjectlose Sätze* (1883) et de Sigwart, *Die Impersonalien* (1888) ; l'article de Marty : *Les phrases sans sujet et le rapport de la grammaire à la logique et à la psychologie*, dans *Viertelj. f. Wiss. Phil.*, 1894.

chercher, au moyen de la règle de Port-Royal, les vrais prédicats. La formule « il pleut » ne supportait pas les traductions qui en étaient données dans la philosophie scolastique : « le ciel pleut » ou même « la pluie est ». D'ailleurs cette dernière forme ne laisserait pas subsister un sujet, puisqu'à ce sujet on ne rapporterait rien à titre d'attribut (ce serait abuser des mots que faire porter la prédication sur l'existence). L'idée de pluie est incontestablement la chose énoncée. Miklosich, dans son ouvrage classique sur les propositions impersonnelles : *Subjektlose Sätze*, soutient beaucoup plus justement que dans de telles phrases il n'y a pas de sujet grammatical. Dans les constructions comme : *es regnet*, ou en français : *il pleut*, le pronom remplit seulement un vide. « Ce n'est que l'image ou l'apparence d'un sujet. » Et cela vaut mieux que d'insérer dans la phrase de faux substantifs, comme on le fait si souvent, par exemple dans l'expression des phénomènes atmosphériques. La construction impersonnelle a ici quelque chose de plus parfait que la construction ordinaire. On ne devrait pas dire : *le vent souffle*, puisque l'action est incontestablement rapportée à un sujet fictif, ni même : *la chaleur est étouffante*, puisque la chaleur n'existe pas. Mieux vaudrait dire : *il vente*, ou *il fait très chaud*. La substantification des qualités ou le rapport des actions à de faux agents sont les pires abus de la scolastique. Il apparaît nettement ici qu'ils avaient leur source dans la grammaire.

Or les impersonnels sont trop fréquemment employés pour qu'on puisse parler à leur sujet d'une exception. Si en français ils restent assez rares, et si une tournure comme celle du poète : « Il pleure dans mon cœur », sent la recherche, il n'en est pas de même en allemand où l'on dira couramment : *Glantz's nicht* ?

Cet usage n'est point arbitraire, et il diffère de langue à langue. L'habitude leur fixe des valeurs différentes. Mais leur expression contient toujours un jugement existentiel. Cette interprétation convient à tous ces imper-

sonnels germaniques, que nous ne pouvons que rarement traduire en en respectant la forme : *Es lenzt, es septembert*, ou même : *es weihnachtet sehr*.

Le thème fondamental de ces pensées peut être intérieur, comme dans *ça me prend* ou *ça l'a éprouvé*. Il est même probable que l'on emploie plus volontiers la construction impersonnelle pour l'évocation de ces sujets intérieurs qui se découpent malaisément dans le contenu de la conscience, et qu'elle convient bien à l'expression de nos affections : *Il pleure dans mon cœur*. La forme grammaticale peut, dans cette mesure, donner une nuance de sens non négligeable. Quand un skieur fait une chute impressionnante, remarque M. H. Amann (1), les spectateurs disent : *Es hat ihn hingehauen* et ces mots expriment le sentiment subjectif d'être abattu, attribué à celui qui tombe. Entre les expressions : *Es hat ihn hingehauen* et *Er flug zu Boden*, il n'y a pas seulement une différence verbale. Il y a deux façons différentes de se représenter le même événement. Cela ne se montre peut-être pas à une analyse directe, puisque les deux phrases traduisent le même événement extérieur, mais cela se révèle à une analyse indirecte qui ne néglige pas de recourir à l'étude des formes grammaticales.

Mais il y a des impersonnels objectifs, comme les expressions météorologiques, ou celles qui évoquent la puissance du sort.

Faut-il parler ici, avec H. Amann, d'un « sujet inhérent au phénomène », que : *Es weht* exprimerait mieux que : *der Wind weht*, trop substantialiste et formant en somme pléonasme, puisque le vent ne souffle pas plus que la pluie ne pleut ? Mais ce sujet, c'est comme nous le constatons plus haut le fond plus ou moins amorphe sur lequel se détache la forme nouvelle, si bien qu'il n'y a qu'une interprétation, toujours la même, de l'imper-

(1) Hermann Amann, *Zum deutschen Impersonale*, un article de 25 pages du : *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung* (Ergänzungsband : Husserl-Festschrift).

sonnel. Il est inutile et dangereux de préciser, comme le fait H. Amann lorsqu'il comprend ce sujet comme « le monde étendu et temporel dans lequel nous nous trouvons, ou l'espace dans lequel se déroule notre vie » (Lebensraum).

Nous ferions plus volontiers la différence des significations verbales et nominales qu'on retrouve jusque dans ces formes, et qui nous permet de compter le mot-exclamation : *Étrange !* au nombre des impersonnels. Il ne faut pas dire, à notre sens, que *il* ou *es* désignent soit un agent, soit un substrat parce que ce sont de faux sujets, mais que de pareils jugements se ramènent à l'énonciation d'un prédicat-action ou d'un prédicat-qualité. La traduction en « il y a... » ne convient que pour le second cas (es ist Tag) ; mais la fonction thétique et existentielle du jugement est aussi bien contenue dans le verbe de la proposition verbale impersonnelle (es donnert), et cette distinction ne conduit pas à deux interprétations différentes de la phrase sans sujet.

On peut maintenant expliquer le passage de cette forme pauvre, mais primordiale et spontanée, à la construction attributive : *L'attribut a d'abord été une détermination complémentaire du prédicat : il tonne terriblement, pourra devenir : le tonnerre est terrible. Le sujet apparaît donc lorsque le prédicat se transforme en attribut.* Mais ce fait est contemporain de l'apparition de la copule, et constitue pour la plupart des cas, une permutation des valeurs réelles de la pensée. Que l'on prenne cette succession des concepts dans l'une quelconque des nombreuses langues sans copule : *Ciel bleu*. Nous traduisons, dans nos habitudes grammaticales : *le ciel est bleu*. Mais ne serait-il pas beaucoup plus exact d'interpréter : *Il y a ciel bleu ? Ciel bleu* constitue alors tout le concept prédicat. Il est vrai qu'il n'en serait pas ainsi dans le cas où l'on aurait demandé : *Le ciel, comment est-il ?* Il faut distinguer et déterminer toujours les intentions de celui qui s'exprime. *Bleu* est le prédicat s'il répond à une préoccupation ou à

une demande concernant le ciel. Même dans la forme : il y a ciel *bleu*, l'adjectif souligné par l'accentuation, garderait cette valeur. Mais si rien ne préparait cette constatation dans ma conscience, si elle se détache sur un fond indifférent et atone, alors ma phrase équivaut à peu près à ceci : Oh ! le ciel bleu, où tout est prédicat, comme si je disais : Oh ! le beau ciel ! Oh ! le soleil brillant !

Ces formes gauches de la prédication sont déjà les signes d'une activité de jugement. D'ailleurs la prédication ne comporte pas en elle-même de degrés, non plus que la fonction de juger dont elle est la marque extérieure, et c'est pourquoi Descartes avait pu écrire : « Il n'y a que la volonté seule ou la seule liberté du franc arbitre que j'expérimente en moi être si grande, que je ne conçois point l'idée d'aucune autre plus ample et plus étendue... car elle consiste seulement en ce que nous pouvons faire une même chose ou ne la faire pas, c'est-à-dire affirmer ou nier... (1). »

C'est le « il y a » ou « il n'y a pas » du schème que nous posons comme forme primitive du jugement.

Fr. Brentano a construit une théorie du jugement existentiel qui peut expliquer les mêmes permutations (2). Au vrai, il ne s'attache qu'à l'expression de la pensée empirique, et il y ramène la pensée réfléchie. Nous faisons participer au contraire le jugement spontané à la dignité de la réflexion. Il tire la réflexion du côté du jugement primitif, et, en réalité, il la nie. Cette ontologie à rebours ne nous paraît pas retenir la valeur de connaissance pure que contient une proposition impersonnelle, et ce qui fait d'elle déjà l'expression d'une pensée.

L'affirmation est dans « Il y a » et le rapport dans le concept. De là à la forme de la science, la distance est grande sans doute, mais la différence n'est pas fondamentale, puisque je peux dire ceci encore : Il y a *relation*

(1) 4^e Médit., A. et T. tome IX, pp. 45 et 46,

(2) Voir *infra*, pp. 322 et sqq.

d'égalité entre A et B ; il y a succession causale entre la chaleur et la dilatation.

Nous pensons que le jugement, quel qu'il soit se réfugie dans les prédicats réels du discours, et qu'il faut chercher ces prédicats par delà les valeurs grammaticales attachées aux termes. Il y a des habitudes de nos langues indo-européennes qu'il importe de ne pas confondre avec des nécessités logiques.

On peut se laisser aller à la métaphysique d'une langue, et il faut le faire pour la bien parler, puisque cela prédispose à en agencer harmonieusement les termes. Celui qui s'exprime correctement et qui sait donner de la vie à sa parole, dramatise sa pensée et l'ordonne conformément à un certain animisme substantialiste qui nous a paru être dans l'esprit de nos langues. Il construit légitimement sur cette base. Mais la pire des erreurs consiste à s'inspirer pour sa propre métaphysique, de ces tendances qui se survivent dans l'appareil du discours. Il n'est pas d'idole plus dangereuse.

Une fausse philosophie du sujet, liée à une fausse philosophie du verbe être, a été la source de toutes les erreurs doctrinales portant sur la correspondance de la grammaire et de la pensée ; elles se sont étendues à la logique elle-même, et de la logique à la métaphysique. Cette philosophie a vicié à sa base la théorie de la connaissance. *C'est un fait d'une importance considérable que le jugement relationnel ne connaisse point le sujet, ni par conséquent la substance, mais seulement le rapport.*

On a souvent remarqué qu'Aristote avait pris son jugement catégorique dans la grammaire. On n'a pas dit suffisamment qu'il avait été dupe de l'importance qu'elle donnait au sujet et à la copule, c'est-à-dire à des accidents du langage que bien des idiomes ne connaissent point. S'il y a une grammaire générale, ce n'est point dans cette forme de proposition à sujet, copule et attribut qu'il faut en chercher le thème fondamental, mais dans des formes de prédication que le sens imposerait

à toutes les langues du monde. Des fonctions grammaticales sont contingentes si elles ne tiennent pas à quelque exigence de la pensée réelle et dont il faut connaître la portée. La doctrine classique contenait des erreurs de logique, des erreurs de grammaire et des erreurs de séméiologie. Le sujet n'est pas un élément du jugement ; il n'est même pas nécessaire à la proposition. La copule est contingente et vide. Le prédicat n'est pas toujours un attribut.

A ne considérer que la grammaire, on notera donc les conclusions suivantes : la copule n'est point générale, ni la construction à laquelle elle sert de support. Le sujet et l'attribut sont en vérité d'un usage très répandu, mais non encore universel. Ce sont des catégories grammaticales ne répondant plus aux motifs qui les ont fait naître. Seul le prédicat est essentiel à la phrase. Et comme la prédication, puisqu'elle doit se déterminer au moyen du sens, appartient à la séméiologie, et non à la grammaire, il se peut que le fond commun des langues du monde soit la différence de deux formes de prédication, nominale et verbale. Mais c'est là une conquête de la linguistique moderne, et qui restera d'ailleurs étrangère à la théorie de la connaissance.

§ 4. — LA COMPOSITION SPORADIQUE DU DISCOURS

La construction de la phrase et de la période. Quelques exemples de prétendues analyses logiques

En dehors du schéma de la proposition, la grammaire philosophique ne doit plus grand'chose à la doctrine aristotélicienne. C'est assez peu, en apparence, pour une doctrine qui devait placer toute la grammaire sous la dépendance de la logique. Mais c'est beaucoup, en considération de l'importance grammaticale de la proposition. La langue est formée d'éléments juxtaposés qui sont des propositions. On se borne à désigner certaines d'entre elles

comme principales et d'autres comme subordonnées ; mais la coordination, l'opposition, l'exclusion, restent extrinsèques à l'ordonnance grammaticale, et sont exprimées lexicologiquement, lors même qu'elles ne sont pas sous-entendues.

Nous reproduirons encore ici, pour bien en comprendre les intentions, la doctrine de l'Encyclopédie. Elle dit fort bien que la construction est vicieuse quand elle ne suit pas l'usage de la langue commune, mais au-dessus de cet usage, il y a la nécessité logique : « La construction analytique est celle où les mots sont rangés dans le même ordre que les idées se présentent à l'esprit dans l'analyse de la pensée. Elle appartient à la grammaire générale et elle est la règle invariable et universelle qui doit servir de base à quelque construction particulière que ce soit. Elle n'a qu'une manière de procéder, parce qu'elle n'envisage qu'un objet, l'exposition claire et suivie de la pensée (1). »

L'intention sans doute était bonne de s'attacher à une analyse, si l'analyse, comme l'enseignait Descartes, est une pièce essentielle de la méthode qui doit conduire convenablement notre raison dans tous les différents domaines de la connaissance. Il est vrai de dire avec Condillac que les langues sont des méthodes analytiques (2) ; mais il faudrait déterminer en quel sens, et en cela les Idéologues sont restés trop fidèles à la tradition aristotélicienne. En vérité l'esprit d'analyse a soutenu toutes ces écoles ; mais il est remarquable qu'elles se sont rattachées à Bacon plus volontiers qu'à Descartes, qui les eût conduites à une compréhension plus saine de la méthode. Harris place sous l'autorité de Bacon les divisions qu'il va entreprendre des parties du

(1) Encyclopédie, art. construction.

(2) Condillac, *Grammaire*, 1^{er} partie, Ch. VIII (pp. 168 à 182) : Comment les langues, dans les commencements, analysent la pensée. Ch. IX (pp. 183 à 191) : Comment se fait l'analyse de la pensée dans les langues formées et perfectionnées.

discours, et il rappelle le mot célèbre du *Novum Organum* : « Il faut donc faire la division ou séparation des substances naturelles, non pas par l'action du feu, mais par celle de l'esprit, qui est comme un feu divin. » Aussi pense-t-il d'emblée à une distinction de formes logiques, soutenue par la séparation métaphysique de la matière et de la forme ou par celle de la substance et de ses modifications, au lieu de proposer, comme il l'eût fallu, une division véritable de catégories grammaticales.

Il est légitime de faire la distinction des signes, qui ne valent que dans et par leurs combinaisons, et l'analyse grammaticale est inattaquable quand on la maintient dans son domaine ; elle est nécessaire pour un bon maniement de la langue. Mais il faut la restreindre à l'ordre grammatical. Elle ne doit contenir que des faits de grammaire, une nomenclature de fonctions conformes à l'usage, et des distinctions qui tiennent à l'économie du discours, et auxquelles il ne faut pas toujours chercher un sens « raisonnable ». Il ne faut surtout pas supposer *a priori* que l'ordre grammatical est un ordre de la pensée. On est trompé par la correspondance qu'il doit y avoir finalement entre ce que je dis et la manière dont je le dis. Mais la grammaire n'est qu'un élément de l'expression, et rien ne nous garantit son accord avec le formulaire logique. La dénomination d'analyse logique elle-même doit être amenée à la pleine clarté. Chose curieuse, on n'emploie guère ces mots qu'à l'occasion d'exercices grammaticaux, et rien n'exprime mieux la confusion dans laquelle on maintient le rapport général de la pensée et du discours. Ces exercices sont présentés comme une analyse de la pensée, et le but en est de conduire à l'intelligence des choses, non à la connaissance des langues. D'où le bénéfice extraordinaire qu'on attend de cette discipline pour la formation de l'esprit. M. Pascal le père entreprenait le système d'éducation de son fils en lui faisant voir la raison des règles de la grammaire,

en vue de lui « débrouiller l'esprit » (1). L'Encyclopédie y reconnaît la meilleure manière de former la jeunesse pour l'intelligence des langues mortes, et l'on sait que le prix de grammaire générale était le plus important dans les Écoles Centrales, où s'enseignaient les principes de l'idéologie. C'était là une dignité usurpée. On cherchait derrière la légalité des formes grammaticales les schèmes de la logique formelle, que l'on supposait répondre à la rigueur à tous les besoins de la pensée. Mais depuis Descartes l'analyse logique ne saurait plus être que l'analyse scientifique elle-même, qui met en relief les rapports, infiniment variés, inhérents au concept, au jugement et au raisonnement. C'est la méthode même dont les mathématiques pures nous présentent une remarquable application. L'analyse logique des classes de grammaire reproduit sans critique les distinctions de la logique aristotélienne, — en quoi elle méconnaît de toutes manières la plupart des véritables relations pensées. Nous voulons bien qu'elle puisse donner, si elle est bien faite, conformément aux enseignements de la linguistique, la composition systématique de la phrase. Mais le grammairien ne peut s'attacher qu'à des rapports grammaticaux. Il doit considérer une légalité de fait dont il n'a pas à chercher si elle s'accorde ou non avec la logique. Enfermer en elle-même l'étude de la technique du langage est la première exigence de l'esprit positif, et la seule façon d'éviter sûrement le préjugé.

A vrai dire, on ne sait plus guère dans les écoles, depuis l'extension de la logique, ce qu'il convient de mettre en face de la grammaire. On ne peut évidemment pas dresser l'un contre l'autre la pensée et le langage, puisque celui-ci est l'expression de celle-là. Mais on commence à soupçonner que le rapport est beaucoup plus subtil qu'il ne paraissait, et l'on devine qu'une fausse

(1) Vie de Blaise Pascal, par Gilberte Pèrier, *Pensées* (édit. Brunshvicg), p. 3.

conception de la logique pourrait être ruineuse pour la science du langage. Il en résulte le malaise actuel, si profond, de l'enseignement grammatical.

C'est depuis l'invention des grammaires générales et raisonnées que l'analyse grammaticale avait été promue à la dignité d'une analyse logique. Ce fut l'origine de ces redressements artificiels, de ces sous-entendus et de ces permutations qui ont constitué la plus grosse erreur de l'enseignement grammatical. Erreur fort ancienne sans doute, puisque nous la rencontrons chez les commentateurs d'Aristote : selon Apollonius, Παρεγένετο ὁ γραμματικὸς ὅς διελέξατο... devait signifier : Παρεγένετο ὁ γραμματικὸς, καὶ διελέξατο..., ce qui est incontestablement faux (1). Dumarsais demande à l'analyse de « remplir les vides de l'ellipse, de justifier les redondances du pléonasme, d'éclairer les détours de l'inversion ». Ces erreurs ont été dénoncées avec force dans l'école de M. Brunot, et la cause est aujourd'hui entendue. Il ne nous paraît pas cependant inutile de revenir sur ces outrances, à cause des tendances qu'elles révèlent et des conceptions qu'elles nous offrent dans un grossissement expressif. Nous les prendrons dans le texte où elles sont le plus accusées, dans la *Grammaire générale* de l'abbé Sicard. Je crois bien que l'aberration n'a jamais été poussée à un plus haut degré.

Soit la phrase : *Dieu conserve tous les êtres en sa puissance* (2). L'auteur la décompose en trois propositions : Dieu est conservant.

Tous les êtres sont conservés.

La puissance de Dieu est employée.

« Par ce procédé il paraît que ces mots : *tous les êtres*, sont une proposition entière ; mais c'est en réalité une phrase elliptique, une phrase dont on ne conserve que le sujet. » La troisième proposition, nous dit-on, n'est pas

(1) Apollonius, de *Synt.*, I. 43.

(2) Sicard, *Grammaire générale*, p. 37.

moins nécessaire que les autres, mais le verbe en était sous-entendu ! Et que dire encore de la décomposition de la phrase : *Votre ami est le plus estimable des hommes*, en : *Votre ami est un homme qui est de la classe des hommes*, et : *Votre ami est l'homme le plus estimable de cette classe ?* (1). Et cependant, si extraordinaire qu'elle puisse paraître, cette méthode des Encyclopédistes et des idéologues a eu des survivances tenaces jusqu'à notre époque, et notre génération a encore connu les beautés de l'analyse logique. Des exercices scolaires récents, que M. Brunot emprunte à des revues pédagogiques, révèlent des errements semblables. Des participes compléments de noms s'y transforment toujours en propositions par l'intervention de verbes sous-entendus. *Ils dormaient, couchés dans l'herbe*, s'y décompose en : *Ils étaient dormant ; ils étaient couchés dans l'herbe*. On a la manie de multiplier les propositions : *Henriette a deux ans de plus que moi* doit contenir une principale et une subordonnée : *Henriette a deux ans de plus que moi n'ai* (c'est ainsi qu'on prétend enseigner la légèreté et la correction de la langue !) Ici nous nous heurtons à d'incontestables erreurs et à de véritables hérésies grammaticales, comme le changement en sujets d'authentiques compléments ou la supposition de faux verbes. La vraie grammaire heureusement est tout autre chose. Mais lors même qu'elle serait bien enseignée, il ne faudrait point avoir d'illusion sur la nature du fait grammatical et sur sa relation au fait logique. Il y a des tournures correctes et heureuses de la langue qui ne répondent pas à l'architectonique de la pensée. Il se peut dès lors que l'enseignement dont on attendait tant de fruits perde beaucoup de sa dignité. Mais la linguistique du moins saura lui restituer sa valeur, qui ne sera plus une

(1) On trouvera une analyse complète de la « Construction grammaticale et raisonnée de l'idylle de Mme Deshoulières, les moutons » dans l'Encyclopédie, article Construction. L'auteur, Dumarsais, prétend démontrer sur cet exemple que « les principes métaphysiques de la construction sont les mêmes dans toutes les langues ».

valeur usurpée. Elle nous habituera à reconnaître dans la grammaire une remarquable pragmatique qui n'avait pas à être vraie, mais seulement utile ; elle nous révélera sa destination d'instrument. Elle nous fera comprendre que la technique ainsi mise à notre disposition n'est pas la logique elle-même, et que l'appropriation du langage, en un mot, n'est pas autre chose que sa commodité.

Mais comme ces considérations pourraient paraître un peu générales, et comme d'ailleurs elles seront présentées dans une autre partie de notre travail, nous nous en tiendrons ici à l'examen de la « construction analytique » et nous remarquerons immédiatement que la construction grammaticale des phrases et des périodes n'est point une image fidèle de l'ordonnance de la pensée. Le discours ne rend pas les démarches de l'esprit ; tout au plus les suggère-t-il, mais par des procédés spontanés qui sont étrangers à la grammaire. Ce qu'il y a d'essentiel dans la phrase peut ne l'être pas dans la pensée. Il y a par exemple des propositions principales qui ne le sont pas par le sens : « Je prétends que Pierre ne viendra pas ! » Nous disions plus haut, que le prédicat réel, objet de l'énonciation (*praedicatum*) n'est pas toujours le prédicat exprimé. La remarque s'applique maintenant aux subordonnées qui portent le sens principal de la phrase.

D'où il apparaît qu'il faut apprendre la langue plus que la grammaire, la langue avec toutes ses ressources variées, imprévues, vivantes, et avec les tournures ingénieuses au moyen desquelles ceux qui ont su parler ou écrire sont arrivés à rendre les nuances les plus subtiles de leur pensée. Ces remarques comportent évidemment des exceptions. Tel est le cas du langage scientifique : la science a besoin de tout expliciter ; elle tend à l'impersonnalité du sens, qui doit entraîner l'uniformité et comme l'objectivité du formulaire. Tel est encore, pour des raisons bien différentes, le cas du discours solennel où l'on donne par emphase une valeur égale à tous les mots, comme si la phrase ne comportait que des sommets :

« Celui qui règne dans les cieux... » Mais le discours solennel est une exception et la forme assurément la plus artificielle du discours. Le style soutenu ne peut être donné comme exemple de la pensée spontanée, qui n'est pas constamment prédicative. L'attention est un pouvoir qu'il faut ménager sous peine de le perdre, et que peu d'hommes, en dehors du travail de réflexion intense, sont capables de soutenir longtemps. Il faut à la pensée moyenne du principal et du subordonné, des lumières et des ombres, des éléments essentiels et des éléments accessoires ; en même temps, il faut au discours de la variété. La construction de la phrase avec son sujet et son verbe, ses principales, ses incidentes, sert bien, même quand elle ne la suit pas fidèlement, une pensée spontanée et vivante. L'accent, le style, le vocabulaire, toutes les ressources du langage, et la grammaire elle-même servent à faire du discours, pour peu que l'on y ait des aptitudes, une œuvre d'art. Comme pour le peintre une riche palette, ce sont de beaux moyens dont il faut savoir user. Mais il y a des conventions de l'art, comme il y a des conventions de la grammaire, et nous savons maintenant que la « vérité » grammaticale peut n'être pas la « vérité logique ».

Ces constatations en main, nous chercherons à titre d'exemple, puisque nous n'avons pas encore dessein d'opposer une théorie générale à celle que nous critiquons, comment la langue française rend les rapports des propositions. Nous verrons que la composition du discours, avec sa division en phrases et en propositions est sporadique, et que rien n'y passe, sauf par le moyen de la lexicologie (qui n'est pas un procédé grammatical), des démarches du raisonnement. Nous établirons surtout notre démonstration sur le cas du syllogisme, forme vulgaire de déduction ; nous examinerons la différence de valeur des formes de liaison dans la pensée et dans le discours, là essentielles, ici explétives et vraiment extrinsèques à l'ordre grammatical.

On ne retrouve rien de la construction du syllogisme dans ces trois propositions indépendantes :

Les mammifères sont des vertébrés ;

Les félins sont des mammifères ;

Les félins sont des vertébrés.

Ajouterait-on *Or* devant la mineure et *Donc* devant la conclusion que rien ne serait changé à la nature grammaticale des termes ou des propositions. Ces petits mots apparaissent dans le discours comme des termes explicatifs, ce qui n'affecte pas d'ailleurs leur signification de vocables. Priscien reconnaît très justement leur valeur de concepts quand il définit la conjonction : *Vox indicans mentis conceptum*, et sa doctrine sur ce point est bien plus sûre que la doctrine encyclopédique qui ne prend la conjonction que comme un accessoire. Mais cette injustice, qui inspirera à l'Encyclopédie d'autres faveurs pour le nom, l'adjectif et le verbe, n'est pas toute son fait. Elle résulte de l'esprit général de la grammaire, qui s'arrête à la forme de la proposition et laisse la conjonction en dehors de son ordonnance. La syntaxe, comme l'a dit Sicard, cette fois avec justesse, s'enferme dans l'accord et dans le régime. Il importe donc pour la pensée plus que pour la grammaire qu'une phrase commence par « C'est pourquoi », ou « Donc », ou « Mais », ou « Or »... Sans doute on donnera plus d'importance grammaticale à la conjonction qui relie les propositions entre elles, et plus encore à celle qui unit une principale à une subordonnée qu'à celle qui joint ou exclut deux indépendantes. Mais est-il bien sûr que la liaison soit alors exprimée grammaticalement ? A vrai dire, le procédé de composition que l'on emploie est ici élémentaire : on désigne lexicologiquement la relation, mais les propositions demeurent bien distinctes, et on doit les considérer dans leur individualité, malgré la conjonction qui les unit. Toutes les distinctions qu'on établit ensuite entre elles est tirée du sens, non de la forme. Les erreurs de l'« analyse » de Sicard provenaient en réalité de la forma-

tion sporadique du discours. Le discours se découpe en propositions nettement distinctes, qui peuvent être reliées entre elles ou liées à des mots par des formules extrinsèques à la véritable composition grammaticale. Il y a un mélange de fausseté et de vérité dans ces paroles de Thurot : « L'expression complète d'une pensée quelconque est ce que les philosophes appellent une proposition. Ils en distinguent plusieurs espèces. Mais il est clair que ce mot doit être pris ici dans son acception la plus étendue. C'est donc à la proposition que sont fixées les limites de la grammaire, et c'est dans l'analyse des parties de la proposition que nous trouvons tous les éléments de la science grammaticale (1). » La première partie de ce texte contient une confusion tout à fait regrettable de la proposition et du jugement, mais la seconde expose, sur la méthode de la grammaire, une incontestable vérité. Elle est malheureusement appuyée sur le faux rapport séméiologique que nous dénonçons constamment au cours de notre étude, et qui consiste à donner le jugement logique comme le corrélatif de la proposition.

La proposition n'est qu'exceptionnellement l'image d'un jugement ; à celui-ci correspond généralement la phrase. Découper une phrase en propositions ou une période en phrases, ce n'est pas décomposer un raisonnement en jugements. Le jeu des conjonctions donne, lorsqu'il est exprimé (mais nous avons déjà dit qu'il était souvent sous-entendu), le mouvement de la déduction ou le sens de l'inférence. Mais c'est là un procédé lexicologique. La grammaire n'intervient véritablement que lorsque une subordonnée par exemple s'accorde en temps ou en mode avec la principale, ou quand sa nature de subordonnée est effectivement marquée par une forme (comme par l'emploi du subjonctif, dans certains cas déterminés).

(1) *Hermès*, pp. 19, 20 (note du traducteur). Cf. p. 21 : « C'est dans l'analyse des mots combinés pour former une proposition qu'il faut chercher à reconnaître leurs diverses espèces grammaticales. » Voir aussi, *Grammaire générale* de Sicard, p. 38.

On fait alors un emploi indirect de la modalité, qu'on détourne de son sens primitif. Mais c'est précisément alors qu'elle prend une pure valeur grammaticale. Il peut cependant arriver que cet emploi de la modalité, comme dans les propositions latines qui expriment l'opinion ou le doute, soit à la fois justifié par la grammaire et par le sens. Mais les formules conjonctives comme « que » ou « afin que », ne sont pas incorporées à la proposition, qui est l'élément réel de la grammaire. Seule doit être prise en considération par elle la liaison qui porte les fonctions de l'accord ou du régime, comme c'est le cas du pronom relatif : qui, lequel, etc. La grammaire pure n'est constituée que par la syntaxe et par les procédés qui marquent les rapports syntaxiques, apposition, complément ou accord.

La contingence radicale du langage à l'égard de la pensée se révèle dans les mille façons variées que nous avons d'exprimer les relations des jugements : *Je pense, donc je suis.* — *Je suis parce que je pense.* — *Si je suis, c'est que je pense.* L'inférence n'est souvent marquée par rien : *Il se moquait de moi, je l'ai frappé.* M. Brunot nous présente dans *La pensée et la langue* des nomenclatures très riches et très complètes de toutes les manières d'exprimer en français la causalité, ou la dépendance logique, ou la succession temporelle... De cette moisson de faits le logicien tire aisément des constatations très utiles. Il aperçoit que la grammaire n'a jamais fait clairement la différence des catégoriques, des hypothétiques et des disjonctifs, si bien que les désigner ainsi c'est-à-dire parler de copulatives ou de conjonctives, etc., c'était introduire dans l'enseignement de la langue de pures entités qui ne constituent pas seulement une mauvaise explication, mais qui trompent sur la nature de la pensée exprimée. C'est cela qu'il faut considérer comme de la scolastique grammaticale. Il y a des conditionnels qui ne conditionnent rien, mais il y a des impératifs qui introduisent une supposition : *Dites-lui de parler, il se*

tail. L'idée de la disjonction s'exprime en effet lexicologiquement, et n'influe pas sur la nature des propositions, qui restent d'ordinaire indépendantes : *Il faut réformer les mœurs, ou la liberté est perdue*. L'analyse s'en fait comme s'il s'agissait d'une juxtaposition simple de propositions, comme dans cet exemple : *le ciel est bleu et le soleil brille*. L'hypothèse n'est pas exprimée seulement par la proposition conditionnelle, mais elle est contenue dans l'ensemble de la phrase, puisqu'elle lie deux propositions sans être inhérente à l'une d'elles prise séparément. Il en est de même d'ailleurs pour les jugements disjonctifs, et en général pour toutes les relations de jugements. Dire, de quelque façon que ce soit, qu'elles pourraient être exprimées dans le rapport grammatical, ne serait pas un langage très sûr, parce qu'il faudrait alors les chercher dans le verbe. Tous les espoirs de la grammaire philosophique croulent dès que la relation pensée, support du prédicat réel de l'énonciation, déserte le verbe pour se réfugier dans des mots comme les conjonctions, qui ne sont au regard de la syntaxe que des mots accessoires. N'est-il pas remarquable que les copulatives même ne sont retenues par la grammaire que comme la marque de compléments ?

La fâcheuse tendance de Sicard de toujours décomposer la phrase en propositions indépendantes procédait d'une tendance spontanée du discours. Et il se compose en effet essentiellement de propositions bien séparées les unes des autres, comme si chacune d'elles exprimait un jugement. C'est pourquoi l'analyse grammaticale, qui n'est à aucun titre une analyse logique, fait perdre de vue l'ordonnance véritable de la pensée.

La grammaire générale s'est attachée presque exclusivement à la forme de la proposition. Elle a d'abord erré en lui faisant correspondre la forme du jugement ; et elle a encore accru ses incertitudes en ramenant cette forme pour tous les cas à un seul type, celui du jugement catégorique *S est P*.

§ 5. — LA THÉORIE DU COMPLÉMENT DANS LA GRAMMAIRE PHILOSOPHIQUE

Nous avons constaté, à l'occasion de l'organisation de la phrase et de la période, que la théorie du syllogisme donnait peu de chose à la grammaire générale. Nous allons voir maintenant que la théorie du concept ne lui donne pas davantage.

C'est à tort que l'école présente la théorie du complément comme une promotion de la logique. Cette fonction grammaticale n'a pas pour but de reproduire l'architecture des concepts.

Il est d'abord certain qu'on ne complète que des mots et non des idées ; c'est qu'il n'y a pas de correspondance rigoureuse entre la simplicité et la généralité de nos vocables et celles de nos concepts. Le mot simple recouvre ordinairement une idée complexe, puisqu'il y a derrière chaque idée (exception faite du cas limite de l'idée sans compréhension) une classification en raccourci. C'est à cela que répond l'usage des définitions nominales, qui mettent un signe en face d'un concept découpé dans un ensemble de relations. Inversement, quand nous avons affaire à un mot complété et non plus à un mot isolé, le concept est évidemment désigné par tout le groupe que forment le mot principal et ses compléments. Les mots composés ont gardé quelque chose de leur origine complexe : *le serre-frein, la chauve-souris, le chemin de fer*, et il y a des clichés qui prennent insensiblement la valeur de mots composés : *la carte postale*. Qui s'aviserait de les démembrer dans l'usage journalier, et qui a souvenir de la composition originale de mots tels que *lieutenant, ou justaucorps* ? On peut de la même manière considérer comme une dénomination complexe l'ensemble des noms et de leurs compléments.

On pourrait demander, le concept étant ordinairement formé de plusieurs idées élémentaires, si la compo-

sition grammaticale du mot complété ne peut pas être quelquefois une image fidèle de la composition des idées. Rapprochement trompeur : ce qui importe dans le concept, c'est la relation qui a présidé à sa formation, comme le montrent non seulement les idées mathématiques : $(a + b)$, mais encore les idées qualitatives, qui comportent elles-mêmes l'addition et la multiplication logiques (1). Ces relations, qui sont dans la pensée, ne passent pas toujours dans le discours, et les langues, quand elles les expriment, emploient des procédés contingents, infiniment variables de peuple à peuple : usage de cas, de prépositions ou de conjonctions, ordre des mots, parfois même simple juxtaposition. En vérité la grammaire complète certains termes pour d'autres fins que d'additionner ou de multiplier des concepts. Quoi qu'en ait pensé l'Encyclopédie, elle ne se préoccupe pas à ce point d'analyse logique. *Elle utilise le complément parce que le langage ne dispose que de termes généraux nécessairement inadéquats à des idées particulières.*

Mais pas plus que la composition des idées, leur généralité ne sert à résoudre le problème des rapports de la pensée et du langage : la généralité du concept et celle

(1) Ces opérations règlent les combinaisons de concepts. La somme de a et de b , c'est ce qui est impliqué à la fois par a et b , (animal, par homme et lion). Le produit logique de a et b , c'est ce qui implique à la fois a et b (homme implique animal et raisonnable).

Tout ce qu'implique la somme, chacun de ses termes l'implique aussi.

Tout ce qui est impliqué par le produit est impliqué par chacun de ses termes.

Voir Couturat, *Les principes des mathématiques*, pp. 19 et 20 ; *L'algèbre de la logique*, pp. 9 et 11. — Liard, *Les Logiciens anglais contemporains*, pp. 106 et sqq.

Il se trouve que du point de vue de la compréhension des concepts le signe de l'addition logique correspond à l'emploi de la conjonction *ou* : les animaux sont *ou* des hommes *ou* des lions, *ou* des tigres, etc. ; et celui de la multiplication logique à l'emploi de la conjonction *et* : les individus qui sont à la fois moutons *et* blancs. Il n'en est plus de même pour l'extension que l'on ne peut considérer que du point de vue de l'addition (les hommes, les lions, les tigres etc., forment la classe des animaux).

Ces opérations servent à définir la composition conceptuelle mais elles permettent l'exploitation du concept par le jugement. De même, le signe mathématique de l'addition sert à définir les sommes, mais les principes relatifs à l'addition permettent ensuite d'en tirer des jugements.

du nom ne se recouvrent pas ; la seconde est toujours plus large, parce qu'il n'arrive jamais, comme le remarque Wundt, que nous épuisions dans un acte isolé de pensée toute l'étendue des significations que le mot pourrait recevoir. La généralité du vocabulaire et des formes grammaticales ne répond pas au souci de suivre ou de figurer le contenu des idées. Que le signe ait une valeur générale, c'est une conséquence de son origine sociale et de son utilisation pour la communication de la pensée, c'est aussi un effet du besoin d'économie inhérent au langage. Cela pourrait ne rien prouver pour la nature du concept. Sans doute le langage peut devenir tardivement la cause d'une certaine universalité que nous donnerons à l'idée ; mais il sera en cela principe d'erreur beaucoup plus que de vérité.

L'aspect d'une langue deviendrait tout autre si elle se mettait à décrire les ordres de généralité des concepts avec les relations qui leur sont inhérentes ; nous en prenons une idée dans ces langages artificiels que la science a construits en explicitant tout pour les besoins de la déduction. Le formulaire est une analyse rigoureuse de la pensée. Mais une langue naturelle ne saurait avoir la prétention d'être une science, et elle décompose le discours pour ses propres besoins.

La théorie du complément perdait déjà sa valeur logique dès que le mot correspondait à un concept ayant une texture, et sous lequel il fallait supposer une définition. La fonction du complément n'aurait plus de raison d'être avec un vocabulaire assez riche pour fournir un mot à chaque idée (même complexe), à moins cependant que la langue n'eût exprimé dans tous les cas la composition des concepts par compléments, suivant des règles définies. Mais le vocabulaire 'alors n'eût dû comprendre que la désignation des intuitions simples, et indécomposables, c'est-à-dire ce dernier contenu matériel de la pensée auquel la logique fait correspondre le concept sans compréhension, et celle des relations élémentaires,

également intuitives et dont on ne peut donner aucune définition. Aucune langue ne fait cela. Le principe d'univocité, qui ne tolère qu'une seule expression pour une seule idée, n'est qu'une bonne intention des langues artificielles ; mais ces langues elles-mêmes ont dû prendre en considération la commodité des relations pour un commerce humain qui s'accroît indéfiniment à la surface du globe, et elles ne sauraient pas plus que les idiomes naturels réaliser l'idéal impossible d'une conformité avec la logique.

La théorie du complément s'étend à la proposition : Il y a des propositions compléments de mots (*l'homme qui sortait, la romance que j'ai chantée*), et des propositions compléments de propositions (*j'ai bien remarqué qu'un homme sortait, je n'aurais pas voulu qu'on chantât cette romance*). Mais l'analyse de la pensée ne s'accommode pas mieux ici de la découpe grammaticale du discours. Au demeurant ces cas ne sont pas essentiellement différents des précédents, et ils ne nous éloignent guère de la théorie du concept. Nous donnions en exemple : *l'homme qui sortait*, mais on dit aussi bien : *le député sortant*. L'emploi d'un participe change en véritable adjectif la proposition verbale qui servait de complément : *la romance entendue*. Un infinitif peut remplacer un ensemble de mots formant le sujet de la proposition, ce qui lui donne la valeur d'un nom : *turpe est mentiri*. Il n'y a pas plus de difficultés pour les compléments du verbe que pour les compléments du nom ; car il faut bien considérer encore que l'ensemble du verbe et de ses compléments, un nom (ou un pronom), un adjectif, un adverbe, une proposition..., forme un seul concept, le prédicat.

On pourrait être tenté de chercher dans certains caractères de la pensée discursive des équivalents logiques de ces mouvements du discours, tantôt condensant ses formes, et tantôt les développant avec plus de nonchalance. C'est un principe de la logistique que chaque schème de pensée peut recevoir à la fois une interpréta-

tion propositionnelle et une interprétation conceptuelle. *On ne peut pas être mammifère sans être vertébré* ; c'est la même « implication » que celle que l'on poserait directement entre concepts en disant : *Les mammifères sont vertébrés*. C'est ce que constate M. Goblot quand il traite le concept comme un ensemble de jugements virtuels. La raison de ces implications est simple : c'est qu'une proposition sujet ou complément est équivalente à un concept (*Quand un homme se comporte mal...* équivaut à : *Un homme se comportant mal...*, ou même : *un méchant*). Est-ce précisément là une remarque de logique, ou une remarque de grammaire ? Le langage de la logistique reste sur ce point ambigu. Mais il faut rapporter incontestablement la différence de ces formes à l'expression, puisqu'il y a pour elles équivalence de sens. Quand deux propositions sont reliées dans un jugement, chacune d'elle représente un concept, et l'acte de jugement réside dans la position de leur rapport. Ainsi, il y a contingence dans les procédés d'expression. Le mouvement des mots suit la pensée avec quelque liberté, sinon avec quelque caprice, et il n'a pas souci de l'ordonnance nécessairement intemporelle des idées. D'ailleurs de telles permutations de la forme propositionnelle à la forme conceptuelle ne sont pas possibles dans les langues sans verbes.

Que l'on juge maintenant si cette contexture du concept qui permet de retrouver facilement en lui les jugements virtuels qu'il condense, a laissé des traces directes d'elle-même dans le discours. On se convaincra bien vite du contraire.

§ 6. — CONCLUSION : LA PHILOSOPHIE DU VERBE ÊTRE

Prédication relationnelle et prédication attributive. — Les prétendues significations de la copule : attribution et identité. — Ce sont des formes exceptionnelles de la prédication, et elles ne s'expriment pas au moyen du verbe être.

Les Encyclopédistes ont eu une doctrine courte du complément. Ils n'ont pas eu des idées fondamentales-

ment fausses sur les catégories grammaticales, qu'ils nomment les « accidents » du genre, du nombre, du temps, du mode, — bien qu'ils aient dépassé, surtout en ce qui concerne la détermination des temps du verbe, ce que donne l'étude positive des langues. L'interprétation des modes, toute tirée de la psychologie, nous a paru ce qu'il y avait de plus lucide dans leur doctrine, au moins pour ce qui touche à l'origine de cette notion. Ils se sont trompés sur la composition générale du discours, démembrant mal la période, et s'attachant à une conception sporadique de la phrase. Ce qu'ils ont dénommé la construction analytique les a conduits à méconnaître la véritable unité synthétique du discours, et ils n'ont pas assez clairement montré que la proposition ne pouvait pas être un élément logique, parce qu'elle ne correspondait qu'accidentellement au jugement. Mais l'erreur fondamentale de l'école a porté sur la « construction analytique » de la proposition elle-même, confondue dans tous les cas avec le jugement attributif. Cette composition n'a rien de nécessaire, ni d'universel ; elle ne correspond pas à l'origine réelle, historique, de la proposition, qu'il faut bien prendre en considération pour en expliquer la forme ; elle ne répond pas à des exigences de la pensée.

Cela est d'abord vrai de l'expression des jugements aperceptifs.

Le jugement relationnel n'a rien à voir avec le schème scolastique du jugement, à prédicat purement grammatical. Ici, la pensée porte sur la relation, posée avec tous ses éléments dans la conscience claire. Le jugement tout entier est prédicat : Je pense la relation et je l'exprime. Le jugement réfléchi, quand on a fait abstraction de sa nature psychologique, ne comporte plus de sujet. Il s'enferme dans le prédicat, parce que tout y est affirmé sur le même plan, sans que l'accent, qui souligne toujours le prédicat de la pensée spontanée, porte sur un terme plus que sur les autres. Tout dans une proposition

mathématique, comme d'ailleurs dans la démonstration d'un théorème, est également essentiel. Le point de vue de la logique est celui de l'objectivité dans l'affirmation. Il suppose que sous un certain rapport mon jugement décrit un ordre impersonnel, et nous allons voir qu'à cela ne convient plus du tout la forme du jugement aristotélicien.

Il ne faut pas s'attacher aux valeurs grammaticales que conservent les termes de l'exposition scientifique. Cette pensée, nous la parlons évidemment comme toutes les autres, et la langue, lui impose certaines démarches et certaines attitudes. C'est ainsi qu'elle comporte elle aussi des sujets, des verbes et des compléments. Mais il n'importe nullement que dans la formule : $(a + b)^2 = a^2 + 2ab + b^2$, $(a + b)^2$ soit le sujet, $=$ le verbe, et $(a^2 + 2ab + b^2)$ le complément direct. Il serait insensé de considérer $(a + b)^2$ comme faisant l'action d'égaliser, qui retomberait sur l'objet : $a^2 + 2ab + b^2$. C'est cependant ce que devrait donner la prétendue analyse « logique » de la phrase, si l'on ne se contentait pas de tenir compte des mots et de leurs relations grammaticales. L'expression est astreinte aux règles générales de la langue, qui n'a aucun rapport avec son sens, et nous devons nous défier des idoles de la grammaire comme de ces préjugés dont il est entendu depuis Descartes qu'il faut libérer la science.

Un formulaire scientifique ne procède plus grammaticalement, car on ne conçoit plus pour lui de syntaxe. Il ne transforme pas ses vocables pour marquer leurs rapports à titre d'éléments du discours. Il n'y a même pas lieu de parler ici d'une syntaxe de position. Le formulaire vise à être une représentation fidèle de la connaissance, et il procède lexicologiquement, par juxtaposition des éléments de la pensée et de leurs relations, en observant scrupuleusement leur ordre. Dans un jugement comme : $a + b = b + a$, c'est précisément dans l'ordre des termes que réside tout le contenu de pensée. Il ne

s'agit donc pas ici d'un ordre syntaxique, mais de l'ordre même de mes concepts et de mes jugements, et de leurs éléments internes.

Ainsi le schème traditionnel de la proposition ne permet pas de donner leur valeur logique aux termes d'une proposition mathématique. Non seulement il n'y a pas intérêt à y chercher les éléments du jugement catégorique, mais on perd de vue, dans ce traitement, les vrais rapports : $a = b$, $c > d$. Nous n'avons pas le droit de considérer ici des sujets et des attributs ; la relation surtout ne doit pas être confondue avec la copule classique. « Quand je dis : A est plus grand ou plus petit que B, il n'est plus question d'existence réelle, mais d'une simple comparaison qui s'établit dans mon esprit entre deux grandeurs, car *est* dans cette proposition n'est plus même copule, et on peut fort bien la supprimer : la véritable copule est le signe de l'inégalité dans un sens ou dans l'autre, $>$ ou $<$ (1). » Nous considérons donc comme une grave erreur, dont les logiciens anglais du XIX^e siècle portent la responsabilité (2), la confusion de l'égalité et de la copule classique. Nous n'avons évidemment pas le droit de considérer le premier terme de la relation scientifique comme un sujet et le dernier comme un attribut. De tels noms ne conviennent même pas grammaticalement aux éléments de la phrase mathématique ; du point de vue de la logique ce sont de purs non-sens.

Dira-t-on que le prédicat est la relation ? Penser la relation dans l'abstrait, ce serait la poser comme catégorie, comme lorsque l'on parle de la quantité ou de la causalité en général. Mais mon jugement concret porte ici sur la relation et sur les termes qu'elle unit. C'est donc tout cet ensemble qui est objet d'énonciation c'est-à-dire prédicat. Nous écarterons donc aussi cette autre interprétation, inspirée des habitudes traditionnelles, qui voit le prédicat de $(a + b) = (b + a)$ dans : $= (b + a)$.

(1) Lachelier, *Bulletin de la Soc. fr. de philosophie*, février 1912, p. 67.

(2) En particulier Boole et Stanley-Jevons.

C'est une erreur parce que $(a + b)$ n'est pas un sujet mais le premier terme d'une relation. Sa place indique l'ordre de l'inférence, et rien autre chose. Dans les intentions du sujet il ne s'agissait pas d'établir de $(a + b)$ quelque propriété que nous n'en pensions pas. Si l'on se plaçait au point de vue de la psychologie, il faudrait dire bien plutôt avec M. Parodi que les deux termes de la relation forment ensemble le sujet : $(a + b)$ et $(b + a)$. Mais du point de vue de la logique nous devons reconnaître que nous n'énonçons pas ici le rapport d'égalité en général, mais l'égalité de ces deux termes. On s'en aperçoit si l'on considère que nous ne disons pas cela comme nous dirions que l'animal et le végétal sont mortels. Nous poserons donc cette règle qu'il faut toujours joindre à la relation les termes qu'elle rassemble, parce qu'elle n'est pas comparable à une qualité qui leur appartiendrait également. Elle leur est inhérente. C'est toujours le cas du jugement relationnel. Le jugement qui rassemble les individus et les espèces par leurs caractères communs pose comme relation cette communauté elle-même, et il détermine ainsi une classe. C'est le seul rapport traité dans la théorie du syllogisme. Mais il convient de remarquer alors que ce rapport n'est plus porté par la copule, qui dénature le sens de la proposition. Si je dis que les S sont P, la relation est alors entre les S ; elle n'est pas entre S et P. Le mieux sera dès lors d'employer une formule impersonnelle qui fera valoir tout le jugement comme prédicat : *Il y a rapport d'égalité entre $(a + b)$ et $(b + a)$* . Il faudra traiter de même façon les formules de la chimie, les rapports scientifiques de causalité, ou de finalité, ou de dépendance, toutes les lois : *Les oscillations du pendule sont isochrones*. Le jugement d'implication des espèces et des genres, dès qu'on lui donne une signification scientifique, échappe lui-même à l'interprétation aristotélicienne du jugement : La proposition : *les mammifères sont vertébrés* signifie qu'il y a rapport d'inclusion entre ces classes.

Nous ne ferons d'exception que pour la définition nominale. Il y aurait abus à la traiter comme relation d'identité, car ce n'est pas cette identité que nous pensons en elle à titre de prédicat. Elle répond à la question : « *Qu'est-ce que... ?* » ou : « *Qu'appelle-t-on... ?* » et remplit par là certaines conditions du jugement spontané. Elle pose une convention, mais n'exprime pas un jugement relationnel. La règle est de se reporter dans tous les cas aux intentions du sujet.

Le jugement réfléchi doit donc être traité indépendamment du schème classique de la prédication et du schème grammatical de la phrase. Il ne comporte de sujet que dans son expression verbale. Aristote avait pris un schème du jugement spontané pour la forme du jugement réfléchi, et avait introduit dans sa logique de pures valeurs grammaticales. Il faut savoir gré aux logisticiens de nous avoir appris à dénombrer les relations et à formuler clairement et distinctement les jugements de la science. Leur enseignement devait être le plus propre à nous libérer de la logique de l'École, et il est étonnant que certains d'entre eux ne l'aient pas aperçu.

Mais si tout dans l'aperception doit être distingué pour les besoins de l'analyse, tout aussi doit y être lié pour ceux de la synthèse. Il faut expliciter les éléments du jugement réfléchi et les amener tous à la clarté et à la distinction. C'est pourquoi ce jugement est en bloc prédicat, c'est-à-dire objet de l'énonciation. Ce prédicat forme ici un tout organique, que domine la relation. D'où une solidarité qu'avait sans doute reconnue la philosophie du concept, mais qu'elle avait mal comprise.

La philosophie du concept laissait entendre que les éléments du jugement ont une existence séparée, et même qu'ils se présentent séparément dans l'âme. Les idées seraient découpées dans la pensée à peu près comme les mots dans le discours ; et comme on trouve les mots à l'état d'isolement dans un dictionnaire (ce qui est d'ailleurs bien artificiel, puisque l'unité véritable de la langue

est la phrase), on croit pouvoir dresser ainsi des listes de concepts qui correspondent à la pensée de « choses » séparées. La phrase d'autre part comporte deux blocs, sinon deux termes simples, le bloc sujet et le bloc prédicat. Ce sont ces valeurs grammaticales qu'on a fait passer dans le jugement catégorique, mais elles ne répondent pas à l'usage de la relation dans le jugement ; elles n'expriment pas le schème véritable de notre pensée. Par la fonction même qu'on lui donne, le sujet sera toujours distinct de son prédicat, et la copule ne marquera jamais une liaison objective au moyen de la relation. Elle ne crée pas la fusion qu'opère le jugement scientifique. Elle s'ajoute quelquefois à l'expression des liaisons empiriques, *le ciel bleu, la mer immense* ; mais elle est absente de : *le lion rugit*, ce qui montre qu'elle n'ajoutait rien au sens de la phrase nominale, dans laquelle on la faisait intervenir.

La question des rapports du concept et du jugement était tombée dans un certain désordre du fait de l'interprétation qu'en avait donnée la scolastique. Quand on rapporte à la grammaire ce qui lui revient, à savoir des schèmes de la proposition qui ne sont pas des schèmes de la pensée, cette délimitation d'attributions tourne immédiatement au profit de la théorie du jugement. Il est vrai que les interjections restent en dehors de l'économie de la phrase, et que les impersonnels sont des anomalies grammaticales ; il y a là des sortes de revanches du sens sur la forme, comme dans certaines constructions hardies, des ellipses ou des anacoluthes. Nous avons pu constater l'existence de jugements plus simples que les catégoriques, plus simples même que les concepts, puisqu'ils peuvent se ramener à une attitude ou à un geste. Il y a de ce côté résistance à la grammaire, ce qui prouve déjà l'indépendance de la pensée. Mais pour l'expression des jugements scientifiques, on ne peut même plus parler d'exceptions ou d'incorrections ; la grammaire y perd entièrement ses droits, et les valeurs qui lui sont propres demeurent en dehors de l'économie réelle de la pensée. Il

apparaît ici que le concept n'a de sens que comme résumé de jugements antérieurs et promesse de jugements possibles. C'est une conséquence indéniable de l'indépendance du jugement relationnel à l'égard de la forme du jugement catégorique. On ne peut plus construire la théorie du jugement sur le concept supposé préexistant, comme il pouvait sembler quand on étudiait le concept dans le mot et les opérations logiques dans la grammaire. Le vrai moyen de s'évader du nominalisme consistait, tout simplement, à libérer le jugement réfléchi des exigences du langage.

Mais ces conséquences, les eût-on tirées de la même façon de la considération des jugements spontanés ? Les valeurs grammaticales ne se justifieraient-elles pas du moins pour la plupart d'entre eux ? Ne se rapporteraient-elles pas aux démarches d'une pensée moins savante, mais aussi moins artificielle, et qui tiendrait à des dispositions naturelles de l'esprit humain ?

La conception traditionnelle du jugement repose sur cette croyance que penser c'est identifier. C'est le verbe être, déclare Port-Royal, qui marque dans le discours l'action par laquelle l'esprit lie ou sépare les idées. Or « il est clair que la nature de l'affirmation est d'unir et d'identifier pour ainsi dire, le sujet avec le prédicat, puisque c'est ce qui est signifié par le mot *est* (1) ». « La faculté distinctive de l'être intelligent, disait aussi Rousseau, est de pouvoir donner un sens à ce petit mot : *est*. » Il s'agit donc bien de la forme du jugement spontané, puisqu'il s'agit d'une activité caractéristique de l'être raisonnable et contemporaine de l'éveil de l'intelligence.

La philosophie de l'identité a aujourd'hui en M. Meyerson un illustre représentant : « L'identité, écrit-il, est le cadre éternel de notre esprit. Nous ne pouvons donc que la retrouver dans tout ce qu'il crée (2). »

(1) *La logique ou l'art de penser*, p. 174 (édit. Barré).

(2) E. Meyerson, *Identité et réalité*, édit. de 1912, p. 314.

Elle contient donc le sens caché du jugement attributif de la pensée vulgaire aussi bien que des équations du mathématicien ou des jugements de causalité de la physique. L'auteur en donne comme exemple le mécanisme, qui ne retiendrait de la matière que la spatialité, — autant dire le néant : « Le mécanisme et son aboutissement ultime, la réduction de la réalité au néant, font partie intégrante de la science : c'est que celle-ci, en effet, ne saurait se soustraire à la domination du principe d'identité, qui est la forme essentielle de notre pensée (1). » On remarquera de même que le changement ne doit pas exister pour la raison, puisqu'il ne lui est pas perméable. Nous n'insisterons pas ici sur une autre considération de la même doctrine, suivant laquelle la tendance fondamentale de l'esprit se heurterait à la résistance d'une diversité non moins fondamentale, qui représenterait dès lors l'irrationnel. Cette dramatisation de l'acte de la connaissance est intéressante et habile. On saura gré à M. Meyerson de ne point la porter sur le domaine de la substance, qui d'ailleurs, existant en soi et pour soi, ne justifierait pas le conflit. Mais ce qui doit du moins nous retenir c'est la question préjudicielle : est-il vrai que la pensée relie des prédicats et des sujets pour les identifier, même s'ils sont d'un certain point de vue réfractaires à cette identification ? Au demeurant, s'il abandonne la métaphysique d'Aristote, M. Meyerson accepte sans discussion le schème classique du jugement aristotélicien, et c'est sur lui qu'il fonde son système (2). Nous n'avons pas à lui adresser des critiques spéciales, en dehors de celles qui peuvent ressortir de notre propre interprétation du jugement attributif et de la comparaison que nous établirons entre le jugement spontané et le jugement de la science.

La comparaison du jugement spontané et du juge-

(1) *Ibid.*, p. 280.

(2) Voir sur ce point le dernier ouvrage de M. Meyerson, *le Cheminement de la pensée*, en part. le ch. V, pp. 262 et sqq. : Le sujet et le prédicat.

ment réfléchi doit se faire au moyen de leurs fonctions, c'est-à-dire des formes de pensées qui leur correspondent. On peut alors chercher si le rapport du jugement et de son expression est le même dans les deux cas. Cette voie, que nous trace la théorie de la connaissance, nous conduira à des conséquences importantes relatives à l'identité, à sa nature, au sens nouveau qu'elle prend dans la philosophie de la relation et à son rôle dans le raisonnement déductif.

Or nous devons d'abord douter que le jugement attributif soit la forme spontanée du jugement. Il faut déjà un beau travail d'élaboration pour construire des propositions de la forme S est P. Nous demandons que le lecteur considère cette forme sans préjugé, c'est-à-dire en oubliant l'enseignement de la logique classique. Il ne faut pas y voir nécessairement le rapport des espèces et des genres, puisqu'il n'est pas toujours dans les intentions de celui qui parle. Mais lors même qu'il s'y rencontre, il doit prendre la valeur d'un prédicat. Il n'est donc pas exprimé par la copule. En vérité j'ai déjà affaire à un jugement réfléchi, et même scientifique. *Le véritable jugement spontané se contente de raconter ou de décrire la représentation.* Il est déjà nettement distinct de la synthèse associative, et les éléments en sont de véritables concepts. Cela résulte assez de ce qu'ils sont exprimés par des mots, puisque désigner une chose, ne serait-ce que par un geste, c'est en avoir la pensée distincte. Il est vrai que c'est là le moindre usage de la pensée et de la réflexion : notre attention ne porte pas encore sur la contexture des idées, et elle ne pénètre pas dans leur composition. Dira-t-on qu'il y a tout au moins dans la pensée descriptive et narrative le rapport des deux blocs de conscience qui se déterminaient l'un par l'autre comme sujet et comme prédicat ? Cette succession de deux états de l'âme est à coup sûr un rapport que l'on peut penser, et elle ne peut être confondue avec la succession des éléments inducteurs et des éléments induits d'une association. Mais quand je formule la proposition, ce n'est pas ce rapport

que je pense en elle. Sujets et prédicats grammaticaux, quand ils se justifient, — ce qui n'est pas toujours le cas, — sont des valeurs que prennent des synthèses mentales, et qui déterminent l'orientation de notre jugement. Elles appartiennent à la psychologie, et intéressent les conditions de fait de la connaissance. Elles se posent aussi bien à l'occasion de la pensée réfléchie et scientifique, mais elles n'en intéressent pas davantage l'économie ni le contenu. Je ne pense pas spontanément le rapport du sujet et du prédicat que la grammaire a mis à la base de la construction des propositions. C'est par les mots qu'il y a un sujet et une copule, par la grammaire qu'il existe une prédication attributive. Le sujet c'est ce dont je parle ; et si je le pense, puisque j'en parle, ce n'est pas en corrélation avec son prédicat. Le véritable objet de ma pensée actuelle c'est toujours ce prédicat, — ou plus exactement ce qui s'exprime en lui, et que je pose dans la forme d'un rapport.

Ainsi la différence des deux pensées n'était qu'une différence de degré, non de nature. Elle résultait de la différence des concepts qui s'y trouvent engagés. La pensée spontanée se contente de la distinction de l'idée, qui est déjà la marque de rapports. La réflexion pénètre davantage dans la composition conceptuelle. Elle s'attache à la relation inhérente au concept, et l'exploite. La première pouvait faire croire à l'existence séparée de l'idée ; la seconde en révèle mieux la nature, mais toutes deux pensent le prédicat objectivement sans y faire intervenir la considération d'une activité psychologique, ni d'une activité logique. Cela ne veut pas dire que le sujet de la proposition, c'est-à-dire l'objet du discours, ne sera point retenu par la théorie de la connaissance ; on ne pourra pas plus expliquer sans lui l'activité de jugement (*Urtheilskraft*), qu'on ne l'expliquerait sans le sujet qui pense. Mais le jugement exprimé (*Urtheil*) ne les contient ni l'un ni l'autre, parce qu'il pose un rapport objectif.

L'attribution n'intervient dans le jugement spontané que comme qualification. Elle spécifie une notion : *le*

lion est féroce. Elle fournit des propositions empiriques, différant en cela des relations qui entrent dans la composition des concepts, et qu'on ne peut considérer, dans aucun cas, comme des attributions. Mais cette juxtaposition elle-même est posée dans le prédicat, et le sens de ma proposition est : *Il y a lion féroce*, comme l'on dirait : *Il y a dans ce terrain de méchantes couleuvres*, ou bien, si le thème de ma pensée portait déjà sur le lion, si mon jugement répond à une préoccupation définie, je ne pose plus alors que le concept de férocité. Un concept, étant un système de relations, suffit à constituer un prédicat.

Ainsi le jugement catégorique ne désigne qu'exceptionnellement l'attribut ; il n'est même jugement attributif que lorsque la qualification cesse d'être un complément de la notion, mais un concept que je pose, comme par exemple la férocité du lion. Mais elle a pris alors un autre sens. *Le livre de Pierre*, cela pourrait très bien signifier, dans des constructions de langues sans verbe, que le livre appartient à Pierre. Les premiers logisticiens l'ont vu, qui schématisaient ainsi ces jugements : $A = AB$ (le lion est lion féroce) (1). On peut de là passer facilement à notre schème : *Température* : Beau temps. Il faut opérer de telles permutations toutes les fois que le prédicat grammatical ne renferme pas le sens complet du jugement et qu'il y a eu déplacement des valeurs logiques. Ce qu'il y a de forcé dans de telles constructions n'a pas échappé à Benno-Erdmann, qui signale l'erreur de la prédication attributive. Il constate par exemple que l'attribut quantitatif attaché à un sujet quantitatif n'en est pas le prédicat, comme dans la phrase : *Il naquit 17 garçons contre 16 filles*, où le centre de la pensée est évidemment le rapport de 17 à 16 (2).

(1) Voir Stanley-Jevons, d'après Liard, *Les logiciens anglais contemporains*, p. 155 et sqq. — Cf. le schème que donne Leibniz du jugement analytique : « Si B est in A, erit $A + B = A$ » (Erdmann, p. 19).

(2) Les Stoïciens ont eu une théorie de la proposition sans verbe être. La liaison du sujet et de l'attribut n'est plus marquée chez eux par *ὑπάρχει* ou par *ἔνεστι*, mais par *ἀκολουθεῖ* ou *ἔπεται*. Le rapport considéré n'est

Il n'y a pas de relation effectivement marquée par la copule. Si la copule avait vraiment, comme l'ont soutenu Aristote et ses commentateurs, une signification conjonctive, nous n'aurions pas nous-mêmes le droit de l'exclure de la logique relationnelle, quitte à admettre d'autres formes de relations qui lui seraient irréductibles. On a souvent critiqué la théorie aristotélicienne de ce qu'elle mettait une « copule » à la base du jugement, c'est-à-dire une conjonction déguisée. Nous avons assez insisté sur l'importance des mots « connectifs » pour rejeter cette critique, telle du moins qu'on la formule. La conjonction est toujours la marque d'un rapport, soit qu'elle dessine la composition d'un concept, soit qu'elle constitue, quand c'est sur elle que porte l'affirmation ou la négation, le pivot du jugement. Elle est en cela très supérieure à l'adverbe, généralement complément et exceptionnellement prédicat (et seulement encore dans le jugement spontané).

Mais il faudrait prouver que la copule est vraiment une conjonction, et même qu'elle est la seule relation sur laquelle le jugement se fonde (1) ; et il faudrait encore établir que cette connexion produit l'identification des termes reliés, et que c'est là le sens effectif du « cheminement de la pensée ».

Ce que nous contestons d'abord, c'est l'intention de signification qu'on fait porter à la proposition attributive. On suppose que nous voulions lier à la « substance » lion, l'attribut féroce. Mais ce n'est pas à cela que correspond la fonction de juger. Elle n'exprime pas le rapport du thème de la pensée à la pensée elle-même : elle pose un rapport dans la pensée.

La leçon que nous donne sur ce point le jugement relationnel nous éclaire sur le sens et la portée du juge-

plus celui des genres et des espèces, et le *συνημμένον*, c'est-à-dire la proposition conditionnelle, devient pour eux la proposition par excellence (Voir Brochard, la logique des Stoïciens, dans *Étude de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, pp. 226 et 227.)

(1) Benno-Erdmann, *Logik*, I, pp. 325 et sqq.

ment spontané, qui n'est d'ailleurs que le jugement relationnel de moindre degré (expression de la consécution ou de la constatation expérimentale aboutissant à la formation de concepts dont les éléments sont seulement juxtaposés). Il a pu arriver, et il est effectivement arrivé dans les langues à copule, que l'on rappelle dans la phrase le thème général du discours. Le schème grammatical y prédispose, parce qu'il s'est construit sur le besoin très probablement social de faire connaître ce dont nous allions parler, comme on donne un titre à une élocution ou à un ouvrage. Ce sont là des notations ; mais le jugement est tout entier dans la chose notée, de même qu'en mathématiques il était dans la relation posée avec tous ses termes : $A = B$.

Tout jugement s'établit donc dans le prédicat, c'est-à-dire dans le système de concepts et de relations qui forme ma pensée actuelle. Il constitue en bloc l'objet de ma connaissance. Il ne faudrait pas objecter que le terme de prédicat appartient seulement au langage. Sans doute, et il nous ramène en effet à la considération d'un rapport séméiologique. Du moins est-ce le plus général de tous, puisqu'il ne concerne plus que la relation globale de la pensée et de son expression, ce qui fait que la grammaire s'en trouve éliminée. Nous avons pris pour principe de nous attacher toujours aux intentions réelles de celui qui s'exprime. L'attribut ne nous a pas semblé répondre à cette intention. Je ne pense pas pour rapporter des qualités à des substances, ni d'ailleurs pour considérer un rapport psychologique d'état de conscience à état de conscience, voire une relation plus générale du sujet de la connaissance à son objet. Je ne peux certes pas penser en dehors de ces conditions, mais ce n'est pas ce que j'enferme dans mon prédicat, c'est-à-dire ce que je veux énoncer. Tout le contenu de ma connaissance est actuel et explicite. En vérité il n'appartenait qu'à une métaphysique de fantaisie d'insérer des virtualités, et en nombre incroyable, dans le jugement spontané, et de dire par

exemple que la sensation contient des jugements et même des conclusions implicites. Comme si c'était une idée claire que celle d'une virtualité de pensée, et comme si l'hypothèse d'un inconscient, valable peut-être dans certains domaines de la psychologie, pouvait garder un sens appliquée aux opérations de l'intelligence ! Jamais on ne pourra faire signifier à l'inconscient des sens cachés de nos pensées ou de nos perceptions, ni des intentions que le sujet n'a pas eues. Il n'y a pas lieu, par exemple, de faire intervenir dans l'audition un « calculateur inconscient ». A plus forte raison la logique, qui s'attache au jugement réfléchi, ne peut-elle considérer des tendances virtuelles de nos pensées. La catégorie, de la même manière, ne comporte rien de sous-entendu. La remarque mérite d'en être faite à un moment où les philosophies de l'intention se multiplient, surtout sous l'influence de l'école allemande de phénoménologie.

Les sous-entendus obscurs sont bien plutôt ceux que l'on fait porter sur les fonctions grammaticales. On se laisse influencer par la métaphysique des langues, dont on ne devrait se préoccuper à aucun titre. Mais de même qu'il faut se défier de toutes les routines, et des puissances qui pèsent insidieusement sur une pensée, comme un vocabulaire ou une gramamire, il faut éviter les fictions logiques dont on a si longtemps rempli la théorie psychologique de la représentation et la philosophie de la connaissance. On est allé jusqu'à les introduire, comme Helmholtz, dans la physiologie des sens ! Elle amènent à considérer la logique, sous forme de tendances inconscientes, dans toutes les formes d'imagination et de pensée spontanée. Bref elles conduisent aux pires formes du « logicisme ». N'y avait-il pas justement cette supposition, chez les grammairiens de Port-Royal, chez les Encyclopédistes et les idéologues, d'une information du discours par la logique pure, à l'insu de celui qui s'exprimait et qui n'avait point besoin de connaître l'organon pour employer des formes grammaticales correctes ?

Il est vrai que la sensation, étant déjà de la pensée, contient du jugement. Mais c'est du jugement actuel ; il ne s'agit que de le décrire. Wundt s'est élevé avec force contre les « conclusions inconscientes » qui ont vicié la philosophie allemande pendant près d'un demi-siècle (1). Dans le domaine de la connaissance, ce qu'on veut faire on le fait, ou bien on ne pense pas. On peut y apporter plus ou moins de gaucherie ; il y a des pensées mal formulées, peut-être même des pensées non formulées ; mais il n'y a pas de pensées inconscientes. Sentir c'est juger, à condition qu'on ne suppose pas que c'est inclure inconsciemment des espèces dans des genres, et qu'on n'insère pas dans cet acte des arrière-pensées qui ne s'y trouvent pas. Par exemple nous ne pouvons pas admettre que penser ce soit, si nous n'en avons pas conscience, c'est-à-dire si ce n'est point l'intention naïve, effective, de celui qui s'exprime, identifier le sujet et le prédicat du discours. C'est une leçon que la théorie de la connaissance reçoit de la séméiologie.

Nous voici au point essentiel du débat. Par l'emploi de la copule conjonctive, j'exprimerais bien une relation ; mais sa signification profonde, même si elle ne passe pas à la conscience claire du sujet connaissant (car enfin il faut bien avouer qu'il en est généralement ainsi) serait l'identification des termes reliés. L'identité serait la base consistante de la logique et la seule forme intelligible de la relation.

Nous ne le croyons pas, d'abord parce que nous excluons le sujet de la logique, puis, parce que nous ne reconnaissons pas cette intention de celui qui s'exprime. Où prendrait-on le droit de reconnaître un souci d'identification dans la phrase : « le lion court » ? Faut-il supposer que, sans s'en rendre bien compte, le sujet a cependant voulu identifier le lion à la course ? Penser, est-ce

(1) C'est Wundt qui paraît avoir le premier employé cette expression, dans ses *Beiträgen zur Theorie des Sinneswahrnehmung*, (1858-1862), dans un but de critique. Il a constamment attaqué avec force cette théorie.

donc avoir conscience de cela, et, par exemple, *vouloir* que l'effet soit, au moins d'un certain point de vue, la même chose que sa cause ? Ce qui choque au premier abord le lecteur brusquement placé devant une pareille thèse, c'est la suppression de l'individualité des deux termes du rapport causal. N'est-ce pas confondre la pensée de la causalité avec son utilisation logique, qui implique des principes de conservation (permettant d'ailleurs des déductions fécondes) ? Nous voulons une philosophie plus solide, parce qu'elle aura définitivement pris pied sur la perception d'une part et de l'autre sur la science. S'il y a dans ces pensées vulgaires des relations fécondes, la science existe tout exprès pour en faire l'étude et pour nous apprendre à les exploiter. Par une préparation appropriée elle les portera à la conscience claire, car la science est toujours pour l'esprit une révélation. Mais elle ne se préoccupe pas de déterminer des sujets et des attributs de ma connaissance. Elle fixe seulement une relation centrale par rapport à laquelle, sans souci de la grammaire, se déterminent les éléments de cette pensée et leur ordre.

De quelque façon qu'on la prenne, la relation d'identité ne peut être que celle que l'on pose entre termes identiques ou identifiables : deux expositions différentes de la même théorie, ou deux combinaisons conceptuelles équivalentes, ou le rapport du signifiant et du signifié dans la définition nominale donnent lieu à des jugements d'identité. Les mathématiques insèrent dans leurs déductions des rapports d'identité qui possèdent toutes les prérogatives de l'identité logique : le carré de la somme de a et de b est $a^2 + 2ab + b^2$. Il n'y a point là deux pensées différentes, mais deux expressions de la même pensée.

A vrai dire, sous la forme typique qu'on en donne, *A est A*, le jugement d'identité ne signifie pas grand'chose, et l'instinct populaire a beau jeu pour tourner en ridicule ce principe et ses applications immédiates ;

maison est maison, blanc est blanc. Mais quelle est cette identité qui serait chaque fois posée par le verbe être ? Comment ce rapport se retrouverait-il dans un jugement comme : *la maison est blanche* ? Aurait-on résolu enfin le problème de la participation, toujours suspendu au sens de la copule ? Il fait de nos jours encore, la préoccupation de ce que nous appellerons la philosophie du verbe être. On peut se demander cependant si la science moderne ne nous oblige pas à en réviser les solutions anciennes, et si même on conservait le droit, depuis Descartes, d'y répondre au moyen du principe d'identité.

Ce qui fait dans tous les cas la fécondité d'un principe, c'est son usage dans la déduction. La technique d'un raisonnement dépend des axiomes ou des principes qui sont à sa base, et qui sont comme les règles du jeu, qu'on s'engage tacitement à observer. Ce qui devait justifier l'identité, c'était de la montrer à l'œuvre dans le syllogisme. La profondeur qu'on lui a généralement reconnue dans les écoles philosophiques vient du rôle qu'on lui a attribué dans le raisonnement. On reconnaît volontiers qu'il ne crée pas l'avancement de la science, mais il doit garantir la validité de la conclusion. Il serait naturel de penser qu'il n'est la garantie que des raisonnements fondés sur les identifications ; mais on prétend que tous les raisonnements contiennent une identification, en fonction de laquelle ils sont ordonnés, et qui introduit la conclusion. En elle, plus que dans le *dictum de omni et nullo*, qui règle le rapport des espèces et des genres, résiderait vraiment la vertu de la déduction.

Soit la proposition : Socrate est juste. Pour qu'elle ait la nature d'une conclusion et la valeur de certitude qui s'attache aux vérités démontrées, il faut qu'elle résulte de la position de deux prémisses, *les philosophes sont justes*, et *Socrate est philosophe*, qui ne paraissent point être des jugements d'identité. Mais on sous-entend une autre prémisse, invisible et présente dans tous les syllogismes, qui pose l'identité du moyen terme avec lui-

même : Socrate, qui est un individu de la classe des philosophes, possède les attributs caractéristiques de la philosophie, parmi lesquels figure la justice. Si Socrate est juste, c'est parce que les philosophes sont philosophes (1).

On voit maintenant le procédé : il consiste à faire monter d'un degré l'extension du sujet, et à abaisser dans la même mesure la compréhension du prédicat, de façon à rencontrer au milieu un rapport entre termes identiques. Mais d'où en sortirait-on que « Socrate est juste » est un jugement d'identité ? En toute logique l'identique de l'identique devrait être l'identique ; mais comme de la majeure on pouvait aussi bien faire sortir que Socrate est savant, on n'aura pas la prétention, j'imagine, d'inférer, sous quelque point de vue que ce soit, l'identité de ces deux conclusions. La présence de la différence dans le genre suffit à marquer qu'il contient de la diversité non réduite : les angiospermes et les gymnospermes sont des embranchements distincts dans le genre des phanérogames. Le seul rapport réel d'identité engagé dans le syllogisme était donc un A est A où le moyen terme paraissait deux fois. Mais est-ce à cela qu'était dû le mouvement de la déduction, comme lorsqu'on raisonne vraiment, en mathématiques par exemple, sur des identités ? Voici une pensée qui va strictement de l'identique à l'identique :

Les triangles sont des polygones de trois côtés.

Les trilatères sont des triangles.

Les trilatères sont des polygones de trois côtés.

(1) On n'expliquerait pas le syllogisme par l'identité du sujet de la conclusion : *C'est le même Socrate qui est à la fois philosophe et juste*, parce qu'une telle expression ne marque pas les rapports de la philosophie et de la justice, d'où se tire évidemment le raisonnement. Schelling est plus près de la vérité lorsqu'il interprète ainsi l'identité : l'être qui a les qualités S (sujet) et l'être qui a les qualités P (prédicat) ont une relation commune : *Ce qui est ce corps est ce qui est bleu* (voir *Liberté humaine*, tr. Politzer, p. 85). Or c'est toujours le moyen terme qui, dans le syllogisme établit la liaison du sujet et du prédicat. C'est donc lui qui doit être identique. Voir Brunschvicg, *La modalité du jugement*, pp. 16 et sqq.

Ce n'est pas là un syllogisme, parce que la déduction n'y est plus fondée sur l'inclusion des classes. Le jeu des conversions n'y correspond pas à celui de la théorie classique, et la place du moyen terme y est indifférente. Il n'y aura pas d'autre forme d'identité à considérer dans la logique du jugement relationnel. Ainsi, l'architecture du jugement catégorique n'est jamais comparable à celle des jugements scientifiques d'identité, même quand le sujet et le prédicat y sont exprimés par le même terme. On n'affirme pas que les philosophes sont des philosophes comme on dit, dans la définition nominale, que le cercle est la portion du plan limitée par la circonférence, ou comme on pose une identité mathématique qui ne comporte plus la distinction de l'extension et de la compréhension; ni les lois de leurs rapports.

Mais la vertu de la déduction ne pouvait résider en aucune façon dans la formule inféconde : $A \text{ est } A$; la garantie réelle du syllogisme est le principe de la subordination des espèces aux genres dans la classification. L'intervention du jugement d'identité est vaine et d'ailleurs illusoire, puisque sa signification bien comprise se tire encore du *dictum de omni et nullo*. On n'y pose pas l'équivalence de deux idées, on ne dit pas que A est la même chose que A , d'où rien ne pourrait évidemment sortir. On n'écrit jamais en mathématiques $f(x) = f(x)$, parce que cette formule ne contient la possibilité d'aucune opération. En disant $A \text{ est } A$, on affirme qu'une classe est définie par une certaine communauté de caractères. La relation d'un sujet et d'un prédicat laisse au moins distinctes leurs fonctions, et elle affecte déjà par là leur contenu de sens, puisque le premier A désigne la classe des A (un ensemble ou une collection), et le second la définition de A (sa compréhension) (1). Nous ne retiendrons donc de cette pensée que le jeu des combinaisons de

(1) M. Meyerson reconnaît aussi qu'il y a de la diversité formelle jusque dans la tautologie : *un sou est un sou, la guerre est la guerre* (voir *Le Cheminement de la pensée*, livre II, § 64 : de la proposition, p. 97).

l'extension et de la compréhension des idées. Le mouvement de la déduction ne repose ici que sur ces rapports : la relation considérée, comme dit la logistiquie, était transitive, ce qui signifie simplement qu'elle pouvait passer d'un terme à l'autre, et c'est cela seul qui importe pour la déduction. Le seul principe de la méthode est de s'attacher aux caractères de la relation engagée dans le raisonnement. Le syllogisme tient sa validité de la supposition d'un ordre, et il ne vaut d'ailleurs que sous cette supposition. Il y avait, sous la logique aristotélicienne une philosophie de la nature, qui en soutenait les démarches. Cette logique ne suffit plus aux besoins de la science actuelle, mécanique et causale. Mais elle nous offre des schèmes utilisables pour certains cas. Elle décrit des raisonnements valables dans les sciences biologiques, au moins tant que celles-ci exploiteront les procédés de classification, ce qui n'est peut-être qu'un moment de leur histoire. Elle exprime convenablement l'ordonnance du savoir en théories qui s'emboîtent les unes dans les autres, c'est-à-dire le système que les relations forment entre elles, soit partiellement, soit totalement (ceci n'étant que l'idéal de la connaissance). Il y a donc usage du syllogisme dans la science, personne ne pourrait le nier. Les théories de la logique peuvent être utilisées en dehors des préoccupations qui leur ont donné naissance, parce qu'elles ne constituent, comme les mathématiques elles-mêmes, que des systèmes hypothético-déductifs. Le savoir pose librement ses principes, dans l'espoir de « comprendre » la nature, ce qui veut dire de trouver la traduction intellectuelle féconde qui ira au devant des événements et paraîtra les soumettre à son ordre. Ceci dit, il y aurait erreur à croire que la seule relation engagée dans la pensée est la relation catégorique. Bien plus, la description qu'en a donnée l'École ne convient pas à l'usage qui en demeure dans la science moderne ; le raisonnement syllogistique ne peut pas se ramener à une identification. C'était ménager une trop facile critique à

l'empirisme. « Je voudrais bien savoir, écrit Stuart Mill, ce qu'on nous apprendrait en nous disant que tout ce qui peut être affirmé d'une classe peut être affirmé de chaque objet contenu dans cette classe ? La classe n'est autre chose que les objets qu'elle contient, et le *dictum de omni* se réduit à cette proposition identique : que ce qui est vrai de certains objets est vrai de chacun de ces objets. Si le raisonnement n'était rien de plus que l'application de cette maxime aux cas particuliers, le syllogisme serait certainement, ainsi qu'on l'a dit souvent, une solennelle futilité (1). » La théorie du jugement relationnel sauvera le syllogisme en se refusant à en donner cette interprétation. Elle le comprendra dans une théorie plus large du raisonnement où il figurera à titre de cas particulier, mais non comme type général de la déduction. Mais il faudra pour cela l'exprimer dans un autre langage, et en comprendre différemment la nature. L'interprétation traditionnelle avait été un résultat déplorable de l'importance prise par le verbe être dans les langues de civilisation.

Il faut libérer définitivement la déduction du schème *S est P*, qui ne représente jamais les valeurs des termes de la relation engagée dans le raisonnement. Il faut lui substituer le schème non grammatical *a R b*, qui comporte un antécédent, une relation et un conséquent, et dans lequel *R* n'est pas une copule, parce que *a* et *b* cessent d'y être respectivement sujet et attribut. Le jugement dès lors ne se ramène plus à une identité, même quand il pose une relation de genre et d'espèce. Donner comme type du jugement *A est A*, ce n'était pas en vérité unifier la connaissance au moyen d'une relation particulière, c'était supprimer la condition de la relation et sa raison d'être. La logistique a eu l'idée heureuse de remplacer la copule par le signe de l'implication, qui ne préjuge rien autre chose que la conséquence logique : *On ne peut pas être*

(1) Stuart Mill, *Log.*, I, p. 195 de la traduction française.

félin sans être mammifère. La doctrine classique était solidaire des valeurs grammaticales extra-logiques du sujet et du prédicat, ainsi que du substantialisme qu'elles avaient inspiré. Descartes nous a enseigné que la méthode ne devait pas être construite sur des exigences du discours, mais sur la considération du jugement relationnel dont la mathématique lui offrait le modèle.

Dès lors, la théorie du jugement déborde infiniment celle de l'identité. En dehors des relations mathématiques qui sont engagées dans la pensée de la quantité et de l'ordre, il y a des relations de temps, de lieu, de causalité, celle-ci comprenant d'ailleurs des déterminations de temps, de lieu et de nombre qui lui sont essentielles ; puis encore des relations plus concrètes comme celles de parenté qui, au moins par leurs propriétés formelles, donnent prise elles aussi à la connaissance ; enfin toutes celles que peut construire librement notre imagination. On connaît la liste de J. Lachelier :

Fontainebleau est moins grand que Versailles.

Philippe le Bel a régné après Philippe Auguste.

Orléans est au sud de Paris.

Pierre est fils de Paul, etc...

Ce philosophe a eu le gros mérite d'apercevoir que le schème du jugement catégorique ne convenait pas à ces propositions, et que des deux termes reliés on ne pouvait pas dire que le second était le prédicat du premier. « Paul n'est pas inhérent à Pierre, ni Versailles à Fontainebleau, à titre de qualité ou de détermination quelconque... Il n'y a pas de nécessité à ce qu'une proposition exprime toujours un rapport d'inhérence ; elle peut tout aussi bien exprimer un rapport de causalité, d'égalité ou d'inégalité dans le nombre ou dans la grandeur, de succession, de situation géographique, etc. (1). » Ces propositions entrent cependant dans des déductions, mais non dans des syllogismes. La médiation y conserve ses droits,

(1) Lachelier, *Études sur le syllogisme* 1907, pp. 41 et 42.

puisque c'est par elle que se fait le passage d'une idée à une autre, tant qu'on n'a pas conçu pour elles de rapport immédiat. Descartes nous enseigne dans les *Regulae* qu'« il est beaucoup de choses que l'on peut savoir sûrement bien qu'elles ne soient pas évidentes par elles-mêmes, pourvu toutefois qu'on les déduise de principes connus, au moyen d'un mouvement continu et non interrompu de la pensée, avec une intuition claire de chaque chose (1) ». Mais cette médiation n'a plus les caractères de la médiation syllogistique ; ces moyens termes ne sont plus des termes de moyenne extension ; ce ne sont que les intermédiaires et les instruments par lesquels s'opère la déduction.

Chaque relation a ses caractères, qui nous ouvrent les possibilités de déductions, et c'est cela seul que retient le logicien. Il ne se préoccupe pas du sens, mais de la forme, et si son travail doit servir de base à la théorie de la connaissance, il n'a pas à poser le problème de la nature de l'objet. En vérité, le sens de nos concepts et de nos jugements s'actualisera toujours dans des intuitions, et l'ordre logique représentera ce que nous pouvons penser des choses, à savoir leurs rapports. Il y a de l'intuition à la base des connaissances même les plus abstraites. La géométrie même généralisée contient des données tactiles et kinesthésiques, et on trouve des intuitions spatiales et temporelles jusque dans le concept de nombre. Il y a certainement un souvenir de l'effort humain dans les pensées scientifiques de la force et de la causalité. Mais l'idéal de la science, par souci d'unification et d'économie, est de construire le maximum de rapports féconds sur le plus petit nombre de données intuitives, à multiplier ceux-là par des constructions de concepts de plus en plus ingénieuses et à réduire celles-ci. Il faut savoir, le cas échéant, incorporer à la science un peu d'intuition pour lui procurer un progrès considérable, en essayant

(1) *Regulae*, III, A et T, t, X, p. 369.

toujours de réduire le régime des postulats au minimum indispensable. C'est ainsi qu'avec quelques intuitions complémentaires concernant la continuité physique et les coupures que l'on peut y pratiquer, le mathématicien élargit considérablement et complique dans la même mesure l'idée de nombre, qui n'avait d'abord exprimé que la seule multiplicité des choses séparées. C'était enfermer dans la définition du nombre la pensée de relations de plus en plus complexes, ouvrant la possibilité d'un très grand nombre d'opérations nouvelles. Cette pensée se ramasse dans un système de principes, contenant d'ailleurs de la contingence, et peut-être même de l'arbitraire, puisque d'après l'aveu d'un logisticien, on ne peut pas plus en rendre compte qu'on ne rendrait compte de la couleur bleue du ciel. Certains de ces principes régleront les raisonnements portant sur les équations, d'autres ceux qui font intervenir les inégalités. Il n'est pas difficile de mettre en relief l'originalité de ces rapports, et de les opposer au schème de la proposition classique. Par exemple on détermine l'égalité en nombre de deux collections par la correspondance univoque (c'est-à-dire suivie terme à terme et dans le même sens) de leurs éléments. On pose ensuite que l'égalité est symétrique (ce qui signifie qu'on peut inverser la relation sans la modifier : $A = B$, $B = A$), et transitive (ce qui lui permet de passer d'un élément à l'autre de la démonstration). C'est ce qu'exprime la notion commune d'Euclide : égal ajouté à égal donne égal, ou encore l'axiome bien connu : Deux quantités égales à une troisième sont égales. Puis, sur cette relation, on édifie la théorie des opérations fondamentales, en déterminant les propriétés originales liées à l'opération définie (par exemple la commutativité du produit pour la multiplication). Le calcul des propositions de la logique donne la description fidèle des procédés généraux d'inférence et de déduction. Il pose les formes d'implication qui sortent naturellement des relations considérées.

Chaque théorie déductive donne lieu à une semblable étude, telle par exemple la théorie physique, dont les concepts n'ont pas un contenu exclusivement mathématique. La logique classe les relations d'après leurs propriétés opératoires, et fixe ainsi des structures différentes pour une multiplicité de systèmes. Il y a des relations complexes dont les caractères résultent, sous certaines lois, c'est-à-dire encore sous certains principes, des caractères des relations composantes.

On voit donc que les relations ne se comportent pas dans les raisonnements comme la copule du syllogisme classique. Il faut pour les définir de nombreux axiomes dont aucun ne se trouve formulé dans l'organon. Ce n'est pas seulement les appauvrir, c'est les trahir que de les confondre avec la copule du jugement catégorique. Il y a beaucoup de vérité dans la doctrine de Kant opposant les concepts aristotéliens à la pensée de l'espace, et l'ordonnance des espèces et des genres à la juxtaposition des unités dans le nombre (1). Nous savons qu'il est absurde, des points de vue de la logique et de la science, de considérer un sujet, un verbe et un complément direct dans la proposition *A égale B*, et plus absurde encore, puisque c'est être par surcroît infidèle à l'esprit de la grammaire, d'exprimer dans tous les cas une copule, comme lorsqu'on traduit *le roi règne* par *le roi est régnant*, ou *A égale B* par *A est égalant B*. Il n'est que trop évident que les possibilités de déduction ne nous sont pas données par la copule, mais qu'elles se sont réfugiées dans la contexture du prédicat réel. D'autre part, l'identité cesse d'avoir quelque sens que ce soit dans le jugement relationnel. Ici l'absurdité devient évidente : *A plus grand que B* ne saurait se ramener d'aucune façon à : *A plus grand que A*, pas plus que : *A cause de B* ne saurait donner : *A cause de A*. Pour comparer même $7 = 7$ à un jugement d'identité, il

(1) Kant, *Critique de la raison pure*, B, 51, 52.

faudrait supposer que : *A est A* pût signifier par exemple qu'un homme était un autre homme. L'égalité numérique laisse distincts les groupes entre lesquels elle pose une correspondance terme à terme. Et que dire encore de l'équivalence des aires (qui laisse subsister la différence des formes), des similitudes, et des équipollences ? L'égalité n'est donc jamais une identité. Pouvoir être mesuré par le même nombre, ce n'est point être le même ; c'est seulement comporter des rapports d'égalité d'où se tirent des conclusions. Nous voici donc bien ramenés à cette multiplicité des relations entraînant des structures différentes de théories déductives, ou insérant dans le même système une complication d'opérations dont la théorie classique ne donnait aucune idée.

Il en sort des interprétations nouvelles de l'identité, du jugement affirmatif et de la non-contradiction.

L'identité ne peut désormais signifier pour la logique que l'indiscernabilité conceptuelle. Il doit d'abord exister entre deux individus une relation singulière qui ne saurait exister entre deux autres individus. Si un couple dès lors possède toutes les relations d'un autre couple, ils sont identiques. Ce principe d'indiscernabilité peut évidemment s'appliquer à tous les systèmes de relations. Nous l'utiliserons pour dénoncer les modes de l'affirmation et de la négation qui ne portent, comme dit M. Brunschvicg, que sur la traduction verbale de la pensée, mais non sur la pensée elle-même.

Il faut de même modifier le sens du jugement catégorique. On lui donne, en fait, des valeurs très différentes. Il exprime parfois le rapport de la substance et de ses accidents ; il n'a ici que la portée d'une constatation empirique : le ciel est sombre. Ou bien il marque le rapport de la substance et de ses attributs. La soudure est ici plus intime, mais elle ne peut signifier que la constance d'une relation, et doit être encore interprétée empiriquement. Le sujet, dans ces deux cas, nous a paru se préciser comme bloc à l'intérieur de la conscience, ce

qui suffit d'ailleurs à en faire déjà un concept. Son rôle grammatical requerrait une explication psychologique. Enfin il arrive que le jugement catégorique pose le rapport des espèces et des genres dans la classification. C'est celui que conserve la science moderne, à côté d'autres rapports ; mais elle en rejette l'interprétation substantialiste d'autant plus aisément qu'une idée générale ne peut jamais prendre la signification d'une substance. Dans le premier cas, il y avait identification possible du sujet et du prédicat dans la pensée purement virtuelle de la totalisation de l'expérience. Pour le second il peut y avoir identification du sujet avec le prédicat total. Mais le troisième est un rapport scientifique pour lequel aucune identification ne saurait plus être considérée, parce qu'elle supprimerait la « différence », et aboutirait à la confusion des espèces.

Reste la non-contradiction. Il y a des logiques qui se fondent sur elle. Elles ont des principes beaucoup plus souples, et ouvrent à la pensée des horizons que l'identité lui fermait, car la contrariété n'est qu'une espèce dans le genre de l'« autre ». La notion d'incompatibilité logique peut servir aussi bien à définir la simple diversité, la différence dans le genre, ou l'opposition des extrêmes du genre, ou l'opposition des genres entre eux, s'il est vrai, conformément à la doctrine aristotélicienne, qu'il n'y ait point de passage possible d'un genre à l'autre (1).

En vérité, la théorie de l'opposition dépasse beaucoup chez Aristote celle des propositions contraires, subcontraires et contradictoires. Les *Catégories* distinguent quatre formes de l'opposition : « Une chose peut être opposée à une autre chose de quatre façons : ou comme les relatifs, ou comme les contraires, ou comme la privation et la possession, ou comme l'affirmation et la négation. Et, pour donner des exemples, toutes ces choses sont opposées entre elles ainsi que, en fait de relatifs le double

(1) *Anal. post.*, I, VII, 1.

l'est à la moitié, en fait de contraires le bien au mal, en fait de privation et de possession l'aveuglement à la vue, en fait d'affirmation et de négation : il est assis, à : il n'est pas assis (1). » La *Métaphysique* ajoutera des déterminations nouvelles, comme l'opposition de l'être et du non-être, celles du même et de l'autre, de la génération et de la corruption (2). Une telle doctrine pouvait conduire à une étude de la convenance et de la disconvenance des relations. En fait, elle a pris une autre orientation. Le formalisme logique de l'École n'a retenu que l'opposition des propositions suivant l'affirmation et la négation, dont elle a présenté une théorie cohérente, mais compliquée, et d'une utilité très contestable : les démarches qu'elle expose ne sont pas prises sur la pensée, mais sur le langage. Ce sont préoccupations de grammairiens, légitimes sans doute, puisqu'il faut savoir se retrouver dans les enchevêtrements verbaux de relations ; mais la pensée n'a pas naturellement de tels détours : *Ce qui n'est pas animal n'est pas homme*. Cette doctrine était encore une conséquence de la philosophie de l'identité fondée sur la copule. Pour la logique classique, il a fallu que les incompatibilités se ramènent toutes aux formes de la contrariété et de la contradiction, sous le principe général *A n'est pas non-A*, qu'on donnait pour symétrique au principe d'identité, et qui se trouvait être aussi infécond. Mais la contradiction n'est qu'un état du sujet ; elle ne constitue pas une relation objective. L'exigence de l'esprit à son égard est toute simple : il faut l'exclure des théories (3). Mais il ne sert de rien dans une logique de s'attarder à raisonner sur les couples de propositions contradictoires, ou plus exactement à les développer en expressions verbales, et par exemple à étudier le jeu des doubles négations. Ce n'est plus qu'un exercice grammatical.

(1) *Cat.*, X, 2 et 3.

(2) Voir *Méta* ; V, 10 et X. — *de Gen. et cor.* I, 3, II, 4 et 5.

(3) Sa seule intervention dans le raisonnement scientifique apparaît avec la démonstration mathématique indirecte, dite par l'absurde.

L'exigence de rester d'accord avec soi-même signifie simplement qu'il faut se tenir aux propositions ou aux axiomes que l'on a admis ou posés. La négation est un avertissement de ne point opérer d'une certaine manière avec les termes considérés. $A \neq B$ ne signifie point que A n'est pas B, mais que les propositions relatives à l'égalité ne s'appliquent pas à ce couple. D'ailleurs la négation dans la pensée réfléchie peut sous-entendre des relations positives, et c'est précisément le cas de l'exemple que nous citons. La logistique nous enseigne que du fait qu'il existe une relation entre A et B, il ne peut pas ne pas en exister une entre B et A, qui est quelquefois symétrique à la première, mais qui peut être simplement sa « converse ». D'où sortent des contrariétés qui ne sont pas des négations, comme dans couples de propositions :

Pierre est le fils de Jacques, Jacques est le père de Pierre.

Versailles est au sud de Paris, Paris est au nord de Versailles.

A plus grand que B, B plus petit que A.

Cela ne nous renseigne pas d'ailleurs *a priori* sur les caractères des relations nouvelles, et les propriétés des inégalités ne se déduisent pas, par opposition, des axiomes relatifs aux égalités. Les propriétés déductives sont toujours contenues dans les principes. C'est à partir d'eux que la logique nous apprend à tirer les conséquences nécessaires. Malgré ses prétentions, la théorie classique est beaucoup moins formelle, et c'est en cela qu'elle est illégitime. Elle reste liée à la métaphysique substantialiste, c'est-à-dire à une certaine vision de la réalité. La déduction ne s'y tire pas, comme il l'eût fallu, des seules propriétés de la copule, mais du sens que l'on donne aux termes reliés. La métaphysique n'avait pas à faire intervenir ici la différence des attributs accidentels et des attributs essentiels. Si elle l'a fait, c'est parce que le logicien s'attachait, même sans s'en rendre compte, à un certain

système de relations par lequel il exprime intellectuellement sa représentation des choses. Le jeu des négations ne se suffisait pas à lui-même quand la pensée faisait une différence entre :

Tous les hommes sont mortels, aucun homme n'est mortel.

Tous les hommes sont médecins, aucun homme n'est médecin.

Il faudrait encore remarquer que la négation est absolument vaine quand on la pose entre natures ne comportant pas entre elles de relations : Tous les hommes sont rectangulaires, aucun homme n'est rectangulaire. Si l'on s'en était tenu à la vertu de la copule, il n'eût dû exister aucune différence formelle entre les trois propositions « contraires » que nous venons de considérer.

Ce qui ne donne point prise à la pensée dans l'univers, ce n'est pas la contradiction, puisqu'elle n'est pas dans les choses. Ce n'est pas non plus l'altération, puisqu'elle est au contraire la condition d'une connaissance vivante, ni *a fortiori* la diversité. C'est le chaos, c'est-à-dire le contraire de l'ordonnance sous la relation ; et ce que nous pensons dans les choses, c'est la loi, c'est-à-dire toujours la relation générale.

Il n'est plus guère besoin, après ce qui précède, de démontrer que le syllogisme n'est pas la forme nécessaire de la déduction. Cette preuve d'ailleurs, Cournot et J. Lachelier l'ont donnée en termes excellents. De même on voit comment la science défend la déduction, par le spectacle qu'elle nous en offre, contre les critiques de Stuart Mill. Le raisonnement scientifique, en particulier le raisonnement mathématique, ne comporte ni majeure, ni mineure. Le jugement réfléchi ne se décompose pas en sujet, copule et prédicat. Les éléments en sont tous des parties du prédicat réel (objet de l'énonciation) dont le centre est constitué par la relation. Dans la proposition « A et B sont égaux entre eux », il n'y a de sujet que pour la grammaire. Aussi « égaux entre eux » n'est-il pas le

véritable prédicat ; mon jugement pose en bloc l'égalité de A et de B. Il n'y a pas là seulement une question de forme ; les deux grandeurs ne sont pas égales comme elles seraient par exemple rationnelles ou imaginaires. L'égalité résulte de leur confrontation, elle est donc la relation qui les unit. Le formulaire écrit : $A = B$, ce qui convient bien mieux que l'expression précédente. Pour suivre le mouvement réel de la pensée, il faut d'abord dégager la relation sur laquelle elle repose, de même que le grammairien recommande, de son point de vue, de chercher d'abord le verbe. Mais ce n'est pas toujours une entreprise facile. Ainsi la vraie relation dans la phrase : *A et C sont irrationnels*, c'est la pensée qu'ils le sont en comparaison l'un de l'autre.

On a entouré la technique de la pensée de beaucoup de mystères inutiles. On a raillé bien à tort la ressource que nous laissait le nominalisme de fixer arbitrairement nos définitions, en décidant par exemple qu'un individu ne serait pas un homme si, ressemblant par ailleurs entièrement à un homme, il n'était pas mortel, ou qu'il fallait exclure de la classe des cygnes les prétendus cygnes noirs. Cet étonnement est étrange, car nous n'avons pas d'autre ressource pour penser. Notre connaissance fixe un ordre auquel nous devons nous tenir, tant que des raisons d'opportunité ne nous inciteront pas à en changer. La science essaye des formes qu'elle avait déjà préparées, ou qu'elle invente pour exprimer la nouvelle pensée. Einstein a tenté avec succès l'application à la physique des formes de la géométrie riemannienne. On prend ainsi une contexture mathématique dans laquelle on cherche à couler le contenu de l'expérience pour l'expliquer, c'est-à-dire en relier les éléments. Mais il ne faudrait pas croire que les concepts sont séparés comme le sont les mots dans le dictionnaire. On a trop souvent l'illusion que le concept considéré isolément garde une valeur intrinsèque, quand c'est l'ensemble du système qu'il faut voir. C'est la théorie physique qui doit tout justifier, parce que chaque

chose y sera à sa place et participera à la vérité de l'ensemble. C'est toute la classification qui légitimera la définition de l'homme ou du cygne, la classification telle que nous l'aurons conçue, mais non pas telle qu'elle serait en soi (à supposer que ces derniers mots puissent avoir un sens). Et si l'on considère encore qu'une science prouve sa vérité par sa réussite, on sera amené à penser que le régime des principes importe moins que l'ensemble des conséquences. Tel est l'enseignement qui se dégage de la logique relationnelle.

On ne demandera plus si le syllogisme lui-même est stérile quand on n'aura plus fait reposer sa légitimité sur la vérité « objective » d'un concept ou d'un jugement. Il ne dépend plus que des principes sur lesquels on a fait reposer la déduction. La déduction est bien, comme le constate M. Meyerson, « le facteur efficace de l'explication (1) ». Mais elle dépend toujours des possibilités que nous offrent les relations. La conséquence logique prend de la valeur quand elle sert à l'ordonnance de la théorie. Les conclusions provisoires viennent se ranger dans la science à leur place déterminée. Les anciennes connaissances y convergent, et unifier par les conséquences, c'est encore ordonner et lier. D'ailleurs pour y aboutir, il a fallu d'abord relier les principes, souvent par une invention véritable de formes conceptuelles, puis découvrir des moyens termes convenables, toujours par un effort de l'imagination créatrice. Mais la conséquence est déjà contenue dans les prémisses convenablement posées. Il est évident qu'il n'y a pas entre elles de priorité : la conclusion était déjà la raison d'être de ces inventions diverses qui avaient relié des natures ou des relations jusque-là sans rapport. C'est ainsi que l'exposition déductive rassemble les principes et les conséquences dans l'unité de la théorie : les mathématiques modernes présentent l'aspect d'une théorie des variétés multiples, qui

(1) Meyerson, *Syst. des sc.*, I, p. 165.

est prise comme modèle par la science et même par la logique.

De cette ordonnance sortent les vrais concepts, qui sont taillés dans l'ensemble des relations (comme le concept de dérivée, quand on a établi tous les théorèmes nécessaires à sa définition), ou que l'on obtient par des combinaisons libres (comme les formes généralisées du nombre). Aussi Descartes n'a-t-il jamais considéré la déduction comme une méthode vaine ; il est vrai que connaître, ce n'est pas selon lui tirer par analyse d'une loi générale un cas particulier qui y est contenu ; la vraie liaison des notions est la conception. Les vrais concepts que pense l'esprit ne sont pas les universaux, c'est-à-dire l'idée générale d'une classe d'individus concrets, homme, chien, mais des objets généraux construits par l'esprit à l'exemple des concepts mathématiques.

Le spectacle de la nature que présentent les philosophies de M. Lalande et de M. Meyerson peut être vrai ; c'est affaire de science, et la preuve en devra résulter des progrès de l'expérimentation. Comment contesterions-nous la valeur des principes de conservation, de l'entropie ou de la dissolution ? Si l'on se place dans la pensée de l'objet, les recherches de M. Meyerson sont assurément légitimes. Mais nous contestons la théorie de la connaissance qu'il a prétendu faire correspondre à ce savoir, et sur laquelle est construite sa philosophie. Le sens d'une cosmologie ne doit pas sortir *a priori* de la logique, ni être interprété au moyen d'une théorie de la connaissance. D'ailleurs, la connaissance ne consiste pas à résoudre une diversité, mais à construire des systèmes de plus en plus compréhensifs. La théorie logique de la déduction nous a paru l'établir suffisamment, dès que l'on se résignait à sortir du système aristotélicien. La logistique, qui est l'étude du cheminement réel de la pensée dans la science, ne permet plus de construire une philosophie sur la copule ni sur le sujet de la proposition.

La pensée mathématique ne produit à aucun degré

l'identité des concepts dont elle pose la relation. C'est évident pour les inéquations, mais ce ne l'est pas moins pour les égalités. Nous ne sommes déjà pas très disposés à reconnaître quelque valeur que ce soit à la copule ; à plus forte raison résistons-nous à la substituer à l'égalité. Ce qui importe toujours, c'est la composition et la diversité des concepts reliés, d'où sort la signification du lien. Où prendrait-on qu'une union, voire un rapport de ressemblance, doive être un appauvrissement, alors qu'elle dilate un être, ou une idée, en compliquant précisément pour eux le régime des relations ? La relation de la science s'enrichit indéfiniment, au lieu de se réduire. Promouvoir la science, c'est relier les chapitres séparés en posant des rapports entre les rapports déjà connus. Ce serait à coup sûr vider la connaissance que d'égaliser deux espèces par la considération de leur genre commun. Mais il est illégitime de ne retenir que cela en elle, et de concevoir un genre qui ne porterait pas le principe de leur production. Il ne faut pas confondre les procédés appauvrissants de l'induction baconienne avec les procédés enrichissants de la généralisation mathématique.

Mais, dira-t-on, la mathématisation du réel laisse du moins échapper la diversité de l'intuition ; et elle est en effet une traduction abstraite ; elle se meut dans le concept, non dans la sensibilité. Mais il faut bien cependant qu'elle s'égalise en complexité à l'intuition, pour en être la pensée adéquate. Et ne pourrait-on pas dire, même, qu'elle l'enrichit, puisqu'elle y fait voir plus de choses et plus de rapports que n'y découvrirait la pensée spontanée ? C'est par la science que l'homme risque de s'égaliser à l'Univers ; par elle, que peuvent entrer dans sa conscience fragile l'infini de grandeur et l'infini de petitesse... Au vrai, les mathématiques fournissent beaucoup plus à la physique que des principes de conservation. Elles lui procurent des pensées imprévues d'espaces, de temps, de mouvements, tous les concepts si complexes et si féconds de l'analyse, de la géométrie et de la méca-

nique modernes. Elles les ont montés pour elle. « Soyons reconnaissants au continu, disait H. Poincaré, qui, si tout sort du nombre entier, était seul capable d'en faire tant sortir (1). » Les fonctions ne prennent point naissance à l'occasion de problèmes de pure logique, mais elles sortent, dans la pensée humaine, de notre contact avec le réel. Quand elles naissent même de considérations d'esthétique, c'est à l'intuition qu'il faut encore les rapporter. Entre l'intuition et les mathématiques pures le lien peut paraître subtil ; il n'en est pas moins très étroit.

Mais les principes de conservation eux-mêmes sont moins tautologiques qu'on ne le dit. C'est grâce à eux que la plupart des problèmes de physique se mettent en équation. Cet usage de l'égalité est exactement comparable à celui qu'en font les mathématiques pures. Il ne crée pas davantage l'identité des termes reliés.

Il est vrai que le concept de causalité contient un élément original : c'est l'ordre temporel qu'il impose aux phénomènes. Cet élément suffit pour que les relations mathématiques que contient la physique n'aillent pas dans n'importe quel sens, et c'est ce qui fait la différence des deux ordres : A est produit nécessairement avant B, B avant C, etc... Quelque chose d'historique s'insère ainsi dans la science. Les principes de conservation et de dégradation qui entrent dans la pensée savante de la cause ont trait à un ordre universel de la nature, qui peut comporter plusieurs sens, puisque ces principes enseignent tantôt la réversibilité, tantôt l'irréversibilité des phénomènes, et évoquent soit une dissolution, soit une évolution du monde. Se prononcer sur le sens qui dominerait l'autre, et construire ainsi une philosophie du cosmos, c'est s'attacher au contenu matériel de la science, mais non à sa forme. Cela suppose une interprétation du sens des concepts. Une *ἐκπύρωσις* ne sortira jamais légitime-

(1) H. Poincaré, *Sur les rapports de l'Analyse pure et de la Physique mathématique*, Annales de Math., t, XXI, p. 238.

mement d'une recherche portant sur la structure de l'entendement humain. Plus généralement, on ne tirera pas de la causalité, des points de vue de la logique et de la théorie de la connaissance, cette conséquence que la théorie physique tend à se vider dans la forme stérile de l'identité (d'autant plus que l'on donne à cette identité la forme d'une égalité mathématique).

Nous établirons plus tard qu'il ne faut pas chercher un rapport des catégories au jugement d'identité, et que l'union des catégories dans un système doit résulter de l'achèvement de la science, au lieu d'être supposée à son point de départ.

Ce qui a toujours soutenu la philosophie du verbe être, c'est le langage, mais non point la science. Il y a une influence occulte qui s'exerce toujours sur la pensée, pour y insérer des erreurs et des incertitudes. Ce sont les formes les plus subtiles de ces idoles de la place publique, celles qui tiennent à l'usage de la grammaire, beaucoup plus graves que celles qui se rapportent à l'usage des mots. On peut aujourd'hui dénoncer positivement cette influence, grâce à la linguistique. La prédication attributive est un travestissement presque constant de notre pensée. Il faut la compter en tout premier lieu au nombre de ces démarches dont M. Brunschvicg pouvait dire qu'elles « ne portent que sur la traduction verbale de la pensée, non sur la pensée elle-même ».

C'est pourquoi la doctrine du syllogisme ne devrait pas appartenir à la philosophie, mais à la rhétorique : *ex Philosophia ad Rhetoricam esse transferendam* (1).

(1) Descartes, *Regulae*, A et T, t. X, p. 406 (*in fine*).

CHAPITRE III

La philosophie du langage au XIX^e siècle

§ 1. — LES PREMIÈRES THÉORIES GRAMMATICALES DE LA LINGUISTIQUE

On a pu voir, d'après la faillite des grammaires que nous considérons, ce qu'il en coûte de poser la logique comme une autorité incontestable. Malgré quelques bonnes intentions, les Encyclopédistes n'ont su que proposer une grammaire « philosophique » s'appuyant sur le substantialisme aristotélicien, et ils ont été fondamentalement infidèles à l'esprit de la méthode positive. Croyant faire œuvre scientifique, ces penseurs se sont trompés sur leurs propres intentions ; l'idée préconçue a guidé leur observation des faits, et quand ils ont prétendu que la grammaire est une science parce qu'elle a pour objet la spéculation raisonnée sur les principes immuables de la parole, ils ont montré qu'ils méconnaissaient entièrement, du moins sur ce point particulier, les exigences de la science. Ce furent par ailleurs de grands mathématiciens et de grands physiciens, des disciples fervents de Bacon et des précurseurs d'Auguste Comte ; mais ils ont construit leur grammaire dans un esprit scolastique ; ils ont fait porter leur étude non point sur des formes verbales, mais sur des schèmes de pensées qui n'étaient point les schèmes valant pour tous les cas possibles. Ils ont erré en supposant que la forme de la phrase était toujours celle du jugement catégorique. En vérité, ils substituaient à la grammaire la logique aristo-

télicienne interprétée dans son esprit le plus étroit. Ils ont failli à leur tâche. Soyons leur indulgents en reconnaissant qu'ils avaient manqué de la documentation nécessaire pour l'entreprendre.

La linguistique devait nous fournir des méthodes nouvelles. Elle est la science positive des faits de langage, qui sont des mots et des morphèmes (puisque c'est finalement à cela que se ramènent les éléments d'un discours). Ces faits sont susceptibles de recevoir un traitement positif, comportant des inductions, des hypothèses et des preuves. Étant une science, la linguistique bannit de son domaine la métaphysique. Elle libère la théorie du langage des formes de pensée substantialiste et ontologique. Elle s'attache à la recherche d'une légalité qui n'a plus rien de normatif, car elle ne reconnaît plus à la logique le droit de juger *a priori* la valeur d'une forme verbale.

Elle ne nie pas l'autorité de la logique dans la connaissance, ni sa part dans la finalité générale du discours, mais elle abandonne à la philosophie le problème de la correspondance de la pensée et du langage. Elle se place sur un autre plan, celui de l'étude positive des procédés d'expression et de l'explication par les causes efficientes. Et comme la comparaison est le procédé habituel qui conduit à la généralité dans les sciences empiriques, elle ne se préoccupe que de grouper des faits pour en faire sortir des lois. Elle comporte donc d'abord une fixation des états de langage ; elle reconstitue par exemple une langue morte à peu près comme on détermine, au moyen des fossiles, les faunes et les flores disparues. Ses seuls procédés d'explication sont la statistique, la comparaison et l'analogie. Elle pourra ensuite par la confrontation des vocabulaires et des grammaires, déterminer des familles de langues, et donnera peut-être un sens nouveau à la question de la grammaire générale. Mais comme ce ne seront là que les dernières conclusions de la linguistique et les grandes hypothèses dont la sûreté de l'induc-

tion fixera la valeur, il est sage de s'attacher d'abord à l'esprit de l'école et à ses méthodes.

Il s'agit, selon M. Lejay (1), de restaurer la méthode positive dans une science où dominait l'*a priori* des conceptions logiques, d'établir une cloison étanche entre la grammaire et la philosophie, de reconnaître à la syntaxe surtout sa nature de science d'observation, de déterminer du même coup ses procédés propres et d'en définir le champ d'expérience.

Aussi le mérite de tels travaux est-il d'abord dans leur complication. « Une étude vraiment scientifique de la langue latine, écrit Riemann (2), ne sera possible que lorsqu'on possédera pour chaque cas controversé un catalogue critique complet de tous les exemples qu'offre la littérature latine ; or, il s'en faut qu'un tel catalogue existe. » Une grammaire construite sur des faits, et des statistiques, cela nous éloigne des grammaires raisonnées et philosophiques des derniers siècles.

En vérité les linguistes, mis en défiance par les excès de la grammaire *a priori*, éprouvent devant la logique une extrême frayeur. D'ailleurs il doivent tenir compte de toutes les contingences de l'expression et de son but, s'intéresser à la physiologie, à la psychologie, à la sociologie en même temps qu'à la logique. La logique n'est pas toute la pensée. Elle n'en constitue que la forme, et il faut bien de toutes façons prendre en considération le sens des expressions et la finalité intellectuelle du langage. Syntaxe et vocabulaire sont engagés dans un rapport séméiologique, et s'il est en vérité très malaisé d'y découper ce qui est logique et ce qui ne l'est point, on ne peut pas ne pas considérer les deux côtés du rapport envisagé : la chose signifiée en face du système des signes. « La langue est un système de signes où il n'y a rien d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique,

(1) Préface à la 3^e éd. de la *Syntaxe latine* de Riemann, p. vii.

(2) *Syntaxe latine*, préf. de la 1^{re} éd., p. iii.

« et où les deux parties du signe sont également psychiques (1). »

Une combinaison d'images, dont la grammaire donne les règles, est mise en regard de pensées qui se présentent elles-mêmes comme des états de conscience concrets que l'on peut appeler des intentions de signification. En somme nos concepts, jugements et raisonnements, donnent lieu à trois sortes d'études qui se justifient les unes par les autres. Comme états de conscience, ils se présentent sous la dépendance d'une nature animale et humaine, en corrélation avec des réflexes et des gestes habituels, au nombre desquels il faut compter la réaction motrice de la parole. La psychologie en donne, de ce point de vue, la connaissance expérimentale. Comme exprimés dans les faits de langage, ils sont susceptibles de recevoir un autre traitement scientifique et appartiennent à la linguistique ; la grammaire représente ici leur légalité. Pris en eux-mêmes enfin, ce sont des actes de pensée dont la logique représente la loi. Mais ces actes, on ne les appréhende jamais que dans des significations, même quand on les prend concrètement dans des courants de conscience, et abstraitement dans la science. On peut considérer la pensée sous quelque'un de ces aspects, bien que chacun d'eux soit solidaire des deux autres. On peut donc estimer que l'expression, une fois produite, tombe dans un domaine à part, même si l'intention de signification en a été la raison d'être. Il y a là, en vérité, une très grosse question qui a été agitée dans les ouvrages de M. Husserl. Ce penseur se prévaut de ces droits séparés de la linguistique pour ne lui rien emprunter de ce qui fera le contenu de la grammaire pure. Il enferme l'intention de signification dans une analyse phénoménologique qui, sans le secours de l'information expérimentale, doit révéler l'*Idée* du pur logique en corrélation avec

(1) De Saussure, *Linguistique générale*, p. 32, cf. la note de la fin de la page 12.

l'*Idee* du pur grammatical. C'était réintégrer l'*a priori*, d'une façon imprévue et habile, dans toutes les questions concernant le langage et la pensée ; c'était chercher jusque dans la grammaire un fondement pour la logique formelle, non point subrepticement, comme l'avait fait la scolastique, mais dans le dessein bien délibéré de donner pour support à la nécessité de la science des exigences *a priori* de la séméiologie. On ne célébrait les louanges de la linguistique, que pour la mieux exclure de la philosophie transcendante.

Nous pensons cependant que la linguistique a son mot à dire dans le débat. La nécessité, s'il y en a une, doit se révéler empiriquement par quelque universalité plus ou moins cachée. Il faut que l'on puisse découvrir par abstraction la grammaire générale sans laquelle le concept de grammaire pure devient une entité. Il faut la grammaire pure sous-jacente aux grammaires empiriques ; ou bien c'est ne rien faire que d'en évoquer l'idée. Il faut enfin que l'élimination progressive des données expérimentales laisse subsister quelque fonction essentielle qui pourra avoir été imposée par la logique au discours.

Une théorie *a priori* ne prévaudra jamais contre les conclusions de la science. Elle peut servir de fil conducteur pour la recherche ; on peut lui concevoir, à la rigueur, un fondement transcendental. Mais la science doit en juger les résultats, car il faut que la nature réponde, et que l'ordre donné comme une exigence de l'esprit se retrouve dans la légalité objective des phénomènes. C'est à cela que servira la linguistique dans le domaine des faits de signification. Il n'appartient qu'à elle de nous apprendre ce qu'est le langage, c'est-à-dire comment il est fait. Si elle confirme l'existence d'une grammaire générale, elle aidera à en préciser le sens et la portée. Car si nous rencontrons des fonctions universelles du discours, ce qui est affaire de constatation empirique, elle suggèrera les explications qui permettront de les rapporter soit à la nature psychologique de l'homme, soit à la

société, soit enfin, peut-être, à la logique. C'est dans ce sens qu'elle servira à éclairer le rapport de signification.

Les fondements de la linguistique appartiennent à la séméiologie, dont ils constituent le chapitre le plus important. Quand on la dit indifférente au sens, on veut dire tout simplement qu'il ne faut pas admettre *a priori* une corrélation des catégories grammaticales et des catégories logiques, et qu'on ne doit pas partir de la supposition de cette correspondance. La linguistique n'admet pas d'idées préconçues sur la nature de la pensée et sur les exigences logiques de l'expression. Elle traite les langues comme des systèmes « dont toutes les parties peuvent et doivent être considérées dans leur solidarité synchronique (1) » et c'est cette systématisation qui seule l'intéresse. Les grammaires sont des syntagmes qu'il faut étudier dans leur composition organique. La grammaire générale elle-même, si elle existe, ne sera qu'un syntagme, le plus abstrait de tous. Si quelque conclusion de cet ordre doit être posée, elle ne sortira que de la recherche expérimentale et ne devra pas y préexister sous forme de préjugé.

C'est pourquoi les linguistes abandonnent sagement aux philosophes la question de la valeur logique des formes grammaticales. Ils bornent leur étude à la recherche des causes efficientes et explicatives. Si quelques-uns d'entre eux, aujourd'hui encore, paraissent attachés à la doctrine du syllogisme aristotélicien, qu'ils ont apprise dans les classes, ce souvenir ne les embarrasse pas, puisqu'ils écartent ces préoccupations de leur recherche. Ils nous posent des problèmes de théorie de la connaissance qu'ils ne résolvent pas ; mais n'est-ce pas ce que fait à tous les moments la science positive ? Certes, il pourra sortir de ces études un certain nombre de présomptions en faveur de la logique nouvelle. N'est-ce pas un savant, M. Meillet, qui a reconnu qu'il y avait lieu de déterminer

(1) De Saussure, *Linguistique générale*, p. 124.

les catégories d'une logique plus souple et plus complexe que la logique classique (1) ? Mais comme M. Meillet abandonne lui-même aux logiciens le soin d'en décider, nous devons considérer son œuvre de linguiste, abstraction faite de ce point de vue.

Les linguistes nous rendent au demeurant plus de services en se contentant de décrire des formes et en leur confrontant des sens, sans chercher un parallélisme illusoire du schème grammatical et du schème de la pensée. Ce faisant, ils sont dans la vérité. Ce qu'il fallait éviter, c'était l'explication soi-disant raisonnée des formes de la grammaire et leur justification par la logique. La logique ne peut pas être un critérium de la valeur des morphèmes. Le concours du sens et de l'expression est chose beaucoup plus subtile que la concordance de la proposition et du jugement, du raisonnement et de la phrase. Il résulte de l'ensemble des systèmes que forment la pensée et le langage, et qu'il faut considérer en bloc, l'un comme sens, l'autre comme expression.

Mais si la méthode positive a été de bonne heure reconnue comme la base nécessaire de la science du langage (elle était déjà dans les intentions de certains encyclopédistes), la linguistique naissante n'a pas su se libérer d'emblée des tendances métaphysiques et dialectiques. Hâtons-nous de reconnaître qu'elle a fourni du bon travail de recherche expérimentale : elle a été d'abord descriptive et préoccupée de classification. On lui doit des idées beaucoup plus précises sur la nature du fait grammatical, et une étude des morphèmes qui n'avait pas été faite avant elle. Elle a créé une grammaire comparée.

Le problème séméiologique devait en sortir renouvelé, mais il ne le fut pas immédiatement et l'école ne sut pas éviter les généralisations trop hasardeuses.

Ce que l'on a appelé la linguistique romantique s'est inspiré de philosophie naturaliste et idéaliste. Nombreux

(1) *Bulletin de la soc. fr. de phil.* de février 1912, p. 56.

furent en elle les disciples de Schelling et de Hegel. Elle subit aussi l'influence du darwinisme naissant, qui fut immédiatement appliqué aux générations linguistiques. On lui doit une fausse conception de la vie des langues. Nous ne retiendrons point cette métaphysique hardie, résolvant des problèmes d'origine, de nature et de transformation du langage, mais son effort de classification fondée sur des comparaisons positives. Les linguistes de la première heure, Bopp, Curtius, Max Müller, Schleicher etc., et, plus près de nous, S. Feinach, Hovelacque, ont proposé ou défendu la distinction célèbre des trois types : isolant, agglutinant et flexionnel, que l'on a si violemment critiquée, mais qui contenait cependant sur la structure des langues des indications originales ; car elle révélait tout au moins des préoccupations nouvelles, et son langage différait en précision de celui que l'on avait couramment employé jusqu'alors.

L'ignorance des Encyclopédistes eux-mêmes avait été très grande. Ils se contentaient par exemple de reprocher aux Chinois « l'imperfection de leur langue et de leur écriture ». « Il est incontestable, ajoutaient-ils, que des peuples à qui l'on donne tant d'esprit et de sagacité aient multiplié à l'infini les accents au lieu de multiplier les mots, et multiplié à l'infini les caractères au lieu d'en combiner un petit nombre (1). » C'était ne rien savoir de la composition de ces langues dont on n'était pas éloigné de faire un instrument de la barbarie et de l'ignorance.

La linguistique, sans porter de jugement de valeur, en a fait un type séparé. Elle a dégagé le terme monosyllabique des Chinois des combinaisons multiples et des clichés dans lesquels il prenait des sens différents, selon le contexte (2). Elle a étudié ces grammaires où les rap-

(1) Encyclopédie, article *Chinois*.

(2) Li, par exemple, signifie selon le cas, carpe, huile, cassée, prune, bonnes manières. Cette composition du discours est quelquefois appelée holophrastique parce que la phrase y prend pour nous l'apparence d'un seul mot.

ports ne sont marqués que par l'accent et la position relative des mots, les distinguant de celles qui procèdent par « agglutination » ou par « flexion » (1). Ces remarques certes devaient être mises au point ; la faute fut d'y voir la caractéristique d'une forme particulière de langage ; mais elles portaient du moins sur des procédés grammaticaux et elles constituaient la première véritable tentative de linguistique comparée. Ce fut la période un peu désordonnée, mais brillante, de l'exploration d'un monde entièrement nouveau. Platon avait bien entrevu la possibilité d'emprunts de langue à langue (2), mais il ne concevait qu'une perfection du langage, entièrement réalisée par le Grec. On avait eu plus tard des idées fantaisistes sur la liaison du grec et du latin. On admettait couramment à l'époque de Cicéron, et pendant tout le Moyen âge une filiation de ces deux types qui réalisaient la perfection du langage (3) : *Lingua latina tota pulchrae matris Graecae pulchra filia*.

A l'époque de la Renaissance, on voulait faire dériver arbitrairement toutes les langues de l'hébreu. Mais la création de la grammaire comparée scientifique date de la découverte du sanscrit, et c'est Schlegel qui en a été le véritable initiateur. Nous ne pouvons nous intéresser ici qu'à la syntaxe, qui est malheureusement la partie la moins poussée du système, et qui reste très différente de la comparaison des vocabulaires. On a du moins aperçu,

(1) Voici comment l'école fait la différence des trois groupes (d'après Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique*, I, p. 121) : 1° *Langues isolantes*. — Les mots sont des monosyllabes que l'on juxtapose et dont les rapports grammaticaux ne sont marqués que par l'accent oratoire et leur position relative (langues de la Chine et de l'Indo-Chine) ; 2° *Langues agglutinantes*. — La racine reste invariable et les rapports de syntaxe sont indiqués par des mots ou des particules qui s'ajoutent à la racine. La plupart des langues sont agglutinantes ; 3° *Langues à flexion*. — Les rapports de syntaxe sont marqués par des modifications de la racine et des modifications de désinences. Ce sont les langues sémitiques et les langues indo-européennes.

(2) *Cratyle* 26, où il est question du rapport de certains mots phrygiens et de certains mots grecs.

(3) Rubaken, cité par S. Reinach, dans *Phil. class.*, p. 118.

dès l'origine, que les principes d'explication étaient, ici et là, tout à fait distincts, et que les résultats devaient être autrement interprétés.

Les variations de mots ne nous intéressent ni comme variations de forme ni comme variations de sens. C'est un autre chapitre de la séméiologie linguistique qu'il faut ouvrir, dans lequel tout sera rapporté à la grammaire. Par exemple, l'altération phonétique ne sera retenue que dans la mesure où la grammaire la favorisera, par affaiblissement du sens primitif des mots devenus simples outils de langage, et ayant perdu à ce titre leur accentuation. On comprend alors pourquoi cette altération est à peu près nulle dans la langue chinoise, où elle ferait perdre au monosyllabe son individualité et son sens.

Or, il pouvait y avoir, et il y eut d'abord, dans la pensée de la syntaxe comparée, l'idée d'une grammaire générale, en vérité fort différente de celles qu'avait fait concevoir le logicisme naïf. « Ce ne sont plus les traits grammaticaux d'une langue primitive, mais les procédés généraux de l'esprit humain, que la syntaxe comparée peut nous faire connaître ; elle n'en est que plus digne d'étude (1). » Mais ce fut là malheureusement encore un produit de la philosophie du langage, plus que de la science, et une grammaire pure beaucoup plus qu'une grammaire universelle. C'est cette nouvelle conception des rapports de la logique et de la syntaxe que nous allons maintenant examiner. Nous prendrons en particulier pour base de notre étude les travaux de Schleicher (2).

(1) S. Reinach, *Manuel de philologie classique*, p. 118.

(2) De Saussure dit, de l'*Abrégé de Grammaire comparée des langues indo-germaniques*, paru en 1861 : « Ce livre, qui a pendant longtemps rendu de grands services, évoque mieux qu'aucun autre, la physionomie de cette école comparatiste, qui constitue la première période de la linguistique indo-européenne. » (*Linguistique générale*, p. 16.)

§ 2. — LA THÉORIE DES TROIS PHASES ET L'ÉVOLUTION LINGUISTIQUE

Les premiers linguistes ont prétendu déterminer, par des procédés plus ou moins inductifs, une courbe du développement spontané des idiomes et des dialectes, et ils ont projeté des jugements de valeur sur les phénomènes de langage : ils leur ont appliqué les idées de progrès et de régression. Ils ont fait de la philosophie de l'histoire des langues. Il s'est trouvé qu'ils étaient imbus de la pensée d'une vie du langage et qu'ils le supposaient soumis, comme les organismes, aux lois de la sélection. Faisant ainsi la part de l'évolution et de l'histoire, ils ne se sont pas attachés à la recherche d'une fixité de fait, et ont ainsi donné une autre signification au concept de grammaire générale.

On ne la conçoit plus dès lors comme effectuée, mais en voie de réalisation. Ce n'est pas une grammaire universelle, mais une grammaire s'universalisant. Elle est en quelque sorte asymptotique au développement des idiomes. En fait, les inductions que l'on prend sur un devenir sont de toutes les plus difficiles à engager et à interpréter. On les a hardiment produites cependant, en établissant une nouvelle loi des trois états dans lesquels devait se résumer la grammaire historique.

De Bonald n'avait su être que le Cuvier de la linguistique ; il convenait d'entreprendre celle-ci dans l'esprit d'un Darwin. La forme agglutinante a été supposée sortir de la forme monosyllabique et la forme flexionnelle de la forme agglutinante. Restait donc à décrire le développement de ce dernier produit de l'évolution : les langues à flexion, qui sont les seules auxquelles doit correspondre l'existence d'une véritable grammaire. « La signification et la relation y sont incorporées dans des mouvements particuliers, et cela sans déroger à l'unité (1). » La forme mono-

(1) Schleicher, *Les langues de l'Europe*. (Introduction, p. xi.)

syllabique avait été nettement prégrammaticale, et la seconde, la forme agglutinante, n'avait joué dans l'histoire qu'un rôle de transition. On constatait d'ailleurs, toujours sous l'influence de la biologie, que certains peuples, malgré la tendance à la transformation, s'arrêtent aux stades primitifs. Ils ont des langues pétrifiées. C'est ainsi que le Chinois fait à peine quelques concessions au mode agglutinant, avec son emploi des mots accessoires, qu'il appelle des mots vides.

Comme cette philosophie de l'histoire cependant appartient à de véritables linguistes, dont elle a été la grande erreur (comparable à celle d'Auguste Comte donnant d'emblée la loi générale du développement des sociétés humaines), ceux-ci n'ont point osé affirmer, faute de documents, l'unité d'origine des langues. Leur darwinisme n'est pas allé jusque-là. Ils ont eu des idées très saines sur la filiation linguistique et on leur doit la fixation des grands types indo-germanique, aryen, sémitique, avec des tentatives de rapprochement de l'aryen et du sémitique. Leurs recherches de phonétique ont été très fécondes, et c'est surtout sur ce point que leurs grands adversaires « néo-grammairiens » essayeront de compléter ou de corriger leur œuvre. Mais ils ont cru à des « types naturels » de langages soumis à un ordre. Au vrai, les hommes ont toujours pensé en parlant ; mais ils n'ont pas immédiatement incorporé à leur discours les relations de leur pensée. Ils n'ont su d'abord que juxtaposer les mots, en sous-entendant le rapport des idées. Les langues monosyllabiques seraient le plus bel exemple des langues n'ayant exprimé que la signification, sans la relation. La construction parfaite, c'est-à-dire la construction grammaticale, reflétera du moins le développement de la pensée, les mouvements de l'esprit et de l'âme (1). Or, les fonctions, à la différence des sons, c'est-à-dire des mots bruts, ne sont pas infiniment variables ;

(1) Schleicher, *ibid.*

d'où cette idée que partout où est apparue une grammaire, comme expression des relations pensées, elle s'est manifestée de la même manière, parce que les fonctions étaient les mêmes. L'école va jusqu'à admettre une équivalence des formes conclue de l'identité des fonctions. Sa grammaire est donc une grammaire pure, puisqu'elle incorpore la logique au discours, et elle n'est une grammaire générale que dans la mesure où l'observation, — une observation hâtive —, lui a paru confirmer l'identité morphologique des langues flexionnelles.

Ce sont partout, dit-elle, les mêmes lois générales : « Les langues de toute une partie du monde ont, à côté de leurs différences, un caractère uniforme, aussi bien que les flores et les faunes de tout un continent. » « Au point de vue morphologique, mais à ce point de vue seulement, toutes les langues sont, d'après les résultats auxquels nous sommes arrivés, essentiellement semblables à l'origine (1). » Il fallait sans doute faire la part des langues restées inorganiques ; mais partout où apparaît la véritable grammaire, elle est la même parce qu'elle sert à l'expression des relations d'idées. Comme on le voit, l'identité de structure de l'esprit humain est encore ici postulée.

Nous demanderons cette grammaire pure aux langues flexionnelles et même aux langues indo-germaniques, les seules où Schleicher prétend avoir rencontré « de vrais verbes opposés aux noms » (2). Nous verrons même comment, selon lui, la vraie grammaire doit être cherchée dans les survivances de l'état flexionnel primitif, et comment elle est fournie, en fait, par le sanscrit et par le

(1) Schleicher, *De l'importance du langage pour l'histoire naturelle de l'homme*, Iéna 1864 (quelques pages). Cf. *Lettre à Haeckel* : « Nous admettons donc pour les langues une origine morphologiquement pareille... Nous supposons par conséquent un nombre incalculable de langues primitives, mais nous statuons pour toutes une seule et même forme ». Le vocabulaire étant toujours distingué de la morphologie, il faut comprendre par là que la grammaire est universelle.

(2) Voir Schleicher, *La distinction du nom et du verbe selon leur forme phonique* (Leipzig, 1865). Voir aussi : *De l'importance du langage...*

grec. C'était admettre qu'il y a des types à peu près fixes de constructions et de procédés syntaxiques, et soustraire ainsi, beaucoup plus qu'on ne le prétendait, la grammaire au devenir historique. Il ne fallait même pas trop parler d'elle comme d'une fonction s'universalisant, si des langues « pétrifiées » ne doivent jamais atteindre ce stade, et si, quand la grammaire apparaît, elle apparaît d'emblée avec ses fonctions immuables, rendant du même coup le langage logique.

Ces premiers linguistes avaient été des hégéliens, et ils n'avaient pas su résister à l'idée préconçue. Ils étaient victimes de l'esprit de système. Quand ils ont parlé d'une influence de la logique sur le langage, ils ont vu une information de la Parole par l'Idée. Les langues et l'Esprit devaient se compénétrer, comme se compénètrent l'Esprit et la Nature ; en allant du monosyllabisme à la flexion, l'évolution traçait précisément la voie qui conduit de l'unité atomique à l'unité de composition, c'est-à-dire à « l'Idée ». Il y a une logique immanente du discours, qui se concrétise dans la grammaire. Cette philosophie de l'histoire des langues était une philosophie hégélienne, et une pièce du système qui suppose l'Idée se réalisant dans l'histoire. Il n'y manque même point le développement ternaire en thèse, antithèse et synthèse. Nous voici revenus à des affirmations du logicisme le plus intempérant : « Ce système englobe nécessairement toutes les langues du globe, celles qui ont existé, celles qui existent et celles qui existeront. Certes, beaucoup de langues nous sont inconnues, mais il est aussi certain qu'une langue qui ne cadrerait pas avec ce système, qui n'appartiendrait pas à une des trois grandes classes susmentionnées, serait une langue impossible. Voilà encore de la logique pure et simple hors de laquelle il n'y a ni salut, ni même existence. » Il faut donc expliquer la succession des formes essentielles par la Triade, la véritable Trinité qui se manifeste dans la Nature tout entière et dans l'esprit. Le premier échelon donnait « l'identité sans différences »,

c'est-à-dire, le mot brut, posé en lui-même. Le deuxième comporte, au contraire, « la différenciation » c'est-à-dire l'expression brutale des relations par mots affixes, mais aussi leur juxtaposition qui ne fait pas encore du mot un tout organisé. « Mais les idiomes à flexion sont les êtres les plus parfaits dans tout le règne de la Parole. Dans ces idiomes, le mot est devenu l'unité de la multiplicité des membres et des organes, c'est-à-dire l'organisme animal unitaire et multiple à la fois (1). »

§ 3. — LA GRAMMAIRE PURE COMME GRAMMAIRE PRÉHISTORIQUE

Ce qui suit est maintenant trop particulier pour qu'on puisse le poser comme la doctrine d'une école, et appartient en propre à Schleicher ; mais il y a là une attitude que nous devons considérer, parce qu'elle correspond à une solution possible, quoique assez imprévue, il est vrai, du problème de la grammaire générale.

La linguistique a toujours considéré des régressions de langues ; les jugements de valeur qu'elle a ainsi portés ne l'engagent pas nécessairement dans la métaphysique, quand ils ne signifient qu'une usure des formes verbales, et l'éloignement d'un type primitif dans lequel leur destination apparaissait mieux. Des mots ont pu s'affaiblir à l'usage, des fonctions disparaître (comme la déclinaison). Toutes les techniques comportent, en effet, de telles constatations. Plus contestable est la comparaison avec les organismes, qui croissent, vieillissent et meurent. Les langues peuvent avoir leur déclin, après la période active de croissance. Il n'y a là qu'une métaphore. On peut à la rigueur en user, avec précaution, mais il est dangereux de la poursuivre comme l'a fait Schleicher.

Or, ce linguiste a cru constater que la décroissance de

(1) Schleicher, *Les langues de l'Europe*, (Introduction, p. xii.)

la langue d'un peuple est contemporaine de l'époque où ce peuple entre dans l'histoire. Ainsi la grammaire pure doit être, — conclusion en vérité inattendue, — reportée en deçà de cette période, puisque les temps préhistoriques sont ceux où l'espèce se forme biologiquement et développe les puissances qui lui seront utiles, entre autres le langage. Y a-t-il là un souvenir de Lucrèce, ou une rencontre fortuite ? On sait que Renan admettait ainsi, au début de l'humanité une puissance expressive, et comme une période de création juvénile et poétique.

Ainsi a pu se construire l'hypothèse hardie d'une régression des langues historiques, étayée de motifs qui ne manquent point d'intérêt. Mais que penser d'une grammaire pure rejetée dans le passé, c'est-à-dire rapportée à la période de jeunesse des langues flexionnelles ? La supposition en est plus difficile encore à accepter que celle d'une arithmétique pure que l'on ferait remonter aux Pythagoriens, et de la science immuable qu'on en ferait découler, car si l'on suppose ici une cristallisation de la connaissance, on n'admet pas du moins pour elle une régression qui serait une conséquence directe de l'état de civilisation.

Selon Schleicher, le langage est nécessaire à l'unification politique, c'est-à-dire à la constitution de la Société : aussi bien la Société ne se développe-t-elle que grâce à lui. Mais le progrès des langues s'arrête à l'époque historique, parce que dès lors l'instrument est forgé. Les vrais efforts sont, comme pour Renan, au début de la vie sociale. C'est alors que des individus ont manifesté, d'ailleurs sous l'empire du besoin, plus de puissance expressive. Désormais les langues ne pourront plus que s'user : elles iront en se simplifiant. Le latin est beaucoup plus riche en formes que nos langues romanes. « Les langues modernes de l'Inde qui dérivent du sanscrit, sont tout à fait dégénérées quand on les compare à la perfection sublime de leur noble mère, et le chinois, de nos jours, est tout aussi monosyllabique que celui des monu-

ments les plus anciens. L'expérience démontre que dans les temps historiques, les langues déclinent, et nous n'assistons jamais à la naissance d'une langue nouvelle.

« Eh bien, en voyant, aux premiers rayons de l'histoire, la langue déjà si richement développée, nous en inférons avec raison que la formation des langues avait lieu avant l'histoire. Une nation ne saurait entrer dans l'arène politique que quand elle aura achevé sa langue nationale. L'esprit se manifeste par deux activités distinctes qui s'excluent l'une l'autre, d'abord la formation politique de l'histoire. Au commencement, l'esprit national produit la langue nationale, et c'est ce même esprit qui produit plus tard la nationalité (1). » Non seulement, la langue ne peut plus se développer, mais elle « efface peu à peu ses propriétés caractéristiques » et l'époque historique se trouve être ainsi celle de sa décadence.

On voit réapparaître ici la métaphore biologique ; une langue se développe et décline comme les organismes croissent et vieillissent avant de mourir. Les peuples désormais se créent des littérateurs, mais ils altèrent leurs idiomes. Aucune langue indo-germanique n'a gardé sa pureté. L'anglais et le lithuanien en fournissent les plus remarquables exemples, mais le fait s'est partout produit. La prosodie se perd, les formes grammaticales s'affaiblissent en se multipliant ; à la construction synthétique succède la construction analytique plus paresseuse. Les articles font leur apparition, et les flexions s'amollissent ; les formes primitives perdent leur verdeur et leur force ; il s'agit bien d'un affaissement général et d'une décrépitude ; les causes de perturbation l'emportent, causes physiologiques et sociologiques, recherche du moindre effort, mélange de races, migrations, guerres, accidents naturels. Les peuples font des échanges de mots, et même parfois de formes grammaticales (2). La

(1) Schleicher, *ibid.*, p. xvii.

(2) Schleicher, *ibid.*, xxii et sqq.

paresse produit l'usure des morphèmes et entraîne des négligences, comme de ne point faire le pluriel. L'analogie triomphe au détriment de la destination logique de l'expression.

Les langues sont des créations de la nature, conditions de la vie intellectuelle et politique des peuples. La période de création est close dès le moment qu'on les utilise. Alors commence une période de reproduction, un état de mémoire ou d'habitude pour lequel les accidents de l'histoire sont funestes. On use les idiomes sans les recréer ni les vivifier, car on a autre chose à faire. C'est la dissolution faisant suite à une évolution préhistorique, et expliquant pourquoi les peuples qui n'avaient atteint que le stade monosyllabique quand a commencé pour eux l'histoire politique, y sont demeurés ; mais la création avait été partout immédiate, spontanée, artistique, irréfléchie, et pour tout dire, naturelle.

« Dès le moment où l'homme commence à se reconnaître lui-même dans ce qu'on appelle l'histoire, il a fatalement cessé de créer la langue, cette image reflétée de son essence ; il l'avait créée, mais à une époque où il ne possédait pas encore la conscience de lui-même. Cette époque est au delà de toute histoire, au delà de toute mémoire. Depuis lors, il n'y a dans les idiomes que de la reproduction, au lieu de création, en même temps qu'il y a de plus en plus de la dégénérescence dans les races des idiomes (1). »

Pour une appréciation équitable d'une telle doctrine, nous avons besoin de rappeler ici tout ce que nous devons à Schleicher. Sa contribution personnelle à la véritable science du langage est considérable, et ses hypothèses de détail, en particulier ses explications par la phonétique, son étude des désinences gréco-latines, tout cela demeure de l'acquis avec lequel il faut compter. Il a pratiqué parmi les premiers la méthode comparative. Il a été l'un

(1) Schleicher, *Histoire comparée des langues*, p. 17. — Cf. fin de la lettre à Haeckel et aussi fin de : *De l'importance du langage...*

des inventeurs des espèces et des genres linguistiques. Se défiant toujours des analogies faciles, il a voulu pratiquer la comparaison des langues sur la base de leur structure grammaticale. Il a posé contre l'étymologie et les procédés habituels de la philologie de son époque ce principe fécond que la ressemblance lexicologique sans identité grammaticale ne prouvait rien. On lui rapporte souvent l'idée du groupe indo-européen et de l'aryen primitif, conçue peut-être trop uniquement comme une hypothèse explicative. Son *Compendion* a eu un énorme succès (1). S'il a cru à des types purs de langage, il n'a jamais poursuivi la chimère de l'unité d'origine de toutes les langues du monde. Ce fut enfin un grand savant et un chef d'école qui s'égara parfois dans la philosophie (2). Nous allons maintenant dénoncer les dangers de la supposition d'une évolution ou d'une régression grammaticales.

§ 4. — CRITIQUE DES THÉORIES DE L'ÉVOLUTION GRAMMATICALE

La linguistique contemporaine n'a pas retenu la théorie des trois phases, et elle a fait sortir de la différence des formes le pur relativisme grammatical. Nous ne retiendrons de ses critiques, conformément à notre règle, que ce qui peut servir à la discussion du concept de grammaire générale.

La distinction des langues monosyllabiques, agglutnantes et flexionnelles procédait d'une fausse conception de la grammaire et de la généralité grammaticale. Elle était construite sur la notion de racine, à laquelle incline

(1) Schleicher, *Compendion*, 4^e éd., 1876.

(2) Voir l'éloge de Schleicher par Hovenlacque, *Linguistique*, pp. 6 et 7. Mais S. Reinach reproche à Schleicher d'avoir fait de la philologie une science historique, et de la linguistique une science naturelle. — Sur les mérites et les imperfections de l'école allemande de philologie, voir le dernier chapitre de Vithney, *la vie du langage*, en particulier pp. 261 et 262. — Voir enfin une critique des illusions de Bopp dans Delbrück. *Introduction à l'étude du langage* (Leipzig, 1908).

la considération du monosyllabisme (1). Il avait donc fallu supposer le mot-racine pur pour les langues isolantes, puis une construction au moyen d'affixes ou de désinences, ayant donné finalement au mot une valeur grammaticale. Or, nous savons aujourd'hui que la racine est une abstraction. Le point de départ d'une étude du langage doit être la phrase complexe. Le mot lui-même a été tardivement découpé dans le discours par la réflexion.

On trouve de telles erreurs dans la vieille théorie de la déclinaison ; elle étudiait des chutes du nom du nominatif aux autres cas, au lieu de décrire des variations d'un thème fondamental, formant en vérité autant de mots différents, *rosa*, *rosam*, *rosae*... Il y a dans cette dernière interprétation une conception beaucoup plus rationnelle de la grammaire. Celle-ci doit sortir des faits de langage, au lieu de les construire artificiellement, et il ne faut pas prendre pour un ordre de production sa classification des morphèmes. On n'a pas inventé la racine *ros* avant de décliner *rosa* ; en vérité même on ne l'a jamais décliné ; il n'y a pas eu invention délibérée de procédés grammaticaux. La grammaire savante, qui ordonne tardivement des formes, peut-être une pragmatique nécessaire, surtout pour l'étude des langues non maternelles ; mais la science doit la subordonner à la grammaire spontanée, qui gît sous le discours et est employée sans réflexion.

L'élément qui servait de point de départ à la théorie des trois phases, à savoir la racine, était faux. Mais les types considérés étaient eux-mêmes des abstractions. La classification ne portait pas sur de véritables espèces. Les procédés décrits comme caractéristiques de types

(1) Il ne devait appartenir qu'à la séméiologie de donner la définition convenable de la racine. C'est la partie du mot qui en exprime la signification. Mais ce n'est point une partie immuable : « La racine est une réalité sensible à celui qui parle par le fait qu'elle comporte différents états vocaux, à chacun desquels correspond un emploi différent. La réalité de la racine est dans sa variabilité, le principe de l'alternance fait jouer à ses éléments un rôle de substitution. C'est un jeu très délicat, très subtil, auquel était rompu l'esprit des Sémites et des Indo-Européens. » (Vendryes, *Le langage*, pp. 95-96.)

grammaticaux coexistent en fait dans une même langue : juxtaposition des mots, agglutination, flexion. Nous procédons souvent en français par juxtaposition. Nous n'avons d'autre signe de valeur grammaticale, dans certains cas, que l'ordre des termes, puisque nous ne possédons plus la déclinaison des noms. L'apposition qu'il eût fallu considérer comme un retour au monosyllabisme, c'est-à-dire comme une régression, est la construction la plus familière des premières langues indo-européennes, et elle y suppose la flexion : *Eo Romam*. Nous employons l'agglutination quand nous opposons *connu* à *inconnu*. Tout ce qui, dans le discours, est relation des mots, dépasse le vocabulaire et est incontestablement de la grammaire. On errait donc d'abord en séparant trop l'agglutination de la construction isolante, car si les affixes ont été d'abord des mots pleins, le chinois use de mots vides qui sont déjà des morphèmes. D'ailleurs le lien qu'on avait voulu établir entre le monosyllabisme et la syntaxe isolante n'avait rien de nécessaire.

Le passage de l'agglutination à la flexion est tout aussi confus, parce que si l'on peut suivre des transitions de l'une à l'autre forme, la première n'explique que très rarement la seconde. L'adjonction d'un suffixe ne constitue pas une flexion. L'agglutination ne rend pas compte des désinences nominales. Les augments sont des préfixes ; mais le redoublement grec (εἰλόσθαι) est un procédé grammatical original. L'explication donnée ne valait donc que dans le cas des désinences invariables, ou des signes comme ceux qui ont généralement servi à marquer les adverbes et certains adjectifs. Elle porte surtout sur la composition des mots (*tous jours, dès jà, par tout*, devenus : *loulours, déjà, partout*). Quelquefois seulement, elle explique la construction grammaticale : *Je chanterai* fut d'abord j'ai (à) chanter. Il y a donc mélange constant des trois procédés dont on voulait faire trois étapes différentes de l'histoire des langues. Ces distinctions étaient confuses et arbitraires.

L'histoire d'ailleurs ne nous autorise pas à les faire : ces différents types ne se sont pas engendrés, et jamais on n'a pu nous montrer qu'il y ait eu passage effectif d'une forme à l'autre, surtout dans le sens indiqué. Car l'usure de la flexion peut vider progressivement une langue de sa grammaire, au profit de procédés d'expression moins organiques ; c'est le cas de l'Anglais moderne. Mais il y a alors régression, non progrès.

Prendrons-nous alors en considération la loi de la décadence, de Schleicher ? Elle se surajoutait à la précédente et ne devait valoir que pour la période historique, ce qui expliquerait qu'on n'ait pas trouvé de trace de la période de croissance. Il y a dans la théorie de Schleicher une idée partiellement exacte : les langues ne réalisent pas une adéquation progressive avec la pensée, et si la convenance cependant peut paraître parfaite, comme aux grandes périodes classiques, c'est affaire de propriété de termes et de qualité du style, toutes choses qui touchent davantage à la volonté de l'homme et aux habitudes de l'esprit ; mais ce n'est point dans leur texture grammaticale. L'institution sociale est généralement de la survivance, et l'on n'en change point à volonté : on ne peut chaque jour modifier le système des conventions sur lequel repose une langue.

Mais cela ne doit pas nous faire préjuger l'excellence des systèmes plus anciens. C'est parce qu'on a considéré que la langue grecque était la perfection, et partant le modèle des langues, qu'on a fait si longtemps de la fausse philosophie du langage. Au demeurant, c'est la grammaire sanscrite et la grammaire grecque primitive, celle de la langue homérique, qui devraient nous fournir la grammaire générale, puisque ce sont les formes les plus anciennement connues du système flexionnel. Or, ce jugement de valeur, nous ne le porterons pas parce que la perfection d'une langue est dans la manière dont elle remplit son but ; si la langue turque, que les connaisseurs prétendent être d'une belle transparence, exprime conve-

nablement toutes les pensées, elle aura rempli son office, et nous n'aurons pas à lui préférer nos langues à conjugaison et à déclinaison. La vraie dégénérescence pourrait être placée dans l'usure des formes grammaticales, comme elle se produit dans la langue anglaise, dont la syntaxe en effet s'appauvrit à l'extrême. Mais Schleicher n'a-t-il pas construit sur de tels cas, une généralisation hasardeuse, et n'y a-t-il pas eu erreur à décrire en ces termes la méthode de la linguistique : « Décomposer les langues d'une classe supérieure et les réduire au monosyllabisme, rechercher dans les langues à flexion les racines monosyllabiques qui ont produit peu à peu par voie de composition les organismes des mots, voilà la tâche principale de la grammaire explicative (1) ? »

Nous adopterons pour l'appréciation des progrès et des décadences, la défiance ordinaire des sociologues, et nous prendrons les grammaires comme des faits ou des groupes de faits linguistiques. Le point de perfection ne pourrait être fixé que d'après la convenance à la pensée logique ; mais si nous reconnaissons une métaphysique tendancieuse dans l'esprit des premières langues indo-européennes, si d'autre part, il n'y a pas une logique fixe qui puisse nous servir de critère, les seuls moyens d'appréciation que l'on peut concevoir vont nous échapper, et il n'y aura que du danger à projeter sur l'histoire du langage des jugements de valeur. Au demeurant, il y a contingence absolue, dans la diachronie, c'est-à-dire dans les transformations historiques de formes, et de Saussure montre bien que s'il paraît y avoir un ordre ou une légalité de ce devenir, c'est après coup, quand on considère le système qui en est résulté (2). *Nous estimons, avec ce penseur, que la linguistique dynamique n'a pas à se placer à ce point de vue des valeurs et qu'elle a seulement à expliquer par leurs causes les transformations du vocabu-*

(1) Schleicher, *Les langues de l'Europe*. Introduction, p. xxi.

(2) De Saussure, *Linguistique générale*, p. 132.

laire ou de la syntaxe. Cette attitude nous semble beaucoup plus conforme aux exigences de la méthode positive. En fait, c'est celle de tous les linguistes contemporains.

Les langues s'usent et se transforment parce qu'elles servent. Le progrès, ou tout au moins le développement qu'il eût fallu considérer pour elles, est celui d'une technique. Il ne convenait pas de les faire vivre comme les organismes, mais de les faire changer comme changent la technique instrumentale ou l'art de l'habitation, de l'ameublement, etc. Évidemment, la destination spéciale de la grammaire devait lui valoir des procédés spéciaux de transformation. Cet instrument cependant est moins savant que spontané et les initiatives individuelles n'y sont jamais très heureuses. Le besoin de stabilité, commandé par la nécessité de se faire comprendre, s'y trouve déterminant ; mais de toute manière, il ne fallait parler que de la commodité de la grammaire, et non pas de sa *vérité* : il ne fallait pas la prendre pour un système de formes devenant progressivement adéquat à la pensée. Le cas est très différent de celui de la science, même ramenée à une technique, car cette technique est sous la dépendance immédiate de la connaissance réfléchie, ce qui n'est pas le cas des procédés d'expression. L'habitude pour la grammaire est plus utile que toute autre chose puisqu'elle en assure la souplesse pratique. Il faut donc se résigner à ne la traiter que comme un instrument matériel. A ce titre, elle a sa logique interne, c'est-à-dire son ordonnance et sa légalité, gages de son appropriation (1). Mais ce n'est pas la logique au sens étroit, pas même la logique spontanée de la pensée vulgaire, parce que il n'y a pas opposition de nature, mais seulement de degré, entre les deux pensées, et parce qu'une grammaire ne pouvait pas suivre le sort d'une

(1) Dans ce sens, mais dans ce sens seulement, on peut considérer la grammaire comme une école de logique, et soutenir avec M. Crouzet qu'elle forme le jugement et développe l'intelligence (Voir préface des *Pages et pensées morales des auteurs latins*, pp. ix et x.)

logique indéfiniment progressive, comme la science elle-même. Il ne fallait pas préjuger l'accord de la forme du langage avec une forme de la pensée arbitrairement supposée fixe. Et nous sommes ainsi amenés aux critiques décisives qu'il faut adresser à l'école de Schleicher.

Les erreurs fondamentales tenaient, comme pour le logicisme statique, à une fausse compréhension du fait logique. Il est sûr qu'en acceptant le système hégélien, cette philosophie du langage ne mettait pas en doute la nécessité ni l'universalité du syllogisme classique. Elle donnait pour tâche à la grammaire, d'exprimer la relation (1) (on se rappelle que le système flexionnel répondait à ce besoin); mais en fait elle ne l'exprime pas, et n'est d'ailleurs point faite pour cela.

Les lois de transformation ne portent que sur les phonèmes. La loi de Grimm, par exemple, n'affecte point le sens des mots. Les changements d'interprétation n'ont rien de phonétique. Les rapports de la pensée et du langage restent en dehors de la linguistique dynamique; quant à la linguistique statique, elle prend la grammaire comme un synchronisme qui doit, en bloc, rendre possible l'expression d'une pensée. L'histoire de la grammaire, dont l'idée même rencontre des résistances chez des linguistes aussi avertis que de Saussure, est extérieure au système grammatical, et on n'a point à la considérer quand on parle, pas plus qu'on ne se préoccupe de l'histoire d'une technique, lorsqu'on en use. La légalité de la langue est statique et vaut pour le moment précis où nous en usons. Elle en est le mode d'emploi.

D'ailleurs, l'innovation ici, qui est généralement le produit de l'analogie, n'est pas grammaticale tant qu'elle n'est pas incorporée à l'ensemble du système et tant qu'elle n'est pas devenue habitude ou montage mental. « Ce n'est qu'au moment où une innovation

(1) C'était rééditer l'erreur de l'Encyclopédie : « Partout la pensée qui est à énoncer est divisée par les mots qui en représentent les parties, et ces parties ont des signes de leur relation. » Art. *Construction*.

souvent répétée se grave dans la mémoire et entre dans le système, qu'elle a pour effet de déplacer l'équilibre des valeurs et que la langue se trouve *ipso facto* et spontanément changée (1). »

Cela fixe le véritable esprit dans lequel il faut entreprendre l'étude scientifique des grammaires. Il n'y a pas de lois historiques de l'adéquation logico-grammaticale, ni une correspondance terme à terme (si la grammaire n'est qu'un vaste synchronisme), des procédés de langage et des démarches logiques d'une pensée. La linguistique a su se libérer de ces idoles, et s'établissant sans idées préconçues dans les faits de langage, ne voulant plus admettre sans critique l'idée d'une grammaire générale, elle nous a disposés à mieux comprendre les rapports réels du langage et de la logique relationnelle.

(1) Note du commentateur de la *Linguistique générale* de De Saussure, p. 197.

CHAPITRE IV

Linguistique et grammaire générale

§ 1. — INTRODUCTION

La solution positive du problème de la grammaire générale.
— Linguistique comparative et génétique. — Pourquoi la grammaire constitue, beaucoup mieux que le vocabulaire et les styles, une base solide de la comparaison des langues.

La linguistique, une fois en possession de ses méthodes et tout à fait dégagée de la philosophie du langage, devait finalement proscrire, du point de vue de la science, toutes les conceptions de grammaires « philosophiques » ou « raisonnées ». Nous allons chercher comment elle a abordé le problème de la grammaire générale, et si elle lui a conservé un sens. Elle ne dispose que des ressources de l'information positive, de l'observation, de la comparaison et de l'histoire. Elle peut s'appuyer sur la psychologie et sur la sociologie. Les sciences expérimentales se prêtent ainsi de mutuels secours. Comme il s'agit ici d'un fait humain, il convenait de le prendre dans la complexité de sa nature. Mais la linguistique n'a pas le droit de s'appuyer sur la logique, ni d'inférer *a priori* quoi que ce soit sur les rapports de la raison et du langage. Ainsi elle évitera les explications par les entités.

De cette position devait résulter une défiance à l'égard de la grammaire générale, défiance prudente d'une science qui craint de se perdre prématurément dans les généralisations ; mais cette attitude ne doit pas emporter un jugement définitif. Il se pourrait qu'un type mental humain à peu près identique ait imposé quelques attitudes, probablement en très petit nombre, communes aux langues du monde, ou même que la société soit devenue la source d'une certaine homogénéité des catégories de l'entendement se retrouvant sous la forme de fonctions générales dans le langage. Nous ne parlons pas de nécessité pour éviter tout ce qui pourrait ressembler à de l'idée préconçue. Mais nous n'avons pas le droit de nier la légitimité d'études de sociologie linguistique pouvant conduire à la constatation d'une grammaire largement humaine, comme on peut induire de l'observation objective des mœurs l'existence de fonctions qui tendent à s'universaliser. Ce serait aux faits d'en décider.

La science n'a pas d'autre moyen de trouver la grammaire générale que de la faire sortir de similitudes partout constatées à la surface de la terre. Cette grammaire pourrait d'ailleurs résulter d'une communauté d'origine des langues du monde, ou être considérée comme asymptotique à leur développement. On peut supposer une légalité universelle du discours soit au début, soit au terme de l'évolution. Nous avons vu Schleicher concevoir sa grammaire pure comme une grammaire préhistorique, tels ces philosophes qui cherchaient la mathématique pure en arrière de nous, dans les travaux des Pythagoriciens (du moins ne remontaient-ils pas comme Schleicher jusqu'à la pensée primitive !). Toutes les suggestions hasardeuses de la linguistique romantique nous étaient présentées comme des résultats de la méthode expérimentale s'appliquant, soit au problème des origines, soit à celui de la ressemblance progressive des différentes langues. Or c'est justement la grammaire qu'il faut prendre pour base de la comparaison des idiomes. Sans doute on

doit tenir compte aussi de la confrontation des vocabulaires et des styles ; mais les renseignements qu'ils donnent sont beaucoup moins expressifs, parce qu'une grammaire se transforme beaucoup plus lentement, et subit bien moins que les autres procédés d'expression le contre-coup des circonstances secondaires. Comme elle est la charpente de la langue, elle est beaucoup plus réfractaire aux influences dissolvantes. La communication des pensées, et par conséquent les conditions de la vie sociale, deviendraient bien précaires sur une base plus mobile. C'est donc par la grammaire beaucoup plus sûrement que par le vocabulaire qu'on déterminera les groupes linguistiques ; la grammaire comparée par exemple nous permet de parler d'une grammaire générale indo-européenne, parce qu'elle a déterminé avec certitude l'existence d'un tel type. Il y a ainsi des systèmes grammaticaux, et des types de ces systèmes. Pour les découvrir, il a fallu noter des similitudes de morphèmes et de fonctions. Mais à mesure qu'on généralisait on devait se montrer de plus en plus prudent dans la comparaison de groupe à groupe ; c'est ainsi que l'on n'ose pas affirmer, malgré des ressemblances très réelles, la parenté effective de l'indo-européen et du sémitique. Pour établir une filiation, il faudrait des données historiques certaines, et même, oserons-nous dire, paléontologiques. Il pourrait y avoir eu simplement échange de peuple à peuple, peut-être même rencontre de hasard. On ne doit donc pas s'en tenir au point de vue statique de la classification. On possède pour l'indo-européen des intermédiaires en nombre très suffisant pour avoir le droit de remonter à un type primitif d'où les formes actuellement connues sont des différenciations prises à différents stades. Mais c'est là un cas exceptionnel et qui ne permet pas de présumer la communauté d'origine de toutes les langues. La diversité des types de grammaires serait au contraire, à cause de la lenteur et de la difficulté de leurs transformations, une raison en faveur de la supposition contraire. C'est un

fait universellement reconnu que la transformation des langues ne s'opère que très lentement sur leur grammaire. Sans doute les syntaxes elles-mêmes arrivent à se modifier par l'effet des causes naturelles, et aussi sous l'influence plus ou moins concertée des écrivains. Une langue s'use. Les accidents historiques produisent des mélanges de peuples, donc de langues. Mais s'il y a pénétration presque immédiate des vocabulaires, il est remarquable que les grammaires soient des piliers qu'ébranlent à peine les événements. Les cas de grammaires mélangées sont extrêmement rares, et lorsqu'ils, se produisent, il n'y a pas amalgame des systèmes ainsi mis en contact. Il y a seulement dualité de principes, chevauchement de formes et de constructions, qui laissent apercevoir les éléments du mélange (1).

Ce problème des grammaires mélangées doit être décisif pour la détermination et la critique du concept de grammaire générale. Il ne faut pas oublier que la théorie de l'évolution linguistique trouve une cause de confusion et de dégénérescence des langues dans les emprunts et les imitations syntaxiques. On pouvait croire au contraire qu'ils leur donnent une certaine homogénéité ; mais le phénomène est exceptionnel, et, lorsque il se rencontre, il est toujours difficile de l'interpréter. Il semble, sans qu'on en soit bien sûr (2), qu'une influence non aryenne se soit exercée sur les dialectes modernes du sanscrit, quand, ayant perdu leurs désinences du pluriel, ils ont éprouvé le besoin d'en reconstruire de nouvelles, peut-être par analogie avec des dialectes étrangers et voisins. Plus net serait le cas de certains dialectes de l'Inde du nord, comme le bengali, l'hindi, le khasiya, dans lesquels les désinences casuelles semblent un apport extérieur. Le verbe et le pronom y seraient aryens tandis que les noms

(1) Voir Sayce, *Principes de philologie comparée*, trad. fr. de Jovy, p 132 et sqq. : La possibilité des mélanges dans la grammaire et le vocabulaire d'une langue.

(2) C'est là une hypothèse de Max Müller.

se rattacheraient aux langues dites agglutinantes. Sans doute pour ceux qui les emploient ces grammaires sont elles-mêmes des syntagmes formant un tout. Mais le linguiste a vite reconnu l'hétérogénéité des formes et la dualité de composition. Cela pourrait déjà montrer la difficulté qu'il y a à fondre des systèmes dont chacun formait un bloc. Mais ce qu'il y a de beaucoup plus remarquable, c'est la résistance des particularités syntaxiques qu'on remarque dans le plus grand nombre des cas de voisinage des langues ; c'est la persistance des types grammaticaux séparés, même chez les peuples bilingues. Il y a alors échange permanent des vocabulaires, des idiotismes, de la prononciation, mais non de la grammaire. La conservation du basque est un remarquable exemple de cette résistance ; et cependant la moitié du vocabulaire y est importée. L'anglais-pigeon n'est pas une langue mélangée, mais un véritable chinois. Une langue se laisse plutôt substituer une autre langue que de se fondre en elle ; c'est ainsi que les nègres de Haïti ont finalement parlé le français. Dans les langues qui soutiennent des rapports de parenté, comme sont les langues indo-européennes, il semblerait naturel qu'il y eût de tels échanges, et cependant on n'en signale pas : la construction allemande ne fait pas tâche sur la construction française, et la désagrégation si parfaitement nette de la grammaire anglaise n'est pas suivie par les idiomes voisins de l'Europe. La linguistique historique, qui détermine la filiation des langues, ne laisse pas subsister de raison en faveur de la grammaire générale. Elle critique, comme infiniment peu probable, la supposition d'une langue primitive commune, et conteste le mélange des idiomes, d'où l'on pensait faire sortir une autre espèce d'homogénéité. En somme la question de l'unité ou de l'hétérogénéité fondamentales de l'esprit humain n'a rien à en attendre. Il faut cependant fixer davantage, et peut-être limiter, la portée des renseignements qu'elle nous donne.

L'étude par les causes efficientes, — les causes

propres aux phénomènes de linguistique, — s'attache aux morphèmes, considérés comme les seules données objectives. Elle néglige la fonction grammaticale, pour considérer la forme qui la réalise. Elle s'occupe de signes ; mais comme elle s'attache à ces signes pour eux-mêmes, elle se tient en quelque sorte en dehors de la séméiologie. Ses renseignements sont précieux pour l'explication des variations et pour la classification des langues ; elle détermine par les seuls procédés convenables leur généalogie. Et il importe en effet de connaître leur véritable état-civil, de prévoir les usurpations ou les erreurs possibles. Ce sont là des questions de fait, auxquelles conviennent les méthodes de la science expérimentale. Mais il y a des problèmes de destination qui ne concernent point la grammaire historique. Eût-elle prouvé l'existence d'une grammaire générale que nous ne saurions pas si celle-ci a la moindre valeur logique ; nous aurions constaté l'existence d'un système universel de signes, mais le problème de la signification n'aurait pas fait un pas ; nous ignorions si les transformations historiques avaient affecté le rapport du signifiant et du signifié. Une grammaire est un syntagme dont la fonction doit être prise en bloc, puisque les parties en sont évidemment solidaires. Les changements qui ont modifié ce système lui sont extrinsèques et ne concernent pas sa finalité. Il existe dès lors pour la grammaire, considérée comme la structure de la langue, un autre point de vue que celui de la causalité efficiente, celui de son ordonnance et de sa destination. On peut l'étudier légitimement comme système de fonctions et comme instrument de la pensée. Certes il faut toujours maintenir les droits de la linguistique explicative, qui s'attache aux formes. Elle est le meilleur frein contre une philosophie fantaisiste, et sans elle on travaillerait dans le vide. Mais les faits grammaticaux sont au service d'une pensée et remplissent des fonctions dans la phrase.

Il se peut qu'il y ait quelques-unes de ces fonctions qui répondraient à la nature générale du discours. Il

faudrait les chercher moins dans la réalisation que dans l'intention de signification. Elles serviraient à déterminer un nouveau concept de grammaire générale.

Par fonction, il ne faut pas entendre ici un rôle logique, car ce serait faire encore agir sur le langage une entité. Ce mot doit évoquer seulement la destination des morphèmes et leur nature d'outils grammaticaux. Il fallait leur fixer un emploi dans la phrase ; ils servaient par exemple à caractériser un sujet, un complément ou un verbe, et c'est là ce que nous appelons leur fonction.

C'est à ce point de vue que s'est placé M. Meillet. Il fallait quelque hardiesse à ce penseur pour reprendre à son compte le concept de grammaire générale, qui paraît encore suspect à tant de linguistes ; mais il lui donne un contenu nouveau. Il nous avertit qu'il est allé à ces conclusions sans idées préconçues, avec les seules ressources de la méthode expérimentale. L'auteur reconnaît que la morphologie des langues ne comporte pas de principes généraux. Mais il étudie des fonctions de langage qui peuvent comporter un certain degré de généralité. D'autre part, son entreprise ne renouvelle pas celle des Encyclopédistes et des Idéologues. Sans doute, ceux-ci ont reconnu que la grammaire générale se fait sur les fonctions, non sur les formes, et nous leur avons vu concéder la contingence à peu près absolue des morphèmes. Mais ils ont mal compris la fonction grammaticale en en faisant d'emblée une fonction logique, et ils sont tombés dans les errements de la méthode *a priori*. On ne saurait trop insister sur ce point. L'idée de la fonction grammaticale ne peut évoquer, pour un linguiste, que cet agencement des parties du discours et des morphèmes qui fait de la grammaire un tout systématique. Il ne s'agit ici que de la finalité d'une technique, dont nous sommes d'ailleurs disposés à reconnaître les caractères spéciaux. Il suffit donc, pour l'originalité de la doctrine nouvelle, que la logique ne soit pas supposée d'emblée inhérente aux fonctions grammaticales.

§ 2. — LES DEUX FORMES DE LA PRÉDICATION :
LA PHRASE NOMINALE ET LA PHRASE VERBALE

a) Le nom et le verbe comme partie principale du discours.
— Les mots accessoires. — Les différentes fonctions des mots : l'apposition, l'épithète, le complément.

La grammaire générale de M. Meillet sera faite d'un ensemble d'idées communes à tous les idiomes. En somme on peut dire qu'il y a déjà l'idée d'une grammaire générale dans la fixation d'un sens général du mot *grammaire*. Du moment qu'on ne peut parler sans grammaire, il y a au moins une fonction commune à toutes les langues du monde. De même on remarquerait que le fait de la prédication, qui pose dans tous les cas l'objet de l'énonciation, est une fonction universelle du discours. Mais ces remarques tiennent à la séméiologie, plus qu'à la linguistique, et elles reviennent à dire qu'on ne conçoit pas une langue sans ordonnance. La détermination du concept générique ne nous conduit à rien ici. Ce qui nous intéresse, ce sont les différences et les ressemblances des espèces. Une grammaire générale ne se construit pas comme on construit un espace non-euclidien. Il faut la faire sortir de l'observation et de l'interprétation des faits. Elle doit surgir des variations du discours. On ne pourra donc parler d'une telle grammaire que si l'on reconnaît, après information, quelques attitudes semblables de toutes les langues, constituant par là même les modalités essentielles de la prédication. Il ne faut pas s'attendre à un contenu très abondant ; la grammaire générale, telle que l'a représentée M. Meillet dans un cours célèbre de 1911, est pauvre. L'auteur, dont nous avons eu la bonne fortune de suivre au Collège de France plusieurs séries de leçons consacrées à la grammaire indo-européenne, a souvent répété que les fonctions de la grammaire générale sont en nombre très restreint, et que cet enseigne-

ment se réduit à très peu de chose. Mais nous estimons que cela n'en diminue pas l'importance, puisqu'il doit contenir toutes les idées générales qui font comprendre la structure grammaticale du discours.

Le centre en sera la différence de la phrase nominale, et de la phrase verbale, mais le point de départ doit en être pour nous la division des mots en principaux et accessoires. Nous suivons ici un ordre qu'impose la séméiologie. Car sa première préoccupation est de faire la différence d'un vocabulaire et d'une grammaire, de distinguer parmi les mots ou les éléments des mots ce qui est significatif en soi et pour soi et ce qui est simplement syncatégorématique (1).

Les mots principaux expriment des notions particularisées que l'on peut se représenter, comme *cheval, maison, chante, petit*. Les autres ne portent pas de sens en eux-mêmes, mais par leur combinaison avec les premiers. Ils supposent donc que l'on a pris en considération l'ensemble de la phrase ; tels sont l'article ou la préposition. Cette différence des deux espèces de vocables était déjà à la base de l'enseignement de l'Encyclopédie. Elle sera fondée sur la différence des usages grammaticaux ; mais elle est d'abord caractérisée par la fonction la plus large du langage, qui est d'exprimer un sens. Il y a dans le vocabulaire des mots à signification pleine, et des mots qui ne deviennent véritablement signes que dans la construction grammaticale. Ceux-ci n'ont en somme d'existence que par la grammaire.

Cette distinction existe même dans les langues que l'on appelait autrefois isolantes, et qui sont les plus pauvres en déterminations grammaticales. Les Chinois emploient pour la faire l'opposition des mots pleins et des mots vides. Ce serait donc une tendance générale des langues, et le résultat d'une différenciation progressive,

(1) Voir plus haut, note de la p. 154, le sens que les anciens attachaient déjà à cette distinction.

puisque les mots accessoires de l'indo-européen ont été eux-mêmes à l'origine des mots pleins.

Les mots principaux sont de deux espèces, des noms et des verbes. Le nom désigne une notion et le verbe un procès. Il faut prendre ici le nom dans son sens le plus large qui comprend les substantifs et les adjectifs, au lieu de le restreindre à la désignation des substances individuelles ou génériques. La division en noms et en verbes est encore elle-même très générale. Elle l'est d'abord dans ce sens qu'elle domine certaines langues, en particulier nos langues indo-européennes. Mais elle est aussi très répandue ; le turc et le finno-hougrien font déjà nettement cette distinction, quoiqu'elle y soit moins marquée que dans l'Indo-Européen et dans les langues sémitiques. Il y a sans doute des peuples qui ne possèdent pas de morphèmes pour exprimer nettement cette différence, et M. Vendryes souligne très opportunément que la distinction nominale et verbale n'est même pas un fait universel de linguistique ; mais quelle que soit la difficulté qu'ils éprouvent à la marquer par la parole, on peut légitimement inférer que tous les hommes pensent dans ces formes, car il a fallu toujours exprimer soit la stabilité d'une notion, soit la transitivité d'un événement. Cette distinction était faite déjà par Scaliger dans ses *Principes de la langue latine*. Il voyait en effet dans la différence des choses en ce qui demeure et ce qui se passe, la vraie origine de la différence des noms et des verbes. Ici l'argument tiré de la possibilité des traductions constitue une preuve valable.

Ce qu'on peut dire de la structure nominale et de la structure verbale tombera nécessairement dans la contingence des procédés d'expression. Mais il en résultera des remarques intéressantes relatives à la composition du discours, et à la valeur même de cette distinction fondamentale. On constatera par exemple que les morphèmes nominaux et verbaux sont toujours très distincts dans toutes les langues issues de l'Indo-Européen, au point

qu'on les reconnaît immédiatement. Noms et verbes n'ont qu'une catégorie commune, celle du nombre (1). Rares sont les langues qui comme l'Arabe donnent un genre, dans certains cas déterminés, aux formes verbales. Certaines de nos langues Indo-Européennes déclinent les noms, mais toutes elles conjuguent le verbe. Le groupe nominal dans la phrase est généralement caractérisé par un moyen extérieur, surtout au moment où les désinences casuelles s'usent, et même disparaissent, comme dans les langues romanes ; l'article, ancien démonstratif à sens affaibli, lui donne une structure (2). Les fonctions grammaticales sont plus intérieures au verbe, et elles évoquent davantage la pensée d'une composition organique. D'ailleurs le nom offre toujours un ensemble moins cohérent (3). Ainsi la tendance probablement universelle à séparer ces deux espèces fondamentales de mots principaux aboutit à nos systèmes si remarquablement ordonnés de déclinaisons ou de conjugaisons ou d'accords, produits d'une différenciation tardive, et à un régime plus ou moins compliqué de flexions.

La fonction essentielle de la phrase est la prédication. Le prédicat est la chose énoncée. Il ne faut pas que ce mot évoque l'attribut de la vieille grammaire et de la logique classique ; il a une extension plus grande. La phrase peut n'avoir pas de sujet ni d'objet, mais on ne la conçoit pas sans prédicat. Par là est reconnue légitime la construction impersonnelle que la théorie classique tenait pour incorrecte. Il est toujours facile de déterminer la prédication grammaticale, puisqu'elle est ce sur quoi portent l'affirmation ou la négation, et ce qui s'oppose,

(1) Meillet et Vendryes, *Traité de gr. comparée des langues classiques*, tirage de 1927, p. 161.

(2) *Ibid.*, p. 534. On remarquera ici que l'article peut marquer seulement le nom, ou encore le compléter par indication de l'extension du concept : l'homme, un homme, des hommes. L'ancienne grammaire l'appelait dans ce cas un *définitif*. Cette distinction est beaucoup plus précise que celle que l'on fait d'ordinaire entre l'article défini et l'article indéfini.

(3) *Ibid.*, pp. 161 et sqq.

le cas échéant, à un sujet (grammatical). Mais des disconvenances pourront apparaître quand on considérera les intentions réelles de signification, et quand elle ne contiendra pas véritablement l'objet de l'énonciation.

De la prédication découleront toutes les fonctions grammaticales essentielles. Elles sont en nombre très restreint. Le verbe ne peut être que prédicat. Le nom peut remplir aussi ce rôle ; mais il a encore les fonctions secondaires de l'apposition ou du complément (nous ne parlerons pas de l'épithète qui se ramène à l'apposition dans presque tous les cas). L'Encyclopédie faisait découler l'apposition du principe d'identité (1), ce qui vaut à la rigueur pour les exemples classiques (*Urbs Roma, Amores deliciae meae*). Mais il faut la définir par sa fonction grammaticale : il y a apposition dans la phrase toutes les fois que les mots ne se gouvernent pas les uns les autres, mais portent en eux-mêmes la marque de leur emploi. *Ni dolores tu, ego dolorem* (Plaute). Si tu ne souffrais pas, toi, c'est moi qui souffrirais (2). C'est apposer des noms que d'écrire, *Belle maison, Homme sûr*. Mais la construction du vieil Indo-Européen était complètement appositionnelle.

Le complément est ce qui permet de réaliser une notion, de lui donner un sens positif : *Le champ du voisin*. N'importe quel terme du discours peut être complété, et n'importe quoi (une proposition par exemple) peut servir de complément, excepté le verbe. Cette fonction du complément étant la plus variée, comporte elle-même des types de constructions à fonctions différentes comme lorsque l'on dit : *J'imite mon père. — Le livre de Pierre*.

Les mots accessoires ont les mêmes fonctions générales que les mots principaux (et ils jouent alors le rôle de suppléants), mais ils sont très peu propres à servir de prédicats. On aperçoit cependant ici qu'il y a des degrés

(1) Art. Apposition, *in fine*.

(2) Meillet et Vendryes, *op. citat*, p. 522.

possibles dans la notion de mot accessoire, et que ces termes gardent souvent beaucoup de leur sens primitif (comme lorsque nous disons : Je le pousse *dehors*, ou même : il est *dehors*) (1). Mais ils ont aussi une fonction spéciale qui leur confère la nature de véritables catégories grammaticales, et cela suffit, dans la logique la plus rigoureuse, à en faire une classe à part. Nous avons signalé un rôle intéressant de l'article, qui fixe le groupe nominal. Il n'a pas partout d'existence, mais l'emploi tend certainement à s'en généraliser. Le grec l'avait connu. Le latin a pu s'en passer, mais les langues indo-européennes l'ont repris, même celles qui ont conservé une déclinaison d'ailleurs très simplifiée, comme l'allemand. L'arabe en use largement. On remarquerait de même l'importance de la préposition ou de la conjonction qui, prises en elles-mêmes, représentent des rapports possibles de propositions ou de mots. Lorsque les cas ont perdu une signification précise (comme la valeur locale que possédait l'accusatif et qui s'est exceptionnellement conservée dans : *Eo Romam*), et surtout quand ils se sont effacés, il a fallu en soutenir le sens ou l'exprimer par l'emploi d'une préposition (2). De même le pronom, qui dans le latin était encore autonome, est devenu dans le français un pur outil grammatical et un véritable préfixe du verbe. « En grec ἥκει tout court signifie : Il est venu ; si l'on dit : Θεμιστοκλῆς ἥκει pour préciser la nature du sujet c'est par une apposition identique à celle qui a lieu quand Thémistocle parle de lui-même : Θεμιστοκλῆς (moi, Thémistocle)

(1) Dehors, ce fut primitivement : à la porte (*de foris*). Dans le latin primitif *foris* signifiait : il est dehors (locatif) et *forās* : il va dehors (accusatif). Cette étymologie est en elle-même très instructive. Être dedans, c'est être en sécurité dans la maison. La même image existait en grec (θώραξ), en indo-européen (*dwer*), en arménien (*durk'* et *dürs*). En arménien, le mot correspondant signifie : aux champs.

On voit comment le mot devient accessoire en se vidant de son sens et en devenant pure catégorie grammaticale. Il devient alors préposition : *il est hors de la maison* (dans l'emploi adverbial il garde toujours beaucoup plus de sa valeur primitive).

(2) Meillet et Vendryes, *op citat*, p. 516.

ἤκω παρὰ σέ (1). » Le pronom personnel avait encore en grande partie son sens fort dans le français du Moyen-âge et de la Renaissance. « Je, Pichrochole, dis que... ». Si on ne l'accentue pas, dans ces vers de Ronsard, le sens en devient incompréhensible :

Je serai sous la terre, et fantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;
Vous serez au foyer une vieille accroupie.

Les phrases ont été subordonnées les unes aux autres au moyen d'éléments accessoires. (On remarquera que M. Meillet ne fait valoir ici comme dans tous les autres cas que la fonction, sans se perdre dans les subtilités des prétendues analyses logiques.) Beaucoup de langues n'ont pas de propositions relatives ; mais sous la juxtaposition des propositions ou des phrases, l'esprit doit penser le rapport et restituer à certaines d'entre elles leur valeur de complément. On peut sous-entendre aussi la coordination, ou l'exprimer au moyen de conjonctions ou d'adverbes appropriés. Avec l'apparition de la proposition relative toutes sortes de complications entrent dans les langues ; formation de propositions conditionnelles, et subjonctives, modalités du verbe, etc. Or les termes accessoires furent d'abord des mots principaux qui, utilisés pour la coordination, ont fini par servir mécaniquement. Et quand ces mots, contractés au maximum, se sont tardivement soudés (surtout dans l'écriture) aux formes nominales ou verbales, ils ont constitué les particules et les désinences. Ἐξελεῖν a d'abord été ἐκ ἐλεῖν où le préverbe se trouvait être encore un mot autonome. On lit dans l'*Iliade* (H 182) à l'occasion d'un tirage au sort : Ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος κλισίης. L'accord du verbe et du sujet a été lui-même un résultat de l'apposition (2).

L'explication des morphèmes peut donc se faire au

(1) *Ibid.*, p. 537.

(2) *Ibid.*, p. 537.

moyen des mots accessoires et l'histoire de ces mots est liée à la formation des catégories grammaticales proprement dites. La contingence des formes fait la différence des langues. Celles-ci ont pu se développer cependant dans un même sens parce qu'une destination générale commune entraînait dans le détail des fonctions à peu près équivalentes, et c'est ce qu'il y a de positif, semble-t-il, dans le concept de grammaire générale. Il n'a pas été nécessaire de faire appel à une intervention de la logique, qui eût ressemblé à une explication par les entités.

- b) Les deux structures de la phrase. — Qu'elles ne comportent pas la copule; ni la désignation nécessaire d'un sujet. — Apparition des catégories grammaticales avec les deux constructions appositionnelle et rectionnelle.

Les problèmes essentiels vont maintenant se poser à l'occasion des deux formes de la prédication, qui déterminent des types différents de la phrase, la phrase nominale et la phrase verbale. Nous avons exposé la division des parties du discours avec leurs usages respectifs. Les mots étaient principaux ou accessoires ; les mots principaux étaient des noms et des verbes. Nous avons essayé de définir les uns et les autres par leurs fonctions. En abordant le type de la phrase nous arrivons au point culminant de la doctrine, où se marque le plus nettement son originalité.

La phrase est dite nominale ou verbale selon que le prédicat est nom ou verbe. La phrase verbale a deux termes quand il y a lieu d'exprimer expressément un sujet : *Pierre est malade* est une phrase nominale ; *Pierre court* est une phrase verbale. Les définitions que nous venons de donner font ressortir que ces deux types se rapportent à deux sens possibles de la phrase, qui peut exprimer soit un état, soit un procès. Cette distinction peut nous faire déjà douter qu'il soit ici question de logique. Elle serait cependant très générale étant déter-

minée par la fonction la plus large du langage. On peut prévenir une objection facile : les langues sans verbes ne la connaîtraient pas. Mais nous avons déjà distingué l'intention de signification de son expression par la parole ; et d'autre part l'argument peut aussi bien se retourner ; il faut croire que la différence n'était pas tellement évidente, même dans l'Indo-européen, puisque on a si souvent tenté la réduction des deux schèmes au seul schème nominal. Il ne faut même pas s'attacher trop exclusivement pour la déterminer à la forme des propositions ; par exemple, la phrase *la fenêtre ouvre sur la rue* exprime malgré les apparences un état. Cette différence, c'est donc l'induction scientifique qui l'imposait, et une généralisation fondée sur la possibilité des traductions. La confusion de l'adjectif et du verbe procédait de la fausse interprétation du jugement comme rapport d'une substance et de ses qualités (1).

La distinction des deux types de phrases rend la copule inutile ou lui confère tout au plus la nature d'un mot vide. Il serait suffisant de dire comme en russe : *La terre ronde*, quitte à placer ensuite autrement l'épithète : Une syntaxe de construction suffirait à rendre ici tout le contenu de notre pensée. Il est vrai que la phrase nominale serait privée de toutes les indications que porte en lui le verbe, temps, mode, personne... Aussi a-t-on fait porter ces déterminations par la copule, c'est-à-dire par un mot creux pour lequel on a généralement employé le mot qui signifiait l'existence réelle, et on l'a transformée

(1) La différence du verbe et de l'adjectif ne peut dès lors être faite que par la division subtile des attributs en attributs exprimant le mouvement (ou son contraire), et indifférents au mouvement : « Ces derniers sont des adjectifs ; ceux qui dénotent le mouvement ou la privation de mouvement sont verbes ou participes. » Harris, *Hermès*, p. 87 de tr. fr. Dans la doctrine substantialiste, qui donne la priorité à la forme nominale, les verbes ne peuvent être que des attributifs accidentels, puisqu'on leur fait désigner l'action et l'événement. Ou bien on en étendra la notion et on lui fera embrasser « non seulement le verbe proprement dit, mais encore les participes et les adjectifs, ce que l'autorité des plus célèbres écrivains (en particulier Aristote dans le *de Interpret.* I, ch. I et Ammonius, dans le commentaire du *de Interpret.*, p. 38 B) peut justifier ». (*Ibid.*, p. 180.)

artificiellement en verbe. Il faut remarquer qu'en russe même la copule reprend ses droits en dehors de la troisième personne de l'indicatif présent. Pour l'Encyclopédie au contraire le sens du verbe se condensait dans la copule.

On a dès lors construit la phrase nominale sur un faux verbe qui n'était à aucun titre un prédicat, et cette modification en a altéré les caractères ; on n'a plus pensé qu'au concept aristotélicien, qui ne peut pas être ici d'un grand secours puisque dans le discours il peut être indifféremment substantif, adjectif ou verbe.

Des grammairiens pourraient avoir la tentation de donner à ces deux schèmes une valeur logique ; la dénonciation de la copule et la dualité même des constructions entraînent sans doute de la défiance à l'égard de l'enseignement de l'École, et elles compromettent gravement le sort de l'identité. Mais on pourrait penser qu'il existe deux types également logiques de la phrase. M. Meillet a eu la sagesse de s'en garder, et nous verrons en effet que ces schèmes de phrases doivent s'interpréter par la psychologie, c'est-à-dire sans la considération d'une fonction logique. C'est de là que résultera l'opposition absolue de cette doctrine et de la vieille grammaire philosophique.

Restent à exposer les procédés grammaticaux par lesquels se construit la phrase, ce qui nous engage de nouveau dans la contingence des moyens d'expression. Ce sont : *l'apposition*, ici promue à la dignité de procédé général de la composition syntaxique, et la *rection*. L'apposition a été le procédé dominant de l'indo-européen primitif : « Un verbe indo-européen ne gouvernait pas le cas de son complément, mais le nom apposé au verbe se mettait au cas exigé par le sens qu'il exprimait lui-même. Cet état est encore reconnaissable dans les plus anciens textes grecs... Autour du verbe peuvent se grouper des compléments ou déterminations variés : substantifs régimes accompagnés ou non d'une proposition, adverbes, infinitifs ou participes en construction avec le verbe. Originellement tous ces éléments étaient indépen-

dants du verbe. Le lien qui unit le substantif régime direct au verbe qui le régit s'est développé avec le temps. La construction *amo patrem* résulte de la juxtaposition de deux mots autonomes, comme on le voit par des tours tels que : *otium divos rogat* (Hor. Od. II. 16. 1), où il y a deux accusatifs, ou : Εὐδαιμονοίης μισθὸν ἡδίστων λόγων (Eurip. El. 231), où le substantif est en apposition à l'idée exprimée par le verbe : *Puisses-tu avoir le bonheur en récompense de tes douces paroles* (1) ». Ainsi la rection est tardivement apparue dans les langues indo-européennes ; c'est d'elle que découlent les catégories grammaticales proprement dites ; elle a fait naître l'accord d'où sont sortis le genre, le temps et le nombre. Elle a réalisé le progrès le plus décisif dans le sens de la systématisation grammaticale. La phrase désormais forme vraiment un tout organique. Mais nous avons affaire à des morphèmes dont la contingence est extrême : il serait vain de tenter la réduction à l'unité des différents régimes de conjugaisons. La conjugaison même n'est pas nécessaire à la définition du verbe. La fonction du nombre se trouve être générale, comme la pensée de la quantité à laquelle il correspond, mais celle du genre est beaucoup moins importante parce qu'elle est fondée sur des classifications arbitraires. (Il y a des langues qui ont adopté la division de l'animé et de l'inanimé ; tandis que certaines ne possèdent que le masculin et le féminin, d'autres ajoutent le neutre ; le Bantou distingue dix-sept espèces différentes de classificateurs ; il y a des langues enfin qui ignorent totalement la fonction du genre.) Si l'on considère de plus qu'elle tend à s'effacer, comme c'est le cas dans l'anglais moderne, on sera amené à reconnaître qu'elle ne présente pas une très grande utilité et qu'il n'y a rien en elle de général.

Le genre cependant est une catégorie grammaticale. Il en fournit même le type pur, puisqu'il n'a certainement

(1) *Ibid.*, p. 537.

rien à voir avec la logique, et que sa seule fonction dans le discours est de marquer l'accord.

C'est par le genre, le nombre et le cas que les différents noms, pronoms ou articles de la phrase se répondent :

*Sed nil dulcius est, bene quam munita tenera
Edita doctrina sapientum templa serena* (1).

Ce qu'il faudrait discuter beaucoup plus que la contingence du genre, c'est celle de l'accord, qui apparaît avec la rection (il faut unir dans une même conception ce que les grammairiens désignent généralement sous le nom de syntaxe d'accord et syntaxe de régime). Sur ce point, notre pensée s'éloignerait peut-être de celle de M. Meillet, encore qu'il puisse paraître que c'est après tout une question de mots qui se trouve ici engagée, à savoir la définition de la catégorie grammaticale. Mais elle s'oppose incontestablement à celle de Couturat : « Les considérations linguistiques mêmes nous permettent de discerner les catégories vraiment logiques, par exemple, celle de nombre, ou de temps, et les catégories contingentes ou accidentelles comme celles de genre. » La tendance à la régularité, l'orientation dans un sens unique que révèle en effet l'histoire des catégories du temps et du nombre, ne sont point tendance ou orientation logiques ; à moins qu'on ne se plaise à entretenir l'équivoque sur ce dernier mot. Arrêtons-nous au cas du nombre : c'est son contenu de pensée qui s'universalise ; un progrès de la science entraîne la suppression des triels et des duels à titre de nombres particuliers. M. Meillet dégage très clairement le sens de cette évolution : « Cela signifie qu'on avait une idée concrète du groupe de deux objets comme distincts du groupe de plusieurs ; on n'était pas parvenu à l'abstraction qui oppose l'unité à la pluralité en général. Or toutes les langues qui avaient le duel l'ont perdu à

(1) Lucrèce, de Nat. rerum, II, 7 et 8.

mesure qu'elles se civilisaient. L'indo-européen commun, le finno-hougrien possédaient les trois nombres. Eh bien ! le grec a perdu le duel à l'époque historique : en ionien très tôt, car c'était le dialecte le plus évolué, celui de la civilisation qui a été la plus avancée à une époque très ancienne : en attique, plus tard, parce que c'était le dialecte d'une région un peu isolée, civilisée plus tard ; le duel existe régulièrement chez Platon ; il devient rare chez Démosthène, et il a disparu chez Ménandre. De même l'hébreu a perdu le duel dès les plus anciens textes ; mais l'arabe, langue d'une population du désert, l'a conservé longtemps. Et ainsi de suite (1). » Mais nous n'avons pas à considérer que la fonction du nombre est de signifier ceci ou cela ; le retenir comme catégorie grammaticale, c'est revenir à la considération de l'accord, qu'il assure dans la phrase au même titre que le genre et le temps. Ce n'est pas la logique qui pouvait proscrire le genre, mais la science, qui dénonce la vanité des classifications sur lesquelles on l'appuyait. De même, ce n'est pas la logique qui donne sa valeur au nombre. En vérité, ils n'appartiennent tous deux qu'à la grammaire, et font partie de ces procédés d'expression dont nous avons montré la contingence, comme sont tous les procédés par lesquels est construite la phrase, comme l'apposition elle-même ou la rection. Ils participent à la contingence de l'accord qui en est la raison d'être grammaticale.

Le cas a une autre origine, et avant de devenir lui-même un signe du régime, il a servi à la construction appositionnelle. Il a d'abord opéré, comme la modalité du verbe, par modifications de formes entraînant des modifications de sens. A vrai dire, *lupus*, *lupum*, *lupi*, *lupo*, ne sont pas des variations concertées autour d'un même thème, mais des mots différents dont chacun portait, greffée sur une notion commune, une indication

(1) *Bulletin de la société fr. de philo.*, février 1912, p. 58.

particulière de temps, de lieu ou de direction, comme *foras*, *foris*, *fores*, et en général les vieilles formes latines *domi*, *rure*, *cujas*, etc... qui, figées en adverbes, ont gardé plus nette la marque de leur destination primitive. Beaucoup d'ablatifs latins remplacent les vieux cas de l'instrumental et du locatif. Le vocatif est déjà une forme de la modalité, comme d'ailleurs l'interjection. Il n'y a eu déclinaison que pour la grammaire savante, qui a artificiellement distingué, pour les besoins d'une analyse d'ailleurs parfaitement légitime, une racine du mot et des désinences. Le peuple emploie spontanément ces formes sans conscience claire de leurs fonctions. Il exprime tout simplement ce qu'il veut dire, et ces subtilités grammaticales, du moins quand le discours est construit sur l'apposition, se ramènent pour lui à des différences de vocabulaires. Comme, pendant la guerre, nous débarquions à Itéa, en vue du Parnasse, des soldats français, cherchant à s'orienter, demandèrent à un jeune grec : « Où va-t-on, vers là ? » Il leur répondit : « Delphous. » Mais d'autres ayant demandé : « Ce village là-bas, quel est-il ? », reçurent cette autre réponse : « Delphi. » Nos soldats ne comprenaient rien à ces variations, et ils s'en étonnaient. « Delphi, Delphous, c'est même chose », dit le petit campagnard grec, qui ne savait pas expliquer des formes que, par une sorte d'instinct, ou tout au moins par une pratique sûre, il avait employées chaque fois convenablement.

Une fois créé, le cas a été mis au service de la construction rectionnelle à laquelle il préexistait. C'est une catégorie grammaticale pure aujourd'hui en voie de disparition.

Une tendance générale au passage de la construction appositionnelle à la construction rectionnelle est elle-même très difficile à déterminer ; la linguistique a renoncé à classer les langues en isolantes, agglutinantes et flexionnelles, et plus encore à fixer un développement régulier d'un état à l'autre. On ne peut par suite conférer plus de valeurs aux catégories appartenant à l'une ou l'autre forme.

Les fonctions que nous venons d'étudier sont de purs outils grammaticaux. Elles ont succédé à des expressions lexicologiques vidées peu à peu de leur sens, comme quand le genre n'a plus désigné le sexe, quand le nombre a marqué l'accord, quand la modalité et le temps ont servi à la concordance des propositions, quand le pronom a pris la valeur d'un préverbe et n'a pas expressément énoncé le sujet. Elles sont contingentes, et l'on conçoit des procédés qui, avec l'emploi d'une syntaxe de position, les rendrait inutiles : *Pierre chanter autrefois* (ce qui montre que l'on peut se passer à la rigueur de la catégorie du temps), ou : *(Ils) sont arrivés tous les quatre* (expression qui dispenserait de l'indication grammaticale du nombre). Mais on voit les services qu'elles rendent au langage, la souplesse qu'elles lui donnent et les perspectives qu'elles lui ouvrent. C'est à elles que tient l'ordonnance systématique du discours. Mais il faut les apprécier comme on apprécie une technique ; qu'elles soient en voie de généralisation ou de disparition, cela ne permet pas de porter un jugement sur leur valeur logique.

Quelle différence faut-il faire dès lors entre ces morphèmes et les fonctions fondamentales de la grammaire ? Quelle est la nature des parties du discours comme le nom ou le verbe, qui s'insèrent entre les fonctions à remplir et les procédés grammaticaux d'expression ?

c) La signification primitive des deux structures et les valeurs qu'elles introduisent dans la grammaire. — Comment ces valeurs sont devenues finalement indifférentes au sens de l'expression.

Il s'agit donc pour nous de chercher la nature des rapports grammaticaux, d'y discerner ce qu'il y a en eux de spécifique, d'y distinguer ce qui est constituant et ce qui est dérivé. Il doit y avoir à la base de la grammaire un ensemble de faits qu'elle n'a pas à justifier, un fond primaire dont l'origine est très lointaine et très obscure et

qui fait la substructure du discours. Au fond il importe peu de s'y attacher quand on ne se préoccupe que d'utiliser le langage. L'histoire d'un outil et la matière dont il est fait n'intéressent guère l'ouvrier qui se contente de s'en servir. Mais pour celui qui cherche à éprouver les rapports grammaticaux au point de vue de leur valeur logique, ces problèmes d'origine ne sont plus indifférents.

On peut considérer plusieurs groupements de ces rapports, prédicat et sujet, — sujet, verbe et complément. L'ordre que nous avons exposé plus haut a l'avantage d'être moins systématique, ce qui n'est point ici un défaut. Le verbe peut être introduit dans la grammaire comme partie du discours ou comme fonction ; à ce dernier titre il est l'une des deux formes de la prédication. Séparé de la théorie de la conjugaison, le verbe indo-européen n'est plus qu'une abstraction où ne réside que la pensée de sa fonction grammaticale. La copule, par contre, parce qu'elle ne remplit jamais cette fonction, n'est point un verbe, et il faut la compter au nombre des mots accessoires. Le pronom sera un mot principal quand il sera vraiment un sujet ou un complément, un mot accessoire quand il redoublera simplement l'indication de la personne déjà marquée dans la désinence verbale. L'adverbe sera le plus souvent un complément véritable. Préverbes et prépositions doivent être comptés comme de purs instruments du discours ; et cependant beaucoup de prépositions emportent en elles un sens qui n'est exprimé par rien d'autre dans la phrase. Tout cela nous montre que les oppositions trop tranchées de la morphologie et de la syntaxe, des parties du discours et des formes grammaticales, sont des erreurs.

Le débat doit porter surtout sur les « premières différences » du nom et du verbe, du sujet et du prédicat. C'est là, pensons-nous, que réside cet ensemble de faits primordiaux sur lesquels l'édifice s'est construit tout entier. Il est urgent de savoir s'ils ont quelque valeur logique, ou s'ils ne sont que le résultat de constatations

empiriques et injustifiables. La pensée qui gît au fond de la grammaire générale de M. Meillet appelle un éclaircissement philosophique. Nous devons chercher si les fonctions dont il nous a parlé sont nécessaires, ou si elles ne sont que générales.

Quelques mots suffiront pour le cas du complément, dont nous avons déjà parlé à propos de l'Encyclopédie. Il est d'ailleurs très simple. Le complément répond aux exigences d'une pensée qui se meut dans des concepts, et qui a par conséquent besoin de particulariser ses notions. Mais plus encore il est requis par un langage composé de mots à signification générale. Cette valeur du signe est un effet du besoin d'économie inhérent au langage, et qui en est la raison d'être. Or nous avons déjà remarqué que la généralité du mot ne recouvrait pas celle de l'idée, et qu'elle était d'habitude plus large (le mot entrant dans un plus grand nombre de combinaisons que l'idée). D'où la nécessité d'un groupement des mots appelant la fonction du complément. Mais le groupement des idées qui lui correspond se fait surtout dans l'âme, et M. Meillet remarque très justement qu'il n'est pas toujours réalisé dans la parole. La texture de la grammaire, sur ce point particulier, n'est donc que rarement celle de la pensée.

La première opposition que nous considérerons, celle du nom et du verbe, ne soulève pas encore de grandes difficultés. Elle correspond à la différence de l'énonciation d'un état et d'un procès, et nous ne voyons pas ce qu'il y aurait là de logique. Il n'y a pas lieu de chercher sur ce point soit une analogie, soit un parallélisme des catégories logiques et grammaticales. La grammaire substantialiste définit le nom par le sujet et le fait correspondre à la désignation d'un être. La grammaire positive en fait une forme de la prédication (1). Nous tenons,

(1) La priorité du nom a tourné au profit du substantialisme ; celle du verbe a pu paraître tourner au profit de la prédication. Mais cela même était une erreur, puisque la prédication est double.

semble-t-il, avec le nom et le verbe, les idées les plus générales et les plus caractéristiques dans l'ordre des faits de langage, mais il serait bien hardi de les prendre pour des formes conceptuelles rigides, qui proviendraient de lois nécessaires de notre entendement (comme on l'a fait quand on a interprété le nom comme une substance). S'il y avait en effet de telles lois à la base de la grammaire, celle-ci serait normative, mais il n'y en a point. Noms et verbes proviennent des deux formes de la prédication ; ils en sont en quelque sorte la pensée fixée en concepts, et forment à ce titre les éléments fondamentaux de la proposition et de la phrase. Mais la théorie classique elle-même nous accorde, parce qu'elle ne peut pas faire autrement, qu'il n'y a pas là une distinction logique fondée sur la nature du jugement. Elle a tendu constamment à effacer cette distinction, qui domine au contraire la grammaire générale de M. Meillet. Mais son attitude a été différente, lorsqu'il s'est agi du rapport entre le sujet et le prédicat. L'entendement imposerait à la grammaire le schème du jugement catégorique, qui donnerait une image fidèle de l'ordre réel, ou que, dans l'esprit du kantisme, on pourrait poser comme une forme *a priori*.

Le problème cependant est renouvelé du fait que nous connaissons maintenant deux formes irréductibles de prédicats, et qu'ainsi il y aurait lieu tout au moins de poser pour chacun d'eux le problème critique. Nous allons voir qu'aucune permutation légitime ne peut permettre de couler le prédicat-verbe dans le schème de la subordination, et que ce schème ne convient même pas à la phrase nominale ; il n'a paru s'adapter à elle que dans une fausse interprétation des intentions du sujet qui s'exprime.

La prédication spontanée n'implique pas la classification des espèces et des genres. Il y a des propriétés qui ne sont pas plus générales que les objets auxquels on les rapporte. On s'en aperçoit en particulier quand le prédicat est un verbe, ou quand l'énonciation porte sur un

événement ; faut-il considérer celui-ci comme un genre dans lequel rentrerait le sujet ? L'attribut peut lui-même n'avoir point de généralité, comme lorsque, percevant une qualité pour la première fois, je la nomme. Mais dans le cas même où la logique lui reconnaît une extension, ce n'est pas toujours cela que je pense dans cette qualité : *Le village est éloigné*. Pensé-je le ranger dans la catégorie des choses éloignées ? *Le ciel est bleu*. N'y a-t-il pas là seulement ce que Leibniz appelle une consécution empirique ? Nous ne considérons dans tous ces cas évidemment que les intentions de celui qui parle. Il peut même suivre de l'interprétation aristotélécienne de franches absurdités, comme dans ce cas où l'attribut est un « substantif » : *Pierre est le père de Jacques*, ou dans l'interprétation des définitions nominales : *Le triangle est un polygone de trois côtés*. Il y a beaucoup de concepts qui, déjà dans leur signification vulgaire, sont réfractaires à quelque subsumption que ce soit sous une catégorie générale, comme égalité, causalité, finalité, identité. La théorie classique aboutit à la constitution de fausses classes, et elle fait subir un traitement dangereux au contenu effectif de ma pensée. Il faut, pour ces permutations dénoncées avec force par Wundt, une intervention du concept d'objet qui fait violence à la classification naturelle. « C'est là, remarque cet auteur, un témoignage clair des solides racines qu'a gardées, même dans les logiques modernes, le point de vue de la subsumption, lequel a son origine dans la compréhension unilatérale des concepts comme une échelle descendant des genres aux variétés (1). »

A l'inverse on montrerait que lorsque la pensée vulgaire porte sur le rapport de contenant à contenu ou d'individu à classe, elle n'a pas souci de la compréhension de ses concepts, et qu'il y a autant de différence entre cette pensée des classes et l'ordonnance logique qu'entre la causalité vulgaire et la causalité savante. *Cet élève est*

(1) Wundt, *Logik*, 2^e édit., p. 102.

en Mathématiques spéciales ; ma phrase, si elle ne signifie pas que l'élève a la dignité d'un candidat à l'école polytechnique, ne peut que ranger un individu dans un groupe ou dans un ensemble. Le contexte fixera le sens pour les cas d'espèce ; mais il ne faut confondre à aucun titre ces deux interprétations, et il ne faut pas dire qu'elles s'impliquent l'une l'autre. Il n'y a pas de contenu inconscient dans notre pensée ; tout ce qui n'est pas actuel en elle est hors d'elle. La loi, d'ailleurs très contestable, des rapports de l'extension et de la compréhension des idées générales est de toutes façons extrinsèque à la pensée vulgaire.

Or c'est par rapport à la pensée spontanée et au moyen de la psychologie qu'il faut expliquer la grammaire. C'est là d'ailleurs, dans ce domaine concret, qu'elle risque le moins de s'éloigner du sens réel du discours. Dans l'aperception au contraire les catégories grammaticales cesseront d'être adéquates à la signification. Mais le langage ne pouvait pas se modeler sur une pensée du second degré, voire sur quelque chose d'aussi radicalement artificiel que la science. Il s'est évidemment construit sur la pensée spontanée et pour elle. Il faut entendre ici par pensée spontanée celle qui s'explique au moyen de ses conditions psychologiques. Sans doute la différence est relative et théorique, puisqu'il restera toujours du psychologique même dans ma connaissance la plus abstraite et la plus réfléchie, et que d'autre part, il y aura toujours assertion et relation même dans le jugement vulgaire. Penser, c'est dans tous les cas rapporter et poser objectivement le rapport. Mais la distinction n'en garde pas moins toute sa raison d'être, et l'enseignement des psychologues est aussi précieux pour la comparaison de la pensée et de la langue que celui des linguistes. Ceux-ci déterminent le concept de grammaire, ceux-là fixent les attitudes mentales auxquelles il correspond.

Nous sommes désormais en mesure de comprendre les significations vraies du sujet et du prédicat : Sujet et prédicat sont des termes grammaticaux dont il faut

reporter l'origine aux conditions psychologiques de la connaissance. Le prédicat est l'objet de l'énonciation, la chose dite ; le sujet, c'est ce dont on parle. Port-Royal dit excellemment (à cela près qu'il eût dû substituer le mot prédicat au mot attribut) : « La seule règle est de considérer ce qu'on dit et ce de quoi on le dit. Le premier est toujours attribut, et le deuxième sujet. » Il faut s'en tenir en effet à cette détermination purement séméiologique. Il apparaît alors que la phrase n'énonce le rapport du sujet et du prédicat, comme elle semble le faire quand on donne un sens à la copule, mais qu'elle pose le thème général de la pensée, c'est-à-dire son sujet, puis, dans le prédicat, le jugement réel.

Considérons maintenant le jugement dans son expression la plus naïve. Il y a en lui assertion et relation. C'est même cette fonction thétique du jugement qui pose le problème du réel, et soulève les principales difficultés de la théorie de la connaissance. Il s'agit là d'ailleurs d'un acte spontané auquel la réflexion n'ajoute rien. Quand le vulgaire affirme : *Ceci est rouge*, et le philosophe : *Je pense que ceci est rouge*, ils disent la même chose, et le philosophe n'a point par là enrichi sa connaissance. Comme il y a cependant incertitude de la perception, la science aura pour tâche de déterminer pour ce contenu de conscience des conditions d'objectivité valables, et une expression impersonnelle de mon jugement. C'est là son véritable but, du moins à titre de savoir théorique. Mais ce qui est non moins certain, c'est que les éléments du jugement et son ordonnance se sont d'abord produits dans l'âme et qu'il faut faire la différence du sujet et du prédicat d'après des affinités ou des oppositions de nos images et de nos idées. Le sujet, c'est ce qui était déjà dans l'esprit, ou que nous supposons existant déjà dans l'esprit de notre interlocuteur. Le prédicat, c'est ce que j'y fais entrer. Étudiant le règne de Louis XIV, c'est-à-dire établi dans cette pensée, j'apprends qu'il a révoqué l'édit de Nantes en 1685. Ces définitions psychologiques,

qui conviennent aux jugements de réalité et aux jugements de valeur, correspondent aux définitions grammaticales que nous avons précédemment données. Le schème de la prédication convient à l'expression de mes contenus de conscience. Il est né des exigences de la perception ou de la vie (1). Intuitions d'états ou de changements, ou même d'articulations, comme en suppose la perception d'une mélodie ou d'un mouvement, *Gestaltqualitäten* de la psychologie allemande contemporaine, changements extérieurs ou changements de l'âme, toutes choses pleines de rapports qui appellent la réflexion scientifique, il exprime convenablement tout cela, le ramenant à des états ou à des procès. Mais la substance (c'est-à-dire la pensée du sujet grammatical), ce fut d'abord ce groupe déjà connu auquel je rapporte par mon jugement des renseignements nouveaux ou sur lesquels je veux attirer l'attention.

Rien ne prouve mieux la nature grammaticale des catégories aristotéliennes que cette origine de la substance et de l'attribut. La stabilité de certaines associations s'est en quelque sorte objectivée dans le concept de substance. Le sujet est devenu un ὑποκείμενον, tandis que le prédicat se transformait en attribut. La philosophie de la chose a une origine psychologique. Quand on veut dénoncer l'illusion réaliste, on montre combien il est difficile de découper l'objet dans une pensée qui se résout en un nombre indéfini de relations. Le seul démembrement qui puisse permettre les combinaisons en tous sens est celui, très arbitraire, des concepts. Mais ne transférons pas à l'idée les caractères que l'on supposait à la chose. Il y a un conceptualisme pire que le réalisme, et qui en multiplie les difficultés. Si les termes sur lesquels nous construisons notre vision du réel sont

(1) Dans la préface qu'il a donnée à l'ouvrage de M. Vendryes sur *Le langage*, M. Beer parle très justement d'uniformités « ayant pour cause l'identité initiale de la vie représentative chez tous les êtres humains » (p. XVIII).

d'origine grammaticale, et s'ils n'ont de sens primitif que dans la psychologie, on voit combien les conséquences peuvent en être désastreuses pour certaine théorie de la connaissance.

A quoi servirait-il même de dire que le jugement vulgaire, ramené à ce rapport du sujet et de l'attribut, est régi par l'identité ? Ce serait en tous cas une identité bien précaire, puisqu'elle ne signifierait pas toujours la constance d'une expérience, comme il arrive quand je dis : *Le ciel s'assombrit*. A vrai dire, la seule identité que l'on puisse y retrouver est celle du sujet qui pense. C'est à l'intérieur de sa conscience, et parmi le cours de toutes ses associations possibles que s'est déterminé le rapport. C'est là que s'est fixé, dans le sens que nous avons dit, un prédicat différent d'un sujet. L'erreur la plus importante de M. Husserl pour la détermination d'une logique pure, lui qui se flattait de traquer partout le psychologisme, sera de n'avoir pas rapporté le schème de la proposition catégorique à la base empirique de notre connaissance.

Dans l'*Erlebnis*, il importe beaucoup plus de considérer le vrai contenu de conscience que le rapport effectivement énoncé. On n'a pas toujours besoin d'indiquer un sujet : il suffit qu'il soit suffisamment clair. C'est pour cela que les conjugaisons grecque et latine ne le comportent pas : ἔρχω, *veni*. En français, le pronom sujet n'a souvent, comme nous l'avons remarqué, que la valeur d'un préverbe. « La phrase verbale, nous disait M. Meillet, a deux termes quand il y a lieu d'exprimer expressément un sujet. » Ainsi, si l'on tient compte des conditions psychologiques de la connaissance, le sujet grammatical est souvent inutile.

Les impersonnels cessent dès lors d'être des exceptions, voire des monstruosité grammaticales. Nous en rapprocherons certains emplois de l'infinitif qui équivalent à des propositions sans sujet : *J'entends frapper à la porte*. De même, l'exclamation est un prédicat qui se dégage sur un fond psychologique, c'est-à-dire sur un

état antérieur. Elle suffit à constituer un jugement. On interprétera de la même manière le mot-exclamation : *Le tonnerre !* ou : *Beau temps !* ou encore le cri qui sera poussé dans l'imminence d'un accident : *L'enfant !* On n'a pas voulu qu'il y eût là des jugements, parce qu'on ne voulait pas en concevoir en dehors de la forme traditionnelle, sans les trois éléments du sujet, de la copule et de l'attribut. Il y a cependant dans ces attitudes de l'affirmation et du rapport, ce qui suffit à constituer le jugement. Ces formes sont peut-être en dehors de la grammaire ; elles ne sont certainement pas en dehors de ma pensée. Le sujet sous-entendu est le cadre dans lequel apparaît l'élément imprévu.

Ces exclamations, ces mots isolés, ces impersonnels sont des prédicats, et par conséquent des jugements complets. Seul le prédicat importe à la phrase. Quand Tredelenbourg déclare que nous pensons en prédicats, sa pensée est tellement évidente qu'elle en est presque une tautologie. On peut cependant se demander si les constructions qui ne comportent que le seul prédicat sont primitives, ou tardivement apparues. Wegener donne des raisons sociologiques de l'apparition tardive du sujet. Celui qui s'exprime sait de quoi il parle. Mais le désir de se faire comprendre et de communiquer ses idées aux autres hommes l'amènerait plus tard à inventer et à exprimer un sujet. C'est plutôt pour les autres que pour nous-mêmes que nous aurions besoin d'explicitier notre pensée. C'est là une hypothèse soutenable, encore que la pensée intérieure ait pu suivre et non point précéder les relations sociales. D'autres ont dit que cette construction, étant la plus simple, a dû apparaître la première. Les observations faites sur les jeunes enfants sembleraient le confirmer ; ils n'énoncent que des prédicats, et le mot phrase est chez eux la règle. Mais il n'est pas du tout certain que la psychologie infantile nous éclaire sur les origines du langage ; et d'autre part, comme le remarque Hoeffding, les formes de langage les plus simples ne sont

ordinairement pas les premières employées. Nous aurions un plus sûr moyen d'appréciation, le seul que puisse accepter la science positive, à savoir l'information. Il existe une théorie linguistique suivant laquelle les mots primitifs auraient été des prédicats. « Tous les mots qui peuvent être sujets logiques, dit Wegener, n'ont reçu cette faculté que par l'affaiblissement de leur usage prédictif. » C'est là une bien grosse affirmation qui porte sur les rapports historiques des différentes parties du discours et sur leurs transformations. La question est encore pendante. Peut-être sa solution aidera-t-elle un jour à débrouiller l'écheveau tellement emmêlé des catégories grammaticales, si cependant la considération des formes convient mieux à cette tâche que celle des fonctions.

Personne ne soutient plus, depuis J.-J. Rousseau, les Encyclopédistes et les Idéologues (1), que tous les mots du langage sont issus du substantif à cause de la dignité même qui s'attacherait à cette catégorie. C'est là un incontestable échec du substantialisme dans le domaine grammatical. Mais il existe une rivalité du nom et du verbe qui n'est pas sans dangers pour la théorie de la double prédication, parce qu'elle rompt l'équilibre en faveur de l'une ou l'autre forme. La théorie de l'origine verbale, qu'a paru accréditer la linguistique indo-européanisante, pécherait en quelque sorte par surabondance, puisque, si le verbe est toujours prédicat, le nom peut l'être quelquefois. Une autre théorie prédictive donne la priorité à l'adjectif ; ce fut longtemps la plus répandue ; Max Müller déclarait que tous les verbes sont issus d'adjectifs, et que *nix albet* est une simplification de la forme : *nix est alba*. Selon Bréal, tous les substantifs ont été d'abord des adjectifs pris substantivement ; enfin Regnault estime que le verbe n'est pas un élément indispensable du discours, mais que l'adjectif y est essentiel.

(1) Condillac a exposé encore cette thèse dans sa *Grammaire* ; voir 2^e partie, Ch. I, pp. 230 et sqq.

Avec le pronom, dont il est d'ailleurs une forme, il aurait longtemps tenu lieu des dix espèces de mots.

Dans quelque sens qu'on la prenne, la confusion de l'adjectif et du verbe est incompatible avec la distinction de la phrase nominale et de la phrase verbale, qui paraît être la clef de voûte du langage. Il ne faut donc pas dire avec certains théoriciens (1) que l'adjectif est à l'origine un verbe *sui generis*, un verbe de qualité, ni avec d'autres (2) que le verbe est sorti de l'adjectif par une modification légère de la forme ayant entraîné un changement de sens. Les fonctions de ces deux mots demeurent séparées. La question, portée sur le domaine de la morphologie, était au fond insoluble, tant à cause de l'insuffisance des données dont on dispose que de l'indécision et du mélange des formes dans les langues primitives.

Elle exigerait une très vaste enquête empirique, et son champ d'action est restreint. Il est partout impossible de remonter aux formes très anciennes. On ne peut guère proposer d'hypothèses génétiques, et même très restreintes, que pour l'indo-européen, et c'est surtout à lui que l'on s'est attaché. Nous avons vu encore porter la recherche sur les langues sémitiques, qui sont convenablement connues, et sur le groupe ouralo-altaïque. C'est à peu près tout.

Mais les plus grandes difficultés viennent de l'imprécision des données, et de l'impossibilité où l'on est le plus souvent de caractériser tel ou tel terme d'une langue primitive comme substantif, adjectif ou verbe. Le verbe paraît faire défaut presque partout, en dehors des langues indo-européennes et des langues sémitiques. Mais cela ne veut pas dire que la fonction en soit absente. Nous n'avons même pas la ressource de caractériser les parties du dis-

(1) Voir R. de la Grasserie, *Du verbe comme générateur des autres parties du discours*.

(2) Voir Regnaud, *Le verbe, ses antécédents et ses correspondants logiques*. Revue philosophique, 1888 (t. II) pp. 588 à 591, et Winkler, *Zur Sprachgeschichte* (1887).

cours par les formes qu'elles prennent dans leurs différents emplois, le verbe par exemple par la conjugaison. L'adjectif se conjugue en algonquin, et l'on aurait aussi bien pu dire en français : *je bon, tu bons...* que : *je chante, tu chantes*. En égyptien il y a une conjugaison parallèle, également possessive, du substantif et du verbe. Que l'on songe enfin au nombre des équivalents d'une simple expression comme : *Pierre bat Paul*, pour laquelle on a pu recueillir les constructions suivantes (empruntées par Winkler à des langues américaines) :

Par Pierre Paul coup.
 A Paul coup Pierre.
 A Paul Pierre chose frappante.
 De Pierre Paul son coup.
 Pierre Paul ; lui coupe lui (1).

« Rien n'est plus curieux, dit en substance Winkler, que la variété des concepts que la soi-disant analyse logique jette dans un moule uniforme. Ce qui est sujet pour nous est objet pour le Cafre, possesseur pour l'Égyptien, instrument pour l'Australien. Ce que nous appelons le verbe est prédicat dans la pensée des uns, objet possédé dans celle des autres, et ainsi de suite. » Il paraît dès lors malaisé de poser les principes d'une grammaire générale, et l'auteur ne manque point d'en inférer l'absolue relativité de l'entendement humain. Et pourtant ces mots ne peuvent pas ne pas avoir des rôles grammaticaux, plus ou moins définis, plus ou moins explicites, puisqu'on ne conçoit pas de langue sans grammaire. La question ne pourra pas se résoudre par la morphologie, mais par la considération des fonctions.

Les théories en apparence positives qui devaient étayer la doctrine de la prédication primitive contenaient elles-mêmes des confusions entretenues par des souvenirs

(1) Winkler, *op. cit.*, Compte rendu dans la *Revue critique* du 22 août et 17 octobre 1887, et dans Regnaud, *art. cité*, p. 343.

aristotéliens. On s'est longtemps inspiré de l'organon pour la détermination des parties du discours. Nous avons l'aveu de Max Müller : le langage comporte, même quand elles ne sont pas exprimées en formes spéciales, les catégories de la substance, de la qualité, de la quantité, de l'action et de la passion, de l'*ubi* et du *quando*, etc... Les grammaires arabes sont imprégnées du même esprit scolastique quand elles fondent la nomenclature sur la différence des idées de substance, d'action ou de qualité, et de milieu (où la substance se meut, agit ou est située). Or la théorie de l'origine adjectivale est certainement une survivance de la fausse grammaire philosophique qui découpait le verbe en copule et attribut, méconnaissant ainsi son originalité et sa fonction. La théorie verbale de son côté est la victime de préjugés indo-européens, et d'une métaphysique animiste qui peut expliquer historiquement la prééminence du verbe, mais dont on ne peut rien tirer ensuite pour l'étude de sa fonction grammaticale. Il peut être intéressant pour l'ethnographie de savoir que les mots de l'indo-européen primitif ont désigné toujours des actes ou des agents ou des instruments, non des états, et que *cultura* ce fut d'abord la chose cultivante, comme *natura* la chose qui engendre (féminin de *nator*). Ces origines peuvent nous fixer sur le génie des peuples, en particulier de ces Aryens qui vivaient peut-être en Asie centrale, près du Turkestan actuel, à une époque d'ailleurs qu'on ne sait pas déterminer. Mais les bénéfices pour la grammaire en sont minces.

Ajoutons que cette théorie, quand on veut la préciser, devient bien incertaine. Il n'est pas sûr que les racines données par Max Müller soient toutes verbales. Fick prétend y reconnaître aussi des racines nominales. Meyer annonce comme un triomphe qu'il n'a plus que quarante-six réductions à opérer, et que tous les autres mots indo-européens sont certainement issus du verbe. C'est avouer du moins que l'assimilation n'est pas faite pour tous les

cas ; et ce sont précisément les mots les plus usuels qui y échappent, comme les termes qui désignent le père et la mère dans tous les idiomes. Les tentatives pour les dériver du mot qui signifie « engendrer » ont échoué. Et c'est encore une objection de poids que l'étonnante ressemblance de ces racines dans toutes les langues du monde.

Enfin, Sayce et Withney, qui adoptent la théorie verbale pour l'indo-européen, la nient pour tous les autres groupes qu'ils ont étudiés. Elle perd dès lors de sa généralité, et Sayce peut la considérer comme une idole de la glossologie : « D'après l'analyse des langues aryennes on a inféré qu'originellement toutes les racines étaient verbales... Il n'en est pourtant pas ainsi. Nous ne pouvons pas invoquer ici les langues touraniennes : l'accadien semble avoir des racines aussi bien nominales que verbales, mais nos données ne nous permettent pas d'aller jusqu'à leur signification originelle ; elles peuvent avoir été une combinaison confuse d'éléments nominaux et verbaux où ni les uns ni les autres n'avaient la prédominance. Mais, de même que les idiomes de la Polynésie, les langues sémitiques nous ramènent à des racines nominales, aussi nettement que les langues aryennes nous reportent à des racines verbales. Le verbe sémitique présuppose un nom, aussi bien que le nom aryen présuppose un verbe. Là donc, c'est la conception de l'objet qui fait le fond du langage... Une explication semblable nous semble nécessaire à propos de ces idiomes qui n'ont que très peu de termes abstraits, si toutefois ils en ont, tels que le tasmanien, qui ne peuvent exprimer une idée abstraite comme « rond » qu'en disant « semblable à la lune » ou à tout autre objet rond. Le même manque de mots abstraits, c'est-à-dire de mots où le subjectif prévaut sur l'objectif, est le caractère de nombreuses langues barbares. Les Malais, par exemple, ont des mots pour signifier différentes sortes et différentes parties d'arbres, mais ils n'en ont aucun pour signifier l'arbre en lui-même. L'algonquin peut localiser les actes spéciaux et

individuels de l'amour, mais ne sait exprimer l'acte considéré d'une manière abstraite, quand il est transporté de la catégorie de l'espace dans celle du temps... Le che-rokee possède trente verbes différents pour indiquer les différentes façons de laver, mais aucune pour désigner *le laver* d'une façon générale. (1) »

La question est donc très confuse quand on la porte sur le domaine du vocabulaire et de la morphologie. Elle ne peut se résoudre que dans la considération des fonctions grammaticales. La grammaire fonctionnelle fait toujours abstraction du sens réel et elle se place d'emblée en dehors de la métaphysique du langage. Elle peut donc, même portant sur un groupe restreint, fournir des suggestions valables pour toutes les langues. M. Meillet, dont on connaît l'autorité comme spécialiste des langues indo-européennes, y reconnaît des thèmes nominaux et des thèmes verbaux primitifs et indépendants, puis, construites sur ces thèmes, des formations secondaires qui se sont opérées dans tous les sens (noms ayant donné naissance à des verbes, verbes à des noms). Il y a des « noms » dont le radical est isolé dans la phrase. Ce sont les plus usuels. Mais d'autres noms se sont formés sur les racines verbales, comme tous ceux d'agents ou d'actions. Le nom d'agent est devenu adjectif en prenant un sens abstrait et général. L'adjectif a procédé dans certains cas du mot abstrait, mais des noms abstraits ont aussi été tirés de l'adjectif. Ainsi il y aurait eu tant dans la catégorie du nom que dans celle du verbe, des thèmes arbitraires et des thèmes motivés.

Il y a donc là une distinction qui est nettement faite par les langues de civilisation supérieure. Elle semble commandée par la perfection du langage. Elle convient à l'expression des deux types de phrases, et a certainement pour but d'assurer la prédication dans les meilleures

(1) Sayce, *Principes de philologie comparée*, trad. fr. de Jovy, pp, 67, 68, 69,

conditions possibles. Mais il ne semble pas qu'on puisse concevoir de langue, si grossière soit-elle, qui ne la comporterait pas, même dans l'indistinction morphologique des parties du discours.

Quand on ramène les problèmes de grammaire aux rapports du substantif et de l'attribut, on est dupe d'une interprétation tardivement donnée à la phrase nominale sous l'influence de la logique aristotélicienne. Elle en a changé le caractère, y insérant la copule, simple mot explétif, mais qui a pris dès lors une importance considérable. On connaît le mot célèbre de la *Profession de foi du vicaire savoyard* : « Selon moi, la faculté distinctive de l'être intelligent est de pouvoir donner un sens à ce petit mot *est*. » Or il n'a pas de sens ! Cette même interprétation produisait, au profit de l'adjectif, la confusion de l'adjectif et du verbe, et s'étendait dès lors à toute espèce de propositions. La réduction était tout à fait artificielle, ne répondant pas du tout aux tendances spontanées du langage, et ayant été inventée par des théoriciens qui projetaient sur la grammaire leurs conceptions philosophiques. En somme il n'en coûte guère de remonter ce courant, et les preuves abondent de la fausseté de cette théorie. Il nous reste à étudier la relation du sujet et du verbe, qui n'est plus du tout la relation générale du sujet et du prédicat. Les langues, avons-nous dit, ont leur métaphysique. Nous allons constater ici un certain nombre de contingences dues à une orientation spontanée prise par les langues indo-européennes. De ce nouveau point de vue il y a eu une réaction du type verbal sur le type nominal. Mais cette réaction est beaucoup moins artificielle ; et elle n'a pas été une attitude d'école. Loin de nous certes la pensée de dénigrer le verbe, et les très belles langues dont il est l'instrument principal. Il a une incontestable valeur esthétique, et c'est lui qui donne la vie à la pensée, puisqu'il la dramatise. Mais nous n'avons ici pour dessein que de discerner sa valeur grammaticale réelle, et de chercher si sa fonction peut être rapportée à la logique.

Il ne faut pas dire que le type verbal convient mieux que le type nominal à l'expression de la relation, parce que d'abord il ne faut pas sacrifier celui-ci à celui-là. D'autre part la relation du verbe et de son sujet a encore un sens psychologique. Il semble que le premier sujet ait été le moi ; ce qui est sûr, c'est que le sujet grammatical a été conçu comme un être vivant et agissant. Il est bien, si l'on veut, substance, mais substance active. D'où la signification qu'a prise le verbe, dont on peut dire que dans un sens large il désigne l'action M. Lachelier a bien dégagé cet esprit de nos langues : « Je reconnais que le type fondamental de la proposition est bien : sujet-verbe, et que l'exemple *Pierre est bon* est mal choisi. Je crois que l'idée de l'être ou de l'existence est bien au fond de toute proposition, mais qu'elle n'y est avec tout son sens et toute sa force que là précisément où elle n'est pas exprimée par un mot spécial, et où elle est confondue avec celle de l'action, dans le verbe, comme quand on dit : *Pierre danse*. Car réellement, objectivement, au moment où je dis cela, l'être de Pierre consiste dans l'action de danser (1). » Le jugement dès lors a paru exprimer la relation d'une volonté et de son but. La phrase a marqué le rapport d'un agent et de son action. L'objet, comme le remarque Jerusalem, s'opposa lui-même au sujet comme une volonté le plus souvent antagoniste. L'observation psychologique rejoint ici les enseignements de la grammaire : l'importance prise par le verbe dans la phrase accuse un anthropomorphisme primitif. Il en résulte qu'il ne faut pas donner *ispo facto* au schème de la proposition une valeur logique. C'est la psychologie qui nous en fournit l'explication.

Le phénoménisme dénonce comme une illusion le sentiment que nous avons de notre personnalité comme moi pensant et agissant ; car dans le substantialisme de l'âme il n'y a pas seulement la pensée d'un réceptacle,

(1) *Bulletin de la société française de philosophie*, février 1912, p. 67.

mais celle d'une activité. L'illusion serait alors tenace et profonde, puisque c'est la même conception qui fait personnifier les forces naturelles (ou qui fait poser de telles forces), et qui entretient dans la proposition l'opposition d'un sujet actif et de ses actions. On la reconnaît encore dans la substantification des adjectifs. Nous n'avons pas ici à apprécier cette vision du réel à base de données psychiques. Mais il n'était pas inutile pour l'étude de la proposition de considérer cette origine du substantialisme animiste, puisque c'est à lui que l'on doit certaines valeurs grammaticales que nous allons maintenant étudier.

Il faut lui rapporter d'abord la distinction des verbes en actifs et passifs. Avec le verbe *être* intervient un troisième régime, différent par le sens des deux autres. La considération de la forme pourrait ici encore entraîner des confusions, puisqu'il existe des verbes dits déponents, à forme précisément passive. D'autre part les définitions que l'on donne du verbe passif ne conviennent pas à tous les cas, et la voie moyenne, où le sujet est en même temps complément, représente en fait une transition. Rien ne montre mieux la contingence des catégories grammaticales pures. Mais nous nous préoccupons uniquement de la fonction, non de la catégorie morphologique, et de ce point de vue il y a quelque chose de général dans la division des verbes en actifs et passifs. Un événement ou une action, à la différence d'un état, affectent quelqu'un ou quelque chose, parce qu'ils ont un terme. On trouve de tels éléments dans l'analyse des concepts de causalité et d'événement. On pourra donc, selon le sujet qu'on considère, exprimer un procès activement ou passivement ; il y a là la possibilité d'une synonymie de propositions, qui vient des deux sens dans lesquels on peut prendre un rapport. C'est pourquoi le verbe indo-européen a possédé très tôt des formes actives et des formes passives. Il n'y a pas lieu d'en chercher une justification logique : il faut prendre cela comme un fait, seulement très général,

et l'animisme qui a inspiré cette conception grammaticale n'est rien moins que celui que l'on a de tout temps dénoncé dans la notion de cause.

Plus importants sont les changements qu'il apporte dans les définitions traditionnelles du sujet et de son régime. Un élément du discours, que nous n'avions jusqu'ici considéré que dans sa fonction de complément, terme qui évoque la pensée d'une dépendance, va prendre de la personnalité, et se détacher dans le schème de la phrase sous le nom d'objet.

Dans la théorie aristotélicienne, il fallait parler du sujet de la phrase, mais non point du sujet du verbe. On en énonçait le prédicat total, qui pouvait être un nom, mais aussi un verbe, avec l'ensemble de ses compléments. Mais si l'on considère dans le verbe l'expression de l'action, on est amené à opposer au sujet un objet, à ce qui produit l'action ce sur quoi elle porte.

Ce rapport a longtemps été juxtaposé au précédent par les grammairiens (nous l'avons constaté en étudiant la doctrine des Encyclopédistes), sans un souci suffisant de distinguer nettement le schème général de la prédication du schème plus particulier de la proposition verbale. L'équivoque était d'autant plus grave que l'on prenait pour point de départ le sens du mot *sujet* dans le jugement catégorique et qu'on lui faisait désigner la substance par opposition à ses modes. C'est à cela qu'était due la confusion des verbes et des adjectifs.

Y a-t-il intérêt, comme tend à le faire la grammaire moderne, à substituer au rapport sujet-prédicat de la logique classique l'opposition du sujet et de l'objet, dans le rapport exprimé par le verbe ? Serait-ce une image plus fidèle du jugement, et en particulier du jugement relationnel de la logique moderne ? Assurément non. Le contenu d'un jugement aperceptif est, comme tel, étranger à la grammaire, et cette preuve suffira, quand elle aura été établie, à rejeter le schème verbal de la logique. Mais la linguistique nous fournit déjà des arguments qui

s'appliquent au jugement spontané, le seul que nous ayons encore considéré.

Dans les langues où il existe, le complément direct a certainement une importance grammaticale considérable. Il est un de ces « montages » qui s'offrent le plus commodément à nous. Dans l'architecture de la phrase, il représente une pièce essentielle. Le nom qu'on lui donne ne marque pas cette valeur, mais il rappelle que l'objet n'est après tout qu'un « complément » dans le schème de la prédication, c'est-à-dire un élément qui sert à préciser une idée. C'est un fait, cependant, que, la grammaire étant systématique, il se trouve y jouer un rôle indispensable.

Ce n'est pas le sens réel qui lui vaut cette faveur. La contingence de cette fonction est à peu près absolue. On la prouve d'abord en constatant l'importance bien relative de la distinction du verbe pris absolument et du verbe complété. Tout dépend de la manière dont le concept est exprimé. S'il y a un mot pour dire : *chanter une romance*, ma phrase ne comportera plus le régime direct. Beaucoup de langues procèdent ainsi. Il existe en turc une composition des mots faisant entrer dans leur forme même l'idée de cause, celle de retour sur soi-même, la négation, etc... Aussi les dérivés sont-ils extrêmement nombreux, comme ceux du verbe aimer (1). En arabe, dit M. Meillet, le mot régent et le mot régi ne sont pas liés par des prépositions, mais « ils forment un seul groupe accentué dont les termes composants n'ont qu'une autonomie réduite (2) ». Souvent, le complément pronominal se fond dans le verbe. C'est le cas de la conjugaison du magyar, qui incorpore à la forme verbale les pronoms compléments directs de la deuxième et de la troisième personne (il est vrai que le sujet doit être alors un pronom de la première personne) : *varok*, j'attends, et *varlak*, je

(1) Hovelacque, *La linguistique*, édit. de 1922, p. 431.

(2) Meillet, *Les langues du monde*, p. 89.

t'attends. Le basque est plus remarquable encore, puisqu'il incorpore même le pronom régime indirect, et dit dans une seule expression : *Je le lui donne*. Et quand le complément est autre que le pronom, il emploie une construction mixte, dont l'équivalent serait par exemple : *Je l'aime, une femme* (1). On peut alors considérer, ou bien que le nom est mis en apposition à la pensée du pronom régime, ou bien que le pronom est simplement un accessoire destiné à annoncer ou à souligner le complément direct. Quant aux langues américaines, que l'on a appelées à cause de cette caractéristique même polysynthétiques, et qui joignaient déjà au mot des affixes possessifs, elles peuvent exprimer dans un seul terme : *Amenez-moi le canot* (en algonquin *nadholidîn*, qui contient : *naten*, amener, *amochol*, canot, *i* euphonique, et *nîn*, à nous). De même la langue chippéway dit en un seul mot : « Si je ne prends pas la main (2). » Ce sont là des verbes qui se sont incorporé leurs compléments. Ces procédés, beaucoup plus rares dans les langues analytiques, se retrouvent cependant dans la composition de bien des mots ; une étymologie curieuse fait dériver le verbe latin *credere* de *cordem dare*.

L'idée de verbe neutre devient dès lors très relative, puisqu'elle dépend de l'autonomie, elle-même très relative, des compléments. D'autre part, tous les verbes ont été pris absolument, surtout à l'origine. Dans le grec primitif, beaucoup de verbes devenus ensuite transitifs étaient employés intransitivement, et l'on dit encore de nos jours : *Je chante*, ou : *Je n'entends pas*, en employant sans régime des verbes actifs. Les constructions active et neutre coexistent souvent et sont également régulières : *Je porte un fardeau*, et : *La poulre porte à faux*.

De même doit tomber la différence du verbe transitif et du verbe intransitif, qui est une contingence gramma-

(1) Hovelacque, *op. cit.*, pp. 139 et 168.

(2) *Ibid.*, p. 181.

ticale, à laquelle ne répond aucune fonction logique. Ce qui est complément direct dans une langue est complément indirect dans une autre. Rien ne justifie grammaticalement la différence de : *se rappeler une chose* et *se souvenir d'une chose*. Le régime des impersonnels latins est bien confus ; et que dire encore de la double construction directe : *doceo pueros grammaticam* ? Et du chevauchement des deux régimes pour le même verbe : *Consulere aliquem*, et : *Consulere alicui* ? Il n'y a pas de raison logique de ces constructions, qui ne ressortent que de l'usage. Si l'on considère enfin le « cas » de l'objet dans les langues à déclinaison, l'accusatif, on constatera qu'il a eu d'abord un sens local, et qu'il ne marque pas le but de l'action dans de nombreuses propositions : *Abest viginti passus*. Il est parfois employé absolument. Enfin il est souvent précédé d'une préposition et entre alors dans l'expression d'un complément indirect.

La grammaire ne considère pas le sens réel. Le complément direct est une fonction grammaticale, susceptible de recevoir les emplois les plus imprévus ; il ne faut pas vouloir délimiter *a priori* son champ d'application, ni surtout le déterminer au moyen d'un sens. Ces constatations doivent être généralisées.

Quelle que soit l'origine d'une forme, on ne peut rien en inférer relativement à son emploi. Le schème une fois construit sert à l'expression des pensées les plus variées, suivant des règles que fixe l'usage ; inversement, il y a toujours plusieurs moyens pour l'expression d'une même pensée. Les phénomènes de polysémie et de polylexie ne se rencontrent pas seulement dans le vocabulaire, mais aussi dans la grammaire. Cela justifie pleinement les nouvelles méthodes de l'enseignement des langues, car pour apprendre dans les écoles la propriété des expressions, on a renoncé à partir du formulaire grammatical. « Aucun reclassement des faits du langage, dit M. Brunot, ne donnera satisfaction ; tant qu'on s'en tiendra à la classification par parties du discours. Il faut se résoudre à

dresser des méthodes de langage, où les faits ne soient plus rangés d'après l'ordre des signes, mais d'après l'ordre des idées (1). » Il faut, dit-il encore, « donner une idée de ce qu'est réellement le langage, avec ses nuances, ses inconséquences, mêlée perpétuelle d'éléments que des forces naturelles poussent vers la confusion, pendant que d'autres organisent et distinguent, enchevêtré, indécis, complexe comme la nature, et non réduit, simplifié, ordonné, aligné comme la fausse science (2) ». C'est pourquoi on procède dans cet enseignement du sens à la forme, observant et classant les expressions par lesquelles se marquent la causalité ou la dépendance, le but, le moyen, l'hypothèse, etc...

Ce qui est ici condamné, c'est la scolastique grammaticale ; mais il y a une grammaire légitime, entreprise dans un esprit positif, et pour des fins théoriques. Ses méthodes sont tout simplement celles de la linguistique : elle rejette les idées préconçues, elle induit et elle classe. C'est ainsi que sont aujourd'hui construites toutes les syntaxes savantes du grec et du latin. Pour prémunir cette grammaire contre des dangers toujours possibles, nous rappellerons la remarque d'un philologue danois du XVIII^e siècle : « La grammaire a sa métaphysique à laquelle il faut s'accorder, en évitant la métaphysique purement philosophique, dans le cas où c'est uniquement une langue ou les constructions d'une langue qu'on doit examiner. (3) »

En résumé, les énonciations spontanées se ramènent à des états ou à des procès, à des constatations de qualités ou d'événements ; et ce sont les seules qui ont pu donner naissance aux habitudes de langage. Cependant toutes les langues n'ont pas comporté nettement la distinction de la phrase nominale et de la phrase verbale, puisqu'on n'y

(1) Brunot, *La pensée et la langue*, 1922, p. xx.

(2) *Ibid.*, p. xii.

(3) Cité par Hoeffding, *La base psychologique des jugements logiques*, Revue philosophique, 1901, t. II, p. 502.

fait qu'exceptionnellement la différence du nom et du verbe. Mais, comme le dit M. Vendryes : « La distinction du verbe et du nom, qui n'apparaît pas toujours dans un mot anglais ou chinois pris isolément, se révèle immédiatement lorsque ce mot est placé dans une phrase ; ce n'est pas une question de forme, c'est une question d'emploi... s'il y a des langues où le nom et le verbe n'ont pas de forme distincte, toutes les langues s'accordent pour distinguer la phrase nominale et la phrase verbale (1). » Scaliger ne s'était point trompé en disant que la véritable origine de la distinction des noms et des verbes est la distinction de ce qui demeure et de ce qui se passe. Si cet enseignement a été perdu de vue, ou si même il a été âprement critiqué, c'est parce qu'on a voulu faire signifier essentiellement au verbe l'affirmation, et couler toute les propositions dans le schème du jugement aristotélicien.

On n'a pas le droit d'opposer à cette doctrine les verbes qui ne signifient point des actions (ou des passions), ni les permutations qui ont pu transformer des phrases nominales de sens en phrases verbales de forme. On ne pouvait invoquer non plus les constructions ambiguës : nous savons que les valeurs grammaticales créées par les deux structures, et indépendantes ici et là, ont perdu vite le souvenir de leur destination primitive et ne nous ont laissé entre les mains qu'une grammaire-outil. Mais si expliquer c'est rapporter à la cause, la dualité des constructions primitives suffit à déterminer deux fonctions de la grammaire générale.

C'est à cela qu'elle se réduit presque complètement. On peut lui rapporter aussi une fonction de complémentarité rendue nécessaire par l'usage des mots, qui se trouvaient partout moins nombreux que les idées.

Comprendre comment ces fonctions sont nées et

(1) Vendryes, *Le langage*, p. 143. — Voir Meillet, *Mémoires de la Soc. de linguistique*, Paris, t. XIV, p. 1.

comment on les utilise, c'est en libérer la pensée et se parer contre les formes les plus insidieuses du verbalisme. Elles consistaient à interpréter le prédicat comme un attribut, ce qui est l'idole engendrée par la proposition nominale, ou à croire que la formule verbale exprime nécessairement la relation. Le jugement relationnel, qui s'enferme tout entier dans le prédicat, se développe indépendamment de ces valeurs de la grammaire.

d) Conclusion. — L'indépendance de la grammaire positive et de la logique.

Nous pouvons maintenant poser que les catégories logiques, c'est-à-dire les relations qui sont à la base des jugements, et que l'on peut penser comme concepts, sont absolument indépendantes des catégories grammaticales, qui se ramenaient toutes à des modalités ou à des formes d'expression du sujet et du prédicat. La relation du sujet et du prédicat correspond seulement au schème de la proposition. Elle est le type de la relation artificielle, montée pour les besoins d'une technique, à savoir le langage. Il y a toujours beaucoup d'empirisme à l'origine des techniques. La grammaire, bien qu'elle soit un produit du génie humain, s'est créée et développée spontanément. Elle s'est moulée, ce qui était naturel, sur la perception, et elle a exprimé les procédés naturels par lesquels l'esprit débrouille d'abord pour lui-même cette perception. Il y a eu aussi certaines formes spontanées de la modalité du jugement. Il y a eu des impersonnels, des impératifs ou des formules de vœux, des exclamations, difficiles à faire entrer dans la forme du jugement à sujet et à prédicat. Un type cependant s'est dégagé, plus important que les autres, c'est-à-dire d'un emploi plus courant, mais indépendant d'eux, le type du jugement catégorique.

Un accident historique, l'invention de la copule dans certaines langues, dont les langues indo-européennes, a amené une interprétation de la relation sujet-prédicat

qu'elle ne comportait point naturellement. La philosophie occidentale a été presque toute construite sur cette copule, qui nous a paru être, après examen, un instrument grammatical pur, et non une véritable relation logique.

Nous ne déprécions certes pas la grammaire, et en particulier les belles grammaires indo-européennes, si souples pour l'expression des pensées. Mais nous dénonçons les compromissions de la logique et de la grammaire, qui ont conduit à la fausse logique et à la fausse grammaire. Il faut prendre le langage comme un fait et la science comme un autre fait. La grammaire n'est pas la langue de la science.

Au demeurant, pouvait-elle se modeler sur une pensée nécessairement peu populaire, et, puisque elle est un code, sur une pensée progressive qui ne pouvait lui assurer aucune fixité ? Il n'appartiendrait qu'à des langues purement artificielles et construites au moyen de la réflexion, de suivre jusqu'à un certain point les démarches de la science. Mais ce ne serait jamais que la science d'une époque déterminée. D'ailleurs l'espéranto ne l'a point fait, non plus que les autres langues auxiliaires. Il s'est inspiré des catégories grammaticales employées dans les langues de civilisation, s'ingéniant seulement à les rendre plus simples et plus commodes ; et son idéal d'univocité, qu'il pouvait réaliser dans son vocabulaire, n'a pas pu valoir pour sa grammaire, parce que la forme des procédés d'expression ne peut pas correspondre à celle, infiniment complexe et imprévue, d'une pensée. Il fallait, pour l'espérer, admettre que les formes de la logique préexistent à la science et la réglementent. C'est à cette croyance que l'on doit la théorie kantienne des catégories. Mais on peut douter que la linguistique nous donne le droit d'interpréter *a priori* les formes du langage au moyen de cette supposition.

Au contraire, nous n'avons rien trouvé dans la grammaire qui pût correspondre aux catégories logiques, rien

qui pût rappeler la contexture du prédicat, dans lequel se réfugie le rapport, objet essentiel de l'énonciation. La pensée scientifique entre toute dans le prédicat réel, qui ne correspond pas toujours à ce que la grammaire appelle le prédicat ; elle ne connaît pas le sujet.

C'est toujours une illusion de considérer comme un sujet le premier terme d'une relation, parce qu'il faut prendre avec elle tous les éléments qu'elle relie. Elle n'est point comparable à la copule grammaticale, et elle n'a même pas la valeur d'un verbe. Le vrai sujet, c'est ce dont on parle, par exemple l'angle, si la proposition mathématique concerne les angles. C'est le sujet général du discours. Mais cela est extrinsèque, littéralement, au contenu intellectuel de ma pensée. C'est de là cependant qu'est sortie l'illusion de choses ou d'objets auxquels la pensée avait pour fonction propre de rapporter des attributs. Cette erreur a servi de fondement au substantialisme et à la philosophie du concept. Mais les éléments de la proposition, sujet et prédicat, ont une nature grammaticale, et il faut en demander l'explication à la psychologie. La grammaire n'est pas une technique savante comme celles que l'on fait sortir de la science. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle ne suit pas la logique. Puisqu'elle est une technique spontanée, son explication est incontestablement de la compétence du psychologue.

Nous avons vu comment le logicisme avait accredité la pensée d'une grammaire générale, qui devait fixer une structure de l'esprit humain. La linguistique renonce aujourd'hui à décrire cette logique universelle des langues du monde, et les penseurs même qui s'attachent, comme M. Meillet, à la conception d'une grammaire générale, ne cherchent plus une correspondance des catégories grammaticales et des catégories logiques. Nous pensons qu'il y a en effet quelques ressemblances fondamentales des langues, qui correspondent à des exigences très générales du discours. Elles doivent s'expliquer par la nature psychologique de l'espèce humaine. Mais comme

nous nous servirons de ces formes pour parler même notre science, il arrivera fatalement que ces contingences psychologiques déborderont, comprimeront, dissimuleront l'activité proprement logique de l'esprit.

La logistique devait participer à cette libération de la philosophie. Elle nous promettait une logique exempte de préjugés et construite toute sur la science. Ce n'est donc pas sans surprise qu'on lira ces déclarations de Couturat à la Société française de philosophie (séance du 25 janvier 1912). « Le langage est somme toute l'expression la plus usuelle et la plus complète de la pensée. On ne saurait exagérer la relation intime qui existe entre la pensée et son expression verbale ; il est donc nécessaire de faire une grande place à la théorie du langage dans nos cours et de la mettre en harmonie avec la logique. La linguistique a renouvelé nos théories logiques ; il faut de même mettre notre théorie du langage au courant de la science ; et pour cela, il faut évidemment faire appel à la linguistique, mettre notre logique d'accord avec les enseignements de la linguistique... Il importe donc beaucoup, à ce point de vue pratique, que les philosophes mettent leurs théories et leur terminologie d'accord avec celles des grammairiens ; *car il ne saurait y avoir conflit entre la grammaire et la logique* (p. 48 et 49). » C'était affirmer la concordance des grandes catégories générales de M. Meillet et des relations que décrit la logistique ; mais c'était aussi interpréter les conclusions du savant dans l'esprit d'une philosophie nettement conceptualiste. Certes, nous sommes disposés à reconnaître une relation très étroite de la pensée et du langage, puisque leur adéquation est de toutes façons dans les intentions du sujet. Sans cela, nous ne nous serions pas installés d'emblée dans le rapport séméiologique. Mais il faut sérier les questions et en préciser les termes. Il ne faut pas d'abord considérer comme synonymes les mots de logique et de pensée. Nous affirmons, contre Couturat, que ce n'est point dans la grammaire

que se réalise l'harmonie de la connaissance et de son expression. Il faut tout le langage, pris en bloc et avec toutes ses ressources, pour suivre, chez celui qui l'emploie avec adresse, le cheminement de la pensée. C'est là un art, et même un grand art, qu'évoque mal d'ailleurs le terme généralement employé de rhétorique. Il arrive souvent que l'ordonnance du discours soit commandée avec une brutalité expressive par le développement des idées. Le texte des *Pensées* de Pascal nous en offrirait maint exemple. Il y a certainement plus de pensée dans un style que dans une grammaire. Mais comme le langage a d'autres buts que de servir de moyen d'expression, comme il a une destination sociale, et qu'on lui donne par surcroît des fins esthétiques, il est toujours difficile de formuler ce rapport logico-linguistique dans le secret duquel Couturat ne nous aide pas à pénétrer. Il n'est pas du tout sûr, comme il l'affirme à la page 59 du même compte rendu, que les catégories les plus générales soient par suite les plus logiques. Nous ne le suivons pas davantage lorsqu'il prétend discerner « les catégories vraiment logiques, par exemple celles du nombre ou du temps, et les catégories contingentes ou accidentelles, comme celle du genre (*ibid.*). » Quel critère nous en donne-t-il, et comment ne serait-il pas suspect de transformer en nécessité apodictique une universalité sociologique ? Enfin la science des langues nous a paru justement libérer la grammaire d'une prétendue autorité de la logique qui pèserait sur elle du dehors, et nous n'acceptons pas cette prétendue vérité banale « que la logique est une science normative, tandis que la linguistique est une science de faits, et ne peut pas juger l'excellence relative des langues sans faire intervenir précisément des critères d'ordre logique, sans les considérer par rapport à la pensée dont elles sont ou doivent être l'expression (p. 54) ». Si bien que nous demandons aussi que l'on insère beaucoup de science du langage dans la théorie de la connaissance, voire dans l'enseignement de la philosophie, mais comme

on y insère l'étude des sources de l'erreur, pour en garantir la pensée.

Mieux eût valu alors se placer délibérément en dehors des conditions empiriques de l'expression, écarter la linguistique comme incompétente, et s'attacher à un rapport séméiologique d'où l'on ferait sortir *a priori* la pensée d'une logique pure en face d'une grammaire pure. C'est ce que tentera la philosophie de M. Husserl.

CHAPITRE V

La logique pure

§ 1. — LA THÉORIE DU JUGEMENT EXISTENTIEL DE BRENTANO

Le conflit du psychologisme et du logicisme au XIX^e siècle et son retentissement sur le problème de la grammaire. — La conception de la logique pure. Comment Brentano a été amené à reporter sur le langage toutes les démarches de la logique classique.

Il s'est trouvé que les problèmes concernant les rapports de la logique et du langage ont été indirectement posés, dès le milieu du XIX^e siècle, en suite des débats qui se sont élevés sur la rivalité de la psychologie et de la logique. Il n'y a rien d'étonnant à cela, si l'on considère que le psychologisme s'accommode naturellement d'une explication nominaliste de la connaissance. La philosophie éclectique, qui remontait en Allemagne à Wolf, et que représentait en France Victor Cousin, avait introduit dans cette dispute un désordre considérable. Elle avait réalisé des abstractions, expliquant les faits intellectuels par une Intelligence et dressant l'une contre l'autre des « facultés » de l'âme. Il en était résulté une psychologie de la réflexion, en accord, d'ailleurs, avec la psychologie vulgaire, et renouvelant les pires confusions de la scolastique. L'école était, pour le sujet qui nous intéresse, attachée au logicisme grammatical.

Dès lors, la philosophie fut gênée considérablement.

par les mélanges de psychologie et de logique dans la théorie du jugement. Il y eut dans ce conflit des victoires du logicisme et du psychologisme et des compromissions. Ce que l'on appelle logique pure, c'est généralement, depuis Kant, une logique indépendante de l'anthropologie et ne se préoccupant pas des conditions psychologiques de la connaissance. « Dans la logique pure nous faisons abstraction de toutes les conditions empiriques sous lesquelles s'exerce notre entendement, par exemple de l'influence des sens, du jeu de l'imagination, des lois de la mémoire, de la puissance de l'habitude, de l'inclination, etc., et par conséquent aussi, des sources de nos préjugés. » Comme telle, « elle ne tire rien de la psychologie, qui ne saurait avoir aucune influence sur le canon de l'entendement (1) ». C'est la principale raison pour laquelle on la conçoit *a priori* et certaine. Or les écoles que nous citions tenaient pour incontestable l'indépendance de la logique. Mais à cette attitude, on faisait généralement correspondre, en Allemagne et en France, une tendance de la psychologie à appliquer la fonction logique au contenu représentatif de l'âme. C'était créer à la logique un voisinage compromettant, car la supposition pouvait se présenter naturellement d'une origine ou d'un fondement psychologique de ces lois. Dans cette crainte a pris naissance un rationalisme intempérant décidé à éviter toute compromission avec la psychologie.

Le courant de réaction contre le psychologisme a produit des œuvres comme celles de Brentano et de Benno-Erdmann. Nous ne retiendrons ici que la première, non parce qu'elle serait plus apte à résoudre les difficultés essentielles, mais parce qu'elle pose seule et directement le problème de la valeur logique du langage.

On doit à Brentano une théorie du jugement issue de préoccupations psychologiques, mais vite libérée des éléments empruntés à la psychologie. C'est par là que,

(1) Critique de la 2^e raison pure, B. 77.

sans poser directement la question de la logique pure, puisqu'il a surtout la prétention de réformer la psychologie, cet auteur la rencontre. De même il utilisera la grammaire pour discerner ce qui, dans les démarches de la pensée qui se parle, doit être rapporté au discours. Ses adversaires sont tout autant les sectateurs de Stuart Mill, que le logicisme intempérant et sans critique, qui admet une influence en quelque sorte causale de la raison sur les événements psychiques et sur le discours ; si bien que nous verrons Brentano, — et ce n'est pas le moindre intérêt de cette histoire des doctrines en Allemagne, au cours du XIX^e siècle, — faire le plus de concessions possible à ses adversaires nominalistes pour sauver la logique et lui éviter toute compromission avec la grammaire. Le désir de maintenir la pensée dans un état de pureté, qui ne donnerait plus lieu aux équivoques, ni aux fausses interprétations, a pu produire cette attitude inattendue d'un philosophe faisant sortir le nominalisme de l'excès de son intellectualisme, et transformant en démarches grammaticales à peu près tout l'appareil syllogistique de la démonstration.

Donc Brentano est un psychologue, et ce que M. Husserl appellera « phénoménologie » se présente, tout simplement d'abord, chez Brentano sous la forme du phénoménisme classique, puisqu'il nous conduit d'emblée au cœur du représenté : Das Vorgestellte. Il est vrai que les différences avec Locke, D. Hume, S. Mill sont considérables. Car il y a plusieurs façons de comprendre la science expérimentale, surtout les sciences « concrètes » telles que la biologie et la science de l'âme ; la pire est peut-être de projeter sur elles les méthodes et l'esprit du mécanisme. La préoccupation de Brentano est de chercher comment le représenté se comporte à l'égard de la raison ; et, partant du contenu effectif de conscience avec ses perceptions, ses sentiments, ses tendances, avec ses « Gedankengebilde », (car les choses extérieurement perçues sont plus que des complexes de sensations), il

pense reconnaître un jugement existentiel, lié toujours au substrat des représentations. Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier ici la nature de cette objectivation qui enferme le monde extérieur, objet des sciences physiques, dans la pensée, encore que ce soit une pièce essentielle de cette philosophie phénoméniste.

Ne nous arrêtons donc pas à la différence de la perception externe et de la perception interne, ni à la faveur spéciale qui était faite indûment à la seconde, puisque, du point de vue de la fonction de juger, je pense mon angoisse au même titre que la couleur verte de la prairie. Ne nous demandons pas s'il y a de l'incertitude dans les emplois divers du mot phénomène qu'on rencontre dans cette philosophie (1), mais constatons qu'elle pose quelque chose comme existant. Ainsi le point de départ de ces recherches n'a point été le concept comme dans l'exposition traditionnelle de la logique, mais la représentation. Le jugement y est déjà engagé, et il est l'acte primordial de la pensée. C'est le point de départ commun de la logique et de la psychologie, une activité élémentaire dont le sens peut être quelquefois obscurci par des artifices du langage ou par une technique secondaire de la pensée, mais qui doit être retrouvé dans chaque cas.

Or, il se présente toujours dans la représentation, sous la forme d'un jugement existentiel. Le vrai prédicat est l'affirmation d'une réalité. La fonction du jugement est thétique (2) et c'est la fonction même de la conscience. L'affirmation en est la caractéristique essentielle, mais non point l'attribution ni la considération des classes. Dès lors, la logique de Brentano est une logique de la qualité, dont l'esprit s'oppose dès l'abord à celui de la syllogistique. Elle diffère fondamentalement de la logique

(1) Voir Brentano. *Psychologie von emp. Standpunkt*. I, pp. 127-129, 283 (note 1) 297 et 399.

(2) Nous n'avons point rencontré chez M. Husserl cette remarque qui nous paraît cependant, plus que toute autre, permettre le rapprochement de la philosophie de Brentano et de la phénoménologie.

de l'École, qui fondait sur les extensions de concepts les permutations de la pensée dans le raisonnement, et même de la logique anglaise, encore préoccupée des substitutions d'idées sur la base de leurs rapports quantitatifs. On sait comment cette dernière doctrine s'était compliquée par l'absorption des mathématiques, en quoi elle s'inspirait de Leibniz, et comment elle tendait en fait vers la constitution d'un formulaire imité de l'algèbre.

Brentano veut distinguer ce qu'il y a de primitif et ce qu'il y a de dérivé dans les démarches de la pensée vivante. Ce qu'il y a de fondamental lui paraît être un « cela est » ou mieux encore un « il y a ». C'est ainsi que nous avons compris nous-mêmes la prédication primitive, et que nous avons interprété les impersonnels et les exclamations-mots. Brentano assignera pour tâche à la dialectique de retrouver dans tous les cas ce sens existentiel caché. Il y utilise les permutations de la logique classique, non certes pour assurer la rigueur de ses conclusions par une technique de raisonnement qui lui paraissait en soi peu efficace, mais parce qu'il ne s'agissait plus que de remonter un courant et de suivre en sens inverse des démarches qui avaient fait perdre de vue les intentions réelles du sujet pensant.

Pour cela, Brentano fait appel à la notion de « complément intentionnel », un concept que la scolastique avait fait précisément jouer à l'occasion du langage. L'École en a usé dans les cas d'équivoque. On le trouve expliqué longuement dans la logique de Port-Royal, où il est traité « d'une cause qui met de la confusion dans nos pensées et dans nos discours, qui est que nous les attachons à des mots (1) », et « où la question est judicieusement rapprochée de celle du style figuré (2) ». L'exemple le plus simple à en donner est celui du démonstratif « ceci » mis par exemple pour : ce diamant. C'est encore cette théorie du

(1) Chapitre XI.

(2) Chapitre XIV.

complément intentionnel que Pascal avait en vue en énonçant sa règle : « substituer toujours mentalement les définitions à la place des définis pour ne pas se tromper par l'équivoque des termes que les définitions ont restreints » (1). Et c'est elle encore qui lui faisait faire la différence du *cogito* dans l'esprit de saint Augustin et dans celui de Descartes (2). Par cette intention, il ne faut pas seulement comprendre ce que *je veux* penser, mais encore la *tendance* de ma pensée, et l'objet vers lequel elle se porte spontanément. Par exemple, Port-Royal nous apprend comment il faut trouver les vrais sujets et les vrais prédicats (qui ne sont pas toujours ceux de la grammaire) tels qu'ils sont dans les intentions du sujet.

Ce concept d'intention, c'est bien véritablement Brentano qui l'a réintroduit dans la philosophie contemporaine. Il passera de là dans la phénoménologie de M. Husserl dont il deviendra une pièce essentielle ; on le retrouvera aussi dans le vocabulaire de l'École de Würzburg et dans les études qui s'en inspirent. Il y a donc aujourd'hui une grosse importance qui l'emporte sur celle que lui avait donnée la scolastique. Celle-ci n'avait guère conçu d'embarras dans la pratique du syllogisme, même dans l'éristique syllogistique, où elle ne devait craindre que l'ambiguïté des mots, tandis que le complément intentionnel doit aujourd'hui servir à dénoncer les fausses subtilités de raisonnement et permettre de retrouver les démarches vraies de l'esprit (3).

Brentano avait d'abord utilisé ce concept pour expliciter la signification d'un contenu total de conscience. Il avait retenu ce qu'il y a d'intentionnel dans tous les actes de connaissance, et déjà dans la sensation, la perception, la représentation, à plus forte raison dans le

(1) Pascal. De l'esprit géométrique, *Pensées* édit. Brunschvicg, p. 190.

(2) *Ibid.*, p. 193.

(3) Voir Bovet, la conscience du devoir dans l'introspection provoquée arch. de Psychologie 1910. — Les conditions de l'obligation de conscience, année psychologique 1912. Spaier, *la pensée concrète*, ch. II.

concept, le jugement et le raisonnement : à savoir l'objet vers lequel ils tendent. Il s'en sert ici pour reconnaître un jugement existentiel sous les formes convenues de la logique classique, qui étaient beaucoup plutôt des formes du langage que des formes de la pensée.

L'habileté de l'auteur a été de les utiliser pour refaire à rebours le chemin de leurs permutations, et de chercher ce qu'il y a d'artificiel dans les formules qui nous cachent l'intention primitive. Il faut pour cela connaître ce qu'il y a d'essentiel dans l'acte concret de jugement, et, pour le distinguer du contenu de la logique traditionnelle, tenir compte des exigences et des habitudes de langage. Ce n'est pas que la vertu des transformations ait opéré un changement réel dans la nature des jugements qui y étaient soumis ; mais au fond de ces jugements logico-grammaticaux il y avait des jugements existentiels.

La logique classique a construit une proposition à sujet (même quand on semblait avoir affaire à des impersonnels) et elle a pris comme prédicat un attribut. En même temps, elle a transformé la signification existentielle primitive du jugement pour fonder une théorie de permutations quantitatives (la copule devenant le signe d'une égalité des concepts). La logique existentielle a besoin de retransformer la copule en verbe, voire en attribut verbal originel, et par ce subterfuge elle retrouve la signification réelle de la proposition. Le jugement est pour elle thétique. Aussi s'agit-il de remonter du sens copulatif (dérivé) du verbe être à son sens en quelque sorte ontologique (fondamental), et de retrouver les formes normales du jugement dans la logique de l'existence. Pour qui se préoccupe de l'adéquation du sens et de l'expression, les formes identiques de la logique traditionnelle peuvent recevoir des interprétations variées, et doivent être rapprochées des faits d'homonymie.

Inversement, des modifications de formes peuvent ne pas affecter, du point de vue de la logique existentielle, le contenu du jugement. C'est donc dans cette logique seule

que les transformations possibles prennent leur véritable sens. On les retrouvera en remontant, comme on va vers la source d'un fleuve, aux prédicats réels. Prenons le cas des propositions équipollentes.

Leur sort va dépendre de la valeur conférée à la copule, et doit différer selon que celle-ci marque le rapport de subordination ou de quantité, ou seulement l'existence. Dans le premier cas valent comme équivalentes des propositions de quantité égale, puisque la copule est prise pour un symbole de l'égalité des concepts. Ce qui importe dans le second, c'est l'identité de contenu, qui fait que deux expressions différentes correspondent à la même représentation. Le passage de l'affirmation à la négation est affecté de la même manière. Il signifie là l'inclusion ou l'exclusion des idées, ici, plus simplement, la différence de l'existence et de la non existence (1).

La permutation générale que réalisait la logique classique par l'invention de la copule revenait donc à transformer l'existence en inclusion et la non-existence en exclusion ; mais on doit effectuer la traduction dans le sens précisément inverse.

A s'en tenir à la signification et à l'intention de subordination, les propositions subalternées, inversées ou contraposées sont équivalentes de contenu. Il y a identité logique d'expressions grammaticalement différentes. La scolastique n'admettait cette interprétation que pour le jeu des négations, parce qu'elles laissent inchangée la quantité de la proposition et ne supposent pas la permutation, toujours délicate, du sujet et du prédicat. Mais elle ne l'accordait pas pour les conversions traitées comme permutations d'égalité ; elle les faisait valoir comme formes logiques différentes, c'est-à-dire comme pensées distinctes (quoiqu'il n'y ait point en réalité changement des sens). Le mouvement dialectique des

(1) Sur le primat de la qualité, voir *Psych. von empir. Standpunkt I*, p. 283 (note 1).

idées dans le syllogisme suppose, pour qu'on puisse parvenir à la conclusion, qu'on ait successivement pris en considération ces aspects différents d'une même pensée : *quelques hommes sont savants ; quelques savants sont hommes — Tous les hommes sont raisonnables ; quelque être raisonnable est homme*. Une telle logique se meut donc bien dans la quantité, la qualité étant ce qui demeure constant derrière le mouvement dialectique. La non-contradiction y garantit la cohérence d'une pensée passant d'ailleurs par des phases différentes.

C'est pourquoi, la scolastique admet l'équipollence des couples de propositions de la forme suivante :

<i>Omnis homo est sapiens</i>	<i>Nullus homo non est sapiens</i>
<i>Aliquis homo est sapiens</i>	<i>Non omnis homo est sapiens</i>
<i>Nullus homo est sapiens</i>	<i>Non nullus homo non est sapiens</i>

Elle reconnaît que ces propositions ne diffèrent que grammaticalement et elle en donne pour preuve que ces transformations ne sont pas possibles dans toutes les langues. En français, on serait incapable de les opérer dans tous les cas faute de constructions convenables. Port-Royal s'inspire de cette doctrine quand il écrit : « Je ne dis rien de la résolution des propositions en un même sens, parce que les règles ne sont pour la plupart vraies qu'en latin. »

Il importe, au contraire, pour Brentano de retrouver dans tous les cas le contenu qualitatif du jugement, c'est-à-dire un « il y a » ou « il n'y a pas ». L'égalité en quantité ne compte plus si elle ne s'accompagne de l'identité qui rapporte deux formes de la proposition à une même représentation ou à la même position existentielle (1).

Dès lors, toutes les transformations auxquelles se ramène dans l'École la théorie du syllogisme, seraient de source extra-logique et grammaticale. Elles constitueraient une technique secondaire, et recouvriraient de

(1) *Ibid.*, I, p. 283.

vastes faits de synonymie. Telle serait aussi la source des subtilités dans lesquelles se serait complue la scolastique, car les permutations sont toujours la source de périphrases compliquées qui font violence au style, sinon à la langue proprement dite : *Quand un homme se conduit mal, il se porte tort. Les hommes se conduisant mal se portent tort.* Et en faisant jouer la double négation dans la contraposition : *Un être qui, se conduisant mal, ne se porte pas tort n'est pas un homme.*

Ainsi par l'usage du participe attributif, la forme hypothétique du jugement arrive à se muer en une forme catégorique équivalente, de même que le jugement existentiel avait été transformé en jugement attributif. Ces changements ont été rendus possibles par l'invention de la copule, quand le verbe être a perdu en grammaire son sens primitif. Il la conservait dans la proposition : il y a des hommes savants (des hommes savants sont). Il n'est plus que copulatif dans la forme dérivée : quelques hommes sont savants.

Il ne s'agissait donc plus d'aller aux expressions dérivées, mais de retrouver les expressions primitives. L'originalité de Brentano a été d'utiliser le passage de la forme positive du jugement à la forme négative équivalente, mais à rebours de son usage habituel, pour rétablir le jugement dans son sens réel. La double négation et l'inversion y suffisent :

Les lions sont mammifères.

Aucun non-mammifère n'est lion.

Il n'y a pas d'individu non-mammifère qui soit un lion.

D'où il apparaît que les jugements généraux ont toujours le sens de jugements problématiques, mais concrets, parce que l'intention plus ou moins explicite du sujet connaissant est de penser l'individuel au moyen du genre et de poser toujours dans une proposition une affirmation ou une négation. Quant au jugement de perception, il ne soulève point de difficulté, parce que la per-

mutation s'y opère très simplement et conduit tout de suite à la forme originaire :

Le ciel est bleu — Il y a ciel bleu.

Il faut donc considérer comme primitive la proposition sans sujet, contre l'interprétation traditionnelle qui la donnait comme une proposition imparfaite à sujet sous-entendu. C'est elle qui s'est transformée tardivement, au moment où est apparue la copule, en jugement attributif.

En accord en somme avec le nominalisme, Brentano nous a fait concevoir une grammaire qui n'était qu'un outil de langage, et non l'instrument de la pensée. Un souci d'épuration l'avait conduit à reporter sur le matériel de la parole les démarches du syllogisme. L'idée de grammaire pure se retournait finalement contre les motifs qui l'avaient inspirée, et celle de logique pure contre le logicisme grammatical. Et ces droits séparés de la logique, qui faisaient tenir en suspicion tout ce qui serait de nature empirique, ruinaient à leur tour les prétentions de la grammaire à la nécessité. D'ailleurs toutes les doctrines qui sont portées par une dialectique, comme c'est le cas de la grammaire philosophique, sont soumises à de telles vicissitudes, parce que la dialectique a tendance à se développer, et qu'il n'y a point de raison de l'arrêter (les conditions de la recherche scientifique sont exactement inverses). On peut s'attendre à tout, que l'empirisme serve la cause de la philosophie spiritualiste et l'idéalisme celle du positivisme absolu. La physiologie des sens s'est accommodée de la théorie des facultés et il a suffi de mettre le jugement dans la représentation pour que la psychologie et la logique fassent bon accord.

Nous constaterons ici une tendance très nette du logicisme grammatical à ruiner d'abord la pensée d'une grammaire générale, puis à se transformer lui-même en un pur logicisme dangereux pour le sort d'une grammaire. En effet, le souci d'épuration peut conduire à reporter sur le matériel grammatical beaucoup de

démarches logiques et d'abord celles qui constituent le syllogisme.

Mais que faut-il alors appeler la logique ? Est-ce encore cette discipline secondaire que le langage avait construite sur le seul fondement du jugement existentiel ? Les conséquences du point de vue de Brentano sont graves pour le sort de la pensée. Tout ce qu'on appelle déduction cesse de lui appartenir : la pensée ne devient discursive que parce qu'elle s'exprime dans le discours. Ainsi à ne considérer que le jugement existentiel, on risque de tenir la déduction tout entière pour une technique accessoire et de ne pas expliquer la science.

La théorie du jugement de perception, quand on la maintient dans son domaine, est inattaquable. L'importance donnée dans cette philosophie à la proposition sans sujet n'est pas usurpée. Nous avons déjà défendu cette interprétation qui refuse de voir dans le jugement spontané le rapport d'un attribut et d'un sujet, et qui y reconnaît dans tous les cas la position de quelque chose (1). Mais la doctrine de Brentano nous paraît moins sûre lorsqu'on la porte sur les jugements de réflexion. L'auteur avait pris comme schème logique, pour éviter le schème aristotélécien, cet impersonnel où s'apercevait mieux la fonction thétique de l'esprit.

Mais il y a malgré tout dans l'impersonnel quelque chose qui l'empêche d'être le jugement parfait : ou bien il constate un événement (ou un état) et sa fonction de prédication se réduit à cela, ou bien, s'il contient un rapport, ce n'est encore qu'une liaison consécutive, extrinsèque à la pensée. Le jugement n'est pas seulement *affirmation* (ou négation), position dans la connaissance d'une existence ou d'une non-existence (encore que ce point de vue qualitatif importe au fond beaucoup plus que le point de vue quantitatif adopté par l'École). Il est de plus *rapport*. Le point de départ de la connaissance

(1) Voir 2^e partie, ch. II, § 3.

n'est pas un « cela est », mais un « cela est lié à cela », la même objectivité étant conférée à la relation, puisqu'il est évidemment dans l'intention du sujet de poser la relation comme réelle. Déjà pour qu'il y eût jugement de perception, il fallait qu'il y eût pensée plus ou moins confuse d'un rapport. Dans certains cas, c'est le rapport d'un antécédent de la représentation et d'un état conséquent. Mais si ce rapport est pensé, il entre, avec ses deux termes, dans la prédication. Dans le plus grand nombre des cas, le lien grammatical du prédicat et du sujet est étranger à la logique. C'est un rapport de fait. Dès qu'il est posé entre idées générales, c'est un rapport logique parce qu'il devient exploitable, sur la base des inclusions d'idées rangées dans un ordre de généralité. Mais le rapport des deux classes nommément désignées constitue encore ici le prédicat.

Il ne fallait pas partir de la représentation, mais du concept qui la traduit en langage d'entendement. La relation est chose pensée et idée générale ; nous ne devons donc pas considérer une représentation comme fermée sur elle-même. Ce n'est pas d'une représentation qu'il fallait partir ni de *la* représentation au sens générique, mais de *la* représentation au sens global, puisque la théoricité doit s'appliquer à elle et puisque l'idéal de la science est de réunir en un système unique toutes les relations et de former un concept d'univers qui en enrichirait indéfiniment l'intuition.

Sont-ce des conceptions herbartiennes qui se sont imposées à Brentano ? On pourrait le croire car il reste chez lui des souvenirs plus ou moins conscients de l'atomisme mental. Une succession de « cela est » ne peut exprimer un *ordre* de la représentation. La pensée, portant sur des relations, contient des distinctions dont le schème existentiel ne rend pas compte. Parmi les erreurs de la scolastique, il y avait l'idée que la copule est une relation, et même la relation par excellence ; mais cette erreur du moins pouvait conduire à une conception

acceptable de la logique ; il ne s'agissait que de découvrir les relations réelles sur lesquelles porte la connaissance.

Et comme la relation est générale, la science justifie les propositions universelles dénoncées par Brentano. Les démarches de la pensée dans la déduction ne doivent pas se ramener toutes à des démarches grammaticales.

La logique discursive est proprement le système des rapports qui relient les conséquences à leurs principes. La théorie du jugement existentiel ne justifiait pas la conséquence et ne permettait pas l'inférence. La pluralité des formes d'un jugement de même sens peut signifier une exploitation différente de ses éléments et leur groupement dans un ordre utile. On peut donc considérer des mouvements d'idées qui ne sont pas seulement les mouvements de mots. Il y a entre ces ordres un rapport plus subtil. La solution qu'on nous proposait était trop radicale, car elle supprimait le rythme logique de la synthèse et de l'analyse, c'est-à-dire la différence de la relation complexe et de ses relations élémentaires, sans laquelle il n'y a point de pensée. Qu'est-ce d'ailleurs que la relation sinon l'unité, pensée dans un concept, d'une diversité d'éléments qui sont eux-mêmes des concepts ?

Il fallait bien considérer le jugement comme l'activité primordiale de l'esprit. La fonction d'objectivité que lui reconnaît Brentano doit être ainsi interprétée : les relations n'ont de sens que par les choses qu'elles relient dans la représentation (réelle ou imaginaire). C'est refaire en somme la remarque de Kant sur les catégories qui ne sont pas en elles-mêmes un savoir, mais sans lesquelles on ne saurait parler de science. Elles sont la forme même du jugement, c'est-à-dire de la fonction d'objectivation et de vérité. La théorie critique est sur ce point inattaquable.

Le jugement ne construit pas la représentation, mais le concept. Il se crée à lui-même ses propres principes, qu'il enferme dans la texture de l'idée pour se donner la possibilité de l'exploiter ensuite. Le jugement

existentiel ne permettait pas de construire ainsi une théorie de la conclusion, ce qui est le but de la logique, car la théorie de la conclusion suppose la pluralité des formes d'un même jugement, ne serait-ce qu'à cause des enveloppements et des développements de concepts qu'elle implique.

Cela nous indique dès lors que la vérité ne résulte pas de la déduction analytique, mais de la valeur des principes.

Le mouvement discursif des idées n'est point l'essentiel dans la connaissance. Dans la philosophie de la relation, tout dépend de la contexture initiale du concept elle-même soumise à un régime de principes. La théorie syllogistique serait inattaquable si ses principes étaient sûrs et d'un usage universel. L'erreur est de croire que toute la logique est fondée sur la subsumption, conçue sous la forme de l'attribution. La subsumption peut signifier l'inclusion des classes mais elle n'est pas le seul rapport qui entre dans la pensée.

Les relations à considérer ne sont pas seulement les relations de classes ni celles de quantités au sens où l'entendait la logique traditionnelle. Nous nous sommes assez expliqués sur ce point dans des développements antérieurs. Et d'autre part, la logique ne devrait pas se laisser hypnotiser par la copule qui n'était qu'un outil grammatical. Brentano a été encore trop préoccupé de la copule et de son sens. Il a trop cherché une signification du verbe être, posant un problème de théorie de la connaissance sur la relation des sens copulatif et existentiel de ce verbe, qui au fond n'avait pas à intervenir en logique. En somme, le nom de copule cache encore une intention louable de l'École : trouver la relation qui fait le fond du jugement. Malheureusement, elle est mal tombée, et sa copule originairement ne relie rien : elle est le signe de la consécution empirique. Il suffirait de remplacer ce mot par celui de relation pour que la doctrine soit assez près de la vérité.

Mais il eût fallu alors traiter d'autres relations que

celles qui sont généralement exprimées par le verbe être.

Quant à l'appréciation de la grammaire, voici comment à notre sens, il faut la formuler. La grammaire a en effet produit une technique qui répond surtout à des exigences sociales et à une loi d'économie qui domine le langage. Nous avons vu comment elle n'avait pu suivre le sort d'une logique tributaire de la science. Il eût fallu supposer que toute la pensée reposait sur une seule loi de l'esprit, pleinement apodictique, et immédiatement saisissable dans l'acte de représentation. La grammaire l'eût prise pour modèle, et elle eût monté des schèmes portant en eux-mêmes une signification. Cette supposition est la vraie source des erreurs du logicisme grammatical, qui ne sont pas celles que signale Brentano. Il s'est placé devant le même schème de prédication que la scolastique. Il a ensuite déclaré, ce qui était en soi exact, mais non dans le sens qu'il pensait, que ce n'était point là la forme fondamentale du jugement. Il ne nie pas les règles de la syllogistique, puisqu'il les utilise mais il ne voit en elles qu'une technique de second ordre, supposant des permutations ayant porté sur le sens du verbe être. En somme, il a voulu chercher l'origine et la signification réelle de la copule. Son radicalisme lui a fait reporter sur la grammaire les démarches de la pensée, le jugement existentiel étant un acte unique, non susceptible de décomposition et ne comportant pas lui-même de démarches. Logiciste intempérant, il a voulu faire au langage sa part, par défiance ; mais la grammaire a alors vidé la logique.

Inversement, ces droits d'une logique purifiée, dès lors considérée comme indépendante, ruinaient les prétentions d'une grammaire à la nécessité. En somme, le logicisme intégral se recourbait en nominalisme. Ces philosophies se rapprochaient tout au moins dans l'idée que les procédés déductifs de la pensée sont des procédés grammaticaux. Brentano avait eu encore le souci de chercher la pensée dans la grammaire, ce qui l'avait amené

à rejeter comme impur tout le contenu de la logique.

Ce n'est point de ce côté qu'il eût fallu porter ses regards parce que l'adéquation de la pensée et du langage ne doit pas se prendre sur la légalité effective du langage. Mais un disciple de Brentano croira pouvoir distinguer les grammaires empiriques d'une grammaire pure, ce qui le dispensera de considérer les faits grammaticaux. Par une réflexion *a priori* portant sur le rapport séméiologique, il prétendra découvrir la vraie corrélation de la forme de la pensée et de la forme du langage. Nous sommes loin de l'adéquation que postulaient les Encyclopédistes et de la différence que faisait Beauzée entre les éléments variables de peuple à peuple et les éléments constants d'une grammaire. Cette attitude moderne est celle de M. Husserl qui conçoit, dirons-nous en transposant une formule que R. Stammler appliquait au droit naturel, une grammaire pure à contenu variable. Il la donne comme corrélatif, non plus à la logique des méthodes, même pas à la logique formelle de la scolastique, mais à la logique pure qui est elle-même une idée. Il la conclut, sur la base d'une analyse naïve des « intentions » de la pensée, de l'idée même de signification. Il repousse comme contraire fondamentalement à l'orientation de sa « phénoménologie » les méthodes empiriques de détermination.

La logique pure est l'un des deux derniers rapports, les rapports purs, qui sont le fondement de la séméiologie, laquelle conduit d'une part à l'opposition et à la convenance de l'idée et du mot, et d'autre part à la correspondance et à la distinction d'une logique pure et d'une grammaire pure.

Examinons maintenant cette doctrine et demandons-nous si ce qui reste à placer en face de la pensée comme « forme » de l'expression peut encore s'appeler une grammaire, c'est-à-dire si une grammaire pure gît vraiment derrière les grammaires réelles. Cherchons enfin quelle est l'attitude de cette nouvelle école devant la refonte de l'ῥῆγανον.

§ 2. — PHÉNOMÉNOLOGIE ET SÉMÉIOLOGIE

Les rapports de la logique pure et de la grammaire pure dans la philosophie de M. Husserl.

En abordant avec M. Husserl le concept de la grammaire pure, nous sommes à une étape décisive de la confrontation du fait logique et du fait grammatical. L'auteur nous promet un moyen de faire sortir directement l'idée de grammaire du rapport de signification, par une détermination *a priori* des exigences de la pensée. L'intérêt tout à fait particulier de cette étude réside en ce qu'elle ne porte pas immédiatement sur le *contenu* de signification, mais sur des *formes* séméiologiques qui doivent valoir d'une part comme schèmes du langage et de l'autre comme catégories de l'entendement. C'est ainsi que naîtront corrélativement une grammaire pure et une logique pure. Ces préoccupations et ces promesses touchent à la source même de nos recherches ; si celles-ci se sont développées autrement et dans l'indépendance la plus large, si même elles nous ont généralement conduit à des conclusions non husserliennes, elles ont eu là leur point de départ. C'est assez dire la haute estime dans laquelle nous tenons cette philosophie qui, par l'originalité de ses points de vue, renouvelle si profondément les problèmes traditionnels. Cette remarque justifie la longue place que nous consacrerons à son exposition et à sa critique, du moins en ce qui concerne le rapport logico-grammatical.

Une logique, au sens le plus habituel du mot, se présente comme une théorie des inférences, qui nous apprend les conditions de la légitimité de nos concepts et de nos jugements, et comment ils s'impliquent. C'est une science de la validité intellectuelle et de la conclusion. Mais de nouvelles définitions et de nouvelles valeurs doivent sortir pour la logique du fait que l'on aura mis la séméiologie à la base de la théorie de la connaissance. Il

y a donc lieu de confronter, non pas accidentellement mais essentiellement, comme choses inséparables et ne prenant de sens que l'une par l'autre, l'acte de pensée et l'acte d'expression.

Il en résultera un sens très spécial de la grammaire pure. M. Husserl ne prend pas en considération le rapport séméiologique du mot et de l'idée, parce que ce rapport concerne le contenu matériel de la pensée. Il cherche la correspondance d'une grammaire et d'une logique. Mais la grammaire pure qu'il lui faudra déterminer ne sera pas une grammaire générale. L'auteur ne veut pas extraire des contingences du langage un invariant universel, mais il fait porter sa réflexion sur l'acte même de signification. *Il pense que la grammaire pure et la logique pure sortiront, comme derniers corrélatifs, d'un rapport séméiologique très général, sous-tendu à l'acte même de la pensée.* La dialectique doit y suffire en faisant apparaître la nécessité pour la forme logique de se signifier dans la grammaire. Il ne s'agit que d'analyser dans l'*a priori* l'acte indissoluble par lequel nous pensons notre parole en même temps que nous parlons notre pensée. Pour désigner cette méthode réflexive portant sur les concepts et sur les mots, et s'attachant aux intentions de sens, M. Husserl a employé le terme de « phénoménologie », qu'il détournait de son usage courant (1).

(1) Dans des articles des *Études philosophiques* (mai et octobre 1930, mars 1931) : *L'œuvre philosophique d'Edmund Husserl*, nous avons déterminé contre certains critiques l'importance de la théorie logico-grammaticale dans l'ensemble de la doctrine. Elle y est essentielle. On remarquera d'abord que toute l'œuvre est dominée par des préoccupations portant sur la logique pure. Elle a commencé par des *Logische Untersuchungen* ; elle est au moins aujourd'hui arrêtée à une *Formale und transzendente Logik*. Or, ce problème a été d'emblée traité, dès la première édition du premier volume des Recherches, comme un problème de séméiologie, et la logique s'y présente immédiatement comme discipline méta-grammaticale. Si cette œuvre a une unité, c'est le problème de la pensée qui le lui donne, et la doctrine de l'intuition éidétique elle-même doit être historiquement expliquée par l'idée qu'a eue l'auteur de porter la recherche sur les faits de signification. On peut s'étonner que le rapport logico-grammatical n'ait plus paru dans les *Ideen*, et plus encore que l'école l'ait presque complètement perdu de vue. Le concept d'*Erlebnis* l'avait pour un temps éclipsé, et il

C'était à coup sûr une méthode originale que de chercher la logique dans la grammaire, et sa valeur dans la séméiologie. Pourquoi ne l'a-t-il pas demandée à la science, quitte à la lui imposer ensuite comme le fondement de sa nécessité, et peut-être même de son objectivité ? Mais pourquoi s'être défié d'autre part de la linguistique et l'avoir déclarée impropre à cet objet ? Quelles raisons enfin M. Husserl a-t-il eues de redouter, — ce en quoi nous l'approuvons, — le logicisme grammatical des écoles précédentes ? C'est ce que nous rechercherons en étudiant d'abord le formel de la pensée, puis le rapport séméiologique des deux systèmes, grammatical et logique, qui doit servir de base à la théorie de la connaissance.

Notre étude portera essentiellement sur l'utilisation que M. Husserl fait de la grammaire dans sa phénoménologie. L'autre importante question, celle de la Wesensschau, concerne les conditions de l'adéquation, et nous avons dû nous en préoccuper déjà, lorsqu'il s'est agi de placer un mot en face d'une idée. Nous y reviendrons ici pour savoir si la réalisation de signification d'une proposition ou d'une phrase peut être une intuition d'essence.

a) *Le formel de la pensée*

En portant la recherche critique sur la séméiologie, nous n'étendons pas seulement la phénoménologie à une région particulière, comparable à toutes les autres, au nom de l'invitation qui nous est faite d'aborder tous les problèmes dans les préoccupations et avec les méthodes de cette philosophie nouvelle : ce qui se trouve ici engagé n'intéresse rien moins que la théorie de la raison.

Le domaine de la raison est, pour M. Husserl, celui de la logique formelle. Celle-ci est supérieure en dignité aux

en était résulté comme un déplacement de perspective. Mais ce rapport était sûrement décisif, dans l'esprit de M. Husserl, et restait la base réelle de la phénoménologie, comme le prouve la théorie de la raison exposée dans la *Formale und trans. Logik*.

méthodologies des sciences particulières puisqu'elle s'impose à elles ; mais elle ne détermine que la forme de la théorie. Ce sera une logique pure si nous lui faisons correspondre l'idée de pure théoricité, ou d'ordonnance systématique. Mais on ne pourra pas l'obtenir, comme telle, par les procédés de l'abstraction. L'organon d'Aristote lui-même, subordonné à l'induction, a une origine suspecte. Il faut faire sortir la logique d'une réflexion *a priori* sur les conditions de la connaissance, et déterminer le domaine qui la donne originairement (ursprünglich). Ainsi entendue, elle sera vraiment le produit pur de l'activité rationnelle.

Il s'agit donc de savoir en quelle manière se révèle à nous le formel de la pensée. Il n'est pas difficile, estime l'auteur, de trouver un point de départ pour une théorie de la représentation ou de la science, voire de la morale ou de l'esthétique. Il ne s'agit que de prendre conscience des relations qui y sont engagées, et que nous pensons dans des concepts. Puis la phénoménologie doit chercher les *intentions* de ces théories, c'est-à-dire ce vers quoi elles tendent et par quoi elles sont la conscience de quelque chose (1). *Or la théoricité en soi s'exprime dans la grammaire, et la logique pure est le corrélatif d'une grammaire pure dans un acte de signification.* On ne l'abstrait pas du langage, mais on la pense comme le sens du formulaire grammatical. Elle est un signifié qu'on ne peut saisir que dans son rapport avec le signifiant. Elle ne passe dans la science même que par l'intermédiaire du discours, et quand on croit l'abstraire de l'ordonnance de la théorie, on l'a saisie en vérité et on l'a *vue* dans l'ordonnance des mots. Il y a là une union intime d'où il ressort que la grammaire est de la logique extériorisée dans le langage. La logique sans la grammaire manquerait d'expression ; la grammaire sans la logique devient incompréhensible.

(1) La phénoménologie husserlienne se défend de jamais construire. Elle décrit, elle analyse... et elle interprète, puisqu'elle s'attache toujours à des intentions.

« Sans l'articulation déterminée des jugements vagues (nous expliquerons bientôt cette expression) au moyen de l'articulation déterminée du sens des mots, une théorie des formes et une logique en général ne seraient pas possibles, et conséquemment aucune science (1). » Comprendre une proposition, c'est se montrer capable de l'exprimer et d'en modifier l'ordre suivant les règles grammaticales ; c'est s'attacher à son sens formel, et aux permutations de langage qu'il rend possible. Que si l'on s'étonnait de cette dignité conférée au langage, il suffirait de considérer qu'il appartient à la sphère de la spiritualité. « Le sens, écrit M. Husserl, est un problème de subjectivité transcendante (2). » Nous remarquerons d'autre part que la phénoménologie cherche toujours la vie des Idées à l'intérieur de la conscience, et qu'elle les étudie « *sowie sie erleben* ». Aussi s'étonnera-t-on moins de cette base qu'il donne à la phénoménologie de la raison.

Telle est la destination de la grammaire. Le sens des pures démarches grammaticales ne peut être conçu que comme un invariant universel dont la pensée se confond avec celle d'une logique. L'auteur ne nie pas les contingences possibles, ni les hésitations de l'expression ; mais il se place dans l'idéal et postule pour tous les cas l'*intention* de l'accord, même sous la forme d'une volonté expresse de suivre au moyen des mots les démarches de la pensée. Il n'est pas question de savoir si les langues possèdent ou ne possèdent pas des adjectifs ou des verbes. La grammaire pure se retrouve toujours, parce que la logique formelle est universelle. Et c'est ce qui doit faire qu'il y aura partout des sujets (quels que soient les moyens d'expression), des copules, des prédicats. La forme du jugement catégorique est une *Urform* de la grammaire.

Pour trouver la logique il faudra donc déterminer la pure « intentionnalité » des valeurs grammaticales ; mais

(1) *Form. u. transz. Logik.*, p. 62. La remarque entre parenthèses n'est pas de M. Husserl.

(2) *Ibid.*, p. 11 et p. 17 (*Idealität des Sprachlichen*).

cette « intentionnalité » passe du moins dans le discours sous la forme très concrète de règles nécessaires. Nous cherchions la théorie vivant dans une conscience ; nous voulions la prendre dans les complexes de conscience qu'elle oriente, c'est-à-dire dans les actes dont elle est le sens. Ces actes sont les significations. Le langage réalise le genre dans le nom, et les rapports logiques dans la grammaire. Il n'est pas lui-même l'*intuition* réalisante, puisqu'il n'est qu'assemblage de sons. Mais ces sons sont des expressions. Elles contiennent l'*intention* de signification (Bedeutungsintention), et appellent son *effectuation* (Bedeutungserfüllung) (1). Le langage est un des termes du rapport séméiologique dans lequel est donné l'appareil logique de la pensée. Toute connaissance est symbolisation ; la pensée non intuitive serait la pensée vide de symboles ; mais la connaissance en soi se signifie dans le langage. Le signifié possède d'ailleurs ici un caractère idéal, et il est le corrélatif immédiat de l'expression.

Que l'expression ait un sens, c'est ce qui doit permettre de trouver en elle une grammaire pure ; qu'elle ait une valeur objective, c'est-à-dire que ce sens soit réalisable, c'est ce qui la rend susceptible de fournir en même temps une logique pure. La grammaire n'utilise que la pensée du formel, et elle la donne dans la légalité du langage. D'une part, elle confère aux mots leur valeur conceptuelle ; de l'autre, elle contient, sous la forme de schèmes verbaux, les lois de la pensée discursive. C'est pourquoi, à travers beaucoup d'erreurs et d'incertitudes, les pédagogues avaient préparé à leur insu la phénoméno-

(1) Ces expressions apparaissent pour la première fois au chap. I du 2^e vol. des *Log. Unters.* (Voir pp. 33, 37, 38, 78, 83.) On consultera avec profit les textes suivants : t. II, chap. I : Expression et signification, chap. IV, sur la différence des significations essentielles et accidentelles et sur l'idée d'une grammaire pure, chap. V sur les faits intentionnels (distinction des expressions nominales et propositionnelles, équivoques, etc.). — T. III (2^e vol. de la 2^e partie) : chap. I « Intention de signification et réalisation de signification. »

logie en pratiquant l'analyse des propositions et des phrases.

Or la grammaire fournit le schème du jugement confus ; c'est ce qu'elle donne pour contenu à la théorie de la raison. Elle oriente la logique du côté de la subsumption, ou plus exactement elle est orientée de ce côté par elle. Le domaine de la vérité objective n'est pas son fait, mais celui de la forme : je peux faire l'analyse grammaticale de propositions fausses, et même contradictoires ou absurdes, comme celle qui affirmerait qu'aucun rectangle n'a quatre angles. Et cela est en effet indifférent à la forme grammaticale ; c'est contradiction non par le jeu de la forme, mais en considération du contenu (contradictoire) des définitions. J'ai ainsi des schèmes de langage qui préexistent à la valeur de mes conceptions ou des mes affirmations comme vraies ou fausses, et qui correspondent au jugement vague, non déterminé dans son contenu. Et c'est même le seul support effectif que j'en possède, puisque je n'en conçois plus de représentation autre que celle des mots.

Par suite, *la logique tirée de la grammaire sera indifférente à la vérité et à l'erreur, qui s'introduisent dans la connaissance à l'occasion de l'adéquation dans laquelle les significations concrètes se réalisent.* « Nous avons quitté le sol de la connaissance pour le domaine de la théorie pure des formes du jugement... Le plus large concept de jugement est celui qui est insensible aux différences de la confusion et de la distinction, de l'obscurité et de la clarté, à savoir celui qui est abstrait inconsciemment de ces différences (1). » Il est vrai que le formel aura son existence, sans quoi nous ne le penserions pas. Il sera objet effectif de pensée, et le genre n'a point du tout la nature d'une abstraction. Mais la *vérité* d'un système particulier de connaissances ne peut pas sortir de l'imposition de la forme logique. La théorie de la raison n'a

(1) *Form. u. transz. Logik*, p. 61.

fourni qu'un concept de forme, d'ailleurs fondamental. La raison elle-même, et en particulier la raison théorique, est un tel concept : « Vernunft selbst, und im besonderen auch theoretische Vernunft, ist ein Formbegriff (1). » La théorie de la connaissance n'étudie que la condition *a priori* de la vérité, pour préparer la forme de la synthèse catégoriale. Elle fait la théorie de la théorie, ou, ce qui revient au même, du genre : ce qui caractérise en effet le genre, c'est sa fonction de subsumption. D'autre part une théorie peut toujours se résumer dans un concept. C'est donc la même forme qu'on peut appeler théorique ou conceptuelle. On la trouve dans une science quand on en oublie le contenu matériel, qui la fait être science de la matière, ou de l'espace, etc., pour ne retenir que l'emboîtement des théories, la division du sujet en chapitres, le plan de l'exposition, bref la forme générale de la déduction. Chaque science est de ce point de vue un système cohérent de types de démonstrations valables universellement pour un groupe déterminé d'objets, et la science en général est un pareil système comprenant l'ensemble de ces types (2).

La théorie des variétés multiples fournissait à M. Husserl un type remarquable de déduction formelle. Il sut y reconnaître de bonne heure, dès la période antéphénoménologique, le fondement d'une arithmétique pure ouvrant un champ indéfini aux procédés de généralisation. La doctrine lui plaît par son titre, qui évoque en effet des variétés de théories rangées dans une forme générale : des espaces particuliers se groupant sous une idée plus large de l'espace, des espèces compliquées et multiples de nombres se subsumant sous la catégorie du nombre en soi ou même de la grandeur. Bref, elle lui semble le plus bel exemple de l'ordonnance d'un divers dans l'unité conceptuelle. Mais cela, la théorie physique

(1) *Ibid.*, p. 25.

(2) *Log. Unt.*, I, pp. 9 et sqq.

l'exprime aussi, comme d'ailleurs un simple syllogisme de la première figure. Par là du moins se précise la sphère de la recherche. Elle portera sur la contexture du genre en tant que genre, et de la théorie de la science (1).

Du fait mathématique lui-même, M. Husserl ne retient donc que la forme de la subsomption. Le signe de l'addition ne l'intéresse pas en tant qu'il désigne une opération mathématique et qu'il s'accompagne d'axiomes comme la commutativité, la distributivité, mais seulement comme signe général, valant pour un certain nombre de lois. « Plus », par exemple, cesse d'être le signe de l'addition pour devenir celui d'une liaison en général, pour laquelle valent des lois de la forme : $a + b = b + a$.

Voici donc un signe mathématique que la logique ne considérerait qu'en tant qu'il permet des subsomptions de concepts, c'est-à-dire dans la mesure où il servirait à construire des idées générales de sommes ; il ne symboliserait plus que la réunion d'expressions, en nombre indéfini, sous la forme $a + b = b + a$, et généralement sous toutes les formes définies par les axiomes de l'addition. *L'axiologie de la science est donc bannie de la logique pure. Les lois des sciences particulières restent en dehors de l'économie logique de la pensée.* M. Husserl ne s'est attaché qu'aux rapports de généralité des concepts et des théories, pour lesquels d'ailleurs il refuse l'explication empirique que fournissent les théories de l'abstraction.

M. Husserl n'a retenu que l'emboîtement des différentes parties du système déductif ; il s'est attaché à la valeur de la théorie comme classification naturelle, et cette fidélité au schème de la subsomption va maintenir la doctrine dans les limites de la logique aristotélicienne. Elle y demeurera emprisonnée, même après les efforts de l'auteur pour donner de ces formes une interprétation logico-grammaticale, et leur conférer un sens nouveau. Il reste à la base de la logique husserlienne le principe clas-

(1) Cf. Duhem, *La théorie physique, son objet, sa structure*, 2^e édit., p. 30.

sique du *dictum de omni et nullo* ; la théorie n'est qu'un cadre évidé, et la logique est séparée d'emblée de la science. Elle ne fournit que la forme conceptuelle d'où doivent sortir les permutations syllogistiques.

On pouvait donc poser au-dessus des essences particulières et des sciences qui s'y rapportent, la nature du concept *in abstracto*. Il suffit, pour accéder aux catégories purement formelles, de transcender la distinction de l'idée (εἶδος, espèce), qui est dans sa définition, et sa clarté, qui tient à la Wesenschau, c'est-à-dire à l'intuition de son essence propre. D'ailleurs il y a de la hiérarchie dans le monde des formes, dans la mesure où les diverses théories qui s'emboîtent l'une dans l'autre comportent des degrés divers de généralité.

C'est ce que l'on apercevra en confrontant la sphère de la théoricité pure avec les autres sphères phénoménologiques. Il faut en voir les différences et les rapports. Les différences, ce sont précisément celles des espèces et du genre qui font à celui-ci un mode particulier de distinction. En pensant le genre, nous transcendons les différences spécifiques et les clartés des Idées particulières. Nous considérons des sens de théories à contenu spécial, un espace riemannien par exemple. On peut dire que la distinction du genre se perd dans sa généralité même puisqu'il est la dernière forme, dans une sphère où il n'y a plus de rapports. Elle ne peut signifier que ceci, qu'il se suffit en soi. Quant à sa clarté, elle doit résulter de l'intuition qui le réalisera, et qui le fera apparaître, comme une production du Moi pur. Elle signifie qu'il est un objet réel de connaissance, et que la théorie de la pensée doit le traiter tout autrement que comme une abstraction. Mais avec un pareil genre on ne peut juger qu'à vide ; et c'est pourquoi il ne lui correspond dans la grammaire que la forme du jugement vague.

Par rapport à la dernière unité systématique, les différents domaines de phénoménologies particulières

apparaissent comme ayant été découpés dans la connaissance, en manière de suspensions (ἐποχάι), par des mises entre parenthèses. De ce point de vue la phénoménologie se morcèle en études qui gardent le caractère d'une description « naïve » et d'un éclaircissement : car il s'agit de porter à la conscience claire des intentions. Elle est en un sens une philosophie de la spécificité des essences, des systèmes de sciences ou de valeurs. Chaque région est définie par une unité théorique idéale, et son *objet*, au sens le plus naïf et aussi le plus philosophique du mot, s'explique ou se révèle dans une Wesenschau. Quand donc il sera parlé d'une esthétique transcendantale, ce sera dans un esprit nouveau, et pour déterminer les sphères de connaissance prenant leur occasion dans la sensibilité. Il y aura une esthétique de l'espace, mais aussi de la couleur en général, et du son, même une esthétique du rouge, bien que la qualité pure représente la limite de la composition conceptuelle. Ce qui les fait transcendantales, ce n'est point, comme l'a cru Kant, un apport de la sensibilité *a priori*, mais leur valeur de catégories ; c'est le fait qu'elles sont données autrement que pour la sensibilité, qu'elles contiennent la forme conceptuelle et que le sens s'en réalise dans une intuition eidétique. Elles sont plus objectives comme essences que comme données sensibles. Le sensible pur est une abstraction et n'est pas vécu comme tel. D'un point de vue plus général, les catégories sont des Idées séparées et le nombre ne peut pas en être prévu. Leur système ne sort pas du moi, et chacune d'elle est un « contingent » à l'égard de la raison pure. Le langage de M. Husserl devient ici obscur. La vérité des contenus variés de conscience est dans un processus indéfini. Elle ne sort pas, elle ne peut pas sortir, de l'imposition de la forme logique. La théorie de la raison ne détermine la vérité elle-même que comme Idée ; elle

(1) Sur la différence de l'esthétique de Kant et de celle de M. Husserl, voir *Form. u. transz. Logik*, pp. 80 et sqq.

ne lui donne comme contenu que la réalité du genre ou de la forme, non la réalité spécifique.

Il y aura donc du « contingent *a priori* » dans les propositions que nous émettrons sur un objet particulier comme le son. Cela résulte de la position même que la phénoménologie a prise à son égard. L'origine empirique du savoir n'entrant jamais en ligne de compte, l'essence est *toujours a priori*. Mais cette connaissance ne sera *a priori* que dans l'espèce son. La raison pure est évidemment au-dessus de tout fait empirique, mais elle est au-dessus même des concepts à contenu. « In gewissem Sinne, jede Wesenserkenntnis ist ein Gebilde « reiner » Vernunft, rein von aller Empirie (was von anderer Seite auch das Wort *a priori* anzeigt) ; aber nicht jede ist in einem zweiten Sinne, dem der prinzipiellen Form, rein... Die « reine » Vernunft ist nicht nur über alles empirisch Faktische sondern auch über alle hyletisch-sachhaltigen Wesensphären erhaben (1). » La logique, comme théorie de la forme, est donc bien le domaine de la raison pure.

Il faut donc admettre qu'il y a de l'irrationnel dans tous les autres objets de connaissance, bien que, ou parce que la description phénoménologique s'arrête devant une Wesenschau comme devant un absolu. Subsumer les domaines de la recherche (ou les régions, comme dit M. Husserl) sous le seul genre de la logique classique, c'est les unifier formellement, sans faire sortir leur diversité de l'unité de l'aperception. Les catégories husserliennes sont des genres séparés en nombre indéfini et imprévisible. Elles ne s'engendrent pas les unes les autres, mais n'entrent en communication que lorsque les théories deviennent plus compréhensives. Elles restent séparées dans leur ordonnance générale, comme sont les espèces dans la classification. A la limite, elles équivaldront par leur somme à la pensée d'un réel. Mais leur

(1) *Form. u. transz. Logik*, pp. 25-26. Voir tout le paragraphe qui commence p. 24 : *Der formale Charakter der Logik. Formales und Kontingentes a priori*.

rapport logique n'est que ce rapport de subsumption sur lequel est construite la théorie classique de la déduction. Nous pouvons désormais comprendre les motifs qui poussaient M. Husserl à demander à la séméiologie la solution du problème de la connaissance. La science n'y convenait pas pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'elle contient plus que la forme du genre. On tombe, en s'adressant à elle, sur des théories à contenu particulier et à signification spéciale, requérant des intuitions eidétiques propres et ne pouvant donner sans mélange la théorie de la théoricité. C'est ce qui doit arriver si l'on prend la logique dans la méthodologie et dans le formulaire. Mais, en supposant même qu'elle d t accéder au genre pur, sa méthode demeurerait suspecte, car elle ne l'aurait déterminé que par une abstraction. Les procédés habituels des logiciens ne justifient que trop l'interprétation nominaliste de la loi et du concept. Ils sont incapables de rendre compte d'une nécessité. C'est pourquoi la phénoménologie sera toujours nettement distingu e quant à son esprit, son contenu et ses méthodes, de la science positive. Les raisons que l'on nous donne ici de ne point nous enfermer dans la science pour expliquer la science sont celles que l' cole emploie pour toute l'étendue de la phénoménologie. M. Husserl ne fait même pas un sort spécial aux sciences dites exactes. Elles ne sont elles-mêmes qu'une problématique, qui dépend de la vérité de leurs définitions, de leurs principes et de leurs postulats. Par là, le formel de l'arithmétique sera distingué d'emblée du formel des mathématiques en général, et celui-ci, du formel de la logique, comme il ressort déjà de l'introduction à la première édition des *Logische Untersuchungen*. Il ne s'agit d'ailleurs en tout ceci que de l'intention de science, c'est-à-dire d'un idéal. L'histoire même de la connaissance humaine n'a pas à intervenir dans le débat. L'idée de théoricité pure se suffit à elle-même ; elle est un élément de la vérité, et il doit lui correspondre la pensée objective de quelque chose.

C'est dans le même esprit que sera niée la compétence de la linguistique pour la détermination de l'acte grammatical pur, car on ne justifierait pas par des raisons tirées de l'expérience la valeur logique de la grammaire. La linguistique explique des faits de langage par des causes et par des accidents. Or d'après M. Husserl le langage était informé par la logique, sans que la science du langage pût le montrer. Pas plus donc qu'il n'avait fallu prendre en considération le traitement scientifique du concept, il n'avait fallu s'arrêter à la pratique des règles grammaticales. La contingence des moyens d'expression cesse de présenter quelque intérêt dès lors que l'on s'attache à ce que le sujet a *voulu* faire, c'est-à-dire à des intentions et à des directions qui sont sous-tendues à l'usage même du langage. L'adéquation même de notre pensée et des mots qui l'expriment n'entre dans nos préoccupations que comme un idéal que ne peuvent atteindre les incertitudes ou les gaucheries de la réalisation.

Donc la science ne pouvait donner qu'une logique abstraite et mélangée, et la linguistique une grammaire impure. On pouvait manquer d'un critère de distinction pour discerner ce qui était en elles spécifiquement logique. On tombait, avec les sciences particulières, sur des théories à contenu, requérant une multiplicité de Wesenschaufen ; on y découvrait des structures de concepts ne correspondant pas à la structure pure du genre, et n'expliquant pas ce qui le rend exploitable dans la déduction.

Nous devons enfin considérer les rapports des phénoménologies particulières au système de la raison pure.

Celui-ci en fait l'unité. La philosophie transcendante devait finalement briser les parenthèses pour s'attacher à la pensée de la théoricité. Il fallait transcender les natures séparées pour étudier les conditions de leurs accords (*Zusammengeh rigkeiten*). Il est vrai que

la dernière théorie, qui doit clore la phénoménologie en la renfermant sur elle-même était contenue en puissance dans les études précédentes, puisqu'elle s'y trouvait appelée à titre de complément intentionnel, comme tendance à la théoricité. Bien plus, elle y était préparée par les mélanges ou les communications de régions. Il n'y a pas d'espace sans qualité, ni de qualité sans espace ; donc pas de couleur sans espace. D'autre part, il n'y a pas de qualité sans intensité, donc pas de couleur sans intensité. Le vieux problème du mélange des idées conduit naturellement à la pensée de la synthèse générale.

Est-ce bien de synthèse cependant qu'il s'agit, et l'auteur donne-t-il vraiment la théorie de la composition des idées qu'il faut mettre à la base d'une logique ? Quand je lève les parenthèses, la complexité du contenu de pensée doit se nier d'un certain point de vue, puisqu'il ne reste comme matière de la théoricité que la forme vide du genre. C'est une conséquence immédiate de ce que M. Husserl a pris le fait logique dans la classification. Mais la raison se prenant elle-même comme objet de la réflexion, me révèle que cette ordonnance est le produit d'une activité transcendantale, et que le genre est ainsi une promotion du moi pur.

La pensée ne se conçoit en effet que comme un acte du sujet. C'est ce qui requiert un esprit pour être posé. Il faut, pour qu'il y ait une connaissance, que je puisse dire : « Cogito » ; de cette affirmation sort immédiatement sinon la réalité de la chose énoncée, du moins celle du moi et de la connaissance elle-même. Est formel ce qui s'applique à un contenu, et ce qui comporte la possibilité de plusieurs contenus divers. Mais ce que l'on met dans la forme a toujours le caractère d'un donné et d'un contingent. Dès lors si le formel lui-même doit se *réaliser*, lui qui ne suffit pas à définir une existence objective, ce doit être dans l'essence du sujet lui-même, mais du sujet pur, c'est-à-dire du moi transcendantal. La dernière forme s'objective elle-même en se pensant comme activité

rationnelle. Ce n'est point du tout la même chose que de se penser comme matière de connaissance. C'était évidemment revenir à des formes de philosophie très kantienne.

L'aspect de chaque phénoménologie, comme aussi le sens de la phénoménologie elle-même, s'en trouvent changés ; d'aucuns estimeront, avec M. Gurvitch, que c'est une infidélité à l'esprit primitif de la doctrine, précisément orienté à l'inverse du kantisme. Ce qui devait compter, c'était l'isolement absolu des Idées, immanentes, mais non subjectives, et non rapportées à l'activité d'un sujet en soi (1). Nous avons cru pouvoir opposer à cette conception le fait que la logique pure avait été annoncée depuis le premier volume de la première édition des *Logische Untersuchungen*, et qu'elle avait été la préoccupation constante de M. Husserl (2). Au demeurant l'activité du moi ne fournit, pour chaque idée, que la forme théorique qui la fait être un concept. Ce qui peut surprendre au contraire, c'est qu'elle donne finalement si peu de chose, à savoir le schème du jugement vague. Chaque Idée n'était formelle et nécessaire qu'à l'égard de son contenu (qui pouvait être un contenu d'expérience) ; mais elle apparaissait contingente à l'intelligence elle-même, qui gardait devant elle une attitude passive. Cette connaissance était une *ᾠρασις* et une forme de clarté (*Klarheitsform*). Elle était la pensée d'un ordre qui ne sortait pas de la raison. En cela le système husserlien s'oppose à un idéalisme conceptualiste comme celui de Hamelin, qui engendre les différences spécifiques à partir du genre et qui déduit les catégories ; mais il le rejoint dans la mesure où il pose une ontologie des essences.

En ce qui concerne Kant, on n'oubliera pas que le nombre et la diversité des catégories sont estimées par

(1) Voir Gurvitch, *Les tendances actuelles de la philosophie allemande* pp. 53 et sqq., puis pp. 61 et sqq.

(2) *L'œuvre philosophique d'Edmund Husserl*, dans les *Études philosophiques*, numéro de mai 1930, p. 42.

lui injustifiables : « Quant à donner en outre une raison de cette propriété qu'a notre entendement de n'arriver à l'unité de l'aperception *a priori* qu'au moyen des catégories et tout juste de cette espèce et de ce nombre de catégories, c'est ce qui est tout aussi impossible que d'expliquer pourquoi nous avons précisément telles fonctions de jugement et non pas d'autres, et pourquoi le temps et l'espace sont les seules formes de toute intuition possible pour nous (1). » Ne pourrait-on pas faire sortir de là le « Kontingentes *a priori* » de M. Husserl ? L'impossibilité de la déduction des catégories insère dans le système de l'alogique, donc de l'irrationnel. Un kantien indépendant. E. Lask, note très judicieusement que Kant a posé indépendamment les unes des autres les catégories objectives et les formes logiques, sans faire valoir les catégories objectives comme formes logiques (2).

Quoiqu'il en soit, la dialectique husserlienne pose une activité rationnelle pure qui n'intéresse pas le contenu même du jugement, mais qui le détermine comme jugement, qui ne suffit pas à expliquer le concept, mais qui le caractérise comme concept. La fonction du moi transcendantal est tout justement la production de l'ordre logique. Ainsi quand les essences se mêlent de toutes les manières possibles dans la connaissance, lorsqu'elles ne forment même plus par leur mélange (qui peut comporter des combinaisons originales) un objet particulier de science, mais la connaissance elle-même, leur ultime liaison révèle l'activité pure du sujet, abstraction faite de tous ces objets possibles ; et c'est cette forme de synthèse, le genre, que la phénoménologie pure se propose d'étudier dans sa spécificité. Elle traite du moi transcendantal,

(1) *Critique de la r. pure*, B, 146.

(2) Voir *Die Logik der Philosophie*, p. 337. E. Lask fait entrer au contraire comme nous, mais dans des préoccupations très différentes des nôtres, les compositions catégoriales dans la logique. L'auteur reproche aussi au système husserlien de ne donner « qu'un inventaire des formes catégoriales, sans tenir compte de leur ordre, de leur spécificité et de la diversité des couches de catégories ». (*Ibid.*, p. 183.)

et comme elle porte sur la pensée théorique en général, l'idée s'en confond avec celle de la philosophie transcendante, c'est-à-dire, du point de vue de M. Husserl, de la philosophie tout court.

En vérité, la différence avec Kant réside en ceci que ces conclusions sont formulées dans un langage séméiologique, et même présentées comme sortant d'une réflexion naïve portant sur l'acte de signification. La logique est prise dans les permutations grammaticales ; elle est supposée être l'intention fondamentale du discours en tant que discours, et l'on nous dit que c'est ainsi qu'elle vit dans la conscience. La grammaire, par rapport à la logique, est la pensée d'un signifiant à l'égard d'un signifié ; la pensée, disons-nous, car elle est prise dans ses intentions pures. Il n'y a pas à considérer même si l'adéquation est réalisée ; il suffit qu'elle soit le $\tau\omicron\ \tau\iota\ \xi\upsilon\ \epsilon\iota\upsilon\alpha\iota$ du langage. Cependant une direction de sens (à quoi répond la pensée d'une *intention* au sens aristotélicien) doit au moins se retrouver dans les fonctions grammaticales, qui déterminent les formes pures (Urformen) du discours. Prendre la grammaire pure, c'est considérer les fonctions de langage engagées dans la proposition et dans la phrase ; et c'est le seul moyen que nous ayons de connaître la connaissance. Ces combinaisons signifient quelque chose ; l'intuition de leur sens nous donnera le fait logique.

Nous devons maintenant considérer le fond commun de cette logique pure et de cette grammaire pure, qui apparaît ici sous l'aspect d'un signifiant et là sous celui d'un signifié.

b) *Le rapport logico-grammatical*

La séméiologie des faits de langage peut présenter des schèmes en nombre indéfini ; mais ils se limiteront entre deux rapports extrêmes : quand aucune division logique ne sera plus possible, quand la pensée se heurtera aux

purs faits de représentation, il n'y aura plus qu'à mettre un nom de la langue commune (d'ailleurs arbitraire) en face de l'image correspondante : le mot rouge, pour désigner l'intuition du rouge. C'est ce qui arrive quand on a épuisé un contenu de signification ; et telle est, en effet, l'intention de signification la plus simple.

A l'autre extrémité se trouve le rapport qui place tout le formel du langage en face de tout le formel de la pensée, une pensée pure en face d'une logique pure. La pensée pure devient une théorie formelle des significations ; *elle est un système de formes fondamentales (Urformen) par rapport auquel la logique doit se résoudre en essences formelles* (1).

C'est la même logique qui est à la fois formelle et transcendantale, d'une part, parce qu'elle est liée à la structure de la connaissance, de l'autre, parce que la dernière forme principale n'ayant plus égard au contenu de la connaissance, touche à l'activité du Moi pur.

Telle est la destination de la grammaire, c'est-à-dire sa fonction, le reste étant affaire de vocabulaire et tombant dans la contingence des procédés d'expression.

La plus générale des formes que nous offre ainsi la grammaire, est celle de la proposition catégorique ou de la proposition de qualité : *S est P*, où P désigne une propriété et S un substrat, et d'où sortent les opérations de la logique classique ; mais l'auteur les rapporte au langage (2).

En nous maintenant dans le plan des expressions, derrière lequel se cache, jusqu'à ce qu'une intuition adéquate le rende visible, le plan des pensées, M. Husserl pensait s'opposer à l'interprétation aristotélicienne du

(1) Les Urformen doivent être des formes grammaticales pures correspondant aux fonctions de pensée. M. Husserl ne met pas une fois en doute l'existence de pareilles formes.

(2) « So ist die Form des bestimmenden Urteils : S ist P (wo P eine Beschaffenheit und S ein Substrat bezeichnet) eine Urform von der aus Besonderungen und Modifikationen abzuleiten sind. » (*Form. u. transz Logik*, p. 45.)

même jugement. Sa logique cependant restait attachée à la subsumption à laquelle présidait, non plus une pluralité de formes catégoriales, mais la catégorie de la forme, c'est-à-dire la pensée abstraite du concept. Il y ajoutait la théorie des hypothétiques, qui marquent la subsumption des jugements, mais que l'on peut expliquer encore par la généralité des concepts. Dans un esprit qui n'est pas entièrement kantien, l'auteur donnait encore à la logique traditionnelle la valeur d'une logique transcendante.

Puis la forme grammaticale *S est P*, qui lie un attribut à un sujet, peut se développer : en conséquence des rapports de P et de Q, nous pourrions dire : (S P) est Q, puis de même manière : (S P) est R.

De la proposition attributive nous devons distinguer les propositions conjonctives et conditionnelles : A posé corrélativement à A' (jugement conjonctif) ; A condition de A' (jugement hypothétique). Leurs formes doivent être encore tenues pour des principes, à cause des opérations originales qu'elles justifient (1). L'Urform de la proposition hypothétique sert à lier la vérité à la conséquence ; pour la logistique, il lui correspondra l'implication, fondement de la déduction. Mais l'inférence intervient précisément comme conséquence de la généralité de la forme ; l'implication s'ajoute donc naturellement à l'attribution : *On ne peut pas être S sans être P* ; ce qui revient à dire que P suit analytiquement S (2).

Ce développement de nos propositions n'est que de la grammaire ; mais il est le signe des rapports statiques que les essences soutiennent entre elles (par leur composition). L'activité de langage est la conséquence d'un ordre des catégories, qui est leur forme logique. Il en sort donc une

(1) « Derartige allgemeine Bildungsformen wie die konjunktive und hypothetische sind dann ebenfalls Grundformen zu nennen, sofern sie Grundarten von « Operationen » bezeichnen, die wir mit zwei beliebigen Urtheilen vornehmen können, bzw. auch mit zwei beliebigen Urteilsformen. » (*Ibid.*, p. 45.)

(2) *Ibid.*, p. 44.

logique transcendantale, la logique opératoire traditionnelle n'étant en vérité qu'une grammaire ; et cette logique transcendantale procède de la séméiologie, non pas en tant que celle-ci fixe des sens de mots, mais en tant qu'elle développe des formes de discours. De la grammaire devaient donc sortir essentiellement les catégories du genre et du principe, l'une conduisant à l'attribution, l'autre à la conséquence.

La grammaire a donc paru offrir à l'auteur la forme de la déduction avec ses : *or, donc, si, par conséquent...* L'exploitation du principe grammatical permettait le mouvement discursif des mots qui devenait une image de l'ordonnance des pensées dans la théorie.

M. Husserl retenait en somme de la grammaire la forme de la proposition catégorique, puis les modalités du verbe, expressions du désir, du souhait, de la prière, de l'interrogation, etc., correspondant aux propositions conjonctives, conditionnelles, optatives, impératives..., mais il ne pouvait les retenir que dans la mesure où elles marquent la dépendance logique. En vérité, il a été très gêné, comme nous le verrons, par l'expression du commandement ou du désir. On n'aperçoit pas aisément le sort que la phénoménologie devait faire en logique à tout ce qui n'est pas énonciation objective, et qui diffère d'un jugement de perception ou d'un jugement scientifique, comme : *le ciel est gris*, ou : *la chaleur est la cause de la dilatation*. D'après sa méthode, M. Husserl n'avait pas à rechercher comment se rendent la causalité, ou le désir, ou le souhait. Ce n'est pas anticiper sur la critique, bien que ce soit la servir par avance, que de souligner au passage, les hésitations des *Logische Untersuchungen* au sujet de ces formes. En vérité, elles pouvaient offrir à cette philosophie un beau domaine, réalisant les « attitudes de conscience » d'où sortent des valeurs, et pour lesquelles doit être requise une forme d'objectivité. Elles délimitent des « régions ontologiques ». Mais appartiennent-elles encore à la théorie de la

raison pure ? Il le faudrait pour que le domaine grammatical déterminât seulement la forme du jugement vague, antérieur à tout contenu. Nous n'avons pas rencontré dans la *Logique formelle et transcendantale* l'éclaircissement de ces Urformen, dont la portée exacte reste imprécise. Elles étaient cependant annoncées dans les *Logische Untersuchungen*, mais on sait que la préoccupation dominante de l'auteur était alors de traquer le psychologisme sous toutes ses formes. Sa dialectique, qui consistait à conclure de distinctions de langage à des distinctions de pensée, et qui usait tout à fait inconsidérément de la forme dichotomique (Sinn et Bedeutung, Bedeutungsin-tention et Bedeutungserfüllung, etc...) l'amena à distinguer ici deux sortes de propositions, celles qui posent immédiatement l'objectivité du jugement énoncé, propositions catégoriques se rapportant aux objets du monde extérieur, ou dans tous les cas une extériorité par rapport à la conscience, — et celles qui expriment nos Erlebnisse relativement à ces objets. Dans la première classe nous placerons par exemple les relations mathématiques ; dans la seconde, les propositions interrogatives, désidératives ou impératives, des phrases comme : *Je vous demande un verre d'eau, je te souhaite le bonheur, j'estime que l'univers est infini*, et même : *je juge que $2 \times 2 = 4$* : Car les deux propositions $2 \times 2 = 4$ et : *je juge que $2 \times 2 = 4$* n'ont point, selon M. Husserl, le même contenu. Dans un langage assez obscur et qui a pour but d'exprimer séméiologiquement cette différence, l'auteur caractérise la première classe par la relation immédiate du signifiant et du signifié, et la seconde par l'inférence qu'il est nécessaire de produire pour passer de celui-ci à celui-là. La pensée porte dans le premier cas sur l'Erlebnis, dans le second sur l'intention d'objectivité que contient l'Erlebnis : « Darnach zerfallen die Ausdrücke in solche, die das Gegenständliche, das sie nennen (oder überhaupt bezeichnen), zugleich kundgeben, und in solche, bei denen der genannte und der kundgegebene

Inhalt auseinandertreten (1). » C'est pourquoi il fallait distinguer le contenu psychique propre de l'énonciation de son intention d'objectivité, beaucoup moins immédiate. Des éclaircissements sont donnés dans la cinquième recherche, où l'auteur étudie le contenu des faits intentionnels (2). Les significations résident dans des intentions qui peuvent passer à l'intuition sous certains rapports. Par exemple quand je dis que j'ai vécu les guerres de 1866 et de 1870, le vécu ici consiste en perceptions ; mais il peut aussi signifier que des impressions ont été éprouvées, et cette phrase alors me reporte aux conditions subjectives de la connaissance (3). Ainsi l'Erlebnis revêt un sens plus riche : il ne signifie plus que des perceptions s'insèrent, comme sensations actuelles ou comme souvenirs, dans l'histoire de mon moi, mais qu'elles sont des événements de conscience, ou des actes de ma vie spirituelle. Or dans ces actes nous devons alors déterminer le fait intentionnel.

C'est à cela que se ramène la théorie husserlienne de la modalité du jugement. Était-ce bien la faire sortir de la « grammaire pure » sans mélange de psychologie ? Que ce soit là une destination de la grammaire, de celle tout au moins qui possède des formes assez souples pour exprimer ces nuances de l'Erlebnis, nous n'y contredirons pas. Mais que cette différence des actes de désir, ou de commandement, ou d'interrogation, et de l'énonciation catégorique ait une valeur logique, et qu'elle ne soit pas empruntée à la psychologie, c'est ce dont il est permis de douter. La linguistique l'enregistre comme une énigme qu'elle ne se croit pas le pouvoir de lever. Elle ne prétend plus aujourd'hui que les Urformen de langage, d'ailleurs valables pour des systèmes déterminés mais non universellement, expriment des formes irréductibles et nécessaires de jugement. Elle n'a certes pas la prétention de

(1) *Log. Unters.*, t. II, p. 78.

(2) *Ibid.*, pp. 345 et sqq.

(3) *Ibid.*, pp. 315 et sqq.

conférer des valeurs logiques aux différences du conditionnel, de l'optatif, du subjonctif, de l'impératif, etc... Elle sait distinguer la destination primitive de ces formes de l'usage généralisé que nous en faisons. Pour cette destination première, il serait plus équitable de la rapporter à des exigences de la psychologie qu'à des besoins logiques. Mais nous nous demandons si M. Husserl ne mettait pas ainsi de la psychologie inavouée, avec sa doctrine de l'*Erlebnis*, à la base de la modalité du jugement. En somme, il a beaucoup moins que Kant évité ce qu'il considère comme l'erreur du psychologisme, puisque la *Critique de la raison pure* ne détermine la modalité que par « la valeur de la copule relativement à la pensée en général », au moyen des trois concepts de la possibilité, de l'existence et de la nécessité (avec leurs contraires) (1). L'Encyclopédie était plus près de la vérité quand elle la rapportait à des attitudes mentales, et c'est au fond ce que fait M. Husserl, en croyant déterminer ainsi des attitudes logiques. Mais nous ne trouvons plus rien de cela dans la *Logique formelle et transcendantale*, qui ne se fonde plus que sur l'existence, dans les jugements modaux eux-mêmes et dans tous les jugements de valeur, du sujet, de la copule et du prédicat. La logique ne s'attache plus à ces intentions, pour retenir seulement la forme de théoricité de tous les systèmes, esthétiques, moraux, scientifiques, etc... L'incertitude de la doctrine husserlienne, sur ce point cependant essentiel de la phénoménologie, apparaît d'ailleurs dans un aveu, de la préface de la deuxième édition des *Logische Untersuchungen*. L'auteur déclare qu'il a déjà modifié considérablement son texte de la première édition : « Tiefengreifende Umarbeitung hat die fünfte Untersuchung über intentionale Erlebnisse und ihre Inhalte erfahren müssen.

In ihr sind kardinale Probleme des Phänomenologie (insbesondere der phänomenologischen Urtheilslehre) in

(1) *Crit. de la r. pure*, B, 100.

An griff genommen (1) ». La modification ne constitue pas seulement un éclaircissement, puisque l'auteur déclare ne plus approuver ce qu'il a écrit sur le moi pur, ni sur les fondements respectifs de la psychologie et des sciences de la nature.

Mais plus rien des distinctions précédemment exposées n'est passé dans la dernière œuvre de M. Husserl. Il faut croire qu'il les a exclues à bon droit de la logique, si du moins il convient d'interpréter ainsi son silence. En cela nous l'approuverons, car lorsque le sujet pense ses propres modifications, ses désirs, ses doutes, etc., il les pense aussi objectivement que le monde extérieur, et dans la même forme logique. Les attitudes de conscience appartiennent bien à la science psychologique et ne doivent pas intervenir dans le canon de l'entendement. Telle est la raison profonde pour laquelle le sujet ne peut pas plus prendre une intuition de lui-même comme sujet qu'on ne pourrait se mettre à la fenêtre pour se regarder passer dans la rue. C'était une fausse prétention que de remplacer ici les données de la psychologie par des données grammaticales puisqu'elles sont ce que le langage a prétendu d'abord exprimer par les modes du verbe ; et si la théorie de la connaissance doit considérer à son tour une modalité du jugement, la réalité sur laquelle elle s'appuiera encore ce sera l'Erlebnis, conçu concrètement comme objet de la science de l'âme.

Au demeurant les distinctions faites par M. Husserl étaient suspectes. Le procédé dichotomique l'avait conduit au pur artifice. On ne constitue pas une classe de tout ce qui n'est pas jugement catégorique, car une négation ne détermine pas une idée. La première classe — telle une classe de résidus — était faite de choses hétérogènes ; elle énonçait quelques cas donnés par hasard et sans ordre, comme lorsqu'on rassemble artificiellement des objets sans lien. Elle constituait un genre à l'intérieur

(1) *Log. Unters.*, préface de la 2^e édition, p. xv.

duquel on ne pouvait pas caser les différences spécifiques. Une théorie de la modalité du jugement ne pouvait pas en sortir (1).

Quand les disciples s'attacheront aux problèmes des valeurs, tel Max Scheler, rien ne restera plus de la liaison des attitudes de conscience à des faits grammaticaux, et les passages de phénoménologie à phénoménologie apparaîtront comme des irrationnels. On peut de toutes façons accorder qu'il y avait beaucoup de contenu empirique dans ce que M. Husserl prétendait déterminer primitivement comme grammaire pure.

Du moins aucune place n'est-elle faite à ce que l'on appelle proprement les catégories grammaticales, comme les temps, les personnes, les genres ; et nous verrons en effet que la méthode de la phénoménologie ne pouvait pas conduire à placer de telles catégories en face des formes logiques ; mais il est fait davantage état des parties du discours. Par exemple, la signification du genre est liée au degré de généralité de tous les noms, même des noms propres.

Enfin nous noterons le silence prudent de l'auteur sur les propositions sans sujets, qui entrent dans la classe des énonciatives, mais non dans le schème de la prédication. Il est cependant juste de reconnaître que leur interprétation a préoccupé certains des disciples de M. Husserl (2).

En somme le chef de l'école phénoménologique n'avait que retrouvé la grammaire générale traditionnelle, et son enseignement n'avait pas différé fondamentalement de celui de l'Encyclopédie. En résultait-il du moins une logique très modifiée dans son contenu et dans son esprit ?

On ne peut pas ne pas être très étonné du peu d'étendue de cette logique. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'auteur joint à l'enseignement aristotélicien le fruit de

(1) Voir Wundt, *Kleine Schriften*, I, p. 579.

(2) Par exemple Amann, que nous avons plusieurs fois cité dans le précédent chapitre.

celui de Chrysippe, et qu'il ne néglige pas tout à fait celui de la logistique moderne. Mais cette théorie ne contient pas les formes de déduction qui prennent leur source dans la contexture des concepts de la science. Elle n'arrive pas à être une théorie de la méthode des mathématiques. La raison en est que l'auteur s'arrêtait à la généralité de la forme de la proposition, reportée sur celle du jugement (*die Allgemeinheit der Urteilsform*). Tout le développement analytique des formes devait être dès lors fondé uniquement sur le *dictum de omni et nullo*.

L'esprit du moins en était-il entièrement nouveau ? La logique traditionnelle avait été une discipline pratique, une logique opératoire, se mouvant le plus souvent, comme Brentano l'avait mis en relief, dans l'itération. Cependant elle ne s'était point contentée d'être une doctrine de la cohérence ou de la justesse, et M. Husserl remarque qu'on pouvait tout aussi bien l'interpréter comme une doctrine de la vérité. Elle avait été à ce titre une « apophantique ». Or, c'est par l'idée de l'assertion que le *sens* entre en elle, c'est de là en effet, que doit sortir son orientation vers le vrai.

On comprendra cet usage de la logique par comparaison avec les mathématiques, car, elles aussi peuvent être traitées des deux mêmes façons. Elles ne constituent qu'un système de la cohérence si on ne les prend que comme discipline hypothético-déductive ; mais si l'on dépasse en elles la pure technique, si l'on considère leurs axiomes comme des *formes* et leurs objets comme des *concepts*, elles deviennent une doctrine de la vérité, et méritent d'être appelées une science (1). De même donc que nous sommes en quête d'une mathématique objective, nous devons l'être d'une logique objective, qui sera la *science* de l'objectivité en général. La logique formelle de la vérité, qu'il faut distinguer radicalement de la

(1) M. Husserl suit ici l'enseignement de Bolzano, son maître en logicisme. Voir *Form. u. trans. Logik*, p. 74.

logique formelle de la cohérence, posera les rapports de l'ontologie et de la signification (1). Une apophantique tendait vers une ontologie comme vers son complément intentionnel. Une apophantique formelle doit donc tendre vers une ontologie formelle.

C'est en cela que devait consister le traitement phénoménologique appliqué aux formes de pensée (2). La théorie de la Wesenschau oriente l'intuition réalisante du côté du concept, et non, comme Aristote, du côté de l'expérience sensible. C'est dans cette interprétation qu'est évidemment l'originalité de M. Husserl. Mais le contenu de la logique aristotélicienne demeurerait inchangé, et son interprétation comme logique transcendantale n'affectait pas au fond ses rapports avec la grammaire ; elle permettait seulement à l'auteur d'affirmer que ces rapports étaient purs et *a priori*.

Telle est la doctrine que nous devons maintenant apprécier.

c) *Critique de la phénoménologie du langage*

La phénoménologie du langage suppose une relation directe de l'esprit et de la parole (*verbum*), puisque la logique pure doit représenter l'effectuation du sens des démarches grammaticales. Or, nous craignons que M. Husserl n'ait abouti à un appauvrissement inconsidéré de la logique, à un faux concept de grammaire, et à un rapport séméiologique artificiel.

Non seulement la doctrine est abusivement limitée à la considération de l'extension de l'idée et de la théorie, ce qui ne peut rendre compte de la riche diversité du savoir, mais elle tombe encore dans les erreurs de la philosophie du concept.

(1) *Form. u. trans. Logik.*, p. 92.

(2) En somme Descartes, sans réaliser aucunement cette philosophie l'aurait au moins préparée, et son *cogito* peut signifier tout à la fois que j'opère, que je pose et que je produis : que j'opère en vue de conclure, que je pose en jugeant, et que le contenu de ma pensée est une production du Moi.

Nous avons vu que l'axiologie de la science en était bannie. Était-ce bien un progrès de ne pas prendre en considération la méthodologie, et de ne point faire sortir la logique des démarches de la science ? Les axiomes des mathématiques ne sont-ils donc pas des principes logiques, et ce qui serait scientifiquement illégitime pourrait-il ne point l'être logiquement ? Sous le nom de pensée formelle l'auteur n'a retenu qu'un schème de concept ne renfermant plus aucun de ces éléments scientifiques qui font que ce concept est précisément tel et non point tel autre. Il n'a mis en lui que le genre et la différence, pris quoiqu'il en dise dans l'abstrait, c'est-à-dire la subsomption. Mais toutes les essences sont en un sens formelles, et la dernière forme ne doit pas être nécessairement cherchée du côté de la compréhension la plus pauvre. D'autant plus qu'à s'attacher à la terminologie de M. Husserl, on peut douter qu'il y ait une logique de la pure forme et du jugement vague, qui ne serait à aucun degré une logique du contenu. L'intuition du genre comme « possible » est déjà une réalisation de signification et doit servir à définir selon M. Husserl, *l'être en idée*. Mais ce n'est pas sur ce terrain de la Wesenschau que nous voulons ici le suivre. On sait que la multiplicité des essences avait été l'un des points de vue de la doctrine. Que devient alors la construction systématique des formes catégoriales ? Et les axiomes mathématiques, et le contenu spécifique du principe de causalité ? Entre l'objet donné, qui n'apparaît pas systématique en lui-même, mais qui ne révèle un ordre que dans la régularité de la production des phénomènes, et la forme du genre il y a un intermédiaire inexpliqué. La logique ne portera plus sur le jugement confus quand on en aura fait, avec la logistique, une étude de la diversité des formes conceptuelles.

Il existe des formes de plus en plus complexes et de plus en plus synthétiques : la théorie analytique de l'espace est certainement plus pleine que la conception euclidienne, le nombre complexe plus plein aussi que le

nombre entier. L'analyse cependant contient l'arithmétique comme un genre contient son espèce. Ce n'est point le *dictum de omni* qu'il faut prendre comme schème de leurs relations, parce que cette formule n'évoque que la pensée la plus pauvre des rapports de la partie et du tout : elle ne représente pas la vraie texture théorique.

Pour nous, nous faisons entrer dans la logique toutes les textures de concepts engagées dans la déduction et lui offrant des possibilités indéfinies de développement. Nous croyons qu'on approfondit une intuition quand on enrichit une idée et quand on construit par exemple des pensées d'espaces de plus en plus complexes. Nous n'admettons pas enfin que la logique soit toute contenue dans la classification, serait-ce dans cette classification que représente d'un certain point de vue la théorie physique ou la théorie mathématique (la théorie physique d'ailleurs par la théorie mathématique). Nous ne pensons pas que ce soit unifier convenablement que d'unifier au profit de la nature la plus pauvre, et voilà pourquoi nous rejetons la doctrine aristotélicienne.

Aussi pourrait-on s'étonner que M. Husserl, si habile toujours à critiquer l'abstraction, n'ait fait entrer le genre dans la logique que par son extension, et n'ait su voir la pensée en acte que dans le syllogisme.

A vrai dire il n'a point conçu une logique du jugement, mais une logique du concept. Il a fait de la pensée une contemplation. Il est tombé dans les erreurs fondamentales du conceptualisme. Si l'on fait de la catégorie l'expression conceptuelle des axiomes de la pensée, et si on la place comme Kant sous la dépendance des formes du jugement, comme ces formes vont se multiplier à l'infini avec le pouvoir de création indéfini de la science, la phénoménologie ne devra pas tomber sur une texture type, sur une sorte de concept en soi qui n'est plus la pensée de rien parce qu'elle pourrait l'être de tout. Elle ne pourra pas dès lors réaliser dans une intuition cette fausse essence. La classification dans laquelle se résumait

selon l'auteur la pensée de la théoricité pure ne correspond pas à la composition théorique de la science, mais à la forme la plus indigente de la composition. Le genre n'est pas une unité organique, mais il se contente de grouper ses espèces. De lui sort la moindre des relations qu'exploite la science. La logique n'est rien si elle se contente de constater que ce que l'on a dit de tous les objets d'une collection, peut être redit nommément de chacun d'eux. Mais elle devient féconde quand elle exploite des relations combinées suivant des principes qui en expriment les propriétés formelles. Il y a alors autant de formes catégoriales qu'il y a de concepts originaux de la science ; c'est à quoi tend cependant la doctrine qui considérerait que l'élément essentiellement logique de la connaissance était l'unité idéale de l'espèce et de la théorie. Était-ce même un progrès d'interpréter au moyen de la *Wesenschau* le contenu formel de la pensée comme la pensée du possible ? On est obligé de le résoudre alors en non-contradiction, et l'on soutient simplement qu'on a dépassé la logique de la cohérence par une interprétation qui en fait la logique de la possibilité. On prétend, dans un langage assez hermétique, qu'on a transcendé l'apophantique classique en lui donnant comme support caché une ontologie des essences formelles. On a simplement affirmé la légitimité du concept et du genre, sans expliquer ce qu'ils sont.

Mais il est surtout contestable, dans cette théorie de M. Husserl, qu'on ait obtenu la logique pure au moyen d'une réflexion naïve portant sur la grammaire. Il faut revenir au point de départ, c'est-à-dire à la considération du rapport séméiologique, pour trouver les raisons décisives de critiquer une méthode originale sans doute et ingénieuse, mais qui risquera de paraître plus brillante que solide.

Nous tenions avec la logique l'un des termes du rapport, le terme inféré, l'autre était la grammaire. La conception de la logique nous a paru fausse ; celle de la

grammaire ne l'est pas moins, et le rapport que leur trouve M. Husserl ne se justifie pas.

D'abord, il n'eût point fallu s'écarter trop ouvertement de l'usage pour la détermination de l'idée de grammaire. Celle que l'auteur considère n'est point une science puisqu'elle n'est pas abstraite de la diversité des systèmes effectifs d'expression. Il s'agit d'une forme de langage qui serait adéquate au mouvement logique des pensées. Elle ne devrait exprimer que des *formes* de concepts, de jugements, et de raisonnements. Mais les grammaires expriment en fait de l'extra-logique, comme le genre, le nombre, le temps, et des pensées qui n'entrent sûrement pas dans les cadres du syllogisme, la causalité, ou la dépendance, ou la possession. Encore ces déterminations leur servent-elles à assurer des régimes ou des accords, plutôt qu'à désigner des concepts. Selon M. Husserl il faut considérer tels de ces éléments comme étrangers à la grammaire pure pour ne retenir arbitrairement que ceux que paraît impliquer le schème aristotélicien, comme le sujet, le nom commun, la copule... Or les classifications d'idées générales fondées sur la grammaire seront toujours suspectes et sans valeur théorique, et il n'y a rien à tirer de l'accord, purement fortuit, de la proposition grammaticale et du jugement aristotélicien. La modalité des verbes ne donne rien non plus, et M. Husserl a dû renoncer sur ce point, comme nous le savons, à y chercher de purs rapports séméiologiques. C'est un fait désormais établi que la logique ne « vit » pas dans la grammaire.

Il y a plus ; non seulement la grammaire contient de l'extra-logique, non seulement elle laisse la pensée logique s'exprimer au moyen des ressources du vocabulaire, mais elle n'est même pas apte à traduire l'ordonnance des concepts dans le raisonnement. Or, c'est à partir de la déduction que la grammaire devait prendre sa raison d'être. L'auteur s'engageait à rapporter à la grammaire toute la technique du raisonnement. On avait pu ne pas voir de difficultés dans la correspondance de la

proposition et du jugement, tant qu'on prenait un outil grammatical comme la copule pour une forme de la pensée. Sans doute pour M. Husserl c'était là l'essentiel, puisqu'il s'agissait de réaliser au moyen d'une intuition intellectuelle la catégorie qui préside à la forme du jugement. Mais il importait beaucoup plus de comparer le mouvement des mots dans la phrase à celui des idées dans le raisonnement. L'auteur d'ailleurs n'éludait pas cette difficulté. Or la déduction ne se retrouve pas plus dans les démarches grammaticales que le jugement dans la forme de la proposition. Elle est beaucoup plus fidèlement suivie par le formulaire, qui a au moins l'avantage de tout expliciter : il juxtapose des signes, qui désignent clairement une ordonnance des concepts. Ces signes n'ont pas quelque malléabilité que ce soit qui pourrait en faire comparer l'emploi aux variations grammaticales de formes, conjugaison par exemple, ou déclinaison. On les reproduit toujours identiquement. Au vrai, nous tombons ici sur le rapport séméiologique simple : un mot, ou un signe, ou un geste, en face d'une idée. M. Husserl n'avait considéré que le formulaire très pauvre de la logique classique, qui n'est même pas en lui-même une grammaire, bien qu'il soit un langage, et dont la doctrine n'a pu se développer qu'en tombant dans la subtilité.

Or, cet attachement tenace au schème de l'attribution était surtout ici un effet de la grammaire, du moins de la grammaire indo-européenne qui, pour des besoins extralogiques avait créé une copule, mot dépourvu en lui-même de sens. Rien ne peut prévaloir contre une décision de la science. Or nous avons sur ce point les renseignements précis de la linguistique.

L'étude historique et expérimentale des langues révèle qu'elles n'étaient point faites, et ne pouvaient l'être pour suivre les démarches de la pensée. La grammaire n'est qu'un instrument, éminemment ingénieux et utile, mais que dominant les exigences pratiques. Il ne suffit pas de faire leur part aux contingences, c'est-à-dire aux parti-

cularités des langues, il faut reconnaître qu'il n'y a point de grammaire générale fondée sur la logique. Il n'y a point d'invariant universel des langues du monde, en dehors peut-être de quelques attitudes très peu nombreuses qui tiennent à la nature psychologique de l'homme, celles qu'il prend devant la représentation et l'événement.

Au demeurant, il y a dans la théorie husserlienne un grave sophisme : où l'auteur prend-il cette grammaire pure qu'il ne veut pas abstraite, et quel critérium donne-t-il de sa pureté ? Il la considère comme telle parce qu'il la pense d'emblée comme une grammaire logique, à valeur de nécessité. Mais n'est-ce pas au contraire sur cette grammaire que devait se fonder le concept de logique pure ? Le rapport séméiologique que M. Husserl pose entre elles est un postulat sans justification. Celle-là est *Bedeutungsintention*, celle-ci *Bedeutungserfüllung*, à condition que l'on ait supposé, ce qui n'est rien moins que certain, et l'*a priori* de la logique, et l'*a priori* de la grammaire. On peut dire de l'auteur qu'il a construit artificiellement une théorie de la pensée et une théorie du langage qui étaient les copies l'une de l'autre, tantôt appelant de la grammaire ce qui n'en était point, comme le mouvement discursif des idées, tantôt au contraire donnant de la mauvaise logique comme justification des faits grammaticaux.

Si l'auteur avait daigné écouter la leçon des variations, il eût mieux interprété les efforts divergents, et par là même expressifs au moyen desquels les langues cherchent à s'adapter à la pensée. Il aurait fait collaborer à cette tâche le vocabulaire et le style, autant que la grammaire, et il n'aurait pas proposé cette trop facile adéquation d'une doctrine grammaticale pure et d'une doctrine logique. Il aurait connu la *Bedeutungsintention* avec ses hésitations et ses gaucheries, et il ne l'eût point fait porter sur la texture de la théorie. En vérité, la doctrine husserlienne de la signification suppose beaucoup de

pensée logique insérée dans la grammaire comme intention du sujet. Est-ce vraiment ce que donne une analyse naïve de la conscience intentionnelle ? La *Bedeutungsintention* doit être un acte spontané et réel. Quand il s'agit de formes logiques, il faut que tout soit explicité dans la pensée. Des significations latentes ne doivent pas être des significations inconscientes ; nous faisons valoir ce principe contre la philosophie du verbe être et de l'identification. Or quand je m'exprime, j'ai conscience du sens de ma pensée, c'est-à-dire de ce que je pose dans mes jugements, mais je n'ai pas conscience de la texture du concept ni du jugement ; cela est affaire de réflexion philosophique. Les intentions que nous prête M. Husserl sont donc suspectes ; elles ne paraissent correspondre à rien de réel. Le mot n'a pas lui-même, comme il le croit, la valeur de l'expression immédiate d'une pensée, car je pense en lui la chose, non le concept de la chose. Précisons bien notre critique : la désignation par le mot est certes la marque d'une pensée conceptuelle, mais elle peut ne pas comporter cette ordonnance du concept sans laquelle il n'y a pas encore de logique. De pareils termes dans l'âme du primitif ou de l'enfant et très fréquemment dans la pensée vulgaire n'ont point la valeur de genre. A plus forte raison doit-on se défier des schèmes grammaticaux et de leur contenu immanent de logique. Si je n'ai pas effectivement les intentions que me prête le logicisme, il n'en faut pas tenir compte. La pensée réfléchie se développe sur un autre plan, absolument étranger à celui de ma parole. Si l'on prétend parler des intentions spontanées de ceux qui ont inventé la langue dont je me sers, je dois alors me méfier de schèmes qui pourraient ne pas correspondre à mes propres intentions. Si enfin ces intentions étaient absentes lors de la création des langues, ce que la linguistique nous a paru incontestablement établir, alors nous ne pouvons plus concevoir qu'une influence intemporelle que la logique exercerait sur la grammaire. Nous revenons délibérément aux facultés.

Nous rencontrons plus de difficultés encore du côté de la réalisation de signification. Dès que l'on n'accepte pas l'intuition éidétique comme procédé de connaissance, on est obligé de reconnaître que M. Husserl faisait un saut dans l'abstraction en prenant le droit de négliger l'apport de la linguistique. Certes, il ne peut pas être ici question d'apprécier dans son ensemble la doctrine de la Wesensschau, à laquelle nous avons consacré d'autres études ; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que la grammaire ne pouvait pas répondre au but de la phénoménologie. *Sinn* désigne toujours en elle un sens logique ; or la grammaire n'est pas un instrument de pensée. On ne pouvait pas la prendre pour point de départ d'une Bedeutungserfüllung puisqu'elle ne contenait pas la Bedeutungssintention, et puisque les permutations de mots qu'elle produit ne *signifient* pas des permutations d'idées.

Il n'est pas vrai qu'une grammaire pure soit sous-jacente aux grammaires empiriques. On nous la faisait concevoir un peu comme les moralistes ont parfois conçu un droit naturel antérieur et supérieur au droit positif. Mais il n'y a pas de grammaire « naturelle ». Le génie des langues est exigeant et libre. C'est pourquoi les variations servent ici la recherche beaucoup mieux que les ressemblances. Elles doivent enseigner au logicien qu'il n'y a pas de formes immuables de l'esprit parce que, s'il y en avait en effet une seule, elle se serait imposée à toutes les langues ; mais il n'y en a pas. Ainsi une grammaire vivante, variable, aux ressources imprévues, suggère une théorie de la connaissance vivante. Elles révèlent l'une et l'autre des efforts dans le même sens et rencontrent des résistances comparables.

Leur tâche est contemporaine et elle se ressemble : la pensée est déjà l'expression de quelque chose (l'intuition), et elle cherche à s'exprimer elle-même dans un système matériel de signes. Elle est prise entre deux intuitions sensibles, l'une qu'elle traduit, l'autre qu'elle se donne à titre de langage. La convenance de l'objet et du discours

se produit en elle et par elle. On peut dire sans exagération qu'elle s'incorpore au discours et qu'elle en est l'âme. Mais cela ne doit pas évoquer une correspondance de la proposition et du jugement, du raisonnement et de la phrase, parce que la grammaire n'est qu'un instrument de langage. Système éminemment ingénieux et utile, elle ne répond qu'à des besoins pratiques d'expression. On peut à la rigueur admettre qu'une science puisse être vraie ou fausse, à condition de ne pas donner tout à fait à ces mots le sens que leur donne le vulgaire ; on peut définir la logique comme la science du vrai, mais on ne peut parler dans aucun sens d'une vérité de la grammaire. Mettons encore que l'on conçût une adéquation réalisée des idées et des choses, de la pensée et de l'univers ; mais, on ne peut, à propos d'un instrument comme le langage, que considérer son adaptation c'est-à-dire, sa commodité. M. Husserl, s'établissant d'emblée dans l'*a priori*, n'avait même pas la ressource d'admettre que l'expression avait pu prendre au cours de l'histoire cette souplesse et cette perfection, puisqu'il se refusait à reconnaître dans la grammaire un outil ; il voulait la pensée s'actualisant directement dans la parole, l'orientant, et faisant corps avec elle dans une unité phénoménologique.

Les distinctions logiques de concepts répondent à des besoins de théorie pure, et il faut les faire d'après les principes de la science. On ne pouvait pas espérer tirer cette analyse d'une analyse des formes verbales de la pensée. Nous l'avons plusieurs fois constaté : le rapport séméiologique de la pensée et du langage ne peut être posé qu'en général entre l'ensemble d'une pensée et l'ensemble de son expression. D'autant plus que la théorie de la Wesenschau nous interdit de confronter un mouvement des mots et un mouvement dialectique des idées : elle supprime la pensée discursive pour ne faire subsister que le discours. Elle ne confronte pas la grammaire avec la logique mais avec les idées transcendantales. Il y avait bien eu sur ce point une difficulté de la doctrine kan-

tienne. La logique y était abstraite de la science et de la représentation, et Kant lui donnait cependant pour condition les concepts de l'entendement pur. M. Husserl, allant plus hardiment dans la voie d'une ontologie des essences, réalise le sens de la catégorie dans une intuition intellectuelle. Il conçoit même une ontologie des pures essences formelles. Le concept de la relation semble être devenu pour lui, comme il l'avait été pour Couturat un absolu. Mais le concept de relation se nie quand il devient ainsi un concept d'objet. Il y a dans ces doctrines un substantialisme inavoué.

Dès lors la *Wesenschau* ne devait pas s'actualiser, dans la conscience, par le mouvement des mots. Il ne suffit plus de dire que les termes du rapport séméiologique étaient faux ; le rapport manquait lui-même de consistance. Nous touchons ici aux difficultés fondamentales de tout intellectualisme devant la technique opératoire, et devant la pensée qui se construit. Ces difficultés, nous les avons vu surgir dans l'école des logisticiens, quand ils ont voulu ajouter à leurs descriptions très légitimes des méthodes le substrat d'un réalisme des essences ; elles embarrassaient Couturat, qui s'attacha à l'existence d'une pure logique, ayant pour fondement le nombre généralisé de l'analyse. M. Husserl, plus traditionaliste, lui donne pour fondement l'existence (en et pour soi) du genre aristotélicien. Mais ils étaient amenés aux mêmes défiances à l'égard de la pensée qui se déduit et qui se construit. Déduction et construction ne peuvent être que des opérations à valeur subjective, portant sur la pensée qui se cherche, non sur celle qui se contemple. L'*ὄρασις* laissera toujours inexplicquée la pensée discursive, même interprétée comme une parole. On peut ici rappeler la critique de M. Spaier reprochant à Husserl son concept d'*Erlebnis* qui se résoud non en une activité vivante, insaisissable en elle-même, mais en états, et même en attitudes de conscience. Dans tous les cas, *désigner la Wesenschau ne pouvait être qu'affaire de vocabulaire, et il*

ne signifie rien d'en faire sortir un mouvement des pensées qu'on ne peut concevoir en réalité que comme un mouvement des mots, ou une déduction qui n'est que de la grammaire. La remarque d'ailleurs ne vaut pas seulement pour des essences conceptuelles pures : quand on veut désigner pour elles-mêmes d'autres essences, pour lesquelles on peut conserver la dénomination de catégories, comme la causalité ou la dépendance réciproque, et même le temps, le lieu, le nombre, la personne, ces choses doivent être exprimées lexicologiquement. Si ces termes veulent être des prédicats réels de ma pensée, ils cessent de valoir comme catégories grammaticales. Je dirai : « Ils sont venus tous ensemble », ou bien : J'arriverai demain », ou : « Moi, j'y serai » ; ou « La chaleur est la cause de la dilatation. » C'est pourquoi nous avons eu besoin de distinguer plus haut le cas où la causalité est réellement exprimée de celui où elle intervient à titre de complément circonstanciel.

Désigner ainsi les concepts ne peut encore conduire qu'à les juxtaposer, et il y a des langues qui se contentent de ce procédé ; la grammaire ne s'y trouve plus guère que dans l'ordre des mots. M. Husserl aurait aussi bien pu s'en accommoder pour les fins qu'il poursuit, puisqu'il cherche un rapport de la parole et des essences. Nous pouvions donc soutenir à bon droit que le mouvement de la déduction n'entre pas dans sa logique, et que ce n'est pas une grammaire qu'il convenait de donner comme corrélatif à des catégories.

M. Husserl n'a pas trouvé la vraie destination, ni la signification d'un système de règles grammaticales. Dès lors, il a posé un faux rapport séméiologique. Il eût fallu comparer des mouvements comparables, celui de la déduction et celui du discours. Et l'on eût sans doute aperçu que la forme de la déduction ne passait pas plus dans la grammaire que les véritables formes de jugements.

La forme de la déduction est commandée par les rapports pensés ; elle se traduit à peine dans le langage

par les formules de liaison comme : si, donc..., souvent par rien. La syntaxe n'intervient que pour formuler de rares règles d'accord ou de subordination entre propositions, qui peuvent aider la compréhension, et auxquelles on pourrait reconnaître une sorte de valeur esthétique. Mais c'est tout. La logique déductive utilise le rapport du principe et de la conséquence : si j'ai à la fois cette affirmation, puis cette autre affirmation, il en résulte que... Rien de cela ne passe dans la grammaire sous forme de morphèmes, et le sens en est simplement condensé dans ce petit mot *donc*, qui n'est même pas un signe de la subordination des propositions. Une déduction intégrale c'est d'ailleurs plus qu'une phrase, et c'est souvent tout un discours, l'ensemble d'une argumentation. Nous ne voyons pas comment on pourrait prétendre condenser cette argumentation dans un schème grammatical. D'ailleurs elle-même est destinée à être perdue de vue, pour que ne subsiste dans la pensée qu'un jugement conclu. Son but était de fournir cette valeur nouvelle à des propositions qui n'étaient d'abord entrées dans l'esprit qu'à titre de constatations ou d'hypothèses. Si c'est à cela que tend la théorie, il ne nous paraît pas qu'il faille la penser sous le concept même de théorie ou de genre, mais sous celui de conclusion, qui nous ramène au cœur de la logique.

La logique ne peut être en effet autre chose qu'une théorie de la déduction, parce qu'elle enseigne l'exploitation des jugements et permet d'apprécier la validité des conclusions. Pascal a été habile de ne point comprendre en elle l'art de la découverte, mais celui de la démonstration et de la preuve, qui est d'ailleurs le même art : « Car si l'on sait la méthode de prouver la vérité on aura en même temps celle de la discerner puisque en examinant si la preuve qu'on en donne est conforme aux règles qu'on connaît on saura si elle est exactement démontrée (1). »

(1) Pascal, *Pensées*, édit. Brunsehvicg, p. 164.

Mais la nécessité logique de la conclusion n'est évidemment dans tous les cas qu'une nécessité formelle solidaire de la valeur des relations sur lesquelles elle était construite. Or ce n'est plus affaire de logique au sens strict, mais de science : car elles valent tout justement ce que vaut la science, et la déduction décrit des mouvements effectifs de l'esprit de relation à relation, débrouillant les natures complexes, décomposant toujours sans construire jamais.

Dès lors, la logique n'a point à définir une forme universelle de jugement. Elle doit être moins ambitieuse et beaucoup plus riche de contenu. C'est une théorie de la conséquence légitime et des combinaisons de conséquences sur la base des hypothèses (les *αιτήματα* si remarquablement définis par Euclide) elle est, comme l'avait vu Leibniz une combinatoire (1). Les catégories sont les formes de relations qu'on n'obtiendra pas autrement qu'en décrivant les concepts de la science. C'est cela qu'il fallait considérer comme l'un des termes du rapport, et dont il fallait se demander comment le langage l'exprime. Alors on pouvait parler de catégories grammaticales comme de formes arrêtées d'expressions, c'est-à-dire de schèmes de langage. Mais M. Husserl s'est bien gardé d'en jamais parler, parce qu'il ne le pouvait pas. Et cependant il l'eût fallu pour poser une correspondance entre choses comparables, tandis qu'il a mis en face d'un mouvement des mots une catégorie intemporelle. Nous aurions conçu un plan de recherches ainsi disposé : la causalité pour le grammairien, et la causalité pour le logicien, et d'autres semblables études pour le temps, pour le lieu, l'implication même, et en général, tous les concepts dans lesquels se meut la pensée scientifique parce qu'elle n'est après tout que la connaissance humaine portée à son plus haut degré de réflexion et de critique. Mais on aurait décou-

(1) L'erreur de Pascal avait été justement de présenter finalement la méthode comme l'art de tout démontrer et de tout prouver au moyen de la déduction analytique. Voir Brunshvîcg, le *Progrès de la Conscience*, p. xix.

vert alors qu'il ne pouvait exister d'univocité entre les systèmes de relations et les catégories grammaticales, et que la grammaire ne pouvait pas « signifier » la déduction. Seul y convient le rapport simple de l'idée et du signe, comme le donne un formulaire. Et il eût été intéressant de constater alors par quels détours la pensée arrive à s'exprimer au moyen des langues, qui se sont donné des instruments bien à elles, adjectifs, pronoms, verbes, etc., et où la pensée vit en effet, dans une traduction libre, imprévue, esthétique, ayant la spontanéité des choses naturelles. Elle parvient cependant à y tracer sa voie. De la science et du langage, c'est évidemment la première qui est l'art, parce qu'elle procède beaucoup plus de la réflexion toute nue.

Ce n'est pas seulement de la fausse logique que nous avons à nous défier ici, mais encore de la fausse grammaire, c'est-à-dire de cet enseignement scolastique que l'on avait construit sur la copule, cette source de tant de complications dangereuses, et ce pur accident de l'histoire des langues.

M. Husserl s'est attaché à plusieurs schèmes de signification dont il n'a pas déterminé les rapports avec une suffisante netteté : rapports de la pensée et du signe, — de la pensée et du langage, — de la grammaire et de la logique, — et, d'autre part, rapport de la pensée et de son objet. Le but de la phénoménologie était de les amener tous à la clarté et à la distinction, donc de les prendre dans leurs différences et dans leur concours. Mais le langage n'est point suffisamment caractérisé au milieu de tous les autres systèmes de signes, ni la grammaire dans le langage. Il reste des incertitudes dans la différence des rapports de l'idée et du mot, de la pensée et de la phrase. La correspondance n'était pas du même ordre, et les difficultés ont surgi quand il s'est agi de donner un corrélatif intellectuel aux permutations des termes dans le discours. Il nous a paru impossible de concevoir dans ce sens la correspondance d'une logique transcendantale et d'une

grammaire, et d'accommoder avec le conceptualisme de la Wesenschau le logicisme grammatical. Cela résultait surtout des rapports que M. Husserl avait voulu mettre entre la pensée et son objet : la distinction des essences matérielles et des essences formelles n'avait qu'une clarté apparente, puisque le contenu matériel, voire hylétique, dans la théorie de la conscience transcendante, doit être encore un contenu conceptuel (1). Nous avons mis en doute que l'on ait pu décrire finalement un concept vide (la forme du concept en soi), pris au delà des relations scientifiques, et qu'on ait pu le réaliser, lui en particulier, dans une intuition d'essence.

Bref, il nous a paru que l'auteur construisait un rapport séméiologique artificiel en plaçant une fausse logique, présentée comme logique pure, en face d'une fausse grammaire, présentée comme une grammaire pure.

Ce long examen paraît n'avoir pas eu de résultat positif puisqu'il a abouti au rejet d'une méthode dialectique, dont on nous promettait qu'elle donnerait son seul fondement légitime au logicisme grammatical. Nous nous devons cependant de soumettre le logicisme à cette dernière épreuve. Elle nous aura affermi dans notre croyance que la philosophie doit prendre toujours pour point de départ les résultats de la recherche positive, ceux de la linguistique pour la grammaire et, pour la logique, ceux de la science en général. C'est de là que doivent sortir l'éclaircissement et la solution des problèmes de la connaissance. Elle nous aura enfin aidés à déterminer le rôle respectif de la grammaire et de la logique, et nous aura ainsi plus sûrement conduit à nos conclusions.

(1) Il est à craindre que les essences matérielles ne soient finalement les vraies essences objectives, bien que soit affirmée l'objectivité des essences formelles. Le concept phénoménologique de réalité reste ambigu, ainsi que le concept d'immanence et celui de la productivité du moi pur.

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSION

Intentions de langage et intentions de pensée

CHAPITRE PREMIER

Résumé des recherches précédentes

Il n'existe pas une structure fixe du discours, ni des éléments fixes de la grammaire ; il n'y a pas de formes universelles de langage à emploi univoque. On avait cru à tort que s'enregistraient dans la morphologie et dans la syntaxe d'une langue les sentiments fondamentaux et les catégories logiques de l'être pensant. Attendre une correspondance de la grammaire et des formes de la pensée est, depuis le développement de la méthodologie scientifique, une illusion ; nous avons tenté de démontrer l'inconsistance de ce prétendu rapport de signification. D'une part, la science ne trouve pas son compte dans les valeurs grammaticales que le langage attache à l'expression de nos idées. D'autre part, le langage, étant un outil matériel, ne pouvait point suivre le progrès de la science, car il l'eût fallu constamment modifiable, non seulement dans ses vocables mais encore dans sa grammaire. Le langage est une combinatoire qui joue avec des mots et des relations de mots ; il est assujéti à des règles qui, pour subtiles qu'elles soient, ne sont pas les règles de la pensée.

Nous savons aujourd'hui qu'on ne peut plus prendre la logique autre part que dans la science et dans ses démarches spontanées, parce que nous ne concevons pas qu'on en puisse exclure le système des principes qui forment la base des théories déductives, et en particulier des mathématiques ; on pouvait croire à la correspondance de la grammaire et de la logique tant que celle-ci

paraissait se ramener à la subordination et à l'identité. Mais on interprétait alors la forme du jugement catégorique au moyen du schème de la proposition, sans comprendre d'ailleurs exactement quelle espèce de relation était engagée dans le jugement catégorique. On était dupe d'une certaine métaphysique spontanée de la langue grecque ; on tirait une fixité et une simplicité de la structure intellectuelle de la fixité et de la simplicité relatives des faits de langage ; on ne savait pas se défier du traitement que le discours fait subir à la pensée au moment où il l'exprime.

Nous avons étudié les différents concepts de grammaire générale et de grammaire pure qui nous étaient proposés. Nous avons essayé les méthodes *a priori* et les méthodes expérimentales. Nous avons critiqué le logicisme grammatical, qui demeure, dans nos formes de pensées, la survivance la plus nette de l'esprit scolastique. Nous nous sommes défiés des premières inductions de la linguistique romantique, à laquelle on doit une philosophie de l'histoire des langues, suspecte dans ses fondements et dans ses conclusions. Cette école du moins portait des promesses de libération et inventait des méthodes positives de recherche. Elle créait la grammaire comparée, d'où doit sortir l'éclaircissement du problème de la grammaire générale. On n'avait jusque-là demandé à la comparaison des langues que de vagues exemples destinés à prouver des idées préconçues sur l'identité de structure de l'esprit humain. Mais il est difficile de construire cette abstraction qu'on appelle « la grammaire ». Il faut beaucoup d'information positive pour établir ce qui lui correspond, et interpréter le sens de sa généralité. Si l'école ne lui a pas fait désigner une structure fixe des langues du monde, elle a cru faire sortir cependant une certaine unité de ces langues de la linguistique dynamique, en leur assignant une loi uniforme de transformation. Elle a ainsi donné des solutions historiques au problème de la grammaire pure, la mettant générale-

ment au terme, et quelquefois à l'origine de l'évolution. Mais la science n'a pas confirmé ces résultats ; elle ne retient même pas aujourd'hui la classification des langues en monosyllabiques, agglutinantes et flexionnelles, ni, *a fortiori*, les lois du passage d'une forme à l'autre.

Nous avons pris en considération le schème de signification que nous offrait M. Husserl, pour chercher, dans l'esprit d'une philosophie transcendantale, s'il n'y avait pas un lien nécessaire de la « Grammaire pure » et de la « Logique pure », et si l'une n'était point le corrélatif obligatoire de l'autre dans un rapport séméiologique général qui tiendrait à la nature même de la pensée. Mais nous n'avons trouvé que des oppositions et n'avons retenu ni le concept de grammaire, ni le concept de logique ainsi compris.

Tel avait été le dessein de notre dernière recherche. Or ce débat sur la portée exacte de la grammaire et sa relation à la pensée, on peut bien dire que la linguistique contemporaine, prudente comme la science, et renouvelant pour son compte le « hypothèses non fingo » de Newton, l'a abandonné aujourd'hui à la philosophie. Les plus autorisés de nos linguistes : MM. de Saussure, Meillet, Vendryes..., avouent qu'il est de la compétence de la logique et de la théorie de la connaissance. Y avait-il de la présomption à le reprendre en effet de ce point de vue ? Nous l'avons tenté, en nous appuyant sur l'enseignement de ces maîtres, pour dégager quelques conclusions que leur doctrine nous a paru suggérer inévitablement, surtout quand on lui confronte une logique elle-même libérée par la science de ses anciennes erreurs.

Or il nous a semblé que rien dans la grammaire ne se justifiait par la raison et que si elle possédait en vérité sa logique propre, — puisqu'elle est une architectonique —, cette logique était sans rapport avec la logique tout court.

L'erreur traditionnelle, tenace, que nous dénoncions est toujours celle du logicisme grammatical, telle, par exemple, que l'expriment ces paroles de Sicard : « Tout,

dans le langage, jusqu'aux plus grandes irrégularités, rentre sans effort dans le système général, et peut être justifié, sinon par les principes de la grammaire mécanique, du moins par ceux de la grammaire logique. Les principes généraux et éternels de cette grammaire logique sont ceux de toutes les langues... La grammaire logique est la grammaire de la raison... Il y a autant de grammaires mécaniques que de peuples divers. Il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule grammaire logique (1). »

S'il y a quelques attitudes très générales communes à toutes les langues du monde, elles tiennent au type mental de l'espèce humaine, et il faut en demander l'explication à la psychologie. On ne conçoit ici d'autre uniformité que celle « ayant pour cause l'identité initiale de la vie représentative chez tous les êtres humains (2) » en y joignant, pour l'explication des modes de la conjugaison, l'identité de la vie affective. (Il n'est évidemment ici question que d'identités relatives, liées au type psychologique et même biologique de l'homme.)

Nous n'avons guère trouvé comme fondement d'une grammaire générale que la distinction des phrases nominales et des phrases verbales. Encore ne pouvait-on pas la faire par la forme, mais par le sens, puisqu'il y a toujours dans le langage des formes employées en dehors de leur usage originel : telles les formes verbales qui expriment des états et les formes nominales qui marquent des procès. Mais cette distinction correspond dans certains cas simples à des types de jugements spontanés. Nous sommes évidemment ici au point extrême d'un rapport séméiologique où la fonction grammaticale se détermine par rapport à une forme de pensée. Mais c'est toute la concordance qu'on peut admettre, car à partir de ce moment, sur ce fond résiduel, presque amorphe, et qu'elle oubliera vite, la grammaire se construira comme

(1) Sicard, *Grammaire générale*, p. 306.

(2) Voir Berr, Introduction à l'ouvrage de M. Vendryes sur *Le langage* p. XVIII.

une technique indifférente au contenu de la connaissance. Elle montera des formes d'une complication indéfinie, qui devront servir à l'expression de toutes les pensées, concurremment avec le vocabulaire. Mais c'est le vocabulaire qui ramène constamment au sens, par lequel se reconnaissent les rapports réels des idées ; et c'est la grammaire qui fera constamment violence à la logique par les fausses valeurs qu'elle semblera attacher aux termes du discours. A bien voir les choses cependant il ne faut pas prendre comme une erreur grammaticale la disparité des schèmes de la logique et du discours, car si la grammaire est un ensemble de faits que nous devons prendre tels qu'ils sont, il ne saurait y avoir erreur que par rapport à une adéquation faussement attendue. Parler de redressements de valeurs, ou, comme dit Wundt, de permutations (*Verschiebungen*) c'est en juger encore d'après le sens, et non d'après la forme, et dépasser la considération du système grammatical. On peut reconnaître à bon droit la nécessité d'un redressement des valeurs que la grammaire confère aux termes du discours et qui nous cache leur rôle dans la pensée. Mais ce sont là des préoccupations de séméiologie qui portent leur intérêt en elles-mêmes, et qui ne sont utiles que dans la mesure où elles doivent nous éviter de dangereuses orientations.

On peut espérer soustraire le fait logique à ses compromissions grammaticales, dès que l'on comprend que faire la grammaire, c'est seulement décrire les faits du langage. Sans doute, une grammaire suggère une métaphysique, puisqu'elle a impliqué une vision naïve de la réalité ; mais cette philosophie lui est extrinsèque ; et comme on peut aujourd'hui l'expliquer, grâce aux progrès de l'ethnographie et de la sociologie, on se prépare naturellement à la dénoncer. La pire des choses est de projeter sur le langage le substantialisme animiste qui se rencontre à l'origine des langues indo-européennes, en prétendant le juger de ce point de vue : le rationalisme clas-

sique avait emprunté inconsciemment cette philosophie à la grammaire et l'avait érigée en un système réfléchi. Prétendre en éclairer le langage, d'où elle était extraite, c'est tourner dans un cercle. Mais cette attitude n'a même pas servi à rendre compte des vraies démarches grammaticales prises dans leur spontanéité. On aurait pu croire qu'une métaphysique, même arbitraire, servirait du moins à comprendre la grammaire. Mais il n'en est rien : le langage, par la force des choses, est devenu indifférent à sa propre philosophie ; et sur de nombreux points il en a brisé les cadres. De même, la sociologie considère l'utilité des institutions sociales sans tenir compte des préjugés qui leur ont donné naissance ; ou si elle s'attache à ces préjugés c'est pour dénoncer la contingence des institutions.

C'en était assez, de toutes façons, de la métaphysique inhérente aux langages, pour n'y point ajouter des interprétations arbitraires qui accroissent des confusions. La plus grosse erreur systématique ainsi commise a été de prendre les schèmes de la grammaire pour de la logique ; elle a produit la confusion des deux types de constructions, ramenant la phrase verbale à la phrase nominale. Elle a inspiré de la mauvaise logique et de la mauvaise grammaire ; de la mauvaise logique puisqu'elle faisait considérer comme type universel la construction de la proposition à sujet et attribut, qui ne se justifie pas dans tous les cas, et qui n'est jamais un schème de la pensée réfléchie ; de la mauvaise grammaire, parce qu'elle entraînait la confusion des fonctions grammaticales, faisant tomber dans un désordre extrême les rapports de l'adjectif et du substantif, du substantif et du verbe, de l'adjectif et du verbe, du sujet et du prédicat. Dans cette erreur prenaient naissance la fausse identification du prédicat et de l'attribut, l'indistinction de l'attribut et du complément de qualité. Ce sont toutes les fautes que nous dénoncions dans le logicisme grammatical et que dominait la dignité usurpée de la copule. Il ne nous paraît

même pas légitime de parler pour chacun de ces cas d'une permutation, parce qu'il ne s'agit pas en vérité de la traduction d'un schème grammatical en un schème logique, mais d'une interprétation des faits de grammaire que ne légitime pas la pensée. C'est en cela que se résume la scolastique grammaticale, qui est bien près d'être la scolastique tout court. Elle est faite d'incontestables erreurs de doctrine. Mais le tort doit ne pas en rejaillir sur la grammaire, puisqu'on ne peut parler de la « fausseté » des faits telle que l'observation les donne. Par exemple, les faux prédicats logiques seront de véritables prédicats de langage, mais on les considérera comme tels lorsqu'ils ne reproduiront pas le contenu réel de la pensée.

Nous devons nous contenter de constater le manque de correspondance de la grammaire et de la logique ; nous devons prendre conscience des permutations de valeurs qui sont nécessaires pour exprimer le sens de nos pensées au moyen de l'instrument grammatical. On peut considérer, si l'on veut, que c'est là un aspect de l'éternelle lutte de l'esprit et de la lettre, qui ne prend nulle part de caractère plus aigu.

CHAPITRE II

Le signifiant

Tableau systématique des fonctions et des catégories grammaticales.

Nous pouvons maintenant faire le bilan des disconvenances que nous constatons entre la grammaire et la logique, à l'occasion des fonctions syntaxiques, des parties du discours et de la morphologie. Ce sera reprendre le problème dans sa généralité, en dehors de la considération des théories ou des écoles, et répondre directement aux questions posées dans notre introduction.

Nous avons rencontré des fonctions dont on ne pouvait rendre compte séméiologiquement, parce qu'elles appartenaient seulement au système des expressions, comme celles du complément, du sujet, de la copule et de certaines formes de la prédication.

Il n'existe que deux cas où la pensée est adéquate à son expression : quand la phrase nominale signifie *véritablement* un état et la phrase verbale un procès : *Le ciel est bleu, le cheval court*. Ces cadres grammaticaux sont les seuls que mettent à notre disposition nos langues indo-européennes ; nous avons eu des raisons de croire qu'ils étaient d'un usage plus étendu, au point que nous avons pu les mettre hypothétiquement à la base d'une grammaire générale. Il y a donc quelque généralité possible de ces schèmes de phrase à prédicat nominal ou verbal, sans qu'il y ait cependant en eux de nécessité logique.

C'est peu pour une connaissance indéfiniment modifiable et progressive, et il est à présumer que beaucoup de

choses à exprimer ne rentreront pas naturellement dans ces cadres, qu'il faudra y insérer beaucoup de propositions pour lesquelles il n'y aura plus de correspondance de la forme et du sens. C'est déjà le cas quand le verbe de forme active désigne un état : *la fenêtre ouvre sur la rue, je mange à l'hôtel, la poutre porte à faux, Pierre voit* (pour dire qu'il n'est pas aveugle). Dans ce dernier cas la traduction en : *Pierre est voyant* pourrait, à la rigueur, se justifier. Il en est de même des verbes qui ont perdu la signification active, ou de ceux qui ne l'ont jamais eue, comme *exister, habiter, reposer, exceller, blanchir*. Il faut singulièrement généraliser le concept d'action pour les faire entrer dans la définition traditionnelle suivant laquelle le verbe désigne l'action ou la passion. Et que dire encore des expressions comme : *ça ne vaut rien !* ou : *l'appartement comprend quatre pièces ?*

Inversement, il y a des adjectifs qui signifient l'action beaucoup plus que la manière d'être ; d'ailleurs le participe est un intermédiaire grammatical entre l'adjectif et le verbe, et la proposition à participe se présente, en fait, sous la forme d'une proposition nominale, bien que le sens en soit actif comme notre : *Il est venu*, à sens d'aoriste, ou le *I am going* anglais, à sens présent. Il est vrai que cette dernière forme évoque la pensée d'une action en train de se produire ; mais cela justifierait-il la construction nominale ? Il est assez heureux qu'on ait ici appelé la copule un auxiliaire. D'ailleurs, le latin exprime ces pensées dans la forme verbale : *veni*.

Or, la relation scientifique, intemporelle, ne marque ni un état, ni un procès : $A = B$. Aucune définition du verbe ne peut lui convenir. C'est à son sujet surtout qu'il apparaît que cette forme est un pur outil de langage. Nous ne sommes donc pas d'accord avec Bréal qui cherchait une définition abstraite du verbe, et considérait comme essentiel un sens intemporel pour lequel il n'y aurait plus de personnes, ni de temps, ni de modes. Il nous paraît préférable de dire que le système du verbe, au

moins en indo-européen, et même dans les langues sémitiques (où il est encore très riche), porte essentiellement ces déterminations, et que cela n'a pas d'importance pour la pensée, puisqu'il n'est qu'une catégorie, ou, plus exactement, une fonction grammaticale. Il est en effet évident que des attitudes de la pensée spontanée ont créé des formes employées ensuite en dehors de leur usage original, et ayant pris la valeur de purs outils grammaticaux. C'est la plus large des permutations que l'on puisse concevoir, celle qui porte sur la contexture tout à fait générale de la phrase, et sur son type. La signification devient un rapport très subtil dès que la phrase verbale ne comporte plus la signification primitive du verbe, comme dans toutes les pensées réfléchies, qui portent sur des rapports abstraits. On remarquera, *a fortiori*, que ces pensées n'entrent pas naturellement dans le schème classique de la prédication, puisqu'elles ne connaissent pas le sujet, ni la copule, mais la relation et les termes qu'elle lie. Les deux types de phrase n'étaient point des formes logiques ; elles répondaient simplement, ce qui est bien plus naturel, à des exigences de la représentation et de la volonté. Il ne fallait point expliquer logiquement ce qui n'avait qu'une valeur psychologique.

D'ailleurs la philosophie n'a pas d'autre moyen de dépasser le nominalisme avec ses deux conséquences à peu près inévitables, l'empirisme et le psychologisme : c'étaient des interprétations trop naturelles de la connaissance, quand on prenait pour base de la théorie du jugement la proposition grammaticale et le schème de l'attribution ; car on y retrouve nécessairement de l'expérience et de la psychologie. Les interprétations de St. Mill sont alors les seules valables ; et il en sera ainsi tant qu'on n'aura pas voulu voir la disproportion de la pensée et de son moyen d'expression, de la logique et de la grammaire. C'est donc bien cette épuration de la pensée qu'il fallait produire pour réserver les droits de la science et de la réflexion ; il fallait concevoir autrement le schème de la

judication. En somme, c'est la logique du jugement qui peut seule donner le véritable éclaircissement de toutes les difficultés rencontrées au cours de notre étude. C'est elle qui peut seule nous tracer les permutations auxquelles nous oblige le discours, en considération de son contenu effectif de pensée. Elle nous guidait dans l'interprétation d'ensemble du rapport séméiologique, comme elle nous guidait dans le détail des différences.

§ 1. — LES FONCTIONS GRAMMATICALES

La prédication, toujours distincte de l'attribution, est généralement assurée par le nom (*lato sensu*) et par le verbe. — Expression des relations de propositions. — Le rôle grammatical des conjonctions distingué de leur usage logique.

Il n'y a que le prédicat qui soit essentiel à la phrase, parce qu'il peut suffire à constituer une proposition. Il y a dans toutes les grammaires des propositions sans sujet. C'est le cas des impersonnels (*pluit*) même quand ils ont un sujet purement explétif : *il pleut, es glänzt*. Mais une saine appréciation des vraies fonctions grammaticales doit nous faire considérer comme des constructions sans sujet les formes : *λύει, amat*, malgré l'évocation de la personne par la désinence du verbe, car le sujet y est véritablement sous-entendu. Dans la construction pronominale elle-même le pronom sujet est le plus souvent une apposition au sujet réel, exprimé ou sous-entendu : *Moi, Thémistocle, je dis...* Cependant il a la valeur de sujet dans la phrase nominale (*Ego nominor leo*) c'est-à-dire justement dans le cas où le latin est obligé de l'exprimer, parce qu'il n'existe pas de phrase réduite grammaticalement à l'énonciation de l'attribut. (Il est vrai que l'on peut tourner la difficulté en recourant à la copule : *Sum miser, adsum qui feci*, car la pensée du sujet est ici évoquée sinon dans une véritable forme verbale, du moins dans un faux verbe.) L'exclamation-mot correspond bien à un jugement, mais elle ne comporte pas de construc-

tion grammaticale. C'est pourquoi l'analyse en est si malaisée, comme d'ailleurs celle de *Amo*, qui peut constituer toute une phrase réduite à l'énonciation du prédicat.

Le mot « prédicat » est le seul qui appartienne à la fois au vocabulaire de la grammaire et de la logique, parce qu'il nous reporte à la source séméiologique d'où sortent leurs rapports : il évoque la pensée de l'objet de l'énonciation. Dans son idée pure, il nous fait remonter au point où la grammaire n'a pas encore produit ses formes d'expression, mais où elle prend en bloc la valeur de symbole. A ce point de départ, c'est-à-dire à ce degré de généralité, il peut y avoir adéquation du signifiant et du signifié, puisqu'il n'est pas encore question des procédés par lesquels s'effectuera la signification. La notion du prédicat n'est à vrai dire ni grammaticale, ni logique ; elle appartient en propre à la séméiologie, et par là, aux rapports possibles de la grammaire et de la pensée. Mais, si l'objet de l'énonciation est un élément indispensable du discours, on n'en saurait dire autant de son sujet, comme le prouvaient les phrases impersonnelles, les exclamations-mots, les exclamations proprement dites et les expressions sans sujet. Et cependant, n'est-ce pas une exigence de la pensée de distinguer toujours ce qu'on dit de ce dont on le dit ? On peut en discuter ; mais la psychologie nous apprend que la connaissance actuelle est inconcevable sans la considération d'un bloc de conscience antérieur dans lequel elle s'insère et par rapport auquel elle se définit. Voici donc une conception psychologique et positive du sujet qu'il sera difficile d'éliminer de la théorie de la connaissance, et qui a même conduit à cette autre idée d'un sujet pensant conçu comme le milieu dans lequel se produit la pensée et où elle s'organise. De ce point de vue, nous serons obligés de considérer qu'il y a un sujet sous-entendu, même quand il n'est pas exprimé grammaticalement. C'est le sujet général du discours : la température quand je dis : *Il fait beau !* ou.

le destin dans la phrase : *Que m'arrive-t-il ?* Ce sont les nombres, dans une proposition d'arithmétique qui n'a toute entière dans la pensée que la valeur d'un prédicat, ou l'espace, dans tous les théorèmes de la géométrie. S'ils sont des éléments de la pensée concrète, ces sujets ne sont pas toujours des formes de la grammaire. De telles considérations justifient l'énonciation des « substantifs » quand on la rencontre dans les jugements spontanés, comme elles nous invitent à nous en défier dans l'expression des jugements réfléchis. Mais elles prouvent aussi que le sujet n'est pas un élément indispensable du langage, et qu'il y avait de l'erreur dans l'affirmation d'Aristote (*Cal.* 2, 1a 16) renouvelée de Platon (*Sophiste*, 262) d'après laquelle il faut au moins un nom et un verbe pour composer un discours. Nous pensons que le lecteur acceptera maintenant sans résistance notre théorie qui exclut le sujet de la logique, parce qu'elle l'exclut du jugement relationnel, bien qu'elle reconnaisse, ou parce qu'elle reconnaît qu'il est un élément indispensable de la théorie de la connaissance. De même quand je pense que je pense, c'est-à-dire quand j'intègre le moi dans la science même de la pensée, il est évident que c'est à titre de prédicat. Il est devenu lui-même l'objet de l'énonciation. C'est d'ailleurs un moi supposé ou conclu, auquel ne correspond plus d'intuition psychologique. Par la réflexion, le philosophe n'ajoute rien d'effectif au contenu de la pensée ; il constate seulement que le jugement est un acte de connaissance.

Il y a deux formes de la prédication grammaticale : des états et des procès. C'est affaire encore de constatation, non de logique. De là nous ont paru sortir, beaucoup mieux que de la fausse conception du jugement catégorique, et des noms et des verbes. A vrai dire il n'y a que ce fil conducteur qui puisse nous guider dans le dédale des formes grammaticales. L'adéquation est simple et naturelle pour certaines expressions de jugement spontané ; et comme la grammaire ne met pas d'autres schèmes à

notre disposition, elle va nous susciter des embarras, nous contraignant à ces « permutations » qui substituent aux valeurs logiques des valeurs grammaticales indépendantes. Il est des cas, comme dans l'expression scientifique, où la construction grammaticale est nettement à part du contenu de pensée. Ce sont les moins dangereux, parce qu'on est disposé à y oublier totalement les exigences du discours. Il en est d'autres qui peuvent susciter l'équivoque, bien qu'ils laissent encore distincts les deux formalismes : le sens est encore assez clair pour que la pensée se libère : tel est le cas des faux attributs et des faux verbes. Ce qui est plus grave, c'est que des prédicats réels puissent se présenter sous la forme de sujets dans le discours, et des sujets, sous la forme de prédicats. Mais le langage lui-même a des ressources contre la grammaire pour faire valoir ces prédicats réels, qui sont les sommets de la pensée, et qui s'imposent à notre attention par les artifices du style, de l'accentuation ou du geste. Et comme la phrase a elle-même des sommets, par exemple son commencement ou sa fin, ce sont les places de choix qu'on leur réserve. Au vrai, ce qui n'est pas essentiel dans la pensée est estompé dans la parole. Les sujets artificiels de la proposition impersonnelle disparaissent presque dans le débit, tels, ces enclitiques et ces proclitiques que la langue grecque n'accentuait jamais ; de même n'est point accentué le sujet par rapport au prédicat. La revanche du sens sur la forme est évidente quand on considère la prononciation de ces mots : *Je l'aime éperdument !* D'où il apparaît encore que l'analyse grammaticale ne peut pas être une analyse des vraies fonctions et des vrais éléments de la pensée.

Aux embarras qui résultent de la confusion des prédicats et des sujets, il convient d'en ajouter d'autres qui sont plus graves pour le sort de la logique, telle la fausse valeur de la copule, que la grammaire a construite à la façon d'un verbe. Il est urgent de lui restituer sa vraie fonction, qui rappelle celle de la conjugaison elle-même :

elle a donné à la phrase nominale des ressources de la phrase verbale qui lui manquaient, comme l'indication d'un temps, d'une personne, ou d'un mode. Mais on n'a pas vu qu'elle était un mot accessoire, simple support de morphèmes, dépourvu par lui-même de sens réel.

La logique classique la distinguait à bon droit du prédicat. Il eût fallu dès lors ne pas la confondre avec le verbe, et surtout n'y pas voir le verbe par excellence, puisque la fonction du verbe est, dans tous les cas, la prédication (1). Qu'on l'ait prise dès lors pour une pièce essentielle du jugement, c'est la plus grosse erreur qu'ait pu inspirer la grammaire. On la rencontre moins chez Aristote que chez ses commentateurs trop zélés. Il est remarquable, en effet, que le Stagyrte n'ait jamais parlé de la copule, et qu'il ait opposé aux termes isolés, φάσεις, qui n'étaient ni vrais, ni faux, l'affirmation et la négation incluses dans le verbe, d'où devait sortir la proposition (ἀποφανσις ou ἀποφάντικος λόγος). Il a connu nettement la fonction de prédication du verbe : καὶ ἐστὶν ἀεὶ τῶν καθ' ἐτέρου λεγομένων σημείον (Π. ἐρμ. 4). Dans les éléments nécessaires de la proposition (ch. X) il ne compte pas la copule. Il n'use même qu'accidentellement du verbe être à titre d'exemple, et en lui donnant son sens existentiel (c'est-à-dire en considérant en lui un prédicat) : καὶ γὰρ ὁ τοῦ ἀνθρώπου λόγος, εἴν μὴ τὸ ἐστὶν ἢ ἦν, ἢ ἔσται, ἢ τοιοῦτον προστεθῇ οὕτω λόγος ἀποφαντικός. (Π. ἐρμ. 4. 17a 5).

Mais Eustache de Saint-Paul écrira, comme d'ailleurs tous les commentateurs d'Aristote au Moyen Age : « *Id per quod unum de altero praedicatur est copula. Quae est veluti forma enunciationis, ita ut, illa sublata, nulla sit enunciatio, neque unus horum terminorum habeat rationem subjecti, alter vero rationem attributi* (2). »

Dès lors la copule devient le centre de la logique et de la grammaire qu'on prétend lui faire correspondre ; c'est

(1) Rappelons qu'il partage cette fonction avec le nom, mais que, à la différence du nom, il n'en a point d'autre.

(2) Somme I, 166. Voir *Index Scolastico-Carlésien*, de M. Gilson, p. 239.

d'ailleurs par elle que se fait leur adéquation. Nous avons vu ainsi s'organiser le logicisme grammatical, sur une fausse interprétation du schème de la proposition catégorique. La forme nominale et la forme verbale avaient leur signification quand elles exprimaient l'une un état, l'autre un procès. Le schème de la prédication y prenait sa valeur normale. Mais il faut faire violence au sens pour ramener ce rapport à celui de la substance et de l'attribut ; il faut au moins transformer en attribut l'énonciation même du fait et de l'événement, qui doivent être, eux aussi, des « qualifications » de la substance. Certains scolastiques ont aperçu que cela pouvait être dangereux pour le sort de la prédication, et que l'expression de l'événement ou du fait n'entraînait pas naturellement dans la classe du jugement attributif. Ils ont fait alors correspondre à ces formes originaires de la proposition un jugement imparfait, « appréhensif et matériel » et qui ne devrait même point être appelé un jugement : « *Est enim iudicium improprie dictum, quo convenientia vel disconvenientia duorum percipitur, quae solis sensibus externis sunt cognita, sicut cum dicimus : Qui venit ibi est Petrus, vel : pluit, fulgurat. Ejusmodi iudicia imperfecta non solum in homine, sed etiam in animalibus brutis invenire psychologia docet* (1) ». Les expressions du souhait ou de l'interrogation sont plus éloignées encore de la logique, parce qu'elles ne comportent pas l'énonciation véritable (il faut entendre par là l'affirmation ou la négation catégoriques). Enfin, les propositions sans sujet et les impersonnelles sont condamnées, sans plus de forme, comme irrégulières ; il faudra, pour les faire entrer dans la grammaire et dans la pensée, leur reconstituer un nominatif de sens. Mais elles demeureront encore en dehors de la pure logique, puisqu'elles ne peuvent exprimer que l'événement. C'était faire habilement la part du feu pour sauver une

(1) Reinstadler, *Elementa philosophiae scolasticae*, Fribourg en Brisgau : 1913, I, p. 54.

doctrine qui s'écartait trop délibérément des tendances spontanées du discours. Pour quelques cas du moins, on reconnaissait que ce qui est incontestablement grammatical n'a pas toujours de valeur logique. N'y avait-il pas un abus de confiance à projeter ensuite sur la grammaire le substantialisme aristotélicien ? Nous en avons connu et nous en avons apprécié les conséquences.

Ce fut d'abord la réduction de la phrase verbale à la phrase nominale. La copule est inhérente au verbe, et elle en constitue l'essentiel : « *Non raro enim copula verbo continetur, v. g. Petrus legit. Immo nonnumquam tria elementa illa conectuntur ut propositio unico vocabulo concludatur v. g. lego, quod idem est ac Ego sum legens* (1). » Le reste, c'est-à-dire la partie significative du verbe (ce qui fait de lui un concept) n'a guère que la valeur d'un adjectif, puisque c'est l'attribut. Le prédicat se confond pour tous les cas avec la qualité.

Ce fut encore la prééminence donnée au nom, qui conduit si facilement à la philosophie du concept. La grammaire y pousse incontestablement ; mais il appartient à la philosophie de ne pas prendre une raison grammaticale pour une raison logique. Le nom qui possède le plus de dignité est celui qui désigne la substance, et qui s'exprime dans la forme du nominatif, son cas naturel : « Il peut se trouver une proposition parfaite et régulière où il n'y ait aucun des autres cas ; mais sans un nominatif au moins cela est entièrement impossible, d'où nous pouvons conclure le caractère et la définition du nominatif : c'est un cas sans lequel il n'y a point de proposition parfaite et régulière (2). » Le nominatif dont il est ici question est celui du sujet, ce n'est pas celui de l'attribut qui n'est qu'un nominatif de voisinage. Telle a été l'origine du substantialisme de la grammaire, et de la grammaire du substantialisme.

(1) *Ibid.*, p. 56.

(2) Domergue in : *Encycl.*, art. nom.

Enfin la copule, érigée en relation fondamentale, nous cache les vraies relations qui sont à la base des jugements réfléchis, les seuls pour lesquels il puisse être question d'une logique. Elle ne sert qu'à déplacer le rapport sur lequel porte effectivement la pensée et autour duquel s'organise le jugement. Le schème de la proposition reste en dehors de la construction logique, qui ne connaît pas le sujet, ni le verbe, ni la copule, mais la relation ; quant à la phrase, elle a une unité organique beaucoup moins nette, et il ne lui correspond jamais une doctrine grammaticale aussi rigide. Les anacoluthes y sont fréquentes (nous voulons dire, tout simplement, la suppression des rapports), et le sens y supplée souvent à l'expression. D'où la plus grande liberté de l'énonciation des jugements hypothétiques, ou causaux, ou de dépendance, et le relâchement des liens grammaticaux entre propositions, pouvant aller parfois jusqu'à leur suppression totale : *Il n'a pas pu venir parce qu'il était malade. Malade, il n'a pas pu venir* (grammaticalement, malade est une apposition et ne porte point la marque de sa valeur causale). *S'il n'est pas venu, c'est qu'il était malade* (un mobile est, ici, exprimé comme une condition). Et voici encore un emploi de l'imparfait causal, comme dit M. Brunot (1), où la causalité n'est rappelée que par son antériorité à l'effet, les propositions restant grammaticalement indépendantes : *Il était malade, il n'est pas venu*.

On peut lui comparer la construction : *Veni, vidi, vici*. Exceptionnelle dans le langage châtié, où elle vise à l'effet, elle est plus fréquente dans le langage vulgaire, qui n'aime point s'embarrasser dans la complexité des périodes. La forme est alors déficiente par rapport au sens. D'ailleurs la grammaire marque assez mal l'accord des propositions entre elles, sans qu'il y ait rien ici qui rappelle la légalité rigide interne de la proposition. S'il y a

(1) Brunot, *La pensée et la langue*, p. 814.

dans de nombreuses langues un régime des subordonnées, ce qui les fait véritablement subordonnées, c'est un procédé de composition presque uniquement lexicologique, l'usage du petit mot invariable qui les introduit dans la phrase (*ut, cum...*). Il y a d'ailleurs des langues qui ne possèdent pas la subordination, ni le signe habituel de la subordination, le pronom relatif, qui lie à la fois par le sens et par l'accord. Telles sont, d'après M. J. Bloch, les langues dravidiennes, où la phrase apparaît « comme une phrase nominale où le prédicat serait une sorte de participe capable de rection » (toujours rejeté à la fin), et où « il n'y a pas d'adjectif au sens indo-européen » (1). La relation s'y marque par des formes nominales, ce qui confirme notre théorie de l'expression lexicologique des relations comme procédé naturel de signification, surtout quand la forme n'est point réfléchie.

Voici des traductions littérales de phrases données par M. Bloch : elle venant *moment* (« *quand* elle vient »); moi fait *lieu* (« *pendant que* je faisais »).

« (Un) arbre existe *ayant dit* je vois (Je vois qu'un arbre existe). » L'auteur ajoute que « cette manière de rendre le *que* du français par une forme signifiant *ayant dit* est fréquente dans l'Inde, même dans les langues aryennes (2) ».

Nous donnerons encore comme exemple de construction sporadique, et de gaucherie dans l'expression d'une relation interpropositionnelle cette phrase relatée de l'afar (langue couchitique d'Abyssinie) par M. Cohen : « Chamelle — à moi — fut perdue — je manque — je suis parce que — sable — moi — jette. » dont le sens serait : « Lance-moi du sable, puisque je ne retrouve pas la chamelle que j'ai perdue (3). »

Mais les langues mêmes qui possèdent le relatif, comme les langues chamito-sémitiques, ne l'expriment

(1) *Les langues du monde*, p. 358.

(2) *Ibid.*, p. 358.

(3) P. 142.

pas toujours (1). Soit la phrase : « Joseph, ô le juste, éclaire-nous sur sept vaches grasses que mangent sept vaches maigres. » L'arabe classique la construit ainsi : « Joseph, ô le juste, décide-nous dans (= au sujet de) sept vaches grasses, elles mangent sept maigres (2). »

Ainsi les langues diffèrent beaucoup plus encore dans la construction de leurs phrases que dans le régime de leurs propositions. Les nomenclatures grammaticales sont surtout construites en vue de la proposition : elle est très véritablement l'unité du discours (mais elle ne correspond pas au jugement). Nous avons vu que l'accord ne passait que faiblement de proposition à proposition et de phrase à phrase. La composition cesse d'être organique quand il s'agit d'exprimer les vrais rapports des idées, et on y use le plus souvent des ressources du vocabulaire, des conjonctions, des prépositions ou des adverbes : *Or, donc, mais, c'est pourquoi, par conséquent, après què*, etc. (3).

Cependant conjonctions et adverbes peuvent représenter le sommet d'une pensée, la relation autour de laquelle s'organise le jugement, surtout quand l'expression comporte plusieurs propositions ou même plusieurs phrases. Ils dessinent les démarches de la déduction et fixent l'armature de la période. Mais la grammaire les tient pour des termes explétifs, parce qu'ils restent en dehors de la construction de la proposition catégo-

(1) Ces langues cependant usent fréquemment du relatif sous toutes ses formes, comme le montre ce texte de l'hébreu classique (Genèse 42, 11) tel qu'il est lu à la Synagogue, et dont M. Cohen donne la traduction littérale suivante (p. 205) « et vit Jacob que il y avait du grain en Égypte, et dit Jacob à ses fils pourquoi vous regardez-vous les uns les autres » ?

(2) *Les langues du monde*, p. 85.

(3) Sicard manifeste beaucoup d'embarras devant ces mots, dont il dit, parce qu'il comprend que la grammaire compose la phrase avec des propositions, qui sont les vrais éléments concrets du discours : « Ce sont des mots dont la grammaire de la nature n'aurait jamais donné la connaissance » (*Gr. g^{1e}*, p. v.) — Cf. pp. 2, 3 et sqq. Il remarque, p. 402, que la conjonction française est « beaucoup plus riche et plus philosophique » que la conjonction latine. Il soutient enfin que les prépositions valent des propositions, et que, par suite, on pourrait se passer de prépositions pour l'expression des rapports (p. v.).

rique. Comme mots, ce sont des accessoires, dont on dit qu'ils ne prennent de sens que par le rapprochement des mots pleins qu'ils unissent. Mais n'a-t-on pas dit cela de la relation elle-même, que la philosophie du concept considère comme « la moindre des entités » (*minima entitas*) parce qu'elle n'est pas « en elle-même » comme la substance, et parce que son « être » consiste à se rapporter à autre chose ?

Et tel est en effet le sort réservé à la relation quand elle tombe dans la grammaire, qui ne nous apprend à relier que des mots de manière à en former un discours. Les éléments sont les mots qui désignent et la grammaire un système formel destiné à en marquer les rapports. Au XVIII^e siècle on opposait volontiers les mots pleins à ceux qui ne sont « que » significatifs de relations ou syncatégorématiques, et qui restent invariables. S'il en était ainsi, la position de la scolastique aurait été inattaquable : la priorité appartenait au concept, comme, dans le discours, elle appartient au mot à sens plein. Voici encore une valeur de langage que l'on a fait passer dans la philosophie. Car l'expression du concept, c'est en effet le mot portant en lui une signification. Or le concept peut être n'importe quoi dans le discours, même un mot accessoire. Il domine la phrase, et lui est, au moins logiquement, antérieur. Les fonctions seront créées pour lui, et non lui pour les fonctions. S'il ne conserve pas cette dignité dans une théorie de la réflexion c'est que la priorité appartient ici au jugement : l'idée est un schème extrait de jugements et valant comme source de jugements possibles. Il ne faut certes pas dire que la grammaire part de la philosophie du concept et que, par là-même, elle la prouve. Mais par le sort qu'elle faisait au mot, et par delà le mot au concept (dont l'origine lui était indifférente), par son procédé qui consistait à poser immédiatement un régime de relations faisant entrer des mots dans un discours, par son souci enfin de garder toujours aux mots pleins leur valeur d'éléments au delà desquels elle ne poursuivait pas son ana-

lyse, elle pouvait donner l'illusion que les idées se comportaient de la même façon dans la pensée. Il ne saurait cependant demeurer de doute sur la disparité de ces rapports. La disproportion est accrue du fait que les deux correspondances du vocable et de l'idée, de la proposition et du jugement, forment des rapports séméiologiques indépendants. Il suffit d'en avoir pris conscience pour ne plus risquer de confondre la construction logique et la construction grammaticale. C'était décidément un appui bien fragile que la philosophie du concept avait cru trouver dans la grammaire.

Mais la vassalité apparente de la relation ne parvient pas à cacher son rôle dans la pensée.

Est-il certain d'abord que les mots invariables n'interviennent pas dans la pensée par leur sens ? Ne contiennent-ils pas ces indications de lieu ou de temps qui sont des renseignements effectifs, et parfois le centre de la prédication ? Les idées désignées par les mots ne formeraient pas un discours sans ces *consignificantia* mais elles ne formeraient surtout pas une connaissance ; qui oserait dire que la relation n'est pas ici l'élément essentiel : B *à cause de* A. — Socrate est homme, *donc* il est mortel ? Ainsi l'importance de ces termes n'est ni plus, ni moins que celle de la relation ; et comme ce qui fait le concept, pour la logique, c'est la trame des rapports qui le constituent, il faut cesser de donner plus de dignité aux termes significatifs de concepts qu'aux termes significatifs de rapports.

Engagée dans le jugement, la relation cesse de valoir comme concept pour devenir fonction, et c'est cela qui importe davantage pour la logique. Elle fait le jugement. Elle fait même le concept lorsque au lieu de le prendre en bloc, comme résultat (en quoi il suffit de le désigner par un mot) on se préoccupe de sa composition : telles les combinaisons de symboles qui entrent dans la délimitation d'une somme, ou d'un produit... ($a\sqrt{2}$), tels encore, les signes de l'addition et de la multiplication logiques,

qui fixent ensuite un ordre de pensées dans le raisonnement. Mais cela ne pouvait passer, dans la grammaire ; cela n'entrait pas dans le discours comme les mots principaux, désignations d'idées. On trouverait du moins chez quelques grammairiens une appréciation plus équitable du rôle logique des liaisons. Selon Denys d'Halicarnasse, Aristote, Théodecte et les anciens grammairiens auraient distingué trois parties du discours : le nom, le verbe, et la conjonction. Cette part, si petite qu'elle soit, faite à la conjonction, c'était une revanche du sens sur la forme.

§ 2. — LES CATÉGORIES GRAMMATICALES ET LES PARTIES DU DISCOURS

La différence des parties du discours expliquée par leurs formes : Adjectif, nom et verbe définis grammaticalement comme système de morphèmes. — Mots accessoires et mots invariables. — La génération des morphèmes.

On a vu à quel point les fonctions du discours sont indépendantes des fonctions de pensée. Nous n'aurons plus besoin de nous étendre beaucoup sur ce qui comporte naturellement de l'accident, à savoir sur les procédés d'expression. Avec eux apparaissent les catégories grammaticales. Elles comportent, par rapport aux fonctions même qu'elles sont destinées à remplir, de la variation accidentelle, ce qui les rend en quelque sorte relatives au second degré. Telle la respiration animale qui peut se faire au moyen de poumons ou de branchies. Et cependant ces catégories ont été elles-mêmes sources de confusion, et on leur a souvent attribué de la nécessité logique. L'erreur a généralement consisté à croire qu'on les rencontre, à peu près les mêmes, dans toutes les langues du monde. Il faut être très défiant à l'égard de la terminologie des grammairiens et ne point projeter sur les langues qui n'ont point une origine commune les mêmes catégories grammaticales. Ce fut déjà une grosse

erreur d'interpréter les démarches de la langue française au moyen des distinctions de la grammaire grecque. L'incertitude est accrue quand on applique une nomenclature occidentale à une langue comme le chinois ; ce qu'on serait tenté d'appeler verbe risque de n'avoir que de lointains rapports avec le terme sur lequel est essentiellement construite notre phrase. Ainsi la division des parties du discours qu'on introduit jusque dans la connaissance des idiomes exotiques, est incontestablement un emprunt à l'indo-européen. Pour ne point courir le risque de se tromper grossièrement dans les correspondances de langue à langue, il faut se tenir à une famille déterminée, ce qui limite la portée des observations que l'on peut faire. Nous distinguerons, conformément aux définitions posées dans le premier chapitre, les catégories grammaticales proprement dites, le genre, le nombre, etc., des parties du discours, et nous grouperons les différentes remarques que nous suggérerait la grammaire sur la contingence des idées d'adjectif, de nom, de verbe, et sur l'incertitude de la division générale des parties du discours en mots principaux et en mots accessoires.

Considérons d'abord le sort de l'adjectif, et les confusions auxquelles il mène, confusions du prédicat et de l'attribut, de l'attribut et de l'épithète. Il vaut mieux considérer l'adjectif-prédicat comme un nom. On se disposera ainsi à l'opposer au verbe ; faute de quoi on tombera, comme Aristote, dans la confusion de l'adjectif et du verbe. (Selon Ammonius, les anciens grammairiens appelaient verbes tous les attributs de la proposition.)

De même l'adjectif-sujet est un nom, la différence des substantifs et des adjectifs substantivés ne pouvant avoir qu'une valeur grammaticale ; et ils ne seraient en effet que de faux sujets, si les sujets devaient toujours signifier des êtres (1).

(1) Condillac distingue dans sa *Grammaire*, 1^{re} partie, ch. XI, p. 163 les deux phrases : *Corneille est un poète*, et : *Corneille est poète*, l'attribut étant adjectif dans le second cas, parce que nous ne prétendons pas mettre

S'il fallait définir l'adjectif par une fonction propre, on songerait plutôt au complément, car tous les compléments sont, en un sens, des adjectifs. En fait, ce serait étendre indûment le concept, et d'autre part, ce serait méconnaître la diversité de ses rôles. Ce n'est donc pas par là qu'il faut le définir, mais par une texture d'ailleurs variable de langue à langue. On doit faire intervenir ici la considération des morphèmes. On remarquera, par exemple, que l'adjectif, en français, ne comporte par l'article (1), puisque, au demeurant, le rôle de celui-ci est de fixer la structure nominale, mais qu'il comporte souvent les variations morphologiques du nom. On constatera encore que l'adjectif s'accorde avec le nom quelquefois même dans sa fonction de prédicat, ce qui est grammaticalement la marque d'une dépendance. Il existe donc dans certaines langues une entité grammaticale montée pour les besoins du discours et que l'on appelle adjectif. On lui fait remplir des rôles multiples dans la phrase, mais il exprime en gros la qualité que l'on peut adjoindre à un nom pour en spécifier le sens, ou qui peut prendre la valeur d'un prédicat. On évoquera donc assez facilement ses fonctions en parlant de l'épithète et du prédicat nominal. On n'en séparera pas le rôle de l'adverbe, quand il remplira précisément ces rôles (on sait que l'adverbe représente une transition entre les mots principaux et les mots accessoires) par exemple dans ces expressions : *un homme très fort* ; *il chante parfaitement*, qui nous le montrent complétant des adjectifs et des verbes, ou même dans cette phrase : *il est dehors*, dont il est le prédicat. Nous nous en tenons strictement à ses fonctions grammaticales, car par le sens, il lui arrive souvent d'exprimer des prédicats réels dissimulés sous une fonction grammaticale de complément : (Il ne viendra *pas* ! Tu tousses *énormément* !)

un individu dans une classe. Cette interprétation, au demeurant exacte, n'est point conforme à la doctrine habituelle des idéologues suivant laquelle les jugements sont tous des jugements de subordination.

(1) Quand on dit *le bleu* on a affaire incontestablement à un nom.

De même, les participes des verbes sont de véritables adjectifs.

La considération des noms conduit à des remarques semblables. On connaît leurs usages divers ; à vrai dire tous les rôles leur conviennent : Ils sont des sujets ou des compléments, ou des prédicats, si bien qu'il faut proscrire de la nomenclature le vieux terme de substantif qui restreignait leur fonction à celle de sujet. Il faut seulement dire que les sujets sont toujours des noms, de même que les verbes seront toujours des prédicats (sans que les réciproques soient vraies). Enfin, ils peuvent être de véritables épithètes au moyen de l'apposition : *Seneca philosophus*. Ce sont là des noms à valeur d'adjectifs. Mais il y a inversement des adjectifs à forme nominale, comme : *la chaleur*. La grammaire a ici transformé la qualité en sujet possible de la proposition. Ainsi se produit la confusion fréquente des rôles de l'adjectif et du nom. Il n'y a en somme de différence marquée qu'avec le verbe, mais cette différence, on ne peut la faire que par le sens (abstraction faite des formes verbales à sens nominal réel, comme il arrive pour de nombreux infinitifs : *turpe est mentiri*). Il est vrai que, là où elle existe, la différence du nom et du verbe est nette ; mais c'est surtout vrai de l'Indo-européen, qui leur ménage des structures facilement reconnaissables, celle du verbe étant d'ailleurs la plus riche. Elle est encore nette en arabe, mais on ne peut plus la faire pour des langues comme le chinois. La morphologie nous aide beaucoup moins ici que le sens. En somme on peut estimer que ces formes grammaticales se sont différenciées nettement chez les peuples qui ont pris une conscience plus claire de leurs sens respectifs.

L'idée primitive du nom est celle toute simple, de la désignation. (Quel nom porte cet animal, cette couleur ?) Le nom n'a donc été d'abord que le vocable (ce qui a pu faire considérer quelquefois les langues dites isolantes comme formées seulement de noms juxtaposés). Il lui

correspondait le concept, et il a gardé beaucoup de cette destination primitive que semble rappeler le nominatif, cas de la dénomination. Il paraît donc exister un rapport du nom, au moins du nom commun, et du genre logique, et l'on pourrait être tenté de confondre leur sort. Le rapport séméiologique simple qui confronte le mot et l'idée leur fixe-t-il la même valeur de généralité ? Nous avons constaté qu'il n'en était rien, l'extension du vocable dépassant toujours celle de l'idée, à cause des sens accessoires, dérivés ou métaphoriques que l'on peut donner aux mots. On trouvera, par exemple, au mot : *opé-ration*, une très grande multiplicité de sens. Le langage est rivé à une loi d'économie très contraignante. Il est avare de ses formes. D'où la plus grande fréquence de la polysémie que de la polylexie. Et ce qui est vrai du vocabulaire l'est beaucoup plus encore de la grammaire, qui ne pouvait que nous présenter quelques schèmes pour l'expression de toutes nos pensées. L'idéal est de posséder des combinaisons faciles en aussi petit nombre que possible. Il n'est point question, dans un cas ni dans l'autre, d'adéquation, mais de commodité, On ne cherchera donc pas dans l'extension des mots un rappel de l'extension des idées ; mais il y a d'autre part dans l'idée une « compréhension » c'est-à-dire une construction conceptuelle que le vocable, toujours arbitraire, ne peut pas évoquer.

Prendra-t-on au moins comme base de la comparaison des deux contextures de l'expression et du concept, le mot composé et le mot complété ? Mais il n'y a point de correspondance entre elles pas plus qu'il n'y a de correspondance nécessaire de la proposition et du jugement. Les périphrases et les compléments du langage sont les ressources dont nous usons lorsque le vocabulaire, qui ne peut avoir des mots pour toutes les idées, donne des procédés d'expression incomplets. Le concept se découpe donc dans le discours au moyen du sens, sans qu'on puisse en fixer les règles et sans qu'on puisse sur-

tout s'attacher à un principe d'univocité que les langues, en fait, n'appliquent pas.

Le nom commun et l'adjectif ne reproduisent pas les genres de la logique. La connotation n'est pas une marque suffisante du concept, et la transformation de toutes les qualités en classes est une permutation qui nous a paru souvent illégitime (à savoir toutes les fois qu'elle n'était pas expressément dans les intentions du sujet). Il la faudrait d'ailleurs exigée par le mécanisme grammatical du discours. Mais dans le maniement de ces mots : *les mammifères sont vertébrés*, n'interviendra jamais le rapport d'inclusion que la pensée établit entre les deux concepts. Il n'y a pas de forme grammaticale pour distinguer les cas où les mammifères seraient quelques vertébrés ou tous les vertébrés. Ces distinctions de la logique n'entrent pas dans l'économie du langage. Quelles que fussent la classification, l'ordonnance de la théorie, la systématisation des relations dans la science, rien n'en devait passer dans la grammaire : d'où l'indifférence des catégories grammaticales à l'architecture logique de la pensée, et aux concepts qui, sous le nom de catégories, genres irréductibles ou formes de l'entendement, devaient en exprimer les articulations essentielles.

Mais comme il y a des réactions constantes du langage sur la pensée, la généralité du mot a souvent été la source d'une généralité artificielle conférée à l'idée. Nous tendons à donner au concept les propriétés du mot, et en particulier, son extension. Et comme les grammairiens et les logiciens s'y sont eux-mêmes trompés, il en est résulté une erreur doctrinale. L'influence du genre grammatical, c'est-à-dire du nom commun sur la logique a été considérable, et souvent désastreuse. Les permutations d'adjectifs et de noms nécessitées par le langage ont passé pour des démarches de l'esprit, et l'on a constitué sur ces exigences de fausses classifications. L'attribut a dû être toujours un genre plus large que le sujet, et une classe. Du coup, on a réalisé des entités. On a pu

croire que la chaleur existait « en et pour soi » tandis que n'existent que des objets chauds. Ce fut là encore une revanche dangereuse de la forme.

Que dire alors de ces classificateurs, ou de ces « genres » qui appartiennent proprement à la grammaire, comme le masculin, ou le féminin ? Ils assurent, avec le nombre, la personne, le cas, la fonction de l'accord. Mais la grammaire a pris pour les déterminer des bases arbitraires de classification. On a vu tout essayer : de la division des êtres et des choses en masculin et féminin ; ou de la division en trois classes, ajoutant à la précédente le neutre ; ou de la distinction de l'animé et de l'inanimé, etc.

Les Bantous ont employé jusqu'à quatorze, et même dans certaines tribus vingt-trois classificateurs. Les Chinois s'inspirent de la rose des vents et ont à la fois pour base de leur science et de leur grammaire les quatre grandes directions de l'espace. Ce sont là évidemment des souvenirs de mythologies ou de philosophies vulgaires, des valeurs sociales et religieuses que le grammairien ne peut pas prendre en considération. D'ailleurs les principes mêmes qui présidaient à ces classifications ne sont que très grossièrement respectés, et il y a des nonsens nombreux dans ces systèmes. On ne peut pas ne pas remarquer dans la langue française l'absence du neutre pour la désignation des choses inanimées, ce qui fait distribuer illogiquement ces choses entre le masculin et le féminin ; et là-même où le neutre existe, comme en allemand, l'attribution des genres est purement arbitraire, puisque les noms d'arbres sont féminins, et féminin aussi le soleil (*die Sonne*), tandis qu'il y a des mots neutres pour y exprimer la pensée de la jeune fille (*das Mädchen*) ou de la femme (*das Weib*).

Et pourtant, ce sont là de pures catégories grammaticales, qui remplissent convenablement leur rôle dans le discours. On les emploie sans considération de leur sens, un sens d'ailleurs primitif, dont on peut dire qu'elles se sont vidées. Au vrai, on ne voit pas toujours comment

ce sens interviendrait dans le concept, par exemple lorsqu'il s'agit de la qualité. Mais c'est justement ici que nous saisissons la catégorie dans sa fonction grammaticale, qui doit exclure toute considération de sens. Elle n'existe pas comme un renseignement qui serait donné sur la nature du concept principal, mais comme une marque qui souligne la subordination de l'adjectif, épithète ou attribut, au nom ou au sujet. Le verbe lui aussi s'accorde avec le sujet, car s'il commande son régime, il subit lui-même la dépendance de l'accord. Les genres, les nombres et les personnes sont des qualités intrinsèques des noms, et en particulier des sujets. Ils fixent l'unité d'un groupe, soit du groupe élémentaire formé par un mot et ses compléments, soit de l'ensemble de la proposition ou de la phrase. C'est donc en français une influence du sujet sur la proposition qui fait accorder avec lui l'attribut en nombre et en genre, le verbe en nombre et en personne (1). Par là s'ordonne un discours et se réalise la construction grammaticale. Si donc le genre devait avoir un sens, il faudrait le déterminer comme une propriété de la chose dont on parle, ou tout au moins de la chose désignée. Mais il y a eu de l'arbitraire et de la fausseté même dans cette détermination ; nous nous en tiendrons donc à sa fonction. D'ailleurs quand on veut exprimer pour elle-même, la propriété désignée par le genre, on l'énonce lexicologiquement, comme lorsque l'on dit : un homme, une femme, ou bien : un léopard femelle, une souris mâle (2). Il en est de même pour ces autres classifications qui font distinguer des personnes, ou qui confèrent aux mots des nombre : il faudra dire : *ils sont venus tous les trois*, et : *Lui, Jacques, il est venu*. Rappel de sens, si l'on veut, apposition à des mots exprimés ou sous-entendus, mais, de toute manière, fonction grammaticale : tous ces emplois ont

(1) L'arabe l'accorde aussi en genre.

(2) Dans le Berry on distingue le souris et la souritte.

pour but l'accord (1). Ainsi est déterminée la nature de la catégorie grammaticale, d'autant plus pure qu'elle sera plus dégagée de la pensée. Nous rencontrerons d'autres formes de l'accord, comme la concordance des temps et des modes, qui réglera l'ordonnance des propositions dans la période. Ces nouvelles catégories introduites par la conjugaison, auront le sort des précédentes, et la grammaire n'en tirera pas plus de nécessité.

Le genre, qui nous a conduit à ces conclusions d'ensemble, paraît être en voie de régression. Cela ne vient pas de ce qu'il était arbitraire, mais de ce qu'il a cessé de remplir son usage ; le langage peut se développer sans lui. Il y a une usure des formes grammaticales, comme y a une usure des mots, et une sélection qui élimine lentement, mais sûrement, ce qui n'est plus incontestablement utile : cela nous prouve encore que c'est seulement l'usage grammatical que nous devons considérer. La personne et le nombre sont plus inébranlables, mais on peut dessiner au sujet du nombre une évolution dans le sens de la simplicité. Duels et triels s'éliminent des langues où ils existaient encore ; tendent à ne demeurer que les formes du singulier et du pluriel (2).

Le verbe, qui est loin de former un système à part et de posséder une syntaxe dans toutes les langues du monde, mais que le sens, à défaut de la forme, permet de reconnaître dans tous les cas, a toujours eu dans l'Indo-européen une structure très nette, très riche, et il y est devenu en quelque sorte l'âme du discours. Il est encore très développé dans les idiomes sémitiques, mais beaucoup de langues n'ont pas de formes particulières pour l'exprimer, et en chinois, par exemple, il ressemble tellement au nom qu'on ne peut le déceler qu'au moyen du sens. Il représente une des deux formes de la prédication,

(1) La fonction purement grammaticale du genre est bien marquée par de Mairan, dans ses remarques à la gr. française de Duclos, cité dans l'Encyclopédie, art. grammaire.

(2) Vendryes, *Le langage*, p. 114.

et il ne peut remplir que ce rôle dans la phrase ; mais cela ne lui confère pas de valeur logique. Le verbe a son sens plein quand il exprime un événement, non une relation. Il n'y a pas de plus bel exemple de disproportion entre un usage grammatical et un usage logique.

Le logicisme ne s'est pas inspiré du verbe, mais du substantif. Il a éprouvé de la crainte devant l'importance de cet élément du langage, qu'il ne pouvait pas méconnaître, mais que ses principes ne justifiaient pas. Dans la rivalité du nom et du verbe, il a dû donner la priorité au nom.

Étant toujours un prédicat, le verbe se distingue de la copule, qui ne lui ressemble que par la forme, car c'est la perfection de la construction verbale et le désir d'en reporter les avantages sur la construction nominale qui l'a fait inventer. La copule constitue une catégorie grammaticale à part ; il faudrait créer pour elle une onzième partie du discours, et la comprendre dans le groupe des mots accessoires. De nombreuses langues l'ignorent, comme le basque, d'autres, comme le russe et l'arabe, en font un usage restreint. Nous savons que ce fut une invention tardive des langues indo-européennes, et que l'usage n'en est pas encore entièrement réglé dans le grec homérique. Elle a servi de base à la logique classique ; et cependant, en considération de son origine et de son histoire, on n'a pas le droit d'y chercher l'expression d'une relation pensée. Il faudrait alors admettre que la relation du sujet et du prédicat fait défaut à la phrase verbale ; et ce n'est que la fausse interprétation du verbe comme attribut qui permet de l'y restituer.

Si la fonction du verbe est pleinement justifiée, et si elle le caractérise convenablement, en dépit de formes de transition, comme l'infinitif ou le participe, sa morphologie reste entièrement contingente, et son régime ne comporte pas plus de nécessité. La conjugaison n'est pas caractéristique du verbe, puisque le nom a été quelquefois conjugué, et plus souvent encore l'adjectif, et puisque

d'autre part il ne comporte pas partout dans les langues isolantes par exemple, un système morphologique. Elle est cependant, partout où elle existe, un merveilleux outil grammatical. Avec elle est incorporé au verbe, grâce à la désinence personnelle, un rappel de l'idée du sujet (1), parfois même, comme en arabe (2), par soudures d'affixes l'indication des compléments essentiels, le temps, le lieu, le nombre, et quelquefois enfin le genre.

On s'est étonné de l'importance du temps dans l'organisme verbal, importance telle que les Allemands appellent le verbe *Zeitwort*, en souvenir peut-être de la célèbre définition d'Aristote : 'Ρῆμα δὲ ἐστὶ τὸ προσημαῖνον χρόνον (3). C'était le définir par une fonction accessoire, que tous les verbes ne portent pas effectivement dans leur signification. Mais pour être un élément de second plan, l'indication du temps n'en constitue pas moins un caractère très expressif : *C'est parce que le verbe exprime originairement un procès que la catégorie du temps lui est particulière* ; c'est au contraire parce que l'idée est statique et intemporelle que cette détermination est étrangère au nom. Voici une nouvelle raison de ne point admettre la théorie de M. Breal suivant laquelle la forme naturelle du verbe est un présent intemporel (4).

Cela déjà suffit à écarter le verbe de la logique ; il n'y a point en effet de considération plus étrangère à la logique que celle du temps, puisque le concept et la

(1) Le sujet pronominal lui-même peut-être considéré, dans la plupart des cas, comme ne faisant qu'un avec le verbe Il aurait pu s'y souder dans la forme d'un préfixe. D'ailleurs il joue, sauf cependant dans la proposition nominale, un rôle explétif, et on doit le considérer comme une apposition au sujet réel, exprimé ou sous-entendu.

(2) « Un complément pronominal, qui désigne l'objet avec le verbe et le possesseur avec le nom, s'adjoint au terme complété comme une désinence variable en personne, en genre (aux 2^e et 3^e personnes) et en nombre. » (*Les langues du monde*, p. 90. art. de Marcel Cohen.)

(3) Περὶ ἑρμηνείας ch. IV. — Nous avons cependant remarqué plus haut qu'Aristote donnait aussi comme caractéristique du verbe, dans le même texte, la prédication : καὶ ἐστὶν ἀεὶ τῶν κατ' ἑτέρου λεγομένων σημείον.

(4) Voir plus haut, p. 164.

relation sont intemporels (même quand le temps ou la durée sont les relations engagées dans la pensée). Il est vrai qu'une évolution très nette va transformer l'indication de temps en outil purement grammatical. Cela apparaîtra dès qu'une forme verbale servira par exemple à exprimer la relation scientifique. De plus, il faudra s'ingénier pour exprimer les différences temporelles au moyen d'un petit nombre de formes dont chacune, au point de vue du sens, prendra des applications variées. On verra diverger les langues sur ces procédés d'expression. Des catégories vont apparaître, le présent, le passé, le futur, toutes chargées de contingences. En français, le présent pourra exprimer un état habituel du sujet : *Il aime la paix*, ou une action qui dure : *Je parle*, ou un effort actuel : *Que dis-je ?* ou une vérité intemporelle : *l'homme est un animal raisonnable*. Il peut même avoir sens de passé (historique) : *Louis XIV meurt en 1715*, ou de futur plus ou moins imminent, plus ou moins conditionnel : *J'arrive tout de suite. S'il vient, il est mort*. Il semble que l'emploi du présent dans la narration ait cet avantage de mettre plus directement sous les yeux du lecteur les événements que l'on rapporte ou que l'on conjecture : *A peine entré, il saute sur son adversaire*. Les grammairiens connaissent tous cette difficulté d'accorder la forme et le temps réel, faute de terminologie suffisante, et parce que les langues naturelles ne réalisent pas l'idéal d'univocité auquel aspirent les langues artificielles et les systèmes savants de notation. Aussi préfèrent-ils souvent placer la conjugaison sous les catégories du parfait ou de l'imparfait qui évoquent des formes de l'événement ou de l'action, plus que des temps proprement dits (le parfait correspondant par exemple à l'idée de l'achèvement d'une entreprise, tant dans le présent que dans le passé ou le futur).

Il faut toujours discerner dans l'emploi d'une forme grammaticale la part de sens qu'elle peut contenir de sa valeur comme outil de langage ; ici il faut savoir distin-

guer l'utilisation des temps du verbe de leur destination primitive qui pourrait comporter des nuances de pensée que nous n'exprimons pas. Le système de conjugaison temporelle de notre langue est plus ou moins adapté à nos besoins modernes. Le russe se place plus que le français dans la pensée de l'action, qui a un commencement, un milieu et une fin, qui peut être imminente en cours d'exécution ou révolue. Au vrai les distinctions de temps, dans les langues à verbes, ne sont pas faites par rapport à la chronologie prise dans l'absolu, et la pensée objective du temps n'est apparue que tard comme pensée abstraite, dans la forme d'un cadre historique. La conscience du passé comme souvenir, du présent comme l'instant insaisissable de la perception et du futur comme anticipation pure est à peine passée dans la grammaire. Elle exprime beaucoup plutôt ce temps qui est intérieur à l'action sans être rigoureusement déterminé par le moment de l'énonciation. Les présents que nous exprimons durent et comportent eux-même des perspectives temporelles. En somme le langage a une manière spéciale de nous faire mouvoir dans la durée (1). Le présent est beaucoup plutôt un appui que nous prenons dans le mouvant, un point relatif et mobile lui-même à partir duquel sont produites les distinctions de temps. C'est par rapport à ce point que la pensée s'oriente, au moyen de prospections ou de rétrospections. D'où les plus que parfaits et les futurs antérieurs ; et les présences inactuelles, et ces formes qui ne se justifient que si l'on s'établit par l'imagination dans la période évoquée : *Stabat dum lixa libat* ; d'où les conditionnels passés : *si j'avais eu un ami, j'aurais été heureux*. D'où enfin cet enchevêtrement des plans temporels qui ajoutent une intention modale à un si grand nombre de formes indicatives, comme c'est le cas du futur non catégorique (*Il ne vien-*

(1) Voir G. Guillaume, *Temps et verbe* (1929), et partie, Ch. I, (pp. 7 à 13).

dra pas !) et de beaucoup de présents : *s'il entre, je le frappe*. Ce régime ne doit pas paraître étonnant si le langage primitif a été très animiste, et si le verbe a été spontanément destiné à exprimer l'action.

On ne peut cependant distinguer grammaticalement les temps des verbes autrement que par le système des formes effectivement employées dans le discours. La nomenclature est toujours arbitraire et relative. On ne peut lui demander que d'être expressive et commode. Elle est légitime comme classification. M. Vendryes l'applique à l'étude de la langue latine, sur la base des textes anciens. Autrement employée, c'est-à-dire projetée *a priori* sur les formes de langage, elle conduit à d'incontestables erreurs, comme de compter des aoristes pour chacun des temps fondamentaux, des inchoatifs, et d'autres « temps » pour marquer que l'action est en train de s'accomplir ou qu'elle s'achève (1). Ces distinctions n'appartiennent pas à la grammaire générale, puisqu'elles ne sont pas universelles, et on les projette

(1) Il est intéressant de constater ici la complication des grammaires des XVIII^e et XIX^e siècles. Harris dresse un « tableau logique des temps » distinguant l'aoriste du présent, du passé, du futur, puis, dans chacun des temps un inceptif, un moyen et un complétif, ce qui le conduit artificiellement, pour l'indicatif, à douze formes. Il n'y a point de difficulté pour les trois formes d'aoristes, γράφω, ἔγραφα, γράψω, encore que γράφω puisse signifier : Je suis en train d'écrire, ou je suis écrivain, ou même, dans certains cas je vais écrire (j'écris tout de suite).

Plus douteuse est la « conjugaison », voire la correction des formes : μέλλω, ou : ἔμελλον, ou : μελλήσω γράφειν, τυγχάνω, ou : ἐτύγχανον ou : ἔσομαι γράφων. Les « complétifs » γέγραφα, ἔγεγράφην rentrent dans le cadre de la conjugaison, mais le dernier redevient ἔσομαι γεγράφως. En français cette méthode oblige l'auteur à augmenter le nombre des auxiliaires, pour les formes *Je vais écrire, j'allais écrire* qui en latin ont de véritables expressions grammaticales : *scripturus sum, scripturus eram, scripturus ero*, ou même à briser franchement le cadre régulier de la conjugaison pour : *J'ai à écrire, j'aurais à écrire*.

Sicard a un tableau plus confus encore, comprenant les catégories du présent, du passé (positif, comparatif ou prochain) et du futur (positif ou prochain). et distinguant pour chaque temps imparfait un indéfini, un antérieur, et un postérieur, avec des antérieurs simples ou périodiques. Il compte ainsi vingt temps, pour le seul mode indicatif. « Je portais » y devient un « présent antérieur simple » ! (Voir Sicard, *Grammaire générale* (an VIII) I, p. 229. — Cf. p. 211. Mais Girault-Duvivier, dès 1822, donne déjà la nomenclature que nous avons apprise (*Gr. des gr.*, p. 411).

artificiellement sur les langues qui n'ont point pour elles des expressions définies. Il faudrait supposer alors que tout entre dans la grammaire, tout ce qui par n'importe quel procédé, entraîne des nuances du sens. Des formes comme : *Je vais chanter*, tiennent plutôt de la métaphore que de la grammaire, et le prétendu auxiliaire qu'on voudrait y reconnaître garde trop de son sens primitif pour être véritablement un auxiliaire, c'est-à-dire un outil grammatical (mais ce n'est pas le cas de « werden » dans la composition du futur ou du conditionnel en allemand). Il est donc faux de les faire intervenir dans la conjugaison.

On a généralement traité le mode comme un « accident » du verbe. La modalité ne porte pas sur la copule, comme le voulait Kant (1), parce que la copule n'a pas d'existence réelle et n'ajoute rien au sens de la phrase. Elle porte sur la pensée, qui peut avoir pour objet un réel, ou un possible, ou un nécessaire. Il eût fallu faire entrer dans la modalité l'affirmation et la négation, — seuls supports possibles de l'existence ou de la non-existence pour la philosophie critique — comme on y fait entrer la possibilité et l'impossibilité, la nécessité et la contingence. Mais fût-il même démontré que ce sont là des idées ou des catégories de la raison pure, qu'on ne pourrait y trouver la matière d'une doctrine grammaticale ; la modalité s'est introduite dans le discours comme disposition du sujet qui s'exprime : représentation ou désir, ou volonté, ou souhait, ou aspiration, ou attachement à quelque valeur idéale. Nous ne savons pas encore si la théorie de la connaissance doit s'appuyer ici sur la psychologie ; ce qui est du moins certain, c'est que la grammaire doit le faire, comme le reconnaît même le logi-

(1) « La modalité des jugements est une fonction tout à fait particulière qui a ce caractère tout à fait distinctif de n'entrer pour rien dans le contenu des jugements (car en dehors de la quantité, de la qualité et de la relation, il n'y a plus rien qui forme le contenu d'un jugement), mais de ne concerner que la valeur de la copule relativement à la pensée en général. » *Critique de la raison pure*, B, 100.

cisme intransigeant. Sur ce point la doctrine des Encyclopédistes a été inattaquable : ils rapportaient la modalité du verbe aux différences de la perception et de la volonté, répétant d'ailleurs la leçon de Priscien ou celle d'Appollonius suivant laquelle les verbes expriment les dispositions de l'âme (1).

Enfin le régime du verbe n'a rien de nécessaire, ni la distinction des voies active, passive, moyenne, qui en sont généralement le support. Ce n'est pas affaire de sens, mais d'habitudes grammaticales. On voit coexister pour le même verbe la construction directe, qui le fait être transitif, et la construction indirecte dans laquelle il devient intransitif. Cette différence ne correspond aucunement à une exigence de la pensée. Ce qui est en latin régime direct peut être en français régime indirect. Des verbes sont employés absolument, qui ailleurs comportent un régime. L'accord que commande le verbe : concordance des temps et concordance des modes, fixe les rapports des propositions dans la période. Mais il est plus lâche que l'accord que commandent les noms ou les pronoms, et souvent le sens le brise pour rendre plus expressive et plus « vraie » la pensée : *Exciderat puppi, dum sidera servat* (2). Il y a aussi des correspondances très belles opérées par les temps et les modes des formes verbales, mais elles sont affaire de stylistique, et restent en dehors de l'économie grammaticale. On remarquera cette ordonnance de la phrase latine : *Urbem captam hostis diripuit*. Il y a ici plus d'approbation et de vie que n'en assurerait l'emploi de règles.

On ne peut donc pas, comme l'ont cru certains grammairiens, distinguer dans la fonction du verbe de l'essentiel et de l'accidentel, l'accidentel étant l'indication des temps et des personnes et des modes. On n'a pas le droit de lui faire signifier essentiellement l'action ou la passion,

(1) *De synt.*, III, ch. XIII.

(2) On peut ainsi expliquer plusieurs des emplois du présent en français, tels que nous les exposons.

ni l'attribution. Son sens primitif était la désignation d'un procès, mais il introduit dans le discours de fausses « actions » et de faux « événements ». On est décidément réduit à chercher une définition proprement grammaticale, comme celle de Buxtorf : « un mot qui a diverses inflexions avec temps et personnes » (1). C'est peu pour un élément du discours qui a paru être le mot par excellence, et la Parole, Verbum.

Les mots que nous venons d'étudier, et que l'on a appelé mots principaux, sont supports de morphèmes, au moins dans les langues dites flexionnelles (mais toutes les langues, même le chinois, sont plus ou moins des langues flexionnelles) (2) bien que ce caractère ne suffise pas à les définir, car le pronom, l'article, la copule, qui sont des termes accessoires ne sont pas généralement en dehors du régime ni de l'accord. Le nom, l'adjectif, le verbe sont des abstractions déterminées par le système des formes qu'on leur fait porter, c'est-à-dire par une structure grammaticale variable, et chaque nom, chaque adjectif, chaque verbe est un thème accompagné de flexions particularisant son emploi.

Ces mots sont devenus, du fait de leurs variations, l'armature de la phrase, au moins dans nos langues indo-européennes. Il est vrai qu'ils ont pris des structures conformes chaque fois au génie particulier des idiomes, et que le nom allemand par exemple possède encore une déclinaison rudimentaire que n'ont pas conservée les langues romanes. Mais on peut les définir grammatica-

(1) Voir Encyclopédie, art. verbe. P. R. (p. 152) l'a défini : « Un mot dont le principal usage est de signifier l'affirmation de quelque attribut, avec désignation des personnes, des nombres, des temps et des modes, et l'on appelle ces verbes verbes adjectifs parce qu'ils réunissent en un seul mot l'affirmation, et ce qu'on attribue au sujet, de même que l'adjectif réunit et l'objet et la qualité qui lui est attribuée. » Cf. et Girault-Duvivier, *Grammaire des grammaires*, p. 419.

(2) Voir Karlgren, *Le proto-chinois langue flexionnelle*. *Journal asiatique*, 1920, et *L. du M.* pp. 376, 377 (article de M. Przyluski).

lement, dans tous les cas, par la morphologie et par la syntaxe. Toute autre détermination serait illégitime, voire impossible, le sens réel ne pouvant être pris en considération par le linguiste, et la fonction logique de ces termes, leur valeur de concepts, ne pouvant pas servir à les distinguer.

Il faut rappeler cependant que c'est par le sens que se sont d'abord opposés dans la grammaire le type nominal et le type verbal, ce qui conférerait incontestablement de la personnalité au nom et au verbe. Mais c'est la seule distinction fondée en raison que l'on puisse accepter ; elle a une origine psychologique et répond à des exigences de la perception. Il faut donc la rejeter de la logique sinon de la pensée. D'ailleurs l'emploi de ces formes est vite tombé dans le désordre du fait de permutations qui ne permettent guère, dans le plus grand nombre des cas, de reconnaître leur destination primitive. « L'objet scientifique, dit M. Brunot, celui que se propose un enseignement un peu élevé, est de donner une idée de ce qu'est réellement le langage, avec ses nuances, ses inconséquences, mêlée perpétuelle d'éléments que des forces naturelles poussent vers la confusion, pendant que d'autres organisent et distinguent, enchevêtré, indécis, complexe comme la nature, et non réduit, simplifié, ordonné, aligné comme la fausse science (1). » Et cependant il existe des langues, c'est-à-dire des procédés non arbitraires d'expression, et des grammaires, qui sont des systèmes définis de formes. Les emplois en sont variables et conventionnels. « Jamais par exemple, un mode français ne suffit à exprimer la modalité à laquelle il est censé correspondre » (2) ; les conditionnels ne marquent qu'exceptionnellement la condition, les subjonctifs le souhait, les impératifs le commandement.

Qu'il y ait une forme pour dix usages, on peut s'en

(1) *La pensée et la langue*, p. xii.

(2) *Ibid.*, p. xiv.

accommoder à la rigueur, comme d'un fait de polysémie. Il ne faudrait pas du moins que d'autres formes soient également employées pour l'expression du même sens, car la polylexie jointe à la polysémie, et la recoupant en quelque sorte, produira dans l'étude du langage un embarras extrême. Et c'est pourtant cela, le rapport de la forme et du sens, qui intéresse la séméiologie.

Il faut donc renoncer à l'univocité qui permettrait seule de poser une relation logico-grammaticale.

La grammaire ne peut faire autre chose que de grouper des faits d'après un ordre inhérent aux mots. Il faut bien qu'elle décrive des thèmes nominaux et des thèmes verbaux, et des déclinaisons, et des conjugaisons qui sont des techniques. Mais elle est indifférente au sens, si bien qu'enseigner la grammaire ce n'est point enseigner le langage dans sa fonction essentielle, à savoir dans l'expression de la pensée.

Nous avons déjà remarqué qu'il ne fallait point confondre les mots accessoires avec les mots invariables, parce que certains d'entre eux prennent les formes de l'accord, et même, comme c'est le cas de la copule, celles de la conjugaison. D'autre part la grammaire historique nous oblige à comprendre au nombre de ces mots accessoires les préfixes et les préverbes, qui sont déjà des morphèmes, et qui, s'ils ne se conjugent point ni ne se déclinent, sont des éléments de la conjugaison ou de la déclinaison. Enfin l'adverbe a la valeur d'un mot principal, bien qu'il soit invariable, et remplit dans le discours les fonctions du complément et de la prédication. Il ne se distingue guère de l'adjectif dans les langues primitives. Et cependant il est souvent très voisin de la préposition, — au point que Descartes pouvait employer « après » absolument, comme un adverbe, ce qui n'est plus une construction correcte (1). Cela montre combien la limite

(1) *Discours de la méthode*, 2^e partie : « afin de les pouvoir d'autant mieux appliquer après à tous les autres ».

est fuyante entre les mots principaux et les mots accessoires. Il n'y a guère de différence entre : *Il est dehors*, et *il est hors de la maison*. Nous remarquerons enfin que les Grecs n'avaient jamais distingué, dans leur nomenclature l'adverbe de l'interjection. On ne s'étonnera pas dès lors qu'il y ait quelque difficulté à reconnaître leurs fonctions et même leurs formes dans les langues dont les tournures nous sont peu familières. D'après l'Encyclopédie les mots accessoires sont ceux qui n'acquièrent de sens que par leur union avec d'autres, soit qu'ils les déterminent, soit qu'ils les lient. Aussi peuvent-ils être définitifs (comme l'article) ou connectifs (comme la conjonction). Il y a de l'incertitude dans ce langage, parce que la détermination est toujours un complément de l'idée et que la liaison, en soudant plusieurs termes, les fait penser dans un seul concept. Elle crée l'union au lieu d'en résulter. Elle contient souvent plus de sens que les autres mots de la phrase. Dire : *Il est hors de la maison*, c'est ajouter à la pensée de la maison un renseignement local qu'elle ne contenait point, et il faut prendre tout le groupe : *hors de la maison* comme prédicat. Ainsi ces mots modifient évidemment le sens des mots « principaux » sur lesquels ils portent, et c'est d'un autre point de vue qu'il faut les définir.

Il faut en effet les retenir comme outils de langage et distinguer la liaison grammaticale de la relation logique, même dans les cas où elles pourraient coïncider. La grammaire ne doit être cherchée que dans les formes et les combinaisons des formes ; et puisque effectivement les mots accessoires sont les *συγκατηγορήματα* dont avait parlé Priscien (1), rien ne permettra mieux que ces termes d'opposer la grammaire au vocabulaire. Ils combinent en effet des formes dans le discours et ils en créent. Il ne faut pas croire, parce qu'ils sont généralement

(1) Voir *Prisciani opera* (1527) IXIII : *An præter nomen et verbum sint partes*.

invariables, qu'ils restent en dehors de la structure grammaticale. On pourrait l'admettre des interjections : *ah !* ou du *ô !* qui est le signe de l'adresse solennelle, mais ce sont de vrais mots principaux, puisqu'on ne peut les considérer précisément comme consignificantia, et qu'ils contiennent en eux-mêmes un sens.

En vérité, l'importance de ces mots « accessoires » et leurs rapports avec les morphèmes est une des plus grosses questions de la science du langage. L'histoire des préverbes et des prépositions, que M. Meillet a entreprise pour l'Indo-européen, est des plus instructives pour fixer le sens et les origines de la grammaire.

Ils servent à marquer la coordination des propositions, celle d'un mot principal et de ses compléments, les articulations d'une période. Ils fixent des structures, comme c'est le cas de l'article. Le procédé grammatical en vérité est ici fort simple, et il revient à insérer un terme (souvent invariable) entre les termes qu'il s'agissait de relier. Il y a fonction grammaticale quand le choix de ces mots est déjà réglé par la nature de la liaison ou par la forme des termes reliés. Restent cependant en dehors de la construction grammaticale proprement dite les conjonctions de coordination et les adverbes qui engagent la proposition principale ou indépendante : « Mais le roi répondit... » Les interjections se comportent comme l'exclamation-mot et rappellent l'emploi du vocatif. Quant aux prépositions, elles suppléent, partiellement ou totalement, à l'usage des morphèmes, comme marques d'un rôle grammatical déterminé. Elles incorporent une circonstance à la pensée du mot sur lequel elles portent.

Les mots accessoires sont donc de vraies catégories grammaticales encore qu'ils aient été des mots principaux, à emploi transformé. Il y a eu atténuation, puis disparition du sens propre, à mesure que leur emploi grammatical devenait plus nécessaire. Leur éclipse ne fut qu'apparente et temporaire lors de la création des affixes et des morphèmes : D'abord ces éléments dérivent

eux-mêmes de mots accessoires, qui se sont soudés au mot et qui se sont transformés. Les désinences ont été d'abord des affixes, les affixes des mots accessoires, les mots accessoires des mots pleins, devenus des outils de langage. Puis les mots accessoires sont redevenus utiles quand il y a eu usure des formes casuelles ou des formes de conjugaison, et quand la fonction du langage s'est compliquée ; ils se sont imposés surtout aux langues de civilisation avec l'affinement de la pensée. Leur rôle est maintenant nécessaire à toutes les langues qui veulent marquer les rapports de propositions, que négligent volontiers les langues primitives. Le mot accessoire reparaît donc comme pièce de la mécanique de la langue, soit en manière de compensation lors de l'usure des formes grammaticales (par exemple là où s'est perdue la déclinaison) soit comme procédé d'une pensée qui pousse la composition au-delà de la proposition et même au-delà de la phrase. Le langage primitif ne savait pas se mouvoir dans des connaissances très compliquées. Si l'unité linguistique est la proposition, c'est en grande partie parce que celle-ci est un tout, comme le geste ; elle est une attitude simple de la pensée primitive (1). Elle a longtemps suffi aux besoins d'une vie sociale à peine organique et qui n'exigeait pas elle-même un grand développement de la pensée.

En droit, il ne devrait pas exister dans la pure construction appositionnelle de tels mots invariables, porteurs de fonctions, le mot devant contenir en lui-même le signe de son rôle (2). Mais cette construction, la plus plus grammaticale de toutes, est incontestablement dérivée, et l'usage en brise les cadres. En fait, les mots invariables ont été longtemps peu nécessaires aux langues

(1) Sur le rôle du geste, qui a pu servir à découper la première phrase, et même à la faire sortir du langage naturel, l'expression d'un vouloir ayant pu entraîner à l'état de détail, la représentation par le mot d'une notion ou d'un fait, objets de ce vouloir, voir Marcel Jousse, *Études de psychologie linguistique*.

(2) Voir Meillet, *Les langues du monde*, p. 26.

indo-européennes, dans lesquelles « tout mot portait en lui-même la marque de son emploi » (1) et qui construisaient la phrase avec des parties autonomes. Les vrais mots accessoires sont ceux qui servent à souligner les fonctions des mots, ou même à l'indiquer, comme c'est nécessaire avec des systèmes grammaticaux rudimentaires où les mots sont fixes et invariables. C'est la construction de nombreux idiomes primitifs. Dans la majorité des langues le nom a, dans tous les usages possibles, une forme rigide. Les langues de l'Extrême-Orient sont très pauvres en éléments grammaticaux ; aussi les mots accessoires y sont-ils abondants. Les grammairiens chinois distinguent dans le discours des mots pleins et des mots vides, ceux-ci ne portant pas d'accent, ce qui est déjà le signe d'une fonction syntaxique. Ce sont des prépositions ou des conjonctions, ou des particules séparées marquant les temps des verbes. Parfois le chinois répète certains mots vides pour marquer des nuances de la pensée. Or ces procédés sont exceptionnels en sanscrit et en grec ancien (encore que ἐξελθεῖν ait été d'abord ἐκ ἐλθεῖν) (2).

La grande abondance des flexions a rendu ici possible la composition appositionnelle. Que l'on songe par exemple au latin avec son système compliqué de désinences, si parfaitement transparent. Nous avons l'illusion de croire qu'il y a un phonème principal : *rosa* dont le génitif est *rosae* et l'accusatif *rosam*. C'est conférer au nominatif une dignité qu'il ne porte pas en lui-même. Sans doute il y a quelquefois des nominatifs sans désinence, qui semblent donner le nom sous la forme nue. Mais en bonne linguistique il faut reconnaître que cette absence de désinence fixe justement leur emploi de nominatif. Nous leur affecterons avec M. Meillet la désinence zéro. Mieux vaudrait prendre pour la forme pure du mot le vocatif, qui primitivement ne possédait pas de signe

(1) Meillet, *Les langues du monde*, p. 26.

(2) Voir Vendryes, *Le langage*, p. 99.

spécial de sa fonction, ce que personne cependant ne songe à faire. Il y eût eu pourtant dans ce cas une ombre de raison : le vocatif est en dehors de la vraie charpente grammaticale. Il forme presque à lui seul une proposition. Il ressemble du moins à ces propositions qui se ramènent à un mot isolé, et qui si elles sont bien dans la pensée, sont en quelque sorte extrinsèques à la grammaire. Mais c'est encore un emploi spécial du mot. En vérité, nous avons affaire à un système de mots qui ne sont ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait différents (*rosa, rosam, rosae*) parce qu'ils ne joueront pas les mêmes fonctions. Il est même difficile de leur trouver une unité de sens si vraiment, comme nous l'avons pensé, c'est la phrase qui est la vraie réalité concrète de la linguistique, et si les mots isolés ne sont jamais que des abstractions.

La grammaire est sortie de cette évolution qui a transformé en accessoires des mots principaux, et qui a soudé les mots accessoires, sous des conditions déterminées qui les transformaient en affixes ou en désinences. En somme dans la plupart des langues on rencontre à la fois des préfixes, des suffixes, des désinences et des mots accessoires, et il est bon de préciser leurs emplois ; car cette distribution même ne s'est pas faite sans ordre. Nous tirerons parti de cette remarque importante de M. Vendryes : « Le suffixe sert à marquer la catégorie générale à laquelle le mot appartient (nom d'agent, d'action, d'instrument, augmentatif, diminutif, etc...), tandis que la désinence marque simplement le rôle du mot dans la phrase » (1). Mais la désinence est sortie du suffixe, et ils ont des rôles somme toute comparables, à cause du lien que présentent entre elles les formes et les fonctions.

Il y a encore un demi-siècle, on considérait des types de langues, non point d'après la filiation historique, mais d'après la construction de la phrase ou la nature de l'instrument grammatical. C'est ainsi qu'on distinguait

(1) Vendryes, *Le langage*, p. 97.

du point de vue de la construction, des langues analytiques et synthétiques, et, du point de vue des formes, les langues isolantes, agglutinantes et flexionnelles.

Une telle classification supposait des fonctions de la grammaire générale et des procédés-types d'expression. On l'étayait encore de la croyance en une nécessité dans le passage d'une forme à l'autre. Mais cette théorie qui fut longtemps florissante, s'est révélée fausse. On a tenté en vain de l'interpréter génétiquement. Puis les distinctions qu'elle établissait ont paru obscures ; les langues dites isolantes contiennent au moins des mots vides qui sont déjà des catégories grammaticales ; elles tendent à se constituer une grammaire, à cause de l'incommodité de la simple juxtaposition. La limite est fuyante entre la flexion et l'agglutination. « Des mots indépendants, comme dit Couturat, deviennent par agglutination de simples flexions : aimer-ai, aimer-as, aimer-a... (1) » Enfin il n'y a point là un principe solide de classification, parce que ces divers procédés sont utilisés, à des degrés seulement différents ou à des époques successives de leur développement par toutes les langues.

En français les noms ne possèdent plus de flexions casuelles et leurs désinences n'expriment que la différence du singulier et du pluriel ; la conjugaison fait beaucoup plus que le latin usage des termes accessoires, comme les auxiliaires, qui sont des verbes vidés de leur sens. *J'ai aimé* correspond à *amavi*. Mais le cas le plus expressif de la déchéance flexionnelle nous est fourni par la langue anglaise, qui n'a plus guère que la position des mots et la ressource des accessoires pour suppléer à son indigence grammaticale, car c'est la pauvreté des morphèmes qui fait recourir aux articles et aux propositions. Les mots accessoires tendent donc à reparaître par usure du sys-

(1) Les désinences *bo* du futur latin et *bam* de l'imparfait viennent du verbe être indo-européen *bhu*. *Amabo* signifie donc primitivement : *Je suis pour aimer*. (Cf. en anglais : *I am to love*, en allemand : *Ich werde lieben*, etc.)

tème flexionnel, et aussi par souci de souligner des rapports ou d'en marquer que n'avait pas prévus la syntaxe, qui réglemente, comme nous l'avons vu plus haut, la proposition plus que la phrase, la phrase plus que le discours. Telles étaient déjà les particules grecques, si abondantes, et qui dessinent une charpente non grammaticale de la pensée. Ajoutons l'emploi concerté des mots accessoires, en vue d'un effet à produire, et leur usage populaire. Ils portent souvent, dans les langues évoluées, une valeur affective qu'ils n'avaient point dans les langues dont ils constituaient la grammaire : *J'y vais, à Paris. Il va venir, Jacques* (où le pronom est explétif). Quant à leur usage populaire, il rappelle leur destination originale. On le rencontre dans les constructions de l'enfant, dans les syntaxes des langues primitives, dans des tournures d'argot. Il nous révèle la nature primitive de ces mots qui sont destinés à marquer ou à rappeler les fonctions grammaticales ; et il confirme notre théorie de la proposition : car il consiste essentiellement à séparer le bloc sujet de la véritable proposition, qui prend la valeur d'un prédicat global. Mais Pascal ne l'a-t-il pas une fois au moins utilisé dans une de ses pensées qui passe pour particulièrement expressive : *Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé ?*

On rencontre enfin des mots accessoires auxquels il ne faut chercher que des raisons de phonétique, comme ceux qui facilitent simplement l'émission de la voix. Une langue comme l'arabe les a multipliés parce que les transitions y sont rudes et exigent, pour la prononciation même, des consonnes supplémentaires ou des voyelles intercalaires. Elles ne forment pas corps avec les mots, parce qu'elles ne sont nécessaires que dans certaines juxtapositions. Elles rappellent le *v* euphonique du grec, qui exigeait *ἐστί* devant une consonne, mais *ἐστίν* devant une voyelle.

Ainsi, du mot accessoire qui gardait encore un souvenir de son sens primitif au mot purement explétif, nous

sommes passés par l'étape du mot signe de la fonction grammaticale. C'est lui qui devenait affixe puis flexion. Il nous a fait pénétrer dans le secret de la construction et de l'évolution des langues. Mais dans cette description et dans cette histoire la logique n'a pas eu à dire son mot ; et ainsi l'outil grammatical s'est bien développé pour d'autres exigences que celles de la pensée. Il faut ajouter ces conclusions aux précédentes. Ni les « parties du discours » ni les grandes fonctions de la proposition ou de la phrase, ni les morphèmes, ni les mots accessoires n'autorisent à croire que les valeurs de la grammaire sont des valeurs logiques. Les liaisons de mots dans le discours ne sont pas des liaisons d'idées. La notion de catégorie logique sort en quelque sorte épurée de l'épreuve à laquelle nous l'avons soumise. Nous nous devons de la considérer maintenant en elle-même pour mieux marquer son indépendance et critiquer par son autre élément le rapport séméiologique qu'on avait prétendu établir entre une logique et une grammaire.

Il n'y avait pas de grammaire pure répondant à la conception de M. Husserl. Nous allons voir qu'il n'y a pas davantage de logique pure.

CHAPITRE III

Le signifié

§ 1. — LE SECOND TERME DU RAPPORT SÉMÉIOLOGIQUE

Considérations relatives à la réalisation du sens. — Contribution de la séméiologie au problème de la pensée et contribution inverse de la théorie de la connaissance aux problèmes de séméiologie.

Nous arrivons au terme d'une étude dont le but devait être l'éclaircissement du rapport logico-grammatical. Nous n'avions pu, dans notre introduction, que poser l'idée d'une grammaire. La linguistique nous a permis de lui donner un contenu ; et c'était en effet affaire d'information positive, non de spéculation *a priori*.

Tout ce qui pouvait être justifié des formes grammaticales l'était par des exigences de la perception. Le reste n'a été que procédé technique. La légalité d'une langue, une légalité de fait que l'institution sociale a transformée d'un certain point de vue en obligation, se suffit entièrement à elle-même. On peut la dire logique en considération de son ordonnance, comme on parle de la logique d'une technique, ou de celle d'une œuvre d'art : elle est incontestablement le produit d'une activité intellectuelle, et elle a pour fin l'expression de la pensée. Mais cela ne veut pas dire qu'il y ait des rapports de la logique et de la grammaire, ni que les démarches par lesquelles l'entendement connaît correspondent à celles auxquelles il s'assujettit pour trouver des expressions de ses juge-

ments et de ses raisonnements. Il a fallu, pour le faire croire, des préjugés philosophiques, dont le moindre n'a pas été la conception d'une intuition catégoriale.

Nous avons cru reconnaître ce qui manque à la grammaire pour être une expression fidèle du mouvement des pensées. Dans le rapport de signification, ce n'est pas elle qui exprime la relation sur laquelle se construit le jugement réfléchi. L'activité intellectuelle, de quelque façon qu'on la prenne, ne peut être conçue que comme une activité de relation. Il ne s'agit pas pour elle de réaliser des essences, mais de constater ou de créer des rapports. Or cela ne passe pas dans la grammaire. Il y eût eu convenance des deux ordres de catégories si la relation pensée avait correspondu à la relation grammaticale. Longtemps on a cru que la copule fournissait l'intermédiaire par lequel elles devaient se rapporter les unes aux autres. On ne demandait que peu de chose : un schème commun de la proposition et du jugement. Mais la relation pensée est inhérente à la prédication, et elle n'est point une relation de sujet à attribut.

C'est une des plus remarquables conséquences de la logique relationnelle, et trop fréquemment inaperçue, d'avoir entraîné, avec la déchéance de la copule, celle du sujet. La philosophie classique, qu'on avait tort de prendre pour une *philosophia perennis* avait transformé en valeurs logiques de pures valeurs grammaticales. Le jugement pose un rapport, et non point l'existence du sujet. Ce sujet lui-même, que nous devons considérer comme l'objet général ou comme le thème sur lequel va porter la connaissance, n'entre dans la pensée qu'à titre de prédicat, et, comme il arrive toujours pour un relatif, il y entraîne la pensée de ce dont il est le sujet, par exemple, son attribut. La relation étant l'objet du jugement est toujours le prédicat véritable. Poser le rapport du sujet et de l'attribut, c'est le faire entrer tout entier dans la prédication. Il en est de même d'ailleurs de l'autre sujet, c'est-à-dire du moi, support de la connaissance, si bien qu'il

est impossible au moi de se connaître autrement que comme un objet.

Il appartenait à la théorie de la connaissance de transcender l'enseignement de la grammaire pour en découvrir la signification. Elle se préparait à dénoncer une idole du langage dans le rapport de l'accident et de la substance, et beaucoup de confusions dans la pensée d'un sujet, substrat permanent, et d'un prédicat, qualité ou acte qu'on lui rapportait « momentanément » ou « essentiellement ».

Descartes a vu qu'il ne fallait pas appliquer au jugement logique le schème grammatical de la proposition. Il n'a pas rejeté de la pensée le jugement spontané, mais il en a donné une théorie empirique, et l'a rapporté à cette connaissance confuse qui résulte dans l'homme du mélange de l'âme et du corps. Dans le même moment, il créait la logique de la relation, dont on doit attendre l'éclaircissement de toutes les difficultés concernant la nature de l'entendement humain (1).

La relation, centre de la pensée, est quelquefois contenue dans le sens du verbe, plus souvent dans des conjonctions ou dans des adverbes ; ou bien elle est sous-entendue par le langage, et sort pour l'esprit de la seule juxtaposition des mots ou de leur ordre. M. Brunot a compté de nombreuses manières d'exprimer en français la causalité. Il pardonne parce qu'il est bon. — Le motif de son absence, c'est sa maladie. — En raison des circonstances, il n'a pas été envoyé de lettre de faire-part. — Puis donc qu'on nous permet de prendre haleine..., — ma femme désirait habiter la campagne ; j'ai acheté la propriété. — Du moment qu'il arrive que... — Quelque diable aussi

(1) Descartes insiste souvent pour rappeler que lier des idées ou des notions n'est point le fait d'une simple représentation visuelle des objets, mais de la conception, qui résulte d'un jugement ou d'un raisonnement. Il défend le conceptualisme, mais remarque que les vrais concepts pensés par l'esprit ne sont pas les universaux, c'est-à-dire l'idée générale d'une classe d'individus concrets, homme, chien, etc. Ce sont des objets généraux construits par l'esprit à l'exemple des concepts mathématiques. Voir Reg. III, A. et T., IX, p. 368, et Reg. XII, *ibid.*, p. 414.

me poussant, je tondis de ce pré la largeur de ma langue. — Maintenant que Paris est bien loin de mes yeux (sens causal d'une proposition en apparence temporelle)... — Sa bonté le pousse à la faiblesse, etc., etc... Aucune de ces formes n'est proprement grammaticale. Le formulaire mathématique, qui ne s'embarrasse pas de grammaire, est un effort pour rendre sensibles les démarches logiques par des signes qui leur sont appropriés. Nous ne parlons pas des lettres, ni des nombres, qui sont des désignations plus ou moins abstraites de grandeurs, mais des signes de relations qui dessinent directement l'architecture de la pensée. Il a fallu en inventer autant qu'il y avait de relations à exprimer, et de différentes espèces, les uns servant à organiser le jugement, les autres fixant la contexture du concept mathématique en rappelant les opérations qui étaient intervenues dans sa construction. Rien ici ne peut plus s'appeler un sujet, ni un complément, ni un verbe, bien que ces jugements soient coulés dans des propositions et dans des phrases. Les deux systèmes d'expression, scientifique et grammaticale, coexistent sans avoir aucun point commun. Constater par surcroît qu'il y a un sujet de cette pensée, comme de toutes les autres, ce serait la rapporter à une conscience et évoquer ses conditions psychologiques. C'est une considération à laquelle la science ne peut d'aucune façon s'attacher.

Il est donc vain de se demander comment on exprime grammaticalement une catégorie de la pensée, et l'on n'a pas de réponse à en fournir s'il s'agit par exemple de l'égalité, ou du nombre mathématique, ou de la causalité. Les suggestions que donnerait la grammaire sur la notion de substance seraient elles-mêmes trompeuses. Il faut seulement se demander comment on exprime la catégorie, et quelles ressources variées du discours y sont employées. Ce n'est plus affaire de grammaire, mais de langage, au sens le plus large. Pour cela ont été créées des expressions à valeur lexicologique, non des formes grammaticales. *Les méthodes nouvelles de la pédagogie gram-*

maticale, et de l'enseignement des langues, sont une application de cette remarque : que le rapport séméiologique unit en bloc la pensée et le langage sans qu'on puisse poser des règles nécessaires de cette correspondance. Deux ressources restaient au pédagogue : partir des faits de langage, tels qu'ils sont donnés à l'observation, et enseigner la traduction des textes ou bien partir du sens et en chercher sans préjugé les procédés d'expression. Les syntaxes savantes ne sont plus, en fait, que des répertoires, avec références et statistiques. De semblables grammaires ne contiennent plus rien de normatif, et elles ne se reconnaissent plus le droit de justifier leurs formes par la logique. Elles se refusent à expliquer des faits par des entités. Elles se contentent de mettre des sens en corrélation avec des formes. L'autre méthode enseignera les ressources que fournit une langue déterminée pour l'expression d'une pensée. Elle est surtout applicable à la langue maternelle, parce qu'on la parle sans effort, et qu'elle ne fait point obstacle au mouvement de nos idées. Il y a nécessairement des conditions spéciales de l'enseignement des langues étrangères. C'est justement à la pédagogie de fixer comment un langage dont nous n'usons pas dans la vie courante peut entrer dans nos habitudes mentales et y coexister avec le langage maternel. On partira donc d'une liste des catégories, c'est-à-dire des formes les plus générales de la pensée et l'on ira du sens aux expressions. C'est le moyen efficace d'enseigner la propriété des termes et du langage, contre un enseignement scolastique qui ne donnait que des règles, c'est-à-dire des formes vides, ne s'adaptant même pas au mouvement général de nos pensées. Pour la langue française, cette méthode est suivie dans les savants ouvrages de M. Brunot ; c'est par là que, malgré des survivances tenaces et des résistances dues aux efforts et à l'intelligence qu'elle exige, elle pénètre peu à peu dans notre enseignement.

Ces dispositions confirment nos conclusions sur la nature du rapport logico-grammatical. La forme du

discours n'est qu'un outil dont il ne faut pas méconnaître l'importance, mais dont il ne faut pas davantage exagérer l'appropriation. L'histoire des variations nous a paru plus instructive pour l'étude des fins du langage que la constatation des concordances. La méthode la plus naturelle consistait donc à s'établir d'emblée dans la contingence du rapport. On ne pouvait justement la déterminer qu'au moyen du sens. Cet ordre de la recherche, qui ne convenait pas à la grammaire, devenait légitime et nécessaire quand il s'agissait de la langue, dont le but est évidemment l'expression et la communication de la pensée. Les fins de l'enseignement déterminent ensuite l'ordre convenable. Une connaissance théorique pourra considérer les utilisations d'une forme ; mais il y aura avantage, pour une connaissance pratique, à se placer d'abord devant le sens pour étudier la multiplicité des expressions. Restait à adopter un principe de classification. En vérité il ne fallait qu'établir un répertoire commode des choses à exprimer. M. Brunot a eu la sagesse de substituer les faits à toutes les méthodes *a priori*.

La théorie de la connaissance ne peut pas adopter une autre méthode, et elle aboutit dans son domaine à des conclusions toutes semblables. Ce qui lui est utile, c'est la séméiologie, et non pas la science des faits grammaticaux. Elle a, pour se guider, la logique relationnelle, qui nous fixera sur la nature de la catégorie à confronter avec la forme grammaticale. Mais ici le problème se complique : le *πρός τι* doit nous servir en vérité à résoudre plusieurs questions. Il n'est pas indifférent d'abord de remarquer qu'il est l'un des deux éléments du rapport séméiologique, et que, pour une fois, nous ne le prenons pas comme relation mais comme terme. Il devient le concept essentiel de la théorie de la connaissance. Mais quel rapport de signification permet-il d'éclaircir, celui de la catégorie logique et de la catégorie grammaticale, ou le rapport plus général de la pensée et du langage ? Selon qu'il sera la forme d'une pensée, ou son objet, ou les deux à la fois, les problèmes

ne seront pas les mêmes : il ne s'agira dans le premier cas que de contronter une forme avec une forme, ce qui permettra de porter à l'éclaircissement les concepts plus ou moins corrélatifs de grammaire et de logique. Mais si la relation est, en même temps que la forme du concept ou du jugement, la chose que nous exprimons, le rapport du signifiant et du signifié change d'aspect. Le langage se dresse en bloc en face de la pensée, puisqu'il engage toutes ses ressources dans l'expression du sens. La relation est le corrélatif de l'expression elle-même, non de sa forme grammaticale. Et cela peut prouver, en complément de l'enquête précédente, entreprise du point de vue du langage, l'absolue indépendance des deux ordres de catégories.

Ce complément, il est indispensable de le donner ici, car la démonstration est incomplète, si elle n'est établie que sur l'un des deux termes du rapport séméiologique. Nous revendiquons, contre beaucoup de vieux grammairiens, les droits indépendants de la grammaire, que reconnaissent aujourd'hui les linguistes. Il faut porter l'examen sur l'autre terme, à savoir sur le fait logique.

Il est, lui aussi, une forme, à savoir la forme d'une relation pensée. Mais cette relation est en même temps un sens. Autre chose est l'exploitation d'un rapport causal ou d'un rapport mathématique au cours d'une déduction, et autre chose leur réalisation dans un sens. Il ne faut pas confondre la *logique* relationnelle et la *philosophie* de la relation. Il y a là certes, dans ce nouveau rapport de la forme et du contenu de la pensée, un problème de théorie de la connaissance auquel nous devons nous arrêter. Il peut y avoir un intérêt général à l'aborder du point de vue de la séméiologie, car la question de l'objet n'est pas sans rapport avec celle de la signification. Mais c'est une nécessité pour nous, qui prenons la pensée comme corrélatif d'un discours, et l'étudions, à titre de signifié, dans son expression verbale.

Donc, les problèmes que nous poserons seront encore

liés à la valeur du schème propositionnel. Quelles sont les formes d'objectivité qui se rapportent à des intentions de langage ? Qu'est-ce que la *réalisation* d'un sens ? Que porte en lui-même un prédicat, c'est-à-dire, tout simplement, un acte d'énonciation ? A ces questions la logique en fait correspondre d'autres qui concernent la fonction thétique du jugement. Il est très certain que le jugement implique toujours la position de quelque chose. Mais il faut déterminer si c'est la relation qui est ainsi posée avec ses deux termes, ou si l'affirmation d'existence ne porterait pas plutôt sur les termes eux-mêmes, et sur le sujet de préférence au prédicat. C'était, nous le savons, une solution que pouvait suggérer la grammaire. C'est pourquoi il nous paraît plus que jamais nécessaire de porter à l'éclaircissement le problème du signifié. En vérité nous ne l'avions jamais perdu de vue : mais il eût été prématuré de le traiter sans avoir d'abord parcouru les sujets précédents, — et dangereux d'en proposer des solutions *a priori* sans une information que la linguistique pouvait seule nous procurer.

Revenons donc aux principes les plus généraux de la philosophie du langage. Ils nous feront distinguer le sens d'un terme, ou d'une proposition, qui est chose objective (Sinn) de la signification, qui est un acte — (Bedeutung) — comme d'ailleurs le jugement (Urtheil) doit être distingué par le logicien de la faculté de juger (Urtheilskraft). Il y a des rapports étroits de ces deux domaines de la séméiologie et de la pensée. En somme le signifiant, ce serait la forme du discours, le vocabulaire et la grammaire, abstraction faite des sens qu'ils pouvaient exprimer, et le sens, ce seraient les idées ou les jugements, abstraction faite des mots qui leur servent de support. Cela ne suffit pas cependant : *Ces idées et ces jugements ne sont pas pris ici dans leur contexture*. Si les mots se rapportent à des réalités logiques, ils ne rappellent pas la forme de la pensée, et ils en ignorent la technique. Ils la retiennent en tant qu'elle est la pensée de quelque chose,

ou qu'elle a, comme l'on dit encore, un objet. C'est cela seul qui peut intéresser le langage. Il n'avait point à se mouler sur la logique ; en se donnant une grammaire il se donnait seulement une organisation intérieure qui ne regardait que lui. Cette grammaire même, il la voulait indifférente au sens, et, de ce point de vue, contingente, ne la faisant collaborer qu'à une tâche d'ensemble, à un acte global de signification. Mais l'objectivité, pour la séméiologie, tient à la réalisation ou à l'effectuation d'un sens par le discours. Et comme nous parlons naïvement notre pensée, comme nous oublions même que nous nous exprimons, ou que nous entendons, ou que nous lisons, voire que nous pensons, la séméiologie a le gros avantage de nous donner la pensée avec ses intentions naturelles.

Et alors ne faut-il pas prendre en cette manière le jugement, qui ne doit intéresser la théorie de la connaissance que dans ses tendances spontanées, c'est-à-dire réelles ? La pensée et l'expression ne prendront conscience d'elles-mêmes que dans leurs hésitations et leurs difficultés, lorsque l'adéquation aura besoin d'être provoquée ou soutenue. Imitons donc la séméiologie ou plutôt écoutons la leçon qu'elle nous donne : elle nous invite à décrire le plus naïvement qu'il se peut ce qu'on fait quand on énonce un prédicat. Elle fournit la solution populaire du problème de l'adéquation, incomplète sans doute, mais que nous n'avons pas le droit de ne point prendre en considération, si elle doit nous fournir l'intention spontanée du sujet qui s'exprime en pensant, et qui pense en s'exprimant.

Parmi les éléments de la pensée, quels sont ceux que la séméiologie nous a fait approfondir, et que nous en a-t-elle appris ? Il importe d'apprécier dans ces conclusions l'aide qu'elle a pu apporter à la théorie de la connaissance.

Cette théorie peut être considérée comme la science de la pensée en général. C'est une construction savante qui cherche à déterminer les conditions sous lesquelles un

contenu donné vaudra comme réel. Les objets en sont le vrai et le faux, deux valeurs que la logique n'a pas à définir, non plus que la grammaire, et qui lui appartiennent en propre. Mais il faut distinguer en elle ce qui est donné de ce qui est supposé ou conclu, les concepts dont elle part et ceux qu'elle construit à titre d'hypothèse explicative. Par exemple il ne peut jamais être question pour elle, comme le remarque excellemment Wundt, de « construire avec des éléments subjectifs un monde extérieur qui était déjà donné ».

Elle a pour point de départ une relation posée, avec ses termes, dans un jugement. Elle trouve ce jugement exprimé dans un prédicat. La séméiologie lui fournit une description de la prédication qui lui est absolument nécessaire, puisqu'elle doit lui révéler les intentions de signification qui conduisent à l'explication de la pensée. Par là, la théorie s'assure une base solide et concrète. Son hypothèse s'appuie sur les intentions réelles de celui qui s'exprime.

Celui qui s'exprime a évidemment conscience de soi comme sujet pensant, et il est prêt à dire à tous moments : « Je pense que... » Mais il ne dira jamais : « Il pense en moi... » comme il dirait : « Il pleut. » D'autre part il dégage un thème général de son discours, c'est-à-dire un sujet de sa pensée. Sa connaissance est prise entre ces jugements de subjectivité et d'objectivité, qu'il est toujours disposé à porter sur elle. Ces intentions fournissent à la théorie de la connaissance les deux notions corrélatives du sujet et de l'objet, qui n'ont de sens que l'une par l'autre. Elle peut légitimement conclure qu'il existe une sphère de la pensée, se trouvant au delà du sujet et de l'objet et résultant de leur rencontre. Elle s'établit dans cette sphère comme dans son domaine propre, qui ne permet plus de la confondre ni avec la science, ni avec la logique, ni avec la grammaire ; car elle ne porte pas sa recherche sur le contenu, ni sur la forme, ni sur l'expression de la pensée, mais sur la pensée elle-même, « en soi et pour soi ».

La science expose le sens de la relation ; elle tend incontestablement à l'objectivité, comme d'ailleurs la perception, dont elle n'est que le développement. La logique en exploite la forme, et nous apprend à l'utiliser dans des raisonnements. La séméiologie nous enseigne que le langage a pour but l'expression de la pensée, à savoir de son contenu, mais qu'il ne saurait en suivre la forme, si bien que la logique est, en fait, indépendante de la grammaire. Mais la théorie de la connaissance s'enferme dans le rapport du sujet et de l'objet ; et elle pose ainsi le problème de l'adéquation que la séméiologie ainsi que la science étaient incapables de résoudre. Ces fonctions en effet, ne passant pas dans le jugement exprimé (*Urtheil*), devaient rester en dehors de l'énonciation (1). La séméiologie ne pouvait pas nous éclairer sur la fonction de connaissance ; il est bon de le préciser contre les espérances illégitimes que M. Husserl avait fondées sur elle. Elle nous apprend seulement à reconnaître les prédicats réels du discours, dans le but de fixer, au moyen du langage, la vraie contexture du jugement. Puis, en interprétant les intentions de signification, elle oriente la recherche du philosophe. Tel est le service limité, mais considérable, qu'elle rend encore à la théorie de la connaissance. Elle sert au moins à écarter les fausses solutions, qui s'inspiraient précisément de la grammaire. En ne reconnaissant au sujet de la proposition qu'une valeur grammaticale, et en l'excluant du jugement, elle dénonce, plus sûrement que par les autres méthodes, le substantia-lisme de l'objet qui ne pouvait pas ne pas entraîner celui du sujet pensant. Il faut se garder d'objectiver le sujet de

(1) Cela résulte du fait que l'*Urtheilskraft* n'est, à aucun titre, une faculté au sens cousinien ; mais elle est requise, à titre d'explication par l'*Urtheil*. Le sujet se pense certes, mais il ne se connaît pas comme sujet. Il s'objective en se pensant. La preuve séméiologique en est fournie par la considération des personnes : la première personne des verbes n'a pas de faveur spéciale, par rapport à la seconde ou à la troisième. D'ailleurs l'existence d'une seconde personne prouverait surabondamment que nous n'avons nullement affaire ici à des oppositions comme celle du sujet et de l'objet.

la pensée en une substance métaphysique et de comprendre la corrélation du sujet et de l'objet comme une corrélation d'objets. Descartes avait eu le tort d'écrire : « Je suis une chose qui pense », Kant a beaucoup mieux aperçu sur ce point les exigences d'une théorie de la pensée. Wundt écrit très justement : « L'objet de la pensée ne pose un sujet connaissant que dans la mesure où l'acte de pensée est l'application à l'objet des lois de la pensée. »

En enfermant le jugement tout entier dans le prédicat, nous nous disposions à comprendre l'objet tout autrement que ne l'avait fait la philosophie classique, et à ne pas le confondre avec le sujet de la proposition. Ce sujet, qui est le thème général de la pensée, intéresse la théorie de la connaissance au même titre que l'autre (le sujet connaissant). Mais il ne passe pas plus que lui dans l'énonciation du jugement, ni dans sa texture logique ; ce jugement, nous le concevons dans l'intervalle qu'ils forment et comme résultant de leur rencontre. Quant aux lois de la pensée, elles sont tous les axiomes de la science, toutes les formes de liaison que comporte un contenu de connaissance, et c'est appauvrir considérablement la logique que de les ramener toutes à l'identité ou à la non-contradiction.

Le criticisme a été un effort pour donner au problème de la science une réponse qui tiendrait compte de la corrélation du sujet et de l'objet, et qui la ferait résulter de leur concours. Il se fonde sur les deux interprétations qu'on peut donner à la fois de la relation, l'une comme activité unifiante, l'autre comme loi objective. Ce sont les deux notions que suggère la pensée de l'ordre, qui signifie subjectivement la méthode et objectivement la loi. Le criticisme supposait à la fois l'unité de l'aperception et l'unité de la chose pensée dans le concept. Nous croyons, de plus, qu'il n'a pas le droit de ne pas considérer comme également réelles l'existence du sujet et celle de l'objet, et qu'il n'a point à se transformer en un idéalisme, voire en un idéalisme transcendantal ; il n'a pas à

construire la science, ni la représentation du monde extérieur, dont l'objectivité est dans les intentions naïves de celui qui s'exprime, et se trouve posée dans le jugement. L'égale réalité de l'esprit et de l'univers nous paraît être le fait dont doit partir la théorie de la connaissance. Cela résultera de l'étude des deux aspects de la relation que nous allons maintenant entreprendre.

§ 2. — LA RELATION

Distinction de la forme et du sens de la relation, 'donnant respectivement naissance à la logique et à la science.
Influence persistante du sujet grammatical sur la théorie de la relation.

La pensée spontanée met en relief la tendance de la connaissance à l'objectivité, et se référer au sens du discours, c'est, pour elle, se référer à un donné ; le sens ne lui paraît pas quelque chose que l'on puisse créer, et elle ne se demande pas s'il est le produit d'une activité transcendante. Sans doute, elle peut s'accompagner déjà d'esprit critique, et faire la part de l'erreur possible ; mais l'erreur elle-même contient l'intention d'objectivité.

La théorie de la connaissance devra interpréter cette objectivité du prédicat. Elle décrira le jugement tel qu'il est, pour chercher à quelles conditions il a été posé en cette manière. Elle ne dispose pour cela que des procédés habituels de la recherche scientifique. Son domaine d'observation est la connaissance sous toutes ses formes. Aussi doit-elle prendre le jugement dans sa teneur la plus naïve, de peur que ses explications ne portent à faux. Wundt remarque fort bien que la conviction de l'existence d'un monde extérieur ne repose pas sur un processus de connaissance, et il dénonce le caractère artificiel des théories éjectives (1). Il ne faut donc pas mettre

(1) Wundt, *Kleine Schriften*, pp. 339 et sqq. : Die Aussenwelt als Bewusstseinsinhalt (en particulier, p. 342), et pp. 618 à 622 : Der Begriff des Ich.

en question *a priori* l'existence des choses, mais si l'on remarque que la pensée spontanée se fourvoie dans des contradictions et qu'elle n'est point sûre d'elle-même, il faudra construire la science. La portée du jugement n'aura point changé d'une connaissance à l'autre, car le savant ne fait point autre chose que de s'établir lui-même dans l'objectivité de sa propre pensée. Sans doute, il peut dire : j'entends par dérivée... Je désigne par sinus, ou par force, ou par masse... Mais il veut dire : La dérivée est... le sinus est... la force est... etc. (1). C'est que la science et le langage n'ont point de prétentions philosophiques ; mais si leur déficience doit justifier des recherches portant sur la connaissance, leur position du moins nous fait le devoir d'expliquer les intentions réelles de celui qui s'exprime. Ces intentions nous fixent l'objet concret que nous avons à étudier. *Elles confèrent l'objectivité, c'est-à-dire la réalité à la relation, sur laquelle porte toujours le jugement.*

La séméiologie ne s'attache pas à des intentions « secondes » et elle ne reconnaît pas dans une simple phrase comme « le ciel est bleu » un autre jugement plus subtil comme celui-ci : « Je pense que le ciel est bleu. » C'est pourquoi il nous a paru si important d'établir que son procédé d'expression était fort simple, et qu'il consistait à dresser en bloc le langage en face de la pensée. Elle n'a pas souci non plus du mécanisme de la connaissance, et c'est pourquoi elle professe que les démarches grammaticales n'ont pas à être des démarches logiques, et que le vocabulaire est le véritable instrument de signification. Bref elle ne connaît que le sens de l'expression, quelle que soit la contexture logique de nos idées, de nos jugements, de nos raisonnements, et quand elle a su mettre à part les valeurs de langage, elle n'a plus eu à considérer que l'intention d'objectivité qui résidait dans l'acte de signification.

(1) Cf. Husserl, *Logische Untersuchungen*, II, 1, p. 93.

Dès lors, il nous paraît vain de demander si les relations sont plus ou moins objectives les unes que les autres, puisqu'elles sont ce que l'esprit pose quand il juge, même s'il juge mal. Le prédicat c'est le réel même, tel qu'il est énoncé. Mais cela, toutes les philosophies ne l'accordent pas, et si nous devons savoir gré à Kant de faire entrer la catégorie dans la définition de l'objectivité, au moins phénoménale (1), nous devons défendre notre position contre le substantialisme aristotélicien.

La scolastique ne s'est pas trompée quand elle a défini comme une « relation de la raison » le rapport que la copule pose entre le sujet et le prédicat dans le jugement catégorique. Mais elle a eu tort de lui opposer des relations *réelles* dans lesquelles elle faisait entrer les rapports de la science, pour leur conférer une valeur de vérité.

Cette distinction de relations formelles et de relations matérielles nous paraît être une grosse erreur de cette philosophie, et une source constante d'incertitudes. La scolastique n'est-elle pas allée jusqu'à comparer le rapport du sujet et du prédicat au rapport allégorique de l'olivier et de la paix, parce qu'il convenait de mettre d'un côté toutes les relations établies par l'esprit, et de l'autre, celles qui constituaient la base d'un savoir *réel* ? (2). Mais l'intention allait ici au delà de son but, car elle prédisposait à ne pouvoir taire la différence d'une connaissance vraie et d'une connaissance imaginaire, et cela, dans l'évident souci de ménager le cas de la fausse prédication.

Sans doute la métaphore et l'allégorie sont des modes de la pensée, qui peut raisonner sur les analogies artificielles, comme celle de l'olivier et de la paix. La logique peut être portée dans tous les domaines, même dans celui

(1) Voir *Crit. de la r. pure*, A 127 (texte supprimé dans la 2^e édition)

(2) Voir Reinstadler, *Elementa philosophiae scolasticae*, I, p. 347. Cet exemple est d'un usage courant, puisqu'il est rapporté dans tous les traités de scolastique moderne.

(3) Il faut toujours déterminer la modalité par les intentions, différentes dans l'assertion et dans la position de rapports imaginaires, comme elles le sont dans la pensée du possible, ou du nécessaire, ou du réel.

de la pure imagination. Les systèmes de valeurs lui donnent autant de prise que les systèmes de connaissance proprement dits. Et ce sont là en effet, des relations que l'on traitera formellement comme les autres. Il n'y aura entre elles qu'une différence de modalité, la modalité d'un jugement de valeur ne comportant pas la même intention d'objectivité.

Il y a donc eu pour la scolastique plusieurs espèces de relations correspondant à des formes plus ou moins dérivées d'existence. La substance est le fondement de toute réalité et ce que l'on pose en mode de substance se trouve posé *ipso facto* comme réel. Les grands attributs, les prédicaments absolus de l'École, quantité, grandeur, causalité, etc., sont eux-mêmes quelque chose, *aliquid*, et ils déterminent effectivement la substance. Ils sont donc des objets de science réelle, mathématique, ou physique. On les conçoit existant dans les choses, même s'il n'y avait pas d'être pensant : « *Effectus revera pendet a causa ; sunt res aliae aliis revera majores, minores, similes aequales, etc. Relationes (vero) illas omnes (eadem evidentia) clare apparet non a mente constilui, sed existere in rebus, nullo cogitante.* » Mais il n'en serait pas de même de la relation logique, qui ne serait plus qu'un être de raison : « *Scimus esse relationes quae extra mentem revera non existunt, sed a mente constiluuntur, quaeque supra logicas vocavimus* (1). » Il existe donc des relations qui ne sont que des formalités logiques, opposées à des relations réelles. Ainsi sont revendiqués les droits d'un canon de la pensée sans rapport avec la théorie de la science. La logique devient formelle, ce qu'elle n'avait pas été pour Aristote qui avait pour dessein de placer des formes de la connaissance en face des formes objectives de l'être,

(1) Reinstadler, *op. cit.*, p. 349. Selon, Mercier, *Métaphysique*, p. 339, la quantité est ce qui fait les dimensions ou les nombres des choses ; la grandeur est l'accident extensif de la substance corporelle ; la causalité enfin explique le passage de la puissance à l'acte, et sert à définir l'action et la passion.

et qui ne considérerait dans la logique qu'un savoir en puissance devenant réel en s'assimilant la matière de l'expérience.

La logique scolastique n'a pas été une apophantique, mais une doctrine de la cohérence et de la non-contradiction. Elle consiste à rapporter *justement*, ce qui ne veut pas dire *réellement*, des attributs à des sujets. L'essentiel des ses préoccupations devient l'usage de la négation dans le discours ; et de ce point de vue, elle pense évidemment que la prédication fausse ne peut correspondre qu'à un mauvais lien, selon le jeu de l'extension des concepts. A cela se ramène l'usage de la copule dans le raisonnement. C'est encore là une conséquence de la théorie du sujet, auquel seul est conférée l'existence substantielle.

Pour la philosophie scolastique l'objectivité de la proposition ne tient pas à la position de la relation, mais à celle du sujet. C'est lui qui possède l'existence réelle, et qui en fait participer l'attribut. D'où une double fonction de la copule, qui le pose et lui attribue ensuite une qualité. Le prédicat actualise sans doute la substance elle-même dans ce sens qu'il en précise les déterminations, qui sont des conditions d'existence. Mais le but fondamental de la proposition est de poser le sujet. Il est la vraie matière de la connaissance, le τόδε τί, ce de quoi l'on demande ce qu'il est : τί ἐστίν, pour aboutir ainsi à la prédication. Il est toujours conçu en mode de substance, même quand c'est un sujet typique, c'est-à-dire un nom commun : le cheval, — ce qui soulève évidemment des difficultés considérables.

Tout n'est pas absolument faux dans cette manière de voir les choses. Le sujet (de la phrase) n'est point du tout, il est vrai, l'objet de l'énonciation, et ce n'est pas sur lui qu'il fallait faire porter ce genre d'existence qu'implique la fonction thétique du jugement. Nous connais-

(1) Mercier, *Métaph.*, p. 339.

sons sa signification séméiologique : il exprime le thème général du discours. Dès lors il nous avait paru naturel, comme à la scolastique, de considérer son « attribut » quand c'est d'attribution qu'il s'agit, comme lorsqu'il répond à une préoccupation ou à une question. Mais il faudrait que cette question contienne toujours le verbe être, pour que le sujet soit ainsi posé dans tous les cas. Comme il n'en est pas toujours ainsi, on a dû insérer artificiellement la copule dans la proposition verbale : *Pierre est chantant*. Mais il reste vrai, en gros, que le sujet prend la plénitude de son sens dans la phrase interrogative : *Pierre ? Il chante*. Le prédicat est une réponse et un développement. Il réalise une promesse, comme celle que donne le titre d'un ouvrage. Le prédicat réel contient toujours l'objet réel de l'énonciation. Mais ce rapport du prédicat et du sujet n'entre pas, comme nous l'avons établi plus haut, dans la véritable économie du jugement. Si je le pense comme tel dans un jugement, par exemple en réfléchissant sur la connaissance elle-même, il devient alors le prédicat réel, avec les deux termes qu'il unit.

C'est ce que peut contenir la qualification, toujours voisine de la consécution empirique, lorsqu'elle n'est pas un simple complément grammatical ; et c'est alors le minimum de pensée que l'on puisse supposer dans une énonciation : la terre ronde. Il faut y reconnaître la position d'un rapport, non celle de l'existence de la terre, si bien que le premier terme cesse d'y être un sujet : « Je pose la terre ronde », ou : « il y a terre ronde », comme l'on dit : « Il pleut. » J'enferme toute ma pensée dans le prédicat. Si je la développe en prédicat-sujet, cela ne vaut qu'en considération des conditions psychologiques de la connaissance. Je puis alors ramener la qualification au rapport de l'état antérieur et de l'état actuel du bloc de conscience. Une association relativement permanente d'images correspondait, de ce point de vue, à ma pensée de la terre. Mais cela n'était point dans l'intention naïve de mon jugement, qui ne consistait qu'à poser un rapport objec-

tif. L'association n'est qu'une loi de l'imagination et de la mémoire (Einbildungskraft), et le rapport des idées n'est point la cause de l'association. La consécution n'est même pas un fait de conscience, car elle n'est point pensée pour elle-même ; mais la psychologie l'a construite pour expliquer, de son point de vue particulier, le cours de la pensée. On ne retrouvera jamais les éléments du jugement relationnel en découpant des états de conscience. Les termes que distingue la logique classique ont une origine suspecte. La psychologie peut nous expliquer comment ils se sont introduits dans le langage, mais ils n'entrent pas dans l'économie de la pensée.

La scolastique avait voulu que les éléments de la connaissance fussent plus vrais que le rapport lui-même, et c'était une conséquence à peu près inévitable de son substantialisme. Elle ne comprenait pas la fonction thétique du jugement, qui porte sur la relation.

L'affirmation et la négation n'ont plus qu'un sens formel lorsqu'elles marquent la convenance ou la disconvenance des idées ; mais de ce point de vue subjectif elles ne signifient plus que la nécessité que nous nous sommes imposée de nous en tenir à nos conventions axiomatiques. Leur usage formel se réduit à cela. Dans l'acte de jugement, elles ont une autre valeur, qui nous ramène au sens naïf du mot vérité. Elles prennent la forme d'un *il y a* ou *il n'y a pas* dans laquelle se réalise la fonction thétique du jugement. C'est cela que nous avons reconnu dans l'impersonnel, tant nominal que verbal. Le rejet effectif d'une relation équivaut en logique à retenir la pensée de prendre cette relation en considération, et on ne peut chercher à en tirer que des conséquences négatives : « Donc il n'y a pas... »

Mais la scolastique n'accepte pas à la base de la prédication nominale (la seule à laquelle elle s'attache) cet *il y a* qui permet de condenser la pensée dans le prédicat. Elle tient la relation pour une « moindre entité » au nom de ce principe qu'elle n'est point la pensée de la chose

existant en soi et pour soi, même pas celle de l'attribut, qui du moins existe *in alio*. Dès lors, elle établit de fausses distinctions entre les relations, qui sont toutes également *objets* de science, parce qu'elles sont toutes des formes de prédicats réels. Il ne faut pas opposer la logique à la théorie de la science : celle-là exploite les propriétés formelles des rapports qui sont engagés dans celle-ci. Elle en représente la méthode. Dès lors entrent dans la logique toutes les opérations concernant l'identité, la mesure, l'égalité, la dépendance causale, la composition organique, ou leurs contraires. Il est très sûr qu'on eût dû ainsi interpréter la relation du jugement catégorique lui-même quand elle pose l'inclusion des classes, parce qu'on ne voit pas comment le rapport du lion et du mammifère ne serait point objectif, c'est-à-dire « existant dans les choses ». Mais la scolastique lui a donné le faux sens de l'attribution, et elle a dès lors considéré que la copule ne créait pas la réalité des *termes* reliés, mais les unissait *dans l'esprit*. Pourquoi ne pas faire la même remarque pour la causalité, qui suppose de la même façon qu'elle a été aperçue, et pour la mesure, etc... ? Pour notre part, nous donnons plus d'objectivité à la relation d'inhérence, plus de subjectivité à celle de causalité, ou plutôt nous leur reconnaissons des natures comparables, et si nous faisons un sort spécial à la copule, parmi les relations, c'est pour l'exclure de la pensée, parce que la grammaire nous a enseigné qu'elle était dans le discours un mot vide.

Il n'y a certes pas d'entités au sens où la scolastique en admettait. Mais la relation du moins n'est pas une moindre entité que la substance, ou que la qualité, ou que la quantité. Comme l'a écrit Hamelin en des termes où nous ne trouvons rien à reprendre : « La réalité vraie n'est pas le prétendu réel des écoles dites réalistes, c'est le rapport, plus ou moins riche d'un contenu qui fait corps avec lui parce que ce contenu est lui-même rapport... Dans cette conception où tout a sa place marquée et sa relation assignable avec le reste, où, pour mieux dire, chaque

chose est l'ensemble de ses relations avec les autres, terme d'un progrès, point de départ d'une analyse, chaque essence se définit sans danger de cercle vicieux. On trouve par la synthèse ce qu'elle doit contenir et on y retrouve ce contenu par l'analyse (1). »

J. Lachelier fut l'un des premiers à libérer la logique des superstitions aristotéliennes. On lui doit, au moins en France, la première protestation contre l'usage exclusif du schème de la prédication attributive, et il a considéré comme vraie relation, dans : « Pierre est le fils de Paul », *est fils de*. Il brisait ainsi complètement les cadres de la prédication classique. Il suffira de pousser un peu plus loin cette théorie, pour construire une logique à base d'axiomes qui ne sera plus fondée sur l'inclusion des classes. Mais Lachelier a pensé que le schème classique, auquel il enlevait la valeur de généralité, demeurerait vrai. Il atténue la portée du substantialisme en logique sans cependant s'en détacher comme métaphysicien. Ce sera le sort de beaucoup de philosophes contemporains qui voudront suivre le mouvement de la science, mais resteront attachés à l'être. Ce sera même le sort des philosophes de la relation qui concevront, avec Hamelin, « un dernier terme où la relation achève de se déterminer, de sorte que l'absolu est encore du relatif (2) ». C'est parce qu'il a admis la réalité des sujets que Lachelier a écrit : « Quand je dis : Pierre est fils de Paul, je pense à Paul comme à un être réel et réellement existant en dehors de Pierre. Quand je dis : Tout homme est mortel, je ne pense pas du tout mortel comme une réalité quelconque existant au même titre que les hommes et en relation avec eux. Je pense seulement qu'il est en vertu de leur nature nécessaire qu'ils meurent. Il est vrai que pour les logiciens homme est une notion, et mortel une autre notion en relation avec la première. Mais c'est là une

(1) Hamelin, *Les éléments de la représent.*, p. 19.

(2) *Ibid.*, p. 19.

seconde intention, une pensée sur ma pensée primitive et objective... Assimiler le rapport d'un sujet avec un prédicat à celui d'un homme avec un autre homme, c'est mettre des formalités logiques sur le même pied que des existences réelles. (1) » Nous ne le pensons pas. Pierre et Paul, qui sont des termes pour le langage, deviennent dans le jugement des relatifs, et leur filiation est aussi réelle que leur individualité. Le rapport de deux « êtres » n'est point seulement une « formalité logique », puisqu'il ajoute une idée bien concrète aux deux idées qui servaient de point de départ à la connaissance. Nous avons exposé plus haut comment nous concevions la valeur de cette proposition, à laquelle nous attribuions deux sujets, maintenus sans rapports tant que le jugement n'avait point été porté :

Sujets : Pierre et Paul (ce qui veut dire : nous allons parler de Pierre et de Paul).

Prédicat : Pierre fils de Paul.

Dès lors, si la paternité est une relation réelle, la causalité, qui en est voisine par beaucoup de côtés, aura la même nature, et aussi la quantité du mathématicien. Pourquoi pas celle du logicien ? On ne voit pas qu'il faille faire des sorts différents aux unes et aux autres. Les intentions du logicien doivent être également des intentions secondes, au sens où l'écrivait Lachelier, même celles qui s'attachent à la pensée des êtres individuels, puisque ces êtres même passent dans la connaissance à titre de concepts.

Ce n'est probablement pas en cela que réside, au moins sur les bases de la philosophie critique, la différence du subjectif et de l'objectif. On supposerait que quelque chose a été arbitrairement appelé la logique, qui n'aurait point de rapport avec la science. Il nous semble au contraire que Lachelier est un de ceux qui ont le plus fait

(1) *Vocabulaire de philosophie*, t. II, p. 700. (Sur les propositions de relation.)

pour combattre cette erreur. En vérité, l'analyse pourra toujours considérer des termes ; mais la synthèse leur confèrera des valeurs, traduites par des noms qui n'auront de signification que par elle : Pierre-Paul ; Pierre fils de Paul. Homme-mortel, mortel attribut d'homme.

Il n'y a pas d'autre moyen de sortir des difficultés du réalisme que de faire porter sur la relation l'objectivité de la connaissance. L'erreur de la scolastique avait été de distinguer des relations de la raison et des relations objectives. Nous avons démontré qu'elles se valaient toutes, et que le problème de l'adéquation se posait pour toutes de la même façon. Pour poser cette objectivité de la relation, il suffit d'admettre très simplement, avec M. Brunschvicg, les deux modes de réalité, externe et interne, comme la constatation d'où doit partir la théorie de la connaissance. La fonction de juger (*Urtheilskraft*) s'exerce sur un donné, et la connaissance résulte de leur rencontre. Elle est le jugement lui-même (*Urtheil*), et elle passe dans le discours sous la forme du prédicat réel. Sa valeur de réalité résulte et de ce qu'elle est un produit de la raison, et de ce qu'elle exprime un donné. Elle est à deux faces. Elle est enfin ce que Kant a appelé schème, dans une doctrine solide de la rencontre de l'entendement et de l'intuition, malheureusement viciée par les postulats du conceptualisme et aussi par ceux de l'Esthétique transcendantale.

Il n'y a plus de difficulté à reconnaître dès lors à la relation sa double valeur : car elle peut être forme et sens, ordre logique et légalité objective, indissolublement. Pour la philosophie relationnelle, la causalité sera ce que la science cherche à définir sous ce nom ; et sa forme sera celle que lui donne la science. Cette forme et ce sens seront modifiables comme la science elle-même, c'est-à-dire comme l'effort progressif par lequel une pensée vivante construit ses concepts pour les faire adéquats à une réalité objective susceptible de fournir indéfiniment.

La causalité est le schème de toute la science méca-

nique, cartésienne, newtonienne, einsteinienne ; elle comporte des principes de permanence, d'entropie, de dégradation et a comme fin la déduction explicative. La forme n'en est pas immuable, puisque les formes d'explication changent elles-mêmes au cours du progrès de la science. Nous devons la prendre telle qu'elle est, infiniment plus riche que ne le faisait supposer la pauvre description kantienne, qui la traitait comme une forme pure, mais plus humble, puisqu'elle n'a plus de prétention à la nécessité. Il n'y a peut-être en elle que du mathématique et du mécanique, si l'hypothèse fondamentale des sciences physiques est vraie. Mais par son sens elle s'en sépare, si l'on peut lui en découvrir un qui ne soit pas seulement anthropomorphique et qui nous donne quelque garantie d'objectivité.

Une telle doctrine, directement fondée sur la nature de la science, permet de mieux délimiter les compétences. Elle conduit à des appréciations plus saines de la logique, avec ses concepts, ses jugements et ses raisonnements, et fixe plus clairement la destination du langage.

Il importait à la séméiologie de distinguer le sens de la relation de son utilisation technique, pour déterminer les corrélatifs véritables de la pensée dans l'expression. Il fallait savoir que le jugement s'exprime dans le prédicat et que, pour le découvrir dans le discours, il ne convient pas de se fier à la forme de la proposition, mais de recourir aux intentions de celui qui parle. D'autre part, la constatation du fait que le concept et la catégorie s'expriment lexicologiquement rend vaines les tentatives de confrontation entre les « catégories logiques » et les « catégories grammaticales » ; elle fait pressentir par là-même que la forme de la déduction ne correspondra pas à l'ordonnance grammaticale du discours.

Le langage tend vers un sens ; mais il est indifférent à la texture de la pensée. Les formalités de langage ne concernent elle-mêmes que la technique de la parole ; elles sont indépendantes des finalités logiques, si bien que

la grammaire ne coopère qu'à titre de moyen à la signification. Elle construit la phrase sans lui donner par elle-même de sens. Ce sont là des conclusions complexes, qui demandent que nous prenions d'abord la relation prédictive dans sa source, qui est le jugement. Nous la considérerons ensuite dans la synthèse conceptuelle (*conceptus communis*), — et pensée elle-même dans un concept, c'est-à-dire comme catégorie. Elle est bien en cela, conformément à la définition kantienne, la pensée de la forme d'un jugement possible, et source originale de prédication. Nous étudierons les ressources dont dispose le langage pour en exprimer ce sens qui la fait être une idée, causalité par exemple, ou dépendance logique, ou finalité, etc. Nous aurons enfin à prendre la relation dans le raisonnement, c'est-à-dire courant dans la déduction, pour constater que ce mouvement ne passe pas dans la grammaire.

§ 3. — LE JUGEMENT ET LA PRÉDICTION

Le schème exploitable par la logique est la relation posée avec ses termes. Mais ce n'est pas la forme *S est P*, parce que le sujet grammatical n'entre pas dans l'économie réelle du jugement, et que celui-ci ne comporte pas le faux rapport copulatif.

La proposition spontanée qui lie un élément de représentation à d'autres éléments déjà présents à la conscience et qui correspond à la consécution, n'est pas *comme telle* l'expression du jugement. Elle traduit la constatation empirique du fait ou de l'événement. Elle énonce parfois des sujets légitimes, par cette raison toute naturelle qu'on parle toujours de quelque chose (comme on pense ou raisonne à l'occasion de quelque chose).

Nous savons qu'il pouvait être utile de faire connaître quelquefois cet objet du discours. La grammaire a construit un sujet pour répondre à ce besoin ; mais elle ne satisfaisait pas ainsi à une exigence du jugement. Et puis,

il est arrivé que l'outil grammatical a été employé dans des cas où se perdait sa destination primitive ; elle a construit des phrases avec de faux sujets qui entrent en vérité comme éléments dans la pensée du prédicat. Mais lors même qu'elle exprime un sujet réel de la pensée, celui-ci est extrinsèque au jugement.

Le jugement suppose des fonctions qu'il ne porte pas en lui-même et qui disparaissent de son économie, souvent même de son énonciation. La connaissance est faite du choc de deux activités hétérogènes, l'intuition sensible et la fonction de jugement (*Urtheilskraft*), d'où surgit le concept, qui représente l'arrêt de cette connaissance sur son objet. Mais il ne faut chercher le jugement que dans le prédicat du discours, dont il représente le sens. Son schème le plus fidèle devrait contenir toujours dans la proposition nominale, un « Il y a... » qui serait la marque de la position du rapport. Pour la proposition verbale il suffirait d'exprimer le verbe (avec les compléments qui en spécifient le sens).

Par ce moyen j'enferme dans le prédicat tous les éléments de la relation posée (*prae-dicata*). L'attribution elle-même est une pensée confuse : il faut la ramener pour tous les cas de jugement spontané à la qualification. Si qualifier c'était juger, les deux termes de la relation devraient entrer dans le prédicat. Mais il n'en est pas ainsi : « Le ciel est bleu. » Ciel bleu ne reproduit pas une composition conceptuelle, et il est incontestable que celui qui a dit cela spontanément n'a pas voulu ranger le ciel dans une classe. Il faut ne reconnaître ici qu'une juxtaposition empirique. Un caractère s'est ajouté à d'autres par lesquels s'était formée en moi la pensée du ciel : « Il y a ciel bleu. » Le complément n'a fait que particulariser le sens d'une notion. D'ailleurs de l'aveu même des logiciens la copule ne doit pas signifier essentiellement l'attribution, mais l'inclusion des classes. La qualification empirique n'est pensée selon eux, qu'à la condition d'être ainsi interprétée, sinon elle n'est l'objet que d'un

jugement imparfait. Rappelons cet aveu très important de la scolastique : *Il tonne, il pleut, c'est Pierre qui vient ici*, expressions que l'on considère comme des jugements matériels ou imparfaits, ne constituent même pas à proprement parler des jugements (1) C'est dire assez clairement que l'on n'en retient que la consécution empirique. Pour nous, cependant, de telles expressions contiennent des jugements véritables, avec tous leurs éléments essentiels qui sont l'affirmation (ou la négation) et le rapport. Il est vrai que l'humanité les a énoncés avant que la pensée réfléchie ait pu remarquer que l'adjectif pouvait avoir le sens d'une classe. Il convient de rappeler que la distinction de l'idée suffit à lui conférer un minimum de contenu, et par conséquent de rapport, et que *bleu*, par exemple, peut suffire à constituer une énonciation complète.

On reconnaîtra plus de contenu de pensée dans le schème de la subordination, à condition cependant de ne pas l'exprimer dans la forme du jugement classique. On nous avertit que c'est le jugement prédicatif par lequel l'âme, au moyen de l'abstraction, découvre le lien logique du sujet et du prédicat : « *Judicium quo mens, abstractione facta, inter diversas ideas proprie dictas, nexum logicum subjecti et praedicati delegit, percipiendo scilicet alteram in alterius extensione vel comprehensione contineri vel non. Tale judicium, cum fit circa ideas abstractas et universales, per solum intellectum fit et proinde dicitur etiam judicium intellectuale. In disciplinis vero logicis in hoc judicium praesertim animus intenditur* (2). » Voilà d'où se tireraient les vraies valeurs du sujet, de la copule et du prédicat.

C'est une erreur. L'expression perd, ici encore, toute forme logique quand on y insère un sujet. On ne saurait trop insister sur cette remarque qui exige la plus forte

(1) Voir plus haut, p. 400.

(2) Reinstadler, *El philosophiae Schol.*, p. 54.

correction à faire subir à la logique : le rôle que le sujet y a pris est usurpé. Nous demandons au lecteur de considérer l'intention réelle de signification. On dira, dans la conversation curieuse : « Les mammifères ? Ce sont des vertébrés. » De même, à la question de son professeur : « Que sont les mammifères ? » l'élève répondra : « Des vertébrés. » — *Mais dans l'exposition scientifique, qui ne se préoccupe pas de pédagogie ni de curiosité, tous les éléments reliés sont sur le même plan, et ce sont tous des éléments du prédicat.* L'intention est ici traduite par la monotonie du débit. Cette preuve, qui peut n'être pas très sensible à ceux qui ne sont pas familiers avec les faits de langage, est toujours décisive pour le linguiste. Aussi écrivons-nous, avec les logisticiens, pour mettre en relief la véritable démarche de la pensée : *mammifère implique vertébré*. Les valeurs grammaticales ont ici entièrement disparu du jugement, autant que dans : $A = B$, où il serait absurde de s'arrêter à la considération des sujets, des verbes et des compléments.

Aristote a monté sa logique sur les rapports de classes. Ici il n'a plus subi directement l'influence de la grammaire, mais celle de la science positive de son époque, et en particulier de la biologie, qui ne pouvait pas être encore explicative, mais qui avait pris une conscience convenable des exigences de la classification (1). S'il s'en était tenu à cela, sa logique eût été courte, mais elle n'eût pas contenu de fausses valeurs. On peut l'inférer de l'exemple de Platon, qui a étudié les communications d'idées sans avoir la superstition du schème prédicatif. Partout où il en parle, on oublie la présence de sujets et d'attributs dans le discours, et il n'en est pas question dans le jugement. Cette pensée se développe sur un autre plan que celui du langage. Mais il y a eu, chez Aristote, mélange des deux schèmes, et la classe de plus petite

(1) Voir Brunschvicg, *Étapes...* chap. VII. Origine biologique de la logique, p. 72.

extension dans la proposition affirmative s'est appelée, contre tout bon sens, un sujet. *Le ciel est bleu* a été confondu formellement avec : *L'Homme est un être vivant*.

Le substantialisme a évidemment résulté du fait de mettre le sujet dans le jugement, en souvenir de la forme grammaticale de la proposition.

Mais le schème de la subordination n'est encore que le moindre des rapports logiques qui puissent entrer dans la pensée. L'emboîtement des théories, qui concrétise ce rapport en le présentant sous son aspect fécond, tel que l'utilise la science, n'implique plus l'usage du verbe être, ni la distinction du prédicat et du sujet, parce que la théorie la plus large ne peut pas être ici « attribuée » à la plus étroite. Il suffit de penser aux rapports que soutiennent entre elles les variétés multiples, ou encore au mode d'inclusion de l'espace euclidien dans l'espace riemannien. De même, il n'y a point d'inclusion ni d'appartenance dans la dépendance des propositions. Mais même pour l'emboîtement des idées, l'explication d'Aristote était insuffisante : il y a des genres aussi riches que leurs espèces parce qu'ils ont compliqué leurs espèces en se formant. Voici une forme de nombre : $(a + bi)$ qui possède rigoureusement la compréhension de ses espèces. Elle les contient cependant ; mais la logique classique ramenait la compréhension à une juxtaposition d'éléments qui ne rendait pas compte de leur ordre :

$$\begin{aligned}\text{Espèce} &: P_1 + P_2 + P_3 \\ \text{Genre} &: P_1 + P_2\end{aligned}$$

Ce n'est pas par une telle adjonction de caractères que se définit l'espèce mathématique, mais par détermination de quantités que la définition générique laissait à dessein dans l'indétermination. Trouver les espèces revient ici à discuter tous les cas qui pourront se présenter pour l'interprétation d'une formule (comme par exemple de l'équation du second degré à laquelle on peut faire signifier sous certaines conditions une circonférence, une

ellipse, une hyperbole ou une parabole). Mais la composition conceptuelle est alors toute différente. Les espèces y sont des variations sur un thème commun.

On peut rassembler la circonférence, l'ellipse, l'hyperbole, la parabole sous la définition générale de la courbe. C'est à peine sortir du concept aristotélicien, et de pareilles classifications sont encore peu utiles. Il en est déjà autrement quand on les range sous la pensée de l'équation du second degré ou quand on les traite comme sections coniques. L'identité du genre a pris une signification nouvelle : elle a servi à ordonner les espèces, au lieu de les laisser simplement juxtaposées. C'est cela qui se retrouve en elles, à savoir la composition d'une idée.

Une pareille pensée est féconde, parce qu'elle ne se contente pas de répéter, à l'occasion de chaque espèce, la définition du genre qu'on savait évidemment y être contenue ; mais elle fixe pour chaque cas les procédés opératoires par lesquels s'engendre la différence spécifique. Elle détermine du même coup le rapport des espèces, par exemple la continuité qui règne dans le genre des sections coniques, et qui permet le passage, par degrés insensibles, de l'une à l'autre. Ce genre était un plan de formation et de transformation. Il devenait un moyen effectif de connaissance. L'idée n'est pas, comme l'a dit Hamelin, « découpée à l'emporte-pièce ». Le langage seul avait pu nous la faire prendre pour le sens figé d'un mot. L'existence grammaticale du nom commun avait produit cette illusion. Mais il apparaît, à la lumière de la philosophie relationnelle, que l'objet n'est pas un absolu dans sa détermination, et qu'il procède d'un travail indéfini de la pensée.

Raisonné ce sera exploiter l'ordonnance du concept générique ; mais ce n'est point seulement jouer avec l'extension des classes, ou rapporter à l'espèce les caractères du genre. Dans chaque forme de déduction des opérations spéciales seront rendues possibles par la structure des concepts qui y sont engagés (par exemple, en mathéma-

tiques, des substitutions de termes et des renversements de propositions). Il n'y a pas nécessairement dans quelque raisonnement que ce soit, application du *dictum de omni et nullo*, comme il le faudrait si la compréhension des idées était toujours la contre-partie de leur extension. Il n'y a de tels rapports que pour les idées fondées sur l'induction baconienne. Ce sont les plus infécondes, et les syllogismes construits sur elles justifient toutes les critiques de l'empirisme. Tel est le sort qui attend toujours la conclusion particulière extraite de la généralité de la loi. En science, on n'applique pas la théorie des ondulations à l'optique, puisqu'elle en sort, ni les caractères riemanniens à l'espace d'Euclide, puisqu'ils en sortent, ni même les caractères du polygone en général à un cas particulier puisque la proposition générale a été faite à partir de ces cas. De ce point de vue les théories générales sont des inventaires. Prétendre démontrer par leur moyen ce serait, si l'on tient compte du véritable aspect du progrès de la science, inutilité solennelle ou cercle vicieux.

On dira que l'induction baconienne découvre le caractère dominateur. Mais ce caractère n'est tel que parce qu'il est général ; on lui suppose une importance effective qu'on ne démontre pas et qu'on ne comprend pas (1). Ce n'est pas la statistique qui, par la compensation ou l'élimination des différences, peut donner la loi explicative des phénomènes. Pour savoir, il faut pouvoir construire, ce qui suppose que l'on a connu la loi élémentaire de composition. La physique molaire n'est encore qu'une description. La physique moléculaire seule est explica-

(1) La vertu explicative du genre aristotélécien tient dans sa métaphysique, exclue d'ailleurs, à bon droit, du système de Bacon. Dans la pensée d'Aristote, les rapports d'essences constituent une explication qui vaut d'abord pour la logique et s'étend à la science. Pour l'appliquer à la biologie il a besoin de supposer que la nature est née d'artifice et de fabrication ; il fait intervenir sa distinction de la puissance et de l'acte. Il y a donc dans sa science, de la théologie. Si l'on considère que la classification des concepts était très probablement issue de la biologie, on reconnaîtra de plus dans cette explication, un cercle vicieux.

tive. Aussi M. Brunschvicg pouvait-il établir au-dessus de l'ordonnance par les espèces et par les genres, qui ne donne que des formes peu fécondes d'analyse et de synthèse, la composition atomique, dans laquelle doivent se trouver les véritables lois du monde matériel et l'ordre de composition des concepts mathématiques (1). Nous avons démontré plus haut que l'analyse grammaticale n'était pas une analyse de la pensée, pas même de cette pensée qui ne se préoccupe que de classification. De quelque façon qu'on le prenne, le schème de la proposition ne pouvait pas valoir comme un schème de jugement. Nous allons voir qu'il était tout aussi illusoire de chercher une correspondance des catégories logiques et des catégories grammaticales.

§ 4. — LA SYNTHÈSE CONCEPTUELLE ET LA CATÉGORIE

Comment la catégorie passe dans le rapport de signification : son expression est affaire de vocabulaire, non de construction grammaticale. Intention et réalisation des significations catégoriales.

Les théories de la connaissance diffèrent dans leur interprétation de la synthèse conceptuelle ; mais c'est un point sur lequel la séméiologie ne peut plus leur être d'aucun secours, parce que le langage, qui désigne l'idée par le mot, n'a pas souci de la composition de l'idée.

Cette remarque permettra de couper court à toute tentative de comparaison entre « catégories grammaticales » et « catégories logiques ». On espérait pouvoir confronter avec la pensée de la causalité, de la quantité, du nombre, du genre, leur expression « grammaticale ». La proposition suppositive devait désigner la condition et la proposition dubitative le doute. Mais il fallait

(1) Brunschvicg, *L'orientation du rationalisme*, Revue de Métaphysique, mai 1920.

savoir ce qui faisait une proposition positive ou dubitative. Si c'est un artifice du vocabulaire, comme le sens que l'on attache à une conjonction, nous n'avons plus affaire à la légalité du discours. En vérité, il nous a paru que ces catégories grammaticales, qui étaient des pensées de fonctions, n'avaient que la valeur d'instruments, et que l'architecture de la phrase reposait sur elles. Devenues indifférentes au sens, elles fixaient une technique de l'expression, sans être un moyen de pensée. Leur origine alors devenait une gêne ou un danger contre lesquels nous nous sommes prémunis. La pédagogie s'est rangée tard à cette constatation que la sagesse lui commande et d'où l'on peut espérer que sortira une rénovation de l'enseignement du langage, — une révolution contre la scolastique grammaticale. Il y avait d'ailleurs de l'équivoque dans le parallélisme qu'on voulait établir. Si la catégorie logique n'est que le *sens* du prédicat, il ne peut rien lui correspondre de la forme grammaticale, et c'est pour cela d'ailleurs que la désigner est affaire de vocabulaire.

Voici bien le principe de séméiologie qu'il importe de rappeler : le concept se désigne. Le langage ne peut exprimer que la pensée de la causalité ou de la dépendance. Il les connaît comme concepts, non comme principes qui servent à organiser les jugements. Pour lier des idées, il assemble des mots, des mots à signification pleine ; mais pour assembler ces mots il use de liens grammaticaux qui ne sont plus la reproduction des rapports d'idées dans les jugements. D'ailleurs la technique logique échappe à la conscience spontanée, qui raisonne sans se soucier des démarches par lesquelles elle raisonne et qui juge sans connaître les règles du jugement. La fonction thétique du jugement se constate ; elle aboutit dans le langage, à la prédication. La relation s'y trouve posée comme concept avec ses différents termes et il n'y a que cela qui soit donné, à savoir l'affirmation d'un rapport objectif ; mais c'est un donné dont il faut partir.

La philosophie doit expliquer cette objectivité qui est dans l'intention de signification, sans avoir à la construire. Le langage le plus parfait de tous parce que, dans son domaine, il exprime tout ce qu'il veut exprimer, le formulaire mathématique, juxtapose simplement des signes de concepts, c'est-à-dire de relations. Il se meut constamment dans l'objectivité et dans l'impersonnalité. Le jugement conclu y prend la valeur d'une vérité. Mais que l'égalité y soit posée comme concept, cela ne veut pas dire qu'elle soit le *sujet* de la connaissance ni qu'il faille la penser dans le mode de la substance ; toute la formule constitue le prédicat réel. Le concept liant pourra même se mouvoir dans la déduction, pour relier des termes. Mais ce sont encore des concepts qu'il unira, non des mots. Que ceux-ci s'unissent à leur tour dans un discours conformément à une légalité grammaticale, c'est une préoccupation d'un autre ordre et qui reste étrangère à la technique logique. Tous les concepts que nous pourrions décrire exprimeront ainsi un ordre de la représentation, une synthèse de rapports ayant supposé des actes de jugement. Les signes mathématiques de composition conceptuelle, l'addition par exemple, ou la multiplication, impliquent eux-mêmes les principes qui servent à définir les signes des relations jugées, par exemple l'égalité. Ces principes se constatent (ou se posent) : tel celui qui affirme la commutativité de la multiplication. Il ne s'impose pas comme une forme nécessaire de la pensée. On l'essaie et on le conserve tant qu'il réussit. On ne lui suppose pas *a priori* un usage universel. L'esprit l'a porté à titre d'hypothèse dans l'ordre des grandeurs mathématiques. Il est contingent du point de vue de l'esprit, en ce sens qu'on le conçoit modifiable. Mais cette contingence qui révèle l'effort de création du mathématicien, prouve, d'un autre côté, que le rapport a été posé dans une intention d'objectivité absolue. Tel est l'apport que donne à la philosophie de l'objectivité de la relation la considération du prédicat réel du discours.

L'esprit pose la vérité, telle qu'il la comprend et parce qu'il croit avoir des raisons suffisantes, plus ou moins rigoureuses selon les cas, de la poser ainsi.

Le genre qui résulte de la fonction de jugement est plus que la classe aristotélicienne. Il ne faut pas commettre d'erreur sur la portée de la généralité de la connaissance : elle tient au caractère formel de la relation, et sert à définir son extension. Mais il y a autre chose dans la texture de l'idée scientifique, voire de l'idée empirique, à savoir leur compréhension véritable. Il y a la composition de la forme elle-même, indépendante de sa valeur de généralité. Quand je dis : *les hommes*, je ne me préoccupe pas de la définition de l'idée, mais je me borne à considérer une collection ou un groupe. En somme ce qui est fondamentalement faux dans la théorie du genre aristotélicien, qui n'est qu'une abstraction, c'est la prétendue loi des rapports de l'extension et de la compréhension. Elle ne s'applique pas au genre mathématique, ni à toutes les idées que l'esprit a construites en combinant des relations.

Kant a reconnu cette composition spéciale des idées de grandeur et de quantité qui fait que les unités ne sont pas au nombre, ni les côtés au triangle, comme le rouge est à la cerise. Il crut devoir opposer dès lors une synthèse conceptuelle ou logique à une synthèse intuitive. Mais toutes les synthèses sont en un sens conceptuelles, et toutes aussi, en un autre sens, intuitives, puisqu'elles sont toutes des pensées d'objectivités. Le genre est lui-même objectif, comme rapport de représentations possibles, ainsi que le théorème du mathématicien ou la loi de la physique. Intégrant la substance à son système à titre de catégorie, Kant pouvait conférer la réalité au genre ; la relation qui est à la base du jugement catégorique s'objectivait comme relation de généralité. C'était mieux déjà que d'objectiver la substance elle-même. Aussi, bien qu'il eût accepté sans y rien changer la logique d'Aristote, il lui donnait en vérité un fondement

nouveau (1). Il voulait présenter la théorie du jugement. Sa première erreur a été de conserver sa dignité au jugement catégorique et d'incorporer par là la prédication attributive à sa théorie de l'entendement. Cela l'a conduit à décrire une forme de composition qu'il appelle la synthèse discursive, et qui ne contient plus que le rapport du genre et de l'espèce dans la classification. Et ainsi il retrouve le concept vide d'Aristote.

Du moment qu'on reconnaît à l'idée une composition originale, et qu'on en fait une hypothèse relative à un ordre réel, on cesse de la considérer comme une abstraction (2).

Elle n'est plus le produit de l'induction baconienne, mais une complication du système des relations dans lequel elle introduit une synthèse imprévue. Le sens vers l'unification est, dans la science, celui de la synthèse plus compréhensive. Et cela encore, Kant l'a aperçu de bonne heure. Il montre, dans la *Dissertation* de 1770 que l'abstraction ne crée qu'un concept empirique, mais qu'elle ne saurait produire la connaissance pure (3). Dans la Critique, les schèmes sont donnés comme des procédés de construction, et il n'y a rien à reprendre à cette conception. Elle s'accorde entièrement avec notre théorie du jugement, et elle confirme de plus l'objectivité de la relation, qui nous a paru être indéniablement dans les intentions de celui qui s'exprime. Il ne sera pas inutile

(1) La faute d'Aristote n'est pas dans la détermination des neuf prédicables, mais dans l'opposition de la catégorie privilégiée de substance à toutes les autres. [Méta. IX 1, 1045 6, 27 : *περὶ μὲν οὖν τοῦ πρώτως ὄντος, καὶ πρὸς ὃ αἱ ἄλλαι κατηγορίαι τοῦ ὄντος ἀναφέρονται εἰρήται, περὶ τῆς οὐσίας.*] Cela nous a paru être une inspiration d'origine grammaticale. Il est certain que la portée des catégories est tout à fait différente selon que l'on prend la proposition nominale pour une pure expression de la pensée, ou que l'on rejette délibérément de la logique les formes grammaticales pour s'attacher à la théorie du jugement relationnel.

(2) M. Husserl a très bien aperçu cela, et il l'a développé dans sa recherche concernant les nouvelles théories de l'abstraction : *Die Ideale Einheit der Spezies und die neueren Abstractions théorien. Log.*, t. II. 1, pp. 106 et sqq. La généralité de l'espèce n'a pas pour lui le sens qu'on lui donne dans la classification (subordination à une classe ou à un genre).

(3) Harlénstein, t. II, p. 96.

de noter ici que la composition des concepts mathématiques sort directement pour Kant des caractères de l'intuition et de leur ordre. Mais il n'aurait pas fallu fonder cette objectivité des rapports mathématiques sur la supposition d'une Esthétique transcendantale, ni construire un schème de l'entendement pur. A des degrés différents de contenu empirique, toutes les idées sont des schèmes, et elles requièrent une sensibilité.

La pensée typique des classes de prédicats possibles, c'est-à-dire des formes de jugements, constitue ce que l'on a généralement appelé les *catégories*.

* * *

La philosophie moderne donne généralement au mot catégorie sa signification kantienne de concept de l'entendement pur. C'est un sens spécial, qui n'est guère reçu que dans les systèmes conceptualistes. On peut douter légitimement qu'il existe dans ce sens des catégories de la pensée ; il suffit de ne point admettre des formes *a priori* de la connaissance. Nous ne pouvons plus aujourd'hui placer la vérité dans la conformité avec des Idées éternelles, ni la considérer comme le produit d'une machine logique. L'activité de jugement ne consiste pas à appliquer à l'intuition des formes immuables. Poserait-on comme on le fait de nos jours, le problème de la valeur de la science s'il en était autrement ? Pourquoi notre savoir ne serait-il pas adéquat, avec des catégories nécessaires et avec une nécessité supplémentaire de l'intuition ? Pourquoi l'univers se déroberait-il, s'il devait n'être vu qu'à travers nos conceptions *a priori* et nos schèmes ? Pourquoi l'information ferait-elle défaut à la science si l'intuition qui lui sert d'objet était une intuition pure ? Pourquoi la vérité formelle ne résulterait-elle pas du simple jeu de la machine logique ? A vrai dire, Kant n'a pas posé le problème de l'adéquation. Il l'a supposé résolu en admettant une science nécessaire et fixée une fois pour

toutes. C'est pourquoi, malgré l'effort qu'il a produit pour définir la catégorie par la relation (1), nous rejetons sa doctrine.

Il existe bien encore le vieux sens du mot catégorie, beaucoup plus acceptable, sous certaines conditions d'interprétation. Les catégories seraient les genres suprêmes, τὰ μέγιστα γένη, comme disait Platon, ou les prédicaments, selon le langage d'Aristote. Κατηγορεῖν, c'est énoncer ; c'est par exemple affirmer une qualité d'une personne ou d'une chose. L'acte qui se trouve ainsi évoqué est celui de la prédication. Les catégories différentes désigneront donc des classes de prédicats possibles dont chacune pourra devenir l'objet d'une recherche scientifique.

Mais nous savons que les prédicats sont toujours des relations, et que les concepts sont des synthèses de rapports. Il faut donc porter la catégorie de la théorie du genre dans la théorie plus large du jugement. Les concepts catégoriaux sont des pensées de relations entre lesquelles nous ne supposons pas de communication. Il les faut en effet irréductibles, comme toutes les classes d'idées premières ou de principes. Aristote a posé cette séparation des genres. Il admet bien la possibilité du changement des contraires l'un dans l'autre, parce qu'ils appartiennent à la même catégorie, mais non le passage logique d'un genre à l'autre : Οὐκ ἄρα ἐστὶν ἐξ ἄλλου γένους μεταδάντα δεῖξαι, οἷον τὸ γεωμετρικὸν ἀριθμητικῇ (2). Sans quoi, la catégorie manquerait d'originalité et pourrait se déduire : Ἡ δ' ἀπόδειξις οὐκ ἐφαρμόττει ἐπ' ἄλλο γένος (3).

Il n'y a pas lieu de se demander, à l'occasion de

(1) « L'unité qui précède *a priori* tous les concepts de liaison n'est pas du tout la catégorie de l'unité ; car toutes les catégories se fondent sur des fonctions logiques de nos jugements, et dans ces jugements est déjà pensée une liaison, par conséquent une unité de concepts donnés. La catégorie présuppose donc la liaison. » *Crit. de la raison pure*, analyt. transc., B. 131.

(2) *Analyt. Post.*, I, 7, 1.

(3) *Ibid.*, I, 9, 6.

l'exemple qu'il nous donne, ce qu'Aristote aurait pensé de la géométrie analytique, puisqu'elle laisse tout à fait distinctes les pensées respectives de l'espace et du nombre. Mais cette irréductibilité de nos catégories est un fait, qui n'engage pas l'avenir de la science. La division d'ailleurs est relative à un système déterminé, qui comporte toujours des idées premières. Ce sont tout simplement celles qui ne résultent pas de la déduction. L'unité systématique du savoir sera prise au terme du développement de la science, non à son point de départ. De même, l'unité de la catégorie sera le dernier terme d'une théorie particulière découpée dans l'ensemble de la connaissance. Les concepts et les théories qu'on taille dans la science sont solidaires de toute la science et ne doivent être pris que comme les moments d'une théoricité globale. On peut d'ailleurs s'enfermer dans un de ces moments, par une mise entre parenthèses opportune ; on n'a pas déterminé pour autant une essence séparée. On ne conçoit qu'une science prise dans son ensemble, un ensemble où tout est relatif, c'est-à-dire où tout s'ordonne et se conditionne, pour être finalement confronté avec une expérience. Chaque idée ne vaut que par sa corrélation avec toutes les autres ; l'unité théorique du savoir fournit la justification des éléments, même séparés, d'une pensée. Ainsi, la pluralité des notions engagées dans la science est finalement absorbée dans la théorie déductive ; elles arrivent à ne faire qu'un tout par la convergence des conclusions auxquelles elles ont conduit. Ce principe est aujourd'hui universellement admis par les logiciens, qui considèrent les tableaux de notions, de principes ou de postulats comme essentiellement relatifs, et les justifient par l'ensemble de leurs conséquences.

Il faut considérer de la même façon un tableau de catégories. Relatif à un système de connaissances, il comprend toutes les idées qui lui sont indispensables et qui ne se laissent pas déduire, dans l'économie générale de ce système, d'idées déjà admises.

Nous ne répugnons pas dès lors à compter au nombre des catégories de la science le nombre, le temps, l'espace, la causalité, même la vie, si dans l'état de notre connaissance, ces idées ne sont pas réductibles les unes aux autres. Il est donc vain de chercher à les déduire de l'une d'entre elles. Cette impossibilité a très bien été aperçue par Kant, et elle rend *a priori* inopérantes les tentatives de déduction de ses successeurs. C'est pourquoi les catégories kantienues sont autant d'expressions indépendantes du « Je pense » sans qu'on puisse les prévoir à partir de l'unité de l'aperception, qui n'est elle-même qu'une idée générale (*conceptus communis*) (1), et sans qu'on puisse aucunement justifier leur nombre (2).

Il était évidemment choquant, dans l'idée d'une productivité *a priori* de l'entendement, que les catégories ne formassent pas un système où tout se trouverait à sa place. Pourquoi ne pas renoncer alors tout simplement à la supposition de principes *a priori* ? Les catégories eussent été prises sur des formes de jugement beaucoup plus vivantes et variées. La table n'en aurait pas été dressée d'après la pauvre logique scolastique ; elle eût été ouverte à toutes les sortes de liaisons originales et à tous les schèmes de concepts que la science humaine fait et défait à mesure qu'elle approfondit mieux notre intuition du réel.

Il est vrai que la logique ne retient pas tout de la catégorie, et qu'elle en laisse échapper le sens pour n'en conserver que la forme. Cette différence que nous avons

(1) Le « Je pense » se retrouve comme unité synthétique dans chaque catégorie. Il se confond avec la pensée de la liaison. — Voir *Analyt. franc.*, § 16 : « De l'unité ordinairement synthétique de l'aperception ».

(2) « Quant à donner en outre une raison de cette propriété qu'a l'entendement de n'arriver à l'unité de l'aperception *a priori* qu'au moyen de ces catégories, et tout juste de cette espèce et de ce nombre de catégories, c'est tout aussi impossible que d'expliquer pourquoi nous avons précisément telles fonctions de jugement et non point d'autres, et pourquoi l'espace et le temps sont les seules formes de toute intuition possible pour nous. » (*Ibid.*, B. 146.) On comprend d'autant moins alors les reproches adressés par Kant à la table d'Aristoté.

faite à propos de la relation explique qu'il puisse exister des théories logiquement correctes, mais vides et infécondes. Il leur correspond la pensée d'une logique formelle, ou cette conception incomplète de la science qui ne considère en elle qu'un système hypothético-déductif, et n'en retient précisément que la contexture logique et la cohérence. On reconnaîtra encore, de ce point de vue, que le même de composition peut n'être pas le même de signification, si bien que l'identification conceptuelle, qui n'a déjà rien de commun avec le principe d'individuation, ne suffit pas à définir la catégorie. Telles sont les multiples interprétations qu'on peut donner d'un système d'équations algébriques ; elles ne diffèrent pas de forme, mais de sens. Le danger qu'il y aurait à voir nécessairement une courbe dans une équation a été remarquablement signalé par Descartes. « Je pensais qu'il valait mieux que j'examinasse seulement ces propositions en général et sans les supposer que dans les sujets qui serviraient à m'en rendre la connaissance plus aisée, même aussi sans les y astreindre aucunement, afin de les pouvoir d'autant mieux appliquer après à toutes les autres auxquelles elles conviendraient (1). »

Ainsi, il y a des relations de significations différentes, et qui possèdent cependant les mêmes caractères formels. Classer les relations, comme le fait la logistique, ce n'est point déterminer une table des catégories de l'entendement pur. Nous appelons ici catégorie la relation abstraite, pensée pour elle-même et en dehors des termes qu'elle sert à relier : c'est une forme de jugement et un prédicat possible ; elle ajoute à ses propres termes le sens même de la liaison. Elle entre incontestablement dans la valeur thétique du jugement. Elle est catégorie au sens kantien et prédicament ; ce qui veut dire qu'elle réunit tous les sens du mot catégorie. Mais plusieurs relations différentes peuvent être utilisées de la même manière

(1) Discours de la méthode, 2^e partie.

dans la déduction ; telles sont, par exemple, les relations d'avant et d'après ou les relations d'inégalité.

Louis XI a régné avant Charles VIII.

Charles VIII a régné avant François I^{er}.

Louis XI a régné avant François I^{er}.

Rambouillet est plus petit que Fontainebleau.

Fontainebleau est plus petit que Versailles.

Rambouillet est plus petit que Versailles.

La similitude des deux raisonnements vient de ce que dans les deux cas la relation est transitive et non symétrique. Il est vrai que leurs sens se rassemblent dans la notion mathématique d'ordre, la série ordinale étant croissante et décroissante en même temps qu'elle comporte les deux directions de l'avant et de l'après. Mais c'est là un exemple de ces enchevêtrements de pensées, c'est-à-dire de ces relations de relations dont la découverte est précisément l'œuvre de la science.

En vérité, il n'eût pas fallu aller à un système de catégories par la considération des seules démarches de la pensée logique. La logique n'est après tout que le formulaire de la science ; mais elle n'est pas plus la science que la grammaire n'est le discours. La séméiologie aide à faire ces distinctions fort importantes : elle attache le mot au sens de la catégorie ou du concept, mais non point à leur forme. Elle reconnaît une orientation du concept vers l'objet, ce qui est précisément le *sens* que le langage énonce, mais non une correspondance des formes de l'expression et de l'idée ; et comme la forme de la déduction ne passe pas davantage dans la grammaire que celle du concept dans le vocabulaire, l'appareil logique de la pensée reste tout entier en dehors de l'économie du discours.

D'où un certain nombre de recherches qui sortent de la séméiologie, et des questions de théorie de la connaissance qui paraissent, jusqu'à M. Husserl, avoir été entièrement négligées.

Kant a adopté une solution équivoque du problème

de l'adéquation. M. Husserl a fort bien dit qu'il n'avait trouvé qu'une catégorie-forme, et même une catégorie-langage, puisqu'en effet cette forme se trouvait être empruntée directement à la grammaire. Il eût fallu s'attacher à une catégorie-sens. Or le sens n'intervient, dans la philosophie kantienne, qu'avec le schématisme, c'est-à-dire au moment où la prétendue forme de l'entendement pur rencontre une donnée intuitive (1). Cette philosophie dès lors peut exposer une théorie de la science. Il est vrai que Kant ne pouvait la présenter comme un organon, c'est-à-dire comme une pure logique, au sens qu'il avait donné à ces mots (2), puisqu'elle supposait le concours d'une esthétique. Mais aucune logique ne possède de nécessité, et tous les concepts que nous pouvons décrire expriment un ordre de la représentation. Il n'y a point de logique pure, parce qu'il n'y a pas de concept de l'entendement pur.

L'incertitude de la doctrine kantienne des catégories n'est jamais aussi grande que dans la théorie de la causalité. Si la causalité n'est pas introduite dans le système de la raison pure au moyen de son sens, est-ce assez de n'en retenir que la pensée de l'ordonnance sous une règle c'est-à-dire encore la subsumption ? La catégorie « dynamique » n'est que vaguement définie, dans la *Critique de la raison pure*, comme « la synthèse d'éléments divers s'appartenant nécessairement les uns aux autres ». La synthèse de l'homogène (le concept de grandeur) résultait au moins de la forme de l'intuition. Pourquoi la synthèse de l'hétérogène (dans laquelle Kant comprend le rapport de l'accident à la substance et celui de l'effet à la cause) est-elle forme de l'entendement, et pourquoi s'oppose-t-elle au même titre à la synthèse concep-

(1) Nous ne nous arrêtons pas ici à l'idée si facilement critiquable, que ces schèmes étaient eux-mêmes nécessaires du fait de la supposition d'une intuition *a priori*.

(2) « Dans la logique pure, nous faisons abstraction de toutes les conditions empiriques sous lesquelles s'exerce notre entendement. » *Critique de la raison pure*, B. 77.

tuelle ou discursive, c'est-à-dire précisément à l'espèce aristotélicienne (1) ? Que reste-t-il alors de la causalité kantienne, si elle n'est qu'une forme de l'entendement, quand on n'y considère plus son application à l'expérience, et quand on admet explicitement que le mouvement et la force sont des concepts entièrement empiriques ? Si on la doit concrétiser dans un mécanisme physique (ici la mécanique newtonienne), que contient-elle à titre de catégorie ? Il ne suffit pas de dire qu'elle produit une forme originale du jugement, celui du principe et de la conséquence. C'est là appauvrir le concept, car la forme : *Si S est P, il est R*, déborde très sûrement l'application que Kant en a faite au seul principe de causalité, si bien que dans la causalité, il doit y avoir autre chose qui la spécifie. La pesanteur n'est pas à ses effets comme la définition de la circonférence à l'égalité des rayons, ni la définition de la multiplication à la commutativité du produit. *C'est trop peu de ne considérer que l'implication dans le raisonnement qui porte sur les effets et les causes.*

Kant eût dû chercher la catégorie dans le contenu du jugement, par l'intermédiaire du sens de la prédication, plutôt que dans sa forme. La logique ne lui a ici fourni que le rapport très général du principe et de la conséquence. Mais en ne déterminant la causalité que comme la subsumption du divers sous une loi, Kant en laissait perdre tout le contenu spécifique. Il ne devait pas être question d'une forme de concept, mais de la compréhension d'un sens. Il y a déjà plus dans la causalité vulgaire que la subsumption d'événements sous une loi, puisqu'il y a un souvenir de l'effort humain. Après tout, nos idées sont construites sur des analogies (ou des rapports), et il ne faut pas se hâter de dire que cette analogie était illégitime. Mais si le concept ne réussit pas, il appar-

(1) Voir *Critique de la r. pure*, B. 52. Sur l'opposition des différentes formes de synthèse voir la note importante de la 2^e édition de la Critique, p. 202.

tient à la science soit de l'éliminer comme une illusion, soit de le rendre plus utilisable. Nous ne savons pas qu'elle ait renoncé à définir par là, quelque obscur qu'il soit, un mode de la productivité des phénomènes.

La catégorie sort, bien plutôt que de la valeur logique de la relation, de la fonction thétique du jugement. Elle est une idée de la science, laquelle a la prétention d'être une connaissance du réel. La logique se contentait d'exploiter le concept et d'en faire sortir des opérations fécondes. De son point de vue, ce qu'il importe de connaître, c'est la composition conceptuelle. Kant en avait considéré trois sortes, celle qui sort de la classification des espèces et des genres, mais qui ne produit jamais l'avancement de la science, parce qu'elle ne conduit qu'à des connaissances analytiques ; puis la synthèse mathématique de l'homogène qui fait avancer la pensée par l'intervention de l'intuition pure ; enfin la synthèse de l'hétérogène, qui fixe la loi de la diversité des phénomènes, mais qui requiert l'expérience pour produire des connaissances réelles. Nous ne retiendrons de cette division, pour l'offrir à la logique comme la seule forme légitime de concepts, que la dernière classe, à condition encore de ne pas y chercher une intervention de la catégorie pure. Elle contient le rapport de la substance à l'accident, c'est-à-dire la possibilité du jugement empirique que l'on peut, sous les réserves que nous avons faites, présenter comme le rapport du sujet grammatical et de son attribut. Mais elle contient de plus le rapport dont la science expérimentale doit fixer la forme, à savoir le rapport causal. Nous n'avons rien à reprendre au fait qu'elle laisse ici à la science le soin de la déterminer. Nous y ramenons la seconde classe, car, quelles que soient l'ingéniosité et la profondeur des inventions du mathématicien, et la complexité des concepts qu'il nous donne, nous croyons que cette pensée ne représente pas une exception dans la connaissance humaine. Elle sort elle aussi de l'expérience, et il ne faut pas creuser trop avant

pour retrouver en elle les éléments de sensibilité qu'elle organise en un prestigieux système. Quant au genre baccinien, qui ne retient que l'extension de l'idée, il nous aura suffi de lui opposer les autres procédés de généralisation par lesquels sont créées les synthèses fécondes pour l'exclure de la science, et par là de la logique.

Mais une forme ne suffit jamais à conférer l'objectivité, même phénoménale, à un concept. On n'a pas le droit de la faire intervenir dans la définition de l'*objet*. Définir le contenu des idées de nombre, ou de causalité, ou de matière, est affaire d'information lente, et cela se découvre, comme les propriétés du sodium ou du potassium. Y a-t-il cependant quelque chose de fondamental dans la nature de l'objet de la science. quelque chose comme la quantité par exemple ? C'est affaire alors d'hypothèses sur la nature de la réalité physique, et tout l'effort de la science est de chercher des contextures de concepts très compréhensives pour que soit ordonnée au mieux notre connaissance du réel. *Mais ce n'est point parce que la physique se traite mathématiquement et parce que la géométrie est une promotion de l'analyse qu'il faut identifier la matière et l'étendue, l'espace et la grandeur.* Nous avons d'un côté des intuitions et de l'autre des pensées plus ou moins pures, celles-ci étant la traduction de celles-là. Toute idée est un schème, parce qu'elle représente à sa manière l'ordonnance d'un donné.

Nous acceptons le principe de M. Husserl suivant lequel un sens s'effectue toujours dans une intuition, et nous demandons maintenant quelle est la forme d'intuition qui *réalise* la catégorie et le genre. Il y a là un problème séméiologique tout à fait décisif, que le chef de l'école phénoménologique a eu le mérite de poser à la réflexion philosophique, et auquel il a cru pouvoir répondre par la supposition d'une *Wesenschau* qu'on ne peut concevoir que comme une intuition intellectuelle. Pour résoudre la question difficile de la prédication nous avons besoin de chercher à notre tour le sens réel qui est

dans les intentions de celui qui s'exprime. Mais nous ne pensons pas que la solution doive en être trouvée dans la transcendance de l'Idée.

Les catégories, dont le sort est ici en jeu, sont effectivement des genres, puisqu'elles sont des classes ; mais ce ne sont pas des abstractions au sens classique, d'abord parce qu'elles sont construites, et qu'on ne peut pas les considérer comme les produits d'une induction appauvrissante, puis parce qu'elles sont les pensées de liens objectifs, tout aussi réels que les termes qu'elles vont servir à relier. Objectera-t-on qu'elles sont abstraites cependant parce qu'elles sont séparées de ces termes ? M. Husserl dit fort bien que l'abstrait ne doit pas servir à désigner autre chose que la partie non consistante par soi d'un univers concret (1). Mais on dira tout aussi bien cela du contenu matériel de la connaissance, parce qu'il est pris lui-même en dehors de la relation, de la sensation par exemple, et de la qualité pure. Il n'y a plus dès lors de concret que le contenu total du jugement, exprimé dans le prédicat réel. C'est là, nous en sommes persuadés, l'intention véritable de celui qui parle sa pensée et qui pense sa parole : « La somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits ». Le sens de la relation, qui la fait être la pensée de l'égalité, ou de la cause, etc., doit être pris dans cet ensemble qu'elle forme avec tous les termes qu'elle est susceptible de relier. L'univers du discours n'est pas un monde des essences, mais le monde réel, qu'il s'agit de connaître, et qui prend certainement plus de réalité dans la science que dans la perception. Il ne peut pas exister de sens foncièrement hétérogènes du mot intuition. Des concepts ne se voient pas et ne se touchent pas. Une contemplation des essences n'est rien, mais celle d'un ordre objectif est quelque chose ; et l'intuition qui doit réaliser le sens de

(1) *Log. Unt.*, t. II, vol. 1, 2^e recherche. (L'unité idéale de l'espèce et les nouvelles théories de l'abstraction) *passim*, en particulier p. 110 : Unentbehrlichkeit der Rede von allgemeinen Gegenständen.

la relation ne peut être que l'imagination portant sur l'ordre de succession ou de productivité des phénomènes. C'est l'expérimentation, pour le physicien, c'est-à-dire le fait derrière lequel s'aperçoit tout le régime de relations montées par la science, parce qu'on sait comment il se comportera dans telle circonstance que nous prévoyons. Oui, certes, égalité signifie quelque chose, puisque c'est superposition possible, et il en est ainsi de mesure, d'équipollence et de parallélisme. Mais il ne saurait exister d'intuition intellectuelle de l'égalité en soi. La relation n'a de sens que par les prédicats dans lesquels elle sera énoncée. Mais sans elle, ces prédicats ne seraient pas concevables, et une rapsodie d'images ne fait pas même un monde de la perception. Dira-t-on que l'ordre ne devenait objectif et concret que dans le langage des hommes, et que l'intuition réalisante ne peut être que la compréhension d'un sens ? Il y aurait là encore une équivoque, et ce serait faire malgré tout trop d'honneur à la séméiologie, car le sens d'un discours, c'est son contenu de pensée, et le fait de lui faire correspondre des signes n'ajoute pas un iota à ce contenu. La signification est une exigence inéluctable de la connaissance, et nous l'avons vue s'imposer même à la pensée du primitif et de l'enfant. Mais elle ne crée pas le sens.

Nous considérons la pensée comme objective au même titre que la donnée sensible. Le concept naît de leur rencontre, comme la pensée de la relation posée par le jugement. Mais il n'est qu'une abstraction par rapport au jugement, qui est le seul acte concret de la connaissance, et qui dépasse, de ce point de vue, la perception elle-même. Voilà en quoi il se faut établir pour faire la théorie de la pensée. Toute autre supposition, comme celle d'une objectivité de l'essence, revient à donner aux formes de pensée des corrélatifs imaginaires et à inventer de faux pouvoirs d'intuition. La vérité n'est ni dans le concept, ni dans l'intuition sensible, mais dans le jugement qui les rapporte l'un à l'autre.

Il n'y a d'ailleurs pas de concepts purs, pas plus qu'il n'y a d'intuition pure. Les théories les plus savantes du mathématicien se rapportent toujours à la supposition d'un réel objectif : qu'elles concernent un « subréel » (Unterwirkliche) ou un « transréel » (Ueberwirkliche), elles évoquent toujours la pensée d'un monde. A la base des pensées du nombre, de la quantité ou de l'ordre, il y a du donné irréductible. L'essence spatiale contient un souvenir immédiat de sensations au moins tactiles et kinesthésiques. Sans ce contenu, il n'y aurait pas de pensée. Mais l'intuition pure ne serait pas non plus de la connaissance, si bien qu'il y a de la contingence dans l'objet de la science, par rapport à cette réalité d'un monde objectif, donné à une sensibilité. Nos concepts ne désignent, de ce point de vue, que des possibles, et l'on sait que la pensée moderne a élargi à l'infini le domaine des possibilités, par ses inventions hardies des variétés multiples et de l'hyperespace, lorsqu'elle a su concevoir des idées qui étaient tout autre chose que des abstractions. Mais il y a inversement de la contingence dans le monde objectif par rapport à nos idées et à nos lois, puisque un espace sensible est un cas particulier des variétés multiples, déterminé par des valeurs simplement données, c'est-à-dire arbitraires. On sait que M. Brunschvicg donnait précisément cette preuve de la nécessité de poser les deux réels et de faire surgir la connaissance de leur rencontre (1). « Dès lors, dit-il, ni la nécessité ni la possibilité ne sont susceptibles d'une définition directe et inconteste... Mais c'est précisément parce que la modalité ne fait pas partie intégrante du jugement lui-même, qu'il appartient à la réflexion critique d'ajouter cette détermination à la pensée non réfléchie, et de nous donner ainsi la conscience aussi exacte que possible de la valeur de nos affirmations ; c'est par là que le problème de la modalité du jugement acquiert une véritable portée

(1) Brunschvicg, *la Modalité du jugement*, pp. 28 et sqq.

philosophique (1). » Telle nous paraissait être, en effet, la tâche de la théorie de la connaissance.

L'intuition réalisant le sens ne peut pas être, comme l'a voulu M. Husserl, la contemplation d'une essence. Les catégories sont des pensées réelles, mais incomplètes. Il ne faut pas les concevoir comme des données imperméables et immuables (2). D'ailleurs il n'y a pas d'intuition intellectuelle. Les catégories sont des classifications de choses, parce qu'elles sont d'abord des classifications de concepts et de sens.

Le nombre en est relatif, et relative aussi la valeur. Mais elles ne sont que des concepts et ne portent pas en elles la vertu d'opérer l'adéquation. M. Husserl leur accordait trop, beaucoup plus que Kant n'avait osé le faire. Cette adéquation, le jugement la tente sans la réussir toujours. Elle est son intention fondamentale. Il peut

(1) *Op. cit.*, pp. 32 et 40.

(2) Selon M. Husserl la connaissance ne comprend pas seulement des perceptions sensibles, dans lesquelles l'objet est immédiatement donné (et qui forment son contenu hylétique), mais encore des intuitions catégoriales dans lesquelles l'objet se rapporte à des actes intentionnels d'ordre supérieur, qui se produisent à l'occasion des perceptions. Cette description ne vaut que pour la connaissance physique ; elle ne s'applique pas au monde des valeurs, par exemple à l'ordre de la moralité, qui constituerait une autre « région » phénoménologique ; mais il est certain que sa conception d'une objectivité des essences morales a pesé sur la théorie de la science de M. Husserl. Il y a eu une influence de sa philosophie des valeurs sur sa philosophie de la réalité.

Nous nous contenterons de remarquer ici que l'on ne peut parler de la vérité morale comme on parle de la vérité physique. Le même rapprochement trompeur était fait dans la philosophie de Platon. Mais revenons à la phénoménologie du monde physique. Le pur sensible, qui est le premier donné intuitif, ne contient rien d'intentionnel en soi. Il n'y a plus là qu'un rapport de signification élémentaire qui consiste à mettre en corrélation le mot et la qualité perçue. Mais le noétique (ou le formel), parce qu'il est par nature incomplet, appelle toujours le supplément intentionnel, et c'est lui qui requiert à titre d'intuition réalisante, ou de « réalisation de signification » la *Wessensschau*. C'est un nouveau donné imperméable à la raison et auquel il faut bien que l'esprit se heurte, comme il se heurtait à la donnée sensible. Singulière intervention d'une transcendance dans un système qui voulait demeurer transcendantal. Le problème de l'adéquation était posé comme Kant et il était résolu comme Platon. Mais c'était, à notre sens, une conséquence inévitable du conceptualisme et de la philosophie des idées *a priori*. On comprend la critique que M. Husserl faisait peser sur l'Analytique kantienne : elle n'avait retenu que la catégorie formelle, et n'avait pas su en réaliser le sens.

donc arriver que nous ayons à changer nos catégories, comme nous changeons notre science, pour nous faire des conceptions imprévues du nombre, ou de l'espace, ou du mécanisme physique ; question qu'on ne peut séparer de toutes celles que la philosophie contemporaine agite au sujet de la valeur de la science et de la structure de l'entendement.

Les vérités de la science, ne sont qu'approximatives et humaines ; mais nous sommes incapables d'en créer, et même d'en concevoir d'autre sorte. C'est cela, pour nous, qu'est la vérité ; elle n'a point d'autre signe extérieur que l'harmonie qui s'en dégage et sa réussite. Faut-il même s'étonner que certains de ces médiateurs que sont les concepts s'effacent avec discrétion au moment où leur office est rempli ? Ce serait ne pas comprendre que nos conceptions sont provisoires, et qu'elles ont suffisamment contribué au progrès de la connaissance quand elles nous ont donné des motifs de les dépasser. La catégorie peut avoir été utile ; elle a représenté un moment de la connaissance humaine. Il ne faut même pas espérer qu'on rendra jamais pleinement intelligible le rapport de l'intuition et du concept, puisque nous ne pouvons jamais considérer que le couple qu'ils forment, et puisque, si nous pouvons nous arrêter à la contexture définie mais vide de notre idée, l'intuition pure sera toujours elle aussi une abstraction. La relation du mot et de l'idée est compréhensible, parce qu'elle est affaire d'art et d'arbitraire. Il en sera de même encore, avec un peu plus de difficultés de la confrontation des deux blocs de la pensée et du langage (mais non point du faux rapport généralement établi entre la grammaire et la logique). L'adéquation du réel et du rationnel ne peut être qu'un idéal de la science et une espérance de l'homme.

Il ne faut donc pas faire reposer la vérité sur la contemplation d'une essence catégoriale qui n'est pas dans les intentions de celui qui s'exprime. D'ailleurs on ne saurait se fier ici à une description naïve comme en

requiert la phénoménologie. Quand il a construit sa philosophie transcendantale, M. Husserl lui-même a compris qu'il y avait, dans un tel système, construction des catégories à partir de l'essence du moi (1). C'en était donc fait de la preuve par la naïveté d'une analyse. M. Brunschvicg l'avait reconnu bien avant la dernière « découverte » de M. Husserl : « Une étude analytique de la modalité du jugement faite suivant une méthode strictement analytique, serait stérile, parce qu'elle laisserait subsister avant elle une double équivoque : une équivoque sur le sens des catégories qu'elle emploierait, et une équivoque sur la légimité de leur emploi (2). » Cette réalité qui devait finalement dominer la philosophie transcendantale était celle de l'esprit, dont la fonction était la création des rapports et des systèmes de rapports. Mais le jugement ne nous permet pas de concevoir ces rapports autrement que comme des hypothèses, ni de construire une ontologie des essences.

La relation n'est certes pas une « moindre entité », comme l'avait soutenu la scolastique, et nous ne devons pas la considérer comme une pure formalité logique. Elle n'est pas moins objective que les termes qu'elle sert à relier, et qui d'ailleurs se résolvent eux-mêmes, pour la pensée, en relations. Mais c'est seulement une intention d'objectivité qui leur correspond dans le jugement et dans le langage. Il faut chercher autre part que M. Husserl la réalisation de signification. La philosophie doit partir de la fonction thétique du jugement, telle qu'elle apparaît dans la prédication. La séméiologie a posé le problème, mais comme elle ne peut se mouvoir que dans les intentions de langage, il est incontestable qu'elle ne pouvait pas le résoudre.

(1) Voir Husserl, *Formale und transzendente Logik*, p. 233. « Sie muss die phänomenologische Naïvetät überwinden. » M. Gurvitch estime que ce « trait idéaliste » constitue une déviation de la pensée de Husserl. Voir : *les Tendances actuelles de la philosophie allemande*, p. 56.

(2) *La modalité du jugement*, p. 40.

§ 5. — LA FORME DE LA DÉDUCTION ET LE PROBLÈME DE LA STRUCTURE

Nos dernières conclusions porteront sur la forme de la déduction, puisque le rapport séméiologique devait mettre en regard une architecture de la pensée et une architecture du discours. L'idée la plus générale d'une logique est celle de dépendance, ou comme l'on dit aujourd'hui, d'implication. Mais cette dépendance est liée au contenu variable des principes. Ce sont des principes qui d'ailleurs importent beaucoup moins que leurs conséquences, puisque c'est pour elles que nous les avons construits. Il en est de relatifs au nombre, à la causalité, etc. Ils nous enseignent, mais seulement cela, comment nous les faisons entrer dans la pensée. Ils évoquent des actes intellectuels autres que la subsumption et l'exclusion des concepts, comme le dénombrement, la combinaison, l'ordre mathématique. Le reste, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus dans le concept, est affaire de sens, et nous obligerait à recourir à l'intuition (1). Nous prendrons pour exemple la théorie des variétés multiples, le plus bel effort de systématisation de la pensée mathématique. On peut en retenir la forme, qui fournit une logique intégrale, car il se trouve, sans que l'on puisse d'ailleurs en fournir la justification que les mathématiques contiennent toute la logique. Elles utilisent le syllogisme et font entre autres procédés de déduction jouer le rapport du genre et de l'espèce, comme lorsque les propriétés générales de la courbe du second degré sont appliquées à l'hyperbole, ou à la parabole, à quelque une enfin des sections coniques. La logique de la qualité s'y trouve donc contenue, et la finalité. Car si la finalité n'est autre chose, suivant la parole profonde de Kant, que la « causalité du

(1) Retenons cette remarque de Kant, *Critique de la raison pure*, B. 325 : « On peut comparer logiquement les concepts sans s'inquiéter de savoir à quoi se rattachent leurs objets. »

concept », qu'y a-t-il de plus expressif dans une corrélation organique que dans l'ordonnance du moindre concept mathématique ? Les produits de l'art humain sont justement des produits mécaniques ou géométriques. Il faut reconnaître certainement qu'il y a dans l'idée de finalité autre chose que la pensée de l'ordre qu'elle exprime ; mais il n'y a que cela en elle qui puisse intéresser la logique. Enfin la causalité, qui n'entre d'ailleurs pas dans les mathématiques par son contenu de sens, leur a emprunté ses principes (mécanique newtonienne ou mécanique einsteinienne, etc.) par quoi elle s'incorpore précisément à la science. Je crains bien que Pascal n'ait eu raison de dire : « Tout ce qui passe la géométrie nous surpasse, » ou encore, — ce que la suite expliquera mieux : « La logique a peut-être emprunté les règles de la géométrie sans en comprendre la force (1). »

Ainsi la théorie des variétés multiples nous donne le plus brillant modèle d'une logique assez abstraite pour être la science des procédés généraux de la connaissance humaine, et assez près des procédés concrets de recherche pour constituer déjà une méthodologie. Mais qu'on la prenne maintenant dans sa signification. Cela revient à déterminer l'intuition qui lui correspond, c'est-à-dire le sens même du concept de variétés multiples, pris à différents degrés d'abstractions, dans la géométrie d'abord puis dans l'analyse. Nous avons cru pouvoir parler à son propos d'une intuition imaginaire qui, débordant l'intuition sensible, la fait apparaître comme un contingent (à savoir comme une variété spéciale), ce qui est toujours le sort des données empiriques par rapport aux concepts que nous leur substituons.

La détermination de catégories, c'est-à-dire d'objets de pensées possibles, ne peut être d'abord qu'une classification provisoire des aspects sous lesquels un réel se présente à la connaissance. L'entendement leur fait

(1) Pascal, *Esprit géométrique*, édit. Brunschvicg, pp. 165 et 194.

correspondre des schèmes de concepts, irréductibles tant que la théorie scientifique les maintient séparés. La logique dépend de la façon dont nous avons construit nos idées. Elle ne nous apprend pas à les construire, mais à les exploiter. Elle présuppose la faculté de juger, d'où sort le régime des relations.

La logique est la théorie de la science. Nous savons qu'on peut la prendre dans les mathématiques puisque ces sciences ont toutes les formes de relations et permettent de construire autant de théories que de régions à explorer. Chaque théorie suppose des principes ou des axiomes, des règles de la méthode fondées sur les caractères formels des relations qui s'y trouvent engagées. Il n'y a donc pas *une* logique, mais *des* logiques, dépendant d'axiomes ou de principes originaux. D'autre part on ne pourra point leur reconnaître de nécessité, puisqu'il y a toujours, dans le régime des relations, de l'imprévu, et puisque les sciences, prises dans leur forme, ne sont que des systèmes hypothético-déductifs.

La seule règle générale de la pensée est de se tenir scrupuleusement, au cours de la déduction, aux hypothèses et aux conventions qui constituent les règles du jeu. Il n'y a pas d'autre condition de ce que l'on a appelé la vérité formelle. De ce point de vue une théorie cohérente peut être vide ; elle ne sera fausse qu'en considération de la non-réussite de notre science ; la relation supposée n'était pas la pensée d'une légalité objective.

Les conséquences étant implicitement contenues dans les principes et dans les combinaisons de principes, il ne reste plus qu'à en prendre conscience par des mouvements d'analyse et de synthèse qui constitueront proprement la déduction, et qui ne reviendront plus à composer des genres en décomposant des espèces, ou à construire des espèces en juxtaposant des genres. Le mécanisme du raisonnement ne consiste qu'à établir des rapports entre idées ou propositions éloignées grâce à l'usage de moyens

termes, — c'est en cela proprement que consiste la synthèse, — ou à décomposer les relations complexes d'où l'on part. Cet usage du moyen terme n'est pas particulier au syllogisme ; il serait facile de montrer qu'on le constate à chaque étape du raisonnement mathématique. Mais dans chaque forme de déduction des opérations spéciales sont rendues possibles par la structure des concepts qui y sont engagés (par exemple en mathématique des substitutions de termes et des renversements de propositions).

Mais il n'a pas appartenu à la logique de faire les rapprochements féconds. La fonction logique est contenue toute entière dans les actes d'inférence, et elle ne suffit pas à rendre compte de la démonstration. Elle enseigne à tirer les conséquences de principes qu'elles n'a pas inventés et qu'elle n'a point mis en liaison. Elle part de synthèses qu'elle n'a point constituées, et ce n'est point elle qui fournit les moyens termes. Mais le moyen-terme une fois donné, c'est-à-dire la liaison une fois établie, elle l'applique et elle l'exploite. Elle ne juge pas, si le jugement est l'acte plein dans lequel se révèle la tendance effective de la pensée, mais elle conduit aux conséquences. Elle n'implique pas, mais cherche ce qui est impliqué.

Dans la théorie déductive l'opération essentielle n'est donc pas, comme on l'a généralement soutenu, la médiation, mais l'inférence. La conclusion que l'on tire directement d'une relation, sans intervention d'idées étrangères, est une inférence. La logique classique ne décrivait sous ce nom que les opérations très peu fécondes de la subordination, de la conversion, de l'opposition, et de la contradiction. Mais il en existe beaucoup d'autres et cette liste ne contient pas la plupart des inférences pratiquées par le mathématicien.

Une série d'inférences suffit à composer un raisonnement déductif. On passe ainsi, en s'appuyant uniquement sur des termes et des relations déjà connus, de la forme du trinôme du second degré à la valeur de la racine de

l'équation : $ax^2 + bx + c = 0$. On s'est contenté d'opérer.

Un pareil résultat est obtenu au moyen du formulaire algébrique. De même, le calcul que l'on appelle « logique », et qui doit évidemment absorber le calcul mathématique, permet, par l'implication, l'addition, la multiplication des concepts, de tirer convenablement les conséquences de nos principes ou de nos connaissances antérieures. Ces opérations formelles n'ont de sens que dans leur application concrète à des nombres, ou des classes, à des rapports de causalité, ou de finalité, etc. Sans cette *signification* des relations, les mathématiques ne seraient pas une *science*. Elles sont une logique quand on ne retient d'elles que la technique de la déduction. De ces remarques il résulte encore que si les sciences de la nature empruntent la forme des mathématiques, elles en sont distinctes par le contenu. La mathématique universelle n'est pas une science, mais une logique. Nous avons pu considérer la théorie des variétés multiples de son double point de vue scientifique et formel. En retenir une esthétique, empirique ou transcendantale, c'est y chercher l'occasion d'une connaissance de l'espace distincte des équations dans lesquelles nous le pensons et par lesquelles nous l'exploitons dans la théorie déductive.

Que faut-il maintenant penser du cas où le raisonnement fait intervenir le moyen terme ? Est-il exact que toute connaissance, comme le soutient Hamelin, soit une médiation, et que la sensation elle-même entre dans l'esprit par la voie du moyen-terme (1) ? Le même auteur cependant reconnaît que « penser ce n'est pas toujours spécifier » et que « toute notion n'est pas genre ou espèce ». On ne saurait mieux dire, et nous nous disposons nous-mêmes à remplacer la théorie classique de la déduction par une théorie beaucoup plus large.

La spécification n'est qu'un des domaines de la logique relationnelle. L'extension des concepts est le

(1) Hamelin, *les Éléments de la représentation*, 1^{re} édition, pp. 365 et sqq.

moindre des rapports que nous ayons à considérer. Elle est sans doute pour la science expérimentale « un signe extérieur de l'importance relative de chaque caractère », d'où il suit fort justement que « c'est en fait seulement, et non pas en droit, qu'il n'y a science que du général ». S'il n'y avait qu'un seul homme, comme le remarque Alexandre d'Aphrodise, il y aurait lieu quand même de faire la science de l'homme. Le rapport de généralité une fois reconnu, il y a certes lieu d'en tirer argument et d'en user dans la déduction ; mais ce qui est alors général, ce n'est pas un attribut, c'est une composition conceptuelle.

Ne retenir de l'idée que sa valeur de classe, c'est en vider la compréhension, et c'est priver la déduction du plus grand nombre de ses ressources. On en élimine l'inférence qui se tire directement des principes ou axiomes liés aux caractères des relations constitutives. Le mathématicien nous présente une composition du nombre montée au moyen d'une généralisation enrichissante dont les procédés échappent à la logique. C'est à partir de là que commence la déduction par inférences et par implications.

Que signifie dès lors l'introduction du moyen terme dans la pensée quand on ne considère plus uniquement des rapports de classes ni les procédés baconiens de généralisation ? Si chaque concept abstrait a une extension à cause de l'indétermination des termes qu'il ordonne, il arrive très peu souvent que la déduction se fonde sur le degré de généralité des idées. C'est exceptionnel en mathématiques, et ne se produit que dans les raisonnements qui font intervenir le principe de la classification. D'ailleurs l'extension ne signifie plus dans la logique moderne une collection d'individus, mais l'ensemble des applications que l'on fait du concept par détermination de ses éléments variables : $f(x)$ c'est l'ensemble des x qui vérifient l'équation $f(x) = y$. Il faudra bien se résoudre à intégrer dans la théorie logique du genre la théorie

mathématique des ensembles, qui la présentera sous un aspect nouveau.

En vérité, *il y a dans la pensée des moyens termes qui ne sont pas des termes de moyenne extension*. Ainsi il faut étendre la médiation bien au delà de l'usage qu'en a fait la logique classique, ce qui ne signifie pas cependant que toute pensée se meut nécessairement dans la médiation. En cela, nous nous séparons de Hamelin, trop préoccupé, quand il tient un rapport comme celui du genre et de l'espèce, de le présenter comme une étape nécessaire de la représentation et de le justifier pour des raisons *a priori*. La différence tient dans cette remarque que nous considérons comme inconciliable avec la nature de la science : « Toute définition... est en droit *a priori*... Une science assez avancée engendrerait (les définitions) par un mouvement pleinement conscient de la raison. (1) » Et quand le même philosophe soutient que le genre bien conçu appelle la différence, c'est peut-être vrai, mais non point dans le sens où il le dit ; car ce n'est pas vrai du genre baconien dont la pensée ne peut aucunement extraire des espèces, mais du genre mathématique qui a enrichi ses propres espèces au moment même où il se construisait. Or il était l'œuvre, non point de la raison *a priori*, mais de l'imagination créatrice, qui révèle son pouvoir de création dans l'invention du schème conceptuel.

Les moyens sont des intermédiaires qui apportent dans les raisonnements des liaisons utilisables. Ils représentent l'intervention dans la déduction d'un élément nouveau et de relations imprévues ; et cela encore est affaire d'ingéniosité ou d'intuition, non de logique. Leur usage est lié à ce caractère que possèdent certaines relations d'être transitives. Telle est la relation mathématique d'égalité, puisque deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles. Telle est aussi la relation des classes : félins, mammifères, vertébrés, ou celle des

(1) Hamelin, *Les Éléments de la représentation*, p. 184.

hypothétiques, qui ne comportent pas le jeu des espèces et des genres, et font cependant intervenir le principe de transitivité. La médiation ainsi élargie sert donc à caractériser la transitivité des relations, qui est affaire de principe. Elle n'intervient plus lorsqu'il ne s'agit que de permuter les termes d'un rapport symétrique ou d'un rapport commutatif :

$$a \times b = b \times a$$

Dans les séries d'inférences chaque étape a la valeur d'une conséquence, et aucun terme nouveau n'apparaît dans le raisonnement. Les relations transitives permettent l'insertion dans la pensée d'un élément dont on sait le rapport aux éléments déjà connus. C'est ce qui permet de résoudre la plupart des problèmes, pour lesquels il ne suffit pas d'opérer sur les données de l'énoncé. Une construction géométrique ingénieuse peut orienter vers une solution, un concept imprévu peut servir à débrouiller une question d'algèbre ; c'est bien affaire d'imagination créatrice, puisqu'il faut inventer ces « moyens ». Dirait-on cependant que le triangle qu'il a fallu construire pour démontrer le théorème de Pythagore était une espèce moyenne, quand la composition porte comme ici sur des grandeurs spatiales ? De toutes façons, cette intervention de données nouvelles ne doit pas faire exclure de la logique le simple calcul ni l'inférence par lesquels notre esprit tire parti des relations engagées dans nos concepts. Et comme tout cela se mêle dans une résolution de problème, ou dans une démonstration, voire dans un débat, on voit combien le raisonnement était insuffisamment décrit par la théorie syllogistique.

La logique classique exposait un schème élémentaire de raisonnement, une sorte de rythme ternaire qui morcelait la pensée complexe en différents temps, comportant des successions de majeures, de mineures et de conclusions. Il y avait là une fausse découpe, et la théorie du polysyllogisme ne donne pas l'image de la

déduction. Le nombre des jugements engagés dans un raisonnement est indéfini et relatif. On pourrait pousser plus loin une conclusion, on pourrait condenser davantage les propositions, et par exemple expliciter plus ou moins les définitions nominales. Il faut prendre en bloc la démonstration mathématique pour mieux apercevoir comment les éléments en convergent vers la solution, et déterminer les grosses démarches du « cheminement de la pensée ». On peut ramener tout un raisonnement aux relations de quelques concepts convenablement découpés et qui condenseraient beaucoup de jugements partiels. Il y a à ce point de vue beaucoup plus de profit à tirer d'Euclide que d'Aristote, de Descartes que de Bacon. La vraie logique est incontestablement la méthodologie de la science.

En somme, on ne peut pas dire que la doctrine syllogistique soit fausse, parce qu'elle est cohérente sur la base de ses propres principes. C'est tout ce que l'on peut demander à un système formel. Les opérations qu'elle décrit sont légitimes, mais ce qu'elles contiennent d'utilisable se réduit à peu ; la science ne se sert guère que du raisonnement en *barbara* quand elle tire argument, pour déduire, de la généralité de ses concepts. Lui seul est vraiment le type du syllogisme scientifique. Mais il ne règle que les cas où les mathématiques font intervenir les espèces et les genres, comme lorsque sont étendues au pentagone les relations du polygone ; il ne s'applique pas à toutes formes de généralité que manie la science, totalisation d'éléments sous le signe de l'intégration, rapports du nombre généralisé et de ses espèces, du nombre et de ses unités. Et il n'est même pas très sûr que la science naturelle ait beaucoup à attendre, pour son progrès, de raisonnements comme ceux-ci : les félins sont des vertébrés parce qu'ils sont des mammifères. Le syllogisme est vain quand il exploite le *dictum de omni et nullo* comme une conséquence de l'induction par énumération simple. Pour qu'il prenne un sens, il faut que la science ait inter-

prété la généralité comme un ordre. Mais la classification n'est que le commencement de la science, et même de la connaissance empirique. Ce qu'il faut donc reprocher à la doctrine classique, c'est de n'avoir pas offert à la science la théorie qui lui convenait. On ne peut pas ne pas être frappé de la disproportion de la méthodologie et de la vieille syllogistique. La « logique formelle » ne décrit point la théorie déductive des mathématiques dans sa texture ni dans ses procédés. Et comme on la tenait pour la logique, la méthodologie scientifique parut se développer en dehors d'elle, comme s'il devait exister deux formalismes indépendants de la pensée. La logique d'Aristote ne contient que certaines des démarches de la géométrie euclidienne ; elle s'inspire plus précisément de la biologie de son époque. Mais depuis la Renaissance on eût pu faire autre chose que développer la logique en un formalisme stérile. Sur les points même où elle a copié la science elle lui a emprunté le meilleur de ce qu'elle contient sans même en voir la portée, comme lorsqu'elle a faussé le concept d'une systématisation théorique ou de la généralisation par laquelle progresse effectivement le savoir. Elle a développé de fausses subtilités. On peut bien dire avec Pascal que ce ne sont point barbara ni baralipon qui forment le jugement, ou répéter de la logique, après Descartes, que « bien qu'elle contienne en effet beaucoup de préceptes très vrais et très bons, il y en a toutefois tant d'autres mêlés parmi, qui sont ou inutiles ou superflus, qu'il est presque aussi malaisé de les en séparer que de tirer une Diane ou une Minerve hors d'un bloc de marbre qui n'est point encore ébauché » (1).

Nous avons eu des raisons de croire que la grammaire portait encore cette responsabilité : elle avait inspiré incontestablement la catégorie de substance ; elle a suggéré de plus la classification. Non point sans doute parce qu'elle usait de classificateurs : ces divisions des

(1) *Discours de la méthode*, 2^e partie.

êtres et des choses, qui ont pu reproduire les premières démarches de la connaissance, devaient paraître trop contingentes aux inventeurs tardifs de la logique. Mais la grammaire s'établit dans le genre du logicien lorsqu'elle considère des noms communs, des singuliers « collectifs » et des qualités. Le vocabulaire confère de la généralité à chaque mot et cette généralité passe dans la technique grammaticale. La polysémie élargit encore les sens des mots et des formes, ce qui n'est pas sans dommage pour la pensée et pour la compréhension. De là, naissent les équivoques et les confusions. Et comme la grammaire se trouvait être ainsi le support de la logique des classes, elle a inspiré indirectement la théorie aristotélicienne de la médiation. Elle a pesé par là sur le sort de la logique déductive, bien que, comme nous l'avons remarqué plus haut, ni la construction de la phrase, ni les rapports de phrases, ne suivent vraiment les démarches du raisonnement. La logique ne peut prendre aujourd'hui pour base que l'étude des relations et de leurs caractères formels.

Or cela ne pouvait passer dans le langage qui ne se préoccupe point de savoir comment on pense, mais ce que l'on pense. La légalité du langage ne devait pas avoir de rapport avec celle de la pensée ; la comparaison des deux formulaires était vaine. C'est pourquoi M. Husserl avait eu le tort de s'attacher à des schèmes de grammaire « pure », — il appelait ainsi les formes de jugements de la théorie aristotélicienne, — pour leur faire signifier des essences logiques. Le langage cependant doit exprimer la pensée, et il faut bien que le sens de la relation passe en lui. Mais ce n'est point la grammaire qui en effectue la signification. Elle n'est qu'un moyen d'expression, et contribue, avec tous les autres artifices du langage, à l'acte de la prédication. Thurot soutient que « lorsque les hommes voulurent attacher leurs idées à des signes » ils cherchèrent à exprimer la construction logique, et cette théorie résume le logicisme grammatical. Il devait importer, ajoute-t-il, « d'affecter d'une certaine manière les

noms considérés comme sujets actifs ou comme objets passifs du rapport énoncé par le verbe ». Mais ce n'est pas ainsi que le verbe porte la relation, et ce n'est pas ainsi non plus que le sujet contient son prédicat. Le sujet a perdu sa raison d'être logique. Ainsi la grammaire sort purifiée, et ses valeurs rectifiées, du fait que la logique elle-même s'en sépare. La pédagogie grammaticale moderne, philosophiquement justifiée, en devient plus forte. Une étude de la relation devait donc ajouter un appoint décisif à la doctrine qui oppose radicalement la logique à la grammaire et qui écarte de chacune d'elles tout danger de compromission.

Nous concéderons pourtant que s'il y avait eu une structure fixe de l'entendement, elle aurait pu passer dans la grammaire, et on peut conjecturer qu'elle se serait imposée à toutes les langues du monde. C'eût été une conséquence de sa simplicité ; car les formes de la logique auraient été en nombre déterminé, et certainement peu considérable, et nous aurions eu, au lieu de cette variété décevante d'idiomes et de régimes d'expressions, une grammaire générale aussi simple que la logique elle-même. Mais il n'y en a point, et la grammaire, dont l'origine remonte au delà de la science, a constitué ses formes comme elle l'a pu, et d'une manière immédiatement utilisable, en les prenant sur le jugement de fait : « Le ciel est clair. » — « L'enfant est tombé. » Elle a été ainsi beaucoup plus naturelle et plus près des besoins de la vie. D'où l'importance qu'elle a donnée au sujet, au nom et au verbe, qui sont des catégories grammaticales. La première logique, qui elle-même manquait d'information scientifique, s'est construite sur ces relations. Elle contenait presque exclusivement de la grammaire. Elle a bien elle-même produit quelques permutations qui l'ont conduite à devenir une théorie de la classification ; mais cela ne suffit pas à en faire l'instrument de la science. Ce résultat cependant a été acquis à la philosophie, mais non point le commentaire qu'elle en donnait, et où se retrouve

si nettement le souvenir des valeurs grammaticales.

La dernière instance du logicisme grammatical se rapporte donc au problème de la structure de l'esprit humain. Nous constaterons dans la croyance en une identité de structure, une influence de la grammaire dans laquelle s'était faite notre éducation, et que nous n'étions que trop portés à prendre pour la grammaire en soi.

Il faut croire que le préjugé en est tenace, puisqu'il a rejailli sur les premiers travaux de la linguistique, d'où devait cependant sortir la libération. Max Müller pense encore que le langage est essentiellement défini par la prédication et par la catégorie. Le tableau auquel il se réfère sans critique, pour lui demander la raison des différences grammaticales, est le tableau aristotélicien. Le substantif lui semble être alors la substance, et les autres catégories doivent partout se retrouver, même quand elles ne sont pas exprimées nommément. C'était supposer et la nécessité de la grammaire, et celle de la logique. C'est pourquoi les premiers linguistes, — qui avaient beaucoup plus que les vieux grammairiens le sens des contingences et de la diversité des langues du monde, ont cru encore à une unité de leur développement et à la ressemblance de leur structure, même quand ils n'établissaient pas entre elles de parenté. Une structure grammaticale nécessaire pouvait paraître, mieux même que la composition de la science, trop liée à des exigences de l'objet, impliquer une structure fixe de l'esprit. Elle était une attitude de l'*homo sapiens*, et devait révéler la forme de la connaissance.

Au vrai c'était une pauvre structure que l'on supposait à l'esprit humain, et d'où rien ne pouvait sortir. Faut-il regretter que nous ne soyons pas obligatoirement contraints de couler nos pensées dans un schème de jugement qui comprendrait fatalement sujet et attribut ? Et peut-on croire qu'on fera sortir de cela toute la philosophie, à savoir la connaissance de l'être, voire la réponse aux questions angoissantes qui concernent notre desti-

née ? Espère-t-on encore, pour créer notre quiétude, dans l'argument ontologique ? Est-ce de là que peuvent résulter les certitudes sur les problèmes essentiels ? Tout ce que nous savons, nous le savons par la science, parce qu'elle est la connaissance dans laquelle l'homme engage tous ses moyens. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais nous n'avons pas de ressource en dehors d'elle. L'unique structure qu'il faut considérer est la structure, variable et progressive, de la science. Elle ne pouvait servir de base à la constitution de la grammaire. Au demeurant, c'est la grammaire qui a inspiré d'abord aux nominalistes, puis aux conceptualistes, la croyance en un formalisme à valeur de nécessité. La fixité de la proposition a fait croire à celle du jugement ; et l'on a pris la structure de la l'expression pour la structure de la connaissance. Car si un vocabulaire peut changer, si même une grammaire n'est point immuable, ce qui est dit est dit, et dans la forme où il l'a été. La grammaire d'une époque est un syntagme. Les mots fixent plus ou moins fidèlement ce qui a été pensé ; mais non pas ce qui pouvait être pensé en tous temps et dans n'importe quelle circonstance. Il convenait donc de dénoncer ces idoles du langage, et d'ébranler la position de ceux qui tiraient la fixité de la pensée de celle des formes grammaticales.

D'autre part, si la catégorie a un sens en même temps qu'une forme, c'est ce sens évidemment, que nous cherchons à exprimer ; mais cela est affaire de vocabulaire. Rien ne pouvait entrer dans la grammaire des significations que la science donne aux idées de l'espace, du temps du nombre, de la quantité, de la causalité ou de la dépendance en général, et rien surtout des méthodes conformément auxquelles on les utilise dans les théories déductives.

La grammaire n'avait pas à unir les mots dans la forme de la pensée. D'ailleurs comment eût-elle pu suivre les exigences d'une déduction toujours modifiable au gré des inventions de la science, et exprimer des contextures

variables de jugements ou d'idées ? En fait les mouvements de la déduction sont demeurés en dehors d'elle, et elle s'est surtout appliquée à monter un schème de la proposition dont nous avons vu qu'il n'était point un schème fidèle du jugement relationnel. Les *or, mais, donc, c'est pourquoi*, restent en dehors de l'analyse grammaticale. Ces purs rapports de la pensée, quand on veut les exprimer, s'introduisent dans le discours soit au moyen du vocabulaire, soit dans des tournures tellement libres et variées qu'elles peuvent très bien appartenir au style, mais jamais à la grammaire. Nous constatons plus haut la floraison des procédés qui, à l'intérieur d'une langue déterminée, marquent la dépendance des idées. Mais il arrive plus souvent encore que ces rapports restent dans les intentions du langage c'est-à-dire tout simplement dans la pensée, comme s'ils résultaient assez clairement du rapprochement des propositions et des termes.

Or c'est cette pensée des liaisons typiques que nous appelions des catégories. Ce par quoi elles entraînent dans la logique reste en dehors de l'économie du discours. Ce par quoi elles appartiennent à la pensée n'a point d'expression grammaticale. Il faut toujours revenir à la différence de leur sens et de leur forme, et la séméiologie, d'où procède cette différence, dénonce la fausseté du rapport logico-grammatical. Les deux formalismes ne se rapportaient pas l'un à l'autre.

On accordera qu'il y a des catégories grammaticales sans équivalent logique possible, comme le genre ; mais pour les cas où les deux ordres de catégories sembleraient soutenir entre elles des rapports, la correspondance est illusoire et dangereuse. Quand on veut désigner la relation, on la fait porter par un mot à sens plein, non par une désinence grammaticale ; on l'impose s'il le faut, par le style et par l'accentuation. Qui soutiendrait que le pauvre nombre de la grammaire peut exprimer la complication que les mathématiques révèlent dans le concept de quan-

tité, alors qu'il ne correspond même pas à la quantité du logicien, qui elle-même ne retient que si peu du rapport mathématique ?

Une désinence peut porter l'accent, qui est un artifice de la grammaire ; on peut s'attarder sur elle, si elle est longue, ou y faire monter la voix comme à une note de musique. Mais elle ne portera jamais cette autre accentuation à laquelle nous oblige le sens, pour souligner le prédicat réel. La relation pensée ne s'y réfugie jamais. Elle n'est pas un sommet de la phrase. Le renseignement qu'elle donne peut être tout au plus un complément de l'idée ; il n'en est même souvent que le rappel. Il en est de même de tous les mots accessoires du discours. Ils possèdent, avec les affixes et les désinences, le maximum de valeur grammaticale. Les utiliser à ce titre, c'est en user comme de purs outils du langage, et faire abstraction de leur sens. Mais quand un « parce que », que l'analyse grammaticale traite comme signe de la subordination, retient soudain l'attention, défions-nous, et oublions la construction grammaticale ; nous sommes sur l'autre plan, le plan de la pensée. Nous fixons une relation dont il faut maintenant exprimer les termes suivant un ordre qui n'est plus un procédé de langage : $a R b$.

Distinguons de la même manière le jeu grammatical des négations de leur sens. La négation est un mode de la pensée, comme l'affirmation. Il faut dépasser la théorie qui ne voyait en elle que la contrariété dans l'ordre de l'attribution. Remarquons ici l'importance du fait que la négation peut s'incorporer à l'idée (*inégal, immortel*), ou s'exprimer lexicologiquement (je *ne* viendrai *pas*), sans rien modifier à l'architecture de la phrase, sans influencer sur l'accord des mots dont les significations sont précisément posées comme s'excluant : *les mammifères ne sont pas ovipares*. Le non-attribut s'accorde avec le sujet comme l'attribut véritable. Voici donc un rapport d'exclusion que rien de particulier ne signale dans l'économie du langage. La règle qui dit que

deux négations équivalent à une affirmation n'appartient pas à la grammaire, mais à la logique. Aussi n'avons-nous pas admis avec Brentano que le jeu des négations dans le discours fût un fait grammatical. Il pouvait être vain cependant, et conduire à des complications scolastiques, quand on ne le faisait porter que sur la quantité des concepts dans le jugement d'attribution : *tous les hommes sont mortels, quelques non-mortels ne sont pas hommes*. Mais s'il y avait là un usage infécond de la pensée qui se répète, et de mauvaises futilités de la connaissance discursive, il n'y avait pas à vrai dire abus de la grammaire. Voici un raisonnement qui du moins paraîtra légitime : $A \neq B$, $B = C$, $A \neq C$

On ne saurait retomber à son sujet dans les subtilités de l'inversion ou de la contraposition de la logique classique. A vrai dire l'usage fécond de la négation est dans sa signification qualitative ; elle marque l'opposition dans la relation : celle du même et de l'autre, de l'égal et de l'inégal. Elle est beaucoup plus que l'exclusion de classe, et constitue une relation fondamentale de la pensée.

A coup sûr le discours est plus compréhensif dans son ensemble que la logique, puisque par le vocabulaire il évoque directement des idées ; il exprime plus que la forme de la connaissance, puisqu'il en donne en même temps la matière ; mais ce n'est pas par son contenu grammatical. Notre étude sur la valeur logique du langage ne devait porter que sur la comparaison des deux formalismes, et elle n'affectait point le sort général du rapport de signification qui met en bloc l'un en regard de l'autre un discours et une pensée. Il avait fallu du moins confronter les deux régimes pour apercevoir que les termes de la prétendue relation, en se précisant, l'ont fait évanouir.

La séméiologie nous a conduit très loin, jusqu'à des conclusions concernant la nature de la pensée. Il fallait en effet connaître les deux termes du rapport, le signifiant et le signifié, quand le signifiant représentait l'en-

semble du langage et le signifié celui de la pensée. On comprend maintenant les raisons qui nous faisaient incorporer la séméiologie à la théorie de la connaissance. Celle-ci pouvait attendre un éclaircissement de celle-là ; mais il y a réciprocité des influences, et pour mieux comprendre la signification, il convenait de savoir que la théorie de la connaissance doit partir du jugement. C'est ce qu'il y a de solide et de durable dans la révolution philosophique opérée par Kant. Mais il eût fallu mieux connaître la nature du jugement et ne pas en confondre le sort avec celui de la proposition. Les solutions ne sont évidemment pas les mêmes selon que l'on dresse en face de la proposition, comme son corrélatif, le jugement d'attribution ou le jugement relationnel.

Nous pouvons maintenant répondre à une objection prévue dans notre premier chapitre. Était-il équitable de faire au kantisme le reproche de n'avoir pas tenu compte du langage, alors que la question était restée ouvertement en dehors des préoccupations de la *Critique de la raison pure* ? Jamais n'y sont considérées les conditions de l'expression, et les preuves de la nécessité de la science sont cherchées dans un autre domaine. Mais avait-on ainsi le droit de ne pas poser le problème, et de renouveler les erreurs traditionnelles en les donnant pour base à la théorie de la pensée ? En fait, le langage a pesé sur le kantisme par l'intermédiaire de la logique aristotélicienne, et il n'est pas inutile de considérer qu'il y avait encore une inspiration grammaticale, dérivée et déguisée, à la base de la *Critique*. Les scrupules de M. Husserl étaient donc légitimes, insérant dans la philosophie transcendante des préoccupations qu'on ne pouvait pas ne pas avoir. Mais quelle qu'ait été l'originalité de la phénoménologie et sa prétention à se séparer délibérément de la science pour sauver la catégorie pure, — ou plutôt à cause de cette originalité même et de cette prétention, les résultats sont restés étonnamment conformes à la tradition. Ils ont renouvelé le logicisme

grammatical sous la forme d'une correspondance *a priori* de la logique et de la grammaire. L'argumentation avait été seulement inversée : tandis que le rationalisme classique voulait fonder la nécessité de la grammaire sur la logique, la phénoménologie prétendait tirer des pures exigences de l'expression une preuve de la « vérité objective » des essences catégoriales. Elle montait un faux rapport de signification que rien ne justifie dans la linguistique ni dans la psychologie, et qui n'explique pas, malgré les promesses de l'auteur, la méthodologie de la science. Voilà bien le danger des méthodes *a priori* et des logiques « pures ». Elles ne peuvent rien contre les décisions de la science positive. Ainsi c'est la science qui a ruiné la forme la plus subtile du logicisme grammatical, le logicisme à base de conceptualisme, c'est-à-dire le logicisme intégral. M. Husserl est au bout d'une série qui comprend Brentano, H. Cohen, tout ce que la philosophie allemande contemporaine compte de plus attaché à la logique d'Aristote et à la théorie kantienne des formes nécessaires de la pensée.

En face de ce logicisme, n'y a-t-il de recours que dans le nominalisme ? Lui du moins a été une solution du problème de la connaissance directement tirée des exigences du discours. Il est ce que la grammaire a produit de plus hardi, à savoir une théorie grammaticale de la connaissance. Mais la séméiologie le condamne plus efficacement que le substantialisme, et c'est un enseignement dont la théorie de la connaissance doit faire son profit. Sans doute, nous approuvons sans conteste la profonde critique du genre par les nominalistes de toutes les époques : elle a opportunément souligné des difficultés de la logique traditionnelle que l'on était trop porté à éluder. Mais cette théorie, si on la poussait à ses dernières conséquences ne laisserait subsister que le matériel sonore du langage ; elle en omettrait le sens. Revendiquer les droits de la signification dans le discours c'est y revendiquer les droits mêmes de l'esprit et de la

pensée, c'est y réintégrer la logique. Pour absorber la pensée dans la grammaire, il avait fallu donner au moins apparence de vérité à leur correspondance ; sinon on laisse subsister une logique qui ne risque plus de compromission avec le discours. Le nominalisme y perd jusqu'à sa raison d'être.

La grammaire ne constitue pas une canonique de la pensée. La logique n'est pas une science des choses. Le langage, beaucoup plus qu'elle, se préoccupe d'exprimer un sens, bien que ce sens n'ait pas à intervenir dans l'économie de ses formes. La légalité du discours est une chose et la légalité de la pensée en est une autre. L'une rendait possible les systèmes de mots, pour les faire concourir à un sens commun ; l'autre organise les relations en faisant abstraction du sens des concepts, pour en tirer des relations nouvelles.

La logique prouve, contre le nominalisme, que la pensée ne peut pas se ramener à une description de la représentation, qu'elle se meut dans un ordre et non point dans des choses, et qu'on ne saurait l'expliquer par de vagues rapports de ressemblance, nécessaires à la connotation. Ses objets sont des concepts, des jugements et des raisonnements, c'est-à-dire des constructions intellectuelles devant lesquelles ont échoué les efforts des associationnistes. L'association des idées ne nous détache pas de la réalité connue, et ne sait que produire une succession d'éléments dont la juxtaposition reste incomprise. Ses combinaisons sont peu fécondes et n'ont aucune valeur de vérité ; mais le concept, produit du jugement, insère dans ma connaissance la pensée de l'ordre, qui est objet de science.

La logique n'est qu'une technique qui nous enseigne à exploiter nos concepts. Si elle part de principes qui sont eux-mêmes des jugements, ce n'est pas en tant qu'ils se découvrent ou qu'ils se font, mais pour nous apprendre à en tirer des conséquences. La signification de ces principes est affaire de science, et n'intervient pas une seule

fois dans l'économie de nos raisonnements. La vérité et l'erreur sont elles-mêmes à ses yeux des valeurs injustifiables, même la vérité formelle, si elle dépend comme nous l'avons vu de la manière dont sont construites les relations. « Il convient, avoue Couturat, d'introduire dans le calcul logique deux termes particuliers, le vrai et le faux. » On les pose comme valeurs exclusives l'une de l'autre, requérant, comme tous les termes de logique, des définitions formelles (1). Ce sont donc encore des concepts, qui comptent parmi ces relations qu'il faut d'abord décrire, non pas pour les justifier, mais pour les exploiter.

Déjà la pensée de l'individuel et celle de l'événement supposent la relation ; il est vrai que ce peut être la simple succession empirique ou la coexistence, minimum d'intelligibilité que puisse contenir le réel, seule occasion de pensée que lui donnerait la sensation, si elle ne se sollicitait déjà à notre science par la légalité que font vaguement soupçonner ses répétitions et que traduit, même chez le primitif, l'emploi de termes génériques. Ce sont là des débuts très humbles de la science. Arrêter la logique à la conception aristotélicienne, c'est ne rien reconnaître au delà de cette généralité. C'est ne point entrevoir l'ordre beaucoup plus subtil et beaucoup plus caché qu'elle recouvre. C'est fixer la logique enfin sur la période préscientifique de la connaissance humaine.

On doit au nominalisme une forte critique de cette conception. Mais cette philosophie, sensible aux insuffisances du genre baconien, n'a pas su élaborer une théorie de la relation scientifique, qui l'eût d'ailleurs ruinée comme nominalisme. Excellente comme critique de la philosophie du concept, elle ne tient pas devant les principes de la philosophie du jugement. Comprenant que l'idée de la doctrine classique était une réplique du mot et le jugement une réplique de la proposition gram-

(1) Couturat, *les Principes des mathématiques*, pp. 12 et 15.

maticale, elle a cru qu'il ne restait rien de la pensée que ce mot et cette proposition. Mais elle n'a même pas aidé la linguistique par une appréciation lucide de la vraie nature de l'outil grammatical. A ce point de vue on ne lui doit rien.

C'est que le langage ne pouvait pas fournir une image de la science. Ses prétentions sont plus humbles. Il s'est donné une grammaire par souci d'économie et de commodité, mais il laisse aux formulaires spéciaux le soin de suivre le progrès conceptuel, qui marque des approfondissements successifs de l'intuition.

D'ailleurs il convient à tout exprimer, grâce aux ressources du vocabulaire et à sa plasticité. Des mots nouveaux peuvent toujours apparaître, les mots anciens peuvent étendre leur sens ou le spécialiser. Mais la grammaire dans laquelle je pense est un syntagme qu'il faut prendre en bloc et qui résiste beaucoup plus que le lexique aux innovations.

L'erreur de la logique classique avait consisté à prendre un schème de la grammaire pour un schème de la pensée. Elle tient toute dans ces quelques lignes d'un philosophe scolastique que nous avons déjà citées : *id quo fit enuntiatio, seu propositio, dicitur subjectum, et id quod enuntiatur vel potius praedicatur, dicitur attribulum ; at vero id per quod unum de altero praedicatur est copula quae est veluti forma enuntiationis* (1).

Or la copule est une pure catégorie grammaticale sans signification. La prédication est distincte de l'attribution qui n'en est qu'un cas particulier. Les termes du jugement ne sont point l'attribut et le sujet ; ce sont les termes de la relation, auxquels conviennent mieux les noms de conséquent et d'antécédent, et c'est tout cet ensemble qui forme le prédicat réel. Le sujet de la proposition doit se comprendre psychologiquement comme l'état concret d'où part la connaissance et que la prédi-

(1) Eustache de Saint-Paul, *Somme*, I, 166.

cation transforme en un autre état. Enfin on ne peut rien tirer, pour les rapports de la logique et du langage, de cet autre sujet que la philosophie nous fait concevoir comme l'unité de l'aperception, puisque nous le traitons lui-même, en le pensant et en l'exprimant, comme un objet.

Aussi ne faut-il point s'étonner que la logique traditionnelle n'ait point fourni la théorie de la science, ni qu'elle soit restée étrangère à l'économie des systèmes déductifs. La vraie logique, qu'il eût fallu confronter avec le langage, se développait sur un autre plan. La science nous commande d'en faire une théorie des systèmes déductifs ayant pour base le jugement de relation.

Mais cette logique-là ne rejoint pas la grammaire.

Vu le 19 décembre 1932,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
Le recteur
de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SÉMÉIOLOGIE ET THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

Introduction

PAGES

Dans quel sens et dans quelle mesure la signification est-elle nécessaire à la pensée ? Considérations de théorie de la connaissance. — Aperçu général sur la multiplicité des problèmes et sur la position des écoles	3
--	---

CHAPITRE II

La pensée prélinguistique et son expression

Le langage comme manifestation d'une activité symbolique générale, déjà nécessitée par l'adaptation et révélée par le comportement. Impossibilité d'expliquer l'induction épicurienne par les lois de l'association, qui ne sauraient conférer à une image la valeur d'un signe. — L'utilisation des signes dans la pensée du primitif ; elle y apparaît surtout avec le besoin de raisonner. — La préparation du langage chez l'enfant et sa perte chez l'aphasique. Importance du montage grammatical. — Premières considérations de séméiologie relatives à l'effectuation du sens.....	16
--	----

CHAPITRE III

Le discours et la langue

- a) La parole comme signifiant sonore ; comparaison avec les autres systèmes de notation ; b) La langue ; c'est le discours sans la parole. Elle a la nature d'une

institution sociale. Contribution de la sociologie au problème de la signification ; c) Les deux éléments de la langue : le vocabulaire et la syntaxe. Comment les rapports de l'idée et du mot, du jugement et de la phrase, constituent des rapports séméiologiques différents. — Étude de la dénomination.....	38
---	----

CHAPITRE IV

Le rapport logico-grammatical

§ 1. Nature et rôle de la grammaire. — De l'idée de catégorie grammaticale. — Les fonctions et les morphèmes ; les parties du discours.....	63
§ 2. Le problème de l'invariant universel ou de la grammaire générale. — C'est un problème de linguistique, qu'on n'a pas le droit de traiter en supposant une influence de la logique sur la forme du langage. — Difficulté de prouver la concordance des langues en dehors de la filiation historique, qui ne répond pas à nos préoccupations.....	71
§ 3. La leçon des variations. Elles donnent les raisons qui doivent servir à critiquer, ou tout au moins à interpréter, le concept de grammaire générale.....	79

CHAPITRE V

Le formulaire mathématique

Étude de l'expression en mathématique. — Nature de ce rapport séméiologique qui ne comporte plus de grammaire ; forme qu'y prend la correspondance du signifiant et du signifié. — Problèmes que ce rapport doit servir à résoudre.....	103
---	-----

CHAPITRE VI

La pensée discursive

Le problème de l'autonomie de la pensée. La connaissance n'est-elle discursive qu'en considération des influences extérieures qui s'exercent sur elle, et en particulier des exigences de la grammaire ? — Logique substantialiste et logique relationnelle. —

Analyse grammaticale et analyse logique. — Indépendance déjà entrevue des deux légalités, celles du langage et celle de la pensée. Objet des recherches ultérieures.....	121
--	-----

DEUXIÈME PARTIE

LE PROBLÈME DE LA GRAMMAIRE GÉNÉRALE

CHAPITRE PREMIER

Le logicisme grammatical

L'opposition en grammaire de la raison et de l'usage. — Histoire du logicisme grammatical. Sa grammaire générale, à prétention scientifique, n'a été qu'une grammaire pure tirée de la supposition d'une identité de structure de l'esprit humain.....	141
--	-----

CHAPITRE II

La grammaire philosophique

Critique de la valeur logique attribuée aux divers éléments de la phrase par le logicisme grammatical :	
§ 1. De l'idée générale d'une grammaire raisonnée ou philosophique.....	152
§ 2. Le jugement d'attribution selon la grammaire philosophique.....	157
§ 3. Critique de la théorie précédente : Les vrais sujets et les vrais prédicats. — La déchéance de la copule. — Importance de la construction impersonnelle, qui répond mieux que la proposition attributive à la véritable nature du jugement	167
§ 4. La composition sporadique du discours : la construction de la phrase et de la période. — Quelques exemples de prétendues analyses logiques.....	191
§ 5. La théorie du complément dans la grammaire philosophique.....	203
§ 6. Conclusion : la philosophie du verbe être. — Prédication attributive et prédication relationnelle.	

— Les prétendues significations de la copule ; mais l'attribution et l'identité sont des formes exceptionnelles de la prédication, et elles ne s'expriment pas au moyen du verbe être	207
---	-----

CHAPITRE III

La philosophie du langage au XIX^e siècle

§ 1. Les premières théories grammaticales de la linguistique	244
§ 2. La théorie des trois phases et l'évolution linguistique	254
§ 3. La grammaire pure comme grammaire préhistorique	258
§ 4. Critique des théories de l'évolution grammaticale.	262

CHAPITRE IV

Linguistique et grammaire générale

§ 1. La solution positive du problème de la grammaire générale. Linguistique comparative et génétique. Pourquoi la grammaire constitue, beaucoup mieux que le vocabulaire et les styles, une base solide de la comparaison des langues	270
§ 2. Les deux formes de la prédication : la phrase nominale et la phrase verbale :	
a) Le nom et le verbe comme parties principales du discours. — Les mots accessoires. — Les différentes fonctions des mots : l'apposition, l'épithète, le complément.	277
b) Les deux structures de la phrase. Qu'elles ne comportent pas nécessairement la copule ni la désignation d'un sujet. — Apparition des catégories grammaticales avec les deux constructions appositionnelle et rectionnelle	284
c) La signification primitive des deux structures et les valeurs qu'elles ont insérées dans le discours. — Comment ces valeurs sont devenues finalement indifférentes au sens de l'expression	291
§ 3. L'indépendance de la grammaire positive et de la logique	316

CHAPITRE V

La logique pure

§ 1. La théorie du jugement existentiel de Brentano : Le conflit du psychologisme et du logicisme au xix ^e siècle et son retentissement sur le problème de la grammaire. — La conception de la logique pure. Comment Brentano a été amené à reporter sur le langage toutes les démarches du syllogisme classique	322
§ 2. Phénoménologie et séméiologie. — Les rapports de la logique pure et de la grammaire pure dans la philosophie de M. Husserl	339
a) Le formel de la pensée	341
b) Le rapport logico-grammatical	356
c) Critique de la phénoménologie du langage	366

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSION

INTENTIONS DE LANGAGE ET INTENTIONS DE PENSÉE

CHAPITRE PREMIER

Résumé des recherches précédentes	385
---	-----

CHAPITRE II

Le signifiant

Tableau systématique des fonctions et des catégories grammaticales	392
§ 1. Les fonctions grammaticales. — La prédication, toujours distincte de l'attribution, est généralement assurée par le nom (<i>latø sensu</i>) et par le verbe. — Expression des relations de propositions. — Le rôle grammatical des conjonctions distingué de leur usage logique	395
§ 2. Les catégories grammaticales et les parties du dis- cours. — La différence des parties du discours expli- quée par leurs formes : Adjectif, nom et verbe définis grammaticalement comme système de morphèmes. — Mots accessoires et mots invariables. — La génération des morphèmes	407

CHAPITRE III

Le signifié

§ 1. Le second terme du rapport séméiologique. — Considérations relatives à la réalisation du sens. — Contribution de la séméiologie au problème de la pensée, et contribution inverse de la théorie de la connaissance aux problèmes de séméiologie.....	434
§ 2. La relation. — Distinction de la forme et du sens de la relation, donnant respectivement naissance à la logique et à la science. — Influence persistante du sujet grammatical sur la théorie de la relation...	446
§ 3. Le jugement et la prédication	458
§ 4. La synthèse conceptuelle et la catégorie. — Comment la catégorie passe dans le rapport de signi- fication : son expression est affaire de vocabulaire, non de construction grammaticale. — Intention et réalisation des significations catégoriales.....	465
§ 5. La forme de la déduction et le problème de la structure	486

